

LE VISAGE DANS L'ABÎME

roman

Nikos Leterrier

mai 2004

Chapitre 1

La Dame voilée

Persyex était partie sans un bruit, sans une parole. Son pas léger n'avait laissé qu'une trace évanescence, et son long manteau noir avait à peine déplacé les feuilles mortes. L'air ne portait même pas son odeur. Elle avait choisi pour son départ la fin de l'après-midi, quand tous ceux de son clan dormaient encore. Les Dryades sans doute l'avaient vue se lever et quitter furtivement les forêts obscures du Val-aux-Loups, mais elles n'en diraient rien.

Persyex, comme tous ceux du peuple nocturne, avait les yeux trop clairs et la peau trop blanche pour supporter la lumière du Soleil. Ainsi les Nyktéra ne sortaient-ils presque jamais de leurs forêts, car les plaines n'offraient pas d'ombre assez profonde pour eux.

Pourtant, elle s'était forcée à partir de jour. Elle marchait déjà depuis plusieurs heures, s'éloignant de plus en plus des lieux où elle avait passé son enfance et des sentiers familiers qui les sillonnaient. Sa sœur Euryassa lui avait appris à s'orienter où qu'elle fût sur les terres du Clan, mais elle allait là où Euryassa ne l'emmènerait jamais, là où peut-être elle serait la première des siens à se rendre depuis plusieurs générations.

À son réveil, alors que la Nuit venait de tomber, Euryassa vit que sa sœur ne dormait pas auprès d'elle. Persyex avait emporté son arc, ses flèches et son glaive, ainsi que son manteau qu'elle ne portait que pour le voyage. Euryassa leva les yeux, et regardant les étoiles qu'elle pouvait voir entre les cimes des arbres, adressa dans un murmure cette prière au Titan :

-Nyx, protège ma sœur. Je l'ai laissée aller à toi, ne me la prends pas tout-à-fait.

Persyex lui avait parlé de ce voyage, sans jamais en préciser la date ni la durée, ni même si elle comptait un jour revenir. Persyex était l'une de celles que les Nyktéra appelaient les Kères, et les Kères ne rendaient de comptes à personne. Elles allaient toujours où bon leur semblait, et aucune des lois complexes du peuple nocturne sur le voyage ne s'appliquait à elles.

Euryassa savait qu'il était vain de chercher à la suivre. Une fois le Soleil couché, les Kères devenaient invisibles. La Nuit protégeait ses filles. Lorsque le Titan embrassait le monde de ses ailes obscures, les femmes qui parmi les Nyktéra qui étaient devenues Kères pouvaient se fondre dans son corps immense et n'apparaître qu'aux yeux de ceux qu'elles choisissaient.

Ainsi les Kères, les filles préférées, celles que Nyx choisissait parmi les mortels pour transmettre son amour ou sa colère, étaient-elles secrètes et silencieuses. Leurs paroles les plus insignifiantes pouvaient avoir la valeur d'un oracle, car les gens du peuple nocturne savaient que le Titan leur parlait pendant leur sommeil. Le privilège de rêver était ce qui faisait d'une jeune fille une Kère. Certaines jugeaient de ce qui est juste ou injuste, prudent

ou téméraire, sage ou impossible, et leurs mots avaient force de loi. Mais Persyex était de celles qui disaient les mots du Titan tels qu'elles les avaient entendus, en leur laissant tout leur mystère. Elle les révélait parfois au détour d'une phrase, parfois sans même en avoir conscience, et son enseignement s'adressait à l'imagination et non à la morale.

Souvent, à l'approche du matin, cette jeune prêtresse prenait la cithare de sa sœur et y jouait quelques accords tout en chantant à mi-voix d'étranges litanies, que les gens du clan venaient écouter en silence. On disait souvent que sa magie lui venait de Chaos l'Ancien et de Gaïa, la Mère, la créatrice perdue, et que Nyx l'étoilée parlait à travers cette Kère poète de l'enfance des Titans, avant qu'elle et ses frères ne se partagent le monde.

Euryassa aimait plus que tout cette jeune fille douce et fragile, qui parlait de choses oubliées, et prononçait des noms anciens qu'on disait maudits, aussi simplement que si elle eût chanté d'innocentes berceuses. Euryassa chassait souvent pour sa petite sœur, et partageait toujours avec elle le produit de sa cueillette, comme elle le faisait depuis la mort de leurs parents, sans attendre d'autre remerciement que d'écouter chaque nuit ces histoires magiques. C'était en l'écoutant ainsi qu'elle avait deviné qu'une nuit, la jolie prêtresse du Val-aux-Loups quitterait la forêt sans rien dire de plus.

Persyex avait laissé la cithare. Euryassa se dit que c'était signe qu'elle reviendrait, et, prenant l'instrument sur ses genoux, en joua une mélodie triste, pour épancher sa mélancolie. La nuit précédente, Persyex l'avait longuement serrée contre elle, sans raison particulière. Mais elle n'avait pas compris.

-Tu me manqueras, petite sœur, dit-elle à haute voix. Personne ici n'a une voix aussi belle que la tienne. J'aurais voulu te dire adieu, te donner des conseils pour ton voyage, mais tu as préféré disparaître.

Ainsi étaient toutes les Kères. Ainsi était Persyex, avant d'être sa sœur. Quand les gens du clan s'éveillèrent et constatèrent son départ, Euryassa n'eut que quelques mots à dire, et tous comprirent que leur jeune Kère ne reviendrait peut-être pas. Il était discourtois de regretter le départ d'une Kère, car rien ne devait s'interposer entre le Titan et ses filles. Aussi peu d'entre eux allèrent vers Euryassa pour la reconforter, bien qu'elle ne dissimulât rien de sa peine. Ceux qui le firent parlèrent plus de ses dons de guérisseuse, qui allaient manquer au clan, plus que des contes auxquels Euryassa tenait tant. Pour la première fois de sa vie, la jeune femme se sentit seule parmi les siens.

Persyex marchait aussi vite qu'un chasseur, mais la forêt était immense et ne semblait pas devoir jamais finir. Pourtant elle savait qu'en marchant vers le nord elle atteindrait ce pays des plaines qu'elle n'avait jamais vu, où le Soleil peut voir le sol. Tout en avançant, elle avait fait ses adieux à la forêt. Elle avait effleuré de la main les troncs des arbres, souri aux renards qui l'avaient regardée passer, et tenu sur son épaule une chouette au plumage couleur d'écorce. Elle avait ainsi marché jusqu'aux heures qui précédaient l'aube suivante. Elle voulait atteindre l'orée du pays nocturne avant le jour. Quand enfin les arbres se firent moins touffus, et les animaux plus rares, elle s'arrêta.

Le ciel n'était plus noir, mais d'un bleu étrange. C'était l'heure où point l'aurore, où les oiseaux de nuit dorment déjà et ceux du jour sommeillent encore, cet instant qui n'appartient ni au jour ni à la nuit. Nyx s'endort doucement, mais l'Hypérion, *celui qui est au-dessus*, n'a pas encore entamé sa course. Persyex aimait ce silence. Étant enfant, elle attendait cet instant pour s'assoupir, alors que les autres dormaient déjà.

Les yeux clos, immobile, elle écouta.

Les bruits étouffés, imperceptibles en temps normal, se firent entendre peu à peu. Elle s'imagina ainsi grandir, en entendant loin d'elle le battement d'ailes d'une chauve-souris tardive, ou la respiration d'une belette essoufflée. Elle entendait son cœur battre, et se

sentait plus vivante.

Dans ce silence éphémère, où le tremblement d'une feuille est un vacarme, elle entendit nettement le gémissement d'une corde tendue. Elle ne bougea pas, et n'ouvrit pas non plus les yeux, mais continua à écouter. Elle n'entendit pas le froissement des feuilles sous le talon, quand l'archer prend appui sur son pied, mais le craquement d'une branche qui ploie. Il était dans un arbre sur sa droite devant elle. C'était un adolescent sans doute, car un adulte n'eût pas été aussi silencieux. Elle ouvrit les yeux : c'était l'aube, et Nyx ne pouvait plus la rendre invisible. Elle leva la main droite, paume tournée vers l'extérieur, en signe de paix, mais trop tard. Une flèche siffla et vint se planter dans l'arbre près d'elle. L'empennage était marqué d'une trace rouge : un Marcheur.

Les Marcheurs gardaient les limites des forêts, et étaient si jaloux de leur tâche, qu'ils ne toléraient guère que l'on franchisse les bornes qu'ils surveillaient sans se présenter à eux tout d'abord. C'était pour les éviter que Persyex avait voulu atteindre la plaine avant l'aube, quand aucun d'entre eux n'aurait même pu la voir. Elle ne tenait pas à ce que son clan connût la direction qu'elle avait prise.

En bonne joueuse, elle dit cependant à haute voix, sur un ton qu'elle voulut enjoué :

-Depuis quand les Marcheurs tirent-ils sur d'autres Nyktéra ? Votre tâche deviendrait-elle trop facile ? N'y a-t-il plus de menaces aux frontières ?

-Et dis-moi, fille du Titan : depuis quand une Kère voyage-t-elle de jour ?

Il s'était montré. Tandis qu'il venait vers elle, elle vit qu'il était en effet très jeune, et aussi frêle qu'un buisson. Il rangea son arc dans son carquois, et ôta la flèche de l'arbre. Il portait des habits de cuir serrés par des cordelettes, comme un chasseur, mais l'écharpe blanche nouée autour de son cou indiquait sa fonction de Marcheur. Persyex s'étonnait de voir un si jeune homme assumer une telle responsabilité, mais elle répondit simplement en souriant :

-Rarement, c'est vrai. Qui es-tu ?

-Elias, fils de Sophia la borgne.

Persyex connaissait ce nom, il lui évoquait un clan voisin.

-Sophia la borgne ? Je l'ai vue quand j'étais enfant, avant qu'elle perde son œil, elle nous vendait des peaux.

Il la regarda un moment, intrigué.

-Tu dois venir du Val-aux-Loups, alors.

Voilà qui réduit mes espoirs d'anonymat, se dit la prêtresse. À ce stade, mieux valait tout dire.

-Oui, je me nomme Persyex Lycéenne.

-J'aurais dû le deviner : ta chemise est en peau de loup, comme tous les Lycéens.

Il avait l'œil en plus, mais quoi de plus naturel pour un Marcheur ?

-Dis-moi plutôt pourquoi tu m'as arrêtée ainsi ?

-Suis-moi.

Elle lui emboîta le pas dans le sous-bois qui devenait de plus en plus clair. La lumière s'intensifiait lentement, et elle serait bientôt trop éblouie pour pouvoir garder les yeux ouverts. Elias, lui, ne semblait gêné en aucune façon, il était habitué au jour, comme tous les Marcheurs. Son pas était aussi sûr que de nuit. Il pouvait sans doute tenir ainsi longtemps encore, avant les heures les plus chaudes.

Au moment où ils atteignirent l'orée de la forêt, il lui fit signe de ralentir sa course et de se faire la plus silencieuse possible. Quelques grands pins les séparaient encore de la plaine qui s'étendaient devant eux en pente douce. Elias était accoutumé à ce spectacle,

mais Persyex n'avait jamais encore vu un horizon si large. Il lui fallait d'habitude grimper au sommet d'un arbre plus haut que les autres pour se rapprocher autant du ciel.

Le sol était couvert de hautes herbes blondes, et au lieu de majestueux chênes aux ramures immenses, il n'y avait que des oliviers, qui semblaient tordus et contrefaits et clairsemaient la plaine en y dispensant une ombre trop rare qui diminuait à mesure que l'Hypérion se levait à l'orient. Si l'Aurore avait des doigts de rose, ceux du Soleil étaient toujours couverts d'un sang qu'on ne savait quel. Elle n'avait encore jamais vu un tel embrasement.

Elias la tira de sa contemplation d'une brève secousse à la manche, et l'invita à se cacher avec lui derrière un haut buisson épineux.

-Voilà pourquoi tu ne franchiras pas la frontière aujourd'hui, murmura-t-il en indiquant un attroupement non loin d'eux.

Persyex y voyait encore, elle put distinguer les huit silhouettes massives, rassemblées en cercle un peu plus bas dans la plaine. Ils étaient tous immobiles comme des pierres, et chacun tenait devant lui, plantée en terre, une longue lance à lame de fer. Leur moitié humaine était nue, et ils portaient en bandoulière un arc et des flèches qu'aucun homme n'eût pu utiliser. Ils avaient la tête penchée, et leurs longs cheveux noirs tombaient raides et cachaient leur visage. Leur moitié animale avait une robe couleur de terre, comme s'ils venaient de sortir des mains du vieux Prométhée. Leurs longues pattes étaient plus puissantes que celles de n'importe quel cerf, et le corps monstrueux qu'elles portaient laissait imaginer leur force.

-Des Centaures ? dit-elle dans un souffle.

L'un d'entre eux frappa la terre de son sabot, et le sol résonna comme un tambour. Elias lui serra l'épaule :

-Surtout tiens-toi tranquille, ils y voient très bien, même à cette heure, et leurs flèches portent largement jusqu'à nous.

Persyex se figea et continua d'observer les monstres, à la fois terrifiée et fascinée.

-Pourquoi restent-ils immobiles ?

-Ils dorment.

-Comme ça, debout ?

-Oui, comme des chevaux.

Persyex n'avait vu de cheval qu'une fois, lorsqu'elle était enfant. Les chevaux appartenaient à Océan et à sa sœur-épouse Téthys, les Titans qui régnaient sur la Mer comme Nyx régnait alors sur la Nuit. On disait qu'ils étaient nés du ressac des vagues. Les Marcheurs en voyaient souvent se déplacer par troupeaux dans les plaines, aussi crut-elle Elias sans peine. Après tout, les oiseaux dormaient bien debout, eux aussi.

-Ils sont là depuis trois jours, continua Elias. Et sitôt qu'ils seront réveillés, ils se mettront en chasse. Nous avons déjà bien du mal à les contenir hors de la forêt pendant le jour, et tu voudrais les provoquer ? Si tu traverses la plaine, ils auront tôt fait de te rattraper pour te dévorer vive.

-Vive ?

-Il y a cinq jours ils ont capturé l'un des nôtres. Je l'ai entendu hurler toute une heure.

Persyex se tourna vers le jeune garçon, et fut surprise de voir que l'expression de son visage n'avait pas changé à l'évocation d'un tel souvenir. Il se toucha seulement le front et ajouta plus lentement, comme s'il pesait ses mots :

-Je l'entends encore parfois, là-dedans. Je crois qu'il n'a jamais vraiment cessé de crier, comme s'il errait encore le long de la frontière. Comprends-tu à présent pourquoi je t'ai arrêtée ?

Persyex dit oui d'un signe de tête. Le matin commençait à apparaître, la lumière devenait de moins en moins supportable pour elle, et ses yeux se remplissaient de larmes à

mesure qu'elle luttait pour regarder quand même. Quand le premier rayon de l'Hypérion les atteignit, les Centaures s'éveillèrent. Le premier rejeta sa tête en arrière et ses cheveux retombèrent sur son dos comme une crinière. Elle put voir son visage. Il avait des traits durs et anguleux, bien loin de la rondeur câline des visages des Nyktéra. Sans doute leur sang était-il plus proche de celui des Titans, et leur humanité moindre.

Les autres s'éveillèrent à leur tour peu après ; Persyex remarqua que deux d'entre eux avaient des formes féminines. Ils frappèrent le sol de leur sabots, se saluèrent en se mordant les épaules, et l'un d'entre eux se cabra en lançant un long cri qui était en fait une mélopée sans paroles. Sa voix était plus belle et plus forte que toutes celles que la Kère avait entendues jusqu'ici. Elle était cependant étrangement humaine, comme en contradiction avec leur hideuse enveloppe animale.

-Ils chantent ? s'étonna-t-elle.

-Ils saluent l'Hypérion, comme chaque matin. Ne restons pas ici, ils ont l'odorat subtil, bien plus que les loups ou les renards auxquels tu es habituée.

Elias commença à marcher courbé vers la forêt, à l'abri des buissons. Ils avancèrent lentement, en évitant les brindilles sèches qui risquaient de craquer sous leur pied. Mais le manteau noir de la Kère était trop visible sur cette plaine couleur de sable. L'un des Centaures remarqua les deux silhouettes fines qui se réfugiaient vers la forêt.

Il pointa sa lance dans leur direction et cria à ses frères :

-MORT ! Mort à la race nocturne !

Persyex n'eut pas le temps de s'étonner de l'entendre parler sa langue. Elias la prit par le bras et ils se mirent à courir vers les arbres. Persyex entendait tout en courant le bruit de son galop qui le rapprochait d'eux à une vitesse vertigineuse. L'orée du bois était bien trop loin. Elias la lâcha et lui cria, tout en se retournant soudain pour faire face au monstre :

-Cours ! Cours vers les arbres !

Le plus vite qu'il put, il sortit une flèche de son carquois et l'encocha à son arc. Persyex avait d'abord continué à fuir, mais elle se retourna en entendant le cri du Centaure. Il n'était plus qu'à quelques foulées d'Elias, mais la flèche s'était plantée dans sa hanche, à l'endroit où l'homme devenait cheval, et la douleur avait brisé son élan. Immense en comparaison du jeune homme agenouillé, elle pouvait voir qu'il était haut comme deux hommes.

Elias avait saisi une seconde flèche, mais au moment de l'armer ses doigts glissèrent. Le Centaure fut sur lui avant qu'il pût seulement tendre la corde. Il leva sa lance et la plongea vers le Marcheur qui n'eut que le temps de rouler sur le sol pour l'éviter.

Les frères du monstre le suivaient, et le bruit de leur course ressemblait au grondement d'un orage. Ils criaient des mots de chasse et de sang. Persyex saisit à son tour son arc et arma une flèche. Elias s'était à peine relevé et le Centaure allait frapper à nouveau. Persyex ferma les yeux, ne se fiant qu'à son ouïe, visa calmement, froidement, comme on lui avait appris à le faire, et sa flèche alla se ficher dans l'œil noir de la créature.

Le cri de souffrance du Centaure fut si horrible qu'elle eut le réflexe de se couvrir les oreilles avec les mains. Une flèche deux fois plus longue et épaisse que les leurs se planta dans le dos d'Elias et traversa le carquois. Il trébucha sous le choc mais continua à courir. Persyex prit sa main et l'entraîna le plus vite qu'elle put.

Sitôt qu'ils eurent dépassé les premiers arbres, les hommes-chevaux renoncèrent à la course. Aucune créature des plaines ne rattraperait un Nyktéron en forêt, même blessé. Persyex entendit leur imprécations haineuses un long moment encore. Quand ils furent hors de danger, elle s'arrêta, et Elias s'effondra sur le sol. Il avait les yeux vides et respirait à peine. Elle ôta ce qui restait de son carquois et regarda sa blessure : la moitié de la lame avait pénétré son dos, et effleuré les os de sa colonne vertébrale. Il avait perdu connaissance.

La nuit était enfin tombée. Persyex avait veillé son blessé toute la journée, sans avoir rien pu faire de plus que nettoyer et bander étroitement sa blessure, mais elle savait que la nuit lui rendrait la magie des Kères. Elle caressa le visage d'Elias et le remercia d'avoir tenu jusqu'au coucher du Soleil. Puis, souriant à la beauté de la Lune, elle se leva et tendit les bras au Titan de son peuple. Elle sentit ses mains douces prendre les siennes, et son sang se charger de mots secrets, ceux qui racontaient comment les mortels étaient nés des immortels, comment les Titans, les enfants indomptables du vieil Ouranos, avaient engendré la vie.

Le pouvoir revenait en elle lentement. Elle n'avait pas pu dormir, n'avait qu'à peine rêvé, et l'approche de la nuit était un baume sur son esprit meurtri. Si d'aventure une Kère ne dormait pas plusieurs jours de suite, elle pouvait en perdre la raison. Le baiser de la Nuit avait la couleur d'un sourire paisible, et les étoiles brillant entre les branches des arbres ressemblaient à des fruits clairs comme l'eau d'un torrent. Elle murmura une prière :

-Ô Nyx, Nuit infinie, toi le Titan à la peau pâle, nourris mon âme mortelle et rends-moi tes couleurs, les noirs multiples qui parsèment ma robe, teins-moi de ton sang.

Puis elle posa ses mains parfumées d'une fraîcheur nouvelle sur le front du jeune homme, et sa fièvre le quitta peu à peu. Son visage se détendit. Ses blessures se refermeraient bientôt et ses forces allaient lui revenir. Persyex n'avait pas souvent utilisé ses pouvoirs de guérisseuse, mais elle savait qu'Elias lui avait sauvé la vie. Les Centaures ne s'étaient pas occupée d'elle, aveuglés par la haine que le Marcheur semblait leur inspirer.

Depuis toujours les Marcheurs protégeaient les forêts des Nyktéra. Ils arpentaient sans cesse leurs limites naturelles, l'arc à la main, surveillant les plaines. Solitaires, ils étaient souvent étrangers à leur propre clan. Secrets comme les Kères, ils appartenaient cependant à un autre mystère.

Accoutumés à la lumière du jour, ils observaient *l'ailleurs*, la plaine et parfois même la Mer au-delà. Ils avaient leurs secrets et leurs signes. Le long de la frontière invisible qu'ils gardaient si jalousement, ils suspendaient aux branches des arbres des bâtonnets de bois blancs, sur lesquels étaient inscrites en lettres fines les lois des Nyktéra.

Cette tradition datait du temps des Cités Rivales. Ces bornes étaient destinées aux autres hommes, ceux qui vivaient entre les murs de leurs villes, ceux qui cultivaient la plaine et savaient naviguer sur l'eau. On les disait descendants d'Océan et de Téthys, mais ils avaient forme humaine, comme les Nyktéra ; on les appelait Océanides dans les vieilles chansons.

Mais qui lisait encore ces lettres à moitié effacées par la rosée ? Les Marcheurs ne parlaient jamais des hommes, mais toujours des créatures monstrueuses qui hantaient les plaines. Les noms de ces créatures n'avaient de réalité guère que pour eux, car peu de Nyktéra se risquaient aux abords de la frontière. Leurs forêts étaient alors assez grandes pour contenir toute leur vie. Les Centaures savaient-ils lire ? Quel sens pouvaient avoir pour eux des phrases inscrites au stylet sur des baguettes aussi dérisoires ?

Persyex caressa les cheveux du jeune homme. Ils étaient comme les siens d'un rouge flamboyant, épais et tombant en longues mèches raides autour de son visage. On disait que c'était la marque du sang de Nyx, comme la couleur émeraude des yeux. Ainsi allongé à l'ombre des grands arbres, il ressemblait vraiment à un enfant endormi, et elle ne parvenait pas à comprendre comment la sécurité du peuple nocturne pouvait reposer sur de si frêles épaules.

Sans quitter des yeux son protégé, elle repensa aux Centaures. Bien qu'elle eût toujours su qu'ils existaient, ils étaient restés jusqu'alors pour elle des êtres mythiques, comme sortis tout droit des histoires qu'on racontait aux enfants. Le Titan ne lui avait jamais dit dans ses rêves que la route qu'il traçait pour elle serait gardée par de si dangereuses créatures, animées d'une telle haine envers les siens. Même pour un Nyktéron la forêt est parfois inquiétante et dangereuse. Elle y avait déjà été confrontée à des prédateurs affamés, à des mères défendant leurs petits, à des plantes vénéneuses, au froid impitoyable de l'hiver ou encore à la malice des Nymphes ; mais la forêt n'avait jamais résonné d'une invocation de mort comparable au cri du Centaure qu'elle avait dû mutiler.

Elle répéta à mi-voix leur nom : 'Centaures...', comme pour se persuader définitivement que ces immortels étaient plus qu'un conte d'enfant. D'autres noms lui revinrent en mémoire. Elle pensa aux Satyres, ceux qu'on décrivait pourvus de cornes sur la tête, et à leurs sœurs turbulentes, les Oréades, les Nymphes des montagnes, qui n'avaient pas la douceur de celles des forêts. Elle se rappela aussi les innombrables monstres difformes qui infestaient le monde souterrain : les enfants cadets de Gaïa, ceux qui étaient nés d'elle après les Titans et qui avaient été exclus du partage du monde.

Les mortels étaient trop fragiles, et trop peu nombreux. Seule la magie les protégeait. Elias serait mort si elle n'avait pas été là, et sa solitude se fût ainsi achevée, sous la dent des charognards, au pied d'un arbre comme celui-ci, après que les Centaures en eussent fini avec lui. Mais les Marcheurs n'avaient sans doute de toutes manières pas de funérailles.

Tout en regardant autour d'elle, Persyex suivit le vol d'une corneille vers un petit arbuste aux branches noires, chargées de fruits, et se rappela qu'elle n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Quittant un moment son protégé, elle alla se servir à ces baies providentielles. Les fruits étaient petits et rouges ; leur goût était fort et acide. Persyex se souvint en souriant qu'on les appelait festin de corbeau, et en effet la corneille profitait elle aussi sans vergogne de l'aubaine. Elle tirait avec son long bec sur les petites billes écarlates et les avalait en renversant sa tête en arrière, tout en battant de ses ailes d'encre aux reflets bleus, pour se maintenir en équilibre.

Tout en se régaland, le corbeau semblait l'observer, et la prêtresse trouva que son regard avait quelque chose d'ironique. Persyex, comme toutes les Kères, était convaincue que ces oiseaux noirs étaient les messagers de Nyx, notamment pendant le jour, puisqu'ils étaient les seuls à porter ses couleurs sur le ciel trop clair. Le Titan s'amusait-elle de la voir découvrir si violemment ce que les gens de son clan appelaient simplement *dehors* ? Quand elle avança la main tout près de lui pour continuer sa cueillette, il ne parut ni surpris ni effrayé, mais continua à l'observer, en agitant de temps en temps la tête. Tout en mettant des fruits dans un pan de son manteau pour Elias, elle lui dit :

-Tu sais que je n'ai pas pu dormir, n'est-ce pas ?

L'oiseau battit des ailes sans répondre.

-Bien sûr que tu le sais, je dois avoir de la cendre au creux des yeux. Est-ce que tu viens remplacer le rêve qui m'était destiné si j'avais pu dormir ?

Il ne répondait toujours pas, c'était singulier. D'ordinaire les animaux ne refusaient jamais de lui parler. Elle approcha sa main pour qu'il s'y pose, mais il s'envola et alla se poser sur le sol un peu plus loin. Elle le suivit, et il s'envola encore au moment où elle allait le rejoindre, pour se poser encore à un jet de pierre.

Le corbeau la guida de cette étrange façon sur une longue distance. Les Kères ne se perdaient jamais en forêt, aussi Persyex n'hésita pas à le suivre. Finalement il prit son envol vers les hautes cimes, comme pour lui signifier qu'elle était à présent là où il avait voulu la conduire. Elle était au pied d'un arbre au tronc si large que ses racines ressemblaient

à des murs qui s'enfonçaient en terre. De cet arbre il ne restait qu'une souche creuse, et deux de ses racines formaient une arche de bois plus haute que la Kère, par laquelle on pouvait entrer dans l'arbre, comme dans le terrier d'un rongeur plus grand qu'un fauve.

Aucune main humaine n'avait pu abattre un tel arbre. Persyex avait déjà vu des arbres gigantesques ; elle avait même dit dans une de ses chansons qu'ils étaient la forme pétrifiée de Géants tombés sous le charme d'une dryade. Malgré leur taille, ils étaient mortels eux aussi, et finissaient par se laisser tomber à terre, comme tous les arbres. La carcasse de l'un d'entre eux servait de demeure à un clan qu'on nommait depuis les Gens du Palais d'Écorce. Mais aucun n'avait jamais laissé de souche.

Elle s'engouffra d'abord à travers la porte ridée qui conduisait à ce terrier de dimension humaine, dissimulé sous cette souche démesurée. Les racines s'enfonçaient dans la terre et ressemblaient à de larges piliers noueux d'une maison de bois. La lumière de la Lune se découpait sur le sol de terre noire en longues traînées blanches et Persyex voyait sa propre ombre ramper dans l'embrasement de cette étrange arche ligneuse. Cette terre qu'elle sentait sous ses sandales n'appartenait plus à la forêt, ni à la Nuit. Elle sentait une présence invisible tapie dans cette insondable obscurité, comme si elle avait pénétré par hasard l'ancre d'un être monstrueux.

Tandis qu'elle entrait, son ombre se déplaça et elle vit un canope posé à terre, au centre de la pièce circulaire qui lui avait semblée vide tout d'abord. Il était fait de terre rouge, tourné d'une manière si parfaite qu'il parut à Persyex que cet ouvrage était lui aussi issu de mains inhumaines, comme celles qui avaient abattu cet arbre. Lorsqu'elle voulut le regarder de plus près, elle sentit soudain un puissant sentiment de malaise s'emparer d'elle et revint sur ses pas.

Malgré cela, elle ne renonça pas tout-à-fait. Une fois ressortie, elle marcha en équilibre de son pas sûr de Nyktéron le long de l'une des racines pour atteindre le haut de la souche. Des buissons avaient poussé sur sa surface plane, et un tapis de mousse avait recouvert toute sa surface. Une forme étrangement humaine semblait étendue au centre du disque formé par le tronc. Elle gratta la mousse avec la lame de sa dague, et ce qu'elle découvrit en dessous n'était pas fait de bois mort.

C'était un visage couleur de fleurs. On y retrouvait les mille nuances de celles qui poussent, discrètes, au pied des arbres, et illuminent leur ombre. Ses cheveux d'un brun châtaigne se fondaient dans le bois en dessous, et elle semblait à moitié encastrée dans le corps de l'arbre mort. Ses yeux et ses lèvres étaient clos. Sa chair avait la consistance et le toucher du bois poli, mais sans aucune nervure.

Persyex caressa ce visage inhumain. Parfois une Dryade choisissait de s'attacher à un arbre et de mourir avec lui, on appelait Hamadryades ces Nymphes fatiguées de leur immortalité. Elles étaient rares, et on disait que devenir mortelles les rendait plus subtiles et leur donnait le pouvoir de parler, ce qu'aucune Nymphé ne savait faire. Persyex n'en avait encore jamais rencontrée.

Elle demanda à voix basse, pour que seule la morte l'entende :

-As-tu choisir de mourir avec ton amant, ô demi-humaine ? Par amour, comme lui s'est fait arbre pour s'unir à toi ? Mon chant disait-il vrai ?

La belle Nymphé ne répondit pas. Aucun enfant de Nyx n'eût abattu un arbre lié à une Hamadryade. Mais il avait fallu que l'un d'entre eux guidât jusqu'ici celui qui voulait tuer la Nymphé de la seule manière qui fût : en tuant l'arbre auquel elle était liée.

-Quel secret gardais-tu, Nymphé, pour qu'on veuille ta mort ?

Parfois les mots d'une Kère donnaient à ceux qui les entendaient le pouvoir de parler, mais Persyex n'entendit que le silence. C'était un silence parfait, impossible dans une forêt.

Était-elle encore sur les terres du peuple nocturne ? Puisque les lèvres de l'Hamadryade restaient closes, Persyex voulut s'adresser à Nyx elle-même, et éleva la voix, pour rompre ce silence oppressant :

-Ô Titan, où m'as-tu guidée ? As-tu voulu la mort de cette Nympe ? Et si c'est le cas pourquoi me donnes-tu le désir de l'entendre ?

Mais nul signe n'apparut. Le Titan était muet et ses créatures semblaient absentes de ce lieu mort. Fallait-elle qu'elle entrât à l'intérieur de la souche pour comprendre ? Elle n'aimait pas l'obscurité sans étoiles, et ces ténèbres étaient d'un noir trop parfait pour elle. Elle repensa au corbeau : il l'avait guidée jusqu'ici mais s'était hâté de disparaître, comme s'il abordait la frontière d'une enclave étrangère, dissimulée au cœur de la forêt comme une blessure ancienne.

Elle se releva et en se retournant, vit soudainement devant elle quelqu'un qui l'observait à son insu depuis un long moment déjà. Seul un immortel pouvait espérer surprendre une Kère ici.

Plus grande que Persyex, elle se tenait penchée vers elle, une expression de colère outrée sur son visage trop long pour être humain. Sa beauté était effroyable, froide et figée. Elle était vêtue d'un manteau couleur de sang. Elle posa ses doigts sur la poitrine de la prêtresse et les remonta vers sa gorge comme deux araignées aux pattes de métal.

Sans le moindre cri, sans même avoir le temps d'y penser, Persyex se jeta au bas de la souche, et se mit à courir le plus vite qu'elle put. Elle ne cessa de courir que lorsque ses jambes ne la portèrent plus. Effondrée à terre, elle reprit lentement son souffle, et lorsqu'elle le put, hurla d'horreur. Sans qu'elle comprît pourquoi, cette apparition l'avait emplie d'une peur qui l'avait saisie par les cheveux d'une main glacée, une terreur incontrôlable sans commune mesure avec ce qu'elle avait ressenti face aux Centaures.

Elle prit le temps de se calmer, tout en écoutant la rumeur familière de la nuit qu'elle entendait à nouveau. Fermant les yeux, elle voulut fixer dans sa mémoire cette vision de cauchemar, mais n'y parvint pas. L'apparition qui l'avait terrorisée semblait échapper à son esprit, et se dérober à son souvenir, ne laissant que la peur, comme un sombre pressentiment qui résonnait en elle : *N'y retourne jamais.*

Une fois calmée, elle se releva et constata avec étonnement qu'elle avait réussi à garder les fruits avec elle, ce qui lui rappela qu'elle avait laissé Elias seul. Retournant là où elle l'avait laissé, elle le trouva éveillé, adossé à un arbre. Il lui dit en la voyant :

-Tu as l'air affolé de l'écureuil qui a rencontré une martre. Il t'est arrivé quelque chose ?

-Si j'étais un écureuil, je serais roulée en boule au creux d'un arbre, en train de déguster quelques noisettes soigneusement choisies, répondit la Kère en souriant pour chasser de son visage les traces de la peur.

Elle lui tendit les fruits :

-Tiens, c'est pour toi, tu es encore trop faible pour manger de la viande. Savoure-les, ils m'ont coûté.

Elle s'assit près de lui.

-Ils t'ont coûté ? Comment ça ?

-J'ai vu sur mon chemin... je ne sais quoi, une Immortelle, mais pas une enfant de Nyx, j'en suis certaine.

-À quoi ressemblait-elle ?

-À un cauchemar. Mais c'est un cauchemar que je ne suivrai pas.

Une vision de Kère, donc, pensa Elias, rien de vraiment inquiétant. Il goûta les fruits et la remercia de ses soins. De sa blessure mortelle il ne restait qu'un souvenir, une douleur persistante, comme si sa chair avait gardé mémoire du coup qu'il avait reçu. Il regarda la

flèche qui l'avait si cruellement navré. La pointe de métal avait traversé son carquois, brisé deux flèches, transpercé sa tunique de cuir sans difficulté avant de l'atteindre. Il dit sur un ton neutre, comme s'il s'agissait d'une simple constatation :

-Sans toi je serais mort.

-Sans moi tu n'aurais pas pris le risque de sortir de la forêt, répondit-elle sur un ton aussi indifférent.

Persyex n'était pas accoutumée à la violence. Elle avait pu voir en le soignant qu'Elias au contraire portait de nombreuses cicatrices, et qui n'avaient rien de celles des chasseurs, comme sa sœur. Elles étaient trop nettes pour être l'œuvre d'un animal.

-C'est un métier dangereux que le tien.

-Pourtant j'ai de la chance. C'est un endroit plutôt tranquille.

-De la h'ance! ?

Persyex avait la bouche pleine et s'était tournée brusquement vers le Marcheur. Elle s'était immobilisée juste avant d'avaler les fruits, comme si elle craignait qu'ils n'aient un effet tout-à-fait indésirable sur son esprit, comme celui qui amenait certainement son interlocuteur à tenir des propos de déraciné. Ou alors était-ce une séquelle du coup qu'il avait reçu ? Elias regarda la Kère d'un œil amusé puis reprit :

-Je veux dire : par rapport à d'autres Marcheurs. Ici la frontière borde la plaine, il y a surtout des Centaures comme ceux-là. Je dois surtout veiller à éteindre les feux qu'ils allument parfois pour faire avancer la plaine, mais ils n'entrent jamais dans la forêt. Les Marcheurs qui gardent les contreforts des montagnes doivent faire face à des créatures autrement plus audacieuses, comme les Oréades, qui elles ne craignent pas l'obscurité de nos sous-bois. Une fois un Satyre isolé est entré par ici, il nous a fallu le traquer pendant trois nuits et trois jours, sans dormir, avant de pouvoir le rendre à Gaïa.

-Vous étiez plusieurs ?

-Moi et mes deux frères, ils sont morts en le combattant.

-C'est donc pour cela que tu es devenu Marcheur si jeune...

Elias la regarda à nouveau, puis répondit sur un ton plus grave :

-Il n'y a pas de vieux Marcheur, prêtresse. Nous mourons tous jeunes.

Il est donc habitué à l'idée de sa mort, se dit Persyex, c'est ce qui le rend si téméraire.

-Comment es-tu devenu Marcheur ?

Il répliqua aussitôt, comme s'il avait attendu cette question :

-Comment es-tu devenue Kère ?

La jeune femme sourit puis répondit :

-Ça, c'est très simple. Je n'aimais ni chasser, ni travailler le cuir, le fer, le bois ou le tissu. J'aimais jouer de la cithare, mais sans talent véritable, sans désir de persévérer. Par-dessus tout j'aimais dormir au creux des arbres morts, et mes rêves étaient longs et me restaient parfaitement en mémoire. Quand j'ai commencé à les raconter, les gens du clan sont venus les écouter, et ont fait de moi une Kère.

-Donc tu n'es pas devenue Kère, tu l'as toujours été.

Persyex acquiesça, même si elle n'aimait pas cette idée d'avoir été ainsi prédestinée. Pour elle, Kère était le rôle que le clan lui avait attribué, car aucun autre n'eût convenu, mais elle était forcément autre chose. Dans un de ses chants elle avait dit que les hommes n'avaient pas de racines, précisément parce que si la graine ne peut espérer devenir qu'une plante, l'humain lui décide de ce qu'il sera. Elias semblait penser autrement :

-J'ai toujours su que je serai Marcheur, comme mes frères. Pour vous, les gens de l'intérieur, la frontière est dangereuse et trop lumineuse. Pour nous c'est un monde à part, qui n'appartient ni vraiment à Nyx ni aux autres Titans. Nous l'appelons l'Entre-deux-Mondes.

Ici l'aube et le crépuscule durent plus longtemps qu'ailleurs, et ce sont les plus belles heures de la nuit. Il n'y a qu'ici que je me sente bien. Dans les forêts intérieures je me sens enfermé, et dans la plaine je me sens perdu et vulnérable.

Persyex regardait la Lune en l'écoutant. Elle n'avait pas la même couleur que chez elle, en effet. Elle semblait plus proche, plus claire, plus froide aussi. Elle songea aux Marcheurs qui arpentaient seuls leur domaine, elle qui n'avait jamais été séparée de son clan plus longtemps que quelques nuits. Si la plaine ne contenait que ces êtres hostiles à son peuple, elle se retrouverait sans doute vraiment seule, comme elle ne l'avait jamais été, comme même un Marcheur ne l'est pas.

Les mots du Centaure lui revinrent en mémoire ; elle demanda :

-Pourquoi nous haïssent-ils tant ?

-C'est une question naïve pour une Kère, répondit Elias. Ils nous haïssent depuis toujours, fille du Titan. Ils brûlent les bornes quand ils les trouvent, mais je ne crois pas qu'ils sachent lire.

-Et qui les lit, d'ailleurs ?

-Personne sans doute. C'est une tradition sacrée, mais je n'ai jamais vu dans ces parages d'Océanides ni des gens des autres peuples humains dont j'ai oublié le nom, à qui elles sont pourtant destinées.

-Et vous continuez malgré tout ?

Elias réfléchit un moment, puis lui demanda de l'aider à se lever, puis il se mit à marcher lentement, en s'appuyant sur elle. Il n'était pas encore remis.

-Où veux-tu aller ?

-Tu verras.

Ils arrivèrent bientôt à une clairière au centre de laquelle se trouvait un arbre mort, qui semblait avoir été frappé par la foudre. À ses branches calcinées étaient accrochés d'innombrables petits bâtonnets, tous semblables à ceux qui marquaient les bornes que Persyex avait déjà vues.

Elias prit l'un d'entre eux et le lui montra :

-Tu vois, c'est un moment de ma vie que j'ai écrit ici, et cet arbre mort contient toute ma vie jusqu'ici. J'ai appris à écrire, et j'y ai pris goût, si dérisoire que ces lettres fragiles puissent paraître. Ma rencontre avec toi sera également consignée de la même manière, sur cet arbre-mémoire.

'Décidément', se dit Persyex, 'toute la forêt saura que je suis passée par ici'.

-Les bornes qui décrivent nos lois n'ont que peu d'importance pour les Marcheurs, en comparaison des arbres-mémoires, mais les entretenir est devenu un simple exercice d'écriture. Je pense que tous les Marcheurs le font par goût de l'écriture.

Persyex savait lire, comme toutes les Kères, mais n'avait presque jamais écrit. Parfois Euryassa regrettait qu'elle n'eût pas pris la peine d'écrire certaines de ces visions du monde du sommeil, comme ce Marcheur écrivait ses visions de l'ailleurs. Mais Persyex trouvait que vingt-quatre lettres ne suffisaient pas à transmettre les milles intonations de la voix. Avait-elle pourtant plus de choses à raconter qu'Elias, qui lui s'en contentait ?

Le Marcheur prit des bâtonnets un peu plus longs que les autres, et plus sombres, et les tendit à la jeune femme. L'écriture était différente, et le bois plus vieux.

-Ceux-là sont ceux d'un ancien Marcheur, celui qui a dû faire de cet arbre un arbre-mémoire. C'est comme une relique pour moi. Je ne connais même pas son nom, mais lire ses mots me l'a rendu plus familier que les gens de mon clan. C'est ma vie qu'il décrit en même temps que la sienne, même s'il est certainement mort bien avant ma naissance et que de nombreuses années nous séparent.

Persyex lut les lettres abîmées, parfois presque effacées, qui racontaient :

J'ai vu ce matin des femmes du peuple-orphelin des Amazones. Elles se tenaient sur des chevaux noirs, et étaient coiffées de casques à cimier d'or. Elles avaient la peau ambrée, plus claire que les Océanides, mais plus sombre que celles des Nyktéra. Leurs cheveux avaient la couleur du blé sauvage, peut-être est-ce la marque du sang des peuples qu'aucun Titan ne protège. Elles sont passées sans regarder la forêt. Je ne sais pas si elles m'ont vu...

-Alors lui a vu d'autres peuples humains... murmura Persyex.

Il n'y avait pas de suite. Les bâtonnets n'étaient qu'un fragment d'une longue histoire, quelques instants d'une vie passée que le hasard avait préservés. Persyex les raccrocha aux branches de l'arbre-mémoire, émue elle aussi d'avoir entendu la voix d'un mort. Elias lui avait révélé l'un des secrets des Marcheurs, sans doute en remerciement de ses soins, et sans le savoir avait ranimé en elle le désir de poursuivre son périple. Elle regarda vers le nord, songeant à la plaine qu'elle allait devoir traverser, cette plaine qu'avaient foulée les chevaux des guerrières du peuple-orphelin.

†

Persyex jouait avec le bâtonnet qu'elle avait demandé à Elias. Il était encore vierge de toute inscription, elle avait voulu en avoir elle aussi, pour le cas où elle aurait des mots essentiels à écrire, des mots qu'elle souhaiterait laisser derrière elle.

Allongée dans l'herbe sous l'arbre mort, elle regardait la Lune entre les branches. Le vent faisait parfois s'entrechoquer les baguettes sur lesquelles Elias avait écrit sa vie. Elle lui avait demandé pourquoi il ne les enterrait pas plutôt, cousus dans un sac de cuir, comme la viande fumée. Il avait simplement répondu que si l'ancien Marcheur dont il avait les écrits avait agi ainsi, il ne les eût jamais retrouvés.

-Je peux mourir à tout instant, avait-il dit, ils seraient perdus.

-Il suffirait qu'un Nyktéron des forêts intérieures le sache.

-Non, fille du Titan, ils doivent être trouvés par hasard, bien après ma mort.

Il n'avait rien ajouté, comme s'il n'avait pas besoin de lui demander de garder le secret. Persyex n'avait rien ajouté : entendre un garçon plus jeune qu'elle parler de sa mort prochaine comme un vieillard l'avait rendue mélancolique. Les Kères n'avaient pas la même idée de la mort que les autres Nyktéra, sans doute parce que Thanatos, *la Mort*, était la fille aînée de Nyx. Certaines des Kères devaient même recueillir les âmes des morts pour les ramener à Thanatos, que les mortels appelaient l'Ombrageuse Enfant. Les Kères à qui incombaient cette tâche, la plus secrète de toutes, la plus inavouable, étaient appelées les Eskhataï, *celles que l'on voit en dernier*.

Peut-être Elias lui avait-il confié son secret parce qu'il croyait qu'elle serait celle qui le conduirait au royaume de l'Ombrageuse Enfant. Mais peut-être n'aurait-elle jamais à accomplir semblable œuvre, au contraire. Persyex ne savait pas comment une Kère devenait une Eskhatê, mais elle croyait que c'était lorsque pour une raison ou pour une autre, elle ne pouvait plus rêver.

La nuit s'achevait. Elias semblait déjà remis, et aiguisait les pointes de ses flèches sur une pierre. Elle pourrait partir à la nuit prochaine, après une journée de sommeil. Quels rêves allait-elle faire dans une si étrange clairière ? Malgré son épuisement elle n'avait pas sommeil. Elle réfléchissait aux cris du Centaure, et à la manière dont ses frères l'avaient suivi sans hésiter. Une haine si profonde devait avoir une origine, une rancœur que leur immortalité avait encore aggravée, et rendue plus amère avec les ans.

Elle repensa à l'arbre géant dont elle avait vu la souche et à la dépouille de l'Hamadryade qui lui était attachée, ainsi qu'à l'indéfinissable créature qui veillait sur eux. Si Nyx avait voulu effectivement la guider par le biais du corbeau jusqu'à ce lieu qui semblait pourtant échapper à la forêt, qu'avait-elle voulu lui dire ? 'Ô Titan', pensa-t-elle, 'que veux-tu faire de moi ?'

-Elias, je partirai la nuit prochaine, même si les Centaures sont encore là.

Elias cessa son travail et la regarda :

-Tu devrais attendre. Ce sont des chasseurs, ils finiront par partir.

La prêtresse hocha la tête négativement.

-Je n'ai pas beaucoup de temps. Il faut que je continue.

Il ne répondit rien. Il ne l'avait pas interrogée sur les raisons de son voyage, car c'eût été lui manquer de respect, mais elle eut envie de lui en parler, pour lui retourner un peu de la confiance qu'il lui avait accordée :

-Je fais depuis mon enfance souvent le même rêve. Je vois des ruines de pierres, blanchies par le sel. Je vois Océan et sa sœur-épouse Téthys, je vois la Mer. Ces ruines sont celles d'une ville, et je sais, ne me demande pas comment, que ceux qui l'habitaient l'appelaient Mallia.

Mallia n'était alors plus qu'un nom à moitié oublié, qui n'apparaissait plus qu'au détour des anciennes chansons sur les Océanides. C'était l'une de leurs grandes cités, comme Aptère, Cnossos, Hiérapytna, Manarès ou Lébéna, une de ces cités que les Nyktéra appelaient autrefois les Cités Rivales.

Elias l'écouta sans rien dire, car c'était à nouveau des paroles de Kère, qui n'appelaient en principe ni questions, ni commentaires. Il fallait seulement écouter.

-Dans les chants des Lycéens, continua la Kère, les Océanides que nos Marcheurs rencontraient disaient toujours venir de Mallia. Ce doit être leur cité la plus proche d'ici. Je m'étais habituée à ces ruines, elles m'étaient devenues peu à peu familières, plus encore même que le Val-aux-Loups. Mais jamais je n'avais vu d'Océanide dans mes rêves, j'en étais venue à penser qu'ils avaient totalement disparu, et qu'Océan nous avait laissés seuls. Et il y a deux nuits, j'ai fait un rêve tout-à-fait nouveau. Je les ai vus revenir, et la Mer les portait doucement vers nos côtes, car ils revenaient *de la Mer*, de là où le monde des hommes cesse.

Elias écoutait toujours, sans vraiment comprendre. La voix de la Kère avait changé, elle semblait parler à la Lune, et ses mots lui venaient comme elle respirait, comme si elle revoyait le rêve et parlait en dormant.

-Ils avaient des navires, comme nos chansons les décrivent : d'étranges constructions de bois, qu'ils avaient le privilège de faire porter par les bras écumeux du Titan Océan. Ils revenaient des terres maudites, là où Gaïa s'est enfuie. J'ai vu les royaumes étranges qu'elle y avait fondés, où on lui avait donné un autre nom...

Elle s'interrompit brusquement. L'aube apparaissait, et elle s'était tue pour l'écouter venir. Elias dit seulement, avant de s'installer pour dormir sur un lit de feuilles mortes :

-Quand tu seras dans la plaine, pense un jour à t'endormir avant l'aube, tu te réveilleras peut-être avant le crépuscule, et regarde alors à l'occident. Tu verras le soleil disparaître. Dans la forêt on n'en voit jamais qu'un reflet rouge.

La Kère acquiesça silencieusement, puis elle ferma les yeux, et se laissa enfouir dans un sommeil sans images, un sommeil obscur, sans une voix pour troubler son inconscience. Elle sentit comme chaque fois les mains d'Hypnos qui l'emportaient doucement. Hypnos, *le sommeil* était le plus jeune fils de Nyx, il était aussi le guide des Kères. Lorsque chacune d'entre elles s'endormait, elle sentait dans un demi-sommeil son âme glisser insensiblement

entre ses doigts délicats. Il lui suffisait alors d'étendre ses ailes invisibles pour suivre le chemin de l'étoile qu'il lui indiquait.

Mais Persyex ne souhaitait pas rêver sous un arbre mort. Elle se laissa entraîner dans un ciel noir qui s'étendait à l'infini, jusqu'à ce que son esprit fût complètement reposé. C'était un voyage qu'elle accomplissait parfois. Elle se déroba au capricieux Hypnos et à ses innombrables enfants : les Rêves. Elle vivait alors son propre rêve, celui qu'elle avait dessiné pour elle seule. Elle s'imaginait étendue dans le lit d'un ruisseau, l'eau fraîche filant entre ses cheveux, reposant sur les pierres lisses que le courant avait polies. Puisque la frontière n'accueillait que les gens solitaires, comme les Marcheurs, elle y dormirait seule, sur l'étoile qui lui appartenait, sans l'insaisissable présence des Rêves, car cette nuit-là, elle ne souhaitait pas rêver.

†

Elle se réveilla au crépuscule. Elias n'était plus là. Un vent fort soufflait, et les étranges fruits de bois de l'arbre mort faisaient en s'entrechoquant un bruit macabre. Elle prit ses armes et sa besace, puis se mit en route, tout en démêlant ses cheveux avec ses doigts.

Lorsqu'elle arriva à la frontière, elle les vit à nouveau.

Comme la fois précédente ils dormaient en cercle, figés comme l'Hamadryade morte. Elle en compta sept. Avait-elle tué celui qu'elle avait atteint à l'œil ? Elle songea à les contourner, mais ils se tenaient, comme par un fait exprès, sur la route qu'elle devait prendre. Mieux valait prendre le risque de les approcher, pour pouvoir ensuite s'éloigner d'eux le plus vite possible.

Elle avait rempli sa gourde à l'eau d'une rivière la nuit précédente. Pour se donner du courage, elle en but une longue gorgée, d'un seul trait. L'air portait encore la chaleur du jour, et sentir cette eau froide couler sur ses lèvres et son cou l'aida à garder son calme.

Nyx avait un visage différent sur la plaine, mais c'était toujours elle, le Titan aux ailes noires, qui rendait ses filles invisibles. Ils ne pouvaient pas la voir, car elle était Kère, et le Titan la protégeait. Non, ils ne pouvaient pas la voir... Elle prit une de ses flèches et l'encocha à son arc, puis commença à s'enfoncer dans la plaine. Elle suivait la route que ses rêves lui avaient suggérée, au gré de son intuition, d'une foulée longue et silencieuse.

Quand elle passa près des hommes-chevaux, elle entendit le bruit d'un sabot qui frappait le sol. Quelque chose avait dû réveiller le monstre. Il se retourna et regarda dans sa direction. Ses yeux ne brillaient pas comme ceux des Nyktéra, et il ressemblait à une créature de pierre animée. Persyex s'immobilisa, et banda le plus lentement possible la corde de son arc, car elle craignait que le bruit ne rompît le sortilège.

Tu ne me vois pas. Tu ne vois que la nuit noire, je ne suis qu'une ombre illusoire. Pourtant il continuait à la regarder sans la voir. Était-ce son flair qui le guidait, alors que même un loup ne pouvait déceler sa présence ? La haine avait peut-être aiguisé ses sens. Il quitta le cercle et avança vers elle. Il ne fut bientôt plus qu'à quelques pas. Il tenait à la main sa longue lance, et il lui suffirait sans doute d'un geste pour la tuer. Pourtant il ne semblait toujours pas la voir, même s'il percevait confusément sa présence.

Son visage n'exprimait pas la haine, mais l'inquiétude, et même peut-être la peur. Elle pouvait voir ses yeux noirs, enchâssés comme deux pierres calcinées dans son visage trop symétrique. On disait que ceux qui vivaient le jour avaient les yeux noirs, car le Soleil les avait brûlés. Pour ne pas céder à la panique, elle se força à imaginer quelle était leur couleur à sa naissance, avant que la lumière du jour les eût transformés. Elle les imagina d'un vert sombre, semblable aux feuilles d'hiver.

Il regardait autour de lui, inquiet de ne pas voir ce dont il devinait la présence. Persyex n'aurait jamais cru qu'une telle créature pût craindre quoi que ce fût. Elle connaissait ce regard, cette expression désespérée qui allait le conduire à la haine s'il la voyait. Il ressemblait à un loup solitaire qu'Euryassa avait tué. Lorsqu'elle avait levé son javelot vers la bête aux abois, Persyex avait remarqué que sa main tremblait.

'Comment puis-je te faire peur ?' pensa-t-elle 'Ô ma sœur, donne-moi un peu de ton courage... Ce monstre me hait, sans que je sache pourquoi. C'est un mystère de plus. S'il me voit, je sais qu'il me tuera, et j'aurai perdu toute chance de savoir.'

Elle n'avait pas adressé ses prières au Titan. Elle ne lui parlait jamais poussée par la nécessité, mais uniquement dans l'instant, au gré de son imagination ; et la seule image qui s'imposa alors à son esprit fut celle des gestes lents et sûrs d'Euryassa, lorsqu'elle chassait. Elle se calma peu à peu, ralentit sa respiration et disparut un peu plus dans la nuit, jusqu'à ce que le Centaure enfin se détourne. Elle n'était même plus une ombre, et se fût sans doute à tout jamais égarée dans le manteau du Titan si elle était restée plus longtemps dans cet état.

Après le monstre eut rejoint les siens, elle abaissa son arc et recommença à marcher avec d'innombrables précautions. La corde avait cisailé ses doigts et sa main droite était en sang, mais elle n'avait pas senti la douleur. Elle s'éloigna lentement, les yeux fixés sur eux. Ses jambes tremblaient et elle respirait toujours avec oppression, comme si elle craignait encore qu'ils l'entendissent.

Elle marcha ainsi longtemps, sans oser regarder derrière elle. Elle ne releva les yeux que lorsque les collines les cachèrent à son regard. Elle vit pour la première fois de sa vie éveillée les paysages que ses rêves lui avaient montrés. Tout était familier et pourtant nouveau. Elle avait vu ces vallées, mais ne se serait jamais doutée que la Lune pouvait sembler si proche. Une brise fraîche courait sur les hautes herbes et s'engouffrait dans son manteau. Loin devant la plaine s'étendait, interrompue seulement par des bois modestes, sans commune mesure avec l'immense forêt des Nyktéra.

Elle continua à avancer, émerveillée. Le monde paraissait s'offrir à elle. Il n'y avait pas de chemin à deviner en reconnaissant les troncs des arbres et la couleur des fleurs, il suffisait de suivre la direction voulue. Elle n'entendait plus le vacarme des animaux nocturnes. Parfois seulement un cri loin au-dessus d'elle troublait le bruit du vent, mais à ses sens, accoutumés à la rumeur incessante de la forêt, la plaine rayonnait d'un silence miraculeux, presque aussi parfait que celui de l'aube qu'elle aimait tant.

Elle marcha toute la nuit durant, d'un pas rapide et volontaire, sans jamais s'arrêter, comme attirée vers l'horizon immense que lui offraient les plaines. À l'aube suivante elle ne cessa pas de marcher. Les lanières de cuir de ses sandales irritaient sa peau et la faisaient cruellement souffrir, mais elle ne voulait pas s'arrêter. La peur des Centaures ne l'avait pas encore quittée. Elle ramena sa capuche sur son visage pour ne regarder que le sol devant ses pieds, mais bientôt même la lumière réfléchie par les pierres blanches du chemin fut trop intense. Elle continua en gardant les yeux fermés, se fiant à sa seule ouïe pour se guider.

Avec le matin vint la chaleur, et ses habits noirs avalaient les rayons du Soleil qu'elle sentait sur toute la moitié gauche de son corps. Elle rejeta sa capuche pour mieux respirer, mais l'Hypérion brûla peu à peu son visage. Quand ses jambes se déroberent, elle se résigna à dormir. Elle chercha l'ombre à l'aveuglette, et trouva ce qui ressemblait au toucher à une haute pierre levée. Elle se blottit au pied de ce mur providentiel entre elle et le Titan aux mains enflammées.

La chaleur se dissipa sitôt qu'elle s'endormit. Cette fois elle se laissa rêver, car elle voulait savoir ce que Nyx lui montrerait en rêve si elle dormait sous le regard d'un autre

Titan. Elle déploya ses ailes lentement, comme si elle craignait que les rayons du Soleil ne les rompent, et quitta le jour pour retrouver Nyx là où son règne ne connaissait pas d'interruption.

Toute fatigue a disparu, ses ailes la portent sans effort. Elle vole jusqu'à la Lune et se laisse tomber doucement sur son sol pur. Son rêve l'attend. Il est assis sur le sable gris devant elle. Il a d'habitude l'apparence d'un jeune Nocturne. Mais cette fois sa peau est bleue, et ses cheveux ont une couleur impossible, froide et transparente.

Les Rêves partagent eux aussi le sang de Nyx. Pourquoi celui-ci a-t-il pris une forme si étrange ? Mais Persyex ne se dérobe pas et se présente à lui sous son nom secret, qu'elle ne prononce que dans son sommeil.

Sans la regarder, il se lève et lui fait signe de le suivre. Autour d'eux les chimères jouent à se poursuivre les unes les autres, et leurs sabots agitent la poussière en tourbillons argentés. Ce sable est froid et devient de l'eau sitôt qu'elle en prend entre ses doigts tremblants. Ses pieds nus ne ressentent pourtant aucune froideur, et ne laissent pas non plus de traces, comme si cette terre ne la portait pas.

Aucune Kère, même parmi les plus anciennes, ne peut prétendre s'être habituée à ses rêves. Chaque instant passé sur les terres du sommeil est unique et ne ressemble à rien de ce qui a précédé. Le royaume d'Hypnos est trop ancien : le Temps n'y existe qu'à demi. Sans passé véritable, les Kères étaient ainsi dans leur seconde vie de perpétuels enfants. On disait d'ailleurs souvent d'elles qu'aucune des deux vies ne semblaient leur apporter sagesse ou maturité, car un rien pouvait à tous les âges les émerveiller ou les désemparer.

C'est pourquoi Persyex ne s'étonne pas tout d'abord des hauts pics de cristal qui s'élèvent au loin, et qu'elle n'a encore jamais aperçus. Le Rêve entame lentement l'ascension d'un escalier en lacets qui serpente sur le flanc d'une montagne, et mène à un col qui sépare deux gigantesques aiguilles. À mesure qu'elle approche, Persyex remarque que ce col ressemble à une porte haute et étroite, s'élevant entre deux monstres pétrifiés. Ils paraissent pencher encore leurs larges têtes l'un vers l'autre, et les arêtes dont ils sont couverts lui évoquent deux gueules figées en un hurlement silencieux.

Deux noms lui viennent sur les lèvres, mais elle n'ose pas les prononcer. De l'autre côté de la Porte parvient une lumière éblouissante, plus violente encore que celle du Soleil. Lorsqu'ils la traversent, Persyex parvient à garder les yeux entr'ouverts, et voit devant elle une vallée circulaire, au centre de laquelle s'élève une citadelle qu'aucune main mortelle n'a pu construire.

Le ciel a changé, il est devenu d'un blanc parfait, parsemé seulement de quelques étoiles noires. Sous la lumière cruelle qu'il diffuse, Persyex peine à distinguer entre ses larmes les contours de la Citadelle. Elle n'en pourra garder cette nuit-là aucun souvenir précis, car le Rêve ne la laissera emporter de cette vision qu'une douloureuse impression de sentir ses yeux et son corps s'assécher.

Le Rêve ouvre pour elle les lourds battants de plomb de la porte. Elle peut entrer et la lumière enfin se fait plus douce. Encore aveuglée, elle se laisse aller au hasard, insensiblement guidée par le Rêve aux mains ambrées. Quand elle sent enfin un souffle frais sur ses paupières, elle ose à nouveau regarder devant elle.

Une déesse se tient nue dans la pénombre, voilée seulement par ses cheveux de pierre. Ses jambes sont longues et puissantes, et chaussées seulement de deux sandales défaits. Leur mouvement gracieux invite à suivre son pas. Ses reins et son ventre ont une douceur ronde pour le repos d'une tête aimée. Ses bras cachent à moitié sa poitrine car elle va poser un doigt sur ses lèvres, comme pour inviter au silence... Ses lèvres... Persyex s'approche

pour voir le visage de la statue et une brusque sentiment d'horreur s'empare d'elle en voyant que le visage de la déesse n'a plus le moindre trait. Ses larmes semblent les avoir effacés.

Elle se réveilla en sursaut, haletante. Son cœur battait à tout rompre et l'image de cette beauté sans visage hantait son esprit. L'idée d'un corps si gracieux dépourvu de visage était pour elle comme une atroce plaisanterie de quelque ancienne créature, emplie de haine pour la vie, peut-être même antérieure encore à la chute du vieil Ouranos.

Elle se redressa péniblement, courbaturée par la position inconfortable dans laquelle elle avait dormi. Il faisait nuit, elle se sentit soulagée et se frotta les yeux. Sur sa peau blanche la brûlure de l'Hypérion avait laissé des marques rouges, encore chaudes et douloureuses.

En se relevant elle regarda la pierre levée qui l'avait protégée durant la journée. Elle fut bien surprise de ne pas voir un simple rocher grossièrement taillé comme on en trouvait dans les montagnes, laissés là par on ne savait quel peuple errant. Non, c'était une femme de pierre, qui tenait sa tête courbée et avait les mains sur sa nuque, en signe de soumission.

Les traces de peinture indiquaient que ses cheveux étaient d'un noir de jais, alors que ceux de Persyex étaient d'un rouge éclatant. Ses larges yeux n'étaient pas fins et en amande comme les siens, ils n'étaient pas d'un vert tendre, mais d'un noir aussi profond que celui de la pupille, ce qui les rendait immenses, comme s'ils étaient avides de lumière.

Elle était nue, et ne portait que des bijoux et un voile négligemment abandonné sur ses reins, alors que les Nyktéra portaient toujours de fins vêtements de cuir et se dénudaient rarement hors de l'intimité de leurs demeures. Seules les hautes sandales qu'elle portait jusqu'au mollet étaient pareilles à celles de la Kère.

Persyex songea à son rêve si étrange. L'idole défigurée elle aussi ne portait rien d'autre que ces lacets de cuir sur une chair pétrifiée. 'Est-ce là le visage mutilé que j'ai vu en rêve?' se demanda la prêtresse. Cette femme pourtant était différente, elle semblait soutenir sur ses épaules voûtées une lourde charge, et son attitude était celle d'une esclave.

Était-ce un châtement? Parfois les pierres levées que les ancêtres des Nyktéra avaient laissées en soutenaient une autre. Persyex imagina cette servante silencieuse porter le toit d'une maison océanide. Rompue par l'effort, elle garderait pourtant sans doute les bras levés à jamais, comme elle le faisait à présent. Aucune expression de souffrance n'apparaissait malgré cela sur ses traits réguliers.

Cette image d'une obéissance si absolue rendait Persyex mal à l'aise. En reculant elle aperçut alors le socle de pierre sur lequel se tenait l'esclave. La Kère s'en approcha et distingua des lettres gravées. Elle prit garde à ne pas effleurer le socle, car les pieds de la statue semblaient se fondre dans la pierre sous elle. Persyex craignait d'être à son tour pétrifiée si elle commettait l'imprudence de poser sa main sur cette roche avide.

Ces lettres étaient les mêmes que celles qu'elle avait apprises, et elle pouvait lire : *Mallia, trente stades*, et en-dessous un dessin figurant une flèche semblait indiquer une direction. En la suivant des yeux elle vit la Route.

Malgré les herbes folles qui avaient poussé entre les dalles, c'était bien une route, pavée par la main des hommes. Elle continuait à perte de vue, dans la direction qu'indiquait la flèche et dans la direction opposée, où une autre cité semblait se trouver, d'après les inscriptions : *Cnossos*. Elle comprit qu'elle se trouvait sur un chemin entre deux cités.

-Alors tout cela existe... dit la Kère à haute voix.

Cette route fabuleuse était souvent évoquée dans les anciens chants. Elle unissait les ports des Océanides, ces villes adossées à la Mer, que les Nyktéra appelaient les Cités Rivaies. Persyex n'avait cependant jamais cru qu'un tel ouvrage pût avoir été véritablement accompli par des mortels. Pour le peuple nocturne, qui ne construisait jamais rien de plus

étendu qu'un tronc d'arbre, l'idée que des hommes eussent voulu marquer la terre d'une si longue trace de pierre ne pouvait qu'être issu d'une légende insensée.

Pourtant cette route était là, et se déroulait sous ses yeux. Elle s'enlaçait le long de la plaine, comme la traînée d'un serpent, sous le regard de la Lune et de sa gardienne pétrifiée. Persyex éclata de rire. Oubliant sa prudence, elle se releva et ôta ses sandales pour sentir avec la plante de ses pieds cette invraisemblable réalité. Le contact des pierres plates était rafraîchissant, comme si elles contenaient un peu d'ombre.

Elle se mit alors à danser, car c'était ainsi qu'elle remerciait le Titan. C'était une danse aux gestes lents et gracieux, dans laquelle elle laissait les mouvements de ses mains raconter son histoire. Il lui arrivait parfois de danser ainsi lorsque ses propos devenaient trop obscurs pour ceux qui l'écoutaient. Comme la musique de sa cithare, la danse accompagnait la parole. Elle chanta donc tout en tournant sur elle-même, d'une voix haute et puissante :

-Ô Nyx aux mains obscures, sois remerciée d'avoir permis que se rejoignent en moi cette réalité et l'autre.

C'était sans doute le plus beau présent que le Titan pût lui faire. Elle se sentait heureuse, et ne regrettait plus d'avoir quitté la forêt. Le Titan l'avait guidée jusqu'à cette trace qui certainement la conduirait à la cité qu'elle avait vue en rêve. Elle s'imagina racontant cela à sa sœur et au reste du clan, mais cette fois sans cithare, et en des mots si clairs que tous la comprendraient. Elle ne cessa de danser que pour reprendre son souffle, et décida de garder ses forces pour la marche.

Saluant l'esclave de pierre, elle suivit donc la direction de Mallia, le long de cette route étrange, dont elle ne pouvait toujours pas imaginer l'utilité. Sans doute était-ce là un ouvrage symbolique, par-lequel les Océanides avaient voulu affirmer leur puissance.

Elle marcha ainsi jusqu'au soir, savourant sa victoire. Chaque pas le long de ce sentier immobile était comme une preuve qu'elle n'avait pas rêvé en vain. Le rêve de l'idole sans visage se dévoilerait aussi peut-être au cours de ce voyage. Il suffisait de suivre la route que gardaient ces ombres de pierre. Toute inquiétude l'avait quittée ; même les Centaures s'étaient évanouis, elle ne songeait qu'à marcher, pour rejoindre au plus vite ce que ce serpent de pierre lui promettait.

Lorsqu'elle sentit l'aube venir, elle se souvint du conseil d'Elias et résolut de dormir plus tôt. Elle se blottit au pied d'un olivier, puis, ayant ramené son manteau sur tout son corps, s'endormit aussitôt.

Le Rêve ne la conduisit pas, il l'appelle d'une voix muette. Elle lit les mots sur ses lèvres. Il l'attend au-delà de la Porte Étroite qu'elle a déjà dû franchir. À ses pieds, un long escalier de pierre blanche plonge vers l'abîme. Sur l'une des marches un enfant la regarde, un enfant frêle qui lui sourit. Ses longs cheveux raides voilent à demi son visage, ils sont du même noir que les ailes du corbeau, et sa peau est bleue encore. Cet enfant est le Rêve du jour dernier, ou du moins il est du même sang.

Le sourire de cet enfant exprime une tristesse tranquille, comme celle que donne l'habitude du malheur. Il porte de longs habits gris et tient un glaive au-dessus de sa tête. Elle descend un à un les degrés qui mènent jusqu'à lui et distingue en approchant la silhouette maudite de la femme sans visage.

-Prends garde à ne pas t'approcher de l'Oracle, fille de Nyx.

L'enfant laisse tomber son arme, mais elle ne heurte pas les marches de pierres. Elle continue à tomber sans un bruit vers l'obscurité, vers l'abîme qui regarde Persyex, avec les yeux qui manquent à cette femme de pierre, ou à ce rocher qui a pris forme humaine. La lame éclaire de reflets intermittents le gouffre qui l'avale, au plus profond de la Terre ; là ou

Gaïa vit peut-être encore. Deux de ses filles effleurent de leurs lèvres son front pâle. Gaïa semble assoupie d'une torpeur plus profonde que la mort, et pourtant les Titans exigent que l'on se taise à son chevet, car même un murmure pourrait la réveiller.

-Prends garde à l'Oracle, prêtresse errante.

L'enfant tient à présent un masque ensanglanté entre ses mains : le visage qui reposait dans l'abîme. Ses doigts empestent de l'odeur d'un sang immortel.

Quand Persyex s'éveilla, elle resta un long moment les yeux clos. Cette vision ne l'avait pas horrifiée comme la précédente, mais lui avait laissé une sensation d'écœurement et de tristesse mêlés, sans qu'elle sût pourquoi. Elle se sentait reposée, et n'avait pas besoin de dormir davantage, pourtant elle resta immobile. Il faisait encore jour, et elle n'osait pas ouvrir ses yeux à l'heure du réveil, où ils sont le plus fragiles.

Elle se releva d'abord. Le rêve avait été court cette fois, mais l'avait frappée presque autant que le précédent. Elle passa sa main sur son visage, quand un bruit non loin d'elle attira son attention. Elle ouvrit les yeux par réflexe, et vit alors ce spectacle si étrange dont lui avait parlé Elias : le Soleil embrasait tout l'horizon autour d'elle. Persyex se crut plus proche que jamais de l'Hypérion, puisque baignée toute entière par sa lumière écarlate. Elle oublia un instant le rêve et suivit des yeux un vol d'oiseaux qui regagnaient leurs arbres à tire d'aile, avertissant la terre, par leurs cris rauques, de la venue de la nuit.

Persyex n'avait encore jamais contemplé de coucher de Soleil. Dans les forêts des Nyktéra les collines et les arbres n'en laissent voir au soir que le rougoiement lointain. Malgré la douleur elle parvint à garder les yeux ouverts, car elle voyait toute l'étendue d'un ciel rouge pour la première fois. Cette vision, plus étrange pour elle alors que ses rêves les plus incongrus, lui laissa une impression si forte qu'elle s'en souvint par la suite comme de l'instant où l'Hypérion s'était révélé à elle. Un autre Titan que Nyx lui avait parlé, et ses yeux mortels contemplaient l'ineffable.

La prêtresse sourit en songeant à cette fois où, alors qu'elle n'était qu'une enfant, elle avait demandé à Phylira, la Kère qui veillait alors sur son clan si, puisque chaque Titan avait son peuple, le Soleil avait le sien ?

-Bien sûr, avait répondu en souriant la Kère, on les appelle les Héliades. Mais nul ne sait à quoi ils ressemblent, peut-être parce que leurs corps émettent cette lumière que même les Océanides ne pouvaient regarder en face.

Persyex s'était alors demandée si chaque soir les Héliades mouraient et si leur sang se répandait ainsi à l'Occident. S'ils ne vivaient que la durée d'un jour, étaient-ce leurs enfants qui naissaient et vivaient ensuite pour périr de la même manière ? Mais la Kère n'avait pas pu lui répondre. Elle avait dit alors, avec cette assurance propre aux enfants :

-Si jamais un soir ils refusent de se laisser mourir, la nuit ne reviendra plus. Nyx nous ordonnera peut-être d'aller les tuer nous-mêmes, et je saurai alors à quoi ils ressemblent.

Phylira avait regardé la petite fille avec étonnement, puis avait souri de l'innocence avec laquelle cette enfant parlait si légèrement de meurtre.

-Tiens-tu tant à les voir, petite pie curieuse ?

-Bien sûr, pas toi, fille de Nyx ?

-Oui, mais... Nous en savons si peu aujourd'hui sur les autres peuples humains, issus d'autres Titans. Les Océanides, enfants des Titans de la mer, semblent avoir disparu. Des enfants de Khthôn, *la profonde*, nous ne connaissons que ces créatures monstrueuses, comme l'abominable Cerbère, la créature à trois têtes de chien, qui erre dans les anciens souterrains du Tartare, là où vivaient les Titans avant la mort d'Ouranos, le père des Titans. Mais il existe un peuple khthônia, à visage humain, vif et agile, dont certains ont la taille

d'adolescents, car dans le monde qui est le leur mieux vaut être petit. Jadis certains clans nocturnes avaient noué d'étroites relations avec le peuple souterrain, mais eux aussi ont finalement disparu de notre histoire.

Persyex connaissait les noms des Titans, elle n'était pas encore Kère, mais aimait répéter à mi-voix, juste avant de s'endormir, la litanie de ces noms mystérieux et de leurs attributs. *Océan, Téthys et Céto pour la Mer, Nyx pour la Nuit, Hypérion pour le Jour, Khthôn pour le Tartare, le monde souterrain, Cronos et Rhéa, le Roi et la Reine, Érèbe, Thémis, Phoibé, Japet, Pallas...* La liste était longue et Persyex céda au sommeil avant d'être arrivée au bout. Nombre d'entre eux avaient engendré des Immortels, et certains avaient mêlé leur sang à celui de cette créature mortelle si étrange et si jeune que leur frère Prométhée avait créé : l'Homme. Prométhée avait créé la vie et la mort. De ses mains habiles étaient nées toutes les espèces animales, et l'être humain était venu en dernier, ultime création du généreux Titan. Bien que nés d'une seule et même source, les hommes s'étaient séparés, comme jadis la Terre, le Ciel et la Mer.

Mais cette nuit-là la petite fille était déterminée à en savoir plus. Phylira n'eut pas d'autre choix que de continuer :

-Nyx, notre mère, eut de son frère Érèbe, *le ténébreux*, des enfants que l'on nomme les Hespérides. Eux sont nos frères, et pourtant ils nous sont étrangers, on les a décrits sous mille aspects différents, comme des mirages qui apparaissent au crépuscule. Tu dois te souvenir cependant d'une chose à leur sujet : ce ne sont pas des êtres humains, même s'ils aiment à prendre la forme de femmes. Il n'y a parmi eux que des Immortels, et ils n'aiment guère le peuple de Prométhée, c'est-à-dire nous, les êtres humains, car nous sommes pour eux une engence rebelle à l'ordonnement des mondes qu'a voulu Cronos, le Roi des Titans. Leurs desseins sont obscurs, et ne sauraient être jugés ou même compris à notre aune. Crains surtout leurs pouvoirs et sois attentive aux heures troubles du crépuscule et de l'aube, qui entre toutes leur appartiennent.

Phylira n'en savait pas plus. Le souvenir des autres peuples s'était évanoui chez les Nyktéra, et la forêt s'était refermée sur eux, comme si elle recouvrait le monde entier. Persyex songea aux écrits des Marcheurs, qui étaient sans doute l'ultime remède à l'oubli, et pourrissaient lentement, suspendus aux branches d'arbres morts. Nyx ne parlait plus aux Kères des autres peuples.

C'est comme si les Titans nous avaient laissés seuls, avait conclu Phylira, *en éloignant de nous les autres peuples humains*. Ces paroles avaient si profondément marqué Persyex alors, qu'elle s'en était aussitôt souvenue après qu'elle avait vu en rêve les Océanides revenir, lorsque Nyx semblait avoir décidé de rompre le silence qui avait jusqu'alors protégé le mystère. Persyex se sentit parcourue d'un tremblement soudain. Elle venait de se rendre compte que, sans oser vraiment formuler cette pensée, elle avait cru être celle que Nyx appelait pour rompre cette étrange solitude du peuple Nocturne. Pourquoi serait-elle partie, sinon ? Même la pie ne vole pas aussi loin pour satisfaire sa curiosité.

Rares étaient ceux autour d'elle qui ressentaient également ce désir de rencontrer ces mystérieux cousins, qu'ils fussent Océanides, Khthôniaï ou Héliades, ou encore de ces peuples qu'aucun Titan ne protégeait, comme les Amazones. On disait simplement que la mort du vieil Ouranos avait rompu le lien entre ses enfants. Les plus anciens chants des Nyktéra racontaient comment Ouranos avait enfermé ses propres enfants dans les profondeurs de la terre. Unis dans la révolte contre leur père, les Titans avaient ensuite irrémédiablement dissous leur alliance. Leur dernier lien était leur mère, l'ancienne Gaïa, avait fui la colère de son fils Cronos et des autres Titans, et était partie loin vers le sud, au-delà même de la Mer des Songes.

S'étant partagé le monde, ils s'étaient partagé les hommes. Persyex n'était qu'une mortelle, et malgré son statut de Kère, elle était infime, négligeable. Pourtant si elle ressentait ce manque, c'était certainement parce qu'en elle, même sous la forme la plus diffuse qui fût, coulait le sang de Gaïa, la Mère, qui semblait avoir abandonné l'univers qu'elle avait créé. Et elle, la créature, portait en elle la trace d'une histoire dont elle ne connaissait presque rien.

Les cris rauques d'un vol de grues la tirèrent de ses réflexions. Elle ouvrit sa besace et en sortit une figue noire qu'elle mordit à pleines dents. La fatigue du voyage rendait le jus sucré du fruit plus savoureux que jamais.

†

Ayant suivi un sentier de pierre, Persyex ne fut pas surprise d'arriver à une cité de pierre, peuplée uniquement de créatures pétrifiées. Masculines ou féminines, elles avaient le même regard impavide que celui de la gardienne solitaire. Leur longue chevelure bouclée était parfois ceinte d'un cercle d'or qui brillait encore. Certains soutenaient des toits de pierre, comme elle l'avait imaginé, sous lesquels une ombre alanguie gardait une fraîcheur plus douce encore que celle d'une grotte.

Au pied des fondations des maisons, ou plutôt de ce qui en restait, Persyex put lire par endroits des mots gravés dans sa langue. C'étaient surtout des noms : *Antigone*, *Alcaéïa*, *Calchas*, *Scamandre*, *Hélénos*... Des Nyktéra auraient pu porter ces noms, mais n'auraient jamais pu les inscrire sur des pierres ainsi taillées. Les Océanides n'avaient pas seulement le pouvoir de naviguer sur la Mer, ils savaient façonner la roche à leur gré.

Mais de leur puissance il ne restait que des ruines, privées de toute présence humaine. Cette cité semblait fort bien se contenter de son peuple de pierre. Pourtant la Kère devinait que ces rues avaient été hantées par des hommes de chair. Quand elle passait sa main sur le flanc des colonnes effondrées elle la retirait couverte de sel, comme ce que son rêve lui avait montré. Le sel était pour les Nyktéra un goût rare, conservé au cœur des larmes ou de certaines pierres des montagnes. Leurs chants racontaient qu'Océan avait appris aux hommes à pleurer, et que la Mer en avait gardé la saveur amère des larmes.

Persyex s'assit sur une colonne renversée et regarda la cité qui courait en morceaux épars le long de la falaise. Vues ainsi de haut, les ruines blanches lui évoquèrent des parcelles de Lune échouées entre les hauts pins qui avaient pris racine sur le sol des maisons écroulées. Un vent fort venait de la Mer et lui amenait une odeur nouvelle, forte comme celle du printemps.

Oui, c'était bien les ruines qu'elle avait vu en rêve. La Route ne lui avait pas menti : elle avait finalement trouvé Mallia. Mais l'enthousiasme de la Kère était brusquement retombé. Persyex se sentait volée, trahie. On ne lui avait donné que l'ombre de ceux qu'elle attendait. Elle était venue pour rencontrer les Océanides, dont elle croyait avoir pressenti le retour, et non pour se heurter à leurs contreparties de pierre. Émerveillée au premier abord, elle avait très vite compris que Mallia ne serait qu'une cité muette, incapable de lui répondre, et la joie qu'elle avait ressentie faisait place à un lourd sentiment de déception. Les Nyktéra ne savaient alors s'attacher guère qu'à ce qu'ils percevaient comme vivant. Ils préféraient ainsi la voix à l'écriture, et la danse à la sculpture.

Qu'avait-elle vu, finalement ? Ces ruines, certes... et les navires accostant au rivage... au rivage dont provenait cette odeur de sel qui emplissait l'air tout autour d'elle. La Mer ! Elle n'avait jamais vu la Mer.

Malgré ses jambes fatiguées, elle dévala en courant les ruelles de la ville pour aller vers le bord de la falaise. Quand elle fut assez près, elle s'immobilisa soudainement, le souffle coupé, comme si elle était devenue elle aussi une cariatide de Mallia. La Mer s'étendait à ses pieds, à perte de vue, infiniment plus étendue même que les plaines qu'elle avait traversées. Elle n'avait pas la turbulence d'une rivière, mais sa surface n'était pas non plus lisse comme celle d'un lac. Quelques rares chants d'autrefois parlaient du ressac, des vagues innombrables et du jeu de l'écume. Les Nyktéra qui avaient jadis vu la Mer disaient qu'elle dansait. Mais rien ne l'avait préparée à une telle rencontre, ni les anciens poèmes ni le peu qu'elle avait cru en voir dans ses rêves.

Ce fut surtout le chant sourd des vagues qui fascina la Kère. Cela n'avait rien de commun avec la rumeur agitée de la forêt, ou les hurlements capricieux du vent. La Mer parlait d'une voix à la fois régulière et changeante, impérieuse et discrète. La Lune dansait parmi les étoiles, et l'horizon tremblait sur le corps infini d'Océan. Persyex n'eût jamais cru que deux Titans se toucheraient ainsi, jusqu'à paraître se fondre l'un dans l'autre. Elle ne distinguait plus où commençait la Nuit, ni où finissait la Mer.

-Pourquoi avez-vous séparé les hommes, si vous ne craignez pas de vous enlacer ainsi ? demanda-t-elle à voix haute, aussi spontanément que si elle avait attendu une réponse.

Les étoiles n'avaient pas le même scintillement que lorsqu'elle les observait entre les cimes des arbres. Ici, elles semblaient elles aussi trembler d'un mouvement à la fois répétitif et imprévisible, comme l'écume apparaît et disparaît à la surface des vagues.

Lorsqu'elle était enfant, Persyex aimait regarder les flammes des foyers danser devant ses yeux. Elle suivait leur mouvement chaotiques et s'amusait à deviner à quel moment elles changeraient brusquement de forme, sans jamais y parvenir. Océan et Téthys, les deux Titans des Mers, avaient eux aussi cette façon turbulente de jouer ensemble. Le frère et la sœur, l'époux et l'épouse, attisaient une flamme de sel et d'écume qui ne s'éteindrait jamais, tandis que leur monstrueuse sœur Céto dormait dans les profondeurs ténébreuses de leur royaume.

Soudainement exténuée, Persyex s'agenouilla. Sur ses joues coulaient une autre eau salée, comme en hommage aux trois Titans dont elle avait enfin perçu l'existence, à défaut de rencontrer le peuple qu'ils protégeaient. Elle regarda au loin, là où Nyx et Téthys se rejoignaient, et imagina les navires des Océanides en fuite disparaissant à l'horizon, avant qu'ils ne se perdent à jamais. 'J'ai été stupide', se dit-elle, 'comment pourraient-ils revenir ? Même eux ne peuvent survivre loin de la Terre.' Les Nyktéra disaient 'au-delà des Mers' pour désigner nulle part, ou plus simplement tout ce qui était à jamais perdu, hors d'atteinte. Au-delà du rivage le monde des hommes cessait, tout le monde le savait. 'Pourquoi ai-je rêvé leur retour ?' se demanda la Kère, 'Fallait-il que je voie l'Océan de mes propres yeux pour me convaincre que rien ne peut en revenir ?'.

Comme en réponse à cette question muette, ce fut à cet instant qu'elle vit des feux s'allumer sur la Mer, comme des lucioles se tenant à fleur d'eau sur leurs pattes. Le cœur battant, n'osant croire à cette vision, elle se releva et regarda attentivement ces étoiles tombées du ciel, oscillant comme des fleurs qui suivraient le cours des vagues. Ces lumières étaient celles de torches qui brûlaient sur les ponts de plusieurs navires. Le feu indiquait la présence de l'homme, depuis le don de Prométhée. Ils étaient encore loin, mais se dirigeaient vers la côte, peut-être vers la ville.

Persyex eut envie de danser à nouveau, mais le spectacle de ces étranges maisons de bois flottant par la vertu d'une magie inconnue sur les flots la passionnait trop, au point même de ne pas s'inquiéter de ce que le jour allait bientôt se lever. Perchée en haut de la falaise, elle attendit patiemment qu'ils se rapprochent, au rythme paisible du courant.

Elle distinguait déjà leurs voiles qui ressemblaient à d'étranges ailes déployées ; étaient-ils poissons ou oiseaux ?

Aux premières lueurs de l'aube elle entendit les cris des goëlands qui s'éveillaient. Lorsqu'elle vit les plus matinaux d'entre eux surgir de la falaise sous ses pieds puis s'élever dans les airs et voler sans peur vers le large, elle prit la vision de l'un d'entre eux, comme elle le faisait parfois avec les animaux de la forêt. Le guidant par sa volonté vers les navires, elle put enfin voir ceux qu'elle attendait : les enfants de Téthys. Ils étaient bien tels que le Titan les avait décrits. Leur peau était cuivrée par le soleil et leurs yeux d'un noir d'obsidienne. Leurs longs cheveux tombaient en boucles noires le long de leurs corps presque nus. Eux ne craignaient pas la morsure du Soleil.

Elle lut sur leurs lèvres par les yeux de l'oiseau qu'elle avait envoûté : ils parlaient sa langue. Hommes et femmes ne portaient que de courtes tuniques blanches. Quelques-uns seulement portaient des morceaux d'armure, sur le torse et parfois sur les épaules et les jambes. De larges boucliers ronds étaient accrochés aux mâts et portaient souvent le visage grimaçant d'une femme à la chevelure serpentine, modelé dans le bronze. Ces masques semblaient hurler de haine ou de peur.

Une femme se tenait à la proue du premier navire, elle était entièrement recouverte d'un long manteau noir. Une capuche voilait son visage, et on ne voyait d'elle que ses mains. Intriguée, Persyex commanda à l'oiseau de se poser le plus près possible de cette silhouette inattendue parmi les gens de ce peuple presque nu. L'animal s'approcha prudemment et regarda de plus près les mains qui maintenaient la cape fermée malgré le vent. Elle était longues et fines, mais parcourues de rides étranges, comme les racines d'un arbre apparaissent à fleur du sol. Persyex n'en vit pas plus, car une flèche transperça son avatar.

Elle rouvrit les yeux brusquement, la respiration coupée. La violence de la sensation avait été telle qu'elle ne put s'empêcher de porter la main à sa poitrine, pour en ôter la flèche qu'elle avait cru recevoir. Avaient-ils compris qu'on les observait ? Elle se releva, tremblante, en s'appuyant au tronc d'un arbre, et regarda à nouveau de ses propres yeux la flotte qui s'avancait, dans la lumière d'un jour naissant, qu'elle était cette fois bien décidée à endurer.

Ils avaient déjà replié les voiles et laissaient le courant les porter. Certains s'étaient jetés à l'eau là où ils avaient pied et avançaient en marchant. Ils portaient autour de leur taille de longues amarres qu'ils allaient fixer à la rive. Les tempêtes avaient fait tomber les digues, mais d'anciens anneaux de bronze, enchassés dans de lourdes pierres, étaient encore présents.

La Mer s'était faite douce et caressante pour ses enfants et leurs monstres de bois. Fascinée par le mouvement à la fois massif et gracieux des navires, Persyex voulut les voir de plus près. Quittant l'ombre des pins, elle descendit maladroitement le long d'un chemin qui conduisait au pied de la falaise. N'ayant pas oublié l'avertissement sinistre dont l'infortuné volatile avait été victime, elle se cacha derrière un rocher, non loin de l'endroit où ils avaient entretemps débarqué.

Ils étaient plusieurs à présent à tirer de toutes leurs forces sur les amarres pour échouer leurs embarcations sur le sable. Elles glissaient lentement, et sur leurs coques étaient peints des yeux multicolores. Ils étaient tous descendus sur la grève pour alléger les navires, même la reine voilée.

Persyex remarqua alors qu'ils étaient tous extrêmement jeunes. Leurs corps avaient une beauté adolescente à peine ébauchée, mais que l'effort n'avait pas encore amoindrie. Celui qui paraissait le plus âgé d'entre eux devait être à peine plus vieux qu'elle. C'était un homme en armure qui portait un glaive court à la ceinture. Il semblait être leur chef.

Elle chercha des yeux la femme en noir, mais ne la trouva pas. Elle sentit alors qu'on la saisissait violemment par la nuque.

-Ne bouge pas ! Ou je te brise le cou.

Le contact de cette main était glacé. Persyex essaya de se retourner. C'était elle. La Dame voilée. Elle ne pouvait toujours pas voir son visage, mais l'ouverture de son manteau laissait voir une longue robe blanche ceinte d'une ceinture écarlate à laquelle pendait une longue épée.

-Et oui, je parle ta langue, petite fille, dit la femme.

Sa prise était si forte qu'elle semblait pouvoir la tuer d'un seul mouvement. Persyex leva les mains en signe de paix et s'immobilisa.

-Est-ce parce que je suis aveugle que tu crois pouvoir m'espionner impunément ?

Persyex voulut faire signe que non, mais l'autre dit aussitôt :

-Non... Tu n'es pas une espionne, tu es venue ici par curiosité... ou plutôt parce que tu savais que nous arrivions.

Elle relâcha sa prise et la renversa brutalement. Persyex porta la main à sa nuque en gémissant.

-Qui je suis ? Je suis Deïno.

Cette femme aux doigts si froids lisait dans ses pensées, du moins dans les plus immédiates. Persyex se retourna : elle avait ôté sa capuche, et Persyex put la voir. Son visage était parcheminé de rides atroces qui ressemblaient à un nid de serpents dissimulé sous sa peau, laquelle avait la couleur sombre des Océanides, mais nuancée par le dessin chaotique de ces veines grises. Un bandeau était placé sur ses yeux et retenait en même temps ses longs cheveux couleur de sel. Elle sourit de ses lèvres crevassées de gerçures :

-Je suis la troisième Grée, Persyex.

Quelques-uns des Océanides s'étaient approchés et entouraient à présent l'étrangère. Ils considéraient avec étonnement cette femme vêtue de noir, aux cheveux écarlates et aux yeux verts. Elle portait comme Deïno de longs habits qui couvraient sa peau, mais ce n'était pas pourtant pour cacher quelque hideuse malédiction, car sa peau pâle était lisse et sans tâche, ses traits fins et réguliers. Elle ressemblait à une de ces anciennes statues échouées en fragments épars sur la grève, dont le temps avait pris toutes les couleurs, mais sans en altérer vraiment la beauté.

L'étrangère avait du mal à respirer et semblait apeurée, elle tendit la main vers l'un d'entre eux qui se recula instinctivement. Elle voulait parler mais elle suffoquait encore. Entretemps, Deïno continuait à répondre aux pensées qui traversaient son esprit :

-Tu ne sais pas qui sont les Grées, toi, une Kère ? Les Nyktéra nous ont-ils donc tout-à-fait oubliés ?

Cette fois son ton avait changé. Il n'était plus moqueur ni hautain. Elle semblait blessée par l'ignorance de Persyex. Elle ne s'attendait pas à ce que son nom ne lui évoquât rien. Sa voix déjà rauque devint plus sourde, comme si elle contenait une soudaine colère :

-Tant pis pour toi ! Puisque les tiens nous ont oubliés, j'oublierai que la personne d'une Kère est en principe sacrée. Que Nyx me maudisse s'il le désire !

Invoquer ainsi le nom du Titan était un unimaginable blasphème. À la fois stupéfaite et soudainement furieuse, Persyex articula du mieux qu'elle put :

-Tu mourras lors d'une nuit prochaine, monstre arrogant ! Non pas pour avoir porté la main sans raison sur une prêtresse inoffensive, mais pour avoir défié la colère du Titan. Tu mourras seule, en une longue nuit de souffrances, sans que personne ne puisse te porter secours.

L'un des Océanides avait voulu la frapper avant qu'elle eût achevé son sortilège, mais la Grèce avait retenu son bras. Deïno savait qu'une Kère n'avait le droit de prononcer de tels mots que trois fois dans sa vie, et Persyex lui avait fait plaisir sans le savoir. Son ton se fit plus calme, presque conciliant, comme si elle avait obtenu ce qu'elle voulait :

-C'est la moitié du ciel qui me maudit à travers ta bouche...

Elle sourit et ferma les yeux, comme si elle savourait l'instant.

-Oui, Persyex, je suis folle. Je suis au-delà de ta magie, car mon âme est déjà perdue ; et cette folie me rend plus libre que tu ne le seras sans doute jamais.

†

Le vent s'était levé, entraînant avec lui le sable de la grève. La prisonnière regardait les bateaux en contrebas se couvrir d'une fine poussière blanche, comme celle qui recouvrait ce qui restait de la cité. Elle n'aurait jamais imaginé que parmi ces ruines on pût encore trouver un endroit où enfermer quelqu'un. Pourtant ils l'avaient conduite ici, sans hésiter un instant, comme s'ils connaissaient déjà l'endroit.

La prison de Mallia était finalement le seul lieu qui fût encore intact. C'était une grotte creusée dans la falaise, à laquelle on ne pouvait accéder que par un étroit puits au-dessus d'elle. On l'y avait déposée avec des cordes, et en arrivant elle avait affolé une tribu de mouettes qui y avait élu domicile. La prison de Mallia n'avait pas hébergé de prisonnier depuis longtemps.

Aucune porte ne fermait sa geôle, l'étroite cheminée était hors d'atteinte, et l'ouverture de la grotte donnait directement sur le vide. Persyex s'était allongée sur le seuil dangereux de sa demeure pour observer la ligne tremblante de l'horizon. Elle avait toujours cru, comme tous ceux de son peuple, que c'était là la frontière infranchissable, l'endroit où le monde cesse d'être. Pourtant les Océanides en étaient revenus, non point ceux qui étaient partis, mais leur descendance, née sur d'autres terres.

La terreur qui l'avait saisie face à Deïno s'était évanouie et elle pouvait réfléchir plus tranquillement. Elle essaya d'imaginer ces autres terres, d'où les Océanides avaient sans doute attendu les présages favorables à leur retour. Elle pensa à des îles que Gaïa avait peut-être éparpillées autour de la Grande Terre, comme un enfant qui jetterait au loin des cailloux. Elle imagina, sans comprendre d'où lui venait une telle vision, des terres sèches et salées, traversées d'un unique fleuve immense et monstrueux, dont les crues pouvaient emporter des cités entières. Puis elle repensa à Deïno.

Deïno signifiait *l'effrayante*. Elle méritait bien son nom. Persyex se savait calme et difficilement impressionnable, mais croiser le regard de cette hideuse créature l'avait rendue aussi craintive qu'un animal, sans qu'elle parvînt à s'expliquer comment.

Une mouette se posa sur un rocher près d'elle et l'observa. Sa compagne rejoignait le nid où elle avait abandonné ses œufs. Persyex lui parla à voix basse :

-Tu as peur de moi, n'est-ce pas ? Eux aussi ont peur de moi, sinon ils n'auraient pas réagi si violemment. Pourtant c'est moi qui ai paniqué.

L'oiseau ne répondit pas, mais il parut tranquilisé et retourna pêcher.

-Au moins je ne mourrai pas de faim... murmura la prêtresse.

Certaines Kères ne mangent que les fruits que les corbeaux ou les renards leur apportent. Persyex préférait chasser, car elle n'aimait pas devoir utiliser ses talents pour subvenir à son quotidien. Au pire elle vivait de cueillette. Mais elle n'aurait cette fois guère le choix.

Ils avaient pris son arc et les quelques flèches qui lui restaient, ainsi que la dague avec laquelle elle découpait ses proies. Mais elle avait eu l'impression que c'était plus la curiosité

que le désir de la dépouiller de ses armes qui les avait motivés. Ils n'avaient jamais vus d'arc aussi court, ni tendu de cette manière. Les leurs étaient droits et beaucoup plus longs, ils n'étaient pas conçus pour la chasse en forêt.

Elle suivit longtemps du regard le vol libre des oiseaux, comme pour s'imaginer libérée elle aussi. Ils se laissaient porter par le vent et lançaient par intermitences des cris perçants. Puis elle se rendit compte qu'elle avait sommeil et que ses yeux étaient douloureux. Elle n'avait jamais veillé si tard dans la journée, ni subi un jour aussi intense. Elle alla s'installer à l'ombre, vers le fond de la caverne, et se recroquevilla le plus confortablement possible.

-Ô Nyx, demanda-t-elle à voix basse avant de s'endormir, m'aurais-tu oubliée ? M'as-tu conduite jusqu'ici pour qu'on me mette en cage comme un animal enragé ?

Elle ferma les yeux et ajouta dans un souffle :

-Peut-être te lasses-tu de mes incessantes questions ?

Souriant malgré sa détresse, elle dit encore, juste avant de sombrer dans un sommeil lourd et profond :

-Crois-tu que j'apprendrai les bienfaits du silence au milieu de ces oiseaux bavards ?

Mais cette fois Hypnos ne la conduisit pas à un de ses fils. Elle n'éprouva pas l'habituelle sensation de flottement qui annonçait le déploiement de ses ailes. Au contraire des chaînes la tirèrent vers le bas et le sol se déroba sous ses pieds. Ce n'était pas vraiment un rêve, ni un cauchemar, mais une funeste vision.

Quand elle se relève finalement, mal assurée sur des jambes que sa chute a presque brisées, elle est au fond d'un gouffre, et le ciel lunaire se découpe loin au-dessus d'elle. Elle demande :

-Est-ce une nouvelle prison ? Ici, sur les terres du sommeil ?

Une voix faible, à peine audible, lui répond :

-Non, Persyex. Le domaine de Moros est ainsi : une suite de lieux clos.

Qui parle ainsi ? C'est quelqu'un penché au-dessus du gouffre.

C'est une femme, une fille du Titan comme elle, mais infiniment plus proche de lui. Comme lui elle est immortelle. Elle porte une longue barre de fer, avec laquelle elle mesure la chance et l'infortune. Partout sur son corps sont emmêlés d'innombrables fils. Ils sont si fins qu'on ne voit d'eux qu'une nuance blanche dans ses cheveux écarlates, et une ombre grise qui ternit le grain blanc de sa peau. Ils viennent ensuite se perdre dans le ciel autour d'elle. C'est à cela que la Kère la reconnaît :

-Lakhésis... Est-ce toi qui m'a conduite ici ?

-J'avais à te parler, Persyex.

Persyex ne l'a pas entendue ni vue depuis trop longtemps, elle sourit comme une enfant, sans prendre garde à la gravité de l'expression de l'Immortelle. Lakhésis est celle qui a appris à Persyex à rêver. La Kère tend les mains vers l'Immortelle qui l'a accueillie sur les terres d'Hypnos :

-Aide-moi à sortir d'ici, que je puisse te saluer, donne-moi la main.

Mais Lakhésis ne bouge pas. Elle dit simplement :

-Tu n'es pas dans un rêve que tu pourrais façonner à ta guise. Je t'ai ravie aux terres du sommeil au moment où tu t'es endormie. Ici, c'est le domaine d'un autre fils du Titan : Moros, *le Sort*. Et Moros ne change jamais. Les mortels y sont toujours prisonniers.

Elle est lointaine, presque indifférente. La voix de Persyex se fait plus affolée, plus pressante :

-Ce n'est qu'une illusion ! Je ne crois pas au destin, Lakhésis, et tu le sais. Pourquoi m'as-tu piégée ici ? Pourquoi es-tu si dure ? Ai-je fait quelque chose qui t'ait offensée ?

Rends-moi à Hypnos, il y a un rêve dont je veux connaître la fin.

-Justement, c'est cela dont je veux te parler.

-De mon rêve ? s'étonne la prêtresse.

-Ce rêve n'en était pas vraiment un, Persyex. Si je te rendais aux terres du sommeil, tu ne pourrais poursuivre ce rêve, car il t'a conduite hors du domaine d'Hypnos, sur les terres de la plus secrète des enfants de Nyx : Thanatos, celle qu'on appelle parfois l'Ombrageuse Enfant.

Thanatos, *la Mort*. Son royaume borde celui de son frère Hypnos. Persyex ne répond rien. Elle se souvient à présent que les aiguilles de cristal marquent les limites de ses terres, qu'aucune Kère ne doit franchir de son vivant. Elle ne comprend pourtant pas. Elle n'a pas cédé à la tentation de braver l'interdit, d'aller voir ce qu'elle n'est pas censée même entrevoir.

-J'ai suivi le rêve, mes pas m'ont menée là où il me guidait ! Comment un rêve pourrait-il me conduire au-delà des terres du sommeil ?

-Non, ma chère enfant. Tu savais qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Ressemblait-il aux enfants d'Hypnos ?

Persyex se rappelle sa peau bleue et ses cheveux clairs.

-Tu n'as pas su distinguer le vrai du faux, Persyex ?

La Kère baisse la tête un instant, mais la relève aussitôt. Elle n'aurait pas dû le suivre, mais elle ne se sent pas coupable. Elle continue de regarder sa protectrice, sans répondre.

-Ne l'as-tu pas suivi par curiosité ? Et justement parce qu'il était différent tu es allée plus loin que tu n'aurais jamais osé. Etait-ce aussi simple de te faire oublier l'interdiction de franchir les cols étroits qui mènent aux terres de l'Ombrageuse Enfant ?

-Non. Je n'avais rien oublié. J'ai répondu à un cri de détresse. Un cri lancinant qui me remplissait d'horreur.

Persyex est de nouveau calme et tranquille. L'immortelle a fait d'elle une Kère, sans jamais s'expliquer sur les raisons qui la poussaient à accorder un tel honneur à la petite fille solitaire qu'elle était. Persyex a toujours cru n'être que ce que Lakhésis a fait d'elle. Jamais encore elle n'a répondu sur un ton si assuré à son mentor, ni gardé la tête droite devant elle.

-J'ai vu une idole aux traits effacés, comme si une langue acide avait léché son visage. Elle tendait les mains vers moi. C'est à son appel que j'ai répondu. N'est-ce pas toi qui m'as appris à écouter ?

Lakhésis se tait. La Kère a une voix et un regard nouveaux. Quelque chose en elle lui donne une assurance que les hommes ne sont pas censés avoir lorsqu'un Immortel leur adresse la parole.

-Tu m'as faite si sensible que je pleure parfois avec les enfants. Tu m'as faite si curieuse que j'en suis fragile. Tu m'as donnée une oreille si fine que j'entends parfois ce qu'on n'ose pas dire. N'est-ce pas toi encore qui m'as dit qu'il fallait savoir n'être qu'une feuille que la moindre brise fait trembler, si l'on veut recueillir la rosée.

-Ce n'est pas de l'eau pure que tu as recueillie cette fois, ma douce enfant, c'est un venin qui rongera ton cœur, et te rendra plus amère encore que la Grèce que tu as vue.

Persyex ne vit venir cette fois ni le crépuscule ni la tombée de la nuit. Elle s'éveilla en pleine nuit, épuisée, sans forces, plus fatiguée encore que lorsqu'elle s'était endormie. Elle avait souhaité dormir plus longtemps encore pour en apprendre plus, mais en vain. Elle n'avait pas pu quitter l'abîme où Lakhésis l'avait laissée et se réveillait avec le souvenir aussi

vif qu'une blessure de sa geôle spirituelle, à laquelle la prison de Mallia était un douloureux écho.

'Et voilà où j'en suis', se dit-elle. 'Même dans mon sommeil je suis prisonnière.'

Que pouvaient faire les Océanides à cette heure ? C'était l'heure la plus froide de la nuit, sans doute dormaient-ils, comme elle dormait aux heures les plus chaudes. Elle les imagina emmitoufflés dans des peaux de chèvre, allongés entre les ruines de leur cité retrouvée. Que leur avaient dit les gens de pierre lorsqu'ils étaient venus les saluer ?

Elle songea à la colère qu'avait ressentie la Grèce quand elle avait compris que ce mot ne signifiait rien pour la malheureuse Nyktéron qu'elle était. Elle pourtant savait ce qu'était une Kère. À présent elle se rappelait avoir déjà entendu ce nom étrange, mais il lui évoquait deux monstres dont l'apparence était celle de vieilles femmes. Deux silhouettes courbées, deux bouches ricanantes, deux créatures se partageant un seul œil, un œil rond et pur comme un cristal. Si Deïno était la troisième d'entre elles, qu'avait-elle vu à travers cet œil unique ? Peut-être assez pour savoir ce qu'était une Kère ?

Un bruit de chanvre la tira de ses pensées. Quelqu'un laissait pendre une corde du haut de la cheminée qui donnait sur l'extérieur. Elle entendait leurs pas, ils étaient quatre. L'un d'entre eux se laissait descendre vers elle. Elle se réfugia dans l'ombre, là où la lumière de la Lune n'avait pas accès. Venaient-ils pour la tuer ? Deïno devait mourir misérable et seule, loin d'eux, mais le Titan en avait peut-être décidé autrement. Peut-être était-elle déjà morte, et ils venaient venger leur Dame Voilée. Elle eut un mouvement des mains vers son cœur pour ramener à elle le peu de magie qui lui restait, puis s'immobilisa pour attendre ces visiteurs impromptus.

Un seul homme descendit. C'était un Océanide fort jeune, vêtu simplement d'une courte tunique blanche. Ses longs cheveux bouclés étaient retenus par un bandeau rouge, comme la ceinture qui ceignait ses reins. Il la chercha longtemps du regard, puis, quand il eut deviné où elle se trouvait, posa devant elle une outre d'eau et quelques poissons grillés, qu'il tenait emballés dans une natte en osier. Ses gestes étaient hésitants et malhabiles. Il paraissait intimidé, sans intention agressive. La Kère se sentit rassurée.

-Je m'appelle Tantale, dit-il en posant la main sur sa poitrine.

La Kère le regarda un moment. Lui ne devait pas savoir lire les pensées. Il posa la natte devant elle :

-J'ai préparé ça pour ton dîner...

Persyex s'étonna qu'on pût la jeter si violement en prison, pour ensuite la traiter avec ce genre d'égards. Elle pensa à un piège, mais elle avait soif, la chaleur de la journée avait asséché sa gorge jusqu'à la rendre douloureuse. Il s'était éloigné des vivres qu'il avait apportées, aussi elle attrapa l'outre d'un geste rapide, et y but goulûment. L'eau était fraîche et le brasier que l'Hypérion avait allumé dans sa poitrine pendant son sommeil disparut peu à peu.

Tantale la regardait faire. Il ne perdait aucun de ses gestes. Sa longue tunique noire aux larges manches tombait autour d'elle, déchirée par endroits et grise de poussière, mais ainsi accroupie, elle ressemblait à un grand aigle blessé, embarrassé de ses longues ailes. Ses cheveux tombaient jusqu'au sol en longues mèches emmêlées, mais leur couleur lui rappelait la flamme d'une torche. Ses mains aux doigts longs étaient couvertes d'égratignures, mais la pâleur de sa peau les rendait encore plus fines. Il s'attarda à contempler les hautes pommettes et le nez droit de la Kère, et surtout ses yeux couleur d'émeraude. Un nuage recouvrit la Lune, rendant toute la caverne plus sombre, ils commencèrent à luire faiblement, tandis que les contours de son corps devinrent flous, comme si elle se fondait dans l'obscurité. Ainsi suspendus dans l'air, leur frémissement les faisait ressembler à deux lucioles tremblant

au gré du vent.

Elle lui paraissait à la fois vulnérable et inquiétante. Celle qui avait maudit la Grèce pouvait-elle se désaltérer avec tant d'impatience ? Il était déjà surpris que les pouvoirs de cette prêtresse ne lui eussent pas permis de se libérer, il s'était d'autant moins attendu à la voir se jeter ainsi sur l'eau qu'il lui apportait.

Elle avait déjà vidé l'outre, et s'était à nouveau repliée dans l'ombre. Elle n'avait pas prononcé un mot, et pourtant il l'avait entendue parler sur la plage. Tantale n'avait jamais vu personne du peuple nocturne ; il ne connaissait ni leurs usages ni leurs peurs. Elle n'avait pas touché à la nourriture, peut-être leur était-il interdit de manger en présence d'autrui.

Il empoigna la corde pour remonter, mais avant de l'agripper il dit d'une voix très douce, presque suppliante :

-Ne nous déteste pas, fille de la Nuit. Nous avons longtemps voyagé pour retrouver notre terre. Les plus sages d'entre nous sont morts, et il ne reste que les enfants comme moi.

La Kère ne répondit rien. Il détourna le regard et continua, sur un ton mélancolique :

-Deïno est aussi une enfant, tu sais.

Persyex avait les paupières baissées, et son visage gardait une expression fermée, méfiante.

-Elle doit te paraître amère et cruelle comme une vieille femme, mais en réalité elle est la plus jeune d'entre nous. Son corps s'est transformé, elle est devenue violente, et même monstrueuse.

La prêtresse ne disait toujours rien.

-Mais sans elle nous ne serions jamais parvenus jusqu'ici. Aucun d'entre nous ne savait quelle direction prendre. Elle nous a sauvés. Sans elle nous serions morts. Ne la juge pas trop sévèrement.

Pour toute réponse, Persyex passa la main sur son cou qui portait encore les marques bleues que les doigts glacés de la Grèce avait laissées. Le jeune homme baissa la tête puis remonta hors de la geôle, sans ajouter une parole. Restée seule, la Kère approcha sa main des poissons cuits. Elle n'avait pas mangé de nourriture chaude depuis son départ. L'odeur était alléchante, et la curiosité l'emporta sur la méfiance, elle saisit l'une des baguettes et mordit l'animal. Des olives étaient glissées dans sa chair blanche et leur huile avait doré les écailles qui craquaient sous la dent. Les poissons des torrents auxquels elle était habituée n'avaient pas un goût si fort.

Elle ne comprit que bien plus tard que Tantale et sa femme avaient bravé l'interdiction de Deïno en lui apportant ces vivres. Deïno lui avait renvoyé sa malédiction en ordonnant qu'on la laissât mourir seule, d'une lente agonie, par la faim ou la folie. Mais quelque chose en la Kère avait fasciné Tantale, par-delà même son aspect si étrange, et il avait pris l'initiative de désobéir à celle qui guidait les siens.

En le hissant hors du trou, son épouse ne lui posa aucune question, mais regarda aussitôt s'il était indemne. Les Océanides croyaient qu'une malédiction se voyait à des stigmates sur le visage, mais la prêtresse lui avait rendu son homme en l'état, et sa beauté n'était navrée d'aucun signe magique.

Ils se hâtèrent de rentrer à leur campement parmi les ruines. Ils avaient tendu, entre les pans de murs et les colonnes qui tenaient encore debout, de larges toiles qui les protégeaient tant bien que mal du vent et claquaient sans cesse. Ils avaient l'habitude de dormir seuls, aussi personne n'avait sans doute remarqué leur absence.

Les citoyens s'étaient dispersés dans la ville. Avant d'enlacer son épouse, Tantale ne put s'empêcher de regarder les ruines du Temple de Téthys, où Deïno s'était installée avec Alceste et les Périodes, ceux qui ne la quittaient jamais. Deïno ne dormait jamais, on disait

même qu'elle n'avait jamais dormi, même enfant, et que son seul sommeil serait la mort.

-Mallia est en fait engloutie. Le temple de Téthys, qui surplombe aujourd'hui la côte, était alors au centre de la ville, avait dit la Grée. Citoyens, ce que vous voyez de Mallia n'en est même pas la moitié. Il y avait une digue longue de plusieurs plèthres, et de hautes maisons blanches le long de cette côte. Il n'y avait pas cette falaise immense, elle est comme une cicatrice, comme la trace d'un glaive monstrueux qui aurait pourfendu notre cité.

Mais elle n'avait jamais expliqué comment les citoyens de l'ancienne Mallia s'étaient attirés la colère des Titans. C'était comme un fait intangible, semblable à la course de l'Hypérion, que nul ne saurait discuter. Mais cette mystérieuse prêtresse détenait peut-être une partie de la réponse. Tantale murmura à sa compagne qui se blottissait contre lui :

-Crois-tu que Téthys ait voulu se rapprocher du sang qu'on lui sacrifiait, lorsque la Mer a englouti le Temple ?

Mais son épouse s'était déjà endormie. Tantale ferma les yeux et chercha le sommeil à son tour. Il pensa aux bribes incohérentes de cette histoire que les chants leur avaient transmis. Il essaya d'imaginer la guerre qui avait opposé Cnossos aux autres cités, et la fureur du dragon Ladon que les Hespérides avaient lâché parmi les Océanides, transformant leurs cités en ruines.

Il entendit une mélodie triste qui venait du Temple. C'était une voie que les descendants des Océanides de Mallia connaissaient bien : Deïno parlait à l'Océan, et chacun de ses mots était porté par sa voix, lancinante comme devait l'être sa douleur. Elle ne s'accompagnait d'aucune lyre, mais tenait dans chacune de ses mains un long poignard effilé sur lequel bientôt devrait couler un sang neuf.

Deïno la Grée chantait pour les siens face à la Mer qu'elle fixait de son regard mort. Et l'Océan, silencieux, l'écoutait.

*Ηειδεν δ'ως γαια και ουρανος ηδε θαλαττα
το πριν επ'αλληλοισσι μη συνανηροτα μορφη
νεικεος εξ'ολοοιο διεκριθεν αμφις εκαστα*

Elle chantait l'ancienne époque, où la Terre, la Mer et le Ciel étaient unis, et comment la discorde les avait séparés, séparant de même les hommes qui partageaient leur sang. Elle seule parmi les siens avait le droit de parler ainsi à l'Océan, de rappeler aux Titans l'époque des lois anciennes ou encore celle de leur servitude. Elle allait parfois même jusqu'à leur rappeler par des paroles acerbes le souvenir des contrées souterraines où le vieil Ouranos les avaient enfermés, ce qui, même pour une Immortelle, relevait d'une audace blasphématoire.

Ces mots sinistres qu'elle adressait au monde lui venaient sans qu'elle le voulût. La rancœur qui pourrissait son âme ne lui donnait que ces paroles de haine et d'enfermement. Elle avait autrefois chanté le sourire et la joie, mais sa transfiguration semblait avoir tout détruit en elle, pour ne laisser qu'une amertume infinie, et une insatiable soif de réparation.

Même les Périodes, qui ne la quittaient que pour s'assurer que ses ordres étaient diligemment exécutés, ne parvenaient pas à s'accoutumer à ces incantations maudites. Lorsqu'elle évoquait le bruit que firent les gonds des portes de fer du Tartare, lorsqu'Ouranos les referma sur ses propres enfants, ils sentaient malgré eux le ciel se rétrécir autour d'eux jusqu'à ce que la Nuit devînt une geôle ténébreuse. Ils sentaient leurs entrailles déchirées, lorsqu'elle racontait comment Ouranos refoula les Cyclopes dans le ventre de leur mère Gaïa.

Sur les bras et le torse de chacun d'eux elle avait tracé à l'aiguille des serpents entrelacés, et parfois leur donnait vie. Ils glissaient alors lentement sur leur peau pour rejoindre leur maîtresse, et venaient s'enrouler en sifflant autour de ses reins, de ses poignets, et surtout venaient se mêler à ses cheveux, comme ils le faisaient jadis pour la Reine de Cnossos.

Mais cette nuit Deïno ne parla pas aux serpents, car elle ne voulait pas de leur savoir, ni de leurs paroles de sagesse. Elle remerciait à sa manière Océan de les avoir conduits à cette terre qu'ils avaient si longtemps cherchée. Elle remerciait et exigeait plus encore, car elle avait à présent une guerre à mener.

†

Lorsque Tantale revint la nuit suivante, il trouva la Kère plus pâle encore que la fois précédente. Recroquevillée sur elle-même, elle s'était réfugiée au fond de la grotte, et ses yeux grand ouverts s'étaient cerclés de noir. Il pensa qu'elle n'avait pas dormi entretemps. L'étrangère était craintive et affolée.

Persyex n'avait en effet pas dormi, et rien ne pouvait effraier plus une Kère. Hypnos avait brisé ses ailes et Moros l'avait retenue prisonnière d'une torpeur pire encore que l'insomnie. Ainsi s'était-elle retrouvée totalement seule, et même son imagination semblait s'éteindre. Ses mains tremblaient et ses lèvres avaient changé de couleur, comme si la fièvre s'était emparée d'elle.

Il lui proposa à nouveau à manger, mais elle ne bougea pas. Il essaya de lui parler, mais elle ne le regarda même pas. Elle était plus lointaine encore que la nuit précédente ; son regard était figé dans une expression d'angoisse, mais elle n'appelait pas à l'aide. Elle fixait un point que seuls ses yeux pouvaient voir, comme si un monstre invisible se tenait devant elle, et attendait qu'elle relâchât son attention pour la tuer.

Tantale se releva et alla vers le bord de la falaise. Il se pencha pour regarder en bas. À cet instant Persyex tourna la tête, et regarda la corde qui pendait. Elle n'entendait personne en haut. Il était venu seul, elle en était convaincue. Elle se releva lentement et s'approcha de lui sans bruit. Elle n'avait encore jamais tué d'être humain, pourtant elle n'hésita pas un instant. Lorsqu'elle fut près de lui pour le faire basculer, il se retourna et lui sourit, sans s'inquiéter de ses deux mains si près de ses épaules.

L'avait-il entendue venir ? Quoi qu'il en fût il se contenta de lui indiquer la lumière de hautes torches accrochées aux rochers en contrebas.

-Regarde, c'est Tanaquil, ma femme, et les autres pêcheurs de perles.

Elle pouvait encore le pousser dans le vide, et l'eût peut-être fait s'il avait cherché à se défendre, mais son expression naïve la désempara soudainement. Elle avait agi sous le coup d'une impulsion étrange, qu'elle n'avait encore jamais ressentie. Cette envie de tuer ne lui ressemblait pas, et lui avait pourtant paru naturelle.

Pour masquer son trouble, elle se pencha elle aussi pour regarder, et distingua en effet des silhouettes près des torches. Il y avait quelques-uns des plus jeunes Océanides, assis sur les rochers. Ils étaient nus à l'exception d'une courte dague accrochée à leur taille par une corde nouée autour de leurs reins. Elle vit l'un d'entre eux s'approcher du bord d'un rocher et prendre son élan, puis plonger dans l'eau noire.

Elle ne put retenir un cri d'horreur, et ramena ses mains devant sa bouche. Tantale se mit à rire :

-Sois tranquille, il sait nager, c'est l'un des meilleurs.

-Nager ?

Cette parole lui avait échappé, sans qu'elle y songeât. Cela fut si naturel dans l'instant que Tantale ne s'étonna que de ce qu'un mot si simple et si courant lui fût étranger. Peut-être ne parlaient-ils pas la même langue en fin de compte. Il la regarda d'un air déconcerté, esquissa un mouvement vague avec ses bras, puis l'invita à regarder à nouveau :

-Regarde, il émerge à nouveau.

Et Persyex vit reparaître, contre toute attente, l'enfant que la Mer semblait avoir engouti un instant auparavant. Il flottait et se déplaçait sans efforts. Au lieu de cris de détresse, il lançait à ses compagnons restés à terre des exclamations joyeuses.

-Tu vois, il nage... comme un poisson.

Persyex avait parfois vu des poissons dans les rivières, mais on disait chez elle qu'ils 'rampaient', à la manière des serpents. Aucun Nyktéron ne se serait jamais risqué à les imiter. Il était même interdit de plonger autre chose que ses mains ou son visage dans ces rivières, afin de ne pas en souiller le cours, car l'eau se faisait parfois rare au cours des années de sécheresse.

Persyex regarda plus attentivement celle que le jeune homme avait appelée Tanaquil. Elle était accroupie près de l'eau et tressait ses cheveux en une longue natte fort serrée. Elle remarqua alors que les autres avaient aussi les cheveux ainsi relevés, sans doute pour ne pas être gênés dans leurs mouvements.

Il y avait dans l'attitude et les gestes de Tanaquil et des autres une grâce étrange, semblable au ressac de la Mer. Ils marchaient d'un pas sûr et tranquille sur les anfractuosités des rochers. Ainsi nus, ils paraissaient fragiles, mais lorsqu'ils touchaient la pierre, ils semblaient caresser un animal complice.

Les voir se glisser dans l'eau puis en ressortir aussi facilement la fascinait autant que si elle eût vu un enfant rentrer à nouveau dans le ventre de sa mère pour en ressortir en souriant. Et en effet, lorsqu'ils quittaient les bras de Téthys, ruisselants, leurs gestes devenaient plus amples, comme si cette nouvelle naissance les avait revigorés. Le Titan avait ainsi pu avaler ses propres enfants et ces flots sombres cachaient une ville. Elle se demanda à quoi ressemblerait un Nocturne ainsi avalé par Nyx.

Tantale regardait sa femme en souriant, enchanté de la voir jouer gaiement avec la Mer, il avait oublié la présence de la Kère, qui se rappela qu'elle pouvait encore le jeter dans le vide. Elle n'en fit rien pourtant, et recula sans un bruit jusqu'à la corde. Il n'y a rien de plus facile pour un Nyktéron que de grimper à la corde : elle se hissa donc à la seule force de ses bras.

Tantale ne bougea pas. Persyex ne se demanda pas s'il faisait semblant de ne pas l'entendre ou s'il était véritablement trop absorbé par le jeu des nageurs. Quand elle arriva enfin en haut de la cheminée elle sentit deux bras puissant la prendre par les aisselles pour l'aider à sortir.

C'était Thérion, le frère de Tantale. Comme tous les Océanides il n'y voyait que très peu de nuit, et avait pris la Kère pour son frère. Quand elle se retourna vers lui, leurs visages se touchèrent presque et il resta interdit.

-Mais ce n'est...

Sa phrase se perdit dans un souffle. Lui n'avait pas vu la prisonnière de près. Elle le fixait de ses yeux brillants, dilatés comme s'ils avaient volé toute la lumière de la Lune. Le rayon de Lune qui éclairait son visage la rendait plus pâle encore qu'une lépreuse, et ses mèches flamboyantes ressemblait à des balafres sur sa peau diaphane.

Sans doute son regard affolé la rendait-elle menaçante, à la façon d'une bête qui a peur. Sans doute la crainte d'être à nouveau enfermée la rendit furieuse. Thérion n'oublia jamais l'apparence qu'elle prit alors.

Sa bouche se hérissa de crocs aussi longs que ceux d'un loup, et dans un grognement enragé elle ouvrit grand sa gueule vers sa gorge. Il hurla et se rejeta en arrière. Un instant il crut qu'elle allait se jeter sur lui, mais elle se releva et se mit à courir en direction de la forêt.

Il entendit ensuite la voix de son frère, mais sans rien comprendre de ce qu'il disait. Il

put seulement crier en guise de réponse :

-La Louve s'est échappée !

Et la chasse commença.

Chapitre 2

Les nuits sans Lune

Elle avait d'abord couru jusqu'à en perdre haleine. La Nuit ne la protégeait plus à présent. Elle ne pouvait pas espérer échapper à ses poursuivants en se rendant invisible par la vertu de sa magie de Kère.

Epuisée, elle s'était laissée tomber sur le sol et avait enfoncé ses doigts dans la terre pour surmonter la douleur. Les crocs qui étaient soudainement apparus déchiraient ses gencives et les griffes au bout de ses doigts la faisaient horriblement souffrir. Il fallait attendre que ces métamorphoses violentes disparaissent, elle le savait.

Cela arrivait parfois aux gens du Val-aux-loups. Lorsqu'un chasseur passait trop de temps seul, sans personne à qui parler, un simple instant de panique pouvait l'amener à se transformer ainsi. Persyex elle-même avait vu Euryassa prendre cette forme. Elle n'avait pas oublié les hurlements de rage et de douleur mêlées de sa sœur. Mais de mémoire de Lycéen, jamais une Kère n'avait été atteinte de cette malédiction. Elle parvint à articuler à l'adresse de cette Lune qui se refusait à lui accorder le sommeil :

-Ô Lakhésis, vois ce que la solitude a fait de moi...

Elle aussi eût aimé crier de toutes ses forces, mais elle devait rester cachée et silencieuse. Hurler l'eût aussitôt trahie : il n'y avait pas d'autre loup qu'elle dans ces falaises. Le plus douloureux encore était la soif, cette soif qui pousse parfois les hommes-loups ainsi créés à tuer pour boire du sang. Persyex avait dû traîner sa sœur jusqu'à la rivière, tout en la maintenant serrée dans ses bras, en espérant que cela l'empêcherait de s'enfuir. Euryassa, déjà plus forte qu'elle au naturel, eût pu la briser en deux sous cette forme lycanthrope, mais Persyex n'avait pas songé au danger.

La femme-loup se releva et se mit à marcher en titubant. Ses pensées devenaient de plus en plus floues, bientôt elle n'aurait plus qu'une seule idée en tête : la soif, une soif dévorante que seul le sang étancherait. Elle essaya de se concentrer sur les images d'Euryassa et des gens de son clan, afin de ne pas oublier qu'elle était humaine. Sa vue se troublait, elle ferma les yeux et avança à tâtons.

Pour une Nyktéron la Nuit n'est pas obscure. Progresser ainsi dans les ténèbres de ses paupières closes et ne se diriger qu'à l'ouïe est aisé pour une Kère, mais cette femme-loup n'était plus une fille de Nyx, dès l'instant où la malédiction s'était abattue sur elle. Ses mains tendues autour d'elle, elle s'appuyait aux troncs des rares arbres qu'elle rencontrait. Elle sentit alors une autre main prendre la sienne.

Une main douce, et chaleureuse. Ce n'était ni celle d'un homme, ni celle d'une femme. Elle n'ouvrit pas les yeux et se laissa guider. Ses jambes lui semblèrent soudain moins lourdes, et son corps moins douloureux. Elle marcha ainsi quelques instants à peine, et sentit une terre humide sous ses pieds. Elle entendait le murmure d'une rivière.

Elle rouvrit les yeux et la sensation de cette main dans la sienne disparut. Elle était seule à nouveau, mais elle put distinguer devant elle le remous du cours d'eau qui reflétait la lumière de la Lune. Elle plongea sa tête et ses bras dans le courant glacé, buvant avec avidité.

Les métamorphoses s'atténuèrent peu à peu, elle les sentait refluer au plus profond d'elle-même, là où son sang se mêlait à celui du loup. Elle vit son reflet dans l'eau : ses yeux verts étaient devenus d'un jaune d'or, et ce visage ne lui ressemblait pas. Ce sourire qu'elle voyait ne venait pas d'elle, mais sa douceur lui évoquait le contact de la main amie qui l'avait guidée jusque-là.

Cela ne dura qu'un instant. Très vite elle se vit elle-même, telle qu'elle se connaissait. Un peu de sang coulait encore de sa bouche et de ses ongles, mais les attributs monstrueux avaient disparu. Elle sourit à son tour, de ce sourire qui était bien le sien, et dit à son reflet :

-Ö Naïade, merci. Cette rivière où tu habites me sauve de la folie.

C'étaient les premières paroles sereines qu'elle prononçait depuis que Moros lui avait volé le sommeil. Revenue en même temps que son sourire, sa voix était encore voilée. La Nymphé lui avait rendu la parole, elle qui pourtant ne pouvait pas parler. Persyex ne savait pas qu'il était possible de donner ce qu'on ne possède pas.

Elle s'allongea au bord de la rivière, laissant une main dans l'eau, comme pour conserver encore dans la sienne la main qui l'avait sauvée. Une chouette au plumage blanc se posa non loin d'elle. Elle garda ses ailes ouvertes un moment, pour trouver son équilibre sur la branche. Ces oiseaux étaient symbole de patience et de sagesse ; était-ce un avertissement du Titan ? Puis elle remarqua que l'arbre sur lequel l'animal s'était posé était un frêne. Les frênes étaient nés du sang d'Ouranos, et les Méliades, qui leur étaient attachées, étaient les plus anciennes des Nymphes, aînées même du Roi Cronos. Trouver un frêne si près de la mer et si loin des forêts était comme un signe. Elle se releva et entoura de ses bras le tronc de l'arbre, pour se mettre sous sa protection.

Elle entendit alors un bruit qui lui était désormais familier : le martèlement des sabots sur le sol. Elle aperçut leurs silhouettes sous la Lune : ils étaient quatre. Ils ressemblaient à des centaures, mais paraissaient plus fins, et avaient deux têtes.

-Elle ne peut pas être loin ! Sans quoi nos guetteurs l'auraient vue, cria l'un d'eux.

Cette voix était humaine. Elle comprit soudain : c'étaient des Océanides, montés sur des chevaux. De simples chevaux. Elle put distinguer leurs jambes qui enserraient les flancs des animaux pour leur imposer leur volonté. La légende ne mentait pas : les Océanides savaient se faire obéir des chevaux. Mais quoi de plus normal, puisque ces créatures étaient nées de l'écume de la Mer.

Ils portaient de longues lances à pointe de bronze et leurs boucliers ronds ornés de la tête de cette femme, qui portait des serpents en guise de chevelure. Leurs chevaux piaffaient et poussaient des hennissements violents, semblables aux cris de ceux qui les montaient. Persyex comprit que les animaux avaient peur de l'obscurité, et renâclaient à avancer.

-Ils doivent sentir la Louve, dit celui qui avait déjà parlé.

Sa voix trahissait une inquiétude.

-Elle est peut-être tout près, dit un autre. Elle nous observe et attend pour nous tuer.

-C'est de la faute de Tantale ! Deïno avait pourtant ordonné de la laisser mourir.

Persyex songea au moment où elle avait hésité à le précipiter dans le vide. L'avait-elle épargné pour qu'il fût finalement châtié par les siens ?

-Tanaquil aura beau pleurer cette fois tout le sel de l'Océan, c'est une erreur de trop ! Tantale nous a trop de fois mis en danger par son attitude. Deïno ne sera plus aussi clément.

Persyex comprit alors que Tantale allait être puni pour avoir pris soin d'elle. Deïno

ne pardonnait pas la compassion. La Nyktéron se réfugia dans l'ombre du frêne et se recroquevilla entre ses racines, en essayant d'oublier l'étrange sentiment de remords qui s'insinuait en elle.

†

C'était l'aube. Le peuple était rassemblé sur les marches du Temple. Deïno apparut, voilée comme à son habitude. Elle tenait dans chacune de ses mains un serpent noir aux yeux dorés. Alceste et les huit Périodes l'accompagnaient. Ses gestes étaient lents et précautionneux, pour ne pas effraier les serpents, et la foule savait qu'il fallait parler sans colère en leur présence.

Le peuple de Mallia attendait les paroles de Deïno. La magicienne étrangère à figure de louve s'était enfuie à cause de la négligence de Tantale, et ils avaient peur. La Grée le savait. Elle leva les mains et salua les siens par ces paroles :

-Ne craignez pas la Kère. Elle a perdu la protection du Titan Nyx. Ne craignez pas la Louve ni aucun autre du peuple nocturne. Leur magie est souvent étrange et effrayante. Mais souvenez-vous que jadis notre Reine, Méduse, les a repoussés au plus profond de leurs forêts. Les Titans de la Mer, Océan, Téthys et Cêto, nous aiment et nous protègent. Ils n'ont pas permis que nous franchissions la Mer des Songes pour nous abandonner ensuite sans défense à nos ennemis.

Elle sortit de sa robe une pierre noire de la taille d'un œil, accrochée à une chaîne d'or, et la présenta au peuple en la levant dans la lumière du jour naissant. Les Océanides furent saisis d'un mouvement de recul, car nombre d'entre eux n'avaient encore jamais vu l'œil des Grées.

L'Immortelle ôta son voile et plaça la pierre devant ses yeux bandés :

-Moi, Deïno, la troisième des Grées, ai reçu de mes deux aînées Enyo et Pemphrédo leur unique œil. Elles se sont condamnées à ne plus jouir du regard radieux de l'Hypérion, en hommage à notre souffrance.

Il y eut un long silence. Tous savaient que Deïno avait volé l'œil aux deux Immortelles, en même temps que leurs secrets. Les Grées n'avaient jamais été que deux. Sur les pierres éparses de leur cité, qui avait toujours été celle du peuple des Grées, on pouvait lire les noms d'Enyo et Pemphrédo, mais certainement pas le sien.

Mais ils avaient suivi Deïno, car elle seule leur parlait d'un possible retour à Mallia. Les terres dont ils venaient étaient arides et hantées par des dieux abominables. Là-bas Gaïa se nommait Tiamat, et ses enfants se nourrissaient de braise et de sang. Mais cette longue île hospitalière, cette terre qui avait été la leur les attendait, Deïno le leur avait dit et les avait guidés jusqu'à elle. Aussi nulle voix ne s'éleva.

-J'ai vu les temps à venir par cet œil. Bientôt nos frères et nos sœurs des deux autres lignées océanides prendront possession de leurs cités, comme nous avons repris Mallia aux bêtes sauvages.

Elle leva la pierre plus haut encore, et les gens du peuple des Grées virent qu'elle reflétait la lumière comme le faisait la pupille d'un œil. Les Grées étaient filles de Cêto, sœur d'Océan et de Téthys, qui reposait sous les Mers les plus profondes. Sous le regard impénétrable de cette pierre sacrée, ils se sentaient à la fois protégés et surveillés.

-La lignée des Harpyes reconstruira Aptère, celle des Gorgones reconstruira Cnossos.

Cnossos. C'était le nom de l'ancienne capitale de tous les Océanides, où régnait la Méduse, dont le nom signifiait *Reine*, la première des trois Gorgones. Son visage ornait toujours leurs boucliers, les protégeant de la mort. Tour à tour bienveillante ou terrible,

Méduse était la fille préférée de Céto, et Océan et Téthys veillaient sur elle plus que sur toute autre Immortelle née de la Mer.

-Mais ne la craignez pas, si Méduse est la première de nos Immortelles, moi, la troisième Grée, armée de leur unique œil, je fais le serment devant vous de ne jamais accepter d'elle ni ordres, ni compromis, ni humiliations.

Elle étendit ses bras vers les siens, et s'avança vers eux. Les deux couleuvres remontèrent le long de ses bras et s'enroulèrent autour de son cou. Puis elle dénoua lentement le tissu qui cachait ses yeux.

Certains se forcèrent à la regarder, d'autres détournèrent le regard. Les plus jeunes voyaient pour la première fois ces yeux morts. Sans pupille, sans iris, ils étaient striés de lignes d'argent qui tremblaient et s'entrelaçaient sans cesse comme des fouets emmêlés. Les veines grises qui avaient transformé son visage y prenaient naissance et diffusaient partout sous sa peau le poison qui l'avait séparée des mortels.

Deïno rappelait souvent aux siens ce que lui avait coûté ses pouvoirs. C'était aussi pour elle une façon de ne pas oublier qu'elle avait été humaine. Ce passé rendait indissoluble le lien entre elle et son peuple. Ce geste s'adressait aussi à Alceste et à tous ceux qui l'avaient aimée, lorsqu'elle était encore une jeune fille, il disait : *ne m'oubliez pas*.

Des larmes coulaient de ces yeux inhumains. Sa voix s'était adoucie et tremblait un peu :

-Mes sœurs, mes frères... Conduisez à présent devant moi Tantale.

Ils lui avaient étroitement lié les poignets. Il avait dû dormir ainsi ligoté, et ses jambes fatiguées ne le portaient qu'à peine. Son épouse Tanaquil le tenait serré contre elle et le guidait parmi la foule silencieuse.

Quand ils arrivèrent devant la Grée elle demanda de l'eau pour lui. L'un des Périodes alla prendre une amphore et en versa l'eau fraîche sur ses mains. Elle caressa ensuite le visage de son époux et écarta les cheveux qui s'étaient collés sur ses yeux.

Le peuple attendait. Deïno commença à parler :

-Tantale, tu as souvent désobéi. Mais cette fois tu as en plus permis à une prisonnière de s'enfuir.

Tanaquil allait l'interrompre mais elle lui enjoignit de se taire d'un geste :

-Je sais que tu ne voulais que la nourrir, elle paraissait si faible, si vulnérable. Tu ne voulais pas qu'elle meure, tu me trouvais cruelle.

Elle se tut un instant, mais Tantale restait muet. Il la regardait sans haine ni défi. Ses yeux noirs étaient voilés d'une mélancolie silencieuse. Lorsqu'il voyait le masque ridé qui avait dévoré les traits de celle qui avait été sa sœur, il se prenait à regretter la terre aride où ils étaient nés, et même ses orages de sable et de feu qui avaient tué leurs parents. Ce matin-là pourtant, il ne ressentit que la lourde tristesse que cause la perte définitive d'un être aimé.

-Pourquoi ne m'as-tu pas crue Tantale ? Il fallait qu'elle survécût ainsi, nourrie seulement des restes des oiseaux. Sans quoi ses pouvoirs pouvaient nous mettre en danger.

Tanaquil se releva cette fois, et s'écria :

-Qui a-t-elle mis en danger ? Elle n'a blessé personne ! Par les perles qui naissent du rire de Téthys, sommes-nous devenus si lâches que nous craignons une femme égarée, venue à notre rencontre sans intention de nuire ? Tu as toi-même reconnu qu'elle n'avait quitté ses forêts que par désir de nous connaître !

Deïno leva la main et posa un doigt sur les lèvres de la jeune fille, qui se tut aussitôt, comme si les mots ne trouvaient plus le chemin de sa gorge.

-Tais-toi et écoute, fille des flots. Parfois le corail est beau, mais si tu tends le bras pour le prendre sans l'observer plus avant, une murène peut t'arracher un doigt. Le peuple nocturne nous voue encore une haine farouche, à nous tous les Océanides. J'ai lu dans les pensées de cette prêtresse. Je n'ai lu en elle aucune haine, mais j'ai aussi lu que les Nyktéra n'ont pas oublié les guerres anciennes. Elle serait retournée vers les siens, et nous aurait mis en danger en révélant notre retour avant que nous ayons pu reconstruire la cité, et ce malgré ses intentions amicales.

Puis elle ajouta, en s'adressant à tous cette fois :

-J'ai agi pour nous protéger. J'aurais pu exiger qu'on la tue, mais elle était pure, innocente. La tuer aurait été un crime. Aussi fallait-il la laisser seule, sans soutien, afin qu'elle perde son lien au Titan, et n'ait plus que nous vers qui se tourner.

Tantale parla à cet instant, sans colère, sans élever la voix plus qu'un murmure, que pourtant tous l'entendirent :

-Ma sœur, je ne t'obéirai plus. Ton sacrifice t'a rendue plus dure que la terre brûlée que les socles de nos charrues ne pouvaient entamer. Comme elle tu rejettes les semences nouvelles, et chaque jour te durcit un peu plus.

Même Tanaquil fut surprise de ces paroles. Les Océanides se turent soudainement, choqués. À peine relevée de sa ruine, la cité perdait un des siens, mais non par la guerre ou la maladie comme ils l'auraient attendu, mais par désobéissance. Tantale reniait l'autorité de l'Immortelle, et cela à cause d'une étrangère. Ce n'était pas ainsi qu'ils avaient imaginé leur confrontation avec le peuple nocturne. Au lieu de les réunir, l'ennemi héréditaire les divisait. Mallia vivait plus dans la mémoire que leurs aînés leur avaient transmise que par ces ruines méconnaissables. Le voir renier la Grèce, c'était comme si un mur de leur ville imaginaire s'écroulait d'un seul coup.

Les mots de son frère avaient douloureusement affecté la jeune Immortelle, mais ne voulait pas qu'il le sût, alors elle se contenta de dire d'un ton égal :

-Je ne savais comment sanctionner cette fois ton imprudence, mais tu te bannis toi-même de Mallia, la demeure des Grées. Aujourd'hui je te condamne, afin que ceux de ta famille, tes frères et ton épouse, soient purs de tout reproche, bien qu'ils aient été complices de ton involontaire trahison. Toi seul expieras, car c'est la plus sage justice.

-Non, Deïno, dit Tanaquil. Je le suivrai.

Elle ne pleurait pas cette fois. Elle se tenait droite, fière, serrant toujours contre elle le corps de Tantale dont elle ne voulait pas être séparée. Elle n'entendit qu'à peine les protestations des autres pêcheurs de perles, qui ne voulaient pas être privés de leur camarade et amie. Deïno demanda le silence d'un geste, puis lui dit :

-Tu en as le droit. Si tu partages sa peine, tu la réduis de moitié. Je vous condamne l'un et l'autre à vingt années d'exil.

Elle brandit son épée et frappa les deux bannis du plat de la lame, sans brutalité, pour signifier que le jugement était rendu et irrévocable. Au fond d'elle-même elle était heureuse de savoir que son frère n'affronterait pas cette épreuve seul. Elle conclut par ces mots sinistres :

-Vous verrez de vos propres yeux qui sont vraiment les Nyktéra, s'ils vous en laissent le temps.

†

Persyex avait elle aussi regardé cette aube, toujours assise au pied du grand frêne. Ils semblaient avoir abandonné la poursuite. Elle était libre. Perdue, sans armes et sans magie,

mais libre. L'aube avait toujours été pour elle l'instant où elle allait s'endormir, et retrouver les terres du premier fils de Nyx. Mais la Lune ne la regardait plus. Hypnos l'avait oubliée, et surtout Lakhésis, la Moire.

Les Moires, les trois servantes immortelles de Nyx, que le Titan avait choisies pour gouverner les Kères, étaient équivalentes pour les Nyktéra aux Grées, aux Gorgones ou aux Harpyes des Océanides. Chacune des Moires avait été Kère, et avait partagé le sort des Mortels. Leur sang n'était pas plus lié au Titan que celui des autres Nyktéra, mais elles s'étaient rapprochées de lui par l'esprit, et n'en étaient sans doute que plus proches. Elles avaient pour mission de guider les Kères jusqu'au Titan.

Les jeunes filles appelées à devenir Kère ne l'étaient effectivement qu'après avoir vécu le Rêve Commun. À certaines dates choisies selon des règles connues des seules Moires, les plus accomplies de celles qui avaient le don du Rêve étaient entraînées dans un rêve unique qu'elles partageaient toutes. Lorsque son tour vint, Persyex n'était encore qu'une adolescente.

Il fallait se rêver Kère avant de l'être. Dans ce rêve, Persyex s'était vue vêtue d'habits noirs qui lui étaient inconnus, et qu'elle se fit elle-même par la suite. Jamais ses rêves ne l'avaient encore menée si loin et elle foulait pour la première fois le sable blanc du sol lunaire.

Elle n'était pas seule. Neuf autres élues étaient présentes, vêtue des mêmes atours couleur de nuit, tout autant ahuries et craintives qu'elles. Elles regardaient autour d'elles les montagnes de cristal et claquaient des dents sous la morsure des vents glacés. Elles avaient attendu en silence, sans échanger entre elles la moindre parole, sans la plus petite idée de ce qui leur arriverait.

Peu à peu la sensation de froid et de peur s'était évanouie, pour laisser place à un sentiment de quiétude qu'elle n'avait encore jamais ressenti. Les jeunes filles commencèrent à distinguer devant elles ce que seuls les yeux d'une Kère pouvaient voir, ou d'une jeune fille qui allait le devenir dans leur sommeil. Comme nées d'un brouillard invisible, Klôtho, Lakhésis et Atropos, les trois Moires, apparurent devant elles, à l'instant où leurs yeux furent enfin dessillés.

Elles se tenaient à la porte du Temple de Nyx, bâti sur le lieu où Hypnos était né. Leur peau était plus pâle que celle des Nyktéra et elles portaient de longues tuniques blanches, qui tombaient si bas qu'elles cachaient leurs pieds nus.

Klôtho faisait naître de ses doigts diaphanes des fils à peine visibles avec lesquels elle allait les lier au Titan. Ses yeux bienveillants se posaient indifféremment sur chacune, et elle donnait à toutes son baiser presque aussi doux que celui d'une mère.

Lakhésis en revanche cherchait du regard celles qui seraient ses favorites. Elle jugeait, départageait, séparait. La barre de fer qu'elle tenait ressemblait à un implacable étalon. Les fils que sa sœur avait tissés revenaient vers elle, et elle pouvait à tout moment les affaiblir ou les renforcer. Chaque Kère était sous son jugement, et dès le commencement certaines seraient plus proche du Titan, car elle en avait décidé ainsi. Persyex était l'une d'elles.

Lakhésis l'avait séparée des autres sitôt qu'elle l'avait vue. Était-elle véritablement différente ou le devenait-elle par ce geste ? Persyex jusqu'ici n'en avait jamais rien su. Mais les paroles d'Atropos, la troisième Moire, lui revinrent en mémoire : *Ne te méprends pas, ô jeune Kère, Lakhésis te craint plus qu'elle ne t'aime.*

Atropos, celle qu'on ne peut tourner, était l'insoumise. À celles que le choix de Lakhésis semblait vouer à un destin inexorable, elle venait confier à voix basse quelque secret interdit aux Mortels, qui transformerait peut-être la destinée que Lakhésis leur avait choisie. Hormis sa pâleur, Atropos ressemblait à une jeune fille au sourire malicieux, rien ne la distinguait

des Mortelles. Elle seule paraissait faite de chair et de sang sous ses longs habits. Elle était la contradiction, la désobéissance.

Persyex n'avait pas oublié les gestes de Lakhésis. Elle l'avait attirée contre elle et l'adolescente avait senti ses ailes s'épanouir. Données par la Moire elle-même, elles la guideraient vers des rêves plus subtils et plus secrets que les autres. Elles affinaient sa sensibilité et son jugement jusqu'à percevoir l'invisible ou deviner l'inimaginable. Cette froide étreinte avait fait de Persyex une Kère, et un fil invisible la lierait désormais à la silencieuse Klôtho.

Puis Atropos qui l'avait accueillie au seuil du Temple, où elle allait apprendre au cours des journées suivantes l'art mystérieux des Kères, et ses mots résonnaient en Persyex d'une signification nouvelle. *Lakhésis te craint plus qu'elle ne t'aime.*

-Me crains-tu encore, ô Lakhésis ? Suis-je seulement toujours une Kère ? demanda Persyex à la Lune qui brillait encore faiblement dans le ciel du matin.

Persyex ne craignait plus le jour. Ses yeux fatigués se remplissaient de larmes pour ne pas s'embraser, mais elle ne ressentait plus la moindre angoisse. L'eau qu'elle avait bu avait étrangement calmé sa faim, sans qu'elle sût comment.

Elle songea alors à ce courant qui chantait à ses pieds. Cette eau n'était pas celle de la mer, mais qu'arriverait-il si elle s'y laissait tomber ? Se refermerait-elle autour d'elle avec tendresse comme Océan le faisait avec les pêcheurs de perles ? Son reflet lui était à nouveau devenu méconnaissable. Jamais son visage n'avait exprimé tant de tristesse. Elle pensa à Euryassa, et aux gens du Val-aux-Loups, à ceux qu'elle avait aimés ou haïs. Mais cette image ne souleva en elle aucune émotion ; en cet instant tout lui paraissait égal.

Elle tendit les bras vers son reflet pour le rejoindre :

-Il y a d'autres chemins qui conduisent à toi, ô Lune. Thanatos est le deuxième enfant de Nyx.

Mais son reflet changea.

Elle vit ses traits disparaître, comme ceux de l'idole qui l'avait appelée à elle. La déesse sans yeux ni visage tendait les mains vers elle, et derrière s'ouvrait l'abîme ou un masque de chair était enfoui.

Prends garde à l'Oracle.

Persyex allait tomber, mais elle recula vivement. La voix résonnait encore en son esprit.

Ne t'approche pas d'elle.

Elle en eut le souffle coupé. Cette apparition l'avait horrifiée, mais secouée en même temps de son apathie. Lakhésis avait clos à jamais les portes des Rêves, et pourtant le don s'affirmait encore en elle. Il était extrêmement rare qu'une Kère obtînt des visions sans dormir, et pourtant c'était ce qui venait de lui arriver.

Un rêve sans sommeil était une aberration, dont l'idée même l'effrayait autrefois. C'était un signe de folie. Mais elle ne ressentait pas la souffrance de la folie. Le désir de comprendre s'était ranimé en elle. Elle ferma les yeux et releva la tête :

-Je suis toujours une de tes Kères, ô Titan. Lakhésis ne peut rompre le fil qui m'unit à toi. J'inscris mes paroles dans ce ciel, vide depuis la mort du vieil Ouranos, sachant que tu les entendas quand tes ailes noires viendront l'envahir.

Ses paupières closes recréaient la nuit que le Sommeil lui refusait. Elle resta un temps ainsi, puis ajouta :

-Puisqu'Hypnos m'a abandonnée à Moros, je marcherai de jour comme de nuit, sans plus craindre l'Hypérion.

Tantale tenait le cheval par la bride. Tanaquil somnolait doucement, bercée par le mouvement de l'animal. C'était une jument de haute encolure, à la robe blanche parsemée de dessins roux. Elle était née comme les autres sur les Terres Salées où les Océanides s'étaient exilés, mais elle descendait des premiers chevaux des Océanides, ceux qui étaient nés d'une vague immense, jetée sur les côtes de Mallia ou d'Aptère, du temps où ces villes n'étaient encore que des villages.

De ce lien avec Océan elle conservait comme tous les autres chevaux une nostalgie discrète, qui se manifestait lorsqu'on l'emmenait marcher sur les grèves à marée basse. Tous les Océanides prenaient garde à offrir ce bain régulièrement à leurs montures. Elles en sortaient plus fougueuses et comme rajeunies. Mais cette jument ne devait plus jamais revoir la Mer.

Elle sentait sur son dos le poids de la femme, et la pression familière de ses cuisses durcies par la pratique de la nage la rassurait. Ils s'éloignaient de la Mer peu à peu. Où l'homme l'emmenait-il ainsi ? Loin de celle qui ne finissait jamais, loin des ancêtres qu'elle voyait galoper dans l'écume, en une course incessante. Le vent ne portait plus aucune odeur de sel, et sous ses sabots la terre avait changé. Elle devinait la présence des carnivores, et craignait leurs dents acérées.

Un renard passa devant eux, comme un éclair rouge parmi les hautes herbes. Elle se cabra et secoua violemment son mors en hennissant.

-Elle a peur, dit Tanaquil. Elle n'est jamais allée si loin à l'intérieur des terres.

Tantale posa ses mains sur le museau de la jument et lui parla doucement.

-Tu t'habitueras à la plaine. Toute la côte est le pays des Océanides et nous n'avons plus le droit de vivre en terre océanide. Ne crains rien, nous te protégerons des prédateurs, nous apprendrons avec toi à aimer le pays intérieur. Ne crains rien...

C'était une voix aux accents familiers et rassurants. Ainsi apaisé, l'animal et reprit son allure régulière. Ils allaient au hasard vers ce qu'ils appelaient 'le pays intérieur'. Ils découvraient cette terre qu'on leur avait tant contée. Il était vrai que les arbres fruitiers avaient des branches basses pour permettre de cueillir les olives, les figues ou les pêches qu'ils avaient à offrir. Ils trouvèrent même des tomates sauvages que les oiseaux avaient épargnées.

Sur les flancs des collines devant eux ils voyaient les contreforts de la forêt dense qui recouvrait tout l'intérieur du pays et habillait les montagnes. C'était le pays nocturne. Tantale se demanda si ce manteau vert cachait des palais construits dans les troncs d'arbres géants, et si les Nyktéra y vivaient comme des écureuils.

Tantale ne regrettait pas son exil. C'était le pire des châtements qu'un Océanide pût subir, hormis la mort, qui n'était que rarement donnée. Pourtant il ne ressentait aucune peur, et se réjouissait même de ne plus être soumis aux lois des siens. Deïno l'avait libéré d'une destinée conquérante qui n'était plus la sienne.

Un bruit attira son attention : Tanaquil venait de s'assoupir sur l'encolure du cheval. Il la prit dans ses bras, la déposa à l'ombre d'un figuier, et la regarda un moment. Elle était l'une des pêcheuses de perles, une des plus résistantes nageuses, admirée et aimée de tous. Pourtant elle avait choisi de partager son existence de proscrit, sans qu'il l'eût demandé. C'était sans doute la plus belle preuve d'amour que sa femme pouvait lui donner.

Il voulut se relever pour aller chercher de l'eau mais elle posa sa main sur son bras, et dit dans un souffle, sans ouvrir les yeux :

-Reste...

Il ne savait pas résister à une telle injonction, et s'allongea près d'elle. Appuyé sur un coude, il regarda le visage détendu de son épouse somnolente. Elle semblait parfaitement

sereine, comme si cet exil loin des plaines ne suscitait en elle aucune appréhension. Elle ne savait pourtant encore moins que lui sur ces forêts sombres où les enfants de la Nuit se dérobaient au regard de l'Hypérion. C'était ainsi qu'il la connaissait : discrètement téméraire. Nombre d'Océanides eussent préféré la mort à l'exil, et surtout les pêcheurs de perles, mais Tanaquil n'avait même pas salué la Mer avant leur départ, comme si elle ne s'en sentait nullement séparée.

Tantale caressa doucement les sourcils de la jeune femme, et murmura :

-Je ne t'ai pas remerciée...

Elle prit sa main et la garda dans la sienne, étroitement serrée :

-De quoi ?

-De partager ma peine, de transformer mon exil en voyage... Je t'ai éloignée de la Mer.

Elle eut un imperceptible sourire, et dit, toujours à demi endormie :

-Sans toi mes nuits sont trop froides.

En ces temps-là Eros n'était pas encore né. Hommes et femmes s'aimaient sans le savoir, sans avoir de mots pour le définir, car ils croyaient que leurs sentiments s'en trouveraient restreints. Aussi Tanaquil dit à celui qu'elle aimait :

-La Mer me manquera mais je pourrai aisément la revoir je le décide. Mais toi, dont les bras sont comme une autre Mer quand ils m'entourent, toi qui peux à la fois enlacer mon corps et mon âme, si je te laisse partir seul, je te perds à tout jamais.

Tantale fut surpris de l'entendre dire qu'elle reverrait la Mer aisément. Le bannissement prononcé par la Grèce leur imposait de quitter le pays océanide, et le peuple de Téthys considérait sienne toute terre bordant la Mer. Espérait-elle échapper à la vigilance de l'œil noir que Deïno portait autour de son cou ? Il ne répondit rien cependant et posa ses lèvres sur la main de la jeune femme. Elle sentit une larme sur ses doigts et se sut une fois de plus aimée.

†

La louve n'avait plus de griffes et presque plus de mains. Sa peau s'était tannée au regard de l'Hypérion qu'elle avait défiée de si présomptueuse façon. Même ses cheveux avaient pris une autre couleur. Elle avait trop longtemps marché près de la Mer, et le sel les avait clairsemés d'ombres blanches.

Il n'y avait plus pour elle ni nuit ni jour. La Lune se taisait et le sommeil ne venait jamais plus, à aucune heure. Si épuisée qu'elle fût, elle ne pouvait que tomber dans une torpeur vide qu'aucun rêve ne peuplait plus. Elle craignait à présent de s'endormir ainsi, et ce néant qui s'emparait d'elle lui paraissait bien plus terrible que l'Hypérion au point le plus haut de sa course.

Elle avait suivi le chemin de pierre qui menait à Cnossos, et vu la Mer tour à tour calme et furieuse. Parfois des nuages noirs étaient apparus à l'horizon sur l'Océan et elle avait cru que Nyx répondait enfin à sa détresse et la ramenait en son sein en étendant vers elle les pans de son manteau obscur.

Mais non. Si dur que fût son exil des terres d'Hypnos, le Titan ne semblait pas s'en émouvoir. Ses rêves l'avaient guidée jusqu'à Mallia, comme un refrain lancinant qui s'était imposé en son esprit malgré elle, pour l'entraîner dans une dangereuse folie entre le sommeil et la mort. Les Océanides de Mallia l'avaient traitée en ennemie, sans qu'elle sût ce qui motivait une telle rancœur. Qu'en serait-il des Océanides de Cnossos ?

Peut-être étaient-ils revenus eux aussi le même jour que ceux de Mallia. Et si elle avait depuis le début suivi le chemin de pierre dans le mauvais sens ? Elle n'y croyait guère,

mais s'était pourtant promise de ne pas renoncer aux visions qui l'avaient incitée à quitter les forêts du Val-aux-Loups. Qu'elles l'eussent sans doute finalement maudite aux yeux du Titan ne les lui rendaient que plus précieuses.

Elle avait trouvé en bordure de la route des arbustes chargés de fruits rouges de la taille d'une pomme, dont la chair tendre l'avait désaltérée un moment. Mais son corps dépérissait un peu plus chaque jour. Elle ne savait pas ce que pouvaient représenter trente stades, surtout en comparaison de la mesure de ses pas qui s'amenuisait chaque jour.

Aucun Centaure n'avait croisé son chemin, ni aucun autre monstre né du ventre de Céto. Les animaux ne semblaient pas la voir. Un matin elle dit à haute voix :

-Suis-je déjà morte ?

En entendant sa propre voix disant ces mots elle s'étonna de l'entendre si sourde et si rauque. Sa gorge s'enflammait à chaque respiration, et chaque mot était une brûlure. Sa voix était ce qu'elle préférait en elle. Comme la cithare c'était un instrument, un don qui pouvait à la fois charmer et instruire, sa plus ancienne magie, la première qu'elle eût découverte.

Ses jambes la lâchèrent brusquement, elle tomba à genoux sur les pierres de la route.

-Ma voix...

Elle lança un long hurlement au-dessus de sa douleur, modulé comme un chant, à la manière d'une louve. Mais au lieu de saluer la beauté de la pleine Lune elle criait sa tristesse et sa révolte. Elle ne prononça aucun mot, mais laissa tout son être s'épancher à travers les accents de son interminable cri. Quand elle dut s'arrêter pour reprendre son souffle, elle chancela. Elle avait mis ces dernières forces dans cet appel.

Ce fut alors qu'elle les vit.

Lancées au galop sur la route, elles apparurent soudainement au sommet de la colline qu'elle gravissait, dos au soleil. Elle ne vit tout d'abord que des silhouettes noires, et les hauts cimiers de leurs casques qui flottaient au rythme de leur course. Certaines avaient au lieu de cimiers des oiseaux de métal dont les ailes ballantes produisaient un épouvantable vacarme en heurtant le casque à chaque pas.

L'ambre de leurs corps nus contrastait avec la robe sombre de leurs montures. Toutes avaient le sein droit recouvert d'une épaisse pièce de cuir fixée dans leurs dos par des courroies étroitement serrées. Elles portaient des sandales de cuir rouge et de longues cnémides de bronze sur lesquelles des aigles étaient gravées. Leurs chevelures étaient dorées comme le blé mais parcourues de reflets couleur d'automne. Elles dépassaient de leurs casques et se mêlaient dans leurs dos aux flèches de leurs lourds carquois.

Ayant ainsi surgi dans la lumière de l'Hypérion, elles semblaient en être tombées. Lorsqu'elles l'entourèrent, elle eut la force de leur demander :

-Êtes-vous les Héliades ? Pourquoi avez-vous quitté le ciel ?

Elles se mirent à rire. L'une d'elles, vêtue d'un long manteau écarlate, descendit de cheval et se pencha sur elle :

-Non voyageuse, nous ne sommes pas Héliades. Nous ne partageons le sang d'aucun Titan.

La guerrière releva la Kère, et elles se regardèrent. Persyex ne vit d'elle que ses yeux clairs et devina son nez et ses lèvres à travers le casque qui recouvrait tout son visage. Les plumes noires qui en formaient le cimier étaient trop longues pour venir des ailes d'un rapace issu de cette Terre.

-Je suis Penthésilée, reine des Amazones, dit la guerrière.

Persyex se souvint des mots qu'elle avait lus chez Elias : *elles se tenaient sur des chevaux noirs, et étaient coiffées de casques à cimier d'or...* Le Marcheur inconnu qui les avait écrits

sur un dérisoire morceau de bois n'avait pas menti. Aussi elle reprit le mot qu'il avait utilisé pour les décrire :

-Salut à vous, filles du peuple-orphelin...

Puis elle évanouit, épuisée.

†

Quand elle reprit connaissance, elle était étendue à l'ombre d'une tente, nue sur un matelas de feuilles et de peaux. Quelqu'un passait sur son ventre et ses jambes un linge mouillé. On avait nettoyé ses pieds ensanglantés. Tous son corps était si éreinté qu'elle parvint à peine à relever la tête pour voir qui prenait ainsi soin d'elle.

-Tu es réveillée ?

C'était un jeune homme. Lui aussi avait la peau couleur d'ambre, et des cheveux blonds tenus en une longue natte. Il était torse nu et portait une longue tunique rouge comme le manteau de Penthésilée, qui le serrait à la taille et descendait jusqu'à ses pieds nus. Il avait les yeux verts, comme un Nyktéron, mais plus sombres, d'une couleur changeante qui hésitait sans cesse entre l'émeraude et le saphir.

Elle aurait pu parler mais préféra ne rien dire. Il la regardait avec une douceur qui lui évoquait celle d'Euryassa, alors qu'elle ne le connaissait pas. Ils restèrent ainsi un long moment. Elle aima ce silence. Il passa sa main sur ses joues pour rafraîchir son visage. Elle ferma les yeux pour s'attarder sur cette sensation.

-Tu as besoin de repos...

Sa voix était grave et douce à la fois. Elle se laissa aller et reposa sa tête sur son matelas improvisé. Les caresses de ses mains douces réchauffaient ses muscles et faisaient disparaître la douleur, ne laissant qu'un sentiment de plénitude. Elle n'était pas habituée à se trouver nue, mais ne regrettait pas ses habits noirs.

-Je suis Antinoüs, le fils de Penthésilée.

Il déposa avec ses doigts quelques gouttes d'eau sur ses lèvres, qu'elle alla chercher avec sa langue. Puis il passa ses doigts dans la chevelure flamboyante de la Kère, prenant soin de démêler ses cheveux sur toute leur longueur.

Elle posa alors sa main sur son bras pour l'écarter. La langueur qui l'avait saisie était celle du sommeil, qui semblait enfin lui revenir. Ce n'était pas Hypnos qui l'entraînait ainsi, mais ses propres ailes, que les caresses d'Antinoüs avaient ranimées. La Kère retrouva le chemin du deuxième monde par un étrange subterfuge, sous les mains d'un enfant du peuple sans dieux.

Le jeune homme s'assit à son chevet sans un bruit, et la laissa s'endormir. Il se contenta de caresser les cheveux écarlates de la jeune femme. Sous les cils noirs il devinait la lueur de ses yeux, et leur couleur si claire, plus claire que ceux d'aucune des femmes de son peuple.

-Tu la contemples ?

Penthésilée venait d'entrer. Elle enleva son casque et s'agenouilla près de son fils.

-La trouves-tu belle ?

-Pas comme l'une des femmes de notre peuple. Elle est affamée et épuisée, mais son visage a gardé une finesse et une force que rien ne pourra entamer.

Les Amazones mourraient souvent jeunes, et rares étaient celles sur qui Antinoüs avaient pu voir les stigmates de la vieillesse. Il ne connaissait guère que les rides discrètes que sa mère portait au coin des yeux. Mais cette étrangère paraissait plus jeune encore, peut-être à cause de cette innocence presque enfantine qui émanait d'elle.

Persyex relève la tête. Elle porte à nouveau son habit de Kère. Elle est assise à une longue table de pierre grise, sur laquelle sont entassées des épées à lame brisée.

Ce ne sont toujours pas les Terres d'Hypnos.

-Bienvenue sur l'Agora des deux filles cadettes du Titan, dit une voix familière. Connais-tu leurs noms ? Peu de Kères savent même qu'elles existent.

-Éris et Némésis, répond la Kère sans se retourner vers celle qui lui parle. *Discorde et Vengeance.*

Elle sait qu'Atropos se tient derrière elle. Sans doute la Moire a-t-elle attendu cet instant.

-Que signifient ces armes brisées ? M'as-tu attirée ici pour transformer ma souffrance en haine ?

-Non, Kère. Mais parce que les deux sinistres jumelles ne sont jamais loin de leur sœur aînée.

Persyex regarde autour d'elle, elle est au centre d'un large cercle de colonnes immensément hautes. Atropos est cette fois seule. Ses cheveux tombent jusqu'au sol. Ils ont la couleur du sang. Elle s'approche de la Kère et pose ses mains sur ses épaules. Les lèvres de la Moire sont si près de son oreille qu'elle peut entendre sa lente respiration, plus lente que celle d'aucun Mortel.

Persyex... Ne crois pas que Nyx t'ait abandonnée. Nyx t'aime autant que chaque Kère, mais Lakhésis t'a reniée. Elle craint ton regard étrange, qui sait voir par-delà les frontières imposées aux mortels.

Persyex ne répond rien. Elle regarde les lames brisées amoncelées devant elle. Sur certaines on peut voir des fragments de lettres ou de dessins ciselés. Certaines ressemblent à celles que forgent les Nyktéra, d'autres à celles qu'elle a entrevues entre les mains des gens de Mallia. En les voyant ainsi entrecroisées, Persyex croit les voir encore maculées du sang qu'elles ont fait couler.

Atropos tend la main vers les tronçons et la Kère comprend que ces armes, à travers la peur de ceux qui les ont maniées, dressent un mur de métal entre les humains, qu'Éris et Némésis ont consciencieusement bâti pour la sauvegarde du Roi Cronos.

Puis la Moire pose ses doigts sur les yeux de la prêtresse.

Ressentir est parfois douleur, mais souvent savoir.

Elle se réveilla lentement, en revenant sur Terre avec la délicieuse nonchalance à laquelle elle était accoutumée. Elle sourit pour elle-même, s'étira et se redressa. Elle était seule. Outre l'espèce de lit sur lequel elle avait dormi, la tente contenait quelques tissus aux couleurs aussi vives que ceux qu'elle avait vus sur la femme et l'homme qui s'étaient présentés à elle sous les noms de Penthésilée et Antinoüs, une aiguillière d'or décoré des mêmes motifs aquilins qui ornaient les cnémides de celle qui se disait Reine, des besaces de cuir... et surtout deux lances qui faisaient bien deux fois sa taille, quatre javelots et deux glaives posés non loin d'elle. Ces armes lui rappelèrent celles de son rêve.

Ses propres vêtements étaient pliés et lui servaient d'oreiller. Elle se releva et sortit sans prendre le soin de se rhabiller. Elle voulait au contraire rester nue un peu plus longtemps, pour conserver la sensation des caresses d'Antinoüs. Elle se contenta de remettre ses sandales et sortit ainsi dans ce simple appareil. Elle venait d'apprendre à nouveau à dormir, et la pudeur n'avait guère d'importance en un moment pareil.

Dehors elle vit une vallée parsemée d'arbres et de pierres. C'était la fin de l'après-midi, l'heure où les couleurs sont les plus vives. Les pierres qu'elle voyait étaient les ruines d'une seconde cité. Au creux de la vallée elle vit les restes d'un palais dont les colonnes avaient

été peintes en rouge, car c'était la première ville que les Océanides avaient construite à l'intérieur des terres.

-Cnossos.. ?

La tente de Penthésilée était à l'ombre d'un mur qui tenait encore debout. Elle avança un peu et vit de nombreuses autres tentes écarlates dressées dans toute la vallée. Deux femmes allèrent à sa rencontre. Elles portaient chacune à la main un de ces casques à cimier qui les rendait si terrifiantes. À pied pourtant, elles semblaient moins redoutables, malgré leurs cheveux dorés qui descendaient en cascade bouclées sur leurs épaules.

-C'est toi, la Nyktéron ? lui demanda l'une d'elles.

Souriantes, elles regardaient l'étrangère de haut en bas, détaillant tout ce qui la distinguait d'elles. Persyex ne répondit pas. Ces femmes n'étaient pas des Océanides ; outre leurs cheveux dorés, elles n'avaient pas leurs yeux d'ébène, et dépassaient la Kère d'une tête. Que faisaient-elles alors sur cette terre des enfants de Téthys ?

-Es-tu muette ? Tu peux parler sans crainte : Penthésilée nous a raconté qu'autrefois ton peuple et le nôtre ont été alliés, et qu'ensemble nous avons détruit cette ville.

-Alliés ! ?

Persyex n'avait jamais rien entendu de tel. Elle savait que les Marcheurs parlaient d'une guerre d'escarmouches, qui s'était étendue sur plusieurs années et avait pris fin sans qu'on sût véritablement comment. Aucune des histoires anciennes ne parlait de la destruction d'une cité océanide. Persyex pensait que ces conflits avaient cessé naturellement lorsque les Océanides avaient fui leur terre. Mais pourquoi les Nyktéra auraient-ils combattu le peuple de la Mer jusqu'ici, aussi loin de leurs propres terres ?

L'Amazone continua :

-Votre Reine Demi-Lune s'était liée à la nôtre, Penthésilée.

-Demi-Lune ? Penthésilée ? La même Penthésilée que celle que j'ai vue... Elle est immortelle ?

-Bien sûr, comme Méduse, Reine des Océanides, votre Reine ne l'est-elle pas ?

-Mais...

Les deux guerrières lui parlaient avec un tel aplomb qu'elle se surprit à douter de son propre savoir. Mais elle était une Kère, et l'histoire de son peuple n'avait normalement pas de secrets pour elle, du moins pas au point d'ignorer l'existence passée d'une Reine, immortelle ou non. Elle répondit simplement :

-Je n'ai jamais entendu parler de cette Demi-Lune, et les Nyktéra n'ont jamais eu de Reine, nous sommes des clans séparés, et seuls les Kères et les Marcheurs font le lien entre les différents lignages.

-Les Kères, les Marcheurs ?

Ces mots ne leur évoquaient rien. Elles ne connaissaient rien des véritables traditions nyktéra, mais parlaient d'une histoire inconnue d'elle. D'où leur venait cette étrange légende ? Appelaient-elles 'reine' une Kère plus importante, ou même l'une des Moires ? Même en supposant cela, il lui semblait inconcevable que ses ancêtres eussent aidé à une guerre contre les Océanides. Ce ne pouvait être selon elle qu'une erreur ou une mystification, fondée sur un événement que le temps ou la malveillance avait transformé. Pourtant elles l'avaient reconnue comme Nyktéron sans qu'elle ait eu à se présenter comme telle, ce qui signifiait qu'elles avaient forcément rencontré dans le passé d'autres Nyktéra, voire peut-être que des Nyktéra avaient contribué d'une manière ou d'une autre à cette incroyable légende.

-On ne t'a jamais raconté cela ? lui demanda l'Amazone, sincèrement étonnée.

-Rien de tel... Je suis pourtant de ceux qui savent notre histoire. Je l'ai apprise dans nos anciens chants. Les rares fois où j'ai entendu parler de vous...

Elle repensa à l'arbre d'Elias et s'interrompit. Par-delà les mythes que la poésie des Kères transmettait, une autre histoire était écrite par les Marcheurs, inconnue de tous, même des Kères. D'après Elias, les Marcheurs avaient pour habitude de ne pas révéler l'emplacement de ces arbres-mémoires. Ils se comptaient peut-être par centaines dans l'immensité de la forêt, dissimulés au cœur de vallons ou de sous-bois que personne ne fréquentait, hormis d'autres rares Marcheurs. Cette histoire dont il faudrait sans doute plusieurs vies pour rassembler les fragments parlait peut-être de cette reine qu'elles appelaient Demi-Lune.

Elle allait leur poser d'autres questions, quand elle vit Antinoüs marcher en contrebass de l'endroit où elles se trouvaient. Il portait deux outres de peau qu'il venait de remplir d'eau à la rivière. Sans plus réfléchir elle courut vers lui en criant son nom.

Il s'arrêta et l'attendit. Quand elle fut devant lui, elle ne sut quoi lui dire. Ils se regardèrent d'abord en silence, comme s'ils cherchaient un secret dans les yeux de l'autre. Puis ils baissèrent la tête, et elle prit dans les siennes ces mains qui lui avaient rendu le sommeil. Elles étaient douces au toucher, mais pas plus que celles des autres hommes dont elle avait tenu les mains. Qu'est-ce qui avait rendu leurs caresses si délicieuses ?

Antinoüs lui ne la regardait pas. Il avait les yeux fermés et respirait le parfum de ses cheveux et de son corps nu. Il pencha légèrement la tête comme s'il allait la nicher dans l'épaule de la jeune femme, et la Kère sentit les longues mèches rebelles à sa natte effleurer la peau de son cou et de son épaule.

-Antinoüs...

Il releva la tête et la regarda à nouveau, elle était si proche qu'il lui suffisait de parler à mi-voix.

-Merci. Sans le savoir tu m'as rendu mon bien le plus précieux.

Puis elle dit sur un ton joyeux, en souriant à pleines dents :

-Je suis Persyex, je viens de la forêt.

Il lui sourit à son tour. Elle vit alors la Reine Penthésilée, qui descendait vers eux le long d'un escalier comme ceux qu'elle avait vus dans les ruines de Mallia.

A l'œil reposé Penthésilée n'était plus cette apparition fantastique née du Soleil. Mais elle restait étrangère, comme issue d'autres rivages. Ses longues enjambées ne foulaient pas la terre, elles se l'appropriaient. Elle n'avait rien de la désinvolture des Immortels, ni de la précipitation des humains.

Persyex comprit pourquoi elle l'avait prise pour une Héliade. Deux javelots à la main, elle semblait animée d'une inépuisable énergie, comme l'Hypérion qui renaissait chaque jour et que rien ne pouvait faire dévier de sa course. Au-delà de sa force physique manifeste, elle se déplaçait avec une grâce animale et entre ses mains les armes étaient les instruments d'un art nouveau.

En arrivant près d'elle, elle ôta son casque et Persyex put voir son visage. Ses traits n'avaient pas la régularité anguleuse que la Kère avait remarqué sur les autres Amazones. Il lui fut impossible de les trouver beaux ou disgracieux, mais surtout ce visage était celui qu'elle avait attribué à la déesse qu'elle avait vu en rêve. Elle en avait le regard fixe, les yeux perçants -étrangement noirs alors que les Amazones avaient des yeux clairs- et surtout les lèvres à peine entrouvertes, sur lesquelles les plus triviaux des mots pouvaient prendre un sens inconnu.

-Salut à toi, fille du peuple nocturne.

La voix de la Reine était claire et forte. Sans doute pouvait-elle haranguer les siens par-dessus le bruit des armes. Mais -était-ce cette voix si humaine ou son sourire ?- l'impression

de ressemblance entre cette étrange Immortelle et l'idole maudite disparut aussitôt. Ce visage avait un mystère en commun avec celui qui reposait dans l'abîme, mais il n'en était sans doute qu'un lointain reflet.

-Quel est ton nom ?

Persyex se tourna vers Antinoüs avant de répondre, mais il garda le silence. Plus tard elle sut qu'il n'était pas autorisé à prendre la parole en présence des femmes.

†

Du sommet de la colline Persyex pouvait voir tout ce qui restait de Cnossos. Bien que manifestement construite de la même manière, cette cité se distinguait de Mallia par de nombreux aspects. Les Océanides avaient ici ceint leur ville d'un rempart encore visible par endroit. Certaines fondations laissaient imaginer de grandes maisons séparées par de larges rues pavées. Il n'y avait pas de cariatides ni de statues, mais des fragments de fresques colorées étaient visibles sur des pans de murs intacts. Persyex avait reconnu sur nombre de ces images les cheveux noirs tombant en interminables boucles, les corps sombres offerts presque nus au Soleil. Les gens de Cnossos étaient bien du même sang que ceux de Mallia, bien que cette ville ne fût pas au bord de la Mer.

Penthésilée était assise près d'elle. Elle ne portait plus aucune arme et n'était vêtue que de ses bijoux de métal. Son manteau rouge était nonchalamment posé sur son épaule et Persyex pouvait voir les broderies dorées qui en ornaient le col. Le motif de l'aigle y était répété plusieurs fois. C'était comme un vol de rapaces qu'elle portait ainsi sur son dos.

-Pourquoi l'aigle accompagne-t-elle vos armes et vos habits ? demanda la Kère.

-Parce que l'aigle est le seul animal qui puisse soutenir le regard de l'Hypérion. Nous ne pouvons pas regarder le Soleil, il nous domine de sa splendeur, mais l'aigle le peut.

La Reine tourna vers elle ses yeux sombres, plus noirs et plus profonds que ceux des Océanides.

-Et l'aigle m'a appris à fixer le Titan. Je puis aussi défier sa lumière sans que mes yeux soient brûlés.

Elle vit le regard intimidé de Persyex et dit en riant :

-Tu n'as rien à craindre de moi, fille du peuple nocturne. Je respecte Nyx et ceux qui partagent son sang. Car c'est celui de Demi-Lune.

-Demi-Lune...

-Votre Reine. Ne la connais-tu pas ?

-Je ne sais que te dire, ô Reine. Deux de tes guerrières m'ont parlé de cette fameuse Reine des Nyktéra, mais il n'y a jamais eu de Reine parmi nous.

-Jamais de Reine parmi vous ? Sang des Dieux, que veux-tu dire ! ? Aurais-tu une mémoire faible comme celle d'un homme pour avoir oublié Demi-Lune ?

Persyex ressentit malgré elle une soudaine panique en entendant Penthésilée élever ainsi la voix. Cette reine guerrière lui faisait peur. Elle dit à mi-voix, le plus doucement possible, comme pour équilibrer les accents agressifs de l'Amazone :

-Je suis une Kère, ô Reine, et mon rôle est justement de préserver la mémoire de mon peuple.

-Une Kère ?

C'était la même intonation surprise que celle des deux autres guerrières auxquelles elle avait parlé. Même elle ne savait pas ce qu'était une Kère, à moins que sa propre mémoire ne la trahît.

-Les Kères sont les filles préférées de Nyx, les prêtresses.

-Les prêtresses ?

Penthésilée fronça les sourcils, puis se détourna pour contempler à nouveau la cité.

-Les Amazones n'ont pas de prêtresses. Et les Nyktéra qui suivaient Demi-Lune n'en avaient pas non plus.

Le crépuscule s'achevait. Persyex frissonna, elle n'était pas accoutumée à rester nue. La Reine l'attira près d'elle sous son manteau. Son corps était chaud comme parfois la terre lorsqu'elle retient la chaleur du Soleil. Lorsqu'elle était enfant, Persyex aimait s'allonger au début de la nuit sur le sol des endroits que le jour avait réchauffés, et en sentir la chaleur, sans devoir subir la violence de la lumière de l'Hypérion. À présent elle ne craignait plus le jour, mais sentir cette chaleur la réconforta encore.

Penthésilée, quant à elle, ne comprenait pas qu'une prêtresse ne connût point le nom de Demi-Lune. Elle avait de son ancienne amie un souvenir vivace que les années n'avaient pas effacées. Comment les Nyktéra eux-mêmes avaient pu l'oublier ? À moins que leurs Immortels n'aient choisi délibérément de taire son histoire ?

-Demi-Lune a existé, prêtresse. Je suis la seule des miens qui l'ait connue, mais elle a existé. Elle était ma sœur, ma vraie sœur, non pas celle que les liens du sang auraient pu me donner, mais sœur par l'esprit, par le choix. Je regrette que ton peuple ait oublié celle qui a été sa plus grande Reine.

Persyex pensa qu'il ne servirait à rien de répondre que si Demi-Lune s'était prétendue Reine, elle ne pouvait pas l'avoir été pour tout le peuple nocturne, ni que le savoir des Kères venait du Titan. S'il comportait des parties plus obscures, un secret de cette importance n'aurait pu être caché à toutes les Kères. Il eût dû exister un chant mentionnant ce nom, ne fût-ce même qu'un seul.

Chaque Kère recevait par ses rêves une partie des mystères de son peuple, parfois minime, parfois assez longue pour devenir de très longs contes, mais toujours unique. Elle transmettait toujours ce savoir par des chants qui circulaient dans tous les clans. Chaque parcelle de vérité avait ainsi des vers qui lui étaient consacrés, parfois nés sur les lèvres d'une seule Kère. Si isolée ou solitaire qu'elle pût être, une Kère transmettait toujours ses chants par ses rêves. À moins peut-être qu'elle fût l'une des Eskhataï...

Penthésilée était mélancolique, comme chaque fois qu'elle évoquait le nom de son amie. Persyex craignait que cette humeur l'amenât à lui reprocher de ne pas se souvenir de cette Reine inconnue, aussi elle lui demanda :

-Pourquoi êtes-vous venus à Cnossos ?

-Cnossos ?

-Oui, cette ville... C'est Cnossos. On peut lire le nom gravé sur...

-Lire ? Tu veux parler des petits symboles ? Nous ne savons pas lire ce langage.

-C'est le vôtre pourtant, puisque nous parlons la même langue.

-Non, fille de la Nuit. C'est un jeu des Océanides, rien d'autre.

Encore une fois c'était un ton qui n'admettait aucune réplique. Persyex aurait voulu ajouter que les Nyktéra utilisaient eux aussi l'alphabet. Mais puisqu'elle ne semblait pas le savoir, ç'aurait été insister encore sur ce qui contredisait son idée du peuple nocturne.

-Quant à ta question, reprit la Reine, nous avons fui le gel de nos terres.

-Le gel ?

-Tu n'as jamais vu une terre gelée ? Imagine un manteau de givre recouvrant un pays entier. Les animaux s'étaient enfuis et nous avaient laissés seuls. Lorsque le vent tombait, un silence de mort s'abattait sur nous tous. Alors nous sommes revenues sur la terre des hommes.

Elle eut un sourire à la fois triste et fier.

-Nous sommes le peuple-orphelin, et aucun Titan ne nous protège, aussi nous devons sans cesse errer d'une terre à l'autre, et parfois franchir les Mers. Mais au-delà il n'existe que des pays maudits, qui finissent toujours par nous chasser.

-Franchir les Mers ? Mais seuls les Océanides savent naviguer, vous qui n'avez pas les faveurs d'Océan, ni de Téthys, ni d'aucun des Titans des Mers, comment avez-vous pu faire ce voyage ?

Penthésilée referma sa main sur l'épaule de la Kère, jusqu'à lui faire presque mal.

-Ne sois pas trop curieuse, Nyktéron. T'ai-je demandé de livrer les secrets de ton peuple ?

Puis elle se releva et dit :

-Allons viens, la nuit est presque tombée, il faut nous rassembler dans le camp.

Persyex sentit que cette phrase était un ordre. Elle était prisonnière, cette fois encore. Elle obéit pourtant. Ses pouvoirs lui reviendraient sans doute avec le sommeil, et s'enfuir ne serait cette fois qu'un jeu d'enfant.

Les Amazones avaient allumé des feux dans toute la ville. Quelques rares hommes plantaient en terre de longues torches, tandis que d'autres servaient de la viande rôtie aux guerrières. Persyex remarqua alors que les guerrières étaient presque toutes des femmes. Il n'y avait que deux hommes en armes, tous les autres étaient affairés à quelque besogne subalterne. C'était la première fois qu'elle voyait une telle répartition des tâches.

Elle chercha Antinoüs des yeux, mais ne le vit pas parmi les hommes. Regagnant la tente de Penthésilée, elle vit Antinoüs, assis sous un olivier à l'écart. Il avait allumé un feu lui aussi. Quand il la vit il sourit et l'invita à partager son repas.

Elle s'assit près de lui et prit un morceau de viande qu'il lui proposait. Il ne savait pas allumer un feu comme les Nyktéra, calme et discipliné, pour éviter que les broussailles s'enflamment quand le temps est trop sec. Mais cela n'avait pas d'importance dans la plaine, et les flammes étaient plus belles ainsi.

-Antinoüs... commença-t-elle, pourrais-tu me dire comment vous avez pu traverser la Mer ?

Il la regarda, surpris mais sans méfiance, puis réfléchit un instant puis répondit simplement :

-C'est difficile à dire... C'est le secret de Penthésilée. Dis-toi seulement que nous sommes venus portés par les ailes de l'aigle.

L'aigle, encore. Elle ne comprit pas le sens de cette réponse, mais ne posa pas d'autre question. Un vent froid s'était levé. Elle rapprocha ses mains du feu. Elle aurait pu aller chercher ses vêtements, mais préférait rester ainsi près de lui. Lui aussi était nu. Ils étaient comme enveloppés ensemble dans la même chaleur que diffusait le feu, comme lorsque Penthésilée l'avait couverte de son manteau. Mais cette proximité avec Antinoüs lui était plus chère.

-Persyex, prends garde, lui dit-il. Quand ma mère vient te parler, prends garde à ce que tu lui dis. Elle s'est prise d'affection pour toi, mais elle est capricieuse et cruelle, et peut changer comme le vent.

Elle ne répondit rien. Elle voyait la nuit envahir le ciel et songeait que l'Amazone, si puissante fût-elle, ne pouvait rien contre ces ténèbres et l'abri qu'elles lui offriraient à nouveau, lorsque ses pouvoirs lui seraient revenus. Ces torches dérisoires qu'ils avaient fixés aux murs détruits de cette ville morte ne pouvaient enflammer le noir manteau de Nyx.

Ce fut en revanche sur un ton hésitant qu'elle demanda, comme on demande une faveur :

-Est-ce que... je peux dormir auprès de toi ?

Elle craignait de ne pas retrouver Atropos si elle était privée de sa chaleur. Et paradoxalement elle avait besoin de cet Amazone pour retrouver Nyx.

-Mais... Bien sûr.

Puis ils se turent. Antinoüs n'était pas accoutumé à ce qu'on lui demandât permission de quoi que ce fût, mais il ne songea pas à l'étrangeté de la situation. Le silence qui s'installa entre eux n'avait rien d'oppressant, il semblait au contraire sceller leur complicité naissante, sans que ni l'un ni l'autre ne sût sur quel sortilège inconnu elle reposait. Leur dîner achevé, il lui prit la main pour la conduire là où il dormait habituellement. C'était sous l'auvent de la tente, sur des peaux posés sur quelques dalles encore entières. Blottis sous les fourrures, ils s'enlacèrent étroitement, aussi naturellement que deux enfants. Et Persyex s'endormit en un instant, elle qui n'avait pourtant jamais dormi la Nuit.

-Où crois-tu aller Kère ?

L'enfant aux yeux bleus se tient devant elle.

-Voir la déesse sans visage ? C'est impossible, Kère. Elle est au-delà de cette porte étroite que tu as déjà franchie.

La porte qu'il lui montre est celle qui mène au domaine de Thanatos. Elle reconnaît les deux créatures de pierre qui en forment les limites.

-Cette fois elles ne te laisseront pas passer, elles te dévoreront sitôt que tu poseras le pied sur le sol du royaume des morts. Si tu parviens à échapper à l'une, l'autre ne te laissera pas t'enfuir.

Elle regarde l'enfant cruel.

-Qui es-tu ?

-Je ne suis qu'un reflet, ô Kère. Autrefois je gardais celle que tu nommes la déesse sans visage, qui alors n'avait pas été mutilée. Elle pouvait parler et chacun de ses mots était un mystère qui nous rapprochait de la vérité.

-Qui l'a mutilée ainsi ?

-Un fleuve maléfique dans laquelle elle s'est noyée, dont l'eau charrie l'oubli. Un fleuve qui ne descend pas des montagnes, mais sourd du cœur même du monde souterrain...

Sous ses pieds il rouvre l'abîme et elle voit cette eau chaotique qui irrigue les entrailles mêmes de Gaïa. Trois fleuves sillonnent le pays souterrain, trois filles d'Océan et de Téthys qui se sont perdues dans les Enfers de Khthôn aux mains profondes. Elles ont pour nom Achéron, Styx et Léthé. Achéron est la plus profonde, la plus ancienne, la plus secrète. Styx est noire et turbulente, et sa source dort au cœur de son palais aux colonnes d'argent.

-Léthé, elle, n'est pas véritablement un fleuve, dit l'enfant cruel, mais une eau suintante, comme une rosée que donnent les murs des Enfers. Elle se mêle aux sources, et qui boit de cette eau corrompue oublie toute sa vie. Une goutte seulement sur ta langue, ô Kère, et tu ne sauras même plus ton nom. Asperges-en tes yeux, et tu perdras la vue. Regarde à présent celle que tu crois déesse se pencher sur cette eau maudite.

-Je ne vois rien de tout cela, répond Persyex. Je vois une formidable créature assez puissante pour détruire une cité entière. Elle est née du monde souterrain des Enfers et pourtant son dos est pourvu de deux puissantes ailes dont elle ne sait pas se servir. Mais cette eau dont tu parles est entre les mains de ses maîtres.

L'enfant se tait et la regarde.

-Cette eau ne peut rien contre la déesse sans visage, continue Persyex. C'est à nous qu'elle est destinée. À nous les fragiles créatures de Prométhée. À nous les Mortels. Car la mémoire est notre seule force, cette mémoire que notre vie trop courte nous contraint à transmettre sans cesse.

L'enfant fait le geste de fermer les battants d'une porte invisible.

-Que vois-tu d'autre ?

-Plus rien. Je regardais par-delà la Porte Étroite, et tu l'as refermée.

À son réveil, Persyex était seule. Il faisait jour mais le Soleil était voilé par des nuages et la lumière était moins violente. Elle se redressa lentement, étirant ses membres ankylosés. Les mots du Rêve résonnaient encore en elle, mais elle savait qu'ils resteraient longtemps obscurs, et que leur sens, s'il devait se révéler, attendrait une autre heure que celle du réveil.

Elle regarda la ville silencieuse : Cnossos était presque déserte. Elle ne vit que trois hommes occupés à filer du lin. Ils avaient près d'eux un métier à tisser très semblable à celui qu'elle avait elle-même utilisé dans son enfance au Val-aux-Loups. Elle jeta sur ses épaules son manteau noir, s'en drapa sans l'enfiler, et s'approcha d'eux.

Ils ne portaient aucune arme. Seul un de ces très hauts arcs qu'elle avait déjà vus entre les mains des guerrières, plus grands qu'elle, était posé contre le mur auquel ils étaient adossés. Trois longues flèches étaient plantées dans le sol devant eux, sans doute pour pouvoir les encocher plus rapidement en cas de nécessité. C'était bien peu face aux Centaures par exemple, mais les Amazones avaient des lois très précises concernant la possession des armes, et en exclure d'office les hommes, jugés dans leur ensemble inaptes à les utiliser correctement.

Ils parlaient et riaient entre eux. Penchés sur leur ouvrage, ils ne la virent pas arriver et ne relevèrent la tête que lorsqu'elle fut devant eux.

-Où sont les autres ?

Ils se regardèrent entre eux, comme pour déterminer qui allait lui répondre, puis l'un d'eux dit, sans lever les yeux vers elle :

-Les femmes sont toutes parties.

-Parties ?

-C'est le jour des Ménades. Elles ne rentreront qu'au matin.

-Et vous ?

D'abord ahuris par cette question, ils lui répondirent que les hommes n'étaient évidemment pas autorisés à se joindre aux Ménades, même les rares guerriers que leurs rangs comptaient, et qu'aucun d'entre eux ne savait seulement de quoi il s'agissait.

-Et où est Antinoüs ?

L'homme eut un sourire, et lui indiqua une direction :

-Il est allé laver des vêtements à la rivière.

-Merci.

Ils la regardèrent partir en fixant ses jambes qui leur semblaient trop courtes, et dont la pâleur était encore accentuée par les pans désordonnés de son vêtement sombre qui oscillaient entre ses genoux.

-Je ne sais pas ce qu'Antinoüs lui trouve, dit l'un d'eux. Elle est petite et sa peau est blafarde. Elle n'a que sa flamboyante chevelure rouge pour elle.

-Tu oublies sa voix, dit son voisin. Elle a une voix de magicienne, douce et envoûtante. Il doit aimer cette douceur.

-Douceur ? Tu veux dire faiblesse ! Je n'aimerais pas appartenir à une femme comme elle.

Le troisième ne dit rien. Il suivait du regard cette jeune femme qui leur avait dit merci pour un si simple renseignement. Les femmes Amazones ne remerciaient un de leurs hommes qu'en de rares occasions. À ses yeux cette femme n'était ni faible ni douce, mais elle était étrangère, et c'était sans doute la plus grande qualité qu'il pouvait lui trouver.

Suivant la direction indiquée par l'homme, Persyex traversa un de ces petits bois sans âme auxquels elle était habituée depuis qu'elle avait quitté la plaine. En sortant de la ville

elle remarqua un haut bâtiment presque encore debout. Au contraire des maisons et des palais océanides, il était sans colonnes, sans péristyle et sans fenêtres. Démesurément haut, il s'élevait sur des fondations en cercle, bâti de petites briques assemblées patiemment. Une arche à hauteur d'homme en était l'unique entrée.

Au-dessus de cette porte elle reconnut la femme à la chevelure serpentine qu'elle avait vue sur les boucliers des gens de Cnossos. En entrant elle fut frappée par la fraîcheur soudaine de l'air. Ce temple étrange pouvait conserver une ombre tempérée comme celle des hauts arbres.

L'obscurité soudaine du lieu la surprit, et il lui fallut un moment pour s'y habituer. Ce temple rond était vide, hormis un grand bloc de pierre taillée, sur lequel un corps était étendu, immobile. Elle s'approcha et vit que ce qu'elle avait cru être un corps humain n'était que la forme.

De lui -ou d'elle- il ne restait que des cendres, qui avaient gardé sa silhouette, comme lorsque les Nyktéra brûlent en hiver des créatures de bois sculptées. Le feu les consume mais en respecte le dessin. Un infime courant d'air enlevait constamment un peu de ce sable gris si léger, et effaçait peu à peu les contours de ce gisant éphémère.

Elle repensa à l'idole sans visage et eut un brusque mouvement de recul.

-Qui va là ?

Elle se retourna : c'étaient les deux guerriers qu'elle avait vus la veille. Elle ne les avait pas entendus entrer. En l'absence des femmes c'était à eux que revenait la garde du campement. Ils avaient vu ses yeux briller dans le noir. L'un d'eux la mit en joue de son arc et lui cria :

-Sors d'ici sans tarder, Nyktéron ! Ou toute protégée de la Reine que tu sois, cette flèche te transpercera la poitrine !

Il se tenait comme les femmes, un pied en arrière et complètement fendu, de manière à tendre le plus possible son arc aussi haut que lui. À cette portée même les courtes flèches des Nyktéra sont fatales, pensa la Kère, qu'en serait-il de celle-là ?

Elle leva les mains pour montrer son intention d'obéir, puis ressortit lentement. Juste avant de retourner au jour elle entendit un bruit métallique. Elle jeta un regard par-dessus son épaule et eut le temps d'entrevoir la silhouette d'un homme enchaîné ; un homme assis dans l'obscurité, qu'elle n'avait pas remarqué en entrant. Il avait la peau sombre, sans aucun doute, peut-être un Océanide ?

-Ce prisonnier ne serait-il pas le secret qui t'a permis de franchir les Mers, ô Penthésilée ? se dit-elle une fois dehors.

Elle continua à marcher vers la rivière et trouva aisément Antinoüs. Agenouillé au bord du courant, il lavait ses cheveux en tenant sa tête penchée à fleur d'eau, courbé comme un roseau. Les Nyktéra eux aussi se lavaient ainsi, mais elle songea à Tanaquil et les siens qui s'abandonnaient gaiement à la caresse des flots. Il était aux enfants du peuple nocturne interdit d'entrer dans l'eau des rivières, mais Persyex savait que la Naiade le lui pardonnerait.

Elle attendit d'abord qu'il l'aperçût, puis elle posa son manteau, entra dans l'eau et l'invita à la rejoindre. Elle avait de l'eau jusqu'à la poitrine. Il se glissa à son tour dans l'onde et elle prit le morceau de savon qu'il utilisait et continua ce qu'il avait commencé. Les Nyktéra savaient eux aussi mêler de l'huile et de la cendre de bois pour fabriquer cette pâte odorante qui rendait au corps sa beauté.

Il laissa sa tête pencher en arrière et se laissa faire comme elle s'était laissée faire à l'ombre de la tente. Elle caressa longuement son crâne et sa chevelure qu'elle voyait dénouée pour la première fois. Elle n'était pas bouclée comme celle des Nyktéra ou des Océanides,

mais épaisse et raide. L'eau la rendait encore plus lourde et elle s'amusait à en rassembler des mèches et à les enrouler autour de son poignet.

Sa peau sous ses doigts ne semblait pas différente de celles qu'elle avait ressenties contre la sienne, et pourtant elle était émue comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Le courant massait doucement leurs corps en une caresse plus large et plus légère que toutes celles que Persyex avait pu connaître.

-Antinoüs...

Elle avait murmuré cela près de son oreille. Sa voix s'était teintée de sorcellerie et n'en était que plus belle.

-Pourquoi les femmes vous ont-elles laissées seuls, et où sont-elles allées ? L'un d'entre vous a bien dû observer ta mère et les autres guerrières à leur insu.

Antinoüs rit doucement. La magicienne était subtile.

-Pour devenir Ménades, *envoûtées*. C'est un rite de printemps, dont les hommes sont toujours exclus.

Il se retourna vers elle et prit son visage dans ses mains. Puis il continua en baissant la voix, couvrant à peine le murmure de l'eau :

-Elles boivent une liqueur étrange couleur de sang qui les enivre. Je les ai vues se transformer. Elles devenaient comme folles, chantaient des mélodies étranges, aux paroles incohérentes. Certaines buvaient de ce breuvage en le versant directement de l'amphore dans leur gosier, le laissant ruisseler le long de leur gorge. D'autres parlaient des visions que cette boisson leur donnait. Elles ont aussi dansé jusqu'à tomber à terre, épuisées. Cela ne dure que quelques heures, mais il leur faut longtemps pour récupérer.

-Tu les as observées si longtemps ?

Il eut encore un sourire :

-J'étais bien incapable de retrouver mon chemin seul. Elles ont longtemps dormi ensuite, et j'ai dû attendre leur réveil. Mais j'ai profité de leur inconscience -car même ma mère était soûle- pour leur voler un glaive.

-Un glaive ? Mais pourquoi ?

-Hormis les deux guerriers que tu as vus, les hommes n'ont pas le droit de toucher d'autre arme qu'un arc, en de rares occasions. Mais celle-là je l'ai gardée.

Il se regardèrent un moment sans rien dire, puis il dit simplement :

-Si les guerrières apprennent ce que je viens de te dire, elles me tueront.

Persyex ne sut que répondre. Chez les Nyktéra au contraire chacun portait une arme en permanence, pour chasser ou pour se défendre, pour survivre. On ne privait d'arme que les prisonniers ou les criminels. Sans comprendre les lois des Amazones, elle comprit que lui confier un tel secret était de la part d'Antinoüs la plus grande preuve de confiance qu'il pût lui offrir.

Leurs visages étaient si proches qu'elle n'eut qu'à avancer les lèvres pour lui rendre la pareille à la manière du peuple nocturne. C'étaient ainsi que les corbeaux nourrissaient leurs petits ou que les loups s'amusent, c'était ainsi que les Nyktéra se prouvaient leur tendresse et leur confiance.

Antinoüs avaient vu des guerrières s'embrasser ainsi, mais elles n'offraient jamais leurs lèvres aux hommes. Persyex en revanche avait déjà connu cette sorte de caresse, pourtant tout fut nouveau pour elle aussi. Il y eut d'abord la douceur des lèvres et de la langue, la manière dont leurs joues et leurs nez se rencontraient furtivement, les mains qui caressaient le cou de l'autre. Puis il y eut l'harmonie fragile de l'instant où il leur sembla ne plus faire qu'un, qu'ils prolongèrent jusqu'à ce que leurs corps s'unissent totalement. En nouant ses jambes autour des hanches de son amant et en l'attirant doucement en elle, Persyex eut la

sensation de danser pour Nyx, avec la même euphorie que celle qu'elle avait ressentie en découvrant la route des Océanides. La sensation et le plaisir étaient tout autres, mais le bonheur était aussi fort, et sans doute plus encore.

Bien plus tard, Persyex songea qu'elle était heureuse de n'avoir jamais vu un tel moment en rêve.

†

-Ô Reine, que vois-tu ?

-Je vois un autre vin emplir la coupe de Gaïa : notre sang qui abreuvera la Terre, coulant à flots comme ce nectar.

Penthésilée était la seule encore debout, et elle tenait son calice débordant de vin levé vers le Soleil couchant.

-À toi l'Hypérion, toit dont les enfants nous ramenèrent jusqu'ici. Je suis l'Aigle de Colchide, et je puis affronter ton regard même aux heures les plus glorieuses de ta brillance.

Elle tituba. Elle revoyait ce pays qu'elles avaient appelé Cime, aux si hauts plateaux que lorsqu'elles y regardaient le ciel, les étoiles semblaient prêtes à tomber.

-Mes filles... Ô mes filles mortelles...

Penthésilée regarda ses guerrières endormies, affalées les unes contre les autres. Certaines s'étaient même assoupies au fond d'un des grands pressoirs de bois dans lesquels elles avaient tiré le jus de la vigne l'été dernier en piétinant les fruits de leurs jambes nues. Joyeux labeur dont le vin des Ménades étaient la récompense. Si féroces combattantes qu'elles fussent, elles ressemblaient en cet instant à des enfants, ainsi abandonnées au crépuscule.

-Me pardonneriez-vous ?

Elle avait envie de pleurer. Mais c'était quelque chose qu'elle ne savait plus faire depuis qu'elle était immortelle.

-Me pardonneriez-vous d'avoir laissé la Colchide aux Géants du Froid ?

Aucune ne répondit. Elles étaient toutes plongées dans le profond sommeil que procure la pleine satisfaction des sens. Elle leva les yeux vers les rivages qu'elles avaient quittés, où une part d'elle était restée malgré elle, et demanda d'une voix brisée :

-Et toi, Nausicaa ? Me pardonneras-tu de t'avoir laissée, toi aussi ? Toi que j'aimais plus encore que notre pays perdu où nous sommes finalement revenues ?

Ce fut alors qu'elle vit l'aigle. Aussi étrange que ce fût de voir un aigle en plaine, il était bien là, perché sur un rocher. Il était plus petit que ceux de Colchide, et ses ailes étaient teintées de roux. Ou bien était-ce la lumière du couchant qui lui donnait cette couleur ? Elle voyait les ailes majestueuses de l'animal, ses gestes à la fois lents et puissants. Il n'avait pas replié ses ailes et donnait des coups de bec à quelque chose placé entre ses serres.

C'était un serpent, un long serpent noir qui tenait ses serres entre ses anneaux. Le bec du rapace ne parvenait pas à entamer suffisamment les écailles de son ennemi. Ils se blessaient l'un l'autre et s'épuisaient. Finalement le serpent parvint à enfoncer ses crocs dans la chair de l'oiseau, mais sa victoire fut vaine, car il ne parvint pas à se libérer des griffes enfoncées dans son corps.

Penthésilée s'empara d'un geste vif du reptile et referma son poing sur la tête de l'animal, puis l'étouffa. Puis elle dit en regardant en direction de la Mer :

-Je vous attends, Gorgones.

†

Les deux gardiens avaient allumé un feu devant la porte du Temple pour se tenir éveillés. Ils guettaient l'étrangère, au cas où elle voudrait désobéir. Cnossos était bien noire cette nuit-là, car trop peu de feux avaient été allumés en l'absence des femmes, et la Lune gibbeuse était à peine visible derrière les nuages.

Malgré leur vigilance, ils ne virent pas la Kère venir à eux. Ils ne l'entendirent pas se glisser derrière eux et entrer dans ce temple dont ils lui avaient interdit l'entrée quelques heures auparavant. Persyex jubilait : ils ne la voyaient pas. Cela signifiait qu'elle parvenait à nouveau à se blottir dans les replis du manteau de Nyx. Devait-elle en remercier Atropos ou Antinoüs ? Elle n'en savait rien, mais peu lui importait : elle se sentait plus heureuse que lorsque ce pouvoir s'était manifesté en elle pour la première fois, alors qu'elle n'était qu'une enfant.

Elle revit d'abord le gisant de cendres, et chercha des yeux le prisonnier. Elle le trouva à l'endroit où elle l'avait entrevu, recroquevillé sur le sol. Elle ne vit d'abord que son dos. Sa peau était noire comme du charbon. Ses jambes et ses bras étaient enchaînés au mur. Sans se rendre visible, elle lui toucha l'épaule.

Il se retourna brusquement, et elle vit ses yeux qui avaient la couleur de l'or en fusion. C'était un homme, un Mortel. Sa peau était complètement imberbe, et son crâne parfaitement lisse. Il avait peur, et ses lèvres tremblaient.

Peu à peu il put distinguer la silhouette de la Kère, et lut dans ses yeux le même effarement que celui qu'il ressentait. Qui pouvait bien être cette femme vêtue de noir qui semblait être arrivée de nulle part ? Il tendit les mains pour vérifier qu'elle était bien là et elle l'aida doucement à se relever.

Plus petit qu'un Amazone, il était cependant plus grand qu'elle. Il avait de longs yeux en amande sans cils ni sourcils, qui semblaient aussi avides de lumière que ceux de Persyex pouvaient l'être de pénombre. Son visage amaigri était couvert de marques de coups, mais elle devinait des traits allongés, plus dessinés par les os que par la chair.

-Qui es-tu ? murmura l'homme.

Il parlait sa langue, il était bien humain lui aussi. Elle essaya de sourire et répondit :

-Je m'appelle Persyex.

-Tu n'es pas Amazone. Que fais-tu ici ?

-Les Amazones m'ont recueillie par hasard, je suis Nyktéron.

-Le peuple de la Nuit...

Il la regarda plus attentivement, comme pour graver dans sa mémoire ce front pâle et ces yeux clairs. Nyx avait d'étranges enfants, elle leur avait donné plus de couleurs qu'elle n'en possédait.

-Pourquoi te retiennent-ils ici ? demanda la Kère.

-Pour que la lumière de l'Hypérion ne m'atteigne jamais. Pour me garder prisonnier.

-Te maintenir à l'ombre te rend prisonnier ?

-Oui, car c'est du Soleil que je viens.

Persyex resta un instant ahurie. Elle avait failli en crier de surprise.

-Un Héliade ! dit-elle en se forçant à parler à voix basse. Je ne vous aurais jamais imaginés ainsi.

Il eut un mouvement des lèvres qui ressemblait à un sourire.

-Je n'ai moi non plus jamais vu aucun des tiens, fille du peuple nocturne.

L'enfant du Jour et celle de la Nuit se regardèrent un instant en silence, fascinés de se voir si différents et si semblables à la fois. Elle posa la main sur les chaînes qui l'entravaient.

-Mais pourquoi Penthésilée a-t-elle fait de toi son prisonnier ?

-Elle me garde auprès d'elle parce qu'elle veut pouvoir retourner en Colchide, là où sa fille est restée.

-En Colchide ? Là d'où elles sont venues ? Mais alors... C'est toi qui leur as permis de franchir l'Océan ?

-Moi et Cléïante.

-Cléïante ?

Aétos lui désigna le gisant de cendres.

-C'est aussi ce qui m'attend si je reste trop longtemps ici. Privés de la lumière de l'Hypérion, nous nous consumons lentement jusqu'à devenir cendres...

-À qui parles-tu, Aétos ?

C'était la voix de l'un des deux gardes. Les deux Amazones étaient entrés dans le Temple, tenant chacun un brandon en guise de torche. Leurs yeux se posèrent d'abord sur Aétos puis cherchèrent l'étrangère dans l'obscurité. Persyex se plaqua dos à la paroi et progressa en crabe vers la sortie le long du mur.

-La Nyktéron était là, j'en suis certain, dit l'un d'eux.

-Il n'y a personne, pourtant.

-Qui sait de quoi elle est capable ? Les peuples que les Titans protègent ont chacun leur sorcellerie. Qui sait si comme Aétos elle n'a pas quelque pouvoir, une magie que la Nuit lui donnerait ?

Celui qui venait de parler ainsi donna un violent coup à l'Héliade qui s'écroula à terre en gémissant. Il l'eût encore frappé si son compagnon ne se fût interposé.

-Laisse-le, Cycnos, c'est inutile !

Mais Cycnos était furieux. Il savait que l'étrangère était entrée ici malgré sa mise en garde, et ne supportait pas d'être ainsi nargué sans même pouvoir prouver l'affront. Il dit au prisonnier d'un ton menaçant :

-Souviens-toi, Aétos ! La Reine a été claire, elle te préfère mort qu'en fuite ! Au moindre geste suspect je te supprime, sans même attendre que tu deviennes un tas de cendres comme l'autre !

Puis il se retourna et regarda tout autour de lui, en vain. Persyex venait de se glisser dehors, et courait le plus silencieusement possible vers la ville. Il dit alors à ces ténèbres qui étaient pour lui des ennemies, à l'intention de celle qui s'y réfugiait :

-Et toi aussi, étrangère... Prends garde à ne pas provoquer ma haine.

Mais la Kère ne l'entendit pas. Elle s'était déjà réfugiée dans les ténèbres de la ville. Les hommes y avaient préparé de la viande rôtie, mais elle ne se joignit pas à eux, bien qu'elle eût été privée de ce genre de mets depuis son départ du Val-aux-Loups. Antinoüs lui en apporta un morceau qu'il avait découpé directement de la carcasse, encore fumant. L'odeur en était si alléchante qu'elle mordit goulûment dedans alors qu'il la tenait encore.

-Doucement, tu vas manger mes doigts avec ! dit le jeune homme en riant.

Elle se mit à rire aussi, et faillit s'étrangler. Ils partagèrent cette viande comme ils avaient partagé leur rire, en jouant comme deux louveteaux, mêlant la tendresse des baisers échangés à la sensation de la chair fondant sous leurs dents.

-Où étais-tu partie, tout-à-l'heure ? demanda Antinoüs.

-Voir votre prisonnier, répondit Persyex sur un ton anodin.

-Aétos ?

-Oui, l'Héliade. Je lui ai même parlé.

Antinoüs ne songea même pas à lui demander comment elle avait pu tromper la vigilance des deux gardes. Persyex n'obéissait à aucune des lois auxquelles il était habitué, aussi il ne s'étonnait plus de son audace. Cette jeune femme qu'il tenait alanguie dans ses bras était

peut-être plus têtue encore que ne l'était sa sœur Nausicaa, laquelle avait tenu tête à leur mère.

-Antinoüs ?

-Quoi ?

-Ne me diras-tu pas comment vous êtes arrivés jusqu'ici ?

Têtue, en effet. 'Au point où j'en suis, qu'importe ?' se demanda le jeune homme, avant de répondre :

-C'est difficile à dire... Aétos et son compagnon Cléïante ont utilisé pour nous d'étranges sentiers qui ne traversent ni la Terre ni les Mers. Des routes invisibles que les grues empruntent dans le ciel. Nos corps étaient métamorphosés, mais je ne saurais te dire comment. Nous pouvions voler à la manière de ces grands oiseaux, portés par des vents chauds. À cette époque Aétos et Cléïante étaient nos amis.

-Aétos, votre ami ? Alors pourquoi Penthésilée le garde-t-elle enchaîné ?

Antinoüs posa un doigt sur ses lèvres pour lui signifier de parler moins fort, puis continua :

-Il a refusé de la conduire à nouveau en Colchide, pour qu'elle aille rechercher sa fille.

-Sa fille ?

-Oui : Nausicaa aux mains blanches. Ma sœur.

Il prit dans les siennes celles de la Kère.

-Presque aussi blanches que les tiennes. Peut-être est-ce pour cela que Penthésilée te traite en amie. Elle l'aimait plus que quiconque, mais elle ne voulait pas quitter le pays où elle était née, si hostile qu'il fût devenu. Ma mère s'était d'abord pliée à sa volonté, mais n'avait pas pour autant renoncé à la convaincre. Elle voulait retourner là-bas la rechercher sitôt que nous serions tous ici, sur la véritable Terre.

-Et pourquoi a-t-il refusé ?

-Il a dû demander quelque chose en échange, mais personne ne sait quoi. C'est depuis ce jour qu'elle a décidé que nous devions le priver de la lumière de l'Hypérion, afin qu'il puisse plus s'envoler, jusqu'à ce qu'il cède, lui ou Cléïante. Mais il ne cédera pas, j'imagine, et il en mourra, comme en est mort Cléïante. Nous sommes ici depuis si longtemps...

-Si longtemps ?

-Je n'ai pas compté les hivers, mais je n'étais qu'un enfant lorsque nous sommes arrivés.

'Alors voilà pourquoi on trouve des écrits de Marcheurs parlant d'eux.' pensa la Kère.

-J'ai vu Aétos et Cléïante dépérir peu à peu. Aétos serait déjà mort si parfois nous ne l'avions présenté au Soleil Couchant, pour lui rendre un peu de ses forces. Mais lui et Penthésilée sont restés tout aussi inflexibles l'un que l'autre. Même s'ils ont sans doute oublié la vraie raison de ce conflit. Je crois que ma mère a finalement renoncé à jamais revoir sa fille, et qu'Aétos attend la mort sans même plus savoir pourquoi.

-Et le père de Nausicaa ?

-Le père ?

Il la regarda comme si c'était un mot qui lui était inconnu.

-Il a bien fallu qu'un homme s'unisse à elle...

-Oui... Et alors ?

-Cet homme-là, c'est le père de Nausicaa, que pense-t-il de tout cela ?

Elle était décidément extraordinaire. Il se mit à rire :

-Mais... Ma mère elle-même serait bien en peine de savoir qui est le 'père', comme tu le dis. Et quand bien même, ce n'est qu'un homme, que pourrait-il avoir à dire à ce sujet ?

Persyex baissa la tête. Elle pensa à son propre père, mort alors qu'elle n'était qu'une enfant, ce père qu'elle et Euryassa avaient si peu connu et dont elles avaient si souvent

regretté le sourire tendre et les bras protecteurs. Pourquoi les Amazones se privaient-ils d'emblée de ce que la mort ne leur avait pas encore enlevé ? 'Peut-être est-ce ce qui fait vraiment d'eux le peuple-orphelin' pensa-t-elle.

-Et toi, demanda Antinoüs, comment es-tu arrivée jusqu'à nous, belle étrangère ?

Elle ne répondit pas : elle venait de s'endormir. Il l'étendit doucement sur le sol et ramena sur elle les pans de ses vêtements noirs.

Cette fois encore, Persyex s'est endormie pendant la Nuit, aussi Hypnos ne l'a pas entendue entrer. Cette fois encore Atropos seule l'attend. Elle est venue lui montrer un nouveau mur de fer et de bronze qui séparera les Mortels.

Persyex voit les navires échoués sur la rive. Ces hommes portent aussi la figure de la femme à la chevelure serpentine sur leurs boucliers. Eux aussi sont enfants de Téthys, mais ce ne sont pas les gens de Mallia. Ils sont plus nombreux et mieux armés. Trois Immortelles les guident, trois Immortelles vêtues de blanc.

Ces Océanides ne resteront pas sur la côte, une cité les attend, plus à l'intérieur des terres, là où ils ont bâti un palais en l'honneur de leur Reine et un temple dédié aux Titans qui les protègent. Ils ont rêvé de cette vallée fertile et de ses bois d'oliviers, et des piliers écarlates du palais.

-Tu as peur, Persyex ? demande la Moire.

Persyex acquiesce d'un geste imperceptible. Atropos continue de sa voix basse et rocailleuse :

-Éris et Némésis ont passé le mors aux chevaux noirs qu'elles ont volé à Téthys. Demain elles attiseront la haine de leurs fouets ardents. Les vois-tu, ô Kère ? Elles ont la peau blanche et les cheveux écarlates des enfants de Nyx, mais leurs yeux sont devenus d'un rouge vif comme la colère. Elles se régaleront bientôt d'un nectar de violence et se soûleront des bruits que fait le fer contre le fer, le fer contre la chair.

-Ne cherche pas à m'égarer, Atropos.

La Kère s'est approchée de la Moire, a saisi ses épaules et plongé ses yeux dans les siens. La Mortelle défie l'Immortelle. Elle s'est emparée de son propre rêve et Atropos n'en est plus la créatrice.

-Dis-moi, à présent, qui est cette déesse sans visage que je n'aurais jamais dû voir ?

Sa voix n'est pas impérieuse pourtant, mais suppliante.

-Qui suis-je pour vous, ô Immortelles ?

Atropos a changé de regard. Il n'y a plus dans ses yeux la bienveillance discrète que Persyex avait lue auparavant.

-Ai-je quitté les sentiers de ma destinée comme me l'a dit Lakhésis ? demande Persyex. Ai-je de moi-même rompu les liens invisibles que Klôthô a tissés entre moi et elle ?

-Non, Persyex, tu es toujours une Kère, répond l'Immortelle. Quand elle le voudrait, Lakhésis ne pourrait rompre le lien qui t'unit au Titan. Seule Klôthô a ce pouvoir.

Ni l'une ni l'autre ne détourne les yeux, elles se mesurent du regard.

-Ô Atropos, que faire de ces visions incohérentes ? Elles sont comme les mots d'un langage inconnu. Pourquoi jouez-vous avec mon esprit confus ? Afin d'effacer de ma mémoire l'image de cette idole torturée ?

Persyex pleure. Ces larmes appartiennent aux deux mondes. Les larmes qu'on verse en rêve sont une eau précieuse. Elles coulent sur les joues du rêveur pendant son sommeil, et le libèrent de ses peurs. Leur goût amer vient des chagrins qu'elles charrient, comme l'eau de pluie gonfle les torrents et emporte le bois mort.

Atropos se libère doucement de son étreinte.

-Tu aurais pu mourir, Persyex. Les corbeaux qui t'ont guidée auraient dévoré ton cadavre et les Eskhataï t'auraient guidée de l'autre côté de la Porte Étroite.

La Moire a disparu. Persyex entend pourtant encore sa voix, avant qu'elle referme les portes du Temple :

-Tu as foulé le sable où ta destinée était écrite, ce jour où tu t'es laissée guider par-delà la Porte Étroite par un rêve qui ne t'était pas destiné. Tu as rompu l'arrangement des lettres qui t'étaient consacrées. De cette heure nous avons perdu presque tout pouvoir sur toi, ô Kère. Tu es libre, comme ne peuvent l'être même les Immortels, et ces visions n'appartiennent qu'à toi.

La voix se fait plus faible. Atropos s'étend sur son lit de pierre et la laisse seule.

Et seule elle s'éveilla. Elle n'était pas étendue là où Antinoüs l'avait laissée, mais sur la pierre froide du Palais, dans l'un des rares endroits encore couverts par un toit. 'Je ne me souviens pas de m'être endormie ici', se dit-elle. 'Aurais-je marché pendant mon sommeil?'

Il était fréquent qu'une Kère fût somnambule, et Persyex l'était depuis son enfance. Agir en dormant était normalement une bénédiction pour une Kère, une forme d'ubiquité qui donnait à ses rêves une importance supplémentaire. Et certainement ce rêve était unique en son genre. *Tes visions n'appartiennent qu'à toi*, lui avait dit Atropos. Pour une prêtresse de la Nuit, c'était presque un non-sens.

Persyex sentait encore dans son dos les ailes que les Moires lui avaient données, ainsi que le lien invisible qui la reliait à elles. Mais Atropos lui avait dit ce que peut-être nulle Kère avant elle n'avait entendu. Elle était *libre*. Elle qui n'avait jamais voulu croire au destin s'en trouvait effectivement libérée. Levant ses mains au-dessus d'elle, elle les regarda comme si elle les voyait pour la première fois. Elle était libre, libre comme les premiers hommes qui avaient reçu le secret du feu du généreux Prométhée, libre de suivre ou non son désir de comprendre ce que cachaient ses rêves interdits. C'était à la fois exaltant et effrayant, une malédiction tout autant qu'un don.

'Qu'il en soit ainsi, Persyex, désormais tu n'obéiras qu'à toi-même.'se dit-elle.

Puis elle se redressa et vit devant elle cette tête couronnée de serpents que les Océanides portaient sur leurs boucliers.

Elle eut un violent mouvement de recul et poussa un cri étouffé, avant de se rendre compte que cette image terrifiante n'était qu'une fresque sur le mur devant elle. Le temps en avait épargné les couleurs et cette tête était étonnamment vivante, au contraire des masques hurlants qui ornaient les boucliers des gens de Mallia. On reconnaissait les traits délicats d'une jeune femme, et les serpents semblaient naître à peine des nœuds de sa chevelure noire, comme s'ils n'étaient encore qu'une menace. Un nom était écrit en hautes lettres près du sol, un nom qui était aussi un titre : *Μεδουσα*.

-Est-ce toi ou Atropos qui m'a guidée jusqu'à toi, ô Méduse, *Reine*? demanda-t-elle à la figure inanimée qui la fixait de ses yeux perçants.

Elle songea à ce qu'elle avait aperçu du visage de Deïno, puis à la peau grise des Moires et à cette amertume qu'on lisait dans leur regard. Tous les Immortels partageaient-ils cette mélancolie qui transformait peu à peu leur corps? Penthésilée seule ne portait aucune trace de la sorte. À moins que cette affliction n'eût pris pour elle la forme d'un tempérament violent et cruel, et conduite à asservir les hommes de son peuple, qui pourtant partageaient son sang.

Elle entendit un pas : c'était Antinoüs.

-Tu es là...

Persyex lui sourit puis ramena son regard vers la fresque. Elle paraissait si absorbée dans la contemplation de cette inquiétante figure qu'Antinoüs lui demanda pourquoi elle fixait le portrait de 'la reine aux serpents' avec tant d'insistance, au lieu de lui transmettre le message que sa mère lui avait confié pour la Nyktéron.

-La connais-tu pour la regarder ainsi ?

-Non, Antinoüs. Je ne la connais pas. Mais j'ai rêvé d'elle et des siens : les Océanides.

-Les Océanides, tu veux parler de nos ennemis ?

Persyex acquiesça.

-Ils seront ici demain, poursuivis la Kère. Ce sont les enfants de ceux qui ont construit Cnossos. Crois-moi, je les ai vus revenir à Mallia, une autre de leurs villes, et je ne me suis pas trompée.

-Demain ? Mais...

-Imagine, à présent, imagine ta mère et les femmes de ton peuple, face à un autre peuple en armes, venu retrouver ce qu'il pense être sa terre depuis toujours.

Antinoüs se tut. Les paroles de la Kère avaient pris cette résonnance étrange à laquelle les Nyktéra étaient accoutumés. À l'oreille du jeune Amazone, sa voix semblait s'être faite chair et ses mots marchaient à l'intérieur de son crâne.

-Imagine cette immortelle à la chevelure de serpents, cette reine aussi fière et impitoyable que votre Penthésilée... Imagine-la vêtue de lin blanc, montant un cheval vif et puissant, suivie par tous les siens, hurlant à en perdre la voix des sortilèges issus des profondeurs de la Mer, empreints d'une haine infinie.

Puis elle se tut à son tour. En évoquant ce qu'elle avait vu en rêve, la violence de ses visions lui était revenue à l'esprit, et elle eut, pour la première fois de son existence, peur de ses propres paroles. Elle baissa les yeux et murmura seulement :

-Tu me cherchais ?

-Oui, je... Je suis venu te dire que les femmes sont revenues, et que Penthésilée te cherche.

Sans un mot de plus, Persyex se releva et ils sortirent ensemble du Palais. C'était une heure avancée de la journée. La Reine était assise à l'ombre des arbres parmi ses guerrières, et aiguisait ses armes sur une épaisse lanière de cuir. Quand elle vit arriver la Kère, elle lui fit signe d'approcher et lui dit :

-N'abuse pas de ma complaisance, ô Nyktéron. Ne cherche plus à savoir ce que nous gardons enfermé dans le Temple.

Puis d'un mouvement vif elle lui mit la pointe son épée sous la gorge.

-Je puis être aussi cruelle que généreuse.

Elle appuya un peu plus fort, juste assez pour blesser superficiellement la Kère. Persyex s'immobilisa, mais soutint son regard et répondit :

-Je n'ai eu jamais l'intention de défier ton autorité, ô Reine. Mais prends la peine de m'entendre : une grave menace pèse sur les tiens.

Penthésilée abaissa son épée, et demanda, intriguée :

-Que veux-tu dire ?

-Les Océanides arriveront demain. Ils sont nombreux, plus nombreux que vous.

À la grande surprise de Persyex, l'Amazone lui répondit :

-Je le sais. Une de nos éclaireuses les a aperçus. C'est pour cela que nous fourbissons nos armes. Nous les attendons de pied ferme.

Persyex la regarda sans comprendre :

-Tu le sais et tu les attends 'de pied ferme' ! ?

-Bien sûr.

Persyex était ahurie :

-Mais... Tu peux éviter cela, tu peux partir trouver refuge ailleurs, ou bien négocier... Et tu choisis la guerre ? Même les hommes mourront : quand le combat sera achevé, les Océanides furieux les tailleront en pièces !

-Et alors ?

Penthésilée ne perdait rien de son tranquille aplomb.

-Et si jamais vous l'emportez... Qu'aurez-vous gagné ? Une terre souillée par le sang !

-Le sang irrigue la terre mieux encore que l'eau, Nyktéron.

Persyex se tut. C'était inutile. Sa voix n'avait aucun pouvoir sur Penthésilée et les siennes. Elle dit simplement d'une voix éteinte :

-Tu condamnes ton peuple à mort, ô Reine.

Penthésilée sourit et répondit doucement, comme si elle rassurait une enfant :

-Tu te trompes. Le peuple-orphelin est immortel. Son histoire n'est faite que de massacres, pourtant il renaît toujours. Si je meurs, je renaîtrai ailleurs, et je serai toujours Penthésilée, Reine des Amazones.

La Nyktéron ne la comprenait pas. Le sentiment d'horreur et de tristesse qu'elle avait refoulé en interrompant le récit de son rêve à Antinoüs s'imposa à nouveau à elle, avec plus de force encore. Elle eut l'impression de sentir déjà l'odeur du charnier qui allait ensanglanter la plaine de Cnossos. Penthésilée continua :

-Ne pleure pas pour nous, ô fille de la Nuit. Les Amazones et les Océanides sont ennemis depuis toujours. Si ton peuple l'a oublié, nous nous en souvenons. Il en est ainsi comme du Jour et de la Nuit : rien ne peut les réunir.

Persyex regarda un long moment la Reine sans un mot, pour imprimer en son esprit le visage de l'Immortelle, et sa fascinante beauté, car elle savait que ce visage allait disparaître. Puis elle se détourna et s'éloigna lentement des guerrières, plus déçue encore que lorsque Deïno l'avait traitée en ennemie.

†

Persyex regarda vivre les Amazones tout le reste du jour, convaincue qu'elles auraient disparu le lendemain, comme on regarde une flamme qui vacille. Les Amazones ne lui prêtèrent aucune attention, absorbées par leurs préparatifs guerriers. La Kère n'eût jamais pensé qu'on pût préparer une tuerie avec tant de soin. Chaque arme, chaque pièce d'armure, tout devait être parfait. Elles étaient aussi minutieuses et impatientes qu'Euryassa lorsqu'elle retendait son arc et aiguisait son poignard avant la chasse.

Les quelques hommes étaient occupés à remplacer les lanières de cuir des cnémides ou à recoudre les manteaux des guerrières, penchés sans un mot sur leur ouvrage. Les femmes s'amusaient à lutter à mains nues pour éprouver leurs muscles, et soulevaient autour d'elles toute la poussière des ruines. Trois d'entre elles jouaient une parodie de lutte avec deux petites filles qui riaient aux éclats. L'une prit à un moment dans ses bras la plus âgée des deux enfants, et la tint longtemps contre elle. Sans doute était-ce sa mère.

Il n'y avait qu'une mélancolie tranquille dans cet adieu muet à sa fille. L'Amazone ne pleurait pas, ne tremblait pas. Elle continuait à sourire, et Persyex se demanda si les morts accueilleraient les Eskhataï avec ce sourire si sereinement triste.

Quand vint le soir elles allumèrent un immense feu et les hommes les rejoignirent. Hommes et femmes réunis, les Amazones entonnèrent alors tous ensemble un chant grave de toutes leurs voix unies, interrompu seulement par la voix puissante de Penthésilée, qui chantait quelques mots repris ensuite par le chœur de tout son peuple.

La Reine chanta cette nuit l'errance du peuple-orphelin. Elle loua son irréductibilité et sa liberté sauvage. Elle chanta son irrespect des frontières qui séparaient les peuples titanides, elle raconta comment les Amazones avaient su dompter les chevaux, créatures d'Océan, soumettre un des fils de l'Hypérion, et comment Demi-Lune leur avait transmis les secrets des simples que les Nyktéra ne partageaient pas d'ordinaire. Elle chanta l'Aigle qui ne craint ni l'eau, ni les forêts ni les montagnes, ni le Jour ni la Nuit, et que rien ni personne ne peut faire dévier de sa route.

Persyex n'avait jamais entendu tant de voix à l'unisson. Les écouter ainsi ne fit qu'accentuer sa tristesse jusqu'à lui faire verser à nouveau quelques larmes. L'image du mur de métal qu'elle avait vu n rêve lui revint à l'esprit, et elle se souvint alors qu'il était fait d'armes brisées et entremêlées. Sur sa langue elle avait le goût du sang de Gaïa, de ce même sang qui allait couler à flot le lendemain.

Le chant des Amazones était long, il semblait ne pas devoir finir. Il avait la forme d'un dialogue entre Penthésilée et le vieil Ouranos, auquel elles étaient restées fidèles, ignorant la colère de Cronos. D'ordinaire Antinoüs lui donnait la réplique et chantait avec elle. Mais cette nuit-là il resta assis à l'écart, avec l'étrangère.

-Pourquoi Penthésilée tient-elle tant à cette terre ? lui demanda Persyex à mi-voix.

-Les deux enfants que tu as vues y sont nées. Chez nous les naissances sont rares, et le lieu qui les a vues est sacré. Et puis cette vallée est fertile et hospitalière, surtout en comparaison de la Colchide.

-Et qu'en pensez-vous vous-mêmes ?

-Nous ?

-Je veux dire... Qu'en penses-tu, toi ?

Antinoüs parut hésiter, comme si cette question cachait un piège, puis répondit :

-Que la Reine est notre seul recours. Pour les autres peuples c'est sans doute plus facile : ils ont de nombreux Immortels dans leurs rangs, et surtout les secrets de leur Titan pour les protéger. Penthésilée est la seule guide que nous aurons jamais.

Persyex eut un sourire un peu amer en entendant ces paroles : elles lui rappelaient ce que Tantale lui avait dit pour excuser les violences de Deïno à son égard. La soumission avait sans doute partout le même langage.

Antinoüs allait mourir le lendemain. Persyex le savait. Les épées océanides n'épargneraient pas son ami. La perspective de voir s'éteindre ce peuple audacieux et violent l'emplissait d'une tristesse ecœurée, qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant. Mais l'idée de perdre Antinoüs l'animait d'un tout autre sentiment : un sentiment de rage et de désespoir mêlés, qui était également nouveau pour elle.

Elle prit la main de son ami et lui murmura :

-Antinoüs, pourquoi as-tu gardé cette arme malgré l'interdit ?

Il parut surpris de cette question, qu'il ne s'était jamais posée à lui-même. Ayant réfléchi quelques instants il répondit :

-Je ne sais pas... Sa présence me rassure. C'est un secret qui me rend plus libre que les autres. Nous les hommes sommes contraints de suivre les guerrières partout où elles vont. Ce glaive me donne l'illusion de pouvoir partir à tout instant, seul. Même si je ne sais pas m'en servir.

-Je t'apprendrai, dit la Kère en souriant.

-Comment ça ?

-Je partirai cette nuit, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?

Elle serra sa main plus fort encore en disant cela, comme pour le convaincre de fuir, de désobéir.

-Je ne veux pas te voir mourir demain...

C'était presque une prière. Persyex remarqua que les lèvres d'Antinoüs tremblaient, et vit une larme discrète couler jusqu'à la commissure de ses lèvres. Il la prit par les épaules, l'attira contre lui et lui dit dans un murmure, sur un ton résigné :

-Même si elles te laissent partir, crois-tu que j'échapperai à leur vigilance ? Fuir maintenant est impossible, elles ont entouré la ville de sentinelles en prévision de la bataille qui aura lieu demain. Elles savent que la tentation de s'enfuir est plus grande que jamais avant un affrontement, et elles tueront quiconque voudra franchir leurs lignes. S'il faut mourir, que ce soit d'une main ennemie.

'Que t'importe, quand tu meurs ?' pensa Persyex 'Le fer est partout le même'. Mais elle dit simplement :

-Vous ne savez pas ce qu'est une Kère, semble-t-il, mais j'en suis une. Nyx nous a enseigné son art, et je puis te faire disparaître en elle avec moi. Crois-moi, si bonnes chasseresses qu'elles soient, les guerrières de ton peuple ne rattraperont pas une Kère en pleine nuit. Les Nyktéra sont un peuple de la Nuit, et cette nuit peut nous rendre invisibles.

Les pouvoirs magiques des peuples titanides étaient pour les Amazones des légendes plus que des vérités. Antinoüs regarda son amie d'un air sceptique. Il avait du mal à croire qu'il fût si simple de tromper les sentinelles qui entouraient Cnossos. Il avait tenté de s'enfuir une fois déjà, la veille d'une autre bataille, contre des Centaures. Si petit et agile qu'il fût, et bien qu'il eût choisi une nuit où la Lune était noire, il n'avait pas échappé au regard de l'une des guerrières.

Outre le javelot que la sentinelle avait envoyé lui transpercer la cuisse pour l'immobiliser, Penthésilée l'avait marqué au fer rouge à l'endroit de sa blessure, pour signifier son infâmie.

-Tu appartiens au clan, Antinoüs, lui avait dit Penthésilée. Nous t'avons nourri et protégé lors des jours de paix, fuir lors des jours de guerre est une odieuse trahison. Si le clan est détruit, tu ne dois pas lui survivre. Aucun Amazone ne devient l'esclave d'un autre peuple.

Et pour montrer à tous qu'elle n'était pas moins sévère à l'égard de son propre fils que de quiconque, elle avait conclu par ces mots :

-La prochaine fois, c'est la mort.

Il ne dit rien de tout cela à Persyex, mais murmura :

-Elles me tueront, fille de la Nuit... Si seulement tu m'avais dit cela hier, lorsqu'il était bien plus aisé de s'enfuir.

-Elles ne te verront pas partir. Fais-moi confiance. J'ai perdu ce pouvoir une fois, mais Nyx me l'a rendu.

Il se rappela alors la magie d'Aétos. Devenir un de ces oiseaux immenses qui traversent les Mers par la seule force de leurs ailes grises, portés par les vents chauds que créait l'Hypérion, lui avait paru une idée bien plus invraisemblable. Il l'avait fait pourtant, poussé comme tous les autres par la confiance que leur inspirait la Reine.

Il avait déjà confié à cette étrangère qu'il connaissait à peine un secret qui pouvait lui être fatal. Mais pourquoi finalement ? Peut-être parce qu'elle représentait tout ce qui lui était interdit, et il enviait sa liberté, son indépendance. On lui avait pourtant répété que les Amazones ne pouvaient prétendre à une autre vie, car ils n'avaient l'amour d'aucun Titan. Si Nyx protégeait Persyex au point de la rendre invisible, en ferait-elle autant pour lui, enfant triste du peuple-orphelin ?

Persyex sentit sa peur et se colla derrière lui pour le serrer fort contre elle. Ainsi enlacés, il ne formaient qu'un seul être pour quelques secondes, juste le temps d'effacer l'angoisse. Les liens de la tendresse sont souvent plus solides que ceux du sang ou de l'habitude : il

acquiesca de la tête, d'un geste presque imperceptible, et lui dit :

-Je te suivrai, ma Persyex.

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Elle sentit dans sa poitrine une soudaine vague de chaleur, à la fois semblable et différente de celle que le contact de leur peaux éveillait en elle. Elle le serra plus encore contre elle -si c'était possible- et le remercia d'un long baiser sur sa nuque.

-Je te guiderai par les chemins d'ombre, mon Antinoüs, murmura la Kère. Rassemble ce qui t'appartient et nous leur fausserons compagnie ensemble.

Ils retournèrent alors sans un bruit vers la tente que le jeune homme partageait avec sa sœur. Antinoüs rassembla ses quelques effets, ainsi qu'une gourde et un peu de nourriture séchée. En ressortant il alla prendre le glaive dont il avait parlé, qu'il avait dissimulé entre les pierres d'une ruine à l'écart des autres.

-Ne marche pas trop près des torches, ne parle pas, ne croise pas leur regard et tout ira bien, lui dit la Kère.

Elle lui prit la taille et partagea son manteau avec lui. Lorsque le lourd tissu noir se posa sur sa tête et ses épaules Antinoüs eut l'impression qu'il l'enveloppait entièrement, comme un être vivant se déployant pour embrasser deux personnes au lieu d'une.

Il vit alors une autre Nuit, telle que le Titan était aux yeux des siens. Elle n'était plus une contrée vide, illuminée seulement d'étoiles, mais à la fois un autre ciel et une autre terre. Nyx aux yeux clairs le regardait et les étoiles lui parurent plus proches que jamais.

-Elles ne voient plus, lui murmura la Kère à l'oreille. Viens.

Ils avancèrent ainsi, et Persyex emprunta pour eux le pas silencieux des prédateurs nocturnes. La Kère guidait l'Amazone par des pressions de son bras. Les guerrières posaient leur regard sur eux, mais ne voyaient que les ruines ou les arbres derrière eux. Pourtant elles semblaient instinctivement éviter de les rencontrer, sans qu'Antinoüs comprît comment un tel prodige était possible. Une seule les regarda un instant, écarta de ses yeux une mèche rebelle et fronça un instant les sourcils, puis détourna les yeux comme si elle n'avait vu qu'un spectre. D'ombre en ombre ils furent bientôt hors de Cnossos, sans avoir été vus de personne.

Une fois franchies les limites de la cité en ruines, ils ne cessèrent pas de marcher pour autant. Persyex le guidait le plus vite qu'elle pouvait, avec la même angoisse que celle qu'elle avait ressentie lorsqu'elle essayait de mettre entre les Centaures et elles le plus de distance possible avant le jour. N'était-ce pas déjà la troisième fois qu'elle fuyait ainsi depuis son départ ?

Soudain Antinoüs s'arrêta.

-Attends, dit-il. Je ne peux pas partir comme ça.

Persyex se retourna vers lui et lui dit d'un ton soudainement abrupt :

-Crois-tu qu'elles te laisseront partir, si tu vas leur dire adieu ?

-Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais si elles doivent toutes mourir demain, je veux être là pour le voir. Je veux savoir ce qu'il adviendra des miens... et de ma mère.

-Mais c'est dangereux...

-Persyex ! Si tu dis vrai, toute ma famille va mourir demain !

Elle se tut, intimidé par la souffrance et la peur qu'elle lisait sur son visage.

-Pars si tu veux, continua Antinoüs. Je resterai les observer de loin.

Il voulut dégager sa main mais elle le retint :

-Je te demande pardon. Nous allons rester ensemble, cette nuit va être longue pour toi.

Ils s'installèrent en haut d'une colline qui dominait les alentours. Antinoüs s'assit contre un arbre, puis respira profondément. Il avait eu si peur en traversant la ville avec Persyex

que son corps se détendit brusquement, le laissant épuisé. Cette nuit-là ce fut elle qui le veilla quand il s'endormit enfin, sans qu'ils eussent échangé un mot de plus.

Ce fut une nuit courte et lumineuse. Les feux que les guerrières avaient allumés dans les ruines de la cité mirent longtemps à s'éteindre. Parfaitement éveillée, Persyex regarda venir le jour qu'elle ne craignait plus à présent. Pourtant elle ne put profiter de cette aube, car dès les premières lueurs du jour elle entendit la rumeur des guerrières qui quittaient Cnossos. De leur promontoire, elle embrassait du regard toute la vallée. Elle les vit se disperser en haut de l'une des collines qui dominait la cité.

Les guerrières avaient nettoyé leurs chevaux et poli leurs armes. Ainsi vues de loin, leurs manteaux écarlates les faisaient ressembler à des fleurs. Persyex réveilla doucement Antinoüs ; celui-ci ne comprit pas tout d'abord où il se trouvait, comme si le souvenir de la nuit précédente s'était dissipé.

-Mais qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-il à la Kère.

-Regarde, lui répondit Persyex.

Elle lui désigna la foule des Amazones en armes, attendant les ennemis que l'aube allait leur apporter. Tout lui revint en mémoire d'un seul coup et il dit à voix basse :

-Ô Ouranos, protège ma mère et protège mon peuple...

Persyex le prit par les épaules et ils s'approchèrent, en restant toujours à couvert des buissons. Antinoüs ne parvenait pas à détacher son regard de cette scène, attendant avec un sentiment de terreur l'inéluctable affrontement qui allait suivre. Les guerrières s'étaient faites trop belles : leurs armes brillaient au Soleil naissant et elles avaient toutes revêtu leur manteau écarlate, couleur de la Mort. Certaines avaient dessiné sur leurs corps des motifs de couleurs vives pour effraier l'adversaire. Elles n'espéraient pas survivre.

Penthésilée avait compris que son fils était parti sitôt qu'elle était rentrée pour dormir dans sa tente. Il avait laissé la tente dans le même désordre que lors de sa tentative précédente. 'Mauvais fils' avait-elle pensé 'Je ne pensais pas que tu me trahirais une fois de plus'. Elle était ressortie et avait dit au ciel nocturne :

-Fuis le plus loin que tes jambes te porteront, fuis trois jours et trois nuits sans jamais t'arrêter, sans quoi je vous retrouverai. Toi et cette étrangère qui trahit la mémoire des Nyktéra. Prends garde, ô Antinoüs mon fils. Il ne suffit pas de tromper les sentinelles pour échapper à ma colère !

Puis elle avait lancé un javelot aussi loin qu'elle avait pu. Elle enrageait. N'avait-elle pas été assez dure quand elle l'avait châtié la première fois ? Évidemment il avait choisi une nuit où elle ne pourrait pas partir à sa recherche. Elle était surtout énervée de ne pas l'avoir prévu. Les préparatifs de la bataille l'avaient trop absorbée et elle ressentait cette fuite comme un coup de poignard dans le dos.

Furieuse avant même la bataille, elle avait peu dormi. Juste avant l'aube sa seconde Thalpéa était venue la tirer du sommeil. Thalpéa avait certainement remarqué l'absence d'Antinoüs, mais n'avait pas dit un mot à ce sujet. Elle avait aidée sa Reine en silence à oindre son corps d'huile pour rendre les prises moins faciles, puis la Reine s'était montrée à ses guerrières, qui l'avaient saluée d'une grande clameur.

À cheval parmi les siennes, elle attendait à présent, sans savoir que son fils et l'étrangère attendaient avec elle, quelque part dans les collines à l'entour. Il y eut un long silence, troublé seulement par les piaffements des chevaux excités par la tension que créait l'attente.

Puis, lorsque l'aube céda enfin le pas au jour, l'ennemi arriva.

Trois cavaliers apparurent d'abord dans le col de la vallée, sans doute des éclaireurs. Puis il y eut la rumeur des sabots de leurs chevaux. De là où elles étaient placées, elles purent voir la foule des cavaliers océanides apparaître à l'entrée de la vallée dans la lumière

froide du matin, comme une vague submergeant un rocher. Ils prirent place en hauteur eux aussi et les deux armées s'observèrent un long moment.

Bien plus nombreux que les Amazones, les Océanides montaient des chevaux à robe claire, plus petits et plus fins que les lourdes montures des Amazones. Hommes et femmes tenaient de longues lances et des arcs courts. Quelques-uns d'entre eux avaient des cuirasses de bronze, mais la plupart allaient au combat vêtus seulement d'une courte tunique. Tous, hormis les archers, avaient le large bouclier rond portant l'effigie de leur Reine Méduse, dont le regard pouvait pétrifier ceux qui le croisaient. Plus petits que les Amazones, ils avaient des lances plus courtes, mais le métal de leurs lames était meilleur.

Il n'y eut aucune hésitation de part et d'autre. Les Amazones mirent leur casque et crièrent d'une seule voix :

-Océan! Téthys! Céto! Nous ne craignons ni votre magie ni votre peuple!

Les Océanides répondirent par une volée de flèches qui allèrent s'écraser sur les boucliers de leurs ennemies, et commencèrent à dévaler la colline vers la vallée.

Trois cavalières galopèrent en tête. Leurs montures avaient une robe couleur d'écume, et semblaient à peine sorties du sein de Téthys. Il y avait Méduse et ses deux sœurs, Sthéno et Euryalé : les Gorgones. Elles étaient trois, comme l'avait vu Persyex, trois Immortelles nées des profondeurs de la Mer, trois vagues au goût de sel qui allaient emporter le peuple-orphelin en une tempête dont il ne reviendrait pas.

Les Gorgones tenaient chacune une longue lance de bronze à laquelle pendait des lanières de cuir hérissées de crochets. Sans casques ni armures, elles étaient vêtues de longues robes blanches qui recouvraient leurs jambes mais laissaient voir leurs bras et leurs épaules, dont la peau était lisse et mordorée comme celle d'un serpent. Des bracelets de métal enserraient leurs bras et leurs poignets.

Sthéno et sa sœur Euryalé portaient chacune un voile qui cachait tout leur visage, jusqu'à leurs yeux. Elles guidaient pourtant leurs chevaux avec une parfaite maîtrise. Méduse elle ne portait aucun voile. On pouvait voir la pupille noire de ses yeux d'or, fine et sans iris comme celle des reptiles. Sur sa tête sifflaient des serpents noirs qui formaient comme une chevelure née de sa peau écailleuse. Malgré son terrible aspect, ses traits avaient la beauté d'une mère quand elle sourit à son enfant. À son cou brillait un collier d'argent fait de neuf chaînes entrecroisées.

Les trois Gorgones menaient leur peuple à la guerre. Persyex avait rêvé cette guerre, mais cette vision lui parût pourtant autrement terrifiante que ce qu'elle avait imaginé dans son sommeil. Des deux flancs opposés de la vallée de Cnossos les deux hordes à cheval fondaient l'une sur l'autre en hurlant. La Kère eut envie de fermer les yeux mais elle en fut incapable, elle ne pouvait que regarder ce dont elle ne connaissait que le nom : la guerre.

Cela n'avait rien à voir avec les escarmouches entre les Marcheurs et les Centaures ou les Satyres, ni avec les conflits qui opposaient parfois les différents clans de Nyktéra. C'était une journée sanglante, un jeu mortel dont personne ne pouvait s'échapper, qui n'aurait d'autre issue que la mort.

Quand les deux nuées se rencontrèrent, Persyex sentit la main d'Antinoüs serrer la sienne si fort que c'en fut douloureux. Les Gorgones et Penthésilée avaient lancé leurs gens si furieusement les uns contre les autres que de nombreuses lances se brisèrent sur les boucliers à l'instant du choc. D'autres pénétrèrent dans la chair, ou assommèrent les cavaliers qui furent vite piétinés par les chevaux affolés, dont les hennissements couvraient le fracas des armes.

Les Océanides ne portaient que peu de casques, aussi les Amazones frappaient à la tête et à la gorge, tandis que les Océanides transperçaient leurs poitrines et leurs ventres

sans protection. Les archers tiraient autour d'eux, en tenant avec les dents les rênes de leur monture. Il fallait frapper, frapper sans cesse et sans relâche, malgré leurs blessures béantes et l'épuisement du carnage.

Le visage et les membres couverts de son propre sang autant que de celui qu'elle avait fait couler, Penthésilée se fraya un chemin à la lame de son épée jusqu'aux Gorgones qui étaient parvenues à rester ensemble malgré la mêlée. Un cavalier s'interposa et enfonça sa lance dans le poitrail de son cheval qui s'écroula en hennissant de douleur. Elle eut le temps de sauter à terre pour ne pas se retrouver écrasée par le poids de l'animal, puis, s'accrochant à l'encolure du cheval de son ennemi, se hissa et glissa sa lame dans la gorge du jeune homme. Rejetant le corps à terre, elle se mit à califourchon et lança sa nouvelle monture d'un violent coup des talons vers Méduse.

La Gorgone avait perdu sa lance, mais elle arracha de sa cuisse deux longues flèches amazones qui y étaient plantées, et se jeta à la rencontre de Penthésilée. Les deux Immortelles n'eurent le temps d'échanger qu'un bref regard, mais l'Amazone sentit tout son corps se raidir et devenir froid comme de la pierre, tandis qu'elle ne pouvait pas détacher ses yeux de ceux de la fille de Cétéo, lumineux et changeants comme la flamme d'une torche.

Elle ne se laissa pas envahir par la paralysie pourtant et trancha le poignet de son ennemie, sans pouvoir éviter cependant la pointe d'une des flèches que tenait la Gorgone, qui pénétra profondément dans son œil droit par la fente de son casque.

Se mordant les lèvres pour ne pas crier, la Reine des Amazones lâcha son arme et chancela, mais parvint à se maintenir en selle. Un flot de sang s'échappait de sa blessure béante, tandis que son cheval poursuivait sa course effrénée. Elle trouva pourtant la force d'arracher son casque d'un geste furieux et de l'abattre de toutes ses forces sur le crâne d'un jeune guerrier océanide pour lui arracher sa lance des mains, lequel tomba à terre et fut aussitôt piétiné. Puis levant haut sa lance, elle hurla un long cri de haine et de souffrance :

-NAUSICAA !

Ce nom fut alors hurlé si fort que tous cessèrent de combattre un instant. Voulait-elle que sa fille l'entendît par-delà l'Océan, ou par-delà la Porte Étroite qui mène au royaume des morts ? Les Amazones qui vivaient encore l'entendirent, et le reprirent à leur tour en l'honneur de celle qui deviendrait la dernière d'entre elles, et reprendrait le nom sacré de Penthésilée. Elles le scandèrent comme une incantation, comme si ce simple mot devait redoubler leur ardeur et leur faire oublier leurs blessures.

Le combat reprit alors, plus acharné encore, car les Amazones avaient compris qu'elles ne survivraient pas. De moins en moins nombreuses, elles se rassemblèrent par petits groupes pour combattre dos à dos, formant ainsi d'étranges insectes hérissés de métal et de haine, tandis que la marée océanide se refermait inexorablement sur elles, payant de ses courageux enfants chaque Amazone à terre.

Plusieurs Océanides entourèrent Penthésilée, mais elle se dégagea d'un large mouvement circulaire de sa lance, fendant en deux le visage d'une jeune fille qui tomba à terre en hurlant, ses deux mains sur ses yeux. Elle lança sa monture comme pour sortir du combat, puis fit volte-face brusquement.

Son cheval se cabra violemment, manquant de la faire tomber, mais l'Amazone le maîtrisa. Elle se retourna vers Méduse et fondit sur elle à nouveau. Elle jeta à bas de leurs montures ceux qui tentèrent de s'interposer, en les frappant aux hanches ou à la tête de sa lance. Elle n'était pas fille de Téthys, mais ressemblait pourtant en cet instant elle aussi à une vague furieuse, créée par la colère d'Océan et que rien ne pouvait arrêter.

Les trois Gorgones se réunirent pour faire face, Sthéno et Euryalé tenant fermement leurs lances devant elles pour protéger leur sœur. Lancée à plein galop, l'Amazone semblait

prête à s'empaler sur leurs lames, mais elle se mit debout sur sa selle juste avant d'atteindre ses ennemies, jeta sa lance droit vers la gorge d'Euryalé, puis dégaina un poignard court.

Juste avant le choc elle bondit de la selle vers Méduse, encore animée de la vitesse du cheval, son arme pointée vers le cœur de la Gorgone. Elles se heurtèrent avec tant de violence qu'elles furent toutes deux projetées à bas du cheval, et roulèrent dans la poussière, enchaînées l'une à l'autre. Ayant enfoncé son arme jusqu'à la garde dans le ventre de son ennemie, l'Amazone se releva d'un bond. Les serpents de Méduse avaient planté leurs crocs partout dans la chair de son visage, et y avaient creusé de profonds sillons ensanglantés, l'aveuglant tout-à-fait.

Ainsi Penthésilée, Reine des Amazones, ne vit pas les multiples lances qui la transpercèrent de part en part sitôt qu'elle se fût relevée. Sans doute ne s'en était-elle pas rendue compte, mais les dernières de ses guerrières étaient mortes. Les survivants océanides avaient aussitôt fondu sur elle comme un essaim de frelons.

Antinoüs voulut se précipiter vers sa mère, mais Persyex le retint de toutes ses forces et enfonça sa main dans la bouche du jeune homme pour l'empêcher de crier. Il la mordit jusqu'au sang pour étouffer le hurlement qui naissait en lui et donna un violent coup de poing sur le sol.

La Kère le tint contre elle jusqu'à ce qu'il se fût un peu calmé. Alors elle le regarda et fut surprise de voir ses yeux secs. Malgré sa douleur il ne pouvait verser aucune larme. Elle prit son visage entre ses mains et posa son front sur le sien. Sa magie était impuissante à le soulager de sa peine, aussi elle fit appel à toutes les ressources de son amour pour lui. Elle passa ses doigts doucement sur ses yeux et ses sourcils, et ce furent ses caresses qui permirent au jeune homme de retrouver le chemin des larmes.

Méduse, elle, vivait encore. Elle se releva péniblement, tenant son membre sectionné dans des pans de sa tunique en charpie. Le coup de poignard de l'Amazone l'avait grièvement blessée, mais son sang noir avait cessé de couler et déjà la blessure se refermait. Des armes ordinaires ne pouvaient avoir raison de la fille préférée de Céto. Euryalé en revanche ne se releva pas. La lance avait transpercé sa gorge et avait eu encore assez de force pour se planter en terre de toute la longueur de sa lame. Mais la Gorgone était elle aussi immortelle. Mourir ainsi ne signifiait rien pour elle. Elle renaîtrait bientôt parmi les siens.

La Reine des Océanides regarda la Vallée qu'ils avaient si chèrement reconquise et dit aux siens de sa voix rauque :

-Cnossos nous est rendue.

Une immense clameur s'éleva alors parmi les survivants. Ils levèrent leurs armes encore maculées de sang vers le ciel et lancèrent leurs montures vers les ruines où les derniers Amazones attendaient la mort.

†

Le crépuscule était enfin venu. Antinoüs et Persyex descendirent vers le lieu où la bataille avait eu lieu. Ni l'un ni l'autre n'avait encore respiré le vent pestinential qui survole un charnier. Ils avaient noué de larges tissus autour de leur visage, ne laissant de place que pour leurs yeux, et avançaient précautionneusement, non point à cause des Océanides qui s'étaient rassemblés dans les ruines de leur ville pour se remettre du combat et n'en étaient plus ressortis, mais de peur de marcher sur un mort.

Antinoüs cherchait parmi les visages convulsés celui de sa mère. Certains étaient morts simultanément et la Mort avait figé leur expression de souffrance et de peur en même temps qu'elle les avait enchaînés l'un à l'autre par la raideur de leurs membres. La terre mêlée au

sang, séchée ensuite par le Soleil, avait produit une étrange poussière rouge qui recouvrait le cuir de leurs sandales.

Quand ils retrouvèrent Penthésilée, elle gisait au sol, huit lances encore fichées dans son corps, que les Océanides n'avaient pas osé reprendre, peut-être par crainte de la voir se relever encore. Sa bouche était encore ouverte et la vermine y pénétrait. Ses yeux crevés avaient tant saigné que tout son visage était rouge de sang.

Sans que Persyex pût comprendre d'où lui venait un tel cran, Antinoüs retira d'abord une à une les armes plantées dans le corps de sa mère et la recouvra de son habit. Puis il prit sa main dans la sienne et put enfin pleurer. Persyex se tenait debout à l'écart. Un vent froid balayait ce lieu sinistre et elle avait ramené sur ses épaules son long manteau. Elle regardait pleurer son ami, sans qu'aucune parole de réconfort ne lui vînt. Il lui appartenait de se libérer de sa douleur par ces larmes, et si forte que fût sa tendresse pour lui, elle ne pouvait que le laisser seul en cet instant. Plus tard il aurait besoin d'elle, lorsqu'il serait véritablement seul.

Ils restèrent ainsi un long moment. Antinoüs laissa longuement fondre en lui sa douleur, mêlée au sel de ses larmes. Puis il se releva et dit en guise d'adieu ces mots que sa mère avait chantés la veille :

*αιετος εν πετρησι κυει τεξει δε λεοντα
καρτερον ωμηστην, πολλων δ'υπο γουτανα λυσει*

Penthésilée avait chanté une Aigle qui enfanterait un fauve puissant et carnassier, et ce rejeton monstrueux devait briser les genoux des ennemis. Cet animal devait symboliser la fureur conjointe de toutes les guerrières, propre à faire reculer même une armée de guerriers cinq fois plus nombreux qu'elles. Au vu des lances fichées dans ce corps qui l'avait porté, ces paroles belliqueuses étaient maintenant empreintes d'une amère ironie. Il savait que Penthésilée reviendrait, mais il avait perdu sa mère à tout jamais.

Sans doute avait-il mille autres choses à lui dire, à présent que plus rien ne lui interdisait de lui adresser la parole. Mais cette fois ce serait elle se tairait. À la tristesse de l'avoir perdue s'ajoutait en lui le regret de ne lui avoir jamais parlé d'égal à égal. La violence que sa mère avait exercée sur lui depuis toujours avait fait de lui un être dissimulateur, fourbe et servile. Cette nuit-là, Antinoüs fit des adieux muets également à cet être qu'il portait en lui, cet Amazone veule qu'il n'aurait plus à utiliser.

Puis il se détourna et fit signe à Persyex qu'il était prêt à la suivre. Main dans la main, comme s'ils craignaient de se perdre, ils refirent le même chemin en sens inverse, pressés de partir. Pourtant la Kère s'arrêta juste avant de quitter le charnier :

-Attends...

L'odeur du sang attirait les Titans, comme si cette bataille n'avait été qu'un sacrifice. Persyex avait les yeux fixés sur les corps emmêlés : elle voyait une ombre penchée sur les plaies ouvertes. Elle la voyait fermer les yeux des agonisants et les soulager de leurs souffrances de son froid baiser. La première des filles de Nyx était venue pleurer ces âmes consumées sur l'autel de la haine. Elle l'appela à voix haute, presque en criant :

-Thanatos !

Mais la Titanide ne répondit pas. Persyex la voyait distinctement à présent, éclairée par la lumière de la Lune qui venait de se lever. Elle portait un masque blanc qui n'avait qu'une ouverture à l'endroit de l'œil gauche, cerclée de noir. Cet œil ne regardait pas, il capturait toute chose sur laquelle il se posait. Thanatos était vêtue d'une longue robe noire. Des chaînes entrecroisées, faites d'un métal incorruptible couleur d'argent, formaient une étrange parure sur son habit sombre. On ne pouvait même pas voir ses mains, car elle

portait des gants d'un tissu aux reflets plus clairs, qui paraissait vivant comme une seconde peau.

Antinoüs tenait la main de son amie étroitement serrée dans la sienne. Il ne voyait pas Thanatos mais devinait sa présence. Il attira la Kère à lui pour l'entraîner loin de la gardienne des Morts, mais Persyex se tourna vers lui :

-Laisse-moi aller, Antinoüs. Cette fois c'est moi qui dois rester seule.

Elle se défit gentiment de son étreinte, et caressa le visage de son ami pour le rassurer.

-Cette fois il n'y a pas de porte qui me sépare d'elle. Je dois aller lui parler. On ne parle jamais que seul à seul avec l'ombrageuse fille aînée de Nyx.

Antinoüs ne croyait pas qu'on pût parler à Thanatos. Elle n'était pour lui qu'un gouffre béant dans lequel la Kère allait disparaître, comme sa mère et tous ceux qui reposaient ici. Pourtant Persyex lui souriait et semblait d'un calme parfait.

-Aie confiance, mon doux ami. Aie confiance, je suis une Kère. Elle me laissera repartir.

Et malgré l'angoisse qui se lisait sur le visage d'Antinoüs, Persyex s'éloigna de lui de quelques pas et s'allongea entre les cadavres, en imprégnant son manteau de leur odeur. Elle savait qu'elle attirerait ainsi Thanatos à elle.

Puis avec des gestes étrangement tendres, elle attira contre son sein le corps d'une Amazone et celui d'un Océanide. L'Amazone avait eu la gorge et la poitrine transpercées et le crâne de l'Océanide était fendu en deux. Ils avaient encore les yeux grand ouverts. Elle eut bientôt le visage couvert de sang qui se mêlait à ses larmes. Ainsi abandonné au plaisir des armes, ces sangs mêlés n'étaient plus que le sang de Gaïa, que partageaient toutes les créatures entre Ciel et Terre, et qui retournait lentement à la Mère en abreuvant le sol.

Elle sourit une dernière fois à Antinoüs. Il avait encore les mains tendues vers elle en un geste suppliant. Mais elle lui fit signe de l'attendre et, si inconcevable que cela parût en un tel endroit, Antinoüs la vit s'endormir. Il s'approcha malgré la répugnance que les corps mutilés lui inspiraient, et s'assit près de sa tête.

Les traits de la Kère étaient immobiles et pourtant son expression changeait sans cesse. Il voyait ses yeux bouger sous ses paupières, et sa poitrine se soulever régulièrement. Elle semblait si sereine qu'il oublia l'odeur du sang. Le sentiment de calme qui émanait de Persyex n'avait rien de l'affreuse ataraxie des Morts, il était aussi vivant que la plus furieuse des colères.

Elle parlait dans son sommeil, et il lut sur ses lèvres la prière qu'elle adressait à la Titanide. *Ô Thanatos. Ô Reine des Morts, fille aînée de la Nuit, toi qui créas l'écriture, tends vers moi tes mains d'argent et souris-moi sous ton masque.*

Ce n'est ni un véritable sommeil, ni la sinistre punition de Moros. C'est un cauchemar sans violence et sans terreur, un rêve sombre qu'elle a appelé à elle. La Porte Étroite n'existe même plus, elle est tombée sans un bruit, découvrant une ville à moitié enfouie dans le sable, s'enfonçant un peu plus à chaque seconde. Une cité bâtie seulement par les souvenirs et les regrets des Morts, sans autre logique que le refus de l'oubli. Faite de pierres et d'arbres morts, elle tend vers Persyex ses innombrables rues dans lesquels on ne peut entendre même le bruit de ses propres pas.

N'oublie pas, Persyex : toi qui est vivante ici, tu n'entendras que des murmures, et garde-toi de parler à voix haute. Ne quitte pas la protection du Titan, ne te rends jamais visible. Car les Morts n'ont faim que de cette vie dont tu regorges.

-Je t'attendais, audacieuse Kère.

Grande comme un chêne, Thanatos la tient sur sa main comme Persyex le ferait d'un mulot. Elle a ôté son masque et s'est penchée vers la créature venue à elle. Elle a en cet

instant un visage presque identique à celui de la Kère. Les traits sont les mêmes mais il manque une étincelle dans le regard, un imperceptible mouvement des lèvres ou des cils.

-Ne crains rien, ô Persyex, dit la fille aînée de Nyx, ce visage que tu vois n'est pas le mien. C'est celui que tu verras tant que tu ne seras pas des nôtres. Seules les Eskhataï connaissent mon vrai visage. Personne d'autre ne sait me regarder vraiment.

Persyex est à présent sur l'escalier qui mène à l'idole maudite, à l'endroit où l'enfant cruel à la peau bleue l'avait arrêtée. Thanatos a pris taille humaine et se tient sur les marches. Persyex s'incline et la salue.

-Que viens-tu faire ici ? lui demande l'Immortelle aux mains d'argent.

Ce n'est qu'un murmure, et pourtant Thanatos l'entend distinctement :

-Je suis venue pour apprendre.

-Et que crois-tu pouvoir apprendre par-delà la Porte Étroite ?

-Le secret d'un Rêve qui ne m'était pas destiné.

Thanatos s'approche et respire l'odeur de sa peau.

-Tu t'es souillée du sang des morts pour cela ?

Ce n'est plus qu'un souffle né des lèvres tremblantes de la Kère :

-Le même sang coule en moi, ô Reine des Morts.

Thanatos semble grandir à nouveau et se pencher sur elle comme une fleur venimeuse. Ses doigts s'allongent et la tâtent comme les antennes d'un insecte.

-Tu es comme Atropos, insoumise. Mais tu ne deviendras jamais une Immortelle. À quoi pourrait te servir un tel savoir ?

Persyex ne devrait pas pouvoir prononcer ni même penser la moindre parole, horrifiée par les métamorphoses soudaines de l'Immortelle. Pourtant elle répond :

-J'ai suivi la route de pierre des Océanides, j'ai suivi le corbeau qui m'a conduite au corps de l'Hamadryade, j'ai suivi Éris et Némésis et la guerre dont elles se sont nourries... Je veux suivre le sentier qu'a tracé devant moi cette déesse sans visage, même s'il ne m'était pas destiné. Et sans que je sache pourquoi, il conduit à ton domaine. Tous ces chemins que j'ai suivis se rejoignent peut-être au-delà du mystère.

Thanatos reprend à nouveau forme humaine.

-Comme une Amazone tu ne renonceras pas, et pourtant tu n'as ni leur haine ni leur aveuglement.

Elle tend à Persyex sa main ouverte, contenant un morceau d'argent, rond comme la pleine Lune.

-Place-le sur la langue.

Le métal est froid mais Persyex obéit.

-Ce n'est pas moi qu'il te faudra convaincre, mais celles qui me servent. Elles sont plus jalouses de leurs secrets que le Roi Cronos lui-même. Va, nul enfant armé ne t'arrêtera cette fois-ci. Mais prends garde de ne rien dire avant que Charon n'ôte cette pièce de ta bouche.

Puis elle s'écarte et laisse la Kère franchir le seuil que gardait l'enfant, le seuil qui conduit à l'abîme. Persyex déploie ses ailes et se laisse tomber lentement, comme une dérisoire feuille d'arbre entre les parois béantes. La pierre a mille couleurs étranges entrelacées, cachées à moitié par les nuées blanches qui s'échappent du gouffre.

Lorsque ses pieds touchent le sol, elle les voit formant un large cercle autour d'elle. Elles portent les habits des Kères, et leurs traits sont ceux du peuple nocturne. Chacune tient une longue lance à lame d'argent. Ni mortelles ni immortelles, elles sont faites de chair et de sang mais ne respirent pas, et leurs corps ne projettent aucune ombre.

Persyex croit reconnaître l'une d'elles : Phylira. Persyex se souvient alors qu'après avoir été avant elle l'une des Kères du clan du Val-au-Loup, Phylira a disparu un soir, comme elle.

Elle semble n'avoir pas vieilli et lui sourit tristement. Les autres la regardent intensément, comme si elles cherchaient à lire ses pensées. Un seul homme se trouve parmi elles. Il n'est qu'à moitié Nyktéron, et partage le sang d'un autre Titan : l'Erèbe, le frère de Nyx. Il a les mêmes yeux qu'elle, mais sa peau et ses cheveux sont couleur d'orage.

C'est lui qui s'avance pour prendre de sa main grise la pièce d'argent que la Kère a gardé sur sa langue. Elle peut demander enfin :

-Qui êtes-vous ?

-Nous sommes les Eskhataï.

Chapitre 3

Jeux cruels

Maledrin éteignit sa lanterne. À en juger par le bruit caractéristique du glissement d'écailles sur la pierre, un Basileus n'était pas loin. La galerie était trop étroite pour pouvoir utiliser son glaive, aussi elle sortit de sa ceinture le plus silencieusement possible un de ses deux poignards courbes, conçus précisément pour combattre cette sorte de monstre, après avoir signifié d'un signe de la main à Dynaïe de se faire la plus silencieuse possible. Celle-ci se colla à la paroi de la galerie et s'immobilisa.

En l'absence de lanterne, la galerie n'était plus éclairée que par les pierres luminescentes incrustées dans la paroi. Elles renvoyaient la lumière qu'elles avaient reçue de la lanterne de Maledrin en scintillements épars et évanescents. On en trouvait souvent dans les endroits les plus fréquentés du Tartare, certaines pouvaient luire ainsi plusieurs heures encore après le passage de la torche ou de la lanterne qui les avait ranimées.

Maledrin retint son souffle et attendit. Le raclement de la peau sur la pierre avait un son frénétique : la créature devait être en train de muer, et elle se frottait à la roche pour se débarrasser des lambeaux de peau morte. Maledrin essaya de se rappeler les conseils de son maître d'armes. *Le Basileus est presque aveugle, mais il saura où tu poses chaque pas. Face à lui fais-toi pierre, ne fais pas trembler le sol.* Facile à dire.

Dynaïe, elle, semblait vraiment devenue roche. Sa peau bleue avait pâli jusqu'à prendre la couleur blanchâtre du calcaire, et même sa poitrine ne se soulevait plus au rythme de sa respiration. La magicienne connaissait mieux que quiconque le Tartare, le monde souterrain qui avait été la geôle des Titans. C'était d'ailleurs pour cela que Maledrin avait souhaité se joindre à elle pour ce voyage, mais elle déplorait à présent que cette fille chétive et maladroite fût sa seule alliée contre les Immortels.

Dynaïe portait comme elle les vêtements de cuir taillés dans la peau des grands lézards qui étaient l'habit le plus fréquent des Khthôniaï lorsqu'ils s'éloignaient de leurs cités, mais elle était également vêtue d'une longue tunique de soie sauvage noire qui n'en finissait pas de s'effiloche au fur et à mesure de leur voyage et la rendait d'aspect encore plus vulnérable.

Ce n'était pourtant qu'une apparence, le diamant incrusté sur le front de la magicienne était une preuve suffisante de son lien avec Khthôn et des pouvoirs qui en découlaient. Mais elle eût pu au moins porter une arme sur elle autre que cette simple dague glissée dans sa ceinture de cuir rouge, tout juste bonne à découper la chair des poissons aveugles.

Un long sifflement se fit entendre. Sans doute la mue était-elle douloureuse. Maledrin ramena ses cheveux derrière ses oreilles pour mieux écouter. Écouter était encore la meilleure manière de voir, au sein du monde souterrain. Le corps de l'Immortel se ramassait sur lui-même en cercle. Il était impossible de deviner dans quelle direction il allait dérouler ses interminables anneaux. 'Je serai vite fixée.' se dit Maledrin. Elle regarda la lame acérée de

son poignard, et songea au cou si fragile de Dynaïe. Sa dépouille retarderait peut-être le monstre assez longtemps... Mais elle savait qu'elle ne retrouverait jamais son chemin sans elle dans les innombrables galeries du monde souterrain.

Le crissement des écailles avait un son étrangement métallique. Il allait en diminuant, la bête s'éloignait. Lorsqu'elles ne l'entendirent plus, Maledrin ralluma sa lanterne et les deux voyageuses se remirent en marche. Au premier croisement, Maledrin se tourna vers Dynaïe, d'un air découragé :

-Et maintenant ? Tu avais dit que cette galerie donnait directement sur le Sentier Oblique.

Dynaïe fronça les sourcils, mais sans inquiétude, simplement contrariée. L'idée qu'elles se fussent peut-être égarées ne lui traversait même pas l'esprit. Cet invariable aplomb, que rien ne semblait pouvoir ébranler, même la preuve manifeste d'une erreur, horripilait particulièrement Maledrin.

-J'ai dû oublier un tournant...

La magicienne traçait de la main dans l'air un réseau de galeries imaginaire, tout en regardant autour d'elle pour chercher un indice. Elle posa son doigt sur une fissure dans la roche au-dessus d'elles :

-Ah, je vois où nous sommes, je reconnais cette fissure.

Maledrin leva les yeux. À part le fait que cette faille semblait annoncer un éboulement imminent, elle ne voyait pas en quoi elle était différente de mille autres qu'elles avaient vues auparavant.

-Nous sommes au croisement de la lame brisée. La fissure se poursuit dans cette galerie, il faut donc la suivre.

Baptiser ainsi de noms insensés des endroits parfaitement banals était aussi une manie des habitués du Tartare. Avant il y avait eu le croisement de la main gauche, ou celui des cinq frères aveugles, tout-à-fait semblables pourtant à celui-ci, du moins aux yeux de Maledrin.

-En es-tu *certaine*, cette fois ? demanda la guerrière d'un ton las.

-Fais-moi confiance, je sais ce que je fais, répondit effrontément Dynaïe.

Cela faisait pourtant une durée équivalente à sept cycles qu'elles arpentaient ces interminables galeries à la recherche d'une entrée vers le Sentier Oblique, et au début de chaque nouveau cycle la magicienne assurait que ce n'était plus qu'une question d'heures, sans rien perdre de sa tranquille assurance.

Maledrin soupira et s'engagea dans la galerie. Elle allait en s'élargissant, et débouchait sur une salle ronde, dont le plafond bas était soutenu par des piliers à bras, formés de pierres entassées. Le sol était jonché de fragments de peau morte écailleuse.

-Le Basileus ? demanda à mi-voix Dynaïe.

Maledrin approcha sa main des lambeaux séchés. Ils avaient une couleur de vif-argent et étaient si fins qu'ils tombèrent en poussière sitôt qu'elle les effleura.

-Non... Les serpents ne laissent jamais de mues aussi belles. C'est autre chose...

Son visage prit soudain une expression affolée :

-Echidna !

C'était elle, à n'en pas douter. La Femme-serpent à la robe de métal. La poussière de ses anciennes écailles étaient un bien précieux, que Maledrin en temps normal se fût enchantée de trouver sur sa route. Mais en de telles circonstances c'était un présage de mort. Contre un Basileus elle avait sa chance, mais affronter l'épouse du Géant Briarée ne la conduirait qu'à une mort certaine.

Ses lèvres tremblaient, mais elle parvint à murmurer :

-Ô Khthôn, protège-nous de ta fille haïe. Mutille celle que tu oublies de tuer.

C'était une prière banale, qu'elle avait répétée mille fois dans son enfance, sans vraiment s'interroger sur son sens. La peur donnait à ces mots familiers une signification nouvelle. La suite de la prière lui vint naturellement à l'esprit :

-Ô Khthôn, toi qui fis de la chair de Gaïa notre monde, et envoyas auprès de nous les Érinyes, tes trois filles bien-aimées, pour nous guider dans les labyrinthes qui furent la prison des Titans...

À cet instant normalement, l'Écorcheuse, qui présidait la cérémonie, prenait un serpent en chaque main et les étranglait ; la guerrière se surprit à esquisser de la main le mouvement gracieux de ses poignets. Mais elle n'avait aucun des pouvoirs sacrés d'une Écorcheuse. Elle regarda son poignard et le trouva dérisoire en regard d'une telle menace.

Dynaïe, en revanche, ne semblait pas affolée. Son visage ne trahissait qu'un étonnement contrarié. Elle écarta les mèches couleur de neige de son visage et refit le nœud de ses cheveux, comme à chaque fois que quelque chose l'intriguait.

-Que fait-elle ici ? Nous sommes trop loin du Styx.

-Le Styx ? l'interrompit Maledrin.

-Echidna ne s'éloigne jamais du Styx d'habitude, souviens-toi... Ce n'est pas normal.

Elle avait raison. La plus jeune des filles de Khthôn ne quittait jamais les terres entourant le Styx, le premier des trois fleuves infernaux. On disait qu'elle y cherchait un asile contre sa mère Khthôn. Styx était fille d'Océan, et elle ne redoutait pas la vindicte de Khthôn aux mains profondes, même au cœur des Enfers.

-Alors, reprit Maledrin, alors tu nous as complètement perdues ! ?

Furieuse, elle en avait oublié le danger et s'était redressée d'un coup, menaçant la magicienne de son arme.

-Calme-toi, dit Dynaïe, toujours à mi-voix, en lui faisant signe de se taire.

Mais voir une expression d'angoisse apparaître soudainement sur le visage de sa compagne d'infortune -d'habitude si assurée- était trop agréable pour Maledrin. Elle se rapprocha de la magicienne, de plus en plus menaçante, savourant les gestes paniqués de Dynaïe qui bredouillait :

-Mais réfléchis, nous ne pouvons pas être allés si loin ! Il y a dix cycles à peine que nous avons quitté Alekto !

Maledrin songea à répliquer que les galeries du Tartare réservaient souvent des surprises à ceux qui les empruntaient, mais un tel raccourci était trop peu probable. C'était la première fois que Dynaïe manifestait de la peur à son encontre, aussi elle abaissa son arme et dit d'un ton ironiquement magnanime :

-Tu as raison, tu ne nous aurais pas perdues à ce point. Mais Echidna doit être fameusement enragée, pour avoir osé s'aventurer si loin de son repaire. Puisque les serpents sont toujours affamés après une mue, la Femme-serpent doit l'être également. Et contrairement à un simple Basileus, le fait de ne plus l'entendre n'a rien de rassurant. Tu as une idée pour nous tirer de là ?

Dynaïe eut une grimace.

-Bah... Courir.

Elle indiqua la galerie qui leur faisait face :

-C'est le plus court chemin jusqu'au Sentier Oblique, si nous l'atteignons avant elle, elle n'osera pas nous y poursuivre, à moins qu'elle ait vraiment en tête de défier le Titan.

Il n'y avait pas d'autre solution, elles s'y engagèrent. La galerie était étroite et basse de plafond, elles durent très vite courir le dos courbé, presque cassées en deux. S'assommer sur un roc trop bas alors qu'on court est une douleur qu'on n'oublie pas. Mais si souples

qu'elles fussent, leur dos devenait de plus en plus douloureux à mesure qu'elles avançaient. La galerie était décidément trop longue.

Elle entendirent un sifflement étrange, comme intermédiaire entre l'humain et le serpent, un cri de rage venant d'une langue fourchue. Ce hurlement pouvait venir de n'importe où, et sa source être lointaine ou proche. Elles ne connaissaient pas suffisamment ces galeries pour en connaître les harmoniques. Du labyrinthe infini qu'était le Tartare, seuls les environs d'Alekto, où elles étaient nées, leur étaient familiers.

Le plus difficile était de s'obliger à ne pas forcer le pas. Elles ne pouvaient pas accélérer l'allure sans risquer de se cogner assez fort pour s'ouvrir le crâne, ou de se rompre la cheville dans un trou ou en glissant sur une pierre maligne. Echidna se rapprochait-elle ? Était-elle derrière ou devant elles ? Son sifflement impatient retentissait toujours par intermittences.

Echidna haïssait tout ce qui portait le sang de sa mère, et en premier les plus faibles, les Khthôniaï comme elles. Un ancien poème racontait qu'elle avait fait de certains d'entre eux ses esclaves, transformant leurs jambes en une hideuse queue semblable à la sienne.

Les deux fugitives débouchèrent brusquement sur une galerie en pente, et, emportées par leur élan, elles glissèrent et la dévalèrent en grand fracas, roulant sur elles-mêmes comme des pierres. Leur chute fut cependant de courte durée, et lorsqu'elles se relevèrent, elles ne souffraient que d'écorchures et de quelques contusions.

La voix du monstre s'était tue, faisant place au silence que l'obscurité rendait encore plus imposant. Maledrin chercha de la main sa lanterne, elle était brisée. Elle passa sa langue sur son coude écorché et demanda :

-Dynaïe ? Tu... Tu n'as rien de cassé ?

-Ça va... lui répondit celle-ci.

-Où es-tu ?

-Ici.

La magicienne apparut dans un halo blanchâtre. Le diamant qu'elle portait incrusté au milieu du front irradiait une lumière magique très faible, à peine suffisante pour une personne. Plus encore que ceux des Nyktéra, les yeux des Khthôniaï sont habiles à se gaver de la plus fragile lueur pour y voir le plus loin possible, mais la magie ne produisait jamais autant de lumière qu'une simple torche.

Maledrin la rejoignit en claudiquant :

-Donne-moi ta lampe à huile, ma lanterne s'est cassée dans ma chute.

Dynaïe sortit de sa besace un récipient oblong et, en faisant claquer du souffre entre ses doigts, enflamma l'huile.

Elles n'étaient pas dans l'une des galeries étroites qu'elles avaient arpentées jusque-là, mais dans un conduit bien plus large, dont le sol était étonnamment plat. Même jonché de pierres, on voyait qu'il était régulier comme celui d'une maison.

Dynaïe lâcha la lampe et la fit s'élever dans les airs pour apercevoir les contours de l'endroit. Les deux Khthôniaï en restèrent un long moment bouche bée : au-dessus d'elles s'élevait une voûte plus haute encore que celle d'Alekto, soutenue par d'immenses piliers le long desquels couraient des frises gravées avec soin par des mains sans doute inépuisables, à en juger par leur longueur.

Assez large pour laisser passer peut-être trente personnes marchant de front, la galerie était bordée de murs dans lesquels étaient taillés de multiples escaliers qui menaient à des entrées de couloirs de tailles plus communes. De ces escaliers il ne restait souvent qu'une trace erratique le long d'une pente, comme celle qu'elles avaient dévalée.

-Le Sentier Oblique ! s'écria Dynaïe.

-C'est ça ? demanda Maledrin, qui avait peine à croire qu'elles y fussent enfin parvenues.

-Que veux-tu que ce soit d'autre ? Au moins Echidna ne nous suivra pas jusqu'ici !

La jeune guerrière dut se rendre à l'évidence. Il ne pouvait pas exister deux allées de cette taille dans tout le Tartare. Elle fit quelques pas, en tournant sur elle-même pour observer toute la faune inconnue qui était gravée sur les piliers :

-Et comment saurons-nous le sens dans lequel nous devons l'emprunter ?

-Il suffit de marcher jusqu'à trouver un Korax... Tiens, en voilà un !

Dynaïe montrait joyeusement une petite sculpture en bas-relief, représentant un étrange animal. On disait que les Korakoï étaient les messagers de Nyx, la sœur de Khthôn, mais Maledrin avait du mal à croire que de telles créatures pussent exister. Elles n'avaient que deux pattes, mais des ailes comme des insectes ou des chauves-souris, et à l'endroit sans doute de leur bouche se trouvait un appendice courbe, qui lui évoquait la lame de son poignard. Quel monstre cruel était-ce là ?

Dynaïe passa sa main sur l'animal de pierre et dit :

-La direction dans laquelle ils regardent indique l'Anakthônion, l'autre est donc forcément le Katakthônion.

Maledrin demanda sur un ton dubitatif :

-Et ils regardent tous dans la même direction ?

-En principe.

-Tu crois à cette histoire ? À supposer que ces... choses soient vraiment les messagers de Nyx, le Titan aux yeux brillants, pourquoi indiqueraient-ils l'Anakthônion ?

-Mais c'est évident, répliqua Dynaïe, parce que l'Anakthônion aboutit au... enfin à la... Elle s'interrompit, et eut un geste vague vers le haut.

-La *surface* ? demanda Maledrin à mi-voix, comme si cette notion était obscène.

Dynaïe hocha la tête affirmativement et continua, sur le même ton de confiance, alors qu'elles étaient certainement plus isolées que jamais :

-Le Sentier oblique devait permettre à nos ancêtres de rejoindre les Nyktéra, et tous les humains de la... enfin de là-bas.

Maledrin agita dans la direction supposée la torche qu'elle avait allumée entretemps.

-Alors au bout de cette galerie se trouve Ida ?

Ida était la quatrième cité khthônia. À la différence des trois autres : Alekto, Tisiphone et Mégère, aucune des trois Érinyes -que les Khthôniaï appelaient aussi Euménides- n'y faisait régner sa loi. Les rumeurs les plus étranges couraient sur cette cité parmi les Khthôniaï des trois lignées euménides, depuis que les derniers messagers n'en étaient pas revenus. On disait que c'était une ville sans chefs et sans prêtres, taillée dans le flanc d'un gouffre, n'appartenant ni à la surface ni au Tartare, sans dieux ni maîtres, sans vraie lumière ni vraies ténèbres.

La tradition voulait qu'Ida se trouvât là où finissait l'Anakthônion, aussi Dynaïe répondit sur un ton rêveur :

-En principe, oui, si toutefois elle existe encore...

Elles se turent un long moment, regardant autour d'elles comme pour apprécier l'instant, puis se mirent en route. Elles avaient oublié Echidna et leur peur panique. Elles ne sentaient plus les douleurs de leurs pieds, ni la faim qui leur tenaillait le ventre. À mesure qu'elles avançaient, des créatures de pierre apparaissaient dans le halo de leur lampe, comme si elles se penchaient hors de l'obscurité pour les observer de leurs yeux vides.

Certaines ressemblaient aux Korakoï, d'autres avaient la forme de longs serpents à tête plate, et s'enroulaient autour de jambes humaines, qui apparaissaient parfois sans corps, comme issues de la pierre. Certaines de ses silhouettes portaient une torche et un fouet, cette représentation était au moins familière aux deux voyageuses.

La torche et le fouet représentaient les Euménides, symbolisant respectivement leur nature bénéfique ou violente. La torche était pour guider leur peuple dans le sein de leur mère Khthôn, le fouet pour écarter les créatures immortelles que Gaïa avait enfanté en même temps que les Titans, et qui elles n'avaient jamais quitté le Tartare.

Elles avaient des visages toujours différents, car d'innombrables Khthôniaï avaient tenu ce rôle depuis les trois premières d'entre elles. On les reconnaissait pourtant à leurs attributs habituels. Leurs noms étaient également ceux des cités infernales qui leur étaient vouées : Alekto, *l'implacable*, celle qui n'oublie jamais, la plus jeune, portait toujours un long voile couvert d'écritures. Mégère, *la malveillante*, celle qui ne dort jamais, ne portait pas de torche, mais une flamme brûlant au creux de sa main, car mieux que quiconque elle connaissait les arts de l'ancienne magie des Titans. Tisiphone, enfin, *la vengeresse*, gardait la tête penchée et avait un doigt posé sur ses lèvres. Elle ne parlait jamais, et exigeait des siens qu'ils comprissent sa pensée sans avoir à prononcer un seul mot. Sans doute était-ce pour cela que les Tisiphonès savaient lire les pensées de ceux dont ils croisaient le regard.

Parmi ces figures pétrifiées une femme nue attira leur attention. Elle portait un masque qui cachait tout le haut de son visage, et ses lèvres avaient un rictus de dégoût. Ses poignets semblaient enchaînés à quelque main cruelle qui sortait du mur.

Dynaïe approcha sa lampe :

-Regarde, c'est elle, le masque du Sphinx et les chaînes...

Sa compagne effleura la pierre de sa main.

-Une idole voilée... Tu as raison, ce ne peut être qu'elle. Qui oserait représenter un Immortel sans visage, s'il ne s'agissait de l'Oracle ? Je n'y croyais plus, pourtant.

Dynaïe sourit :

-Tu ne croyais pas non plus que je retrouverais le Sentier Oblique.

-Y croyais-tu toi-même ?

Dynaïe commença à gravir les degrés presque totalement érodés de l'escalier qui s'enlaçait derrière la statue.

-Les Enfers sont ainsi, loin de nos cités plus aucune logique n'est valide. Il faut se laisser guider par l'intuition ; c'est une question d'empathie. Rien n'est jamais perdu tout-à-fait.

Accoutumée aux discours emphatiques de sa compagne de voyage, Maledrin se contenta de répondre d'un ton dubitatif :

-Et c'est cette même empathie qui te conseille de suivre cet escalier ?

-Pourquoi pas ? Ça te semble trop simple ? Justement, c'est trop simple pour être un piège.

Ou c'est ce qu'on veut nous faire croire, songea Maledrin. Mais elle se décida à lui emboîter le pas, de peur de la perdre de vue. Quitter le Sentier Oblique si vite ranima toute son appréhension. Elles s'éloignaient à nouveau de leur seul point de repère véritable, pour aller là où Dynaïe ne pourrait même plus faire semblant de se diriger.

Nombre des couloirs du Tartare appartenaient aux Immortels, et n'étaient pas censées être empruntées par les Khthôniaï. D'innombrables signes jalonnaient les terres profondes pour délimiter les lieux intouchables. Au premier abord, rien ne les distinguait des autres, puis une idole de pierre apparaissait, ou quelques lettres gravées à hauteur de tête. Parfois les Khthôniaï n'apprenaient que trop tard qu'ils avaient violé l'interdit. D'autres s'en rendaient compte à temps et laissaient une sculpture éloquente ou un glyphe, souvent compréhensible uniquement par ceux qui appartenaient à la même cité.

Cette femme voilée et enchaînée était sans aucun doute l'un de ces gardiens de pierre, car on leur donnait souvent la forme d'une représentation de l'Immortel qui avait pris possession de l'endroit. Comme elles l'avaient pressenti, le Sentier Oblique les guiderait

jusqu'à l'Oracle. Le fait même que ce fût par un chemin interdit aux Mortels ne fit que conforter les deux Khthôniaï dans leur décision, car la route menant à l'Oracle ne pouvait qu'être une voie interdite.

L'escalier donna sur un couloir dont la taille diminuait peu à peu jusqu'à devenir une étroite galerie, dont les murs étaient plus blancs encore que ceux de toutes celles qu'elles avaient parcourues. Maledrin les effleura de la main et sentit sous ses doigts le contact d'une mousse végétale.

-Dynaïe, attends.

La magicienne s'arrêta et revint vers elle.

-Donne-moi ta lampe.

Maledrin approcha la flamme du mur, et suivit des doigts les fragiles racines translucides dont elle avait deviné la présence. Elles remontaient le long du mur vers une châtière qui s'ouvrait à hauteur de leur tête. Maledrin se hissa à la force de ses poignets et s'y glissa. En la regardant faire, Dynaïe admira l'aisance avec laquelle sa compagne savait se contorsionner jusqu'à l'impossible, à la manière d'un reptile, pour se faufiler dans des conduits où elle aurait juré ne pas pouvoir entrer, elle qui était pourtant bien plus menue que Maledrin.

La guerrière ressortit bientôt de la châtière, la main pleine de champignons émettant une faible lumière.

-Des champignons-parleurs ! s'écria Dynaïe, les yeux brillants.

Elles s'assirent aussitôt et mordirent dans la chair blanche des champignons, gorgée d'un liquide laiteux. Le lait de champignons-parleurs était réputé donner à ceux qui en buvaient d'étranges visions, au point que les Écorcheuses d'Alekto s'en régalaient avant les cérémonies en l'honneur de Khthôn. Mais ce n'était pas les hallucinations que procuraient ces plantes que les deux voyageuses recherchaient, mais leur goût sucré qui calerait leur faim et les changerait de leur régime de reptiles et d'insectes.

L'onctueuse crème légèrement tiède fut si douce aux gorges des deux voyageuses que tous leurs membres se détendirent. Maledrin posa sa tête sur l'épaule de sa compagne et s'assoupit un moment. Elle avait dévoré sa part goulûment, en une fois, comme un enfant impatient. La magicienne en revanche laissait chaque morceau fondre sur sa langue, en en appréciant longuement toute la saveur.

Elle éteignit la lampe mais garda les yeux ouverts. Il n'y avait pas de pierres lumineuses dans ces galeries mais elle vit l'obscurité se troubler, se décliner en noirs différents. C'était comme si les murs reflétaient encore un peu de la lumière qu'ils avaient reçue, et imperceptiblement teintaient les ténèbres de brasilllements turbulents.

Dynaïe ne savait quoi penser de cette fille qui l'accompagnait. Elle ressemblait à une toute jeune fille, mais une expérience comme la sienne en matière de chasse et de combat était rare chez les adolescents. Les armes qu'elle portait étaient aussi de facture trop belles pour être celles d'une simple jeune fille. Seules les Écorcheuses où les guerriers attachés à leur service possédaient ce genre de cimenterre légèrement courbe, solide et léger à la fois, que ni l'eau ni le sang ne parvenaient à rouiller.

Quand elles s'étaient rencontrées, la jeune guerrière l'avait sauvée d'un de ces monstrueux insectes qui s'égarèrent parfois loin de leurs cités, situées bien plus haut vers la surface. Parfois l'épuisement privait Dynaïe de ses dons magiques, et elle devenait aussi vulnérable qu'un nouveau-né.

Maledrin ne répondait guère aux questions que par des phrases sibyllines. Dynaïe ne savait presque rien d'elle, sinon qu'elle était Alektoïus comme elle. Souvent Dynaïe pensait qu'elle était de ces enfants-fantômes, que personne ne veut reconnaître, et qu'on trouve sur le parvis du Palais d'Alekto, comme si le Titan elle-même les offrait à sa fille aînée.

Elle avait peut-être grandi dans la solitude de l'Euménide, partageant la vie de ses gardes, qui étaient eux-mêmes apparus ainsi, sans personne pour leur donner un nom. Parfois Dynaïe imaginait qu'on l'avait d'abord appelée Malera, *violente*, à cause de son tempérament impétueux, puis Drimys, *acide*, à cause de ses phrases narquoises, et que le temps avait finalement créé 'Maledrin'. Un nom étrange, qu'une mère aimante n'aurait pas donné.

Mais le plus étrange était qu'elle crût en l'Oracle. Elle ne pouvait pas ignorer que ne fût-ce que mentionner son existence était blasphématoire lorsqu'on n'était pas une Écorcheuse, et pourtant elle en parlait de la façon la plus naturelle. Lorsque Dynaïe lui avait demandé pourquoi elle s'était autant éloignée d'Alekto, elle avait répondu, le plus simplement du monde :

-Je cherche l'Oracle.

Cette scène était restée gravée dans la mémoire de Dynaïe : elles étaient dans une salle circulaire, au centre duquel un puits sans margelle était creusé. Dynaïe était heureusement penchée au-dessus du bord circulaire du puits pour remplir sa gourde, ainsi la guerrière n'avait pas pu voir l'expression de son visage à cet instant.

-L'Oracle de Thémis, avait répété Maledrin, comme pour convaincre son interlocutrice qu'elle avait bien entendu.

Cette fois Dynaïe n'avait pas hésité à la regarder, mais Maledrin avait calmement soutenu son regard, elle avait même continué, sur le ton -parfaitement incongru en l'occurrence- d'un conte que l'on raconte à un enfant :

-Thémis et Phoebé, les deux sœurs de Khthôn aux mains profondes. Elles ont offert à nos ancêtres l'Oracle. C'est l'Oracle qui a appris l'écriture à Alekto, sous la forme d'une femme. Faite de la chair de Thémis et Phoëbé, elle détenait le savoir. Ce savoir l'a rendue folle, car les mots de notre langue étaient trop faibles, aussi ne pouvait-elle s'exprimer que par énigmes. L'Oracle est né parmi nous, en Alekto, incarné dans le corps d'une femme de notre cité. Mais Alekto l'a perdue... On dit que les Alektoüs n'ont pas su se montrer digne de leur privilège, on dit aussi que l'envieuse Mégère nous a volé l'Oracle. Ses paroles bénies ont cessé de nous guider dans les ténèbres du monde infernal... Nous ne voyons plus d'elle que les statues des Mégéras. Ils la représentent sous les traits d'une femme voilée par le masque du Sphinx, sans que personne, même les Écorcheuses, ne sache pourquoi...

-Tu crois à cette légende ? l'avait interrompue Dynaïe.

-Tout le monde y croit, magicienne, et toi aussi.

C'est à ce moment qu'elle avait eu des soupçons, le *et toi aussi* était trop appuyé. Avait-on envoyé cette enfant faussement innocente pour l'espionner ? Dynaïe croyait s'être enfuie, mais peut-être l'avait-on laissée partir, pour voir jusqu'où la mènerait sa folie. Mais qui à Alekto pouvait craindre que sa quête aboutît ?

Elle avait d'abord songé à sa mère, à cette grande femme qu'elle avait tant aimée, et qui ne lui avait jamais souri. 'Harmonie aux pieds légers', sans doute la plus belle des Écorcheuses d'Alekto, si adorée par les Alektoüs que le simple fait d'être sa fille suffisait à susciter l'envie. Faire suivre sa fille par un assassin était peut-être la manifestation d'une affection déviante.

Quand elle avait décidé de partir, elle était d'abord descendue dans les immenses caves de la maison, dont les hautes voûtes faisaient la fierté de sa famille. Son frère avait allumé plusieurs lampes et s'entraînait au combat avec deux de ses amis.

-Arcas, je m'en vais.

Mais sa voix étranglée, trop faible, ne couvrait pas le bruit des glaives. Elle avait dû crier :

-Adieu, mon frère !

Il s'était arrêté brusquement, et l'avait regardée. Elle pleurait doucement. Arcas était la seule personne qui eût jamais fait preuve de tendresse envers elle, mais il semblait avoir perdu tout ce qui le rendait si unique en grandissant. Les années les avait éloignés peu à peu, sans un bruit. Pourtant cette fois-là il l'avait serrée contre lui, comme avant, et elle avait fermé les yeux pour entendre son souffle.

Puis elle était remontée dans la salle des cérémonies, où elle était certaine de trouver sa mère. Elle dansait comme à son habitude, sans doute venait-elle de se réveiller. Ses pieds ne touchaient qu'à peine le sol, et ses habits de soie noire ressemblaient à deux ailes déployées.

Elle était restée un long moment à regarder la danse de sa mère, dont elle admirait la grâce tout autant qu'elle la haïssait. La sublime Harmonie ne la voyait pas ; elle dut l'interrompre d'une parole, surmontant son habitude de soumission :

-Mère...

Harmonie avait achevé son mouvement puis s'était immobilisée, laissant ses vêtements retomber sur son corps, comme si elle refermait des ailes, puis elle lui avait demandé sur un ton courroucé :

-Que désires-tu , Dynaïe ?

-Te dire que je pars, je ne crois pas que je reviendrai.

L'expression de sa mère s'était durcie :

-Tu pars ? Et pour aller où ?

-Chercher l'Oracle, l'Oracle de Thémis. Si loin qu'il soit je le trouverai, même si Khthôn l'a enfermé au plus profond du Tartare.

Harmonie la délicate s'était subitement tue. Sa surprise lui avait fait même oublier le blasphème. Mais elle n'avait pas eu le moindre geste vers sa fille.

-Adieu, Mère.

Puis elle était partie le plus vite possible, craignant et espérant à la fois que sa mère la rappelât. Harmonie n'avait pas coutume de laisser un blasphème impuni. Mais Dynaïe avait quitté Alekto sans être inquiétée.

L'Oracle. Le mythe interdit. La réponse à toutes les questions. Et cette enfant, rencontrée par hasard loin de la cité, lui en parlait aussi, sans paraître se douter de l'importance de ses mots. La coïncidence était trop belle.

Pourtant Dynaïe ne parvenait pas à s'empêcher d'y croire un peu. Cette belle enfant était tout ce qu'elle n'était pas : impulsive, belliqueuse, audacieuse, souple et forte à la fois. La compagne idéale. Après que cette adolescente étrange lui eut révélé si candidement le but de son voyage, Dynaïe n'avait pas voulu en faire mystère elle non plus. Maledrin n'avait pas eu l'air autrement surpris d'entendre que sa compagne de voyage suivait le même but qu'elle. Elle ne l'avait pas questionnée plus avant et avait seulement dit :

-Pour quoi d'autre un Alektoüs quitterait-il sa cité ?

Une sorte de complicité muette s'était alors installée entre les deux voyageuses autour de ce but commun. Sans s'expliquer ni l'une ni l'autre sur les raisons qui les poussaient à poursuivre ce mythe, elles avaient choisi d'en retrouver la trace ensemble.

Dynaïe s'était habituée à respecter le mystère de sa compagne. Elle n'avait d'ailleurs guère le choix. Quitter Alekto seul, c'était mourir. Mais unies, elles vivaient encore. Dynaïe avait cherché la mort, et avait découvert une étrange amitié.

Mais la mort pouvait encore les rattraper. Elles n'avaient pas croisé de source depuis plusieurs cycles, et avaient dû boire des eaux troubles. Leur peau avait commencé à noircir par endroits. Leur salive était devenue poisseuse et gluante, mais elles vivaient encore.

C'était la maladie des arachnides. Ils grandissaient en elles, et se mêlaient déjà à leur sang. Si elles vivaient encore jusqu'au prochain point d'eau pure, elles seraient sauvées.

Quelle sorte d'espionne irait si loin ? Jusqu'à risquer la plus atroce des morts qui fût ? Peut-être Maledrin était-elle folle, tout simplement. Les Écorcheuses avaient débarrassé la cité d'une démente en même temps qu'elles l'utilisaient pour l'espionner, car elles savaient voir par les yeux des autres. Avaient-elles envoyé à dessein cette toute jeune fille, sachant qu'elle, la magicienne solitaire et mélancolique, s'attendrait et en oublierait d'être prudente ?

La respiration régulière de Maledrin la berçait. Elle s'endormit doucement. Les Khthônia ne font pas des rêves aussi longs que ceux des Nyktéra, car leur sommeil est court, et aussi profond que leurs puits. Ils ne rêvent que de brefs instants volés autour du sommeil. Les Rêves, enfants d'Hypnos, craignaient les Enfers, car Nyx elle aussi y avait été enfermée, comme tous les Titans.

Pourtant, ces quelques heures, Dynaïe eut un rêve étrangement long pour une Khthônia, assez long pour qu'une image se forme et que des mots soient prononcés par une autre bouche que la sienne. Sans doute était-ce la proximité du Sentier Oblique, et l'un des fils d'Hypnos devait-il y marcher en cet instant. Mais ce rêve n'était pas le sien.

Elle se voit assise sur les marches d'un escalier. Il fait si froid que tout son corps tremble. Un enfant aux cheveux noirs se tient quelques degrés plus haut, armé d'un long glaive. C'est un Khthônia, car sa peau a le même teint bleu qu'elle et Maledrin, mais ses cheveux en revanche sont d'un noir d'obsidienne. Devant cet enfant se trouve une femme aux yeux verts. Elle ne peut pas être Khthônia. *Prends garde à l'Oracle*, dit l'enfant à l'étrangère. *L'Ombrageuse Enfant, elle, ne dort jamais.*

Ce fut Maledrin qui la réveilla en sursaut.

-Quoi... ? demanda la magicienne, encore absorbée par sa vision.

-C'est à moi de te demander ça, tu parlais dans ton sommeil, tu criais presque. J'ai eu peur.

-J'ai vu une femme aux cheveux rouges...

-Et un enfant khthônia aux cheveux noirs, comme les Mégéras, oui je sais. J'ai entendu. Y avait-il de quoi crier ainsi ?

-Je crois qu'il gardait l'Oracle, il tenait un glaive.

Dynaïe se releva. Elle avait eu peur en effet, car ses jambes tremblaient et son cœur battait à tout rompre.

-On m'avait dit que certains avaient d'étranges visions en dormant, mais je n'avais encore rien vu de tel, continua Maledrin en essuyant la poussière de craie que le mur avait laissée sur le dos de la magicienne.

-Ce n'était pas une vision, c'était un rêve.

-Un rêve ? Qu'est-ce que c'est ?

-On en parle dans les vieilles écritures à propos des Nyktéra, expliqua Dynaïe. C'est comme une longue vision, inspirée par Nyx.

-Nyx ? demanda Maledrin, dubitative. Un autre Titan que Khthôn t'aurait envoyé une vision ?

-En fait, elle ne m'était pas destinée, c'était comme si j'avais entendu une mélodie jouée de l'autre côté d'une porte close...

Maledrin fronça les sourcils et dit en se relevant :

-Les champignons-parleurs ont l'air de te faire de l'effet, magicienne. Allez, lève-toi, ne nous attardons pas, n'oublie pas que nous arpentons une voie interdite.

Encore égarée dans son rêve, Dynaïe se mit péniblement sur ses pieds et les deux voyageuses se remirent en marche. Comme à chaque réveil le goût poisseux dans leur gorge était revenu. Cela leur rappelait que leur temps était compté. Maledrin crachait tant qu'elle pouvait, jusqu'à s'assécher la gorge.

Soudain, elles s'immobilisèrent, presque simultanément. Maledrin éteignit la lampe et les deux Alektoüs tendirent l'oreille. Des bruits étouffés de pas humains leur parvenaient. Ils étaient plusieurs, et marchaient rapidement, le plus silencieusement possible.

-Ils se rapprochent, murmura la guerrière.

Elles ne s'attendaient pas à rencontrer des êtres humains dans une galerie interdite, aussi elles attendirent, immobiles dans l'obscurité parfaite du monde souterrain.

Très vite elles comprirent au bruit de leur marche qu'ils empruntaient la même galerie qu'elles, en sens opposé. Elles commencèrent par reculer puis prirent une transversale qui débouchait sur une salle parfaitement circulaire, d'où repartaient huit autres galeries.

Maledrin grinça des dents :

-Un miroir d'errance...

Il était rare de trouver loin des cités une pièce qui fût si parfaitement taillée et ses murs polis avec tant de soin, aussi s'agissait-il certainement d'un miroir d'errance. Les aspérités, les fissures, les multiples imperfections des galeries étaient autant de signes permettant aux Khthôniaï de s'orienter lorsqu'ils s'éloignaient de leurs cités. Mais sitôt qu'on s'égarait dans un de ces lieux trop parfaits, son anormale régularité effaçait tous les repères.

-Revenons sur nos pas, dit Dynaïe.

Elle se retourna, mais elle avait déjà oublié par quelle porte elles étaient entrées. Toutes étaient parfaitement semblables. Il était trop tard, le piège s'était refermé. Prendre une porte quelconque les reconduirait sans aucun doute ici, après de longs méandres inutiles, conçus pour les épuiser.

Maledrin prit son poignard et traça une lettre au-dessus de l'une des portes.

-Que fais-tu ? demanda Dynaïe.

-Parmi ces galeries, une nous ramènera sur nos pas. Je marque celle-là pour nous repérer.

Dynaïe eut un sourire.

-C'est inutile, cette marque aura bientôt disparu, ou bien sera reproduite à l'identique sur toutes les portes. Qu'il soit ou non l'Oracle, l'Immortel qui garde ses lieux ne nous laissera pas partir si aisément.

La guerrière se raidit soudain, et dégaina son glaive.

-Ils viennent par là, je les entends.

Elles écoutèrent à nouveau. On pouvait entendre leur pas, en effet, mais dans un pareil endroit l'écho était particulièrement plus trompeur.

-Tu es certaine, je...

-Ils arrivent !

Maledrin la saisit violemment par le bras et l'attira dans l'une des galeries, où elles se plaquèrent contre le mur. Elle avait raison, on entendait distinctement leurs pas, et le halo diffus de leurs torches apparaissait déjà. Ils avançaient vite ; ils couraient presque. Soudain ils débouchèrent de l'une des galeries.

Le premier d'entre eux tenait devant lui un bâton enflammé, à la manière d'une arme, comme s'il voulait déchirer l'obscurité. C'était un homme, un Mégéras. Ses longs cheveux étaient noirs, noirs comme ceux de l'enfant que Dynaïe avait vu dans son sommeil. Ils étaient soigneusement attachés sur sa nuque, et ses traits durs étaient soulignés d'un maquillage rouge sombre. Ses lèvres étaient couvertes de cicatrices comme si elles avaient été lacérées

à plusieurs reprises. Il tenait dans son autre main une courte lance sur laquelle deux lames étaient fichées, recourbées et pointues comme les mandibules d'un insecte.

Trois autres hommes le suivaient, des Mégéras eux aussi. Ils étaient vêtus de toile noire et portaient tous aux pieds de hautes cuissardes de cuir dont les semelles étouffaient les bruits de leurs pas. Ils étaient Khthôniaï comme elles, mais ils se déplaçaient comme des spectres. Maledrin en avait croisé dans son enfance, ils avaient ces gestes silencieux et tranquilles, ces expressions absentes. Mais ces hommes-là étaient vivants pourtant.

Le premier regarda un instant toutes les portes, puis prit l'une d'elle, suivi par les autres. Maledrin n'avait pas lâché la magicienne, elle l'entraîna à leur suite. Ils marchaient plus vite qu'elles, mais la lueur lointaine de la torche les guidait.

-Es-tu folle ? murmura Dynaïe.

-Tais-toi, s'il y a un moyen de quitter ce piège, eux le connaissent, répondit Maledrin entre ses dents.

-Il suffisait de prendre la galerie par laquelle ils étaient venus !

-Ce n'était peut-être pas la nôtre, nous nous serions encore perdues . Dynaïe était déjà essoufflée, mais elle parvint encore à dire :

-Tu te préfères morte plutôt que perdue ?

-Au moins je ne mourrai pas de soif, ou encore de la maladie des arachnides ; cette idée me fait horreur. Plus vite ! Ne t'arrête pas !

Les galeries étaient différentes, leurs parois étaient consolidées par des pierres taillées, et les chemins qu'elles empruntaient semblaient descendre. Il ne fallait pas perdre la lueur qui les guidait, mais ne pas trop s'en approcher non plus. Elles durent bientôt descendre un escalier fort raide jusqu'à une arche qui débouchait sur une autre salle, dans laquelle l'escalier descendait toujours, mais sans murs sur les côtés.

-Par les cornes invisibles de la Mère... ne put s'empêcher de murmurer Maledrin.

Car cette salle n'en était pas une, elle était aussi haute que la caverne dans laquelle les Titans avaient construit la cité à laquelle plus tard Alekto avait donné son nom. Le bruit des Mégéras résonnait si fort qu'ils ne les entendraient sans doute pas. Ils s'enfonçaient vers le sol qu'elles ne voyaient pas encore, dévalant les marches dans une course effrénée, qui devait les aider à vaincre leur vertige.

Dynaïe avait le souffle coupé, elle écartait les bras comme pour se raccrocher à quelque chose, affolée par le vide qui les entourait. Elle était si absorbée par l'abîme qu'elle fixait avec terreur, qu'elle ne vit pas Maledrin se glisser derrière elle et la pousser doucement, juste assez pour lui faire perdre l'équilibre.

La magicienne trébucha, posa son pied sur une marche plus basse, mais sans retrouver son équilibre. Elle commença à dévaler elle aussi l'escalier en hurlant, suivie par Maledrin qui se mit à crier :

-Envolons-nous, magicienne ! Et surtout ne pense pas au moment où il faudra remonter toutes ces marches !

Le reste de ses paroles se perdit dans son rire clair. Dynaïe croyait tomber à chaque pas, mais la marche suivante l'accueillait, pour aussitôt la faire basculer plus avant. N'eût été la panique qui s'était emparée d'elle, elle aurait aimé cette chute étrange. Devant elle la petite lueur de la torche des autres brilla encore un long moment, puis disparut.

L'escalier se fit progressivement moins raide, comme pour leur donner le temps de ralentir. Les marches de plus en plus larges leur permirent d'arriver en marchant, épuisées par leur course. Une autre arche s'ouvrait devant elles. Alors seulement elles entendirent le bruit du fleuve.

-Maledrin, regarde !

S'arrêtant pour regarder autour d'elles, les deux Aletkoüs virent que l'escalier était en fait un pont de pierre, tendu au-dessus d'une eau sombre et agitée, dont les remous créaient une écume lumineuse, qui les éclairait par intermittences.

-Qu'est-ce.. ? demanda la guerrière, qui n'avait jamais vu tant d'eau à la fois.

-Le Styx, Maledrin. Le fleuve des Morts...

Dynaïe tendit le bras vers où le courant portait.

-Là-bas Styx dort dans son palais aux colonnes d'argent, auprès de son époux Pallas.

Maledrin se pencha. Elle chercha du regard une des barques dans lesquelles les Khthôniaï plaçaient les corps des défunts, pour leur dernier voyage jusqu'à Styx elle-même, le long du fleuve qui portait son nom.

-Tu as déjà accompagné les Charognards ? lui demanda la magicienne.

On appelait ainsi ceux qui, parmi les gens de la cité, avaient comme unique fonction de livrer les mourants au fleuve. Ce travail était impur, et maudissait ceux qui l'exécutaient. Ils l'accomplissaient seuls, sans même les membres de la famille, et leurs visages fermés, durcis par le mépris qu'on leur vouait, étaient les derniers que voyaient les agonisants.

-Non, bien sûr, répondit Maledrin. C'est interdit.

-Moi je les ai suivis une fois, reprit Dynaïe. Quand mon père était malade, ma mère a craint la contagion et l'a rendu à Styx. Il gémissait, et se débattait tant que les Charognards ont dû le ligoter à la barque. Moi je les observais de loin, cachée dans l'ombre.

-Cachée, hein ? Comme tu sais si bien le faire encore aujourd'hui.

-Je ne sais pas s'il m'a vue, continua Dynaïe, mais il a crié mon nom plusieurs fois, et pas celui de mon frère...

-Les Mégéras ! s'écria Maledrin, sortant brusquement de la semi-hébétude dans laquelle la contemplation du Styx plongeait ceux qui s'aventuraient trop près de ses rives.

Dynaïe, elle, semblait fascinée. Elle se penchait de plus en plus, comme si le désir de rejoindre son père l'envahissait peu à peu.

-Nous allons les perdre de vue, cesse de rêver !

Maledrin dut la tirer en arrière et la gifler pour la faire réagir. Puis elle la prit par la taille et l'entraîna dans la galerie qui s'ouvrait devant elles. Elle était parfaitement droite, et débouchait sur une autre arche identique à celle qu'elles venaient de traverser. Maledrin s'arrêta sitôt qu'elles l'eurent dépassée :

-Le Styx, à nouveau ! C'était une île...

C'était la même odeur, les mêmes couleurs changeantes, la même rumeur sourde, et le même pont, dont il fallait cette fois gravir l'escalier. Aucune lueur devant elles : les Mégéras étaient encore sur l'île, car ils ne pouvaient avoir monté un si long escalier en si peu de temps.

Dynaïe semblait avoir retrouvé ses esprits :

-Nous avons manqué un embranchement.

-Je n'ai rien vu.

-Il y a peut-être un passage secret.

Les 'passages secrets' étaient un mythe parmi les Khthôniaï. À tous les endroits où on voyait du remblai, il était difficile de ne pas se laisser aller à imaginer des salles ou même des galeries comblées, dont l'argile crayeux eût conservé intacts quelque trésor. Et si le remblai avait l'air récemment déplacé, on pouvait encore imaginer qu'il n'était qu'un leurre, et cachait un endroit secret.

Dynaïe revint sur ses pas et se mit à observer attentivement les murs. Maledrin n'avait jamais cru aux passages secrets, et préféra regarder faire la magicienne. Dynaïe se laissait

guider par son intuition magique, elle cherchait les traces de leur passage, les traces invisibles du réchauffement furtif que les Mégéras avait provoqué en passant.

-C'est ici, dit-elle finalement, le doigt posé sur une paroi constituée en effet de remblai.

Maledrin tâta la surface de la pointe de son poignard. Elle était dure et compacte, et s'effritait à peine.

-Trop vieux, dit-elle d'un ton sceptique. Ce remblai est resté intouché depuis plusieurs années.

-Sauf ici, répondit la magicienne en donnant un coup de poing à hauteur de sa tête.

Une plaque de terre agglutinée tomba à leurs pieds, sans même se briser. Derrière se trouvait une châtière étroite. Dynaïe fit signe à sa compagne de se taire, et elles entendirent des voix masculines.

Maledrin s'engagea la première. Le passage était court heureusement. Elle se retrouvèrent dans une salle encore à moitié comblée, dont les murs étaient couverts de crochets auxquels pendaient des chaînes et des fers. La graisse animale dont ils étaient oints pour les empêcher de rouiller répandait une odeur fétide.

-C'est une prison ? se demanda à mi-voix Dynaïe.

Une galerie normale partait de la salle. Elles entendaient distinctement les voix à présent, il suffisait d'avancer le plus silencieusement possible. Après cette salle elles traversèrent plusieurs pièces aux murs taillés, pourvues chacune d'un puits circulaire qui ne contenait pourtant guère d'eau. Deux barres de fer étaient posées en travers du trou, afin d'éviter tout accident. Aux parois des puits étaient fixés des anneaux de fer, et ce qui restait d'un système de poulies était accroché aux murs de chaque cellule.

-C'est bien une prison... dit à nouveau Dynaïe.

Maledrin l'invita à se taire d'un geste vif. Elles étaient toutes proches à présent. Les voix des Mégéras étaient distinctes.

-Allons, créature, parle !

-Nous savons que tu en es capable, même si tu n'as plus de bouche.

Ils riaient. Ils parlaient le même langage qu'elles, avec une intonation différente. Dynaïe ne s'était pas attendue à cela, mais Maledrin ne parut pas autrement surprise. Elles s'approchèrent de l'endroit d'où provenaient les voix. Les Mégéras étaient dans une cellule voisine, et parlaient à quelqu'un, ou quelque chose, au fond du puits. Dynaïe et Maledrin se cachèrent derrière un large pilier pour les observer. L'un d'entre eux frappait ce qu'ils appelaient 'créature' d'une longue chaîne dont il se servait comme d'un fouet.

L'homme aux lèvres déchirées se tenait en arrière. Il avait placé sa torche dans un portant prévu à cet effet. Il ne bougeait pas. Autour de lui ses compagnons invectivaient la chose prisonnière du puits.

-Allons, relève-toi, insecte !

-Vas-tu parler ! ?

-Livres tes secrets, maudite créature...

Etrange spectacle. De celui qu'ils tourmentaient ainsi ils n'obtenaient que des gémissements plaintifs. Ces cris avaient des accents déchirant qui glacèrent les deux Alektoüs. Les Mégéras ne les voyaient pas. Toute leur attention était concentrée sur leur victime.

La haïssaient-ils tant ? Leur voix était rendue rauque par la rage qui les animait. Parfois leur geste se faisait trop violent, comme s'ils voulaient l'achever, mais l'homme aux lèvres déchirées les arrêtaient d'un mouvement, sans un mot, sans même les toucher. Il lui suffisait de lever la main, et les trois autres s'immobilisaient. Puis il avait le geste d'enrouler autour de son poignet un lien invisible, et simultanément les nuques des trois hommes se raidissaient, et leurs dos se redressaient.

-Qui est cet homme ? murmura Maledrin, ahurie.

-Peut-être leur équivalent des Écorcheuses... répondit la magicienne.

L'idée était insensée sans doute. Les Khthôniaï n'apprennent pas la magie aux hommes. Mais elles devaient se rendre à l'évidence. Si cet homme avait un pouvoir comparable à celui d'une Écorcheuse, alors elles avaient peut-être déjà offensé Mégère en le suivant, voire Khthôn elle-même.

La créature poussa un nouveau hurlement.

-Allons, extrais-toi de ta chrysalide, vermine !

-Serpent, change de peau !

-Romps tes liens, et viens à nous, si tu l'oses ! Révèle-toi !

L'homme aux lèvres déchirées s'approcha du puits, et pour la première fois parla :

-Python...

'Par les sangs noirs du Titan !' songea Dynaïe. 'Cette voix est semblable aux lèvres qui la portent.' Sa voix avait un timbre rauque, comme le raclement de la pierre sur du métal rouillé, comme si elle avait été brisée puis rongée.

-Python, reprit-il. Renonce au secret. La cité a peur, les enfants pleurent d'angoisse. Certains d'entre nous ont d'atroces visions dans leur sommeil. Le père de Gaïa même, le vieux Chaos, nous guette. On dit qu'il survit encore en certains endroits du Tartare. Rends-nous l'Oracle. Sans elle la cité est perdue.

Maledrin et Dynaïe tressaillirent et se regardèrent. Comment le sort de l'Oracle pouvait-il être lié aux paroles de cette infortunée créature ? Elles venaient de comprendre : cet être qu'ils tourmentaient ainsi devait être l'Immortel auquel ces lieux étaient consacrés. Cela expliquait leur cruauté. Les Euménides haïssaient et craignaient les autres Immortels du Tartare, et tous les Khthôniaï partageaient cette peur et cette haine, aussi naturelles et incontestables que la chaleur du feu.

La bête hurla de nouveau, mais différemment. On pouvait deviner une parole.

ALE...

-Qu'as-tu à dire ?

Ils se turent pour l'écouter. Sa voix grondait comme de l'eau de source prête à jaillir.

ALEKTO...

En entendant le nom de l'ainée des Erinyes, l'homme aux lèvres déchirées se retourna aussitôt et saisit sa torche. Les trois autres s'éloignèrent du puits et cherchèrent du regard ceux que l'Immortel avait dénoncés.

Ils virent d'abord l'éclat du glaive de Maledrin dans l'obscurité.

-Là ! cria l'homme aux lèvres déchirées, en les désignant du doigt à ses sbires.

Deux s'élancèrent d'abord vers elles, si vite que Maledrin n'eut que le temps de reculer en repoussant Dynaïe sur le côté.

-Fuis ! cria-t-elle en parant le premier coup qui lui était destiné.

La magicienne se glissa derrière elle mais ne s'enfuit pas. Elle chercha à croiser le regard de l'un des deux guerriers à plonger ses yeux clairs dans les siens pour le soumettre à sa magie. *Fige-toi*. Mais le sortilège restait sans effet. Ils frappaient aux jambes, et Maledrin eut vite un genou en sang. Ses violents coups de glaive n'entamaient pas assez le cuir et les blessures qu'elle infligeait restaient superficielles. Finalement elle lâcha son glaive et, s'emparant de son poignard courbe, se jeta en hurlant vers la gorge de l'un de ses deux adversaires.

Le choc les déséquilibra et ils tombèrent à terre. Maledrin frappa une seconde fois. Un flot de sang jaillit de la gorge de sa victime, mais une chaîne la frappa à la nuque si

brutalement qu'elle roula sur le sol jusqu'au puits. Un instant sa tête bascula dans le vide et elle vit la créature qui tendait vers elle ses bras ensanglantés.

Qu'avaient-ils fait à son visage ? On ne distinguait plus aucun de ses traits. Python n'avait plus de visage.

Cette vue la répugna, mais sans la terrifier. Elle se redressa aussitôt, mais un nouveau coup la fit perdre connaissance. Dynaïe, elle, s'était mise à courir au hasard, guidée par la seule lumière que diffusait la pierre sur son front. Ils la suivaient de près, mais elle les distançait peu à peu. Quand enfin elle crut les avoir semés, elle vit une silhouette qui lui barrait le passage.

C'était l'homme aux lèvres déchirées.

-C'est fini, magicienne.

Il la menaçait de sa fourche étrange. Il avait les yeux fermés, sans doute pour se prémunir de ses pouvoirs.

-Ne bouge pas ou je t'égorge. Même à travers mes paupières closes je vois tes yeux briller, et j'entends le moindre de tes mouvements.

Elle voulut reculer mais elle entendit les pas des deux autres. En terrain inconnu elle n'avait aucune chance.

†

Ce qui étonna le plus Dynaïe, ce fut qu'ils ne semblèrent pas se préoccuper de leur quatrième compagnon, que Maledrin avait tué. Laisser un mort ainsi livré à lui-même, sans même le jeter dans le Styx, c'était en faire un spectre de plus. Mais peut-être leur plaisait-il de laisser un spectre partager le domaine de l'Immortel emprisonné.

Ils ne lui posèrent aucune question. Ils ne lièrent même pas ses mains, sans doute pour qu'elle pût porter Maledrin, qui restait inconsciente. Lui avoir pris ses armes semblait leur suffire. Peut-être ne craignaient-ils pas la magie ?

En retraversant le Styx, Dynaïe fut tentée de se jeter du pont dans le fleuve. Elle songea que le froid ranimerait certainement sa compagne, mais la crainte de se noyer dans ces eaux trop violentes la retint. Au lieu de revenir sur leurs pas, ils prirent très vite d'étranges chemins de traverse, qu'elle ne voyait jamais avant qu'ils s'y engagent.

Ici Khthôn était différente. Elle était plus silencieuse, mais on entendait toujours une plainte lancinante qui semblait proche et lointaine à la fois. Les galeries étaient plus hautes et plus étroites, et la pierre s'assombrissait à mesure qu'elles se rapprochaient de Mégère. Il fallait souvent y marcher en se tenant de biais. Des femmes environnées de flammes peuplaient les murs, certaines à peine ébauchées, d'autres presque effacées par l'érosion. Les Mégéras ne manquaient jamais de les toucher quand ils passaient près d'elles. Dynaïe se rendit compte assez vite que la direction de leur regard indiquait le chemin à suivre, comme pour les Korakoï du Sentier Oblique. Elles ramenaient les égarés à Mégère.

La magicienne s'épuisait à porter sa compagne, qui ne reprit connaissance que bien plus tard. Deux traînées de sang avaient séché sur son visage pendant qu'elle était assommée, et il lui fallut un long moment pour reprendre ses esprits. Lorsqu'enfin elle put marcher, encore hébétée, ils les lièrent l'une à l'autre par des chaînes et les firent avancer ainsi.

L'allure s'accéléra alors. Les Mégéras semblaient impatients de rejoindre leur cité. Dynaïe et Maledrin n'avaient jamais vu qu'Alekto des trois cités souterraines, et ce qu'elles découvrirent dépassait tout ce qu'elles avaient pu imaginer.

Alekto n'était qu'une longue suite de très hautes cavernes, dont les murs étaient couverts de champignons luminescents. Au gré des murs et des sols irréguliers s'élevaient des palais

taillés dans le roc par les Alektoüs, à partir de ce que les Titans avaient jadis construit pour aménager leur geôle. Khthôn y était douce, elle ramenait ses mains l'une contre l'autre pour protéger les vies de ses enfants. Les Palais étaient immenses, mais faits de pièces petites et chaleureuses, et souvent une seule famille les habitait. D'innombrables escaliers, tous taillés différemment, serpentaient indéfiniment entre les multiples cavernes.

Mégère était toute autre.

D'abord elles ne virent qu'un couloir étroit, qui se poursuivait par une aiguille qui semblait enjamber un précipice. Cette aiguille était hérissée sur toute sa surface de sculptures monstrueuses. Des langues bifides et des bras griffus en sortaient et paraissaient prêts à saisir les jambes de ceux qui marchaient le long de l'aiguille.

Ce fut en s'obligeant à ne pas regarder leurs pieds, pour ne pas céder au vertige, qu'elles virent la cité de la deuxième Erinye.

C'était d'abord une immense caverne, aussi grande qu'un monde. En son centre flottait une ville-planète, ronde et noire comme la pupille d'un œil démesuré. Rien ne semblait la maintenir ainsi en suspens, et sur toute sa surface les Mégéras avaient construit leurs maisons basses. On voyait briller les lumières de leurs terrasses.

Dynaïe et Maledrin restèrent hébétées un long moment. Cette vision leur parut tout d'abord si inconcevable qu'elles ne réagirent même pas lorsque les Mégéras les prirent par la taille et s'élancèrent avec elles dans le vide.

Mégère les attira doucement sur son sol. La magie de l'homme aux lèvres déchirées les firent se poser aussi silencieusement qu'un insecte. La matière dense, chaude, vibrante sous leurs pieds les attirait vers le centre de cette fausse planète, et un étrange sentiment de vertige envahit les deux jeunes filles. Le sol était courbe, comme si elles étaient en équilibre sur une balle, et pourtant elles se tenaient debout sans effort particulier. À en juger par l'orientation des aiguilles qui pointaient des parois vers la ville, il n'y avait plus de bas ni de haut. Il suffisait de faire cent pas pour que tout change.

-Allons, filles d'Alekto, saluez la deuxième Euménide.

Mégère était noire, car la roche était sombre en cette partie du Tartare. Le Titan avait changé de chair pour engendrer sa deuxième fille. Les flammes des torches éclairaient à peine. Leur lumière était aussitôt avalée par les murs voraces, au contraire des murs blancs d'Alekto, qui réfléchissaient la moindre lueur.

Cette obscurité transformait les gens en silhouettes imprécises. Les Mégéras qui sortaient de leurs maisons pour voir passer les deux captives aux cheveux blancs semblaient n'avoir ni forme ni visage. Ce n'était que lorsqu'ils se plaçaient sous une torche que Maledrin et Dynaïe pouvaient croiser leur regard.

Ils avaient tous les cheveux aussi noirs que l'homme aux lèvres déchirées, mais leurs figures étaient indemnes. Eux aussi avaient la peau bleue. Dynaïe se dit que ce devait être la marque commune du sang de Khthôn. Elle les trouva beaux à leur manière. Certains avaient des traits doux et leur sourirent. D'autres leur donnèrent à boire, ou touchèrent les lettres brodées sur leurs habits avec curiosité. Leurs gardiens ne faisaient rien pour les écarter. En fait, hormis l'homme aux lèvres déchirées, qu'ils appelaient Ezraer, les Mégéras ne semblaient pas prêter aux deux autres plus d'attention que s'ils eussent été des pierres.

Dynaïe s'étonna d'abord que la couleur blanche de leur chevelure n'éveillât en eux aucune curiosité. Elle comprit en voyant qu'un jeune homme avait les racines de ses cheveux aussi blanches que les siens. Les Alektoüs ignoraient que les Mégéras se teignaient les cheveux en noir avec le sang des serpents qu'ils avaient occis, pour honorer l'humeur sombre de Mégère. La magicienne songea qu'à la naissance rien sans doute ne distinguait un Alektoüs d'un Mégéras.

Alekto vivait dans un Palais qu'elle hantait avec les Écorcheuses, dont la porte seule était plus haute qu'une maison. On disait que la Reine Rhéa y avait passé son enfance, lorsqu'elle était prisonnière du Tartare, avec les autres Titans.

La demeure de Mégère en revanche se distinguait à peine des autres maisons de la ville qui portait pourtant son nom, du moins de l'extérieur. Nulle porte n'en défendait l'entrée, et en entrant les deux prisonnières se rendirent compte qu'elle n'avait aucun plafond. C'était en fait un vaste labyrinthe dont les murs n'avaient ni fenêtres ni portes. En son centre vivait l'Érinée.

Assise sur un trône de pierre, elle les attendait. Au contraire d'Alekto, elle était seule, sans armes ni créatures servantes autour d'elle. Mais les cages de métal remplies de braises qui l'éclairaient étaient autant de gardiens, car Mégère manipulait le feu et la lave mieux que quiconque.

De nombreux Mégères les avaient suivis jusque devant elle. La foule les fit s'agenouiller devant son trône de pierre. On leur maintint la tête baissée, et les yeux rivés au sol. Une voix rauque se fit entendre alors :

-Laissez-les relever la nuque.

Elles virent l'Euménide, et la regardèrent un long moment, hagardes.

Quelle était cette aberration ? Mégère, la sœur d'Alekto... Mégère était un homme. Non, même pas un homme encore, un enfant. La deuxième fille du Titan était un tout jeune garçon. Il était fin à l'extrême, presque malingre. De larges cernes noires cerclaient ses yeux. Sans doute ce corps trop faible ne supportait-il pas le don de l'immortalité. Il paraissait malade ou empoisonné, et en un sens il devait l'être. Maledrin avait vu Alekto boire des drogues que les Écorcheuses lui préparaient, afin que son enveloppe charnelle ne dépérît.

Contrairement à ceux de son peuple, ses cheveux noirs n'étaient pas teints. Elles apprirent plus tard qu'il était né ainsi, ce qui lui avait valu d'être désigné comme l'Euménide. Ses yeux bleus avaient des reflets rouges, comme ceux d'Alekto.

Alekto apparaissait toujours uniquement vêtue d'une longue tunique blanche, mais lui portait un étrange habit de cuir et de métal, hérissé de crochets acérés, qui évoquait la carapace d'un insecte.

-Je n'ai pas vu d'Alektoüs depuis bien longtemps, laissez-moi vous contempler plus attentivement.

Il se leva, puis s'approcha de Maledrin et observa attentivement son visage. Relevant d'un geste de la main les cheveux de la guerrière en queue de cheval, il découvrit les tempes et en approcha la flamme d'une lampe. Intriguée, Dynaïe risqua un regard de côté : de fines cicatrices, découpées selon un dessin aranéen, allait de la naissance de l'œil à l'oreille. C'était bien trop joliment fait pour être la trace d'une blessure.

-Les Yeux de la Veuve, dit Mégère, d'un ton satisfait. Une Écorcheuse... J'en étais sûr.

En entendant ces mots, Dynaïe eut un haut-le-corps et se pencha franchement vers sa compagne. Aucun doute possible. Des scarifications si complexes ne pouvaient avoir été faites qu'avec une de ces lames en forme de chélicère, que les Écorcheuses utilisaient pour marquer les novices.

Les Yeux de la Veuve donnaient aux femmes qui en étaient marquées le don de voir dans l'obscurité, plus finement encore qu'un Basileus, à la manière d'une araignée, en percevant jusqu'aux plus infimes vibrations de l'air et du sol. Aussi Dynaïe ne put s'empêcher de murmurer à Maledrin :

-Et tu as osé m'emprunter ma lampe...

-Les Yeux de la Veuve ne permettent pas d'apprécier la beauté, magicienne, répondit Maledrin avec un vague sourire.

Sa voix était empreinte d'une inhabituelle mélancolie. Dynaïe regretta d'abord ses paroles, puis se rappela que les Écorcheuses ne laissaient jamais passer la moindre occasion d'éveiller chez les autres un sentiment de culpabilité. Feindre l'amertume d'une personne injustement accusée était dans leurs habitudes.

Les Écorcheuses se rasaient toujours les cheveux autour des oreilles, afin de pouvoir étendre encore ces cicatrices sacrées, et les tenaient serrés en haut du crâne, afin qu'on pût admirer les chemins sinueux que les chélicères de fer chauffé à blanc avaient laissés. C'était à cette coiffure particulière qu'on les reconnaissait. Maledrin, elle, les avait laissés repousser et ne les attachait jamais.

Mégère cherchait du doigt entre les mèches de sa prisonnière les scarifications sur lesquels aucun cheveu n'avait pu repousser.

-Tu croyais passer inaperçue ? demanda-t-il. Rares pourtant sont les voyageurs qui portent leurs cheveux libres en permanence. Il n'y a rien de plus gênant dans les galeries étroites. Tu avais quelque chose à cacher, et finalement tu n'as fait qu'attirer notre attention dessus.

-Je ne suis plus Écorcheuse, Euménide, répondit Maledrin d'une voix étonnamment assurée, presque insolente en de semblables circonstances. En réalité je ne l'ai jamais été. J'étais encore novice lorsque la Maîtresse des Fétiches a brisé mon lien d'âme et m'a déclaré indigne de devenir une Écorcheuse. On scarifie les novices dès le début de leur apprentissage.

-Pourquoi te croirais-je ? Ma sœur Alekto entoure les Écorcheuses de tout un mystère soigneusement préervé. Nous ne savons d'elles que ce que leurs cadavres nous révèlent. Alekto a gardé jusqu'au secret de l'écriture, les lettres que vous portez sur vos vêtements sont autant de questions sans réponse.

Il marchait autour d'elles tout en parlant.

-J'envoie Ezraer interroger Python, dans la prison secrète où je le tiens enfermé, il me ramène deux Alektoïs trop curieuses, dont une Écorcheuse dissimulée... Et tu voudrais que je croie à une coïncidence ?

Ni l'une ni l'autre ne répondit.

-Et que faisiez-vous dans notre domaine ? Vous qui ne quittez d'ordinaire jamais votre cité.

-Nous nous étions perdues par hasard dans le miroir d'errance de celui que vous appelez Python, nous avons suivi Ezraer pour en sortir... commença Dynaïe.

Elle se tourna vers Maledrin, mais celle-ci se taisait. Elle continua :

-Nous cherchions l'Oracle.

La foule murmura.

-L'Oracle, reprit Mégère, en souriant. Hasard heureux autant qu'étrange, qui vous conduit jusqu'à celui dont le silence obstiné nous en prive aujourd'hui. J'espérais un signe de sa part, et c'est vous qu'il met entre mes mains. Seriez-vous sa réponse ?

Il se tourna vers Maledrin qui restait muette :

-Toi l'Écorcheuse, parle donc ! On dit que vous excellez à piller les âmes vulnérables. Croyais-tu soumettre celle de Python ?

Elle répondit cette fois :

-Khthôn m'est témoin, Euménide, que j'ignorais jusqu'à son existence il y a quelques heures encore. Et je te l'ai dit, je n'ai jamais été qu'une novice. L'art des Fétiches, auquel tu fais allusion, n'est enseigné qu'aux meilleures des Écorcheuses confirmées.

-L'art des Fétiches... On parle ici de poupées d'argile dans lesquelles vous gardez enfermées les âmes de ceux dont vous avez mutilé l'esprit.

Mégère se rassit à son trône, et dit doucement :

-L'Oracle est nôtre, filles d'Alekto. C'est parmi nous qu'elle a choisi d'être. Nous l'avons perdue, mais elle nous reviendra.

-Vous nous l'avez volée ! s'écria Dynaïe.

La foule murmura à nouveau, cette fois d'indignation.

-Tais-toi, magicienne, tu ne sais pas de quoi tu parles, répondit l'Érinye, sans la moindre trace de colère dans la voix. La mort est le sort réservé aux espionnes de votre espèce, mais nos lois veulent que vous soyez épargnées si quelqu'un ici souhaite vous prendre pour esclave.

L'enfant eut un geste à l'intention de la foule. Après un temps d'hésitation, une femme s'avança. Elle était grande et portait une longue épée au côté. Ses habits noirs étaient couverts de dessins rouge vif, qui semblaient bouger sur le cuir en harmonie avec ses mouvements.

-Moi, Nathrae, celle qu'on appelle Survivante, je prends auprès de moi l'adolescente.

-Et je prends la magicienne, dit Ezraer.

Dynaïe le regarda, surprise. Il avait un sourire mauvais.

-Tu m'apprendras l'écriture.

Les deux Alektoüs furent ainsi séparées.

†

Dynaïe regardait le plafond au-dessus d'elle. La lueur pâle que diffusaient les ailes d'un papillon-lumière l'avait réveillée lorsqu'il s'était posé sur son front. Les animaux de pierre qui rampaient le long des murs avaient encore bougé pendant son sommeil. Elle en était certaine. Certains avaient ouvert leur gueule et montraient leurs crocs, d'autres s'étaient rapprochés de son chevet. Elle avait beau se dire que ce n'était qu'un effet de l'étrange magie que toute la famille d'Ezraer pratiquait, il lui était décidément impossible de s'y habituer.

Elle se sentait triste et sans forces. C'était l'heure sinistre où elle devait nourrir les Démoniolèptes. Ezraer appelait ainsi les pantins qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Ils ressemblaient à des Mégéras, vivaient et respiraient comme les autres, mais leur âme était morte. Les trois guerriers qui l'avaient accompagné voir Python en étaient.

Ils étaient neuf en tout. Enfermés dans une salle dont ils ne sortaient que lorsqu'Ezraer avait besoin d'eux, ils hurlaient ou se battaient souvent. Un sentiment de haine et d'horreur les hantait et les maintenait en vie, mais ils ne pouvaient en comprendre la nature ni l'origine. Ils n'étaient même plus des animaux. Abandonnés à eux-mêmes ils s'entretuaient.

Mégère rendait ainsi la justice. À ceux qu'Alekto eût sans doute condamné à mort, elle réservait cette lamentable destinée. Seul le Démoniurge, le premier mage de la cité, avait le droit de transformer ainsi un citoyen en Démoniolèpte, en *possédé*. Pour le malheur de Dynaïe, Ezraer avait ce titre.

Les possédés devaient être nourris à heures fixes, cela permettait de s'assurer de leur obéissance. Elle se leva et ouvrit la porte de son étroite chambre. La maison dormait encore. Elle était toujours la première à se lever. Au contraire des Alektoüs, qui dormaient quand bon leur semblait, les Mégéras dormaient tous en même temps, selon les heures fixées par des clepsydras de verre.

Le verre. En arrivant à Mégère, Dynaïe avait découvert cette matière étrange et nouvelle. Elle avait été fascinée tout d'abord par sa malléabilité, son éclat, son contact lisse et sa

transparence. Mais sa fragilité l'avait déçue. La terre cuite et les ossements lui paraissaient plus fiables en fin de compte.

La notion intuitive du temps qu'elle avait s'était peu à peu estompée à cause de ces maudites clepsydres qu'il fallait sans cesse remplir d'eau. Pourtant elle savait encore se réveiller toujours à l'heure voulue.

Elle descendit dans la cour intérieure, et leva les yeux vers les parois de la caverne qui entourait la cité. Cette prison était sans doute la meilleure qui fût. Aucun chemin ne permettait d'en sortir. Il fallait s'envoler comme un insecte, mais cette magie lui était inconnue. Nombre de Mégéras la pratiquaient pourtant.

Un hurlement la tira de sa rêverie. Ils s'impatientsaient. Elle alla à la grille qui menait aux caves, et emplit ses poumons d'air pur avant de descendre l'escalier qui menait à leur cage. L'odeur de pourriture qui les entourait était infecte. Chaque matin il fallait nettoyer leurs ordures, les asperger d'eau bouillante pour des dégraisser, puis ensuite leur jeter des morceaux grossiers de viande.

Ils avaient reconnu son pas. Ils se mirent à entrechoquer leurs chaînes dans un assourdissant vacarme sitôt qu'elle fut entrée. Elle détestait cela et ils le savaient. Elle s'empara du fouet qui était accroché à un mur et le fit claquer pour les calmer, mais rien n'y fit. Elle leva le bras pour frapper, mais n'en eut cette fois pas le courage.

-Vous êtes prisonniers comme moi, Ezraer détourne ma colère contre vous et détourne la vôtre contre moi.

Il fallait pourtant qu'ils cessent. Elle regarda ses mains usées, abîmées par des heures trop nombreuses de travail. Elle n'avait plus pratiqué de magie depuis son arrivée à Mégère. Quelque chose s'était brisé en elle depuis qu'elle et Maledrin s'étaient perdues dans le miroir d'errance. Les fils invisibles des sortilèges se refusaient à elle, la pierre ne frémissait plus sous sa caresse. Khthôn était si différente ici que tous ses repères avaient disparu.

-Si seulement j'étais là où Khthôn m'aime et me reconnaît, je pourrais vous faire taire. Mais ici Khthôn est cruelle, et la magie échoit aux plus violents d'entre nous, comme Ezraer...

-Tu parles toute seule, Dynaïe ?

La magicienne se retourna aussitôt : c'était Ganyèmède, le fils aîné d'Ezraer. Elle n'avait rien à craindre de lui. Il s'était pris d'affection pour elle et était même le seul à l'appeler par son nom. Il avait plusieurs fois menti pour la tirer d'affaire et la protéger de la cruauté de son père.

-Je parle souvent seule Ganyèmède, répondit-elle en souriant. Ces gens-là ne sont guère bavards, et je passe le plus clair de mon temps avec eux.

Elle désignait les Démoniolèptes que l'apparition du jeune homme avait ramenés au silence.

-Ils parlent à leur manière, mais il faut savoir les comprendre. Laisse-les moi, pour cette fois. Je vais m'occuper d'eux.

Dynaïe hésita. Ganyèmède lui avait déjà plusieurs fois rendu ce service. Avant sa venue, c'était lui qui était chargé de prendre soin de ces âmes dévorées, et il s'y entendait bien mieux qu'elle. Tout était plus facile pour lui, car il pratiquait la magie de son père avec autant de talent que celui-ci, et se faisait obéir de ces pantins sans effort. Mais chaque fois que le jeune homme la soulageait ainsi de ce travail qui lui était odieux, elle tremblait qu'Ezraer le découvre, et n'osait imaginer sa réaction.

-Allons, laisse-moi faire. Tu es épuisée et ce travail te répugne, insista Ganyèmède.

Il disait vrai. Elle ne parvenait pas à s'habituer à la fréquentation de ces pitoyables créatures, à la fois dangereuses et vulnérables. Puissantes, mais incapables de survivre

seules, elles n'étaient que des aberrations nées d'une magie inquiétante. Ni vivants, ni morts, les Démonioplètes ressemblaient à ces chrysalides abandonnées, qui ont l'apparence et la beauté de la vie, mais ne sont plus que des carapaces vides. Pourtant, quand elle croisait leur regard, elle croyait toujours lire une souffrance immense, causée par le souvenir tenace d'une autre existence.

Cette interrogation qu'ils ne pouvaient même plus formuler, car même les mots les plus simples n'avaient plus de sens pour eux, les tourmentait tant qu'ils en devenaient de plus en plus violents. Quand ils devenaient incontrôlables, quand le Daïmonion, l'esprit du mage, ne pouvait plus manipuler leur furieuse sensation de manque, on les supprimait.

Dynaïe savait que tous ces prisonniers privés d'entendement finiraient égorgés puis brûlés, à l'image de leur âme. Les Mégéras confiaient aussi leurs morts au Styx, mais ceux qui avaient été Démonioplètes n'avaient pas droit à ce traitement.

-C'est leur désarroi qui me rend la tâche si difficile. Ils me font penser à ces lucioles que vous conservez dans des bocals de verre pour remplacer les torches. Elles se cognent sans cesse aux parois pour s'enfuir. Elles ne comprendront jamais l'idée d'une surface transparente, et pourtant elles ne renoncent pas.

Ganymède lui prit le fouet des mains.

-Tu t'identifies à eux. C'est perdu d'avance.

Il la tira doucement par le bras.

-Sors plutôt. Tu diras à mon père que je t'ai envoyée chez le Voleur.

Axéa, qu'on appelait le Voleur, partait souvent en expédition loin de la cité-planète et ramenait d'étranges objets qu'il allait prendre à la surface. Il connaissait des chemins secrets qui n'appartenaient qu'à lui, et quittait le pays Khthônia sans passer par le Sentier Oblique ni par Ida. Les rares fois où on l'avait autorisée à sortir, Dynaïe était allée regarder les objets qu'il étalait dans la cour de sa demeure. Il y avait des plantes, des étoffes, des outils faits de matières inconnues, des parcelles d'un monde qu'il était seul à connaître. Elle l'avait maintes fois questionné sur ses voyages, mais ni lui ni sa famille n'en disaient jamais le moindre mot. Ce secret était toute leur richesse.

-Et que devrais-je te ramener ?

-Du bois.

-Cette matière qui ressemble à des écorces de myconides mortes ?

-Exactement, prends-en juste un morceau.

Aller voir le Voleur, c'était bien plus qu'échapper aux corvées. Elle lui sourit :

-Merci, jeune maître.

Elle détestait l'appeler ainsi, mais elle savait qu'il aimait cela. Il lui lança une clef de fer :

-Ouvre la porte toi-même, je te fais confiance.

C'était trop beau pour être vrai. Elle se hâta de sortir, de crainte qu'il change d'avis.

Mégère était elle aussi encore endormie. Les rues d'habitude si fréquentées étaient vides. Les torches s'étaient éteintes, et seuls les papillons-lumières illuminaient le chemin devant elle de leur vols erratiques.

Bien qu'arrivée il y avait déjà plusieurs cycles dans la cité de la deuxième Érinnye, Dynaïe ne s'était toujours pas accoutumée au spectacle d'une ville silencieuse. À Alekto il eût été périlleux pour la cité que tous fussent endormis en même temps. Mais que pouvait craindre Mégère ? Nulle galerie ne l'atteindrait jamais. Les Mégéras n'avaient peur que d'eux-mêmes, et finalement n'étaient pas moins inquiets que les Alektoüs. Ils fermaient tous leurs portes par de lourds verrous plus solides que ceux du Palais d'Alekto. Lorsqu'on ne craint pas l'extérieur, le voisin devient un ennemi.

Dynaïe avait songé que c'était peut-être pour cela qu'ils entretenaient ces affreux simulacres qu'étaient les Démoniolèptes, pour se forger un ennemi. Et sans doute était-ce aussi pour cette raison que leurs lois étaient si dures.

Quand elle arriva devant la porte du Voleur, elle la trouva close. Elle frappa doucement et l'un de ses fils lui ouvrit.

-Que veux-tu ?

-Je viens de la maison d'Ezraer... On m'envoie chercher du bois.

Le garçon grimaça.

-Du bois, maintenant ? Nous n'en avons plus.

-Quoi ! ?

Dynaïe avait changé de visage. Si elle ne ramenait rien de sa petite escapade, Ezraer ne la croirait pas et se montrerait pas aussi tolérant.

-Il m'en faut absolument, je...

Elle bégayait, et ses mains tremblaient. L'autre lui claqua la porte au nez. Elle frappa à nouveau, mais en vain. Puis elle se laissa glisser à terre et se mit à sangloter. C'était la première fois qu'elle pleurait depuis sa capture. Elle versa tout d'un coup toutes les larmes qu'elle avait retenues jusque là, comme si cet événement avait rompu en elle les derniers fils qui tenaient en place sa maîtrise d'elle-même.

La cité était endormie. Aucun Mégéras ne verrait Dynaïe l'esclave sangloter ainsi sur sort. Ses larmes étaient lourdes d'un sel dont l'amertume était étrangement rassurante. Si elle pouvait encore pleurer, alors elle n'était pas encore entièrement vaincue. Les Démoniolèptes eux ne pleuraient pas.

Quand elle se fut calmée, elle regarda le vol gracieux et agité des papillons-lumières dans la sphère de verre qui marquait l'entrée de la demeure du Voleur. Ses mains tremblaient encore. Elle songea qu'elle n'avait jamais ressenti une telle angoisse de toute sa vie de femme libre. Avec l'habitude de la servitude était venue une peur d'une genre nouveau, qu'elle n'avait encore jamais ressentie. Pire que le hasard, les caprices d'une volonté unique pouvaient décider de son sort.

-Si je reste esclave plus longtemps, je deviendrai folle, se dit-elle.

Elle se releva et marcha au hasard. Les rues étaient toujours désertes, peuplées seulement des statuettes votives qui ornaient les murs extérieurs de noires demeures de la cité. Les Mégéras avaient l'habitude de creuser dans la roche noire de leurs murs des niches où ils déposaient de petites statuettes représentant les enfants d'Echidna. Chaque maison avait les siennes, faites selon un dessin unique.

Dynaïe s'était vite rendue compte qu'Echidna et ses six enfants n'inspiraient pas la même terreur à Mégère qu'à Alekto. Les Mégéras ne craignaient pas d'invoquer leur nom. Ils en avaient une idée moins craintive, presque complice. Personne n'avait pu lui expliquer la signification de ses petites idoles, mais aucune maison n'en était dépourvue, hormis le palais de l'Euménide.

Tout en regardant les statuettes qui jalonnaient son chemin, elle remarqua celles d'une demeure particulièrement basse et petite. Les statuettes avaient été taillées dans de la pierre camée, et les visages des sept Immortels étaient presque aussi livides que ceux des Khthôniaï. Elle reconnut Echidna à la fourche qu'elle portait, à son corps qui était à moitié serpent. La monstrueuse mère avait une main posée sur son ventre, et Dynaïe remarqua qu'elle était représentée enceinte.

Étonnée, elle compta les autres idoles. Ladon, l'aîné, le dragon aux ailes repliées, lové sur lui-même, attendait de pouvoir s'élancer dans un ciel qui lui avait toujours été refusé. L'Hydre avait une forme étrange : son corps était humain et de ses épaules fines de jeune fille

sortaient cinq têtes hideuses de serpents. Cerbère et le Lion, dont les corps semblaient sortis d'un cauchemar, hurlaient de leurs gueules hérissées de crocs démesurés, et marchaient sur leur quatre pattes autour de leur mère, comme pour la protéger. Le Sphinx ici ne portait ni ailes ni corps semblable à celui du Lion, c'était un androgyne dont les traits impavides n'exprimaient qu'un profond mépris. Cinq enfants. Portait-elle en son ventre Chimère, la plus jeune ?

Non pourtant : Chimère était présente elle aussi, cachée derrière les autres, sous une apparence peu coutumière elle aussi. Elle ressemblait à une femme vêtue d'une tunique courte, exception faite de deux longues cornes qui ornaient son front, comme les antennes d'un insecte. Echidna avait-elle alors un septième enfant ?

Elle entendit le bruit d'un verrou qu'on poussait. On ouvrait la porte de l'intérieur de la maison. Elle se hâta de replacer les statuettes et se redressa, pour croiser le regard d'une jeune fille qu'elle reconnut aussitôt.

-Maledrin...

Elles se regardèrent. On leur avait demandé de se teindre les cheveux elles aussi, pour se fondre parmi les Mégéras. Elles baissèrent la tête toutes les deux, honteuses de leur chevelure noire.

-Je te croyais morte, dit Maledrin à mi-voix.

-Je ne tarderai guère à l'être si je ne m'enfuis pas d'ici au plus vite, répondit la magicienne sur un ton cassant. Mais que t'importe ?

Maledrin la regarda. Dynaïe ne lui avait pas pardonnée de lui avoir caché qu'elle avait été novice.

-Parle-moi plutôt de toi. Dis-moi qui t'a envoyée me suivre.

Maledrin ne répondit pas.

-Dire que j'ai été assez naïve pour croire que tu cherchais l'Oracle pour toi-même. En réalité tu n'es qu'une Écorcheuse déchue. Étais-tu aux ordres d'Harmonie, ma mère ?

Maledrin frémit sous l'injure :

-Je ne suis ici sur les ordres de personne. Je t'ai suivie c'est vrai, mais personne ne m'a envoyée vers toi.

-Alors pourquoi m'as-tu suivie ?

La jeune fille parut hésiter, puis se pencha pour sortir quelque chose de sa botte. Elle en tira un bâtonnet de bois très clair, dont la surface était couverte d'écritures.

-À cause de ça.

-Un morceau de bois ? Comme ceux du Voleur ?

-Celui-là ne vient pas de chez lui, crois-moi, mais d'Alekto. Mais, chose impensable, Alekto elle-même ne l'a jamais eu sous les yeux. Il était conservé par la Maîtresse des Fétiches en personne, qui veillait à ce que l'Érinée n'y eût point accès. Lis plutôt, tu comprendras.

Elle approcha une lanterne dans laquelle trois papillons-lumières s'agitaient. Les lettres étaient fines et à moitié effacées, mais Dynaïe put déchiffrer le texte inscrit :

Sais-tu, ô Attis, ce qu'est l'Oracle ?

Le secret des trois filles préférées de Gaïa. Le lien sacré entre les Titans et les hommes. Par-delà les rois et les prêtres. Ses paroles sont obscures, et sois heureuse que ton peuple ne les comprenne pas. Pas encore. Crains l'heure fatale où leurs esprits s'éveilleront. Crains cette heure et préviens-la. Crains-la comme la maladie, le cauchemar ou la mort. Car lorsque les yeux de l'Euménide seront dessillés, quand son peuple saura pourquoi Phoébé la brillante et Thémis la juste sont mortes et pourquoi Khthôn aux mains profondes ne les pleure jamais, le règne des Écorcheuses prendra fin.

Demi-Lune, Haute-Reine des Nyktéra.

-Demi-Lune ? demanda Dynaïe.

-C'est l'histoire invisible des Alektoüs, et surtout des Écorcheuses, dit Maledrin. Demi-Lune était sans doute la reine du peuple nocturne, quand Attis était Maîtresse des Fétiches. Nous avons déjà perdu l'Oracle alors, mais cette reine nyktéron ne semblait pas le savoir, en revanche elle connaissait l'existence de l'Oracle. Attis : ce nom te dit bien quelque chose ?

-Bien sûr, je ne suis pas à ce point ignorante des choses religieuses. J'ai tout de même eu pour mère celle qu'on appelle Harmonie aux pieds légers.

-Je sais.

Dynaïe regardait toujours le morceau de bois.

-Naturellement tu sais. Et que savais-tu d'autre sur moi, lorsque tu as décidé de me suivre ?

-Peu de choses. Tu es un mystère pour beaucoup des Alektoüs. Comme les autres j'étais intriguée par le diamant que tu portes sur ton front. Une pierre si pure ne peut être qu'un présent de Khthôn elle-même. Je crois que tu es une de ses élues à ta manière.

-Une élue, moi ?

L'idée lui sembla si saugrenue qu'elle se mit à ricaner.

-Moi qui étais la cible des Écorcheuses ? Tu n'as rien compris, ce diamant...

-Ne dis rien, Dynaïe. Je voudrais que tu restes un mystère encore, le temps que le doute s'insinue en toi.

La magicienne détourna le regard.

-Je crois que tu es folle, c'est pour cela que la Maîtresse des Fétiches a rompu ton lien d'âme.

-Bien au contraire.

Le ton de sa voix avait changé. Un sourire étrange se dessinait sur ses lèvres.

-Réfléchis, magicienne. Nous savons que Mégère a volé l'Oracle à Alekto. Les Écorcheuses se gardent bien de le reconquérir. Mais elles entretiennent la mémoire de cet affront et ainsi la haine entre les cités, la peur sur laquelle se fonde leur autorité. Nous arrivons à Mégère, et les Mégéras ont eux aussi perdu l'Oracle. Par un étrange hasard, celui qui est chargé de le retrouver n'est autre que le Dèmiurge, un sinistre équivalent de nos Écorcheuses, et Mégère est si faible qu'elle ne quitte jamais sa demeure. De plus, l'existence de l'Oracle est connue des Nyktéra, étrangers pourtant aux Enfers.

-Alors où serait l'Oracle ?

-Je ne t'ai pas menti : je l'ignore et c'est pour le savoir que je t'ai suivie, quand tu es partie. Je me cachais depuis près de cinq cycles dans les Galeries Basses, et je t'ai vue passer par hasard. Je t'ai tout de suite reconnue, et j'ai compris en te voyant que tu ne retournerais pas à Alekto.

-Tu te cachais ?

Maledrin sourit.

-Bien sûr. La Maîtresse des Fétiches avait rompu mon lien d'âme, mais avait gardé la poupée d'argile écarlate qui me représentait, et en lequel elle avait avant placé mon lien d'âme. Je la lui avais reprise.

Dynaïe connaissait mal les usages religieux, mais elle savait que chaque Écorcheuse avait une contrepartie haute comme la main, que l'une des grandes prêtresses, que l'on appelait Maîtresse des Fétiches, conservait au Palais d'Alekto. Elles étaient faites d'une argile très rouge dont les Écorcheuses gardaient jalousement le secret de fabrication. Chaque Écorcheuse était indissolublement liée à son Fétiche et ce lien lui conférait un semblant

d'immortalité. A moins que le Fétiche ne fût brisé, elle ne pouvait mourir de maladie ou d'inanition.

-Sais-tu d'où vient l'étrange couleur de cette argile ? Du sang. Il y avait un plein cotyle de mon sang dans mon Fétiche. Je ne voulais pas le lui laisser. Et c'est en m'introduisant chez elle que j'ai trouvé ce précieux morceau de bois.

-En t'introduisant chez elle...

Dynaïe n'en revenait pas. Cette adolescente affirmait avec un aplomb parfait qu'elle avait défié l'une des plus puissantes Écorcheuses et avait trouvé refuge dans les Galeries Basses. Les Galeries Basses étaient un labyrinthe qui entourait Alekto, et dans lequel on ne pouvait progresser que courbé en deux. Elles étaient censées décourager toute invasion. Cette frontière était comme une large ceinture qui ceignait tous les domaines des Alektoüs. Certains ne l'avaient jamais franchie. Les gardes ne s'y rendaient guère, mais la magicienne doutait qu'il fût si simple d'échapper à la colère de la Maîtresse des Fétiches, surtout après avoir volé un objet si important.

Elle ne dit rien pourtant. Il lui suffisait de retourner à Alekto pour savoir ce qui s'était réellement passé. Maledrin profita de son silence pour ajouter :

-Je retrouverai l'Oracle.

En l'entendant prononcer ces mots, Dynaïe ne put s'empêcher de songer à ce qu'elle avait elle-même dit à sa mère lors de son départ. Mais y avait-elle vraiment cru ? En son esprit l'Oracle symbolisait l'interdit, *l'ailleurs*. Elle n'avait guère retenu de son instruction religieuse que les noms presque oubliés de Thémis et Phoébé. On parlait de Mégère pour dénoncer le vol de l'Oracle. Ainsi elle avait associé cette figure mystérieuse à tout ce qui n'était pas l'univers restreint de la cité.

-Je pensais que tu me guiderais, continua Maledrin. Ton diamant et ta différence étaient pour moi la plus belle des promesses. Je te connaissais de réputation, tout le monde connaît la fille désobéissante d'Harmonie, la magicienne rebelle. En te voyant affronter seule la mort, j'ai d'abord cru que tu voulais en finir. Je t'ai suivie à distance, puis je t'ai vue te battre. J'en ai conclu que tu cherchais autre chose.

-C'est alors que tu es intervenue ?

-Disons que j'ai attendu que tu aies besoin de moi.

-Mais alors... Tu ne savais pas que je cherchais l'Oracle ? Tu n'as pas eu l'air autrement surprise pourtant quand je te l'ai dit.

Maledrin eut un de ses sourires ironiques qui horripilait la magicienne.

-Je l'ai compris à ton regard, après que je t'ai dit que je la cherchais moi-même. J'ai pensé que Khthôn t'avait placée sur ma route, et je le crois toujours.

'Voilà bien une Écorcheuse', se dit Dynaïe. 'Les mystiques ont cette détestable manie de prétendre que rien n'arrive par hasard. Mais que lui répondre en l'occurrence ?'

-Mais pourquoi tiens-tu tant à retrouver l'Oracle ? Pour donner un sens à ta fuite ? Pour te venger de celles qui t'ont déchué ?

Maledrin souriait toujours.

-La vengeance est un motif noble, certes. Mais... Je le ferai pour elle.

-Qui ça, elle ?

-Alekto.

Dynaïe ne comprenait plus.

-Je sais que notre Érinie n'a d'autre désir que de retrouver l'Oracle. Je le sais car j'ai vécu auprès d'elle, j'étais chargée de veiller sur son sommeil. Au début je ne comprenais pas pourquoi on me laissait seule à cette tâche, mais j'ai compris en l'écoutant parler. L'aînée des Euménides parle en dormant, et ses paroles m'ont transformée.

Sa voix était douce, mais empreinte d'une exaltation inquiétante qui se reflétait sur son visage. Elle paraissait prête à tout, comme dévorée par une passion insensée.

-Alors... Alors tu n'es pas seulement déchue, tu es une hérétique, une de *ceux qui choisissent*, conclut Dynaïe.

-Non, magicienne, je n'ai pas choisi. J'ai été métamorphosée, envoûtée, séduite... Que sais-je encore ? Je te l'ai dit, les paroles de l'Érinie ont un pouvoir unique qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu jusque-là. Lorsque j'ai été déchue, j'ai compris que nombre des grandes prêtresses, et la Maîtresse des Fétiches en premier, m'avaient promise d'avance à ce funeste destin en m'assignant cette tâche. J'ai été *sacrifiée*, comme l'avaient été avant moi toutes celles qu'on avait chargées de veiller sur le sommeil d'Alekto.

L'exaltation s'était muée en colère.

-Mais je me suis relevée de cette malédiction, et au-delà de tout ce qu'elles auraient pu imaginer. Le fait même que j'aie été capable de voler impunément la Maîtresse des Fétiches prouve que le Titan me protège. Que serait-il arrivé sinon ? Elles m'auraient envoyé rejoindre les trophées du mur des écorchés.

'Du bon sens dans sa folie' songea Dynaïe.

-Mais je suis encore vivante, contre toute attente, et ici Survivante se montre à mon égard d'une généreuse complaisance.

-Survivante... Celle qui t'a recueillie, n'est-ce-pas ?

Maledrin acquiesça d'un signe de tête.

-Elle est assez subtile. Je crois qu'elle était rivale d'Ezraer pour obtenir le titre de Démonurge. Mais le personnage est encore trop lié à Mégère pour qu'elle puisse s'en débarrasser.

Dynaïe la regarda : cette gamine en savait-elle plus qu'elle sur celui qui était son propre maître ? Ou souhaitait-elle simplement abuser de sa crédulité ?

-Que veux-tu dire ?

-Si quelqu'un arrive à faire parler Python, à lui faire dire pourquoi il a disparu, et pourquoi il est revenu sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, ce sera lui et personne d'autre, sans aucun doute.

Dynaïe ne comprenait pas ce à quoi elle faisait allusion, mais elle se garda de la questionner, par prudence tout autant que par fierté. Elle se contenta d'ajouter sur un ton désinvolte :

-Tu en as appris beaucoup, dirait-on...

-J'ai appris à gagner leur confiance. Comparés aux Écorcheuses, les Mégéras sont des fantoches, pour la plupart. Ils se teignent les cheveux, ils se maquillent comme des comédiens... Ils sont violents et cruels, comme des enfants. Si tu t'y prends bien, tu peux aisément les circonvenir.

-Les circonvenir... comme tu m'as finalement manipulée. En choisissant d'affronter Ezraer et ses Démoniolèptes, tu savais ce que tu faisais. Tu voulais aller à leur rencontre.

Maledrin se mit à rire.

-J'ai surtout eu de la chance.

Dynaïe la fixait avec dégoût.

-Je crois que tu ne me pardonnes pas de t'avoir caché tout cela. Je ne suis pas si calculatrice que tu le crois, je suis simplement impulsive. En revanche, il est vrai que j'utilise chez les autres les talents qui me manquent. Mais il n'y a guère d'autre manière de survivre dans les Enfers. Chacun s'efforce de faire prévaloir sa folie sur celle des autres, les Euménides en premier. En regard de certaines priorités individuelles, la loyauté n'a aucune valeur.

Elle se tut. Dynaïe semblait réfléchir. Elle tenait toujours la baguette et la regardait attentivement, comme pour s'assurer qu'elle était bien faite de bois.

-Tu crois vraiment ?

Maledrin acquiesca.

-En ce cas...

Le poing pourtant fragile de la magicienne frappa Maledrin au plexus, qui tomba à genoux, le souffle coupé. Le coup avait été si violent que du sang coulait de sa bouche. Maledrin ne se serait jamais attendu à un coup aussi fort de la part de la magicienne. Suffocante, elle entendit vaguement :

-Je garde cette baguette, il y va de ma survie.

Quand elle put se relever, Dynaïe avait disparu. La guerrière dit entre ses dents, rageusement :

-Tu me paieras cela, maudite enchanteresse. Je te crèverai les yeux, ainsi tu ne pourras plus pratiquer de magie...

†

Ganymède tournait la baguette de bois entre ses doigts, et regardait les lettres qui la recouvraient. Dynaïe venait de lui en déchiffrer le texte.

-Ainsi c'est ce qui est écrit. Peut-être Mégère elle aussi s'est-elle arrangée pour perdre l'Oracle, comme vos Écorcheuses. À moins qu'elle ne soit elle aussi manipulée, comme Alekto. Si c'est le cas, mon père cache très bien son jeu.

Il se mit à rire en voyant la figure affolée de la magicienne.

-Sois tranquille, mon père ne nous entend pas.

Ils étaient dans les pièces qui lui étaient réservées. Son père n'y entrait jamais, et en eût-il eu le désir, il ne possédait pas les clefs nécessaires pour parvenir jusqu'à eux. Les maisons des Mégéras étaient ainsi partagées en zones indépendantes qui ne communiquaient que par une ou deux portes. Chaque membre de la famille avait ses quartiers, et ce depuis l'enfance. Ainsi les Mégéras étaient-ils plus rompus à la solitude que les plus isolés des Marcheurs.

Ces pièces étaient très semblables à celles des autres Mégéras. Les murs sombres étaient couverts de lanternes dans lesquelles reposaient des chrysalides des papillons-lumières ainsi que quelques-unes de leurs contreparties adultes. Comme chez les Alektoïes les rares meubles étaient faits de pierre, de métal, d'obsidienne et de myconide.

Des jeux étranges étaient posés sur une longue table noire et blanche. Les jeux des Mégéras étaient complexes et utilisaient le hasard autant que l'intelligence, et ils y consacraient une importante part de leur temps. Au milieu de quelques vêtements épars de soie et de cuir reposait un long cimeterre. Sa lame nue, percée en son milieu pour la rendre moins lourde, diffractait la lumière des lanternes en un bref arc-en-ciel.

Il regarda le message de Demi-Lune de plus près et désigna une des lettres :

-C'est un alpha, n'est-ce-pas ? La première lettre...

Dynaïe confirma. Elle avait commencé à lui apprendre à lire, mais il n'était guère appliqué, comme son père. Ezraer venait régulièrement lui demander comment s'écrivait tel ou tel mot, mais sans jamais demander d'explication, il se contentait de lui demander de l'écrire sur une tablette de cire. Il n'avait jamais demandé à ce qu'elle lui explique comment fonctionnait l'alphabet. Chaque mot était sans doute pour lui un pictogramme unique.

Dynaïe avait tout d'abord pensé que c'était parce qu'il estimait au-dessous de sa dignité de suivre l'enseignement d'une esclave, voire même de suivre un enseignement. Mais elle

commençait à penser qu'en réalité ni Ezraer ni Ganymède n'attachaient de réelle importance à l'écriture, comme la plupart des Mégéras, d'ailleurs.

-Axéa connaît peut-être cette Nyktéron, Demi-Lune, reprit Ganymède. Lui du moins doit savoir à quoi ils ressemblent en tous cas.

-Jeune maître...

Elle osait rarement lui poser de questions de sa propre initiative, mais le fait qu'il l'eût conduite ici l'enhardit :

-Qui est celui qu'on appelle Python ? Pourquoi lui reproche-t-on la perte de l'Oracle ?

Ganymède s'assombrit brusquement, et répondit d'une voix triste, mais sans colère :

-Python est un Immortel. On le dit dernier enfant d'Echidna, mais je crois que personne n'en sait vraiment rien, jusqu'à Mégère elle-même. Mais ce qui est certain c'est qu'il est le gardien de l'Oracle, désigné par Thémis et Phoïbé elles-mêmes. C'est pour cette raison que nous appelons l'Oracle la Pythie. C'est Python lui-même qui est autrefois parti la chercher dans votre cité, sur ordre de Mégère.

-Le gardien de l'Oracle... murmura Dynaïe.

Comme par le jeu d'un destin ironique tracé par un dieu moqueur, Dynaïe apprenait enfin le lien entre le prisonnier d'Ezraer et l'Oracle, juste après avoir retrouvé une Maledrin plus que jamais décidée à retrouver celle que les Mégéras appelaient donc la Pythie.

En Alekto l'Oracle était un mythe. Ce qu'elle croyait avoir suivi comme un but impossible, un prétexte à une fuite le plus loin possible de sa cité natale, s'était révélée à Mégère une vérité plus tangible qu'elle ne l'eût jamais imaginé. Sans remarquer le trouble que cette révélation suscitait chez l'esclave de son père, Ganymède poursuivit :

-Comme souvent les Immortels, il est né dans une famille humaine. Le ventre d'Echidna peut être celui d'une de nos femmes.

Il y eut un silence. Elle repensa au ventre rond de la statuette d'Echidna qu'elle avait vu.

-Et pourquoi pas celui de ma mère ? reprit Ganymède. Python est le frère de mon père par sa dernière incarnation. Il n'est plus aujourd'hui qu'une créature maudite, abominée de tous, sauf d'Ezraer, qui le considère encore comme son frère, envers et contre tous.

Python, le frère d'Ezraer... Dynaïe songea aux coups de chaînes, aux insultes. Était-ce une manière de traiter un frère ?

-Mégère a lacéré les lèvres de mon père et brisé sa voix lorsque Python a trahi la cité en perdant l'Oracle. Mais mon père est resté fidèle à l'Érinée, et c'est aussi pour éprouver la fidélité du Démon que Mégère l'envoie questionner la créature qui était son frère. Rien à sa naissance ne laissait présager de son inhumanité, aussi mon père souffre-t-il de devoir le tourmenter ainsi. C'est ce qui le rend si cruel à l'égard des autres.

-C'est donc sa seule manière d'exprimer son attachement à son frère ? Renvoyer sur les autres un peu de la violence qu'il lui fait subir ?

Ganymède ne releva pas l'impertinence de ces propos. Il était absorbé par la contemplation de ce morceau de bois qui pouvait contenir une parole prononcée il y avait plusieurs générations de cela. À Mégère, l'unique façon possible de transmettre un message était d'envoyer quelqu'un le répéter oralement. Ainsi ce simple objet était semblable en cela à un Immortel. Ces lettres étaient-elles une forme de magie ?

Dynaïe n'eût pas osé en temps normal l'interrompre. Mais elle avait senti en parlant tantôt avec Maledrin sa magie lui revenir soudainement, en même temps que la colère. Sans cela son coup de poing n'eût pas porté autant. Une assurance nouvelle lui était revenue. La magie avait reflué en elle comme une marée. Sans doute Khthôn était-elle sensible aux

sentiments plus qu'au savoir dans cette cité. Elle accordait le don de sorcellerie à ceux qui avaient en eux assez de haine, de rancœur, ou tout simplement de hargne.

Aussi, par désir de savoir autant que de rester dans cet état d'esprit, elle lui répéta sa seconde question, à laquelle il n'avait toujours pas répondu. Ganymède n'avait pas pour habitude d'être interrompu dans ses réflexions par une esclave. Ils se mesurèrent un instant du regard, mais elle soutint le sien sans détourner les yeux.

Quelques rares esclaves s'étaient déjà succédés dans cette maison, et il avait souvent craint de devoir faire face à une rébellion. Avoir affaire à un humain conscient n'était pas comparable au dressage d'un Démoniolepte. Commander était facile, mais mater une révolte, si insignifiante fût-elle, lui répugnait d'avance. Il laissait ce travail à son père. Mais en l'occurrence il ne pouvait guère demander son aide alors qu'il avait pris l'initiative de faire venir la magicienne dans ses quartiers. De quoi aurait-il eu l'air ?

Il se leva, saisit son cimeterre, et en rapprocha la pointe du visage de l'insolente esclave. Elle ne bougea pas. Il appuya le métal glacé de la lame contre la joue de la jeune fille. Il n'avait pas de fouet, et craignait de la blesser trop gravement en la frappant avec le plat de son arme.

-Python a désobéi, dit-il sur un ton lourd de sous-entendus. Il a été puni en conséquence. Tu sais aussi bien que moi que les Immortels infernaux ont chacun leur territoire dans notre monde. Ici c'est Mégère. Aussi, selon les lois de la cité, Python aurait dû subir le châtement réservé aux Immortels qui s'infiltraient ici.

-Un châtement ? murmura Dynaïe, étonnée par son propre calme.

Sa mère lui avait une fois tenu un discours approchant, pour l'inciter à la soumission. Elle avait elle aussi évoqué le fait que même les Immortels n'étaient pas au-dessus des lois de la cité. Mais Harmonie n'avait pas daigné lui en dire plus sur le traitement que les Écorcheuses infligeaient à ceux qu'on ne pouvait tuer.

Ganymède n'était pas censé en dire plus lui non plus ; mais voyant qu'elle ne changeait pas de visage, il continua :

-Ils ne peuvent devenir des Démonioleptes, aussi l'usage veut qu'on arrache leurs tendons, et qu'on brûle les plaies, afin de s'assurer qu'ils ne pourront les régénérer.

-Et que fait-on des tendons ?

-Mégère possède une lyre. Lorsqu'elle en joue on croit entendre plusieurs voix chanter. Ce son unique vient de ce que les cordes qu'elle pince ne sont guère ordinaires.

Dynaïe avait souvent entendu cette musique lancinante venir du labyrinthe où elle n'était plus retournée depuis son arrivée à Mégère. Elle se souvint que les accents des tristes mélodies qu'elle avait entendues ressemblaient à d'étranges gémissements. La grimace qu'elle fit en y pensant réconforta Ganymède qui poursuivit :

-Mon père avait supplié Mégère d'épargner Python, et s'était porté garant de sa soumission à l'Euménide. Mais personne parmi les Mégéras ne voulait l'approcher, aussi il le tint enfermé là où l'Oracle était elle aussi détenue. Python en était en fait le gardien, même s'il était lui aussi prisonnier.

Il avait tant appuyé la lame sur son visage tout en parlant qu'un filet de sang avait commencé à couler de sa joue. Il relâcha sa pression et conclut :

-Mais Python nous a trahi. Je n'étais pas encore né, aussi je ne sais que ce qu'on a bien voulu m'en raconter : quand Python s'est enfui, l'Oracle avait également disparu. Ezraer a retrouvé Python depuis, mais jamais l'Oracle.

Dynaïe n'avait pas oublié les paroles d'Ezraer à ce qui restait de son frère. Elle comprenait enfin pourquoi il lui avait demandé de rendre l'Oracle. 'L'Oracle pourtant ne se possède pas', se dit-elle.

Fuir. Le ciel rocheux de Mégère semblait l'appeler. Elle ne s'était jamais sentie aussi enfermée que sur cette planète-cage. Les Enfers lui paraissaient toujours immenses et multiformes. Il suffisait de creuser de nouvelles galeries pour les transformer selon sa fantaisie. Mais sur cette sphère si désespérément close, rien ne pouvait véritablement changer.

C'était l'un des rares moments de tranquillité de Dynaïe. Elle s'était allongée sur la terrasse supérieure, où elle avait pris soin des salamandres. On les maintenait recluses sur un sol de métal en les entourant de canaux qu'il fallait sans faute recharger régulièrement en eau. Leur chair rougeoyait comme des braises sous leur peau serpentine. Il fallait les nourrir au moyen de long tisonniers métalliques, car ils portaient à ignition tout ce qu'ils touchaient, et il fallait les empêcher de s'entre-tuer à cette occasion.

Vue d'ici, Mégère n'était qu'une succession de cages emboîtées. L'*ailleurs* était mort. Elle songea à l'enlèvement de l'Oracle. Et si la créature de Thémis avait fui de son propre chef, entraînant avec elle son malheureux gardien ? Peut-être elle savait-elle voler.

S'envoler. Si Khthôn n'accordait de pouvoirs ici qu'à ceux qui savaient l'émouvoir, il devait y avoir un moyen de l'amener à lui donner celui de s'enfuir. 'Que te faut-il pour que tu comprennes enfin que je suis prête à tout pour m'échapper d'ici ?' demanda-t-elle au Titan à voix basse.

Puis elle sonda les ténèbres autour d'elle comme si les doigts de Khthôn allaient tracer pour elle quelques lettres grises sur les parois invisibles de sa prison, quelques mots qu'elle serait la seule à pouvoir lire. Touchant le diamant incrusté sur son front, elle repensa à ce que lui avait dit Maledrin : l'adolescente la croyait une élue du Titan.

Elle se releva. Mieux valait ne plus attendre, car sa volonté s'étiolait peu à peu depuis qu'elle était esclave. Elle se réveillait chaque fois un peu plus résignée, un peu moins en colère. Elle risquait de s'habituer à sa condition, et cette idée lui faisait horreur. Elle descendit l'escalier en courant jusqu'à la salle des Démonioleptes, sans prendre garde à qui elle bousculait en passant.

En entrant elle se figea un instant, hésitante. Ils étaient dans une sorte de torpeur qui leur tenait lieu de sommeil. Il fallait par-dessus tout ne pas rompre le silence, car ils devenaient enragés si on les tirait de cet état. Elle alla prendre une lanterne et relâcha les papillons-lumière qui se mirent à tourner dans toute la pièce en diffusant une clarté soudaine.

Elle entendit un premier hurlement. La douleur que ces innocents insectes leur infligeait leur arrachait des gémissements convulsifs. Ils se tordaient sur place et lacéraient leurs corps de leurs griffes, comme dévorés de l'intérieur. Saisissant la clef et le fouet, elle ouvrit la porte et se mit à les frapper à travers les grilles pour accroître leur fureur, en hurlant elle aussi pour dominer sa terreur.

L'un d'entre eux attrapa le fouet et le lui arracha des mains. Puis il le fit claquer et tua net plusieurs papillons-lumière. Leurs ailes détruites tombèrent sur le sol et s'éteignirent aussitôt. Ils n'avaient plus peur à présent, seul la rage restait. Ils allaient la tailler en pièces.

Dynaïe eut un horrible sourire. *Sans magie, je suis perdue, Khthôn aux mains profondes. S'il est vrai que je suis ton élue, rends-moi le don que j'avais cru mien.*

Chapitre 4

Les cantiques de la pénombre

-Ainsi ta magie t'est revenue ?

Mégère avait son visage si près de celui de Dynaïe que celle-ci voyait les veines éclatées qui sillonnaient le blanc de son œil.

-Pourtant cela n'a pas suffi.

L'Érinye soupesa le javelot de fer qui avait blessé mortellement la magicienne aux hanches, au moment où ses pieds avaient enfin quitté le sol de la cité-planète, quand elle était finalement parvenue à s'envoler.

Dynaïe était ensuite lourdement retombée sur le sol, et avait perdu connaissance. Elle s'était réveillée dans la cage où étaient enfermés les Démoniolèptes, étendue à terre. Sa blessure, qu'on avait étroitement bandée, la faisait atrocement souffrir. On l'avait conduite peu après devant Mégère sans ménagements, couverte de chaînes.

-Tu aurais pu mourir, si cette lame avait percé ton cœur...

L'enfant chétif passa sa main sur le front de Dynaïe et tâta le diamant qui y était incrusté.

-Si tu es, comme le suggère ce joyau étrange et comme le prouve ton exploit, une élue de Khthôn, alors je n'envie guère ton sort. Tu l'es assez pour survivre, mais pas assez pour te libérer.

L'Euménide eut un sourire affreux. Dynaïe eut un accès de fièvre et faillit s'écrouler à terre, mais Ezraer la soutint. Mégère s'adressa à lui :

-Toi, le Démoniurge, peux-tu expliquer ce qui vient d'arriver ? Comment as-tu pu sous-estimer le pouvoir d'une magicienne qui a été assez puissante pour tuer à elle seule les neuf possédés que je t'ai offerts pour veiller sur moi ?

Ezraer se mordit les lèvres : cette maudite Alektoüs pouvait lui coûter son titre. Il répondit pourtant d'une voix posée :

-Je croyais que sa magie serait impuissante ici, si près de toi, Mégère. Je ne pensais pas qu'une autre sorcellerie que la tienne était possible ici.

Il retournait presque l'accusation contre l'Érinye, mais elle ne daigna pas relever l'insolence sur le moment, et dit calmement, comme on reprend un enfant :

-Aurais-tu oublié que notre magie ne nous vient que de Khthôn, et que je ne suis que sa fille ? Si elle choisit de se révéler en nos murs à une étrangère, qu'y puis-je ? Cette femme est une élue du Titan, c'était à toi de la surveiller étroitement. Qui d'autre que toi en aurait eu le pouvoir ?

Ezraer baissa la tête, et c'était un étrange spectacle que de voir cet homme s'incliner ainsi devant un enfant.

-Tu n'es plus Démoniurge, Ezraer. Nathrae prendra ta place.

Ezraer ne répondit rien. Dynaïe vit qu'il serrait ses poings de rage contenue. Il devait la haïr ; elle sourit en pensant qu'elle avait réussi à transformer son mépris en haine, et qu'elle préférerait être haïe. Elle n'avait jamais rien ressenti de tel, et cela ne lui ressemblait guère, mais puisque Khthôn était autre en cette partie des Enfers, elle aussi serait différente.

Mégère se pencha à nouveau sur elle et dit :

-Tu cherchais l'Oracle, magicienne ? Et bien soit ! Emmène-la Ezraer, et jette-la dans le puits où repose Python. Peut-être obtiendra-t-elle de cette créature ce qu'elle nous refuse depuis si longtemps.

L'Érinée prit entre ses doigts le diamant sur son front et tira dessus comme s'il voulait l'arracher. Mais la pierre glissait sans cesse entre ses ongles et il renonça. Il retourna s'asseoir à son trône et fit signe à Ezraer de prendre congé.

-Ainsi elle ne pourra divulguer le secret du dernier fils d'Echidna, ni le lieu de sa prison aux Écorcheuses ou aux Masques.

Dynaïe sut plus tard que Masques étaient le nom que les Tisiphonès donnaient à leurs prêtres. Mais pour lors ce fut tout. Ezraer la remit sur ses jambes et l'entraîna hors du labyrinthe. La fièvre la rendait comme ivre, et elle peinait à marcher droit.

-T'abandonner à Python dans cet état revient à te condamner à mort, dit calmement Ezraer, à moins que toi aussi tu sois immortelle.

Cette pensée n'apaisait guère sa colère. Il n'était pas seulement furieux d'être déchu de son titre à cause d'elle, mais le fait que Mégère eût condamnée une étrangère à rejoindre Python le blessait profondément. C'était une manière de ravalier le dernier enfant d'Echidna à cette lamentable criminelle.

La lignée monstrueuse d'Echidna, du plus anodin des serpents à l'hideuse créature elle-même, tapie au cœur du palais de Styx, était ennemie du peuple de Khthôn, et par conséquent des Alektoüs comme des Mégéras. Pourtant, au lieu de voir son affiliation avec la fille honnie de Khthôn comme une abomination dont l'opprobre le déshonorait lui et sa famille, il en tirait une sorte de fierté.

Bien qu'il fût l'un des leurs, Ezraer n'aimait guère les Mégéras, et une part de lui était heureuse de se savoir à *part*, lié d'une manière ou d'une autre à un sang maudit, malgré la répugnance instinctive qu'il éprouvait comme tous les Khthôniaï pour les monstres issus du ventre trop fécond de l'Immortelle aux crocs venimeux.

Mais Mégère sans doute ne craignait-elle plus Python, ni lui non plus puisqu'elle le punissait au profit de cette Nathrae qui lui était devenue odieuse. Nathrae avait été son élève, et la haine qu'ils se vouaient l'un à l'autre était aussi intense que le lien qu'ils avaient pu forger entre eux au cours de longues heures d'études. Ezraer était à peine plus âgé qu'elle et avait découvert autant de choses avec elle qu'il lui en avait apprises. On ne cesse jamais d'apprendre à parler à Khthôn.

Ils avaient pourtant fini par se prendre l'un l'autre en horreur, peut-être parce qu'ils se ressemblaient trop à force de défricher le même chemin, comme deux esclaves liés l'un à l'autre par la même chaîne. Se haïr était le seul moyen qu'ils eussent trouvé de rompre leur dépendance réciproque. Ils avaient tout fait pour se rendre odieux l'un à l'autre et se convaincre que l'autre ne représentait plus rien. La complicité avait disparu sous la mesquinerie et la méchanceté. Ezraer avait particulièrement savouré le fait que Mégère l'eût choisi pour être Dèmiurge. Nathrae devait à son tour d'autant plus apprécier sa disgrâce.

Il avait envie d'être seul. Afin de quitter la ville au plus vite, il prit tout de suite le chemin du miroir d'errance où Python était reclus. Puisqu'il n'y était plus que le gardien d'un homme dont le bannissement n'avait guère plus d'importance que le châtement d'une esclave insoumise, mieux valait qu'il s'éloignât de la cité.

Il conduisit donc seule la magicienne étourdie de vertiges jusqu'au lieu de son supplice. Dynaïe était trop faible pour réagir, elle ne se rendit pas compte de la distance qu'ils parcoururent ni du fait qu'Ezraer était seul à la traîner ainsi. Elle ressemblait à un des Démoniolèptes qu'elle avait tués. Le Démoniurge déchu faisait avancer son esclave presque morte comme s'il avait déjà pris possession d'elle.

Dynaïe avait remarqué que les Démoniolèptes portaient tous des cicatrices de blessures mortelles. Leur dépossession ne pouvait se faire que lorsqu'ils étaient à l'agonie, sans quoi aucune magie ne pouvait les priver de leur âme. Certains d'entre eux ne portaient aucune marque, car ils avaient été peu à peu empoisonnés jusqu'à perdre toute maîtrise d'eux-mêmes. Mais Ezraer ne tenta rien de semblable sur Dynaïe. Mieux valait la détruire. Comme elle avait détruit les Démoniolèptes.

Il eut un haut-le-cœur en repensant au moment où il était entré dans la cave et avait vu cette jeune fille apparemment douce et pacifique couverte du sang qu'elle avait versé. Dynaïe n'avait rien ressenti en les détruisant, ils n'étaient pour elle guère plus importants que des objets. Sans doute avait-elle pris en haine ces pantins, de peur de devenir peu à peu aussi vide qu'ils l'étaient, par peur d'oublier le sens de son voyage et ce qu'elle était avant d'être esclave. Elle les avait brisés comme un miroir qui lui eût renvoyé une image parodiée de sa propre servitude, en conjurant par là un avenir dont elle ne voulait pas.

En un sens elle avait réussi. La magie de Khthôn avait protégé l'étrangère, sur le sol même de Mégère. Ezraer ne voyait pas le Titan comme une entité unique, animée d'une conscience, comme l'étaient manifestement Echidna et ses enfants. Elle n'était pour lui qu'un être diffus, incapable de saisir la réalité individuelle, comme une source qui abreuvait ceux qui osaient se pencher jusqu'à elle, sans différencier les visages qui se reflétaient à la surface de son eau.

Pourtant il se sentait trahi, lui qui croyait s'être mis à l'abri de ce genre de déception. Khthôn était-elle elle aussi un mensonge ? Peut-être le diamant de Dynaïe était-il un signe qu'il n'avait pas su lire.

Quand il arriva dans la salle où Python était détenu, il fut tenté de jeter tout simplement la magicienne dans la fosse. Mais ce n'était pas le commandement de l'Érinye, et il importait de respecter sa parole en toute circonstance. Le temps de la révolte viendrait plus tard.

Il fixa sa torche dans un trou du mur et s'agenouilla au-dessus de la fosse. Comme il ne la soutenait plus, la magicienne se laissa choir à terre. Elle était brûlante de fièvre, et il n'y avait guère à craindre d'elle. Il vit la forme sombre que formait son frère, recroquevillé comme toujours contre la paroi du puits.

-Python ! C'est moi, Ezraer.

Mais Python ne répondit pas. Ezraer était un nom qu'il ne reconnaissait plus depuis longtemps. Les paroles humaines n'avaient pour lui plus le moindre sens.

-Python...

Ezraer savait que c'était sans doute inutile, mais ce monstre honni lui était plus cher que son propre fils.

-Python, réponds-moi, parle-moi. Une fois seulement, par pitié. Que ce soit pour m'insulter ou me pardonner... Je t'en prie.

Le monstre releva lentement la tête vers lui. Pour la première fois depuis longtemps Ezraer vit alors distinctement le visage de son frère : ses traits réapparaissaient à la surface du masque de chair informe qu'il portait.

-Tu as donc bien gardé ton visage, dit Ezraer, ahuri. Cette apparence n'est qu'un artifice...

Peu à peu les yeux en amande, le nez droit, le front large, les joues émaciées se dessinèrent

aussi nettement qu'autrefois. Ezraer contemplait cette résurrection comme un miracle. Les lèvres enfin apparurent, longues et fines, et le mage conçut le fol espoir de les voir s'entrouvrir pour lui répondre. Mais elles restèrent closes. Même les yeux d'or du monstre n'avaient aucun mot pour lui. Python ne parlerait plus à aucun Mégéras, même pas à lui. Python ne pardonnerait jamais. Son silence érigeait autour des siens une muraille qui s'élevait un peu plus chaque jour, les enfermant dans leur solitude, comme lui était prisonnier ici.

Ezraer détourna le regard. Il essaya de se raisonner : que pouvait-il attendre de Python, lui qui était son geôlier ? Il l'avait trahi pour rester fidèle à l'Euménide. Ce silence obstiné n'exprimait qu'une éternelle rancune. Mais à présent que Mégère l'avait rejeté, il ne lui restait qu'amertume.

Il se releva, alla décrocher une chaîne du mur et revint vers Dynaïe. Elle n'avait presque pas bougé. Sa bouche émettait un faible gémissement, et elle essayait vainement de se relever. Elle avait les yeux ouverts mais avançait la main à tâtons, car la fièvre avait voilé sa vue.

Sans rencontrer la moindre résistance, Ezraer passa sa chaîne sous les bras de la magicienne, et la laissa glisser lentement le long de la paroi. Python s'approcha et tendit les bras vers la chaîne. Il pouvait la saisir sitôt qu'elle arriverait à sa portée et s'en servir pour remonter.

Ezraer prononça un mot clair et tranchant, et un maillon de la chaîne se rompit en son milieu, à l'endroit où elle enserrait la poitrine de l'infortunée magicienne. Dynaïe tomba lourdement au fond du puits, tandis qu'Ezraer ramenait la chaîne rapidement à lui.

Python baissa les bras. L'anneau brisé était à ses pieds, mais la chaîne était restée hors de sa portée. Ezraer lui dit comme chaque fois :

-Tant que tu ne parleras pas, tu resteras ici, Python mon très cher frère.

†

-Maledrin ! Où es-tu ? J'ai besoin de toi, l'Érinie m'attend !

L'esclave n'était nulle part, ni dans la chambre qui lui avait été attribuée, ni dans les quartiers qui lui étaient autorisés. Lorsqu'elle franchissait le seuil de cette maison trop vide depuis le départ de ses enfants, Nathrae était présente dans chaque pièce à la fois, et rien ne pouvait lui échapper. Elle fut rapidement convaincue que l'Alektoüs était sortie de sa propre initiative, ce qu'elle n'était certainement pas censée faire.

Nathrae prit son épée et le manteau bleu qu'elle revêtait chaque fois qu'elle devait se présenter devant l'Érinie, puis sortit. En refermant sa porte elle remarqua sous la lanterne que les statuettes représentant Echidna enceinte et ses six enfants avaient disparu. Aucun Mégéras n'aurait osé sans doute lui dérober une statuette votive. Nathrae comprit alors que Maledrin n'avait pas l'intention de revenir.

La nouvelle Dēmiurge réprima une exclamation de colère. Elle n'avait pas le temps de partir à sa recherche. Mégère ne tolérerait certainement pas le moindre retard. Cette gamine hypocrite avait gagné : c'était le moment ou jamais pour lui échapper. Elle murmura à l'intention de la fugitive :

-M'as-tu volée pour n'être pas tentée de revenir ? Si c'est le cas tu as bien choisi. Je tuerais même un Mégéras pour une si vile action.

Puis elle frappa ses mains l'une contre l'autre. Une flamme bleue apparut entre ses doigts, elle semblait brûler doucement sans entamer sa peau. Elle regarda le cœur de la flamme un instant et prononça des mots de malédiction. Le sortilège prit la forme d'une créature arachnoïde qui sortit de la flamme en avançant une à une ses longues pattes. Guère

plus grande qu'une véritable araignée, elle semblait incandescente, comme entièrement faite de feu.

Nathrae frappa dans ses mains encore une fois, pour faire disparaître la flamme, et son étrange serviteur tomba sur les dalles de la rue et se mit à courir, laissant une traînée enflammée derrière lui.

-Tu n'as pas encore gagné, Écorcheuse déchue, dit-elle avant de se hâter sur le chemin du labyrinthe.

Nathrae se doutait de l'endroit où son esclave avait pu se réfugier, si elle n'avait pas déjà quitté la cité. Et si ses soupçons se confirmaient, alors la jeune fille était provisoirement hors de sa portée.

-Maudit marchand, je trouverai bien le moyen de te faire payer, dit-elle à l'adresse de celui auprès de qui elle pensait que Maledrin s'était réfugiée.

Elle ne se trompait pas. Maledrin s'était en effet glissée comme une anguille dans la demeure d'Axéa, par un des conduits d'aération de ses caves. Elle avait abouti dans un petit entrepôt où elle était restée. Elle s'y savait en sécurité car les lois de la cité faisaient de chaque Mégéras le seul et unique maître en sa demeure. Seule Mégère elle-même était au-dessus de cette loi. Nathrae ne se risquerait pas à la transgresser ouvertement. Cela lui laissait un répit.

Elle avait ainsi attendu dans une odeur entêtante de cuir tanné. La cave était étroite et encombrée jusqu'au plafond. La plupart des marchandises étaient soigneusement emballées dans des sacs de peau de toutes tailles, comme une foule de reptiles prêts à accoucher de cent objets différents.

Recroquevillée dans un coin, et serrant contre elle les sept statuettes qu'elle avait volées à Nathrae la Survivante. Elle avait à la main un long poignard à lame fine, également volé à sa maîtresse. Ce fut ainsi qu'Axéa la trouva : ramassée sur elle-même comme une vipère prête à mordre.

-Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

-Je suis Maledrin, l'une des deux Alektoüs.

Elle avait prononcé ces mots avec fierté, comme si sa fuite était aussi une reconquête de son identité première. Il approcha une lanterne :

-Montre-toi.

Elle se leva et entra dans le halo de sa lanterne. Il la reconnut malgré ses cheveux teints. Elle était bien l'une des deux étrangères qu'Ezraer avaient ramenées prisonnières.

-Que fais-tu ici, et que veux-tu ?

-Je sais que tu pars dans quelques heures, emmène-moi avec toi. Je dois quitter Mégère au plus vite.

Axéa ne fut pas surpris. Il lui était déjà arrivé de permettre à des esclaves de fuir. C'était même relativement aisé, dans la mesure où personne ne surveillait jamais ses chargements, sans doute à cause des animaux inquiétants qu'il utilisait pour les transporter, et que les Mégéras craignaient d'approcher. De plus Axéa n'était à Mégère que le tiers de son temps, et sa vie appartenait plus aux contrées qu'il traversait qu'à sa ville natale. Aussi ne se sentait-il guère concerné par les lois des siens.

-Qui t'a fait croire que j'aiderais une esclave en fuite ?

-Ma propre maîtresse : Nathrae. Elle m'a dit plusieurs fois que tu n'avais aucun respect pour les privilèges des mages, notamment celui de posséder des esclaves ou des Démoliolèptes. Elle a souvent répété que tu saisisais la moindre occasion de lui nuire. Alors naturellement c'est vers toi que je me tourne.

Le Voleur eut un sourire. Permettre à une esclave de la magicienne de s'enfuir était tentant, ne fût-ce qu'en raison du lourd contentieux qui existait entre lui et celle qu'on appelait Survivante. Il regarda plus attentivement l'étrangère : elle paraissait souple et agile, et animée de la plus grande détermination. Elle avait déjà parcouru la distance qui séparait deux cités khthôniaï, et avait survécu malgré sa jeunesse.

-Celle qui m'avait guidée jusqu'ici sera bientôt châtiée, continua Maledrin. Je le serai sans doute prochainement moi aussi, car elle s'est révoltée contre le mage qu'elle servait. Si je reste son esclave, Nathrae se méfiera de moi de plus en plus et elle me condamnera moi aussi, si je ne deviens pas folle entre-temps. Dynaïe était cent fois plus sage que moi, et pourtant elle s'est transformée en Furie. Qu'advient-il de moi ?

Axéa allait répondre, mais elle poursuivit :

-Emmène-moi, Axéa, je te suivrai jusqu'à la surface. Je ne crains pas le Tartare et je sais me battre contre les créatures qui le hantent. Je protégerai tes animaux, je ferai le travail que tu n'oses pas imposer à tes fils, de peur de les perdre à jamais. Mais je ne suis rien pour toi, si je meurs au cours du voyage, tu n'auras rien à regretter.

Axéa la regarda : elle était assez fine pour une enfant. Elle avait compris qu'il voulait protéger les siens des dangers qui l'attendaient lorsqu'il s'éloignait trop de leur cité-planète, ce que ses propres fils n'avaient jamais saisi. Il voyageait toujours seul depuis longtemps, et il avait plusieurs fois failli y laisser sa vie. Il avait confiance en sa faculté à trouver toujours des passages inconnus même des enfants monstrueux de Khthôn, et qui lui permettaient de franchir furtivement les endroits les plus dangereux des Enfers. Khthôn elle-même semblait créer pour lui des galeries connues de lui seul, invisibles à d'autres yeux que les siens. Mais parfois le Titan lui tendait un piège, et chaque fois il avait dû se défendre seul.

Maledrin reprit :

-Ton visage et ton corps portent les marques de nombreuses combats. Regarde-toi, Axéa le Voleur. À mesure que le temps s'écoule, tu deviens toi-même un monstre, car ses cicatrices te défigurent un peu plus à chaque voyage. Je puis être un bouclier entre toi et les griffes qui ont déchiré ta peau.

Elle passa son doigt sur une longue balafre sur la joue d'Axéa. Le coup avait fendu la lèvre supérieure et failli crever l'œil. Axéa eut alors un sourire amer dont elle ne comprit pas tout de suite la signification. Pour le convaincre mieux encore de l'étendue de sa détermination elle ajouta :

-Crois-moi, Axéa, je ne te quitterai pas avant d'avoir atteint la surface. Ce que je cherche ne se trouve pas dans les Enfers, j'en suis certaine à présent.

†

Dynaïe revenait lentement à elle. La fièvre était enfin tombée et ses sens avaient retrouvé toute leur acuité. La soif qui lui avait imposé des visions abominables la tourmentait encore, mais elle ne délirait plus. Son corps était encore très chaud et le contact de la pierre n'en était que plus froid.

Combien de temps était-elle restée ainsi ? Assez longtemps pour que sa blessure cicatrise : elle sentit sous les bandages que la plaie s'était refermée sans infection. Devait-elle cette guérison miraculeuse à Mégère, qui avait dit souhaiter la voir vivre ? ou plus simplement au Titan elle-même ? Elle songea aux paroles de l'Euménide : *assez bénie pour survivre mais trop peu pour t'enfuir*. Khthôn désirait-elle qu'elle recouvrât la santé pour pleinement apprécier sa nouvelle geôle ?

Elle essaya de se redresser. Toute la salle était plongée dans la plus complète obscurité. Elle entendit une présence non loin d'elle. Il y avait quelqu'un ou *quelque chose*. Elle percevait faiblement une respiration régulière, plus lente que celle d'un être humain.

-Qui... Qui est là ?

Elle n'obtint aucune réponse. Cherchant à tâtons autour d'elle, ses mains rencontrèrent la paroi. Elle se releva et s'y appuya. Puis elle avança lentement en suivant le mur. Mais elle eut beau marcher, elle ne parvenait pas à s'éloigner de cette présence inquiétante. Sitôt qu'elle cessait d'avancer, elle écoutait et pouvait entendre le même bruit de respiration, qui semblait toujours aussi proche. Elle continua encore avant de comprendre enfin que la paroi qu'elle suivait était circulaire.

Elle se rappela alors le puits de Python et les mots de l'Érinye.

-Python... C'est toi.

Cette fois encore l'Immortel ne répondit pas. L'avait-il seulement entendue ? Elle se rappela alors aussi que sa magie lui était revenue, et, effleurant de la main le diamant incrusté sur son front, l'anima d'une lumière faible, mais suffisante.

Elle vit alors Python. Elle ne put distinguer d'abord sa peau des hardes qu'il portait. C'étaient les mêmes lambeaux blafards. Il était assis et lui tournait le dos. Les coups de chaînes avaient laissé sur lui de nombreuses marques. Ses cheveux n'étaient pas blancs comme ceux des Khthôniaï, mais d'un gris de cendres. Ils tombaient jusqu'à sa taille et traînaient par terre. Elle remarqua que ses mains étaient posées sur le sol, et ses doigts enfoncés dans la pierre comme des racines.

Elle s'adossa à la paroi, puis se déplaça en crabe le long de celle-ci pour croiser le regard de l'Immortel et voir son visage, tout en restant toujours aussi éloignée de lui qu'il était possible. Puis, à la lueur magique du diamant de Khthôn, elle put voir le visage du gardien de l'Oracle.

Ce qu'elle vit n'était pas le visage que Python montrait à son frère ni à aucun des Mégéras, car ceux-ci ne pouvaient voir de lui que le souvenir qu'ils en avaient. Dynaïe, elle qui justement ne l'avait jamais vu auparavant, elle qui n'avait pas de souvenirs pour la tromper, le vit tel qu'il était véritablement, tel que d'autres Immortels l'avaient laissé.

Ses lèvres étaient scellées par des anneaux d'or passés dans sa chair et ses paupières cousues par un fil fait du même métal. D'autres fils encore étaient entrelacés le long d'une longue entaille qui allait de son front jusqu'à son menton et semblait séparer son visage en deux parts égales. Il paraissait pouvoir à tout moment se fendre en deux créatures dotées chacune d'une moitié de son âme.

Parfaitement immobile, il regardait la magicienne ahurie à travers ses paupières closes.

Dynaïe s'était reculée vers la paroi jusqu'à presque se fondre en elle. Mais si violente que fût l'horreur qui l'avait envahie à la vue du monstre, elle se força à s'approcher peu à peu de l'Immortel. Chacun de ses pas était lent et difficile comme si une pierre y était enchaînée, mais elle parvint à s'agenouiller pour placer ses yeux à la hauteur des siens, et osa même effleurer de ses mains le visage torturé du dernier fils d'Echidna, qui gardait son immobilité de statue.

La présence des fils d'or laissait supposer une malédiction divine, car les mortels n'étaient pas capables de créer un ouvrage aussi fin. Dynaïe n'en avait vu que dans le Palais d'Alekto, ils servaient à nouer symboliquement les poignets des Novices au cours de certaines cérémonies. Mais que pouvait signifier un acte aussi cruel ? L'or de ces fils servait ici à marquer un interdit solennel. Quiconque l'enfreignait s'exposait à la colère de l'un des Titans.

Qui parmi les enfants d'Ouranos avait décidé que Python ne devait plus voir ni parler ?

Pourtant Python pouvait encore parler, puisqu'il avait prévenu son frère de leur pré-

sence. À quels mots avait-il encore droit ? À ceux qui pouvait tuer ou emprisonner ? Ou ce cri qui les avait dénoncées avait-il été un appel à l'aide ?

-Pourquoi nous as-tu dénoncées, Maledrin et moi ? Espérais-tu une amélioration de ton sort ?

Python ne répondit pas. Elle passa ses doigts sur ses lèvres scellées et sentit que l'or des fils était glacé. Une sensation de froidure se répandit le long de son bras comme un venin de serpent qui cherche le cœur.

Εσπεριδων θεραποντα κατεκτανες° εξιθι νηου

Ces mots résonnèrent en son esprit si fortement que ses lèvres remuèrent en silence et firent le geste de les prononcer :

-Tu as tué le serviteur des Hespérides : sors du temple !

Dynaïe ne savait rien des Hespérides, ni de quel temple il pouvait bien s'agir, mais elle devina par-delà cette condamnation une volonté plus puissante encore que celle d'un Titan parmi les autres. Ici seule Khthôn aux mains profondes pouvait la voir de ses yeux de diamant. Mais un autre Titan la regardait, et la prévenait de ne pas toucher à ces fils soigneusement tendus sur la peau de ce visage.

Elle comprit alors. Cela ne faisait référence à rien qu'elle eût appris auparavant. C'était une peur viscéralement ancrée en elle, comme le respect instinctif que l'homme éprouve pour le tonnerre ou la tempête, pour tout ce qu'il ne peut espérer changer, et qui menace d'éclater à tout moment et de détruire les dérisoires constructions des mortels. Cette terreur avait un nom, un nom qui était inscrit en elle comme ceux de Gaïa et d'Ouranos. Ce nom évoquait une volonté qui s'était autrefois montrée capable de renverser le ciel : Cronos.

Le Roi des Titans lui-même avait prononcé cette condamnation sans appel. Python avait offensé celui qui avait exilé Gaïa loin de cette terre.

Dynaïe sentit alors que son cœur battait de plus en plus lentement, elle allait s'engourdir toute entière si elle restait près de lui plus longtemps. Se reculant d'un geste vif, comme on retire sa main du feu, elle le regarda, convaincue qu'il la voyait aussi malgré ses paupières closes, car il tournait parfois la tête vers elle. Sans doute percevait-il la lumière que diffusait la pierre incrustée sur son front.

Elle essaya à nouveau de s'éloigner le plus possible de lui, car elle craignait d'être maudite elle aussi. Toute sa curiosité, d'habitude si vive, s'était évanouie, elle n'était plus hantée que par l'effroi. Elle essaya à nouveau de se mêler à la pierre qui les entourait, quand elle sentit une vibration très légère : quelqu'un ou quelque chose venait.

Elle se tut et prêta l'oreille : elle entendit un pas, c'était un bruit humain. Peu à peu l'obscurité s'éclaircit. C'était une personne seule, qui portait une lanterne sans doute. La lumière se fit soudainement plus claire et les pas de plus en plus proches, puis une voix se fit entendre du haut du puits :

-Dynaïe ?

La magicienne sursauta : c'était la voix de Ganymède ! Elle ne l'avait pas vu depuis sa capture. Elle releva les yeux et le vit penché au-dessus du puits, une torche à la main. Pourquoi était-il venu ? Elle dit d'une voix pleine d'espoir :

-Oui, Ganymède ! Je suis là !

Ganymède s'agenouilla et approcha sa torche pour mieux la voir. Elle tendait les mains vers lui. Sitôt qu'il l'eût aperçue, il se releva et lui dit :

-Tu m'as déçu, Dynaïe. Tu nous as tous déçus par ton attitude.

Il était dépité et méprisant. Il n'y avait plus en lui la moindre bienveillance à son égard. Elle ne comprenait pas.

-Reprocherais-tu à l'esclave de vouloir se libérer ? répondit-elle.

La voix de Ganymède se durcit encore :

-Ne dis pas cela. Nous ne t'avons pas traitée en esclave. Tu ne sais pas de quoi tu parles. J'ai été esclave à Tisiphone, et crois-moi tu étais choyée comme une reine en comparaison.

Elle se tut un instant, ahurie par cette révélation. En temps normal, elle n'eût pas hésité à lui poser mille questions à ce sujet. Mais cette fois cela n'avait guère d'importance. Il continua :

-On ne s'encombre en général guère d'esclaves à Mégères, tu devrais le savoir. Les Démoniolyptes suffisent.

-Je sais !

Elle ferma les yeux pour ne pas penser au sort qui lui eût été normalement réservé au moment de sa capture.

-Vous m'auriez privée d'âme depuis le début si vous n'aviez pas eu besoin de moi pour apprendre à écrire.

Ganymède ricana. Ce ricanement était si froid qu'elle eut envie de pleurer.

-Crois-tu vraiment que nous avons besoin de tes lettres ? Ces symboles maladroits ? Mon père et moi avons feint de nous y intéresser pour établir un lien avec toi.

-Créer un lien avec moi ? En me faisant nettoyer les excréments de vos monstres ?

-Et puis quoi ? J'ai fait ce travail toute mon adolescence. Pourquoi serait-il indigne de toi ?

-Là n'est pas la question, vous m'avez imposé cette tâche odieuse. Vous m'avez tenue enfermée à Mégère...

-Tu serais tombée sous la dent d'un Basileus sitôt sortie de Mégère.

Il y eut un long moment de silence. Il la regardait toujours avec mépris.

-Nous avons trop attendu de toi, mais tu n'es qu'une ingrate. Incapable de donner et bouffie d'orgueil.

C'en était trop. Ses dernières forces l'abandonnèrent et elle se laissa glisser le long du mur, sans plus le regarder. Ce qu'il allait dire à présent n'avait plus d'importance.

-Tu sais... Mon père n'est pas le seul mage de Mégère capable de brûler les âmes criminelles, même s'il est le seul à en avoir le droit. En te prenant sous sa protection, il t'a évité d'être détruite par un autre. Il t'a protégée.

Elle ne voulait plus lui répondre, mais dit pourtant :

-Maledrin n'est pas sous sa protection, et elle non plus n'a pas été dévorée.

-Qu'en sais-tu ?

Un doute affreux s'insinua en elle.

-Nous nous sommes parlées, elle et moi...

-Et alors ? Parfois l'âme se souvient encore, et n'est que partiellement détruite. Il est alors facile pour le mage qui la possède de donner à son nouveau simulacre le pouvoir de singer son ancien comportement. Il aurait fallu que tu restes auprès d'elle la durée d'un cycle entier au moins pour savoir ce qu'il en était. Mais n'as-tu pas -comme tu me l'as confié- seulement échangé brièvement quelques paroles avec elle, paroles dont le sens justement t'a échappé ?

Il continua à parler, mais son ancienne esclave s'était couvert les oreilles de ses mains et ne l'entendait plus.

†

-Regarde, sur les branches de cet arbre, dit Tantale à sa compagne.

Il désignait un grand saule aux branches duquel étaient suspendus des bâtonnets de bois. Elle en prit un et essaya de lire les inscriptions qu'il portait.

-Si l'on en croit ce qui est écrit ici, nous entrons en terre nyktéron, dit Tantale.

-Sans doute est-ce pour cela que même le jour ressemble à la nuit.

Les immenses arbres dont ils étaient entourés depuis plusieurs heures leur volaient la moitié du Soleil, et ils ne voyaient plus guère la couleur du ciel. Cette demi-obscurité qui les environnait sans cesse les inquiétait plus qu'ils ne l'eussent souhaité. Ils avaient voulu quitter les terres océanides mais regrettaient à présent ces horizons familiers. Ils avaient même dû se séparer de leur jument, afin qu'elle retrouve l'Océan. La forêt ne pouvait convenir à un tel animal.

Dans des forêts aussi denses chaque arbre pouvait cacher un animal dont ils ne savaient rien, et qui les entendrait venir de très loin sans doute. Ils ne savaient où marcher pour éviter les terriers des animaux fouisseurs, ni reconnaître la trace des prédateurs. Parfois ils entendaient des loups hurler pendant la nuit. La Lune, si belle et si sereine quand les flots d'une Mer calme reflétaient son image, devenait inquiétante et surnoise, parce que trop souvent dissimulée derrière les feuillages si épais des arbres.

Ces petits bâtonnets qu'avait remarqués Tantale attestaient d'une présence humaine, mais ils ne savaient pas s'ils devaient s'en réjouir ou non. Deïno avait appris à lire à son frère, et Tantale à son épouse. Ils déchiffrèrent les lois qui y étaient inscrites avec minutie. Ces lois portaient sur la chasse ou la cueillette, ou encore l'abattage des arbres. Elles étaient décrites en termes précis et racontaient les règles que les Kères avaient chantées. À travers ces règles les deux Océanides imaginèrent un peuple méfiant et jaloux de sa solitude. Un peuple de gens pâles aux cheveux de feu comme l'était Persyex, un peuple discret qui se confondait avec ses forêts, comme Tanaquil et les autres pêcheurs de perles savaient s'unir à l'Océan.

Mais surtout ces lois s'adressaient à eux, aux étrangers qui pénétraient les forêts du peuple nocturne. Il n'y avait aucun mot de menace mais une mise en garde impérative : ces forêts étaient vivantes, et ceux qui y entraient n'y étaient jamais vraiment seuls. Les Dryades parleraient d'eux aux Kères et aux Marcheurs, où qu'ils fussent.

Tantale repensa à Persyex :

-C'est donc cela une Kère : une élue de Nyx. Comme Deïno est protégée par Téthys. Pourtant Persyex ne paraissait pas investie d'un pouvoir similaire à celui de la Grée.

-Peut-être que toutes les Kères ne sont pas pareilles, remarqua Tanaquil. Persyex n'était sans doute pas de celles qui prononcent les lois, mais plutôt de celles qui écoutent les Nymphes.

-Pourquoi dis-tu cela ? demanda Tantale, surpris.

-Je ne sais pas. Je crois que c'est parce que, contrairement à toi, je l'ai vue au moment de sa capture. J'ai été frappée par l'expression d'incompréhension sur son visage. Elle ne s'attendait pas à ce que Deïno la traitât comme elle le fit. Elle cherchait quelque chose, en venant à nous.

-Et quoi, selon toi ?

-Rien qu'on ne puisse tenir entre ses mains, des mots peut-être, ou des images... C'est aussi un peu pour cela que j'ai voulu te suivre, mon cher époux. J'avais envie d'accomplir en sens inverse le chemin parcouru par cette étrangère, venue à nous sans malice...

Elle se tut brusquement et leva la main. Ils entendirent un chant. Non pas la plainte d'un animal, mais un chant issu de lèvres humaines. C'était un chant de femme, mélancolique et sans paroles.

Ils se regardèrent un instant, puis Tantale indiqua la direction d'où semblait venir

le chant. Se faisant le plus silencieux possible, ils avancèrent lentement vers cette voix inconnue. C'était le crépuscule, et les contours des arbres devenaient de plus en plus flous. C'était l'heure incertaine où les couleurs disparaissent.

Cette ombre grise n'était pas encore celle des ailes de Nyx. Un autre Titan passait dans ces forêts, de façon discrète et éphémère. C'était le plus secret et le plus silencieux d'entre eux. Une de ses filles chantait en cet instant et il guidait les deux vagabonds vers sa lyre. Pour eux il éclaira la pénombre et leur montra celle qu'on ne pouvait entrevoir qu'au crépuscule.

Tantale la vit en premier. Elle était assise sur la racine d'un arbre gigantesque et effleurait de ses doigts les cordes d'une lyre d'argent. Elle portait une longue tunique pourpre, semblable à la couleur du Soleil disparaissant à l'Occident. Sa peau était aussi de ce rouge si sombre et ses cheveux ressemblaient à ceux de Persyex mais n'en avaient pas la couleur flamboyante. Ils avaient emprunté leurs reflets à la Mer lorsque vient le soir et qu'elle se teinte d'un bleu profond, presque noir.

Les deux Océanides reconnurent ces couleurs : c'étaient celles du soir et des ténèbres approchantes. Quand elle releva les yeux vers eux ils croisèrent un regard clair, semblable à celui de Persyex, car elle partageait le sang de Nyx. Elle cessa de chanter et posa la lyre près d'elle. Puis descendant de la racine sur laquelle elle était assise, elle alla à eux, les mains tendues pour saisir les leur.

Tantale eut alors un brusque mouvement de recul :

-Une Hespéride !

Puis se tournant vers sa femme, il lui dit presque en criant :

-C'est une Hespéride, une des filles de l'Érèbe, le Titan aveugle ! C'est lui qui nous a guidés jusqu'à elle !

Celle qu'il avait nommée ainsi se figea soudain et abaissa ses bras. Tanaquil serra la main de son époux pour l'apaiser autant que pour se rassurer elle-même. Elle aussi avait reconnu sur cette apparition les traits que les chants prêtaient aux servantes de ténèbre. Deïno aussi leur avait longuement parlé des sept sœurs du crépuscule, et de leur monstrueux serviteur, que les Enfers eux-mêmes avaient enfanté : le Dragon.

Les vers que chantait Deïno leur revenaient en mémoire. *Lorsque les trois lignées océanides s'entre-déchiraient, lorsque les trois cités étaient devenues rivales, les gens d'Aptère crurent avoir acquis l'alliance des filles du crépuscule. Ces Immortelles obscures guidèrent alors le Dragon par la mélodie de leurs lyres d'argent jusqu'à Cnossos, pour abattre l'orgueil de la Reine mais nous condamnèrent ainsi tous, nous les enfants de Téthys.*

On racontait que les sept Hespérides avaient ensuite cessé de jouer de leurs instruments et laissé l'abominable monstre à lui même. Les bruits de la guerre avaient rendu la Bête furieuse et elle avait détruit d'abord Cnossos, puis toutes les autres cités océanides. Sa soif de carnage n'avait été finalement étanchée qu'après que la dernière d'entre elles fut réduite en ruines. Les survivants avaient dû fuir ensuite car les Nyktéra les avait rejetés à la Mer, animés d'une incompréhensible haine.

Tantale avait toujours choisi d'ignorer les haines du passé. C'était aussi pour cela qu'il avait refusé de traiter en ennemie la Nyktéron venue à eux. Il n'avait rien vu en elle qui correspondît à l'image terrifiante que leurs chants donnaient du peuple nocturne et de leur impitoyable reine. Mais cette fois il ne pouvait s'empêcher de voir la silhouette du Dragon derrière cette lyre aux cordes d'argent. Les peurs de son clan, qu'il avait voulu oublier, lui revenaient en foule.

La jeune fille leva les mains en signe de paix et dit doucement :

-Ne craignez rien, je suis Aréthuse. Je suis en effet l'une des Hespérides. Mais je ne vous

veux aucun mal.

Tantale et Tanaquil se sentaient piégés. Ils voulaient reculer, mais il n'y avait autour d'eux que ces ténèbres floues dont cette femme était née. Ils se sentirent pris au piège.

-Ne craignez rien, ce lieu vous paraît sinistre, car nous l'avons voulu ainsi, afin d'en éloigner les humains. Il ne recelle pourtant que la tombe d'une Hamadryade qui se nommait Demi-Lune, dont les lèvres de bois doivent rester scellées pour toujours. Mais j'aimerais que vous l'écoutez, si vous le pouvez, vous qui avez franchi une frontière entre deux peuples.

Sa voix était sourde et rauque, et évoquait un grondement de tonnerre, mais elle essayait de se faire douce et rassurante.

-Ne fuyez pas, je n'ai guère de temps. Bientôt la nuit sera tombée tout-à-fait, la Lune apparaîtra entre les nuages et Nyx me chassera. Écoutez-moi.

Son visage n'exprimait que la plus grande tristesse. Elle semblait inoffensive et même vulnérable, comme si la nuit approchante allait la briser, l'effacer. Tanaquil la regarda un moment sans rien dire, puis lui fit signe de parler. Aréthuse parla alors, le plus vite qu'elle put, car elle disparut peu à peu tout en parlant, jusqu'à devenir totalement invisible. Sa voix s'affaiblissait en même temps, aussi ils ne perçurent qu'à peine ses dernières paroles.

-Je sais que nous vous avons guidés vers votre destruction, dit-elle. Mes sœurs et moi avons semé la discorde entre vous, mais aussi entre les Nyktéra et vous, entre les Nyktéra et les Khthôniaï, entre les Amazones et les Héliades, le peuple du Soleil. Partout nous avons élevé le frère contre le frère, la sœur contre la sœur, la mère contre l'enfant et l'enfant contre le père. Nous avons placé dans la bouche des prêtres des paroles de haine et souillé de sang la lyre des poètes, nous avons offensé l'héritage de Gaïa et d'un lourd tisonnier de plomb nous avons attisé les braises de la colère.

La nuit était presque tombée. Elle pointa vers eux un doigt presque transparent, comme s'il eût été de cristal :

-Sans doute vos ancêtres étaient-ils las du règne de l'homme, dont nous avons précipité la chute. Aussi prenez garde : vous qui osez vous aventurer à la rencontre d'un autre peuple. Ne laissez pas les Immortels détruire ce que vous créez. N'obéissez pas à vos peurs...

Les deux Océanides ne voyaient plus qu'un spectre que maintenait seulement l'équilibre fragile du crépuscule. Une créature de pénombre qui n'était plus qu'un murmure leur répéta :

-N'obéissez pas à vos peurs. N'invoquez jamais les Immortels et méfiez vous de leurs paroles, car ils éloigneront toujours les hommes les uns des autres.

Puis sa silhouette s'effaça tout-à-fait, pourtant Tantale demanda :

-Pourquoi nous dis-tu cela, toi qui jadis as voulu notre exil ?

Une voix leur répondit en un souffle :

-Je suis lasse de semer la haine.

Puis le silence retomba. La nuit était tombée et avait chassé l'Hespéride. Ils s'aperçurent alors que l'arbre qu'ils avaient cru voir devant eux n'était en fait qu'une gigantesque souche. Entre les racines on voyait une entrée obscure, comme la gueule béante d'un animal aveugle.

†

Dynaïe écoutait battre le cœur silencieux de Khthôn. L'oreille collée à la paroi du puits et les yeux clos, elle essayait ainsi de se distraire de la vue de l'Immortel dont elle partageait la geôle. Elle parvenait à ne plus entendre ses gémissements ni même le bruit de son propre cœur. Un silence chaleureux se substituait aux sons qui l'entouraient et elle percevait peu à peu une mélodie sourde qui envahissait son âme, un très ancien chant de la Terre, qu'elle avait souvent écouté dans ses heures de solitude.

Comme les dents serrées d'un peigne séparent les cheveux emmêlés cette voix calmait ses angoisses et séparait ses pensées de ses peurs. A la fois lointaine parce qu'elle semblait issue des entrailles les plus secrètes de la Terre, à la fois proche parce qu'elle résonnait en elle comme si la main du Titan pinçait les fils invisibles qui la reliaient la magicienne, cette voix rendait à son jugement toute sa clarté.

Elle s'assurait aussi de cette façon de la présence de Khthôn, en cette geôle habitée surtout par Python. Si faible qu'il soit, un Immortel prévaut sur tous les autres lorsqu'on se trouve près de lui. Elle posa ses deux mains à plat sur les pierres et perçut la mélodie du Titan avec ses doigts. Les mots du chant de la terre s'inscrivirent en elle, apaisant son âme effrayée.

Elle se retourna alors vers l'Immortel. Il avait relevé la tête et la regardait à nouveau. L'esprit de la magicienne était calme et ses sens alertes : elle se rendit compte qu'il avait les traits d'un enfant sous ses blessures. Et elle se souvint que ce n'était pas la première fois que cet enfant la regardait.

-C'était toi !

C'était ce visage qu'elle avait vu en rêve, sur le corps de l'enfant qui gardait l'Oracle.

-Python... C'est toi que j'ai vu dans ce rêve étrange qui venait de Nyx.

Elle se tut un instant comme pour prendre conscience de ce qu'elle venait de dire.

-Alors tu es vraiment celui qui garde l'Oracle ?

Elle l'avait pris par les épaules et sans plus songer à la répulsion qu'il lui inspirait, le secouait pour obtenir une réaction de sa part.

-Mais parle donc ! Ce rêve n'était pas le mien, il ne saurait l'être. Notre sommeil n'est pas hanté de rêves, seul celui des Nyktéra l'est. Comprends-tu ce que cela signifie, Python ?

Il ne répondit rien, il ne fit aucun geste.

-Mais qu'un Nyktéron connaît ton visage ! Un Nyktéron qui cherche lui aussi l'Oracle ! Cela signifie que le regard de Nyx au manteau étoilé porte jusqu'ici, si isolé que tu sois.

Elle le releva de force, comme si elle le déracinait de cette terre pierreuse par laquelle il paraissait vouloir se laisser lentement engloutir. Approchant le visage ravagé du fils d'Echidna tout près du sien, elle continua :

-Éveille-toi de cette honteuse torpeur, ô Python, gardien de notre Oracle ! En gardant ce secret tu nous prives de la connaissance.

Elle repensa alors au sinistre avertissement qu'elle avait lu dans les fils d'or entrecroisés qui l'empêchaient de voir et de parler.

-Je sais que tu peux parler autrement que par tes lèvres... Redoutes-tu donc tant la colère du Roi Cronos ?

Python ne disait toujours rien. Alors elle prit sa main dans la sienne et en guida les doigts entre les fils d'or qui blessaient sa chair. Des nœuds trop fins les tenait serrés, Dynaïe se pencha et en observa le dessin. Quand elle eut compris leur secret, elle les délia patiemment, un à un, libérant à chaque fois un peu plus l'Immortel.

Sans doute sentait-elle un regard fixé sur elle, épiant ses moindres mouvements et détaillant son crime en mille gestes impies. Pourtant elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut achevé son ouvrage. Les fils d'or qui symbolisaient l'interdit divin étaient à présent entre ses mains, inoffensifs et dérisoires. En cet instant et en cet instant seulement Dynaïe la magicienne avait vaincu le Roi Cronos et défié son pouvoir.

Python ouvrit alors lentement les yeux, ensanglantés par les plaies que l'enlèvement des fils métalliques avait réouvertes. Ils avaient la couleur de l'or et trahissaient le sang de sa mère Echidna, mais ils brillaient du même éclat que ceux de Dynaïe, et les larmes qui en coulèrent alors n'étaient pas moins amères que celles que versait déjà la magicienne. Python

était Khthônia comme elle, comme ses yeux brillants le prouvaient. Sans ses blessures auquel aucun mortel ne pouvait espérer survivre, elle l'eût pris pour un humain.

Il entrouvrit ses lèvres et murmura un remerciement. Sa voix était sourde et abîmée, mais il savait encore parler. Il se releva en s'appuyant sur elle, et se tint debout, les genoux tremblants. Il fixait l'éclat du diamant sur le front de Dynaïe, et ses pupilles affamées se gorgeaient de cette lumière rendue. Le visage de la magicienne lui semblait être celui du Titan en personne. Dynaïe posa son front contre le sien, et la douleur disparut peu à peu. Ses blessures se refermèrent doucement.

-Es-tu vraiment un Immortel ? demanda-t-elle à mi-voix, surprise de voir sa magie avoir un effet sur lui.

Python n'en savait rien lui-même. Les mots des hommes lui revenaient comme des souvenirs d'enfance, à la fois vagues et extraordinairement précis. Dynaïe devinait aux mouvements de ses lèvres le combat qu'il livrait en lui-même. Des phrases incomplètes se frayaient un chemin jusqu'à sa gorge asséchée. Ses lèvres étaient sèches et profondément crevassées. Dynaïe humecta les siennes et l'embrassa pour lui faire boire la fraîcheur de sa bouche. Elle passa sa langue sur ses lèvres et ses yeux, à la manière des fourmis qui se nettoient et se nourrissent les unes les autres.

-Raconte moi ton histoire, ô Python.

†

Maledrin se cramponnait à la fourrure de l'animal. Elle était ligotée à son dos et couverte de sacs. Recroquevillée le plus possible, elle se faisait petite et immobile pour passer inaperçue parmi les ballots de la caravane. Le lent balancement des pas de la créature la rendait nauséuse, mais elle ne devait rester dissimulée ainsi qu'aux abords de Mégère.

Axéa appelait ses quatre animaux des Lamies. Elles ressemblaient au Lion tel qu'il était représenté par les petites statuettes votives des Mégéras, mais leur fourrure était noire, striée de marques rouges, et leur faciès rappelait celui d'une femme humaine, malgré les deux crocs démesurés qui sortaient de leur gueule, aussi longs que deux poignards. Leurs lourdes pattes félines rendaient leur marche parfaitement silencieuse et leurs corps à la fois souples et puissants en faisaient d'excellents auxiliaires pour un voyageur seul dans le Tartare.

Pourtant Maledrin avait remarqué au cours des préparatifs du départ, qu'Axéa ne semblait pas leur faire réellement confiance, du moins pas comme Ezraer avait confiance en ses Démonioltptes. Il agissait comme s'il s'attendait à une rébellion de leur part à tout instant. Il les appelaient toutes du même nom unique de Lamie, comme si elles n'étaient que quatre aspects d'un seul être, comme la magicienne Hécate qui possédait trois visages et pouvait se séparer en trois formes distinctes, bien que partageant une âme unique.

Quand il la libéra de ses liens et qu'elle put regarder autour d'elle, Maledrin se rendit tout de suite compte qu'ils n'étaient plus aux alentours de Mégère. Khthôn n'était pas noire et inquiétante comme elle l'était près de la cité, ni claire et déserte comme aux abords d'Alekto. Maledrin comprit qu'elle allait découvrir un nouvel aspect du Titan.

La galerie où ils se trouvaient était plus étroite et plus basse encore que celles du labyrinthe qui protégeait sa cité natale. Les couloirs ne paraissaient pas véritablement creusés par la main des hommes ou des Immortels, mais ressemblaient plutôt à la trace d'un animal fouisseur. Les parois étaient de terre et des racines en sortaient et formaient d'étranges embrasures noueuses. Maledrin les effleura du doigt :

-Ce ne sont pas des myconides, c'est du bois !

Axéa acquiesca.

-Nous sommes près de la surface ici.

-Comment peux-tu y parvenir si rapidement ?

-C'est un chemin secret, Maledrin. C'est aussi pour cela que j'ai attendu plusieurs heures pour te libérer.

Maledrin eut un sourire et répondit, tout en observant les veines du premier bois vivant qu'elle voyait :

-Sois tranquille. Je suis incapable de me diriger dans le Tartare. Il faut plus de mémoire ou plus d'intuition que je n'en ai. Pourquoi crois-tu que je me suis adjointe une magicienne pour venir à Mégère ?

-N'étiez-vous pas amies ?

-Non. Je n'aime pas les gens de son espèce. Dynaïe a gaspillé sa chance. Elle était une élue de Khthôn, mais elle n'a pas su l'entendre. Elle n'aurait pas fini suppliciée sinon.

Axéa répartit d'un ton placide :

-Elle vit peut-être encore.

Ces mots figèrent la guerrière de surprise, elle prit Axéa par le bras et le tira en arrière :

-Que veux-tu dire ? Je croyais que vous condamnerez à mort les esclaves rebelles !

Le Voleur se dégagea et dit :

-Oui, mais à la mort lente. Si elle est comme tu le dis une élue de Khthôn, il est possible qu'elle survive, et c'est peut-être ce qu'espère l'Euménide.

-Mégère ? Que peut-elle espérer ? Explique-toi, je t'en prie. De quelle mort lente parles-tu ?

Axéa s'arrêta et se retourna vers elle :

-Si mes souvenirs sont exacts, tu as été capturée près de l'endroit où Ezraer a enfermé Python ?

Maledrin acquiesca.

-C'est là que Mégère a ordonné que soit abandonnée Dynaïe, poursuivit Axéa. Mais je crois que seule Nathrae saura vraiment ce que l'Immortel fera d'elle, à présent qu'elle est Démon, comme Ezraer était le seul à savoir ce qu'il advenait de son frère. Cela doit le faire enrager, d'ailleurs.

La guerrière paraissait affolée, anéantie. Son visage avait pris une expression démente qui reflétait la confusion de son esprit autant que le plus complet désarroi. Savoir Dynaïe auprès de celui qui peut-être était le seul à savoir où se trouvait l'Oracle la rendait folle de rage. L'élue de Khthôn avait réussi en fin de compte à se frayer un chemin vers la vérité, grâce à l'inconséquence de Mégère. Elle frappa du poing contre un mur et le brandit vers Axéa, rouge de sang :

-Je croyais que vous la tueriez !

Axéa recula et saisit la garde de son glaive, puis répondit le plus calmement qu'il pût :

-C'est Mégère qui juge et qui condamne.

-Mégère ! Tu veux parler de cet enfant souffreteux ? Cette parodie d'Immortel ?

Axéa n'avait jamais éprouvé un grand respect pour l'Érinée, mais entendre une étrangère insulter ainsi celle qui dirigeait sa cité, qui plus est une gamine qui lui devait sans doute la vie, le fit sortir de ses gonds. C'était lui à qui elle manquait de respect par ces paroles blasphématoires. Il lui donna une gifle si violente que la tête de la jeune fille heurta le mur, puis il lui dit d'une voix changée par la colère :

-Ne parle pas ainsi de notre Euménide en ma présence.

Maledrin lui lança un regard haineux. Tout en essuyant le sang qui coulait de sa bouche elle lui dit d'une voix lourde de menaces :

-Aucun coup ne m'a été porté impunément depuis que j'ai quitté le noviciat. Félicite-toi de m'avoir sauvée de la mort, et de ce que j'aie besoin de toi pour sortir d'ici.

Axéa ricana.

-Tais-toi, petite fille. Que crois-tu pouvoir faire ?

Il eut juste le temps d'entendre le bruit d'une lame qu'on dégainait et d'éviter la langue de fer qui cherchait sa gorge. Il voulut la frapper à la cuisse mais elle se retira aussi vite qu'elle avait bondi en avant, et se replia à plusieurs mètres, ramassée sur elle-même comme une araignée qui attend avant de frapper sa proie.

Les deux adversaires se regardèrent un instant, indemnes l'un et l'autre, essoufflés par le brusque effort qu'ils venaient de fournir, mais prêts à en découdre. Maledrin regarda autour d'elle pour surveiller les Lamies, et vit que les fauves les fixaient de leurs yeux brillants.

Elles avaient senti la peur et la violence. L'une d'entre elles émit un feulement rauque, montrant des crocs suffisant pour les égorger l'un comme l'autre, qui s'ajoutaient aux deux sabres qui lui tenaient lieu de canines. Sa tête avait en cet instant une expression presque humaine de crainte et de révolte mêlées. Ses yeux semblaient s'allonger en amande pour se rapprocher de ceux d'une femme et son museau s'affinait pour redevenir un nez droit.

-Elles ont peur, dit Axéa.

Les yeux jaunes des fauves brillaient dans l'obscurité et leur pupille noire se dilatait étrangement. Elles se mirent toutes à grogner et leurs queues fouettaient l'air férocement. Maledrin s'était immobilisée et les regardait, fascinée. Les Lamies pouvaient les réduire en miettes, mais semblaient hésiter. La guerrière comprit brusquement que, si incroyable que cela pût paraître, elles les craignaient. Il ne fallait pas montrer sa peur, il ne fallait pas se détourner d'elles, car elles pouvaient se révolter à tout instant.

Axéa était redevenu apparemment très calme. Il dit en détachant chaque mot, comme pour dominer la panique qui menaçait de s'emparer de lui :

-Elles sentent notre colère. Si le sang coule, elles deviendront enragées. Elles se jetteront indifféremment sur nous deux.

-Comment le sais-tu ?

-C'est arrivé une fois déjà, elles ont tué l'aîné de mes fils alors que nous nous étions querellés lui et moi.

L'une des Lamies eut un geste rapide de la patte vers Axéa, qu'il repoussa violemment de la pointe de sa dague. Elle vit les griffes et entendit le bruit du choc avec le métal. Le Voleur cria des mots qu'elle ne comprit pas et continua à frapper l'animal sans vraiment le blesser, laissant des écorchures superficielles sur sa fourrure. La douleur fit reculer le fauve, qui se calma peu à peu. La Lame reprit l'expression animale de la soumission.

Axéa fit un signe et elles se remirent à marcher en file indienne. Axéa leur emboîta le pas et fit signe à Maledrin de le suivre. La jeune fille rengaina son arme et, sans plus songer aux insultes qu'ils avaient échangées, lui demanda tout en marchant :

-Et comment as-tu survécu ?

-J'ai fui tout d'abord, mais lui est resté en arrière.

Cédant à une habitude d'Écorcheuse, qu'elle avait prise au cours de son noviciat, Maledrin l'observa à la dérobée pour saisir une expression de douleur ou de remords sur le visage du Voleur, ou au contraire une dureté anormale de ses traits. Les Écorcheuses cherchaient toujours chez tous ceux qu'elles écoutaient les signes des failles, des plaies ouvertes qui empoisonnaient l'âme. Elles excellaient à s'en servir.

Mais elle ne lut aucune honte sur le visage d'Axéa. Il continua d'une voix triste mais régulière, comme si cela ne le concernait plus guère :

-Puis j'ai soigné mes blessures et je suis revenu. Elles n'avaient pas bougé, elles m'attendaient. L'une d'entre elles était en train de déchirer lentement ce qui restait son corps... Je l'ai tuée avec cette arme.

Il désigna avec la lame la cicatrice de son visage :

-Cette marque ne vient pas d'un quelconque insecte des Enfers, mais de cette Lamie. Ce fut mon plus dangereux combat sur les terres de Khthôn.

-Les autres t'ont laissé faire ? Je croyais les animaux d'une même espèce solidaires.

-Les Lamies ne sont pas des animaux. Elles sont... autre chose. As-tu vu leurs yeux ? Parfois elles ressemblent à des humains, et on s'attendrait presque à les entendre parler.

Ils arrivèrent dans une salle haute, traversée par des racines parfois de l'épaisseur d'une tête humaine, qui surgissaient des murs pour se perdre dans le sol irrégulier. L'une des Lamies racla le bois de ses griffes, à un endroit précis qu'elle avait déjà marqué de la même manière lors de son précédent passage. Axéa ajouta :

-Peut-être ne sont-elles que le résultat d'une métamorphose.

Un papillon-lumière apparut et se posa sur la main d'Axéa. Il battit lentement de ses ailes, illuminant toute la salle d'une lueur bleutée. Maledrin vit qu'une racine centrale creuse, beaucoup plus épaisse que les autres, formait comme un large pilier au centre de la salle. En s'approchant, elle remarqua que cette gigantesque racine était creuse. La première Lamie se glissa à l'intérieur, et commença à monter le long d'un escalier hélicoïdal taillé dans le bois.

-Une métamorphose... répéta Maledrin pour elle-même en la regardant disparaître.

Les quatre créatures se glissèrent l'une après l'autre dans la faille du bois. Maledrin essaya d'imaginer des pattes aussi puissantes que celles-ci blessant à mort le jeune fils d'Axéa, et les crocs qu'elle avait vus auparavant le défigurer puis le mettre en pièces.

-Nous avons eu de la chance cette fois-ci, mais elles sont imprévisibles, murmura Axéa. Alors tiens-toi tranquille.

Il s'engagea à son tour dans l'escalier et elle le suivit. Ils grimpèrent ainsi un long moment, éclairés par l'unique petite lanterne qu'Axéa portait accrochée à son front. La racine creuse semblait ne jamais devoir finir. Elle ne suivait pas un parcours droit, mais s'enroulait en anneaux successifs qui formaient une spirale ascendante au dessin chaotique. Le long des parois couraient de petits animaux velus à longue queue, inconnus de la guerrière. Ils semblaient aller de haut en bas avec une célérité étonnante, au mépris de la gravité.

Ils ressortirent par une faille identique à celle qu'ils avaient empruntée pour entrer. L'escalier semblait continuer plus haut encore. Les Lamies avaient pris cette sortie sans hésiter : elles connaissaient le chemin. Ils étaient arrivés dans une haute salle ronde, dont le plafond formait un dôme conique. Trois galeries soutenus par des travées de bois en partaient, sur lesquelles un motif était sculpté que Maledrin ne distinguait pas encore.

Les Lamies s'étaient déjà enfoncées dans l'obscurité de l'un de ces galeries, mais Maledrin rentra à nouveau dans la racine et poursuivit rapidement son ascension.

-Mais où vas-tu ? lui cria Axéa, en s'engageant à sa suite.

Elle ne répondit pas. Elle grimpait à toute vitesse malgré la fatigue. Une irrépressible curiosité l'entraînait en haut de ce tentacule sinueux qui paraissait ne jamais devoir finir. Cet escalier avait forcément été taillé pour quelque chose ou quelqu'un. Plus haut la racine s'élargissait en un espace sphérique au centre duquel se tenait une idole féminine, taillée dans le bois. Elle était d'un bois plus clair que celui de la racine, comme si celle-ci avait été évidée et que cette femme avait été sculptée dans sa partie centrale.

La statue avait trois têtes qui regardaient dans trois directions différentes, trois visages arborant un sourire malicieux, ni complice ni narquois. C'était le sourire espiègle d'une

enfant fière de connaître un secret unique. Ses pieds nus étaient rougis de sang, sans doute à cause de libations successives. Mais le plus étrange était que l'idole triple était nimbée d'un rayon de lumière qui venait d'au-dessus, et qu'un vent frais caressait le visage de la guerrière.

-Quel est ce point lumineux, et d'où vient cet air froid ? demanda-t-elle à Axéa qui remontait l'escalier pour le rejoindre.

-C'est une bure que tu regardes, répondit-il. Cette lumière est celle du jour et cet air celui de la surface.

-La surface... répéta Maledrin.

Cette idée l'effrayait moins à présent. Le jour. Une lumière donnée sans qu'aucun effort ne soit accompli pour cela, qui n'était que la gloire radieuse de l'un des Titans. L'une des incantations des Écorcheuses lui vint à l'esprit. On y parlait de la libération des Titans, de l'heure étrange où Hypérion et Nyx se sont partagé le ciel. Y avait-il eu une première nuit ou un premier jour après le meurtre d'Ouranos ? On parlait d'une lumière rouge qui avait embrasé le ciel, juste après la première aube, en hommage au sang de leur père qu'ils avaient fait couler. Et le temps avait commencé à s'écouler, et les hommes étaient nés des mains habiles de Prométhée, le fils de Thémis. Seule Khthôn alors avait choisi de rester dans les palais souterrains du Tartare, à présent que ce lieu n'était plus une geôle.

Lorsqu'Axéa arriva enfin à sa hauteur, elle lui demanda :

-Et cette idole ? Qui est-ce ?

-Hécate, l'Enchanteresse.

Maledrin remarqua une figure de chien lovée aux pieds de l'effigie. C'était bien Hécate. Maledrin se rappela justement qu'on l'appelait souvent la sorcière aux trois visages. On la disait parfois fille de Khthôn, mais nul ne savait véritablement d'où elle pouvait venir. C'était la première fois qu'elle voyait une représentation de l'Enchanteresse, surtout sous la forme d'une idole.

-Il y a des traces de sang récentes, qui donc lui fait des offrandes ?

-La salle où nous nous trouvons est son temple, il a été construit par des Tisiphonès, mais tous ceux qui voyagent dans les Enfers comme moi lui rendent hommage. C'est elle qui m'a fait don des Lamies.

Maledrin se retourna vers Axéa, à la fois ahurie et choquée.

-Quoi ? Vous honorez l'Enchanteresse ? La protection des Érinyes ne vous suffit-elle pas ?

-Les Euménides ne voient guère plus loin que les murs de leurs cités, même Tisiphone la vengeresse. Pour survivre dans les Enfers, il importe de choisir soigneusement d'autres alliés, qui savent suivre les pas des voyageurs.

Dynaïe l'avait appelée *hérétique*... Mais ce discours-là n'avait rien d'une simple hérésie, les paroles du Voleur étaient odieusement blasphématoire. Les Érinyes étaient les filles préférées de Khthôn, et le monde souterrain leur revenait de plein droit. Trahir leur foi ne pouvait relever que d'une intolérable ingratitude, pour l'un de ceux qui justement bénéficiait de leur protection. À la fois choquée et curieuse, elle demanda sur un ton perfide :

-Et parfois tu embrasses aussi les mains griffues d'Echidna ?

Cette fois Axéa ne releva pas l'affront, il commençait à penser que l'agressivité de l'adolescente était motivée par le désir de combattre la peur, ou sans doute plus simplement par l'ignorance. Il répondit simplement en pesant ses mots :

-Ne se tournent vers l'enfant maudite que ceux que le désespoir a rendu fous, guerrière. Ne ris pas d'eux, peut-être que tu seras tentée toi aussi de t'adresser à elle un jour.

Maledrin ne répondit rien. Cela allait plus loin encore qu'elle eût pu l'imaginer, mais il ne lui appartenait pas de châtier tant d'irrévérence, et elle avait besoin de lui. Ils redescendirent

en silence dans le temple et en y arrivant elle regarda plus attentivement les murs de la salle. Elle remarqua que les sculptures qui ornaient le bois des travées au-dessus des trois couloirs qui partaient du temple représentaient les trois visages de l'Enchanteresse. Deux étaient de profil et leurs yeux semblaient la regarder plus intensément encore que ceux du visage qui se tenait de face.

-Et ces trois galeries ? demanda-t-elle. Où conduisent-elles ?

-L'une conduit à la surface, elle a été construite autrefois par les Nyktéra je crois.

-Les Nyktéra sont descendus jusqu'ici ?

-Il a bien fallu des gens pour apporter le bois qui soutient ce dôme. Ici la terre est trop friable pour pouvoir faire autrement. Ils sont venus trouver Hécate eux aussi, lorsqu'ils ont perdu l'Oracle.

-Lorsqu'ils ont perdu l'Oracle ? Que veux-tu dire ?

Le Voleur eut un sourire.

-L'Oracle est né parmi vous, en Alekto. Mais crois-moi, ô guerrière, Thémis n'a jamais voulu qu'il reste dans le ventre de Khthôn. Elle destinait sa créature à l'errance au contraire, bien au-delà des frontières invisibles qui séparent les hommes. La Pythie a ainsi voyagé de cité en cité, accompagnée par Python, puis a quitté les Enfers, bien avant que Python nous revienne, seul. Le peuple nocturne a lui aussi profité de la présence de l'Oracle.

D'où croyait-il savoir une telle chose ? Et pourquoi lui disait-il cela ? Seule Dynaïe connaissait le véritable but de son périple. Peut-être avait-il deviné ou connaissait-il la magie de Tisiphone qui permettait de lire les pensées. Maledrin dut s'empêcher de le questionner plus avant, et s'efforça de ne pas trahir ses sentiments par l'expression de son visage. Axéa continua de lui-même :

-Un Nyktéron m'a raconté qu'une nuit les plus téméraires des Khthôniaï sont venus s'allier à eux pour reprendre l'Oracle aux Océanides, avant de les trahir. C'était du temps de la guerre qui a opposé tous les peuples humains... Un peu avant que le silence des Korakoï referme le Sentier Oblique. Ils disent qu'ils étaient quatre.

-Un pour chacune des cités ?

Axéa acquiesça :

-Leur légende raconte que l'un d'entre eux portait un masque, un autre avait les cheveux noirs, du troisième ils savent seulement qu'il savait lire.

-Ah... On reconnaît les attributs des trois cités souterraines.

-En effet. Quant au quatrième, ils le présentent comme un ami, un allié.

-Ida... dit Maledrin, pensive. Alors Ida était alliée des Nyktéra et les aurait trahis ?

Axéa haussa les épaules.

-Je ne sais pas, répondit-il. Leur vision de ce passé est confuse et trouble. Un de leurs chants mentionne même Ladon.

-Le fils d'Echidna, le Dragon ? demanda Meldrin, incrédule.

-Les vers de ce chant ne le nomment pas, mais il s'agit certainement de lui. *Des griffes capables de fendre la terre jusqu'aux Enfers et une fournaise au fond de sa gorge...* Mais nous n'avons pas vécu cette guerre, du moins pas de la même manière, ce qui signifie qu'une grande partie de l'histoire de l'Oracle nous échappe.

Il déposa sa besace à terre et ajouta :

-Sans doute est-ce pour cela que nous l'avons perdu.

Maledrin sourit pour elle-même et ne dit rien. Ainsi il était arrivé dans le passé que l'Oracle quittât les Enfers pour la surface. N'avait-elle pas raison alors de vouloir rechercher sa trace justement dans ce monde inconnu baigné de lumière ? Elle voulut remercier d'une prière muette Alekto et le Titan, mais ce n'était pas le lieu.

Elle regarda tout autour d'elle ce temple impie d'où le culte du Titan était banni. Les Lamies s'étaient allongées nonchalamment et se léchaient les pattes. L'endroit leur était familier et elles semblaient apaisées. Leurs yeux n'avaient plus ce brasillement inquiétant, et leurs paupières étaient mi-closes. Ce lieu était magique certainement, mais cela n'était pas dû à Khthôn, car elle y était absente. C'était la première fois que Maledrin voyait un lieu à ce point privé de sa présence. Elle s'y sentait plus seule encore qu'à Mégère. Dans ce temple, les Enfers cessaient d'être.

Pour dominer ce malaise, la guerrière revint à la question qu'elle avait laissée en suspens :

-Et les deux autres galeries ?

-L'une conduit à Tisiphone, l'autre je ne sais où, répondit Axéa.

Il s'assit et déballa de la viande séchée.

-Tu vas faire une offrande à Hécate ? lui demanda-t-elle.

-Non, juste me restaurer. Tu devrais en faire autant, ça te calmerait.

Il jeta quelques lambeaux de viande aux Lamies et commença à en mâcher lui-même les morceaux les plus tendres. Mais Maledrin n'avait nulle envie d'avaler quoi que ce fût. Le malaise que créait en elle l'absence du Titan l'incita à répéter la question qu'elle avait posée auparavant, mais cette fois sans ironie, car il lui importait de savoir :

-T'es-tu vraiment incliné devant Echidna, ne serait-ce qu'une fois ?

Il répondit sans détourner le regard :

-Oui. Lorsque mon fils est mort.

Il avait prononcé ces mots sans ressentir la moindre honte. Il n'en avait encore jamais parlé, c'était un secret entre lui et Khthôn, précieusement gardé. Mais cette étrangère ne retournerait jamais à Mégère. Quelle importance pouvait avoir les paroles qu'il échangerait avec elle ?

Sans même que Maledrin le lui demandât, il lui parla alors de l'idole qu'il avait façonnée dans l'argile, à laquelle il avait mêlé son sang et celui du monstre. Il lui parla des ossements de son fils qu'il avait nettoyés et rassemblés pour le ramener à la vie. Hécate lui avait donné ces créatures qui avaient tué son fils. Il ne pouvait plus se tourner vers elle, aussi avait-il pensé à Echidna.

Echidna, la fille maudite du Titan, seule et tourmentée comme il l'était. Dans la peine, certains recherchent le réconfort et y puisent la force de surmonter leur douleur, d'autres au contraire s'entraînent eux-mêmes plus profondément dans l'abîme qui s'est ouvert sous leurs pieds. C'est le prix d'une fallacieuse impression de ne plus subir le malheur. Celui qui se blesse lui-même s'offre l'illusoire satisfaction d'être plus fort que la souffrance.

Il avait cherché cette illusion en s'inclinant devant une effigie de la femme-serpent, confrontant sa douleur et sa honte à celle de l'Immortelle. Il ne le regrettait pas, car ces heures funestes lui avaient beaucoup appris. Maledrin l'écouta parler ainsi sans l'interrompre. Il lui paraissait absurde et criminel de se détourner d'une Euménide pour s'adresser à une autre divinité, et plus encore à l'immonde reine du peuple serpent.

Maledrin l'écouta sans l'interrompre, comme on écoute un horrible conte censé mettre en garde devant les possibles égarements auxquels la solitude conduisait parfois les Khthôniaï isolés. Lorsqu'il eut achevé son récit, ils se turent tous deux et le silence parfait des Enfers les enveloppa peu à peu. Dans ce temple, on ne pouvait même pas entendre battre le cœur incandescent de Khthôn.

Les deux Marcheurs avançaient le plus vite qu'il leur était possible. Une meute de loups les avait suivis de loin sur plusieurs stades. Eux aussi devaient avoir senti la présence de ces deux êtres qui n'appartenaient pas à la forêt. Et non loin de la vallée qui portait leur nom, ces animaux étaient aussi vigilants que les Marcheurs du clan des Lycéens.

Les deux compagnons ne remarquèrent pas en avançant qu'un grand corbeau les suivait aussi, en volant d'arbre en arbre. Ils ne virent pas non plus l'Hespéride qu'ils croisèrent, et prirent les reflets argentés de sa lyre pour la lumière d'une luciole. Ils sentaient l'inquiétude de la forêt sans en saisir la cause. Les rapaces nocturnes lançaient dans la nuit des hululements inquiets. Un Immortel était proche, un Immortel dont Nyx ne voulait pas sur ses terres. Les Dryades tremblaient de froid au cœur des arbres, car un vent glacé avait effleuré leur visage, comme les branches frissonnent aux premiers frimas de l'hiver. Et même sur les arbres les plus vigoureux, ceux qui ne se dépouillent point lorsque vient la neige, fouines et écureuils devinaient la peur de la nymphe et enfonçaient leurs minuscules griffes dans l'écorce.

Quand ils arrivèrent au lieu vers lequel la forêt les avait guidés, ils ne sentirent pourtant la présence d'aucun Immortel. En revanche, ils virent un couple endormi au pied de ce qui leur parut être la souche d'un arbre gigantesque. Plus que la présence des deux étrangers, l'arbre surtout les stupéfia. Ils restèrent un long moment héberlués par cette découverte que leur offrait la lumière diaphane d'une Lune gibbeuse. Ardeo le premier prit la parole :

-Nous sommes encore sur nos terres, pourtant...

-Et même au beau milieu des frontières entre notre clan et celui des Lycéens, que je connais depuis l'enfance, répondit Elias.

Si incroyable que cela leur parût, ils furent obligés de reconnaître qu'ils n'avaient jamais vu ce Géant mort ni l'un ni l'autre. Comment avait-il pu échapper non seulement à leur regard des années durant, mais aussi à celui des générations de Marcheurs qui s'étaient succédés dans ces parages ? Aucun chant des clans environnants ne le mentionnait, ni aucun témoignage écrit d'un Marcheur, à moins qu'il n'eût été perdu ou pas encore retrouvé.

Plus étrange encore était l'absence de Nymphes à l'entour. Les arbres qui le dérobaient à la vue des voyageurs étaient seuls. Leur feuillage ne dissimulait pas les yeux curieux d'une Dryade, et leur écorce n'avait pas connu le contact de leur peau plus douce que celle d'une pêche. Leurs cimes solitaires semblaient inclinées vers le Géant qu'ils gardaient. Peut-être les Nymphes elles-mêmes détournaient-elles insensiblement les pas des Nyktéra quand ils s'en approchaient ? Et en ce cas pour quelle raison ?

Elias et Ardeo ne parvenaient pas à comprendre comment un tel prodige était possible. Cela n'avait rien d'un rêve pourtant. La Nuit venait de tomber, l'heure dangereuse du crépuscule était passée. Si un quelconque maléfice égarait leur raison, de qui pouvait-il venir ?

Dans l'espoir de mieux comprendre, Ardeo se pencha sur les deux personnes endormies. Les habits qu'ils portaient étaient bien peu adaptés à la forêt. Orties et buissons épineux avaient laissé sur leurs jambes nues d'innombrables éraflures. Leurs épaules tremblaient de froid dans leur sommeil. Leur peau brune et leurs cheveux noirs rappelèrent aux Marcheurs les vers d'un très vieux chant que tous les Nyktéra connaissaient. On y parlait des enfants de Téthys et d'Océan, et de leurs Reine couronnée de serpents. Elias pensa à Persyex et murmura :

-La Kère avait raison, ils sont revenus. Ce sont bien des Océanides.

-La Kère ? demanda Ardeo à voix basse lui aussi, afin de ne pas réveiller ceux dont ils ne savaient encore rien.

-Celle qui m'a soigné lorsque le Centaure m'a mortellement blessé.

Il s'agenouilla et chercha une arme sur eux. Les bras serrés des deux amants étreignaient un glaive. L'homme avait sa main crispée sur la poignée et la femme avait ramené ses mains sur les siennes et entrelacé ses doigts aux siens. Il hésita à s'en emparer et caressa furtivement leurs chevelures. Elle sentaient encore le sel.

-Ils ont franchi la Mer une seconde fois... dit-il dans un souffle, se rappelant les prédictions de Persyex.

-Que faire ? demanda Ardeo.

Elias n'en savait rien. En temps normal il aurait subtilisé leur arme avant de les réveiller, mais c'était trop risqué. Il suffirait d'un mouvement brusque à l'homme ou la femme pour brandir le glaive contre eux. Ardeo lui tendit un des longs javelots qu'il avait apportés. Prenant appui sur leur jambe, ils pointèrent chacun leur arme vers la gorge d'un dormeur. Chacun le sien.

C'était simple, c'était facile. Ils n'avaient presque qu'à se laisser tomber en avant. Ils avaient déjà tué parfois pour prévenir le danger d'une invasion. Des Satyres, des Oréades, parfois même des Centaures isolés. C'était la vie des Marcheurs. Mais jamais encore Ardeo ni Elias n'avaient fait couler le sang humain. Était-il plus chaud ou plus vif sur le fer que celui des animaux ou des monstrueux Immortels ? La longueur de la lame les séparait de la réponse.

Cela ne dura qu'un instant, mais Elias regarda l'éclat brillant de la lame de leur glaive, et imagina cette même lame posée sur la gorge de cette Kère qui suivait un dangereux rêve jusqu'en terre océanide. Si les Océanides étaient revenus, elle s'était peut-être retrouvée dans une situation identique, à la merci de la peur de ceux qu'elle voulait rencontrer. Qu'avait fait l'Océanide qui était alors à sa place, avait-il hésité lui aussi ?

Il remarqua alors un morceau de bois posé près du glaive, dont la forme lui était étrangement familière. Distrayant soudain de son entreprise meurtrière, il abaissa son arme et ramassa l'objet, faisant signe à Ardeo de se reculer. C'était un des bâtonnets qu'il faisait lui-même. Ses initiales étaient inscrites à l'une des extrémités.

Il pensa tout d'abord qu'ils l'avaient pris à un des arbres-bornes, mais en lisant le texte qui y était gravé il se rendit compte qu'il ne s'agissait de rien de tel. Ces lettres étaient maladroites et récentes. Elles n'étaient pas le fait d'un Marcheur. Non sans peine, il en déchiffra le sens : *Sur quelque rivage qu'elle se lève, j'irai voir la Lune, car elle m'appartient aussi, à moi la Nyktéron, à moi l'Humaine, souviens-t'en ô Deïno*. Mais plus étonnant encore était les deux lettres inscrite en signature : ΠΑ, comme... Persyex Lycéenne.

Il ne pouvait encore savoir qui était Deïno, mais il se dit que si la Kère avait effectivement rencontré les Océanides, il n'était pas si surprenant que fût tombé entre leurs mains le bâtonnet qu'elle avait emporté. Mais pourquoi y avait-elle écrit ceci ? Était-ce parce qu'elle avait profané les terres océanides, peut-être uniquement pour regarder La Lune se lever sur la Mer ? Il se souvint d'avoir parfois admiré l'astre nocturne au-dessus de la plaine, comme peu de Nyktéra sans doute l'avaient vu.

Tandis qu'il réfléchissait l'homme bougea dans son sommeil. Ardeo leva sa lance mais Elias l'arrêta. Il n'aurait certainement pas d'autre chance de savoir ce qu'il était advenu de Persyex. Alors il recula au contraire, pour ne pas effrayer les deux étrangers. Ardeo l'imita sans comprendre ni poser de question. Elias imita le hululement d'une chouette et sa voix résonna fort dans ce lieu si silencieux. L'homme s'éveilla alors le premier.

Il lui fallut un moment avant de distinguer les deux Nyktéra, car ses yeux n'étaient pas accoutumés à l'obscurité. Il ne dit rien tout d'abord et réveilla sa compagne doucement. Puis il leva une main qui tremblait un peu et dit :

-Paix...

La femme se redressa et les quatre personnes se regardèrent en silence un moment. Les Marcheurs contemplaient les yeux noirs des deux Océanides, qui semblaient obscurs et brillants à la fois. Si l'Hypérion les avait brûlés, y avait-il laissé un peu de sa lumière ? Tantale et Tanaquil eux ne voyaient guère que deux silhouettes sombres et deux paires d'yeux clairs comme ceux de la Kère. Elias demanda alors :

-Qui êtes-vous ?

L'homme répondit :

-Je me nomme Tantale.

Et la femme :

-Et moi Tanaquil.

Ils parlaient la même langue, accentuée différemment, ils avaient les mêmes yeux, teintés autrement. Ardeo leur demanda en durcissant sa voix :

-Savez-vous où vous vous trouvez ?

-Mais... dans la forêt ? répondit Tantale d'un ton désespéré, sans comprendre le sens de la question.

Tanaquil éclata soudainement de rire. Les trois hommes la regardèrent d'abord sans comprendre, puis son irrépressible fou rire gagna Elias, puis Tantale et Ardeo. Le rire clair de la jeune femme emporta la peur qui séparait les Nyktéra des Océanides, il créa une complicité éphémère entre ces gens qui ne se connaissaient pas.

Puis le rire s'éteint et fut suivi d'un court silence. Ardeo parla le premier :

-Vous êtes aux limites occidentales des Collines de la Reine-Abeille.

-Le territoire de notre clan : les Mellifères, expliqua Elias.

Confronté aux regards interrogateurs des deux enfants de Téthys, il leur expliqua brièvement que les Nyktéra étaient séparés en sept clans, et que chaque territoire avait des règles spécifiques, qui s'ajoutaient aux lois universelles inscrites sur les arbres-bornes de la frontière avec la plaine. Les Lycéens exigeaient qu'on ne chassât point les jours de lune pleine ou gibbeuse, les Mellifères défendaient à tout étranger de porter une arme au clair sur leur terres, car elles n'hébergeaient que peu de prédateurs.

-Nous ne savions pas... dit Tantale. Où ces lois sont-elles écrites ?

Elias se sentit stupide, il ne savait quoi répondre. On n'écrivait pas les lois des clans, c'était un savoir commun à tous les Nyktéra, aussi naturel que la succession des jours et des nuits. Les frontières entre les clans à l'intérieur de la forêt, si évidentes qu'elles fussent pour le peuple nocturne, ne pouvaient être qu'invisibles aux étrangers. Il se revit enfant, lorsqu'il s'était égaré sur les terres du clan du Palais d'Écorce sans s'en rendre compte.

-Nous sommes arrivés ici sans nous orienter, dit Tanaquil, attirés par le chant d'une Hespéride.

-Une Hespéride ! ? demandèrent à la fois Ardeo et Elias. Vous en avez vue une ?

-Elle disait être Aréthuse, répondit Tantale, elle jouait d'une lyre d'argent. Elle est apparue au crépuscule. Sa peau avait la couleur du soleil couchant...

-Et ses cheveux celle d'un orage nocturne ? continua Elias.

Les Océanides acquiescèrent. Elias ne s'étonna plus de ne voir aucune Nympe à l'entour. La simple présence de l'Hespéride suffisait à faire fuir âmes mortelles et immortelles. Il devenait du même coup presque naturel que ce lieu n'eût laissé aucune trace dans la mémoire des Nyktéra.

Hestia, la plus jeune des Hespérides, les sinistres filles de l'Érèbe, portait contre sa joue glacée un canope empli de l'eau du Léthé dont une seule goutte pouvait faire oublier à un homme jusqu'à son propre nom. Entre ses mains expertes cette eau pouvait devenir un philtre d'oubli propre à effacer le souvenir de cet endroit, et seulement cela s'il le fallait.

Il suffisait qu'elle le mélangeât à la rosée du feuillage autour de celui qui en avait trop vu, juste avant l'aube suivante.

Pour le peuple de Téthys comme pour celui de Nyx, les Hespérides étaient synonymes de confusion et d'égarement. On les disait cruelles et meurtrières, habiles à semer la haine et la folie, sans jamais user elles-mêmes de violence. Très adroites pour faire couler le sang, leurs mains n'en restaient pas moins immaculées. S'ils étaient sur le domaine d'une Hespéride, alors ils étaient tous étrangers, qu'ils fussent Nyktéra ou Océanides. Tous les mortels sont des intrus, là où sont les filles de la pénombre et leurs monstrueux serviteurs.

Partagés entre la peur et la curiosité, les deux Marcheurs ne savaient s'ils devaient quitter l'endroit sans tarder, ou au contraire en voir le plus de choses possibles avant l'aube, afin de rendre l'oubli plus difficile.

-Mais que s'est-il passé ensuite, comment avez-vous pu vous endormir en un endroit pareil ? demanda Elias.

-Le sommeil s'est emparé de nous à un moment, répondit Tanaquil, mais je ne saurais dire quand ni comment. Je ne me souviens que des paroles de l'Hespéride et du corps de femme que nous avons vu enfermé dans l'arbre.

-Un corps de femme ?

Ils grimpèrent alors tous sur la souche pour voir l'Hamadryade qui reposait en haut de la souche démesurée du géant mort. Elle leur apparut telle que Persyex l'avait vue : les yeux clos, étendue en son écrin de bois mort et noirci. Le tombeau d'une Hamadryade n'était pas d'ordinaire un objet sinistre pour les Nyktéra. On attendait que l'arbre s'effondre de lui-même, privé du secours de ses racines. Puis une Kère découpait soigneusement le bois pour libérer le corps de la Nympe, puis l'enduisait de cire afin qu'elle garde sa beauté, avant de l'emmener auprès de ses sœurs mortes avant elle. Il existait ainsi dans la forêt quelques vastes clairières, choisies parce qu'on pouvait presque y voir le ciel en son entier et compter les étoiles, où les Nymphes devenues mortelles se tenaient en cercle, plus belles encore que ne le seront jamais les statues de bois nées sous le ciseau de l'homme.

Elias caressa les lèvres châtaines de la Nympe. Celle-ci était plus émouvante que toutes celles qui lui avaient été données de pouvoir contempler. Elle n'apaisait pas ceux qui la regardaient, mais éveillait en eux une étrange nostalgie, une mélancolie dont on ne pouvait s'expliquer l'origine. Elle n'était pas morte en paix, et sur son front étaient imprimées les lettres invisibles d'une histoire violente et furieuse qui hantait encore son dernier sommeil. Si les Hamadryades rêvaient, celle-ci vivait un cauchemar qui ne devait pas prendre fin.

Un long silence s'installa entre les quatre mortels. Elias et Ardeo étaient perdus dans leur fascination pour cette créature unique. Ils parurent alors évident aux deux Marcheurs que c'était ce gisant que les Hespérides soustrayaient au regard des hommes, et que c'était pour en garder le lieu secret qu'elles veillaient à ce que ce visage tourmenté ne se grave jamais dans la mémoire d'aucun être humain. Ces lèvres fermées risquaient peut-être de s'entrouvrir pour murmurer un secret qu'une brise indiscrete pourrait emporter jusqu'à l'oreille d'une Kère. Aréthuse avait-elle désobéi en attirant les deux Océanides ici, où n'était-ce qu'un effet de sa cruauté, un piège retors pour les égarer et attirer sur eux le courroux du Roi Cronos ou d'un autre Titan ?

-La pénombre chante, murmura Elias. Mais au lieu de dévoiler le secret, elle le suggère.

Il fut tenté d'arracher la Nympe à sa prison d'écorce, mais il fallait être Kère pour savoir le faire. Il repensa aussitôt à Persyex et demanda à Tantale :

-Le morceau de bois gravé que tu avais posé près de toi, d'où le tiens-tu ?

-D'une autre Nyktéron, une prêtresse qui était à Mallia lorsque nous avons débarqué. Elle ne nous a jamais parlé, ni même dit son nom, mais Deïno, l'Immortelle qui veillait sur

nous, l'appelait Persyex.

Deïno. C'était bien le nom écrit sur le bâtonnet.

-Persyex... Alors elle vous a finalement trouvés.

-Que veux-tu dire ? demanda Tanaquil.

-Je l'ai rencontrée alors qu'elle se dirigeait vers vos terres. Elle avait prédit votre retour et avait quitté la forêt pour vous voir revenir. Qu'est-elle devenue ?

-Nous n'en savons rien. Deïno avait ordonné qu'on l'enferme, mais elle s'est enfuie. Je l'ai nourrie le temps qu'elle est restée à Mallia, mais elle ne m'a parlé qu'une seule fois, sans rien m'apprendre sur elle. Je l'ai involontairement aidée à s'enfuir, c'est pourquoi j'ai été banni avec Tanaquil. Sur le lieu qui lui avait servi de prison j'ai retrouvé ce message juste avant de quitter Mallia. Il était adressé à Deïno, mais je l'ai gardé en souvenir d'elle.

Ardeo intervint :

-Mais pour quelle raison l'a-t-on enfermée ?

Enfermer une Kère était un sacrilège, mais il ne ressentait aucune colère contre les deux Océanides. De par le pouvoir étrange que le gisant avait sur eux, tous avaient en ce moment le cœur trop lourd pour élever la voix, et étaient dans cet état de tristesse qui submerge toute agressivité. D'une voix dont la douceur contrastait avec le contenu de ses paroles, Tantale raconta ce que les Grées racontaient, ce que les Gorgones ou les Harpyes chantaient également, la mémoire des Océanides.

On disait aux enfants en exil qu'autrefois les Nyktéra s'étaient alliés aux Amazones pour ravager Cnossos, là où vivait la Reine Méduse. Venus après le Dragon Ladon, le serviteur des Hespérides, et après les Cyclopes, ils avaient été le troisième fléau des Océanides. Ils avaient massacré ceux qui avaient réussi à survivre parmi les trois lignées et s'étaient réfugiés dans les ruines encore fumantes de la vallée de Cnossos. Seuls ceux qui s'étaient déjà exilés en avaient réchappé.

Elias raconta alors ce que les Kères chantaient. Il raconta les forêts brûlées par pléthres entiers par les guerriers océanides montés sur animaux de cauchemar, il parla des enfants nyktéra que les Gorgones jetaient dans les fosses emplies de serpents pour honorer l'immonde Céto. Il parla des esclaves qui portaient les pierres des carrières d'Ida jusqu'à la côte. Cela tous les Nyktéra le savaient, même si Ida n'était plus guère qu'un nom. Du peuple qui habitait jadis Ida on ne savait qu'une chose : il était du sang de Khthôn aux mains profondes. Mais la plus subtile des Kères de leur clan ne pouvait dire seulement à quoi les Khthôniaï ressemblaient.

Ils parlèrent ainsi longtemps, sans rancœur ni amertume. Le mystère de cette Hamadryade gardée loin des yeux mortels par les Hespérides, créatures que les deux peuples craignaient également, était trop impressionnant pour raisonner de manière habituelle. Ils comprirent que la mémoire d'un peuple pouvait être partielle et trompeuse, et que la colère pouvait peut-être attendre un savoir nouveau. Ils cessèrent de parler avant l'aube, et quittèrent la Nymphé morte à regret. Il fallait partir avant l'heure bleue des Hespérides.

Le pas des Océanides n'était ni aussi léger ni aussi vif que celui des Nyktéra, aussi les deux Marcheurs prirent des sentiers faciles, et les guidèrent en leur prenant la main. Il importait de s'éloigner au plus vite, afin que Hestia, porteuse d'oubli, ne les rattrapât point. Tanaquil eut l'impression d'apprendre à nager une seconde fois, tant elle se sentait maladroite par rapport à Elias et Ardeo.

Ils allèrent ainsi jusqu'à l'arbre où Elias avait suspendu les souvenirs épars de son existence. Le jeune Marcheur donna alors à chacun plusieurs bâtonnets vierges de toute écriture :

-Ne perdez pas un instant ! Écrivez ce que vous avez vu. Si notre mémoire nous trahit, ces lettres nous sauveront, à moins que les filles de la pénombre ne brûlent cet arbre.

-Et... Et avec quoi écrit-on ? demanda Tanaquil, qui ne pouvait détacher son regard de l'arbre-conteur et de ses branches chargées de lettres au lieu de fleurs ou de fruits.

Elias leur tendit des flèches de son carquois :

-Avec la pointe, comme ceci.

Et il s'assit au pied de l'arbre pour leur montrer comment s'y prendre. Ardeo fut alors le seul à remarquer que l'ombre de Tanaquil se dessinait beaucoup plus nettement sur le sol que celle des trois hommes, dans la lumière rasante du matin.

†

Maledrin gardait les yeux baissés. Les Tisiphonès étaient réputés savoir lire les pensées de ceux dont ils croisaient le regard. Celles-là portaient des masques de surcroît, ce qui empêchait l'Alektoüs de savoir exactement dans quelle direction leurs yeux regardaient.

L'une des deux prêtresses avait un masque qui ne cachait que le haut de son visage et laissait voir des lèvres couvertes d'un maquillage noir. Sa peau était si couverte de tatouages entrelacés qu'on l'eût crue née ainsi. Les aiguilles avaient créé d'interminables sillons noirs le longs desquels se suivaient plusieurs symboles qui n'avaient rien de commun avec l'alphabet de Thanatos. Ses yeux devaient être clairs comme ceux de Maledrin, mais celle-ci ne se risqua pas à le vérifier.

L'autre au contraire avait un masque qui dissimulait tout son visage, et n'avait pas de trou apparent pour les yeux ou la bouche. Ses habits de cuir recouvraient toute sa peau. Maledrin ne parvenait pas à comprendre comment elle pouvait voir ou même respirer malgré cela. Peut-être certaines parmi les Masques acquéraient des capacités inhumaines, comme certaines Écorcheuses.

Les deux masques étaient ornés de dessins dont les formes n'évoquaient rien de connu chez Maledrin et dont les couleurs vives contrastaient avec le reste de leur tenue et avec leurs longs cheveux blancs comme ceux des Alektoüs, qui tombaient sur leurs épaules en longues mèches soigneusement peignées. Maledrin se rappela que Tisiphone était la gardienne des secrets, la silencieuse, et que les Tisiphonès connaissaient les parties les plus reculées des Enfers. Ils dessinaient peut-être sur leurs masques les silhouettes des créatures qui reposaient au plus profond du Tartare et qu'eux seuls connaissaient.

Maledrin avait surtout été surprise de constater que le Voleur semblait connaître la première des deux Masques. Il l'avait saluée par son nom dès qu'il l'avait vue : Khalinthira. Il était naturel qu'Axéa connût quelques Tisiphonès sans doute, mais une des Masques ? Il l'avait prévenue que des Tisiphonès viendraient dans le temple d'Hécate pour le rencontrer, mais elle ne se fût jamais attendue à voir deux Masques se déplacer ainsi. Qu'avait-il donc de si précieux à leur vendre ?

Les deux Masques avaient elles aussi apporté quelque chose pour lui. La seconde, qui n'avait pas dit son nom, ouvrit un sac de cuir et en sortit un coffret de fer qu'elle ouvrit devant lui. Il le prit et en sortit une pierre qui diffusait une pâle lumière verte comme une luciole. Elle avait à peine la taille d'une larme mais ressemblait à une braise entre les doigts poussiéreux du Voleur.

-Qu'est-ce ? demanda Maledrin.

-Une émeraude, répondit Axéa en souriant de satisfaction. Elles sont encore plus belles que la fois dernière. Félicitations, Khalinthira.

-Y a-t-il une créature vivante en elle pour qu'elle diffuse ainsi de la lumière ?

-Ce n'est que provisoire, répondit Khalinthira, prenant soudain la parole. Tisiphone en personne a reçu ces pierres précieuses et par la vertu du simple contact avec ses mains leur a donné cette brillance qui cessera à mesure que nous les éloigneront d'elle.

Maledrin tendit la main mais Axéa l'écarta aussitôt :

-Garde tes distances, Alektoüs.

La guerrière songea au diamant de Dynaïe. Si pouvoir animer ainsi des pierres d'une inexplicable lumière était le fait des élus de Khthôn comme elle l'avait imaginé, n'était-il pas normal que Tisiphone en fût également capable, et de manière plus impressionnante encore que la magicienne ? Peut-être pouvait-elle voir par ces pierres que ses prêtresses emmenaient, et les gardait-elle luminescentes tant qu'elle avait les yeux ouverts ? Elle se retourna vers le Masque :

-Et combien d'heures ce prodige durera-t-il encore ?

-D'heures ? Que veux-tu dire ? demanda la prêtresse.

-Vous ne comptez pas les Heures, les filles de Thémis ? Comment mesurez-vous le Temps ?

-Le Temps, c'est l'Érynie qui en tient le compte. Elle seule peut nous donner la mesure du Temps, car c'est un acte sacré. Elle seule décide de la durée des heures.

-Décide ? Mais le Temps ne se décide pas, il se mesure.

-Ne décidez-vous pas de la construction de vos clepsydres ? Et les gens de la surface de leurs cadrans solaires ? Ne décidez-vous pas de la logique de laquelle ces objets procèdent ?

Maledrin ne sut quoi répondre. Si la volonté de Tisiphone pouvait être aussi parfaitement régulière que le fonctionnement d'une clepsydre, alors sans doute le Temps devenait la propriété de l'Érynie.

L'idée d'une cité entière n'ayant d'autre temps que celui que rythmait la volonté d'une Immortelle la plongea dans une telle perplexité qu'elle ne prêta aucune attention à ce qu'Axéa donna en échange du coffret de pierreries qu'il avait reçu.

Les Masques d'alors appréciaient plus que tout les soieries que confectionnaient les Mégéras et leurs couleurs étonnamment vives. Elles en décoraient les lits de leurs enfants car ces voiles si légers étaient alors le mur le plus solide qu'on pût ériger contre Chimère et les autres spectres qui répandaient la folie dans les âmes encore trop jeunes et trop fragiles. Axéa leur en donna plusieurs ballots en échange du coffret, puis les deux Masques les saluèrent et repartirent dans le couloir que les leurs avaient creusé jusqu'au Temple de l'Enchanteresse.

Très vite Maledrin n'entendit plus l'écho de leurs pas et le silence des Enfers retomba sur elles comme un rideau qu'elles auraient tiré derrière elles. Maledrin le rompit en demandant :

-Alors le Temple d'Hécate est un lieu de commerce ?

-Entre autres, répondit Axéa en plaçant le coffret dans sa besace. C'est un lieu neutre, dans lequel il n'est pas permis de faire couler le sang. Ma famille y a rencontré les Tisiphonès depuis des générations. Même en temps de guerre entre les trois sœurs.

Maledrin ne savait rien de ce commerce entre les trois cités. Il n'y avait à sa connaissance aucun marchand en Alekto, mais il existait peut-être, parmi les Charognards par exemple, des contrebandiers pratiquant un trafic similaire. Certains objets lui avaient toujours paru venir forcément d'ailleurs, et étaient trop neufs pour dater de l'époque où le Sentier Oblique était encore fréquenté.

Elle désigna la troisième galerie :

-Qui attendons-nous à présent ? Des gens de la surface ?

-Crois-moi il est inutile de les attendre. Ils ne descendent jamais, répondit Axéa.

Il but une gorgée d'eau à sa gourde, comme il le faisait toujours avant de reprendre la route, et indiqua la galerie qui menait à la surface d'un signe à ses fauves qui s'y engagèrent lentement.

-Ils ne peuvent pas vivre trop loin du ciel, et Khthôn les inquiète. C'est nous qui irons à eux.

Maledrin se raidit soudain. La galerie, jusqu'alors banale, lui parut soudainement bien plus inquiétante même que celles du miroir d'errance où était enfermé Python.

-Ne désirais-tu pas aller à la surface justement ? lui demanda Axéa. Puisque tu es 'convaincue' que ce que tu cherches n'est pas dans le Tartare ? Aurais-tu peur ?

-Bien sûr, répondit la jeune fille.

Sa peur se lisait sur son visage. Elle avait le même regard que les Nyktéra qui avaient voulu l'accompagner autrefois dans les Enfers. Eux aussi avaient ressenti cette angoisse devant l'inconnu lorsqu'il avait fallu se glisser dans un boyau en rampant comme un serpent, sous un ciel de carrière fendu en plusieurs endroits, qui semblait prêt à s'effondrer à tout moment.

Sur le moment Axéa ressentit de la pitié pour cette enfant qu'il croyait folle. Il déballa une écharpe de soie blanche, fine et peu large et la lui tendit :

-Cela te protégera de Chimère, car je crois que c'est elle qui t'attire là-haut ou peut-être que tu cherches inconsciemment à fuir.

En temps normal Maledrin eût violemment protesté qu'elle n'était pas folle et que Chimère n'avait aucun pouvoir sur elle, mais cette fois elle se laissa faire. Il noua lui-même la pièce de soie autour de son cou et la dissimula sous son vêtement de cuir. La chaleur du contact de la soie et la douceur de ce geste gratuit lui ôtèrent l'envie de dire quoi que ce fût.

-Viens à présent, la route n'est plus très longue mais elle est pénible.

Elle suivit alors le Voleur et les Lamies dans la galerie. Le sol y était particulièrement irrégulier, et très vite il fallut se glisser dans d'étroites châtières qui donnaient sur des failles verticales le long desquelles il fallait se hisser à la force des bras. Très vite elle eût les ongles en sang et ses cheveux s'alourdirent d'une poussière crayeuse.

Les Lamies elles évoluaient avec une aisance surprenante pour des corps si massifs. Leurs griffes s'enfonçaient profondément dans la pierre et leur permettaient de se hisser peu à peu le long des parois les plus lisses. Tâchant de dominer l'angoisse qui s'accroissait en elle à mesure qu'ils remontaient ainsi vers la surface, Maledrin ne s'occupa que de tenir jusqu'à la fin de cette douloureuse ascension.

À l'issue de cette ascension particulièrement épuisante, ils débouchèrent dans une galerie toujours souterraine mais pourtant très différente. L'air n'avait pas la même odeur Maledrin sentit soudain sa fatigue disparaître et sentit un vertige étrange la saisir. La galerie était très claire et haute de plafond. C'était bien de la pierre, mais ce n'était plus vraiment Khthôn.

-Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

-Dans une ancienne carrière à ciel ouvert. Regarde : on voit la lumière du jour là-bas.

Il désignait l'extrémité de la galerie. Au lieu d'un trou obscur Maledrin vit nettement les contours du couloir et une lumière très claire qui en parvenait. Elle cligna des yeux et dit :

-J'ai le vertige...

-C'est normal, l'air de la surface est trop riche pour nos poumons, mais tu t'y feras.

Il la soutint par le bras pour l'aider à marcher. Elle était épuisée, et avançait comme dans un rêve, attirée par cet air 'trop riche' qui la rendait comme soûle. Quand ils franchirent le

seuil de lumière, Maledrin vit le jour pour la première fois. C'était le soir et le soleil était voilé à l'Occident par les nuages.

D'abord elle ouvrit ses yeux le plus grand possible, fascinée par cette lumière infinie qui les entourait. Puis elle les referma car il lui semblait qu'ils s'embrasaient et se remplissaient de larmes. Désarmé par cette vulnérabilité soudaine de son insolente compagne de voyage, Axéa la tenait serrée contre lui et la maintenait debout :

-Calme-toi, ce n'est que le jour...

Elle avait ramené ses bras sur son visage pour se protéger de l'Hypérion, pour interdire à cette lumière si claire et si puissante de pénétrer en elle. Elle se sentait nue, perdue sous un regard lourd comme le monde, comme si elle s'était trouvée au bord du gouffre où repose Chaos, dans l'œil d'un infini cyclone. Car pour les enfants de Khthôn la lumière est presque toujours liée à une volonté, et accompagne le regard de celui qui la dirige. Qui regardait ainsi le monde, qui éclairait ainsi Gaïa ? Qui pouvait en avoir ne fût-ce que le pouvoir ?

Axéa devinait ses pensées car il avait ressenti la même confusion lorsque son père l'avait conduit ici pour la première fois. Il se souvenait d'avoir lui aussi été effrayé par l'immensité du ciel la première fois qu'il était arrivé à la surface. C'était sans comparaison même avec la caverne qui abritait Mégère, car on n'en voyait pas la fin.

-Ce n'est que l'Hypérion. Sa lumière est comme celle des plantes luminescentes, elle brille sans volonté humaine ni animale pour la guider. Elle brille la moitié du temps, sans que personne n'y puisse rien, sans que personne n'ait à faire non plus quoi que ce soit. L'Hypérion est aussi un Titan, il est présent comme l'est Khthôn. N'aie crainte... Lui aussi a été prisonnier autrefois du Tartare.

Cette pensée calma un peu la jeune fille qui écarta lentement ses bras. Tout en gardant les yeux clos elle se défit de son étreinte et fit quelques pas seule. L'Hypérion était si violent qu'il traversait même ses paupières et le noir de ses yeux fermés était teinté d'un rouge qu'elle n'avait jamais vu.

Elle s'habitua un peu à cette lueur ainsi qu'à la caresse des rayons sur son visage. Elle essaya de ne pas trembler en sentant le vent dans ses cheveux et la brise s'engouffrer dans ses poumons et lui brûler la gorge jusqu'à la faire violemment tousser.

Axéa, gêné lui aussi car il n'avait pas vu le jour depuis longtemps, maintenait ses mains en visière et la surveillait entre ses yeux mi-clos. Elle avait les bras en croix et marchait au hasard, le visage levé vers le ciel, essayant de dompter sa peur et son vertige. Lui devait se réhabituer aussi à ce ciel au-dessus de leurs têtes, parfois plus écrasant que les voûtes des galeries les plus basses.

La carrière circulaire où ils se trouvaient était entourée de forêts. Ils se trouvaient à la limite des terres nyktéra ; une Oréade pouvait surgir des montagnes qui se trouvaient non loin de là. Les deux Khthôniaï et leurs animaux noirs constituaient une remarquable cible sur le sol blanc de la carrière. Le Voleur scruta comme il put les hauteurs de la carrière et les nombreuses entrées des galeries que les gens d'Ida avaient autrefois creusées. Mais un hurlement soudain l'interrompit brusquement : c'était Maledrin. Elle était tombée à genoux et fixait le ciel en murmurant des bribes de phrases incompréhensibles :

-Le d... dra... Là... Là-haut... il va...

Elle avait les yeux ouverts à présent et tremblait de tous ses membres, terrorisée au plus haut point par ce qu'elle voyait, sans parvenir à fermer ses yeux exorbités ni à détourner le regard de ce qui l'effrayait tant. Ses dents claquaient et elle suffoquait. Axéa la prit par les épaules et la secoua :

-Hola ! Qu'est-ce qui te pétrifie ainsi ! ?

Elle pointa le doigt vers le ciel :

-Là ! Regarde ! Il va nous engloutir, c'est Ladon ! Le Dragon ! Il est immense ! Monstreux... grand comme le ciel !

Elle désignait des nuages étirés en longs filaments qui ressemblaient à des toiles d'araignée et s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon. En les regardant dans leur ensemble Axéa vit en effet qu'on pouvait leur donner la forme d'une tête de dragon. Il y avait même un œil unique qui semblait les observer. Ils paraissaient si proches qu'on pouvait avoir l'impression que le monstre s'apprêtait à ouvrir une bouche gigantesque pour les avaler, et on n'osait imaginer le corps qui se cachait derrière cette tête.

Axéa savait que pour un Khthônia habitué aux espaces confinés, regarder pour la première fois le ciel dans son entier ne pouvait provoquer qu'une sorte de vertige supplémentaire, rendant son esprit vulnérable aux hallucinations. Il essaya de rire et dit :

-Ce ne sont que des nuages, voyons ! Il n'y a rien à craindre. Il y a souvent des nuages dans le ciel, ce sont eux qui apportent la pluie.

-La pluie ? demanda Maledrin, toujours fascinée par ce qu'elle croyait voir.

Comme pour illustrer le propos d'Axéa quelques gouttes commencèrent à tomber.

†

Même les salamandres avaient fini par s'enfuir. La grande maison était vide à présent. La magie aussi s'était peu à peu éteinte, car ni lui ni son fils ne s'était occupé de la raviver. Leur demeure se flétrissait comme une algue luminescente qu'on tire hors de l'eau noircit et se racornit jusqu'à devenir inesthétique. Les verres des lanternes étaient brisés car les papillons-lumières avaient pris la fuite en les découpant de leur ailes tranchantes comme le diamant.

Ezraer savait tout cela, il le ressentait en lui aussi profondément que la lente déchéance de son propre corps qu'il n'avait pas nourri depuis trop longtemps. Les mains sous sa nuque il observait le plafond. Il n'y avait aucune lumière mais son œil de sorcier savait encore distinguer les motifs des bas-reliefs jadis animés, qui restaient désormais immobiles comme des animaux pétrifiés.

Un pas retentit soudain et secoua la langueur de la maison. Ezraer reconnut celui de son fils. Il ne l'avait pas vu depuis qu'il s'était mis au service de Survivante. Venait-il l'éliminer définitivement sur ordre de sa maîtresse ? Il hésita un instant puis alla empoigner la poignée de platine de sa longue épée. Les deux serpents entrelacés qui en formaient la garde s'animèrent aussitôt et se mirent à siffler rageusement, prêts à crever les yeux de tout adversaire.

Ezraer fut surpris de voir qu'il n'avait pas perdu tout son pouvoir. Tout était moins facile, certes, mais sa mémoire était restée intacte. Vivre ne lui importait plus guère, mais il ne faciliterait pour rien au monde la tâche de l'usurpatrice. Écartant de ses yeux les mèches blanches de ses cheveux qu'il n'avait pas teints depuis trop longtemps, il fixa du regard la porte qui menait à sa chambre et attendit.

Lorsque Ganymède entra, Ezraer fut surpris de le voir sans arme au clair, et portant deux besaces en bandoulière. Ezraer n'avait pas vu son fils depuis sa déchéance et fut surpris en le voyant, de constater à quel point il lui ressemblait, lorsqu'il était jeune. Les cheveux noirs portés longs, tenus en une natte épaisse, le regard clair et perçant, le corps fin et dégingandé... tout y était, jusqu'à l'expression légèrement dédaigneuse des lèvres.

-Père ? Je ne m'attendais pas à te trouver debout, dit le jeune homme.

Il fit un geste et ses doigts diffusèrent une lumière grise dans la pièce.

-Combien de temps comptes-tu te détruire encore ?

-Me détruire ? ricana Ezraer. Crois-tu que j'aie besoin de manger comme vous autres ? Je suis le D miurge, je ne respire pas et je ne mange pas.

Les serpents montrèrent leurs gueules grandes ouvertes et leurs crocs suintant de venin comme pour prouver la force qui restait à Ezraer. Mais Ganymède ne parut nullement impressionné et répondit sur un ton placide, un peu amer :

-Tu  tais D miurge, à mon Père.

-Je le suis toujours ! répondit Ezraer en criant. On m'en a volé le titre, mais mes pouvoirs restent intacts.

-Ce que tu possédais avant, oui.

Il s'avança   portée de l'arme de son père, ignorant ses regards furieux.

-Tu sais mieux que moi que le D miurge n'est détaché des nécessités matérielles que par la gr ce de l' rinye. Ce pouvoir ne t'a jamais appartenu. Privé de ton titre, tu dois manger et dormir comme nous tous.

Ezraer leva son arme en regardant son fils avec une haine féroce.

-Cet entêtement à agir comme si tu étais encore exempt de ces obligations est grotesque. Tu as sacrifié notre maison, te sacrifieras-tu toi aussi sur l'autel de cette ridicule illusion ? Jusqu'à devenir l'esclave docile de l'hideuse Chimère, inspiratrice des folies ?

La lame n'était plus loin du cou du jeune homme.

-Me tueras-tu aussi, pour parfaire ce gâchis ? Pour te convaincre que tu as tout perdu ?

Ezraer abaissa son épée et dit d'une voix sourde :

-Es-tu aveugle, enfant ? *J'ai* tout perdu. On m'a même démis de la surveillance de Python.

-C'est justement cela dont je viens te parler.

La lueur de surprise qu'il y eut alors dans les yeux de son père était ce que Ganymède était venu chercher.

-Python a disparu, à Père, et la Nyktéron magicienne également. Mais elle a laissé un message que nous seuls sommes sans doute en mesure de lire.

Ezraer faillit lâcher son arme : Python avait disparu ? ! Qu'avait-il fait de l'Alekt is ? Lequel avait entraîné l'autre ? Les questions se bouscul rent soudain dans l'esprit du mage, ravivant son intelligence trop longtemps paralysée par la langueur dans laquelle il s'était complu jusqu'alors. Il retrouva le plaisir de penser, d'imaginer...

Qu'arriverait-il quand Mégère l'apprendrait ? Et quand ils suivraient sa trace...

-Tu as parlé d'un message écrit ? demanda-t-il.

Le ton de sa voix avait brusquement changé. Il était volontaire et décidé. Ganymède sourit imperceptiblement : il avait gagné, le reste se ferait tout seul. Il acquiesca et lui tendit une des deux besaces :

-Il faut faire vite, avant que Survivante se rende compte que je tarde à revenir. Elle ne sait rien encore : je suis venu directement ici en revenant du miroir d'errance. Nous avons un peu d'avance, mais sans doute bien peu.

-Tu trahis ta ma trese ?

-En mettant en commun tes souvenirs et les miens des leçons de la magicienne, nous parviendr ons peut-être à déchiffrer ce message. Survivante en est sans doute incapable.

Ezraer eut un sourire désabusé : son fils ne lui ressemblait pas seulement par son apparence. Il saisit le sac de cuir que lui tendait cet enfant si identique à ce qu'il était, et de fait si prévisible, et lui emboîta le pas. Les deux mages se descendirent dans la cour intérieure de la demeure, puis s'élevèrent ensemble loin du sol de Mégère.

Ils arrivèrent au miroir d'errance plus vite qu'à l'accoutumée, car l'absence de l'Immortel était peu à peu sa vertu au lieu. En entrant dans la salle où se trouvait le puits Ezraer

sentit les traces invisibles des fuyards, deux pas qu'on voyait rarement de concert, celui d'une femme et celui d'un dieu.

-Regarde, lui dit Ganyèmède en l'invitant à se pencher au-dessus du puits.

Ezraer s'approcha et vit un puits complètement transformé. Un escalier de pierre avait été sculpté en hélice dans la paroi et remontait peu à peu vers le sol. Les marches n'étaient ni plates ni taillées à angle droit, mais chacune ressemblait à une créature blottie dans la pierre. Il y avait là une foule étrange de monstres dans une danse en spirale qui semblait ne pas devoir cesser. Certains évoquaient le Basileus ou d'autres créatures infernales reptiliennes, d'autres avaient les ailes et le bec tranchant des Korakoï, d'autres encore semblaient descendre du Lion, comme les Lamies d'Axéa.

-La Création... murmura Ezraer, en suivant des yeux la danse des êtres qui naissaient des mains du divin Prométhée.

Les dernières créatures étaient humaines, et tenaient le feu entre leurs mains jointes. On pouvait deviner également le Dragon, entouré par un gigantesque serpent qui le maintenait prisonnier de ses anneaux interminables. Les deux monstres s'entre-déchiraient en une lutte qui semblait ne jamais devoir finir. 'Python et Ladon' pensa Ezraer. 'Alors ce combat a vraiment eu lieu ?'

Parmi les figures humaines se distinguait celle d'une femme aux pieds nus, dont les chevilles étaient entourées par les anneaux de Python, une femme dont on ne voyait pas le visage, car le Dragon la voilait d'une longue langue que les deux mages devinèrent acide.

-L'Oracle défigurée par Ladon... dit Ganyèmède. Peut-être est-ce pour cela qu'on la représente toujours masquée.

Le plus surprenant était qu'on ne pouvait voir aucune trace de pioche ou de ciseau. La pierre n'avait rien de l'argile ici, aussi il était inconcevable qu'elle eût été sculptée autrement qu'avec ces instruments, et pourtant c'était le cas. Les figures laissées par Dynaïe semblaient être nées de la pierre par la simple force de sa volonté, et leurs formes n'avait rien du perfectionnisme des bas-reliefs habituellement sculptés par les Khthôniaï. Il s'agissait plus d'esquisses imparfaites, dont la beauté n'était pas celle d'une œuvre d'art, mais celle du vivant.

-Voici le message dont je te parlais : il y a quelque chose d'écrit, regarde, dit Ganyèmède.

Des lettres accompagnaient en effet la danse des êtres de pierre, et formaient les deux derniers vers qu'avait prononcés l'Oracle avant de disparaître :

*Ουκετι Φοιβος εχει καλυβαν ου μαντιδα δαφνην,
ου παγαν λαλεουσαν, απεσβετο και λαλον υδωρ.*

Les mots que Dynaïe avaient écrits pour lui se bouscullaient dans sa mémoire, mais Ezraer put distinguer tout de suite le nom qui y était cité, car il avait demandé tout particulièrement à la magicienne comment s'écrivait le nom de chaque Titan :

-Phoébé... *la radieuse*. Celle qui créa l'Oracle.

Chapitre 5

Sans souffle ni ombre

Persyex avait cru s'abîmer dans un gouffre. Mais le gouffre était devenu une contrée nouvelle.

Les pics de cristal qui marquaient les frontières de la vallée des morts n'étaient pas le seuil du véritable domaine de la fille aînée de Nyx. Il était un monde par-delà les mondes, un désert où même le Soleil se serait éteint, non loin du cœur incandescent de la Lune. Nyx avait offert à Thanatos son plus secret royaume, inaccessible aux Titans eux-mêmes.

Charon a demandé qu'on ouvre pour Persyex les portes de la Ville Basse et que les Eskhtaï éloignent les lames de leurs lances. Si les Kères appartiennent à un clan et y sont attachées toute leur vie durant, les Eskhataï ont en revanche toutes perdu leur nom et leur famille. Nombre d'entre elles choisissent de n'apparaître plus que voilées aux mortels. Leur visage figé à jamais dans une fausse jeunesse leur fait peu à peu horreur, car elles ne sont pas véritablement immortelles.

Persyex ne peut s'empêcher de tendre ses mains vers elles. Elle touche d'abord les joues de Phylira, celle qu'elle a reconnu, celle qui était Kère du Val-aux-Loups alors qu'elle n'était qu'une enfant, celle qui avait quitté le clan un jour, sans prévenir personne. La Kère n'était qu'une petite fille quand Phylira était déjà une femme, mais aucune ride n'est venue marquer depuis la peau diaphane de l'Eskhatê. Ni jeune ni vieille, elle n'est simplement qu'une image d'elle-même, plus immuable que les effigies de pierre que Persyex a vu dans les cités océanides.

Puis la jeune femme déplace doucement leurs voiles noirs pour les regarder toutes, et croiser leurs regards empreints d'une infinie mélancolie. Une Eskhatê est pour le peuple nocturne un tel objet de terreur que la forêt toute entière se tait lorsqu'elle approche et qu'on n'entend plus que son pas, comme un tambour funèbre, pourtant plus léger que celui du vent. On les croit cruelles et avides de souffrance humaine, et on pense que leurs voiles cachent le bec crochu d'un vautour.

Persyex ne lit pourtant aucune cruauté dans leurs tristes sourires. Leurs gestes sont doux et aucune hargne ne vient ternir le murmure de leurs voix presque inaudibles :

-Salut à toi, ô Persyex.

-Sois la bienvenue, voyageuse téméraire.

-Toi qui es semblable à l'aigle, par ton audace et la portée de ton regard.

Elles lui prennent les mains et au-delà du premier contact de leur peau froide une chaleur se crée entre la vivante et les gardiennes des morts. Elles sentent son cœur battre et écoutent cette musique oubliée, car aucun vivant ne s'approche jamais autant d'elles.

-Mes sœurs... balbutie la jeune femme, bouleversée.

Ces mains ne sont pas celles d'entités cruelles, mais elles sont celles qui soulagent ceux

que plus aucune main mortelle ne peut réconforter. Elles rendent le repos à l'agonisant, sauvent de leur abominable errance ceux que la vie abandonne. Ni bruit ni fureur dans la Ville Basse, mais un silence plus parfait encore que celui qui berce Khthôn aux yeux saphir ou Céto, l'ancêtre attendant aux plus profond des mers, là où même l'Hypérion ne peut aller, étendue sur un lit de sable soutenant le poids des Océans.

-Entre, ô Persyex, lui dit Charon.

Persyex croit voir le ciel lunaire s'ouvrir devant elle, mais en réalité ce ne sont que les doigts longs de Charon qui ôtent le voile invisible qui obscurcit ses yeux. Ses ongles racornis comme des griffes déchirent la soie d'une seconde paupière qui ne s'est encore jamais ouverte, et la voyageuse peut voir enfin le pays maudit.

Les Eskhataï l'appellent Ville Basse, mais ce lieu n'a rien d'une ville. Il est vide, bien qu'une foule l'habite. C'est un labyrinthe, car les murs y sont innombrables et ne cessent de s'entrelacer en interminables méandres. C'est un jardin. La terre n'y est pas de sable et de poussière comme partout sur la terre de l'astre nocturne. Une herbe sombre caresse les pieds nus de la jeune femme et elle voit des fleurs blanches à six longs pétales s'ouvrir vers la lumière des étoiles. Leur calice fragile ne porte ni pistil ni étamine car aucune fécondation ne les a fait venir aux cieux muets des terres nocturnes. Stérile entre toutes, cette terre n'offre qu'un simulacre de la vie, et l'eau la plus pure ne lui rendrait pas une vitalité qu'elle ne sera jamais censée avoir.

-Qui a apporté les pierres de ces murs ? demande Persyex.

-Des Nyktéra, répond Charon, ceux-là mêmes qui ont aussi bâti le temple de Nyx, sur les terres d'Hypnos. On les appelait les Tailleurs de pierre, comme d'autres sont appelés Chasseurs, Marcheurs ou Kères parmi les enfants du Titan.

-Et ces fleurs ? Quel vent en a porté ici les semences ?

-Thanatos elle-même. Sur Terre on les appelle des asphodèles. Approche-toi donc, tu comprendras.

Persyex s'agenouille, se penche sur les pétales et veut sentir leur fragrance.

-Elles puent le sang...

Charon acquiesce. Il saisit la main de la Kère et en approche les doigts tremblants vers les pétales de l'asphodèle. Sitôt que Persyex touche cette fleur, elle croit sentir deux mains se poser sur ses épaules et les étreindre comme si elles voulaient s'accrocher à elle. Des ongles invisibles griffent son visage.

-Il m'entraîne ! hurle la Kère.

-Il ne t'entraîne pas, répond Charon. Il essaie de sortir en s'accrochant à toi. Les morts sentent que tu es vivante et recherchent ta chaleur. Laisse-toi faire, relève-toi et écoute son histoire.

Il la tire par les bras et la remet debout. Elle croit entendre un bruit de déracinement. Puis il prend ses mains dans les siennes et en ouvre les paumes. Elle voit une créature de la taille d'une abeille posée sur ses doigts, lumineuse comme une luciole et transparente comme l'eau d'un torrent. C'est un jeune homme vêtu comme un chasseur.

-Que dit-il ? demande Persyex. Je vois ses lèvres bouger...

-Ne regarde pas ses lèvres, ferme les yeux et écoute-le.

Persyex obéit. Plus faible encore qu'un murmure elle entend une toute petite voix l'appeler dans les Ténèbres. *Persyex, Persyex, Persyex...*

Une image se forme en son esprit. Elle voit un enfant nyktéron étendu sur les rochers d'un torrent qui chante en contrebas d'un ravin. Sa tête est en sang et ses yeux sont grands ouverts. Une homme se penche sur lui, il a les cheveux noirs mais sa peau est pâle, bleutée... comme était l'enfant qui gardait l'Oracle dans ses rêves. Une femme est présente elle aussi,

toute semblable. Elle pose sa main sur le front de l'enfant. Peut-être aimerait-elle le guérir, mais elle n'en a pas de pouvoir.

-Tu es mort. Tu viens de mourir... murmure la Kère.

Elle regarde la figure adulte qu'elle tient entre ses mains et demande :

-Pourquoi te vois-je ainsi, tel que tu ne seras jamais ?

-C'est lui qui en a décidé ainsi, répond Charon. Regarde encore...

Persyex, Persyex, Persyex... Vois-tu celle qui le conduira à la Ville Basse ? Celle qui abrégera ses souffrances ? Celle qui a dessiné pour lui la forme qu'il a lui-même choisi de revêtir pour notre royaume.

Persyex la voit. Elle est présente, elle épie les deux étrangers, dissimulée dans l'ombre des arbres. Elle attend leur départ, car les Eskhataï sont le secret du peuple nocturne. Bientôt elle prendra l'enfant dans ses bras et emportera son corps loin de Gaïa. Elle l'étendra sur le lit blanc qu'abritent les cépales de l'asphodèle née à l'instant même où son cœur a cessé de battre. Elle lui fera don d'un sommeil assez long pour refermer les plaies de l'âme les plus béantes.

Mais ce sommeil qu'elles accordent aux morts, aucune d'entre elles ne le connaît. Une Eskhatê ne meurt pas. Elle cesse simplement d'être, lorsque le spectacle de la douleur lui devient insupportable. Elle ramène son voile sur son visage et laisse la langueur s'emparer d'elle, jusqu'à devenir aussi immobile qu'une statue, jusqu'à devenir pierre comme si elle avait croisé le regard furieux de Méduse.

Certaines sont debout, appuyées aux murs du labyrinthe. On les rencontre par hasard, et on presse aussitôt le pas, de peur d'être également envahi par cette torpeur. Les Eskhataï elles-mêmes détournent le regard de leurs sœurs pétrifiées. Personne n'ose même déplacer leur voile.

Persyex, Persyex, Persyex... Regarde-la déployer ses ailes, noires comme celles du Titan.

Aucune des deux personnes à la peau bleue ne la voit. On ne voit d'elle que deux yeux brillants dans l'obscurité de son visage voilé, deux yeux dont la couleur vive témoigne de la vie qu'elle avait malgré tout gardé en elle, et de la bénédiction des Nymphes des forêts que reçoit chaque Nyktéron. Ses mains devenues maigres, presque squelettiques, sont couvertes de gants en lambeaux. Elle les passe devant les yeux des deux étrangers, fait le geste d'abaisser un rideau invisible devant eux, puis de tirer une corde. Ils se relèvent comme si la corde était nouée autour de leurs cous puis partent, comme entraînés par un serviteur invisible.

Persyex, Persyex, Persyex... Regarde-la l'emporter dans l'ombre de ses ailes, recréer autour de son corps l'obscurité de l'abîme qui cache notre pays maudit.

L'Eskhatê a gardé ses ailes de Kère, mais elles ont démesurément grandi et pris cette couleur enténébrée, pareille à une nuit sans étoiles. Elle les ramène sur le corps de l'enfant en un toit de plumes, comme le font les hiboux pour protéger leur portée, mais leur envergure est en fait une part de la nuit éternelle qui dort au cœur de l'abîme.

Persyex, Persyex, Persyex... La vois-tu s'envoler ? La gardienne redéploie ses ailes et prend lentement son envol.

Cela n'a rien d'un rêve. Elle s'élève et fend le ciel nocturne pour rejoindre l'abîme de l'Ombrageuse Enfant, avant de se laisser tomber sur la plaine des asphodèles. Et le corps qu'elle tient se fond avec la terre et prend peu à peu la forme d'une fleur immarcescible, indiscernable de toutes les autres et pourtant unique.

Persyex se relève.

-As-tu compris ce que signifie être une Eskhatê ? lui demande Charon.

La Kère a pleuré, et ses larmes sont sa réponse. Elle voit d'un tout œil à présent les myriades de fleurs qui l'entourent et comprend que les Eskhataï aient choisi d'ériger un labyrinthe dans cet interminable jardin de dolence. Il leur fallait partager l'infini en érigeant ces murs dérisoires, et se donner l'illusion d'un dénombrement possible par la succession de ces chambres sans toits.

-C'est une tâche toujours triste et parfois odieuse, dit Charon. Tu es plus sensible que l'aile d'un papillon, ô Kère. Tu ressens l'horreur qui les saisit parfois. Ce n'est que peu à peu que leur cœur cesse de battre et que leur ombre s'efface, hormis celle de leurs ailes. Elles s'éloignent de la vie car elles se lassent de souffrir.

Persyex demande alors à parler à son tour.

-Mes sœurs...

Sa voix est claire, elle se force à parler comme elle l'a toujours fait, car elle ne veut pas s'entendre murmurer comme le font les Eskhataï qui se rassemblent autour d'elle, prenant garde de ne fouler aucun asphodèle.

Sa voix est haute et puissante. C'est la voix d'une Kère. La poussière du pays maudit n'a pas atténué sa puissance. Persyex est restée elle-même. Vivante parmi les morts et parmi celles qui ont choisi d'oublier la vie.

Pourtant elle se sent faible et ses lèvres tremblent :

-Mes sœurs... J'ai honte.

Ces simples mots plongent Charon et les Eskhataï dans la stupeur. Phylira se démarque des autres et vient à elle :

-Que veux-tu dire, Persyex ?

-Je vous demande de me pardonner, de nous pardonner le sentiment de terreur que vous nous inspirez, et nos cœurs endurcis contre vous.

Elle garde la tête haute, et soutient le regard de ses sinistres aînées. Elle ne souille pas la sincérité de son amende par une humiliation déplacée.

-Notre peur n'a fait que s'ajouter à votre amertume et alourdir votre peine.

Phylira lui prend les mains et l'entraîne vers les autres Eskhataï. Elles étendent vers elles leurs bras affamés et l'envergure infinie de leurs magnifiques ailes. Mais Persyex se dégage, sans toutefois s'enfuir :

-Mais je ne suis pas venue partager votre sort. Je suis venue apprendre, comprendre le sens d'un rêve. Je suis venue vous demander de partager avec moi l'un de vos secrets.

-Nos secrets ? demande Phylira.

-Les Eskhataï ne partagent aucun de leurs secrets, dit Charon.

Mais Phylira le fait taire d'un geste.

-Cela, c'est aux Eskhataï de le décider, Charon. Parle Persyex, que veux-tu savoir ? Quel secret crois-tu que nous pourrions celer, nous femmes sans souffle et sans ombre, immobiles comme des statues sur un pont tendu entre Morts et Vivants ? Qu'es-tu venue chercher dans les brumes de notre pays maudit ?

-Je ne le sais pas moi-même...

Persyex ramène sur elle les pans de sa robe et s'assoit sur le rebord d'un mur à moitié construit qui se trouvait non loin d'elle. Il y a longtemps déjà que sa voix n'a pas pris l'intonation du conte, et que ses mains n'ont pas guidé la compréhension par des mimes éloquents.

Ces gestes n'appartiennent qu'à elle, mais ont quelque chose de commun avec toutes les Kères, et par conséquent avec la Kère que chacune de ces femmes porte encore en elle, comme un enfant qu'elle aurait repris en elle et caché au plus profond de son corps, là où la chair est peut-être encore chaude.

-J'ai vu un escalier qui descendait au cœur de la Lune, commença Persyex.
Elle fait descendre sa main vers le sol.

-Sans doute jusqu'à cette terre. Je n'ai pas vu les asphodèles mais j'ai senti leur odeur.
J'ai rencontré une déesse sans visage, prisonnière de l'abîme.
Elle passe sa main sur son visage comme pour en égaliser la surface.

-Même ses yeux avaient disparu. J'aurais pu imaginer qu'elle était comme une sculpture inachevée, mais ses traits s'effaçaient un peu plus chaque jour.
Puis ses doigts se referment sur la garde d'une épée imaginaire.

-Un enfant à la peau bleue et aux cheveux noirs gardait la Porte Étroite. J'avais vu ce que je n'étais pas censée voir, et il était là pour s'assurer que je ne franchirai pas ce seuil interdit une seconde fois, pour voir le masque de chair arraché au visage de la déesse.

-Et que veux-tu savoir ? demande Charon.

-Veux-tu savoir qui est cet enfant ? demande Phylira.

-Ou comment cette déesse a perdu son visage ? demande une autre Eskhatê, accompagnant sa question d'un geste gracieux de ses doigts maigres.

-Veux-tu savoir pourquoi avons-nous une prisonnière de plus ici ? demande une troisième.
Elles s'approchent et lui posent chacune une autre question :

-Veux-tu savoir qui possède ce masque de chair ?

-Ou encore qui a conduit cette infortunée Immortelle jusqu'à nous ? ' -Veux-tu savoir si nous la gardons prisonnière ou la protégeons ?

-Ou es-tu curieuse de savoir si une certaine Demi-Lune, oubliée des Vivants, a véritablement existé ?

Persyex sursaute à cette question : lisent-elles ses pensées ou l'ont-elles observée dans son errance ? Les questions se succèdent et Persyex s'y perd. Sans doute est-ce leur façon de la prévenir que la réponse à sa question ne fera qu'en appeler d'autres, et au lieu de satisfaire son désir de connaissance ne fera que la rendre plus avide encore, comme si elle voulait étancher sa soif à un puits d'eau salée. Elle lève les mains et demande le silence :

-Rien de tout cela mes sœurs. Je ne voudrais que revoir cette triste Immortelle enfermée dans l'abîme.

-La revoir ? demande Charon. Tu veux voir ce que Cronos lui-même ne verra jamais ?

Persyex se raidit. Elle ne s'attendait pas à ce que le nom du Roi des Mondes soit prononcé. Mais elle sait que sa peur s'inclinera toujours face à son désir de comprendre, et répond d'une voix un peu tremblante :

-Je ne souhaite défier personne, je ne fais que suivre l'intuition de mes rêves, comme toute Kère se doit de le faire.

Phylira prend alors le visage de la jeune femme dans ses mains froides. Ses yeux ont pâli, ils semblent bleus comme ceux de l'enfant armé.

-Persyex, choisir d'aller plus avant équivaldra à défier le Roi Cronos lui-même. Ce visage que tu as cru voir lisse et sans traits est en réalité brûlé, torturé... C'est une histoire ancienne, affreuse, celle de l'interminable agonie d'une Immortelle.

Les yeux de Persyex ont gardé tout leur éclat, toute leur profondeur. Ils reflètent la beauté du feuillage de ces arbres qui résistent à l'hiver, tout autant que celle des émeraudes que les Khthôniaï arrachent à la terre ou les remous de la mer dans les criques. La Kère tremble, est-ce de froid ou de peur ? Phylira ressent son angoisse, elle qui pourtant s'est faite insensible comme ses consœurs. Elle lui demande :

-Crois-tu au destin, Persyex ?

-Non, répond la jeune femme, aussi sincère et têtue qu'une enfant.

-Pourtant ce don de voir plus loin qu'il ne t'es permis te façonne une destinée. Je sais que tu ne renonceras jamais à ce chemin que tu t'es frayé, dans une nuit si obscure que Cronos lui-même ne saurait te retrouver. Si tu y renonces, l'amertume s'emparera de toi et deviendra peu à peu folie.

Persyex ne répond rien. Ces mots lui rappellent Lakhésis et sa géole en Moros. Thanatos est-elle véritablement prête à lui offrir ce que Moros lui a refusé ?

-Si vous me chassez cette fois je reviendrai, dit la Kère sans que sa voix n'en devienne pourtant menaçante.

Charon intervient alors :

-Tu es une Kère Persyex, et en tant que telle il te suffirait d'une seule concession pour accéder au savoir des Eskhataï.

-Nous pourrions te révéler jusqu'au dernier de nos secrets dit l'une des gardiennes.

-Nous possédons les réponses, ô Kère, toutes les réponses, dit une autre. Mais tu ne saurais les comprendre maintenant.

-Et comment me rendrais-je digne de ce savoir ? demande Persyex.

Charon et les Eskhataï répondent d'une seule voix, comme une loi qui s'écrit dans le sable devant elle en lettres de pierre :

ει συγκεχρωσθαι τοις νεκροις δυνησει

-Si tu sais te mêler aux morts... répète Persyex.

-Ce serait si simple, dit Phylira en lui tendant la main.

Persyex lui tend d'abord la sienne. Cet océan glacé dans lequel elles veulent l'attirer la fascine. Sa surface est si lisse qu'une seconde Lune y brille, sans aucun souffle de vent pour en rider la surface.

-Viens Persyex...

-Nous rendrons ta beauté éternelle...

Mais Persyex se dégage violemment. Sans qu'elle comprenne pourquoi l'image d'Antinoüs s'est imposée dans son esprit et a recréé une douce chaleur dans son sein, qui lui a rendu soudainement haïssable l'univers des Eskhataï.

-Je suis une Kère et le resterai, dit Persyex. Ô mes sœurs, laissez-moi vivre, afin que je puisse témoigner de votre solitude, ici sur les terres de la Lune Noire où vous nous accueillez pour nous sauver de l'état de spectre. Je suis venue apprendre, mais je ne deviendrai pas l'une d'entre vous.

Les Eskhataï ont reculé, elles ont ramené leurs voiles sur leurs visages et s'éloignent lentement.

-Ne m'abandonnez pas ! supplie Persyex.

Les murs du labyrinthe se referment sans un bruit sur la Kère. Sans oser les poursuivre elle les implore :

-Aucune d'entre vous ne voudra me guider jusqu'à la déesse ?

-Moi je te conduirai.

Phylira seule est restée.

-N'aie crainte, je ne te garderai pas parmi nous, je te rendrai à la Terre. Je te le jure.

Un sourire furtif se dessine sur ses lèvres.

-Allons, suis-moi voyageuse.

Persyex suit les pas de Phylira. La cape de son aînée tombe en guenilles qui ondulent comme des serpents dans la poussière de cette terre froide, au rythme de sa marche. Il faut prendre garde à n'écraser aucune fleur. La pâle beauté de leurs pétales avait d'abord

enchanté Persyex, mais à présent elle lui semble n'être que le reflet d'ossements blanchis au soleil d'un jour trop sec. Elle les évite autant par répulsion que par respect.

Là où Persyex ne voyait que des remparts, Phylira lui apprend à trouver des escaliers. Elle grimpe le long de pans de murs effondrés, et lui apprend à se faire de plus en plus légère, à étendre ses ailes pour équilibrer sa marche.

-Nos ailes sont un don du Titan, ô ma sœur téméraire et curieuse. Il serait stupide de penser qu'elles ne nous servent qu'à nous envoler le sommeil venu.

Bientôt elles marchent sur l'étroit chemin qu'offre le haut de ces murs qui ne soutiennent aucun toit. Le sol est loin, et si elles venaient à tomber elles ne pourraient étendre leurs ailes pour se poser sans se meurtrir, car l'espace entre les murs est trop étroit. Elles ne peuvent s'envoler, car le vent est trop fort. Les deux prêtresses ont déployé toute l'envergure de leur ailes noires et Persyex apprend à en replier une sitôt qu'elle penche trop de son côté.

-Imagine, ô Persyex, que l'on ait tracé devant toi deux sillons sur la terre aussi espacés que la largeur de cette route aérienne, tu parviendrais sans difficulté à marcher entre les deux sans qu'aucun vertige ne s'empare de toi. Tu te tiendrais droite et marcherais vite, en toute confiance. Chasse donc la peur, elle seule est dangereuse.

Phylira presse le pas.

-Si tu ne veux pas me perdre, tu dois chasser la peur, et apprendre à résister au désir de la chute.

Phylira avance à présent aussi aisément que si elle se trouvait sur une route océanide. Persyex relève la tête et se force à rester immobile un instant, pour calmer les battements de son cœur et soulager sa tête alourdie par le vertige, cette tête qui semble être devenue de plomb toute entière et attirer tout son corps vers le sol.

Le vertige est un arbre inversé dont les racines s'enroulent autour de ses chevilles comme des tentacules. La Kère ferme les yeux et essaie de devenir couleuvre, de s'enrouler autour de cet arbre pour l'empêcher de basculer vers le vide. Il n'y a même plus de sol, l'abîme se creuse un peu plus chaque instant.

La tentation est forte de se mettre à genoux, mais elle sait que cela ne ferait que compromettre un peu plus son fragile équilibre. Elle doit maîtriser sa peur, retourner à son avantage la force de son imagination. Au lieu de se représenter le vide et la chute, elle doit créer un chemin de terre bordant les limites du mur, et transformer le péril en un simple jeu d'enfant.

-Avance, petite fille, avance, se dit-elle à voix haute.

Sa voix seule semble être restée calme. L'entendre l'apaise et l'aide à oublier la peur. Elle relève la tête et voit Phylira non loin d'elle, sur une large esplanade de pierre. Les murs viennent s'y perdre comme les racines se fondent dans le tronc de l'arbre. Le labyrinthe tout entier paraît n'avoir été que taillé dans une montagne blanche dont ce rocher ne serait que l'ultime partie ; dernière pierre que les larmes des morts n'ont pas encore entamée.

Quand elle rejoint l'Eskhatê, elle peut voir ce que renferme ce disque de pierre. En son centre est étendue cette figure féminine nue qu'elle a déjà vue. Seul son visage est voilé : sa tête toute entière est enturbannée d'un tissu blanc. C'est un signe de deuil pour le peuple nocturne.

Elle n'est nullement morte cependant : au contraire elle paraît plus vivante que les mortels. Le bruit de sa respiration puissante ressemble à celui de la marée. Sa peau est blanche sans être livide. Elle se redresse quand la Kère s'approche et tend vers elle ses mains en un geste suppliant.

-Ne t'approche pas, ô Persyex, dit Phylira d'un ton sec.

Les yeux de l'Eskhatê se sont mis à briller d'une lueur glacée et l'expression douce de

son visage a disparu. Elle tire soudainement de sa ceinture une longue épée dont la lame a la couleur de l'argent, que son long manteau dissimulait. La poignée est longue et de garde courte, faite pour être tenue à deux mains. Sur le pommeau un protomé tient en son bec crochu une émeraude de la taille d'une goutte d'eau.

-Prends garde, ô Kère, c'est une épée-de-Lune. Si cette lame fend ta chair, elle dévorera ton âme et fera de toi un monstre. Tu deviendras un de ses spectres qui sont le fléau du clan dont ils sont issus, avides du sang des gens de leur propre famille. Tu deviendras un simulacre de louve.

Persyex veut approcher tout de même, mais l'autre rapproche son arme de son cou d'un geste vif. Une légère pression de sa part et elle peut l'égorger.

-Prends garde, ô Persyex. Tu as déjà vécu cette métamorphose. Ne prends pas un tel risque, car cette fois aucune Nympe ne pourra te venir en aide.

Malgré les mises en garde de son aînée, Persyex se sent irrésistiblement attirée vers cette déesse au teint diaphane.

C'est pour la rencontrer qu'elle a bravé l'abîme de l'ombrageuse fille de Nyx. C'est pour la voir qu'elle a risqué de mourir là où elle n'aurait jamais pu vraiment mourir et serait restée agonisante pour l'éternité sur cette terre de cendres. Elle est l'issue de son rêve interdit. Mais la Kère sait aussi ce qu'est une épée-de-Lune.

-Qui est-ce ?

-L'Oracle, répond Phylira.

Prends garde à l'Oracle... lui a répété l'enfant armé. Persyex se souvient à présent qu'il avait la peau aussi pâle que la déesse qu'il gardait. Cette pâleur n'est pas celle des Nyktéra ni des Eskhataï. C'est celle d'un peuple qui ne connaît pas la caresse du vent, un peuple téméraire qui a choisi de vivre dans le lieu que Cronos lui-même a fui, là où jamais il ne retournerait : les Enfers.

-Elle existe donc ! ? demande-t-elle, abasourdie. La fille de Phoïbé ?

-Elle-même. C'est à cette pitoyable infirme que jadis Thémis apprit à juger de ce qui est juste et injuste, et que Phoïbé enseigna à distinguer en toutes choses le vrai du faux. Te souviens-tu de ces vers :

*οἶδα δ' ἐγὼ ψαμμου τ' ἀριθμον καὶ μετρά θαλάσσης
καὶ κωφου συνιημι καὶ οὐ φωνευντος ἀκουῶ*

Je sais, moi, le nombre de grains de sable et je puis mesurer la Mer, je comprends le sourd-muet et j'entends celui qui se tait. Non, Persyex n'a pas oublié le mythe de l'Oracle et de son immense savoir offert à ceux qui sauraient comprendre ses énigmes. Certains disaient qu'il connaissait toutes les réponses, d'autres qu'il ne faisait que donner confirmation à ceux qui savaient déjà, car eux seuls pouvaient comprendre le sens de ses paroles.

Phylira elle-même avait été celle qui lui avait conté l'étrange histoire de cette jeune déesse que Phoïbé la radieuse et Thémis la juste avaient confiée au seul de tous les peuples humains qui pouvait se dérober au regard du Roi Cronos, celui qui était né de Khthôn. Celle qui était devenue l'une des prêtresses de l'ombrageuse Thanatos lui raconta à nouveau ce qu'elle avait entendu lorsqu'elle était petite fille :

-Khthôn s'était montrée méfiante lorsque Cronos avait tué leur père, le vieil Ouranos. Elle avait préféré rester dans le Tartare, là où elle était hors de sa portée. De son ancienne prison elle fit son domaine, sa forteresse. Craignez les Khthôniaï ! Car peu d'entre eux survivent aux dangers du monde souterrain : seuls les plus subtils... ou les plus cruels. Et c'est parmi eux que les deux sœurs de Khthôn choisirent leur nouvel Oracle, afin de la préserver de la colère du Roi Cronos.

Persyex ne peut détacher son regard de la malheureuse Immortelle. Elle a le corps d'une jeune fille humaine, et ses gestes sont aussi touchants que ceux d'un enfant qui appelle à l'aide. Celle dont le Roi des Titans craint la parole ne peut plus prononcer le moindre mot. Elle semble estropiée : si elle essaie de se relever ses jambes la trahissent et elle s'effondre à nouveau. Ou bien est-elle enchaînée par des liens que la Kère ne peut voir, elle dont le seul crime fut de trop savoir ?

-Et que craint à présent le Roi Cronos ? demande Persyex. Que peut-il craindre de cette prisonnière torturée ?

-Il ne sait rien de sa présence ici, ô Persyex.

Ces mots ont résonné comme un roulement de tonnerre dans la tête de Persyex. Le simple fait d'être ici est un blasphème, une abominable hérésie. Elle saisit d'un coup toute la portée du secret des Eskhataï.

-L'abîme de l'ombrageuse Thanatos est plus profond encore que les royaumes les plus lointains des Enfers, dit Phylira. Ici non plus l'œil du Roi ne peut nous voir. Nyx elle-même ne saurait savoir ce qui se passe ici, au cœur de la Lune Noire.

Comme chaque être humain, Persyex ne peut penser à Cronos sans trembler. Pourtant Phylira évoque son nom sans effroi apparent. Les Titans eux-mêmes craignent plus que tout celui qui jadis renversa le ciel. En les libérant des Enfers, Cronos a pris la place de leur père, et ils craignent sa colère comme autrefois ils craignaient celle d'Ouranos. Leur frère leur a fait don du monde, mais a gardé le trône de son père. Ainsi chaque Titan transmet aux siens cette peur, aussi naturelle que la succession des saisons.

Mais si Phylira se sait invisible aux yeux du Roi, elle en craint en réalité elle aussi la colère :

-Tu ne conteras pas cela aux hommes, ô Persyex, dit-elle d'un ton sourd comme le grondement de l'hiver. Promets-le.

Persyex incline la tête et en fait le serment, puis elle demande :

-Puis-je l'approcher à présent ?

-Non, jeune Kère. Tu viens de l'extérieur, tu portes en toi un peu du monde des Vivants, si tu la touches quelqu'un d'autre de l'extérieur pourrait le sentir, et Cronos saurait qu'elle existe toujours.

-'Quelqu'un' ? Mais qui ?

-L'Immortel qui la conduisit jusqu'à nous, lorsqu'il comprit que les Enfers ne protégeaient plus l'Oracle : Python.

-Mais lui sait forcément qu'elle est ici !

-Il sait qu'elle est au pays maudit, mais rien de plus. Il la croit morte, comme le Roi Cronos lui-même. En la confiant à nous, il croyait préserver une part de son savoir. Mais elle vit encore, non pas à la manière d'une véritable Immortelle qui renaît sans cesse, car je sais qu'un coup de cette lame la détruirait définitivement. Elle est mortelle mais ne vieillit pas. Elle est aussi fragile qu'une femme en apparence, mais n'a nul besoin de nourriture pour survivre.

Persyex est tombée à genoux.

-Et son visage... ?

-Elle était blessée lorsqu'elle est arrivée... ou plutôt mutilée.

-Mutilée ?

Persyex comprit soudainement :

-Le masque de chair ?

-Les Hespérides l'ont gardé.

-Alors sous les bandages...

Phylira acquiesce. Persyex regarde à nouveau l'Oracle, et son cœur cesse de battre. La fille de Phoïbé a ôté son voile.

Antinoüs avait failli tomber. Il portait son amie endormie dans ses bras quand elle s'était soudainement mise à hurler. Tout en hurlant, Persyex avait porté sa main droite à son visage et enfonçait ses ongles juste au-dessus des sourcils, comme si elle voulait s'arracher la peau. Stupéfait, Antinoüs lui saisit le poignet et la secoua violemment pour la réveiller.

-Persyex ! Reviens !

La Kère s'éveilla brusquement et regarda autour d'elle, hébétée. Antinoüs la tenait serrée contre lui et essayait de la reprendre dans ses bras. Ils étaient à mi-hauteur d'une colline et non loin de l'orée d'un bois de cyprès. Elle reconnut Cnossos plus bas dans la vallée, entourée de brasiers dans lesquels se consumaient les cadavres.

Antinoüs essuyait la sueur de son front. Elle claquait des dents comme si elle souffrait d'une fièvre maligne.

-Ton cœur bat trop fort, murmura Antinoüs. Calme-toi...

Persyex prit sa main et, à la grande surprise du jeune homme, eut un faible sourire. Elle demanda doucement :

-Tu m'as emportée hors du champ de bataille ?

-Je ne parvenais pas à te réveiller, j'ai dû te porter. Je les ai vus piller notre camp et tuer les hommes qui étaient restés dans les ruines. Puis des cavaliers sont revenus ici pour brûler les corps. Il fallait partir à tout prix.

-Merci, ô Antinoüs mon ami.

Il la regarda alors avec tant de surprise qu'elle se méprit sur le sens de son expression et lui demanda, tout en caressant sa joue :

-Qu'y a-t-il ? N'es-tu pas mon ami ?

Antinoüs ne savait quoi répondre. Les larmes qu'il avait retenues en voyant les cadavres de Penthésilée et des autres revinrent alors et il commença à pleurer. Persyex oublia alors ce qu'elle avait vu et prit à son tour dans ses bras celui qu'elle avait appelé son ami. Elle ne ressentait plus aucune fièvre ni faiblesse, l'horreur de la vision qu'elle avait eue en rêve fut un instant oubliée. Seule la douleur d'Antinoüs lui importait en cet instant.

Antinoüs pleura longtemps. Par-dessus son épaule elle regardait les ruines à la lumière des brasiers. Les Océanides avaient repris leur cité. Ils chantaient pour exprimer leur joie. Et l'odeur de la chair brûlée pouvait faire croire à un banquet. Ce fut une fête étrange où l'on mangea de l'humain.

Mieux valait se réfugier parmi les arbres. Les enfants de Téthys étaient encore ivres de sang et Antinoüs ressemblait trop à un homme du peuple-orphelin. Ils se remirent en route sans un bruit vers les cyprès. En marchant Persyex pensa à Aétos : était-il encore vivant, ou les Océanides l'avaient-ils tué lui aussi ? À moins qu'il ne fût parvenu à s'enfuir.

-Pourquoi as-tu hurlé si fort en dormant ? demanda soudain Antinoüs.

-C'est difficile à expliquer... commença la Kère. Nyx nous a appris à rêver, comme Océan a appris aux siens à nager. Ce sont comme des visions d'une autre existence, qui ne se déroule pas ici.

-Pas ici ?

-Pas sur Terre. C'est pour cela que je me suis endormie, pour descendre dans un abîme, pour y chercher un visage. Mais le visage lui-même était un second abîme, que je n'ai pas eu le courage d'affronter.

Elle se tut un long moment. Antinoüs avait du mal à suivre son allure en forêt. Les arbres semblaient se refermer sur leur chemin comme des portes successives derrière eux. Il

n'était jamais allé si loin en forêt. Quand elle le vit hésiter, Persyex prit sa main et ralentit son pas :

-Avance, tu ne risques rien.

-Il y a des ombres derrière les arbres, on nous épie, dit le jeune homme qui se sentait de plus en plus perdu.

-Bien sûr, répondit la Kère en souriant. ce sont les Dryades, elles sont curieuses, c'est tout. Tu n'as rien à craindre. Elle lui serra la main plus fort, pour le rassurer.

†

Les deux époux s'étaient recroquevillés l'un contre l'autre entre deux racines. Elias leur avait montré comment préparer un lit de branches mortes et ils dormaient enfin aussi profondément que leurs corps le réclamaient. Elias avait préféré rester éveillé ; il tressait une corde pour maintenir son esprit vigilant.

Le soir allait tomber, et Ardeo ne revenait pas. Il n'y avait nulle raison de s'inquiéter : Ardeo était plus expérimenté que lui, il l'avait initié aux secrets des Marcheurs deux années durant. Pourtant Elias guettait le moindre bruit de pas qui eût ressemblé au sien. Mais la Forêt ne lui renvoyait aucun signe de son ami. Il regardait avec inquiétude les ombres des arbres s'allonger en silence dans la lumière écarlate du crépuscule. Elles lui paraissaient démesurées, comme si l'Hypérion n'en finissait pas de sombrer à l'Occident.

Parmi ces ombres, l'une était une silhouette humaine. Elle prenait naissance là où Tanaquil était étendue et croissait peu à peu sur le tronc d'un très haut cèdre. Mais telle qu'elle était étendue, la jeune femme n'eût jamais pu projeter une telle ombre. Elias ne la remarqua pas tout d'abord. Tanaquil en revanche la vit. Tirée du sommeil par une sensation de dépossession, elle ouvrit les yeux et contempla avec horreur sa propre ombre se mouvoir indépendamment de ses gestes.

L'Ombre ressemblait à une femme, l'Ombre lui ressemblait. Tanaquil la vit alors saisir entre ses mains noires une lyre faite d'ombre. Tanaquil regarda alors brusquement par-dessus son épaule et vit celle qui lui avait dérobé son ombre pour s'y dissimuler.

L'Hespéride était pieds nus. Elle ne tenait en fait pas de lyre, mais un canope contre sa joue grise. Son crâne était totalement chauve mais le tissu dont elle s'était vêtue avait la même couleur d'ouragan que les cheveux d'Aréthuse. Ce fut à cela que l'Océanide la reconnut : on disait que la dernière des filles de l'Erèbe avait tissé un vêtement dans sa propre chevelure, que les lames les plus fines ne pouvaient entamer.

-Hestia...

Si indistinct que fut ce murmure, Elias et Tantale l'entendirent et bondirent aussitôt sur leurs pieds, comme frappés par la foudre. L'Immortelle les regarda de ses yeux couleur d'or fondu et un sourire mauvais se dessina sur ses lèvres, sans toutefois en navrer la beauté. Elias arma son arc et visa les mains qui tenaient le canope.

-Reculer, ô fille des Ténèbres ! cria-t-il pour masquer sa peur.

Une voix s'infiltra en son crâne comme un scolopendre se glissant à travers une faille entre deux rochers. Comme cet insecte elle était répugnante et aveugle. *Que crains-tu donc ? Tu as mille fois goûté à l'eau que je porte, elle t'apporte l'oubli bienfaisant de chaque nuit, elle purge ton âme des scories qui égareraient ta raison. Elle soulage la peine et l'amertume. Sans elle la souffrance t'aurait déjà rendu dément.*

Hestia caressa du doigt le corps rond du canope, laissant une trace d'eau claire et froide. Un pas seulement la séparait de Tanaquil qui semblait paralysée. Si le canope tombait en cet instant des mains de l'Hespéride, des gouttes de l'eau maudite qu'il contenait pouvaient

atteindre la jeune femme, mais s'il la laissait avancer, Tanaquil serait de toutes manières perdue. Elias tendit encore la corde de son arc de la longueur d'un poing fermé, visa soigneusement le front et tira.

Ce ne fut pas l'Hespéride qui hurla de douleur, mais un jeune homme qui essaya d'ôter la flèche de son crâne en un geste convulsif avant de s'écrouler à terre. Il était apparu à l'endroit précis où les trois mortels avaient cru voir l'Hespéride, au moment où la flèche avait atteint sa cible.

-Ardeo ! hurla Elias.

C'était lui sans aucun doute. Ses yeux étaient encore ouverts et n'exprimaient plus que le néant. Elias se précipita vers celui qu'il venait d'abattre et regarda d'abord sans oser comprendre.

-Elles... Elles l'ont dévoré... gémit Tanaquil, d'une voix terrorisée.

Elle recula le plus loin possible du corps, sans parvenir à se lever, rampant comme un animal blessé. Tantale la saisit par les aisselles et la releva brusquement, sans quitter le mort des yeux. Elias jeta au loin son arc dans un geste de désespoir et de rage mêlés, et approcha ses mains tremblantes du cadavre. Il avait envie de crier à nouveau, mais sa gorge ne pouvait émettre aucun son.

La flèche portait l'empennage bleu marqué d'un trait de peinture rouge, c'était bien la sienne. Il devait l'ôter, sans quoi il serait accusé de meurtre, mais il n'en fit rien. Peu lui importait en cet instant que son acte le contraignît à la mort ou l'exil. Il s'agenouilla et posa son front contre le front pâle de son ami.

Les deux Océanides ne l'entendirent pas pleurer, ils ne virent que le tremblement de ses épaules secouées par les sanglots. Les Hespérides avaient disparu et la nuit s'installait peu à peu. Ils n'en étaient pourtant pas plus rassurés. Tantale regarda son arme : la lame était fine et solide, mais était-elle vraiment entre ses mains pour le protéger ou le conduire à la folie ? Il s'imagina plongeant ce glaive jusqu'à la garde dans le sein de son épouse, croyant se défendre contre une apparition chimérique.

Les cordes pincées d'une lyre se firent entendre alors, puis une autre, puis d'autres encore s'ajoutèrent pour former une complainte lancinante, à la fois mélancolique ou inquiétante. Les trois compagnons regardèrent autour d'eux. Elias, les joues encore baignées de larmes, dit d'une voix étranglée :

-Montrez-vous, fléaux des humains ! Que je puisse vous voir avant que la Nuit vous dissipe !

Comme si elle répondait à ses imprécations, la lumière de la Lune naissante les montra alors entre les arbres qui entouraient la clairière, comme les statues d'un péristyle. Six hautes silhouettes sombres se tenaient tout autour d'eux. Chacune tenait une harpe d'argent entre ses doigts graciles, hormis Hestia qui était telle qu'ils avaient cru tantôt la voir. Elle qui était la plus jeune, son père l'Erèbe l'avait choisie pour commander aux autres, car elle était la plus intransigeante, la plus impitoyable, à la fois la plus pure et la plus cruelle.

Ses cinq sœurs étaient telles que les anciens contes les décrivaient, ceux des Kères ou ceux des Grées. Elles avaient à l'inverse d'Hestia de longs cheveux noirs qui descendaient jusqu'à terre. Mais comme elle leurs yeux semblaient être des creusets emplis d'un métal en fusion. L'une d'entre elles s'approcha d'eux. Une chaîne d'or ceignait ses reins, qui jadis avait été le licol de Ladon. Elle se nommait Hespéraëa et avait autrefois reçu le Dragon de sa mère Echidna.

En la regardant les deux Océanides eurent la vision de corps immolés, courant entre les ruines de leur ville et semant le feu partout où ils passaient. Pourvu d'immenses ailes et pourtant incapable de s'envoler, Ladon avait déchiré la terre de ses griffes et renversé les

colonnes des temples. Il avait arraché un pan de la falaise et précipité dans la Mer la moitié de la cité, la défigurant à jamais, et cette chaîne, traînant à terre sans plus aucune main pour la tenir et restreindre la rage du monstre, avait trempé dans le sang et les cendres humaines.

L'Hespéride leva la main et la tendit devant elle. C'était le même geste lent qui avait indiqué jadis au Dragon enlevé aux Enfers les remparts blancs des cités océanides, dans la lumière bleue d'une aurore d'hiver. Ce matin-là les Immortelles de l'aube et du crépuscule ne s'étaient pas dissipées à la venue du jour, et cette fois encore elles défiaient les Titans en restant malgré la nuit tombée.

-Ô Nyx, à qui nous abandonnes-tu ? murmura Elias.

Le cercle des Immortelles se resserrait peu à peu autour d'eux à mesure que s'approchait celle qui portait la chaîne d'or. La musique des lyres d'argent agissait à la façon d'un charme et paralysait les trois mortels. Sentant ses membres s'engourdir et ne plus lui obéir, Tantale lâcha son glaive. Alors Hespéraëa passa près d'eux et posa sa main sur le tronc de l'arbre aux écritures.

-Non ! s'écria Elias qui venait de comprendre.

Sans orage ni tempête un éclair s'abattit sur l'arbre, le séparant en deux moitiés incandescentes. Les bâtonnets fragiles nés de la persévérance d'Elias prirent feu aussitôt.

†

On appelait sentiers horizontaux ceux qui conduisaient d'un lieu à l'autre des Enfers, sentiers verticaux ceux qui menaient à la surface, celui-là était le Sentier Oblique, conçu pour unir les peuples de la surface et des profondeurs, par-delà les mesquineries des âmes asservies. Le diamant que Dynaïe portait incrusté sur son front révélait ses murs irréguliers et les becs crochus des Korakoï puis les rendait à l'obscurité après son passage.

Des stalagmites que l'eau avait façonnées ressemblaient parfois à des créatures pétrifiées dans les formes parfois si surprenantes que la gravité semblait avoir été variable et imprévisible ; à moins que la main du vieux Prométhée ait guidé chaque goutte d'eau selon un chemin impossible, afin de donner naissance à cette faune tentaculaire. Des trous d'ombre évoquaient des yeux multiples qui accompagnaient la progression de Dynaïe et Python.

La magicienne avait couvert son protégé de sa courte tunique de cuir. Elle marchait torse nu, et sentait parfois tout son dos trembler d'un seul frisson. Python la suivait depuis plusieurs heures sans prononcer un mot. Ses lèvres s'étaient mises à saigner aux endroits où l'aiguille qui avait cousu le fil d'or les avait transpercées, et son sang n'avait pas la couleur du sang humain.

On disait qu'il fallait moins d'un cycle pour remonter le Sentier Oblique jusqu'à Ida, et Dynaïe comptait bien y arriver bientôt. Si elle restait plus longtemps sans nourriture et surtout sans eau, elle risquait de s'effondrer d'épuisement et de mourir sur place, dès que le froid se serait emparée d'elle. Python arrivait à peine à la suivre en s'accrochant à elle, il ne pourrait guère la porter à une source.

Était-il seulement encore immortel ? À le voir ainsi si faible et si détruit, elle ne pouvait s'empêcher d'en douter. Pourtant cette déchéance même n'en était que la plus sûre des preuves : un être vivant n'eût jamais atteint un tel état. Il semblait être cent fois mort d'épuisement, ou mille fois noyé comme si le Styx avait sans cesse rejeté son corps sur ses rives noires. Son corps meurtri n'était pourtant pas décharné et n'avait pas la maigreur de ceux qui se meurent d'inanition. Il n'avait besoin de rien manger ni boire, ni même de dormir. D'où lui venait alors cette lamentable langueur ?

Python n'avait pas parlé de ce que le Roi des Titans avait brisé en lui quand il l'avait condamné à un silence éternel, ce silence que refusaient les Mégéras. Il avait raconté une histoire fragmentaire et incohérente, accompagnant de gestes hermétiques des propos qui ne l'étaient guère moins. Convaincue cependant que chacune de ses paroles était sincère, elle avait façonné les murs de leur prison selon les formes que ces mots étranges lui inspiraient. Là où sa raison ne pouvait se diriger elle s'en était remise à ses doigts et à la faculté que lui avait donnée le Titan de savoir sculpter la pierre la plus dure de ses doigts nus.

Elle possédait cet art depuis son enfance, avant même que sa mère lui enseigne la magie. Aux moments où les mots lui manquaient, où son imagination semblait bouillonner comme les mers de lave des Tisiphonès, une énergie inconnue s'emparait de ses doigts et elle pouvait alors façonner la pierre la plus dure plus aisément que l'argile. Elle pouvait même écrire sur la pierre avec ses ongles, car Khthôn se faisait pour elle plus tendre que la cire chaude.

Aucune Écorcheuse n'avait jamais eu un semblable pouvoir, et Dynaïe elle-même n'en avait jusque-là jamais compris la signification, car ce qu'elle créait disparaissait en quelques jours. Certains avaient dit d'abord que ces formes qui naissaient sous ses doigts n'étaient que les mots que Khthôn lui adressaient. Mais la jeune magicienne trop douée n'avait pas su devenir Écorcheuse. Elle ne pouvait donc être élue de Khthôn.

Qui donc lui avait donné ce pouvoir ? Le don avait fait d'elle d'abord une élue, puis une hérétique à l'écoute des autres créatures de la terre, d'Echidna peut-être ou de ces horreurs innommables dont le ventre désormais stérile de Gaïa n'avait pu accoucher, car Ouranos repoussait ses propres enfants dans le sein de son épouse afin qu'ils ne vinssent jamais au monde et ne missent son règne en péril. Et l'enfant fragile et affolée avait renoncé d'elle-même à cette magie et l'avait presque oubliée, jusqu'à ce que les mots incohérents de Python ranimassent en son âme ce désir irrépressible de donner forme aux images qui la hantait.

Elle n'était pas parvenue à s'envoler de Mégère, mais ce talent unique les avait tirés hors du puits. Sans le savoir Mégère l'avait libérée en l'enfermant hors de la cité. Sans le savoir ? N'avait-elle pas voulu elle aussi perdre Python, comme Attis l'avait peut-être souhaité autrefois ?

Dynaïe regarda le visage inexpressif de son protégé, plus ataraxique que celui d'un mort. Dans l'obscurité ses yeux de serpent brillaient d'un éclat doré. Il était bien du sang d'Echidna malgré sa peau et ses cheveux. Ses traits rappelaient vaguement ceux d'Ezraer et de Ganymède, comme une preuve de son ascendance humaine. Même nés d'un ventre humain, les Immortels n'avaient aucune ressemblance avec leur famille, ils restaient adoptés et craints à la fois. Python lui était l'équivalent d'une éclipse entre humains et Titanides.

Dynaïe sentit alors quelque chose de nouveau dans l'air : l'humidité ! Elle posa sa main contre un mur et sentit qu'il était couvert d'eau.

-Sens-tu cela, Python ? Une source doit se trouver dans les environs !

Mais ses jambes ne purent la porter plus loin, elle trébucha puis s'affala face contre terre. Elle resta un long moment ainsi, luttant contre le sommeil et tâchant de rassembler ses forces sans y parvenir. Ses mains trempaient dans une petite flaque d'eau sur le chemin devant elle. Elle avait entraîné Python dans sa chute et il reposait auprès d'elle, sur le dos, les yeux grand ouverts fixant les voûtes du Sentier Oblique.

Ils restèrent ainsi longtemps.

Dynaïe sentait son corps s'ankyloser et se refroidir de plus en plus. Son souffle se ralentit peu à peu. Pour se forcer à reprendre son souffle elle murmura d'une voix presque indistincte :

-Python, je vais bientôt mourir, je crois. Avant, dis-moi qui tu es vraiment ?

Alors Python se tourna vers elle et répondit d'une voix étonnamment distincte et posée :

-Je ne suis plus rien, ô magicienne. Comme tu l'as deviné j'étais jadis le compagnon de l'Oracle, et son protecteur. Je protégeais entre mes mains la flamme de son savoir contre l'orage, contre l'Erèbe et ses filles qui sèment la tempête parmi les hommes. Echidna la fille honnie de Khthôn avait donné mon frère Ladon aux Hespérides, alors elle me donna à Thémis la juste et à sa sœur la radieuse Phoïbé. Car ma mère Echidna aime à la fois armer l'esclave contre le maître et donner au maître des chaînes pour l'esclave.

Dynaïe ferma les yeux. Elle n'avait pas compris pourquoi le Dragon était apparu de lui-même sous ses doigts, sur les murs de leur prison. À présent elle le revoyait tel qu'elle l'avait imaginé et sculpté, et songeait aux statuette votives des Mégéras. Même auprès du Lion et de l'Hydre il semblait plus dévastateur qu'un séisme. Comment Python pouvait-il équilibrer l'affrontement par sa simple présence ?

-Souviens-toi magicienne, les Enfers furent la prison des Titans, mais aussi le lieu de leur révolte. Le Roi Cronos craint autant Khthôn et ses deux sœurs Thémis et Phoïbé, que le vieil Ouranos a jadis craint ses propres enfants. Car les Enfers égarent même le regard du plus puissant des Titans. Le pays souterrain n'est guère fertile, mais on y trouve les pierres les plus pures. Ce fut ici que Thémis enfanta Prométhée, et que Phoïbé engendra l'Oracle.

La voix de Python se faisait de plus en plus basse, comme s'il craignait que la résonance des voûtes ne conduisît ses paroles à la surface. Elle ressemblait à un quatrième fleuve des Enfers, d'eau claire et tranquille. Lui qui n'avait pu prononcer jusqu'alors que des bribes de phrases incohérentes parlait à présent aussi aisément que s'il n'eût jamais été muet.

-Lorsque l'Âge d'Or prit fin, continua-t-il, lorsque Cronos devint plus cruel et plus arrogant encore que ne l'avait été son père, nombre de Titans retournèrent sur le lieu de leur ancienne prison, là où seule Khthôn la subtile avait choisi de rester. Il y eut Japet, puis Pallas et son épouse Styx, fille de Téthys, puis enfin Thémis et la douce Phoïbé. En franchissant les eaux du Léthé et de l'Achéron, ils ne perdirent pas leur mémoire mais se firent oublier de Cronos.

Python se redressa et dit en regardant l'enfilade des arcades qui s'enfuyaient derrière eux :

-Mais Cronos n'oublie jamais tout-à-fait.

Dynaïe ne pouvait le voir car elle venait de perdre connaissance, mais le regard de Python se voila d'une ombre et une larme solitaire coula de ses yeux meurtris. Son visage ne ressemblait plus à un désert. Un vent commençait enfin à en soulever la poussière pour révéler les ruines d'une histoire secrète.

-Je me souviens, à présent...

†

Si elle était restée ainsi quelques heures de plus, Dynaïe n'eût point survécu, et le diamant sur son front se fût éteint à jamais. Mais elle fut sauvée. Quand elle reprit conscience, elle était allongée sur un rocher plat, entourée par l'eau lisse d'un lac souterrain. Au dessus d'elle de très fines fistuleuses blanches recouvraient un haut plafond. Une chaleur douce et régulière l'enveloppait.

Elle regarda autour d'elle et se vit encerclée de flammes bleues. C'était d'elles que provenait cette chaleur. Le serpent qui était lové près d'elle la surprit plus encore. Il avait la longueur de cinq hommes, et son corps d'inégale épaisseur était strié de dessins noirs et blancs. Elle le reconnut à ses yeux d'or :

-Python...

Le serpent n'ouvrit pas la bouche mais une voix résonna en elle :

-Tu es plus subtile que tu ne le parais, ô magicienne.

C'était bien la même voix, mais beaucoup plus nette et assurée.

-Quelles sont ces flammes ? demanda Dynaïe.

-C'est l'un des précieux fluides souterrains qui brûle ainsi, j'ai allumé ce feu pour toi.

-Pour moi ?

Le serpent se glissa vers elle lentement en déroulant un à un ses anneaux brillants. La voix reprit :

-Je ne mange ni ne bois comme vous le faites, mais j'ai besoin de nourriture à ma manière. Ce n'est pas la torture qui m'a détruit lorsque j'étais prisonnier de Mégère, mais la solitude. Je suis Python, le protecteur. Il est un pays au-delà des mers dont les Rois me portent en diadème sur leurs fronts.

Le serpent s'enroula autour de son cou. Dynaïe sentait ses écailles froides et légèrement huileuses contre sa chair. Les petits yeux sur les côtés de sa tête plate étaient fixés sur elle et sa langue fourchue sortait par intermittences pour sentir son odeur.

-Là-bas je me nomme Seth et la mère invoque mon nom pour protéger son enfant.

Il déroula encore ses anneaux et s'enroula un tour de plus autour d'elle.

-Je me suis moi-même éloigné de celle que je devais protéger, pour mieux égarer le Roi Cronos. Mais on ne se sépare pas si aisément de l'unique raison de son existence.

-L'unique raison... de ton existence ? murmura Dynaïe, qui commençait à comprendre.

Le serpent était à présent enroulé tout autour de son corps, il pouvait à tout instant rompre ses os comme du bois sec. Elle tremblait de tous ses membres, mais ce n'était plus de froid.

-Oui magicienne, mon cœur bat au rythme de celui ou celle que je protège. Sans moi tu serais morte, et c'est cela qui m'a rendu mes forces perdues. Je me suis nourri de ta faiblesse, de ta vulnérabilité. Je t'ai soignée, je t'ai protégée et j'ai réappris à voir, à parler, à être.

Il arqu son cou en faucille et approcha sa tête tout près de celle de la jeune femme :

-Tu m'appartiens à présent, ô Dynaïe, comme autrefois l'Oracle m'a appartenu.

Dynaïe n'osa rien répondre. La vision de cette tête immobile au bout d'un corps qui ne cessait jamais de se dérouler en méandres successifs la paralysait toujours.

-N'essaie pas de me tromper, magicienne, car je puis revêtir mille apparences. Je suis du sang d'Echidna et comme elle je renaiss sans cesse, laissant derrière moi des enveloppes vides. N'essaie pas de t'enfuir, car tu t'es déjà toi-même damnée en me libérant. En te soustrayant à ma protection tu te condamneras à la plus abominable des morts.

Cette voix était bien celle de Python. Dynaïe avait peine à croire que la créature décharnée et agonisante, à qui elle avait presque dû réapprendre à parler, se fût métamorphosée en cet arrogant Immortel.

-Et qui m'a donc damnée ?

-Qui crois-tu avoir défié en rompant les liens d'or qui m'empêchaient de voir et de parler ?

Elle se sentit soudain soulevée de terre. Pourtant les anneaux du monstre ne la touchaient plus, ils formaient autour d'elle une cage sphérique, mêlés aux flammes bleues dont elle était entourée. Elle ne distingua bientôt qu'une créature constituée de ce brasier aux éclats de saphir. Et la jeune femme reconnut ce bleu : c'était celui des yeux de sa mère, Harmonie la merveilleuse, Harmonie l'Écorcheuse.

On ne pouvait voir danser Harmonie sans l'aimer. Les mouvements gracieux de son corps étaient un langage qui s'adressait à l'âme sans s'encombrer de mots. Dynaïe plus que

quiconque avait aimé voir danser sa mère, sans musique ni chant, accompagnée par le seul rythme de ses pieds nus sur le sol, devant les Écorcheuses, devant le peuple d'Alekto et devant l'Euménide elle-même. Ses danses étaient de si puissantes prières qu'elle invoquait parfois Khthôn en personne, sous la forme d'une femme Khthônia uniquement vêtue d'une ample toge noire.

Ce fut l'une de ces incarnations qui posa son doigt sur le front de la petite fille que Dynaïe était alors, y faisant naître le diamant qui y resta incrusté depuis lors. Tous y avaient lu le signe d'une bénédiction, que la fille dépasserait la mère.

-Avais-tu oublié cela, ô magicienne ? demanda Python. Je suis le seul remède à l'oubli. Je puis devenir vipère et instiller en toi le venin du souvenir, seul antidote contre l'eau du Léthé. Mais c'est un douloureux poison que celui de la mémoire.

Dynaïe revoyait les yeux de sa mère fixés sur elle.

-Tu me rendras fière de toi, Dynaïe' dit Python, répétant les paroles d'Harmonie qu'il avait lues dans l'esprit de la magicienne.

On l'avait enviée d'être la fille de l'incomparable Harmonie, et d'avoir été désignée par le Titan en personne. Mais il fallait être la fille d'Harmonie pour véritablement la connaître. Alors l'admiration faisait place à la terreur et à la haine.

-Te souviens-tu de ces souffrances que tu n'as jamais pu confier à quiconque ? demanda encore Python.

Dynaïe ne voyait à présent autour d'elle que sa cage incandescente. Python pénétrait en son esprit et brisait un à un les remparts qu'elle avait bâtis en elle-même. Elle avait oublié jusqu'à Khthôn elle-même, qu'elle croyait n'avoir jamais vu. 'Je n'étais qu'une enfant' pensa-t-elle.

-Et pourtant Khthôn t'a marquée, répondit Python.

Le Titan lui avait paru plus belle encore que sa mère, plus belle que tout Khthônia n'eût pu l'être. Elle qui n'avait jamais vu d'étoiles, elle crut en voir lorsque Khthôn posa sur elle son regard clair et pourtant insondable. Sa peau avait la couleur des glaciers et ses cheveux étaient flamboyants comme la lave qui s'écoule sur les flancs d'un volcan. Elle n'était qu'un reflet, une ombre, une vision du Titan. La voir c'était voir l'abîme qui la séparait des mortels.

Mais son bras nu avait tendu un pont au-dessus du gouffre, un pont jusqu'à son front d'enfant fragile. Le spectre était devenu femme et l'avait touchée.

-Pourquoi ces souvenirs, ô Python ? demanda-t-elle.

-Afin que tu te rappelles qui tu es, et qui je t'aiderai à devenir.

Les flammes bleues disparurent, elle sentit à nouveau autour d'elle la pression des anneaux du serpent, et revit les deux pupilles fendues cerclées d'or fixées sur elle. Elle dit d'une voix presque éteinte :

-Je ne suis qu'une mortelle, je suis Dynaïe l'Alektoïs.

-Une simple mortelle qui a défié le Roi Cronos.

-Je ne voulais que retrouver l'Oracle, et toi seul peux m'y conduire.

-C'est une injure plus grande encore. Cronos craint par-dessus tout l'avènement de l'Oracle.

Crains cette heure fatale où leurs esprits s'éveilleront, disait la lettre de Demi-Lune à Attis. La Maîtresse des Fétiches avait craint la fin du règne des Écorcheuses, mais Cronos pouvait-il craindre la fin de son propre règne ? Elle demanda :

-Est-ce pour cette raison qu'il t'a puni après que tu avais tué ton frère le Dragon ?

-Ladon servait les Hespérides et leur desseins odieux. Elles et leur père, l'Érèbe, auraient volontiers repris le feu aux hommes, crois-tu qu'elles soient prêtes à accepter l'existence de

l'Oracle ? Le don de la juste Thémis et de la radieuse Phoïbé est pour elle le pire affront qui soit à la puissance du Roi Cronos. J'ai tué Ladon pour protéger l'Oracle, car elle est mon unique raison d'exister. Vois ce que je deviens loin d'elle.

Dynaïe revit ce qu'elle avait lu en Python au moment où elle l'avait libéré de ses liens d'or. Elle revit le dernier fils d'Echidna s'enroulant autour du Dragon pour l'étouffer, ignorant les griffes de son frère qui lacéraient son interminable corps.

-Écoute-moi, Dynaïe, continua Python, je suis le serviteur de Thémis et Phoïbé, l'unique qu'elle eussent jamais eu. J'ai vu leur déclin puis leur disparition. Au plus profond des Enfers, là où jadis Cronos fomenta la révolte des Titans contre son père Ouranos, les deux sœurs conspirèrent à leur tour contre leur frère, devenu le nouveau maître après la chute d'Ouranos. Mais elles ne souhaitaient pas qu'un autre Titan renversât Cronos, comme Cronos avait renversé Ouranos, car entretemps étaient apparus les hommes, et c'étaient aux hommes qu'elles voulaient donner le règne du monde. Prométhée, le fils de Thémis, vola alors le feu de la terre et l'offrit à chacun des peuples humains. Ce fut la première révolte. Il y en eut une seconde, plus subtile, plus pernicieuse, plus fatale au pouvoir du Roi des Mondes : la révélation de l'Oracle.

Dynaïe eut la vision de deux mains façonnant un corps d'argile, deux mains d'un jeune Titanide aux yeux perçants. Dans une chambre souterraine plus profondément située encore que Tisiphone elle-même, là où on peut entendre battre le cœur de Gaïa, le fils de Thémis et Japet donnait vie à un nouvel être.

Nu comme sa créature, Prométhée découpait de ses doigts fins les épaules et la tête, la poitrine, les hanches et les jambes. Mais ce fut Thémis qui créa son visage, en lui inventant des traits trop parfaits pour être humains, dont la simple vue fascinerait. Dynaïe la reconnut sous l'apparence d'une femme tenant un compas à la main, nue elle aussi, assise au chevet de l'être qui n'était pas encore. Lorsque leur ouvrage fut achevé, la mère et le fils s'écartèrent, et laissèrent place à Phoïbé, qui elle aussi avait l'allure d'une simple humaine, afin de se soustraire au regard de Cronos, car le Roi des Mondes ne s'intéressait guère aux mortels. Phoïbé se pencha sur ces lèvres encore closes, et de son baiser leur donna vie.

-Prométhée façonna son corps, comme tu as su façonner la pierre, racontait Python. Thémis et Phoïbé lui firent don de leur savoir, et Khthôn accepta de lui donner une identité humaine au sein de son peuple, parmi les Alektoïs car eux savaient écrire et pouvaient retranscrire ses paroles. L'Oracle était né. S'étant faites humaines, Thémis et Phoïbé ne tardèrent pas à mourir, mais leur savoir perdura à travers leur création.

-Et c'est... de cela que Cronos a si peur ?

-L'Oracle porte en lui d'innommables secrets, que comprendront ceux qui savent résoudre ses énigmes.

-Et qui sont ceux qui peuvent la comprendre ?

-Cela, l'Oracle elle-même ne peut le dire. Lorsque l'Oracle est née à Alekto, dans ta cité, je me suis incarné à Mégère, dans la famille où allait naître ton ancien maître Ezraer. J'ai rejoint l'Oracle et l'ai ramenée à Mégère, dont les habitants lui ont donné le nom de Pythie. Puis nous avons voyagé jusqu'à Tisiphone et même à la surface, pour chercher justement ceux qui comprendraient ses énigmes. Les Nyktéra nous ont d'abord bien accueillis puis m'ont assassiné pour garder la Pythie, avant que les Océanides la leur dérobent. Les Nyktéra me croyaient mort, mais tant que vit la Pythie, je vis. Plus tard les Hespérides aidèrent les Océanides à leur enlever celle qu'ils m'avaient prise, utilisant Ladon pour la première fois. C'est à ce moment maudit entre tous que la langue acide du Dragon l'a privée à jamais de visage. Au terme des guerres qui ont ensuite opposé les peuples de la surface, quatre guerriers Khthôniaï ont finalement repris la Pythie, dont le visage avait été entretemps

mutilé par le souffle acide de Ladon. Mais les Hespérides ont profité de leur petit nombre pour les enivrer de l'eau empoisonnée du Léthé. Ils ne savaient même plus marcher. C'est alors que je suis intervenu. J'ai tué Ladon autant pour venger la mutilation de ma protégée que pour les affaiblir définitivement. C'est alors que Cronos m'a maudit à jamais, comme tu l'avais compris : car j'avais tué le serviteur des Hespérides, mon propre frère Ladon. Comprends-tu à présent qui je suis ?

Python la lâcha brusquement, son corps heurta violemment la surface de l'îlot de pierre sur lequel elle avait repris connaissance. Les flammes bleues avaient disparu et seuls des papillons-lumière éclairaient le lac souterrain et les fistuleuses blanches qui pendaient du ciel de la caverne comme un orgue de calcaire. Il était rare de voir autant de ces insectes à la fois, mais la présence de l'Immortel devait les attirer ici.

-Crois-moi, magicienne, nombre d'Immortels ont façonné l'Histoire des hommes, un autre de mes frères était là aussi aux côtés des Océanides : le Sphinx. Il a même fait pour elle un masque pour remplacer ce visage que notre frère a détruit.

Python avait repris sa forme humaine et se tenait debout devant elle. Seuls ses yeux étaient restés ceux du serpent. Il n'était plus vêtu de haillons, mais comme elle d'habits de cuir sombre. Sa chevelure grise était disciplinée en trois longues nattes, et il avait nettoyé la poussière de sa peau. Dynaïe en voyait enfin la véritable couleur : bleue comme la sienne, mais plus sombre, et parcourue de sillons noirs qui la séparaient en écailles.

Il lui dit en lui tendant la main :

-Allons, relève-toi, magicienne, tu es reposée à présent.

Dynaïe ne ressentait en effet plus la faim, ni la soif ou la fatigue. Elle se releva seule. Python désigna les stalagmites :

-Tu vois ? Elles indiquent que la surface n'est plus très loin, et qu'il y a des forêts au-dessus de nous. Nous sommes à la fin de l'Anakhtônion.

-La fin ?

Elle chercha des yeux un Korax et en distingua un, sur lequel s'étaient posés une nuée de papillons-lumières. Au lieu d'être en bas-relief, il était pleinement sculpté et semblait sortir de la paroi de la caverne. Plus grand que ses congénères, il étendait ses ailes pour s'élancer en avant, comme si la proximité d'Ida et des terres nyktéra l'avait rendu impatient.

-C'est ainsi que s'achève le Sentier Oblique ?

Elle s'étonnait de voir cette longue caverne au plafond irrégulier succéder aux majestueuses arcades qui l'avaient guidée jusque là.

-C'est ainsi qu'il commence plutôt, dit Python. Observe la surface de l'eau.

Elle se pencha et ne vit d'abord que sa propre image, plus fidèlement renvoyée que si elle se fût mirée dans le plus parfait des miroirs, puis une ride furtive passa sur son image.

-Il y a du courant ?

-Très faible, presque imperceptible, mais en le remontant nous parviendrons à la surface d'où vient cette eau. C'est une onde tombée du ciel qui se retrouve ici.

-Tombée du ciel...

Ces simples mots évoquaient en elle tout le monde inconnu de la surface. Elle avait suivi cette route qui y conduisait mais hésitait sur le seuil. Tant qu'elle avait progressé de sa propre volonté, elle n'avait pas douté du chemin à suivre. Maintenant que Python l'engageait à continuer, elle avait l'odieuse sensation d'obéir.

-Et pourquoi te suivrais-je ? demanda-t-elle.

-C'est la route que tu avais toi-même choisie, Dynaïe. Crois-tu, ô présomptueuse enfant, que tu puisses retrouver l'Oracle sans moi ?

L'ironie du ton doux de Python l'horripilait. Elle ne s'était pas attendue à ce que son périple prit une telle tournure. L'Immortel qu'elle avait elle-même libéré lui avait dérobé son seul bien : son voyage, la quête insensée qu'elle avait choisi d'entreprendre. Y avait-elle véritablement cru ? Savoir que son errance pouvait connaître une fin et qu'elle avait une chance réelle d'atteindre son but eût dû la rendre heureuse. Mais au lieu d'un nouvel enthousiasme, elle ne ressentait que l'amertume d'avoir été pillée, puis asservie. Elle songea que la quête n'était peut-être que le prétexte du voyage.

-Tu as recouvré tes forces et moi les miennes, fils d'Echidna. Laisse-moi aller à présent.

-Jamais.

Sans menaces ni colère. Le simple refus de celui qui se sait plus puissant.

-Il ne me suffira point de retrouver l'Oracle. À travers toi je reprendrai aux Hespérides son visage que Ladon lui a volé : le masque de chair.

-Tu te trompes ô Python, je n'ai pas le pouvoir de t'aider.

-Je te le donnerai, ou plutôt je le révélerai à toi-même. J'ai ranimé en toi le don de Khthôn que tu avais cru devoir oublier. Aucun autre mortel n'eût jamais pu lire en moi, même mon frère humain n'y est pas parvenu. C'est ce pouvoir d'imagination et de création que je veux de toi. Je te l'ai dit, Dynaïe : tu m'appartiens dorénavant. J'ai besoin de cette force en toi que tu ignores. Seul je n'ai pas su protéger l'Oracle, je n'ai pu faire que l'enterrer là où Cronos ne le trouvera pas, avant de subir sa malédiction. Elle qui paraissait morte, je l'ai conduite au pays des morts, mais je sais qu'elle vit encore.

-Comment le sais-tu ?

-Je l'ai vu au travers des yeux d'une femme du peuple nocturne, et cela malgré la volonté de celles qui gardent aujourd'hui l'Oracle. Aussi tu m'aideras à accomplir la tâche inachevée que me confièrent Thémis et Phoïbé. Si elles ont disparu, Khthôn, qui fut leur complice, est toujours là. Mais jamais une Écorcheuse ne cherchera l'Oracle.

Python posa une main sur l'épaule de la jeune femme et la serra doucement.

-C'est en toi qu'elle a placé ce désir, afin que tu sois sa colère et sa vengeance. Ni les Écorcheuses, ni le Démon, ni les Masques n'oseront défier le Roi Cronos, ils sont eux aussi inspirés par Khthôn, mais Khthôn réfugiée dans les Enfers, solitaire et amère. Tu es Khthôn furieuse. Que tu le veuilles ou non tu incarnes cet aspect du Titan, resté fidèle à ses deux sœurs mortes en humaines, et tu les vengeras, ô Khthôn furieuse.

Dynaïe pensa à Maledrin, la jeune folle hérétique. Un tel rôle eût mieux convenu à cette enragée avide de vengeance.

-Tu ne parviendras pas à faire de moi ta chienne de guerre. Je ne ressens nulle haine en moi.

-Tu apprendras, Dynaïe. Il n'est rien qui ne s'apprenne plus facilement.

†

Elles n'étaient plus très loin à présent. Ils avaient couru autant que leur souffle le leur permettait, mais sans parvenir à les semer. Elias avait ralenti son allure pour ne pas les perdre : l'arbre-mémoire était en cendres, il ne voulait pas perdre les ultimes témoins qu'il lui restait. La nuit était froide et l'obscurité épaisse, mais ses yeux brillants ne percevaient pas la présence de Nyx aux ailes noires. L'avait-elle abandonné parce qu'il courait auprès de deux enfants de Thétys ?

Les deux Océanides étaient habitués à économiser leur souffle, mais ils ne savaient pas comprendre la forêt et trébuchaient sans cesse, comme si la chaîne d'or d'Hespéraëa leur flagellait sans cesse les chevilles. Les abominables filles de l'Erèbe ne craignaient-elles plus

la colère des Kères ? Même la forêt ne semblait guère les ralentir, elles se glissaient entre les troncs des arbres comme des spectres.

Les Nymphes se cachaient au creux des arbres et des rivières à leur approche, et les chouettes se taisaient. Leur hululement familier est un signe rassurant pour les Chasseurs et les Marcheurs, un repère utile, car ces rapaces sont fidèles à leur territoire et ne le quittent guère. Ne plus en entendre est un sinistre présage. Le silence des animaux révélait la terreur livide qui s'était emparée de la forêt toute entière. Le pas d'aucune Kère ne venait troubler cet ordre nouveau.

Elles étaient de plus en plus proches. Lorsque la foudre était tombée sur l'arbre-mémoire, une torpeur soudaine avait semblé s'emparer des six Immortelles. Le spectacle de la puissance de leur père : l'Erèbe, le Faiseur d'Orage déchirant le ciel de sa sœur Nyx, les avait paralysées un court instant. Elias avait aussitôt saisi les mains des deux Océanides pour les entraîner dans cette course effrénée. Ne pas s'arrêter, surtout ne pas s'arrêter. Elias espérait atteindre la frontière et ses plaines. Peut-être renonceraient-elles à les y poursuivre.

Un craquement de bois se fit soudain entendre, suivi d'un étrange bruit de froissement et soudain le rideau d'arbres devant eux changea. L'un des plus hauts et des plus larges troncs était en train de basculer lentement vers eux.

-Horreur ! hurla Elias.

Il tira violemment de côté Tantale et Tanaquil. Le géant chuta non loin d'eux, arrachant en même temps les branches des arbres voisins qui tombèrent en pluie sur eux. Elias se releva et vit Hestia devant lui. Elle avait pourri les racines de l'arbre en versant sur elles son poison maudit, mais le canope n'était pas vide et il en restait bien assez pour eux encore.

Bois. L'Hespéride lui tendait son doigt sur lequel perlait une goutte de l'abominable breuvage. *Bois et tu seras sauvé.*

Les autres arbres à l'entour n'étaient plus ces magnifiques colonnes soutenant le ciel étoilé de Nyx, mais des géants malades vacillant sur leur base. Le plus petit d'entre eux pouvait les tuer tous trois par sa seule chute. Elias se sentit aussi fragile qu'un insecte.

Elles apparurent à nouveau autour de lui. Hespéraëa tenait entre ses deux mains sa chaîne d'or comme l'étrangleur tient sa cordelette nouée. Aëglé, Érythie, Hespéroussa et Hespéra avaient leur bras droit tendu vers lui et chacune le désignait de son doigt dépourvu d'ongle. Allaient-elles guider le tonnerre encore une fois, mais cette fois sur lui pour le fendre en deux moitiés hurlantes ?

Il chercha des yeux ses deux compagnons, mais eux ne s'étaient pas relevés et gisaient immobiles. Leurs têtes étaient en sang, mais peut-être n'étaient-ils qu'assommés. *Tu ne les sauveras plus à présent, Marcheur.* Elias ne les voyait pas avancer, et pourtant le cercle se refermait sur lui... sur lui et sur Hestia qui se trouvait à présent devant lui. Elias pensa qu'elles saisissaient les moments imperceptibles où clignaient ses paupières pour s'approcher de lui.

Oublie, répétait Hestia. La voix martelait son crâne de l'intérieur. *Oublie même que tu as oublié. Le Léthé n'est pas un venin. Jadis les Ménades mêlaient une goutte de son eau à leur vin afin de panser les blessures de l'âme, celles qui au lieu de se refermer se creusent de plus en plus, comme un abîme en spirale. Seule cette eau sait effacer les sillons que les larmes tracent sur les joues des hommes.*

Elle souleva doucement le couvercle du canope.

Tu n'oublieras que ce que tu as vu cette nuit, et les deux Océanides redeviendront à tes yeux les étrangers qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être.

Aëglé abaissa son bras : aussitôt Elias sentit ses genoux fléchir, comme si ses jambes refusaient de lui obéir. Il tira de sa ceinture sa longue dague courbe.

Qui veux-tu tuer encore ?

Hestia sourit à nouveau. Elle était penchée sur lui et il eût suffi d'un geste au jeune Marcheur de lui trancher la gorge. Érythie referma le poing. Elias sentit alors une main qui semblait de fer tordre son poignet jusqu'à le faire lâcher son arme.

Soumets-toi, sans quoi nous te feront oublier jusqu'à ton propre nom.

Hespéroùssa eut un geste d'enroulement de son poignet. Elias sentit une autre main saisir sa chevelure et le tirer violemment en arrière tandis qu'Héspéra, la dernière, maintenait son dos droit et sa bouche grande ouverte sans avoir esquissé le moindre geste.

Hestia pencha alors le canope et en versa le contenu dans la gorge d'Elias, maintenu paralysé et impuissant par leur magie. Il n'avait que le pouvoir de garder les yeux ouverts pour y laisser lire sa haine et son refus. Ceux d'Hestia brillaient de joie maligne. L'eau du Léthé lui parut douce et même sucrée. Elle lui fit l'effet d'une bourrasque passant sur son cœur et balayant toutes ses peurs, emportant jusqu'aux plus bénignes angoisses. Elle inonda les terres de son esprit ou sa mémoire avait patiemment planté arbre après arbre, gravé lettre après lettre, et noya cette fragile et dévouée servante dans ses remous glacés. Les yeux du jeune homme se fermèrent doucement et il tomba inconscient. Elias Mellifère le Marcheur était mort. Un enfant qui ne savait même plus parler avait pris son corps.

Hestia redressa le canope et se pencha sur Tanaquil. Elle prit une feuille et la trempa dans ce qu'il restait de son poison. Puis Hespéraëa écarta les boucles noires collées par le sang à la bouche de la jeune femme, puis écarta ses lèvres en plaçant sa chaîne entre les dents de la malheureuse, comme le mors d'un cheval. Hestia laissa alors couler dans l'œil d'un maillon de la chaîne une unique goutte de la feuille qu'elle tenait. Ainsi Tanaquil n'oublia que deux choses et non toute son existence.

-Tu ne fais pas boire l'homme océanide ? demanda Hespéraëa.

-C'est inutile, répondit Hestia, l'amnésie de sa bien-aimée le rendra fou.

†

Ce n'était pas la première fois que les Nyktéra du clan du Palais d'Écorce voyaient Axéa et ses Lamies. Plusieurs fois par an le Voleur venait troquer ses marchandises étranges : des pierres précieuses, des poudres de champignons, et des armes. Plus solides et plus acérées que celles que fabriquaient les forgerons nyktéra, les armes de Mégère étaient fort prisées des chasseurs du clan. Mais ils avaient toujours vu Axéa seul, et Maledrin leur inspira tout de suite la plus grande méfiance, sans doute à cause de la peur qu'elle ressentait elle-même.

Maledrin n'aimait pas la forêt. Elle ressemblait à ces labyrinthes dont les murs sont faits de terre si friable que l'on ne s'y sent jamais protégé. Il n'y avait pas de porte qu'on puisse fermer, ni de galerie qui indique un chemin. Et par-dessus tout le vacarme incessant de la vie autour d'elle la maintenait dans un état de perpétuelle angoisse. Elle ne parvenait à dormir que lorsqu'elle tombait d'épuisement. Pour un Khthônia hors de la cité le moindre bruit est une alerte.

La rumeur des vents et des animaux la faisait se sentir cernée en permanence d'un invisible danger. L'alternance des jours et des nuits la terrifiait, comme tout ce qui se rapportait au ciel. L'immensité des arbres lui donnait la sensation d'être devenue l'un de ces minuscules lézards aveugles qui vivent au milieu des algues blanches.

Elle ne pouvait concevoir que d'autres peuples humains pussent y vivre. Pourtant ils étaient là, et quelque chose en elle les haïssait déjà. Il lui semblait que le carmin de leurs cheveux était celui du sang, et leurs arcs lui évoquaient de longs serpents. Assise à l'écart,

elle les observait à la dérobée, assise sur une pierre plate dont la fraîcheur lui rappelait Khthôn la silencieuse, la main sur la garde de sa dague.

Axéa était assis autour d'un feu et riait avec quatre des Phloïens, puisque tel était le nom des gens du Palais d'Écorce. Les Lamies s'étaient serrées les unes contre les autres puis assoupies au pied d'un arbre. Au cours de leur voyage, Axéa lui avait dit qu'il aimait sa profession surtout parce qu'elle signifiait d'incessants voyages. Il riait rarement à Mégère. Lorsqu'il était parmi les étrangers tout devenait différent. La vie même prenait une autre saveur, et les gestes les plus simples une autre signification. Mais il était Khthônia et ne pouvait quitter définitivement Mégère ; il savait qu'il y reviendrait toujours, comme s'il n'était qu'un satellite de la cité-planète.

La guerrière regarda derrière eux le gigantesque tronc couché qui leur servait de ville. Ils en avaient creusé le bois comme les Mégéras avaient creusé leur planète noire. L'écorce était couverte de mousse et des arbres de taille plus courante avaient pris racine eux-mêmes dans le corps du géant. Les lampes à huile accrochées çà et là éclairaient chacune l'entrée de la maison d'une famille. Elle remarqua deux enfants occupés à tracer sur les morceaux de cuir les noms de Nyx et de ses enfants pour protéger ceux qui les porteraient. Même langue, même écriture. Était-ce véritablement Thanatos, la fille aînée de Nyx, qui avait inventé l'écriture que la sage Alekto avait transmise à son peuple ?

Elle avait suivi Axéa là où aucun Alektoïus sans doute n'était jamais allé. Elle avait risqué sa vie contre des bêtes inconnues et féroces qu'il avait fallu repousser à coups de torche ou de glaive, ou parfois à mains nues. La morsure qu'elle avait reçue au cou trois jours avant n'était qu'à peine cicatrisée. Le monstre lui avait sauté à la gorge et elle avait dû repousser ses crocs avec ses mains avant de l'étrangler, car le choc lui avait fait perdre son arme. Comparé au monde souterrain, la surface était infiniment plus simple en apparence : elle ne comportait qu'un seul niveau. Mais comment s'y diriger ?

-À quoi penses-tu, Maledrin ?

Elle releva la tête : c'était une femme vêtue d'une longue robe noire qui lui avait parlé ainsi. Comment savait-elle son nom ? par Axéa certainement.

-Qui es-tu ? demanda la guerrière.

-Je suis Orséïs, la Kère.

-Kère ?

-Prêtresse de Nyx.

Orséïs lui souriait d'un air mi moqueur-mi curieux. Quelque chose dans son visage gênait Maledrin, mais elle ne savait quoi. Le fait de savoir qu'elle se trouvait face à l'équivalent nyktéron des Écorcheuses ne la rendit que plus méfiante.

-Que me veux-tu ?

-Je suis venue te parler de Demi-Lune.

Maledrin la regarda à nouveau, mais d'une toute autre manière. Elle n'avait rien dit au Voleur à ce sujet. Elle *ne pouvait pas* savoir. Elle scruta le visage de la prêtresse qui souriait toujours avec l'innocence d'un enfant espiègle. Ce qui l'avait choquée quand elle l'avait vue lui parut soudainement évident : elle avait les cheveux coupés. Ils tombaient sur ses joues en désordre. En Alekto on réservait ce châtiment aux parjures. Ils restaient ainsi marqués d'infâmie tant que leur chevelure n'avait pas retrouvé leur ancienne longueur. Mais cela ne pouvait avoir la même signification ici, si une prêtresse pouvait porter un signe de ce genre.

-Ce que je sais de toi, je l'ai vu en rêve, Maledrin.

-En rêve ?

Pour les Alektoïus c'était un mot obsolète, dont la signification était obscure. Maledrin se rappela que Dynaïe l'avait employé une fois, mais elle n'était pas certaine d'en avoir saisi

le sens dans la bouche de la magicienne.

-Je ne sais pas ce qu'est un rêve, Orséïs. Mais j'aimerais savoir comment tu me connais si bien.

-Je ne te connais pas, Maledrin, je n'ai eu de toi qu'une vision fugitive. J'ai appris des secrets te concernant, mais privés de leur substance ils ne signifient plus rien. Pour une Kère les Rêves sont les enfants d'Hypnos, il nous apprennent les désirs et les pensées de Nyx, parfois subtils, parfois terribles, souvent contradictoires et mystérieux. C'est pour comprendre le sens de ce rêve que je viens à toi.

Orséïs prit place à côté d'elle sur la pierre plate. Elle approcha sa main de la blessure qui défigurait la guerrière.

-Te voilà méchamment navrée. Veux-tu que je soigne cette blessure ?

Maledrin écarta sa main d'un geste et dit :

-Parle-moi plutôt de Demi-Lune, qui est-elle ?

-Elle était notre reine autrefois.

-La reine des Nyktéra, c'est cela ?

Orséïs lui dit d'un air étonné :

-Les Nyktéra n'ont pas de reine, son autorité ne s'appliquait qu'à notre clan. Celui ou celle qui unira les clans nocturnes n'est pas encore né.

'Haute-Reine des Nyktéra', disait pourtant le message. S'agissait-il d'une autre qui eût porté ce nom ?

-Les Nyktéra n'ont-ils jamais eu de reine suprême ?

-Vos trois cités ont-elles jamais été unies sous une autorité unique ? répliqua la Kère en manière de réponse.

Maledrin fit une grimace.

-Les trois cités. Cela aussi tu l'as vu... en rêve ?

-Non, Axéa nous en a parlé au cours de ses précédentes venues.

Maledrin s'attendait à ce que la prêtresse lui demandât d'où lui venait cette idée de reine suprême, mais Orséïs reprit :

-Demi-Lune n'était pas une Nyktéron elle-même, c'est pour cela qu'elle est devenue notre reine. Certains parmi les six autres clans nous appellent le peuple-écureuil à cause de notre amour pour ce géant mort que tu vois là. Une Kère d'un clan montagnard a dit autrefois que nous partagions le sang d'Atlas, le fils de Japet, et que ces géants étaient jadis les colonnes soutenant le ciel, qu'Atlas avait lui-même plantées en terre, avant que meure le vieil Ouranos. Je ne sais si ce conte a un semblant de vérité, mais je sais que moi et tous ceux de mon clan avons pour ces arbres gigantesques une fascination qui parfois se substitue à notre vénération pour Nyx.

Maledrin regarda les mains fines d'Orséïs. Ses doigts blancs étaient ornés d'un anneau d'or, sans doute issu de la forge d'un joaillier de Mégère. Si ces Nyktéra avaient réellement une filiation avec Japet, l'époux de Thémis, ce que confirmait leur goût pour les bijoux et les objets khthôniaï, alors elle était tout sauf perdue, elle se rapprochait peu à peu de l'Oracle au contraire.

-Tous ces géants ont été abattus par le Roi Cronos lorsqu'il renversa le ciel, continua Orséïs. Il ne reste d'eux que ces écorces démesurées. L'un d'entre eux pourtant était resté debout, dit-on. Il avait pris une autre forme pour se dissimuler aux yeux du Roi Cronos, infiniment plus discrète : celle d'une Hamadryade.

Se doutant qu'un tel mot n'avait aucune signification pour la Khthônia, Orséïs lui parla des Nymphes attachées aux arbres, aux cours d'eau ou aux montagnes, et comment Dryades,

Naïades et Oréades rendaient unique le plus anodin des lieux de leurs forêts, et peuplaient les légendes de tous les clans.

-Les Hamadryades sont parmi les Dryades celles qui choisissent de partager la destinée d'un arbre en particulier et sa mort lorsqu'elle survient, expliqua-t-elle. Elles sont de ce fait plus proches de nous que quiconque d'entre les Immortels. Ce fils d'Atlas se fit d'arbre Hamadryade, à l'inverse de ces Dryades qui se font arbre. Et nous ne le connaissons de ce fait que sous le nom qu'il avait en tant qu'Hamadryade : Demi-Lune.

Qu'un clan si étroitement lié à la forêt eût eu comme reine un Immortel sylvain ayant pris forme féminine parut tout-à-fait naturel à Maledrin. Elle ignorait qu'aucun des clans du peuple nocturne n'avait jamais choisi ses chefs parmi les Immortels, au contraire des Océanides ou des Khthôniaï. Orséïs continua :

-Nous n'avions jamais eu de reine. Parfois j'ai vu en rêve cette étrange époque où nous les Phloïens nous étions rassemblés autour de cette femme qui n'en était pas une. Je crois qu'elle a fasciné, envoûté mes ancêtres, et que sa parole s'est substituée à celle des Kères. Comme une Kère elle avait ses propres contes, mais ils n'appartenaient pas au monde de Nyx. Ses paroles étaient comme une musique dont on ne peut s'empêcher de suivre le rythme. Elles calmaient la peur, traçaient une voie claire là où l'esprit de l'homme se sent égaré et ne sait à qui se fier.

Orséïs se tut. C'était la première fois qu'elle évoquait ces visions à voix haute. Elle revit un instant la reine magnifique, toute vêtue de rouge, assise au pied d'un frêne, accueillant autour d'elle les gens du Palais d'Écorce. Elle les revit écouter leur reine comme des enfants écoutent leur mère, regardant tous dans la même direction. C'était à la fois horrible et grandiose.

-Et que racontait-elle ? demanda la Khthônia.

-Je ne sais. Je me souviens de les avoir entendus en rêve, mais à mon réveil je les oublie aussitôt, ce qui ne m'arrive que lorsque je rêve d'elle. Je ne me rappelle que du mouvement de ses lèvres. Mais je sais aussi que l'un de ses contes plus que tous les autres bouleversa à jamais la vie des gens du Palais d'Écorce, mais aussi des Nyktéra et de tous les peuples humains : le conte de l'Oracle.

Maledrin ne laissa rien paraître du trouble qui l'envahit à l'écoute de ces paroles, elle n'eut qu'un sourire furtif. L'Oracle elle-même la menait jusqu'à elle par ses multiples messages. Il y avait eu Dynaïe, puis Nathrae, Axéa et à présent cette femme qui était venue à elle de sa propre initiative. Elle s'était crue perdue, et pourtant elle était certainement plus proche que jamais de son but.

-Mais je n'en sais guère plus, conclut la prêtresse. Nos chants se sont perdus et nos vers sont incomplets. Demi-Lune est devenue un mystère, et nous ne savons plus rien de l'Oracle. Alors puisqu'il est né paraît-il parmi vous les Khthôniaï, peut-être pourras-tu m'en parler, ô jeune guerrière ?

-Que pourrais-je te dire de plus ? ironisa Maledrin. J'imagine que tu connais déjà les raisons de ma présence ici, sans quoi tu ne me demanderais pas de te parler de l'Oracle. Qu'as-tu appris d'autre sur moi dans ta vision, Orséïs ?

Maledrin n'avait nulle intention de lui dire grand'chose de ce qu'elle savait ou croyait savoir au sujet de la Pythie. Outre que cette femme lui était inconnue et que le mystère de ces visions durant son sommeil avait quelque chose d'inquiétant, quelque chose d'indéfinissable émanant d'elle incitait la Khthônia à la plus grande méfiance. Étrangement, la Kère eut un sourire satisfait, comme si elle avait attendu cette réplique, et poursuivit :

-Je t'ai vue au chevet d'une Immortelle assoupie. Je t'ai vue penchée sur un front plus pâle encore que le tien. Je t'ai vue combattre, je t'ai vue menacer. Comme je te l'ai dit, j'ai

vu tout et rien, si peu et déjà trop. J'ai vu que le nom de Demi-Lune était pour toi aussi lié à celui de l'Oracle, mais d'une toute autre manière. Mais pour nous l'Oracle n'est guère plus qu'un fantôme. Qu'est-il pour le peuple souterrain ?

-Pour certains d'entre nous aussi il n'est plus qu'une ombre. Pour les Écorcheuses il était le don de Khthôn et de ses deux sœurs disparues à son peuple. Pour une magicienne que je connais elle est la réponse à ses questions, le baume qui soulagera sa peine. Pour les Démonstrateurs de Mégère elle est la dernière trace d'un précieux savoir...

-Et qu'est-il pour toi ? demanda la Kère, sans l'interroger sur les noms qu'elle avait cités.

-Je ne connais l'Oracle qu'à travers les récits fragmentaires d'Alekto. Je crois qu'il est pareil au feu que nous donna Prométhée, comme lui fragile et puissant à la fois, insaisissable et renaissant toujours, et comme lui il rend l'homme plus proche des dieux. Les prêtres le craignent, bien qu'il soit né de la juste Thémis et de la radieuse Phoïbé, au plus profond de nos Enfers que nous sommes les seuls à connaître. Mais ce n'est pas Khthôn qui inspire cette peur. Ils ne recherchent qu'à assurer la pérennité de leur pouvoir, c'est pour cela qu'ils ont tout fait pour le placer hors de notre portée. Peut-être en est-il de même pour vous, et c'est pour cela sans doute que vous aussi avez oublié qui était véritablement l'Oracle.

-Nous n'avons pas de chefs, Maledrin.

-Qui d'autre alors aurait pu priver vos chants des versets manquants ? Qui a décidé ? Qui peut décider pour vous, les Kères, puisque vous êtes apparemment la mémoire des Nyktéra ?

Orséïs se tut. Maledrin continua :

-Qui peut déchoir celles qui refuseront d'oublier ?

La Kère répondit à voix basse :

-Les Moires, les Immortelles qui font de nous des Kères. Même le Titan ne peut nous empêcher de voir à travers son manteau d'obscurité, et nos rêves sont comme des parcelles de son savoir qu'il ne peut pas plus retenir que le ruisseau ne peut interdire au pêcheur de lui voler ses poissons. Mais à notre réveil les trois Immortelles peuvent fausser le sens de nos visions et nous en reprendre une partie. On dit que les images oubliées de nos rêves deviennent des gouttes d'eau et sont à jamais perdues dans le grand bassin de pierre que leur temple abrite, afin qu'aucune d'entre nous ne puisse plus jamais recouvrer son bien.

Trois Immortelles à nouveau, pensa Maledrin. À l'inverse de l'idée qu'elle s'était faite des Euménides, les Moires elles auraient trompé leurs propres prêtres ? Cela n'avait aucun sens. Elle demanda :

-Mais quel pouvoir ces Immortelles pourraient vouloir préserver ? Leur autorité ne saurait être contestée de par leur nature divine.

-Ouranos a bien été renversé, ô fille des Enfers, répondit Orséïs. N'oublie pas cela non plus.

Maledrin voulut répondre, mais ayant aperçu Axéa qui s'approchait, se tut.

-L'aube ne tardera plus à se lever, Maledrin, dit le Voleur. Le ciel n'est plus tout-à-fait noir déjà. Viens, mon ami Deucalion nous laissera dormir chez lui.

Maledrin se leva et salua la Kère d'un signe de tête.

-J'ai aussi vu autre chose, Maledrin, lui dit la Kère. Je t'ai vue sur le seuil d'une porte étroite, les mains rouges de sang.

-J'ai plusieurs fois tué déjà, Orséïs, répondit l'adolescente impassible.

-Une si jeune fille ? Tu es encore une enfant pourtant. Qu'est-ce qui t'a rendue si endurcie à un si jeune âge ?

-L'enseignement des Écorcheuses, nos prêtresses. Elles résistent à la folie par leur esprit de corps. Le lien qui les unit les apaise et leur rend un semblant d'équilibre. Comme chacune

d'elles j'ai été marqué par les yeux de la Veuve...

Elle releva ses cheveux et montra le dessin des cicatrices.

-Vois-tu, prêtresse ? Je suis telle qu'elles m'ont faite : cruelle et violente, mais lorsqu'elles ont rompu mon lien d'âme et m'ont laissée seule, elles ne m'ont rien rendu de ce qu'elles m'avaient pris. Je suis pareille à elles, mais sans ce qui les raisonne.

-Chez nous on dit que les fous sont ceux qui ont perdu leur double. Crois-tu que l'Oracle saura te rendre ton double perdu ? demanda la Kère.

Cette question prit Maledrin au dépourvu. Le désir de retrouver l'Oracle s'était imposé en elle aussi fortement que la faim ou la soif, mais elle n'avait jamais imaginé que cet abîme vers lequel elle se sentait attirée était peut-être celui où la Maîtresse des Fétiches avait jeté ce que contenait la statuette d'argile faite avec son sang. Lorsqu'elle s'était introduite dans les quartiers de la maîtresse des Écorcheuses, elle avait retrouvé son fétiche vide, fendu en deux parties. Depuis c'était peut-être elle qui était fendue en deux parties, comme l'ancien châtiment que le vieil Ouranos infligeait à ceux qui défiaient son pouvoir.

Axéa la prit par le bras :

-Tu es trop sensible aux dires des autres, et en cela tu es vraiment encore une enfant, guerrière. Viens plutôt te reposer, tu en as besoin.

Qu'elle en eût besoin ou pas, là n'était certainement pas la question. Maledrin sentit à la pression de ses doigts que le Voleur ne comptait pas la laisser libre parmi les Nyktéra. Il serait de fait tenu pour responsable d'elle et de ses actes tant qu'elle serait sur leurs terres. Mieux valait le rassurer à ce sujet dans l'immédiat : elle le suivit sans un mot.

Il la conduisit à l'intérieur du Palais d'Écorce. Il fallait grimper le long d'une échelle de corde, puis prendre place sur une terrasse de bois sur laquelle donnaient plusieurs portes. Les Phloïens avaient construit leurs refuges dans la chair du géant à laquelle les années avaient donné la dureté de la pierre. De lourdes peaux tannées servaient de portes et en entrant Maledrin fut surprise de voir au-dessus d'elle une large ouverture ronde sur laquelle était fixée une épaisse plaque de verre. La lumière de la Lune éclairait un large foyer circulaire dans lequel brillaient quelques braises.

La mère berçait son enfant en lui chantant une contine de Kère, emmitoufflée dans une peau d'ours des montagnes d'un noir de charbon. Près d'elle ses deux fils aiguisaient des pointes de flèches sur une pierre plate, tandis que la fille aînée tressait patiemment une corde d'arc. Ils portaient tous des habits de cuir clair ornés de lettres entrelacées. Leurs longs cheveux écarlates étaient souvent tenus attachés à leur nuque par une broche en os. Tous avaient déjà les pieds marqués par la marche et on voyait sur leurs chevilles et leurs mollets les marques des lacets de leurs sandales. La pièce était longue et vers le fond on pouvait voir des lits de bois et des sacs de cuir suspendus au plafond.

-Beau verre, n'est-ce pas ? lui demanda le père, en désignant la fenêtre qui nimbait les siens d'une aura blanche. C'est Axéa qui me l'a ramené.

Il l'invita à s'asseoir avec eux et lui donna un bol de céramique, comme ceux qu'elle avait vus à Mégère. Elle n'en revenait pas : des Nyktéra connaissaient mieux les objets mégéras que les Alektoüs, qui eux pourtant étaient des Khthôniaï. Le bol contenait une substance jaune, chaude et sucrée.

-C'est du lait de louve chaud, mélangé à du miel des Collines de la Reine-Abeille, lui dit l'homme, qui était sans doute Deucalion.

Elle but et fut délicieusement surprise par la sensation veloutée sur sa gorge. Elle ne sut jamais que cette boisson ne se dégustait qu'au cours des nuits de fête, car miel et lait de louve ne s'obtenaient qu'à la suite de négociations difficiles avec les Mellifères et les Lycéens respectivement. Mais elle garda cet instant en mémoire comme un chaleureux

geste de bienvenue.

Axéa s'assit près d'elle en tailleur et lui demanda :

-Que comptes-tu faire à présent ? Je vais rester quelques jours ici, puis je retournerai dans le Tartare. J'irai d'abord à Tisiphone, puis à Mégère. J'imagine que tu ne me suivras pas.

-Tu n'es jamais allé à Alekto ? demanda Maledrin, en passant sa langue sur ses lèvres pour y chercher encore un peu de ce goût sucré.

-Non.

-Pourquoi ?

-Alekto se trouve au-delà du Sentier Oblique, et je n'ai jamais osé le franchir. On dit qu'Echidna est plus présente autour de votre cité que nulle part ailleurs, parce qu'Alekto est sa sœur la plus proche. Ne m'as-tu pas parlé d'un labyrinthe qui protège votre cité ?

Elle sourit :

-C'est bizarre... La vision que j'ai eue de Ladon dans le ciel aurait bien plus terrifié n'importe lequel d'entre nous que l'abominable Echidna. En regard de cette forêt grouillante, notre labyrinthe me paraît dérisoire, si dangereux qu'il soit.

-Mais ce n'est pas Ladon que tu as vu ; et les dangers que tu crois pressentir ici sont en grande partie le fruit de ton imagination.

Maledrin posa le bol devant elle et répondit doucement :

-Mon père m'a une fois raconté qu'il avait rencontré l'enfant maudite de Khthôn, et qu'elle l'avait épargné. Je ne l'ai jamais cru, mais maintenant je me demande s'il n'a pas dit vrai. Jusqu'à quel point la peur peut-elle nous rendre plus vulnérables ?

Renonçant à obtenir une réponse à sa question initiale, Axéa préféra se taire. Cette fille à moitié folle n'avait manifestement nulle intention de lui répondre. Maledrin regarda le disque lumineux au-dessus d'elle. Peut-être était-ce à cause du verre qui la filtrait, mais la clarté lunaire ne lui faisait plus peur. L'étrange alliance d'un objet du peuple souterrain avec les rayons de l'astre du peuple nocturne lui rendait cette lumière magique, mais d'une magie amie, à la mesure de l'homme, loin des créatures vertigineuses qui peuplaient le ciel aussi certainement qu'Echidna était le fléau de la race des hommes.

†

Tanaquil s'était réveillée lentement. Sa tête était lourde et douloureuse. Elle se redressa et regarda autour d'elle entre ses paupières mi-closes. Qui l'avait emmenée au milieu de ces arbres et allongée ainsi sur un matelas de mousse ? Elle se souvenait d'une poursuite, d'un coup violent et d'une insurmontable frayeur. Il était dangereux de s'aventurer en forêt ; pourquoi s'était-elle tant éloignée de Mallia ?

Elle entendit un pas : un jeune Océanide apparut entre deux buissons, il portait une outre d'eau. Il avait dû aller l'emplir à la rivière qu'elle entendait chanter.

-Tantale ?

C'était bien lui, Tantale, le fils d'Anténor. S'était-il égaré lui aussi ? Il parut en tous cas plus que content de la voir réveillée :

-Tanaquil, tu as repris connaissance ! Que tous les Titans soient loués !

Elle ne comprit pas pourquoi il la prit alors dans ses bras et la serra contre lui. Elle lui rendit son étreinte maladroitement, un peu gênée par ce geste qui ressemblait à celui d'un époux.

-Lâche-moi s'il-te-plaît, tu me fais mal, demanda-t-elle.

-Pardon ! dit-il en s'écartant. J'avais si peur que tu ne me reconnaisse pas !

Il lui prit les mains et les pressa contre ses lèvres.

-Mais... pourquoi ?

Il releva la tête et dit d'une voix subitement inquiète :

-Mais, les Hespérides... Tu ne te souviens pas ?

-Les Hespérides... ? Tu en as vues ?

Non, elle ne se souvenait de rien. La peur s'installa à nouveau dans l'esprit de Tantale.

-Te souviens-tu de moi ? demanda-t-il, en essayant de maîtriser l'angoisse qui serrait sa poitrine.

Elle sourit :

-Mais oui, bien sûr. Tu es Tantale, le fils d'Anténor et de Batia, je connais bien ton frère Célyx : il est pêcheur de perles comme moi. Mais dis-moi plutôt ce que nous faisons dans la forêt.

Sans accéder à sa demande, Tantale reprit le fil de sa question dont elle n'avait pas saisi le sens véritable. Il avait l'impression de nouer la corde avec laquelle on allait le pendre.

-Je veux dire : te souviens-tu que tu es mon épouse ?

-Ton épouse ! ?

Elle n'avait jamais été son épouse, jamais. Elle était arrivée en même temps que lui à Mallia et elle le connaissait comme elle connaissait tous les Océanides de Mallia, mais rien de plus.

-Pourquoi pleures-tu, Tantale ?

Elle le prit dans ses bras pour le réconforter. C'était une accolade fraternelle, chaleureuse, mais elle parut à Tantale plus froide que le baiser d'un vent d'hiver. Il essaya de lui raconter, de lui expliquer ce qu'ils faisaient en pays nocturne. Les événements de cette étrange aventure ne lui évoquèrent pas le moindre souvenir. Il parlait d'une autre femme, qu'elle n'avait jamais connue et qui ne lui ressemblait guère. Il était vrai pourtant qu'elle ne parvenait pas à se rappeler des circonstances qui l'avaient conduite ici. Mais elle ne parvenait pas à croire qu'elle eût pu être son épouse pour l'oublier ensuite.

-Je regrette, Tantale, lui dit-elle. Tu dis peut-être vrai, comment le saurais-je ? Mais si je t'ai jamais aimé, il n'en reste plus rien, pas la moindre trace.

Elle était sincère, elle compatissait même à sa douleur ; cela Tantale le ressentait aussi cruellement que son absence de sentiments pour lui.

-Alors elles n'ont effacé que cela en toi.

Il eût admis que Tanaquil ne l'aimât *plus*, mais c'était bien pire. Elle ne l'avait *jamais* aimé. Les souvenirs de sa vie passée avec elle étaient ravalés au rang de chimère, puisqu'ils ne signifiaient plus rien pour celle-là même qui leur donnait tout leur sens et leur importance. Savoir que ce n'était que le fruit d'un maléfice ne le consolait en rien.

Plus insupportable encore était la manière dont elle le regardait, avec pitié et inquiétude à la fois. Pitié parce qu'une partie d'elle croyait en cette histoire, inquiétude parce qu'une autre partie se demandait s'il n'avait pas tout simplement perdu la raison. Tantale cessa d'égrainer les souvenirs de ce passé fantôme et se releva.

Les Hespérides avaient gagné, au-delà de tout ce qu'il avait pu craindre de leur part. Le secret de l'Hamadryade lui avait coûté ce qu'il croyait indestructible, intouchable, comme la Mer elle-même. Mais la Mer s'était retirée, et n'avait laissé qu'un désert de poissons morts derrière elle. Océan était mort et une très longue nuit commençait, car il comprit à cet instant seulement ce que le mot 'exil' signifiait.

Deux fois banni, deux fois maudit, Tantale se releva et dit doucement, sans colère ni rancœur, en essayant de rendre sa voix la plus neutre possible :

-Viens Tanaquil, je vais te reconduire jusqu'à Mallia.

Il les regardait mais ne semblait pas les voir. Maigre, presque décharné, il venait de relever la tête de la rivière où il s'abreuvait, à quatre pattes comme un animal, et avait ses yeux brillants fixés sur les deux hommes vêtus de noir qui l'observaient.

-On dirait une bête... Crois-tu qu'il nous comprenne ? demanda le plus jeune.

-Regarde-le : il porte des vêtements, si lui se prend pour un animal, d'autres ont confectionné ces habits et l'en ont vêtu, répondit l'autre.

Ils s'approchèrent lentement.

-Alors c'est à cela que ressemble un Nyktéron, Père ? demanda Ganymède.

-Si l'on en croit les anciennes comédies, il en a bien l'apparence, répondit Ezraer. Certains, dit-on, se rapprochent trop des animaux, jusqu'à ce que l'instinct des bêtes sauvages se substitue en eux à la raison.

-Il ne ressemble pas à un animal, il n'a même pas leur instinct.

Ils avançaient l'arme au clair, mais le jeune homme ne semblait ressentir aucune peur, et ses yeux n'exprimaient que le néant. Un animal aurait réagi et se serait déjà enfui. Ezraer rengaina sa lourde épée et s'agenouilla devant lui. Le mage prit le visage dans ses mains et le sonda de son regard perçant.

-Que vois-tu ? lui demanda son fils.

-Je vois une blessure, béante. Il est comme le verre quand on l'a brisé. Aucune force au monde ne saurait lui rendre sa forme originelle.

-Sais-tu ce qu'il me rappelle ?

-Les Démoniolèptes ?

Ganymède acquiesca.

-Serait-ce Khthôn qui l'aurait placé sur notre route ?

Ezraer ne répondit pas. Il cherchait au fond des yeux du jeune homme la lueur vacillante qui les habitaient encore, les reflets que les éclats de verre projetaient encore. Il aperçut des étincelles qui se réunirent pour former des lettres enflammées. Khthôn lui avait donné le pouvoir de contrôler ceux que Mégère privait d'âme et de mémoire. Ce message était semblable aux fils d'or que Dynaïe avait trouvés sur le corps de Python, et il put déchiffrer les deux vers que les lettres de feu formaient.

À sa grande surprise, il vit que ce message ne lui était pas inconnu. Il était identique à celui qu'ils avaient déchiffrés sur la pierre du puits dont son frère Python et l'Alektoüs étaient parvenus à s'enfuir. Mais cette fois il put en saisir le sens et le dit à voix haute, comme Dynaïe avait prononcé les mots de la condamnation de Python, d'une voix changée, car ces paroles n'étaient pas celles de mortels :

-Phoïbé n'a plus de maison, plus de laurier divinatoire, plus de source parlante ; même l'eau bavarde s'est évaporée.

-Que dis-tu ?

Ezraer se tourna vers son fils. Il lui adressa, pour la première fois depuis bien longtemps, un sourire complice :

-C'est le sens du message que Dynaïe nous a laissé. Je viens de le comprendre, car cet homme le porte aussi en lui, comme un avertissement. C'est une manière de nous dire : l'Oracle est mort, et ne renaîtra pas.

Sa voix paraissait si inspirée et si sûre que Ganymède ne douta pas de ce que lui disait son père. Il le connaissait assez pour savoir que son regard de mage le trompait rarement. Il demanda seulement :

-Alors c'est elle aussi qui a dépossédé cet homme ?

-Non. Il n'est pas en son pouvoir de puiser l'eau du Léthé. Aucun mortel n'en sera jamais capable. C'est une menace venue d'en haut pour roidir nos cœurs et nous faire renoncer. Elle s'adressait aussi à la magicienne lorsqu'elle a libéré Python, c'est pour cela que nous l'avons trouvée inscrite sur les parois de la grotte de Python. Elle n'a fait que transcrire ce qu'elle avait entendu. Et de même cet homme-pantin est une vision de notre avenir, tel que d'autres le dessinent pour nous. Les Immortels tissent patiemment les fils de notre destinée et attendent l'automne de nos âmes, quand nous nous flétrirons peu à peu, juste avant le long hiver de l'ignorance.

Il se releva en tenant le jeune homme par les épaules. Il souriait toujours et semblait même jubiler.

-Mais cette mise en garde ne s'adresse pas seulement à nous, continua-t-il, mais aussi à tous ceux qui comme nous marcheront sur les traces de l'Oracle.

-Et c'est la perspective d'un si radieux avenir qui te rend si heureux ?

-Certes non, ô mon fils.

Il saisit celui qu'il avait appelé pantin par la gorge et dit :

-Ceux qui ont détruit cet homme n'auraient pas dû le laisser vivre. Car s'il ne peut se souvenir de rien, je puis en revanche remonter jusqu'à eux à travers lui, et sans doute aussi jusqu'à mon frère Python.

Il serra le cou de sa victime et ajouta :

-Il sera un nouveau Démoniolèpte.

Chapitre 6

Ida

Amalthée n'eût jamais pensé qu'on rouvrît un jour la grille des Enfers.

La serrure en était restée fermée depuis si longtemps qu'on avait dû la détruire à coups de marteau pour laisser passer les deux voyageurs venus du monde souterrain. Ils avaient frappé aux barreaux pour avertir la cité de leur présence. Ce n'était pas la première fois que la galerie la plus profonde de la carrière résonnait de ce genre de vacarme. Des monstres blessés venaient parfois y mourir. Mais cette fois des voix humaines s'étaient fait entendre.

La femme était Khthônia comme eux. Plus pâle et d'yeux plus clairs, elle leur ressemblait cependant, hormis le diamant qui semblait incrusté sur son front. L'homme qui l'accompagnait n'avait rien en revanche d'un véritable Khthônia, ni même d'un véritable homme. Amalthée faisait partie des premiers à les avoir vus. Comme tous les autres elle n'avait jamais vu de Khthônia des souterrains, et la lourde grille qui condamnait le Sentier Oblique lui semblait close pour toujours.

Pourtant Ismaros n'avait pas hésité un seul instant avant d'abattre sa lourde masse sur le battant. Nul n'avait pensé alors aux créatures qui allaient pouvoir pénétrer en Ida si la grille était ouverte. La curiosité avait été plus forte que la peur.

La femme avait demandé qui ils étaient et où ils se trouvaient. Amalthée lui avait répondu :

-Tu es dans la carrière de notre cité : Ida. Nous sommes les habitants d'Ida, on nous appelle les Curètes.

-Ida... avait murmuré la femme.

Elle s'était mise à rire, comme si elle était devenue folle. Ce simple nom semblait la combler de joie.

-Ida, Ida, Ida... avait-elle répété. Entends-tu Python ? Ida existe ! Et vous êtes nos frères, vous les Curètes, issus comme nous du sang de Khthôn !

Elle avait alors remarqué les cornes recourbées en spirale qui ornaient la tête de la jeune Amalthée.

-Enfin presque... avait-elle dit en sans cesser de sourire. Les seuls Khthôniaï de la surface n'ont pas pu manquer de croiser leur sang.

L'homme lui était resté placide. Il semblait déjà les connaître, même si personne ne l'avait vu à Ida avant ce jour. Il avait le crâne chauve et cela lui donnait un air violent et malveillant, malgré la beauté de ses traits. Sa peau lui fit aussitôt penser à celle d'un serpent, parce que formée d'écailles. Mais ses yeux d'or fendus d'une pupille noire surtout inquiétèrent tous ceux qui le virent. Pourtant on les laissa entrer en Ida.

Il faisait encore nuit lorsqu'ils sortirent de la carrière. La femme, qui avait dit se nommer Dynaïe, avait levé les bras vers les étoiles et la Lune comme si elle voulait les toucher puis

demandé :

-Jusqu'où cela va-t-il ? N'y a-t-il pas de voûte ?

-Non, il n'y a aucune voûte, avait répondu Amalthée. Depuis la mort du vieil Ouranos le ciel s'est ouvert et ne se refermera plus jamais, c'est pour cela que nous pouvons voir la Lune et le Soleil.

Il avait fallu lui expliquer longuement les mystères du jour et de la nuit, ceux du vent et des forêts, la succession des saisons et le bourgeonnement des arbres. Elle était plus ignorante qu'un enfant. Seule Ida elle-même ne la surprit guère. La cité était bâtie sur les flancs d'une profonde carrière à ciel ouvert, et les mains humaines avaient patiemment aménagé les galeries en maisons et sculpté des escaliers et des terrasses entre la terre et le ciel, entre les Enfers et la surface. Les Curètes étaient particulièrement fiers de leur architecture hybride, mais Dynaïe lui préféra celle des cités souterraines, infiniment plus complexe et plus folle, née d'abord des caprices des Titans prisonniers, puis des inspirations des prêtres.

Ainsi la magicienne, comme l'appelait l'homme-serpent, s'était émerveillée non pas de ce qui étonnait les Nyktéra ou les Océanides, mais de la Nature qui les entourait, donnée, offerte, de ce qu'ils n'avaient pas construit, elle qui venait du monde où presque rien n'existe qui ne soit marqué d'une main mortelle ou immortelle ou qui ne soit le résultat d'un effort ou d'une pensée.

Puis elle s'était évanouie, sans doute épuisée par son voyage. Amalthée l'avait emmenée à sa demeure, sans que l'homme-serpent fit le moindre geste pour l'en empêcher, puis elle l'avait installée dans sa demeure, sur sa couche, près de l'âtre qui était encore chaud. Puis elle avait attendu le matin en restant près d'elle. L'homme lui était parti, en disant seulement qu'il ne tarderait pas à revenir. Il avait pris la direction du maquis qui entourait Ida. Personne n'avait songé à le prévenir de se garder des Satyres ou des Oréades.

Quand Dynaïe se réveilla, le jour commençait à peine à poindre. Les yeux mi-clos et une main sur son front elle reconnut la jeune fille qui avait patiemment répondu à ses questions avant qu'elle ne s'assoupît. Amalthée lui tendit un bol emplit d'un liquide qui ressemblait à du lait de champignons-parleurs, et elle l'appelait du même nom, mais elle lui expliqua qu'il venait d'un animal qu'ils appelaient chèvre.

-Cela vient de mon troupeau, dit-elle en souriant. Bois donc, cela te rendra tes forces.

Le plus étrange à cet instant pour Dynaïe ne fut pas la saveur de ce liquide chaud et onctueux, mais le fait qu'une jeune fille ressemblant en tous points à une Khthônia, hormis ses cornes, lui offrit à boire un produit de la surface. Elle ignorait auparavant qu'Ida se trouvait directement à la surface, ni que les Curètes se trouvaient entre les deux mondes. Bien qu'étant issus du sang de Khthôn et conscients de cette ascendance, ils ne connaissaient pas les Enfers.

Amalthée avait des Khthôniaï le teint bleuté de sa peau, plus sombre cependant, les cheveux blancs comme la pierre calcaire, et surtout les yeux clairs et brillants. Comme elle ses habits étaient taillés dans des peaux, mais ces peaux avaient été prises à d'autres animaux que les reptiles qui hantent les Enfers. Ils savaient écrire aussi : le nom de Khthôn était ciselé sur la lame de la lourde hache à deux tranchants qui était posé près de l'âtre.

-Vous aussi utilisez l'alphabet ? demanda la magicienne, en désignant cette arme que les hommes appelaient alors labrys.

-Il le faut bien, cela nous sert à délimiter les frontières de nos domaines avec le clan nyktéron voisin. Nous utilisons le nom du Titan pour les prévenir qu'ils sont sur nos terres, comme pour renforcer les lames de nos armes. Le nom de Khthôn aux mains profondes plonge ceux de la surface dans une singulière terreur, ils en oublient que nous sommes si

peu nombreux, et croient que de nos galeries chaotiques surgiront des armées sanguinaires pour nous venger s'ils s'attaquent à nous. S'ils savaient vous êtes les premiers enfants de Khthôn que je vois arriver jusqu'à nous !

Dynaïe remarqua alors qu'un enfant était endormi près d'elle, recroquevillé dans la peau d'ours, elle ne voyait de son visage que ses boucles noires.

-C'est ton fils ? demanda Dynaïe.

-Non, c'est celui d'une femme qui me l'a confiée lorsque j'étais encore une enfant.

-Tu me semblais un peu jeune aussi pour avoir un fils de cet âge, et puis ses cheveux ne ressemblent guère aux tiens. Pourquoi te l'a-t-elle confié ?

-Parce qu'elle craignait pour sa vie si elle le gardait avec elle là d'où elle vient.

-Cette femme ne vit pas à Ida ? Est-elle une Océanide ? Son fils ressemble à ce que nos mystères en disent.

Amalthée secoua la tête :

-Non, sa mère est une Immortelle, connue de la cité depuis toujours. Nous l'appelons l'Absente, car elle ne vient que très rarement dans nos murs. Toujours vêtue d'un habit couleur d'azur, elle arrive parfois au coucher du soleil. Elle ne prononce jamais une parole, et ses pieds nus ne font aucun bruit lorsqu'elle marche. On n'entend d'elle que le bruissement de sa tunique de soie. Elle a le teint mat de son fils et les mêmes cheveux noirs, mais nous n'avons jamais vu son visage. Elle nous rend visite depuis la création d'Ida. Ici, entre Nyx, Khthôn et l'Hypérion, nous ne sommes protégés par aucun Titan. L'Absente est celle qui nous soustrait au regard du monde depuis l'ancienne guerre. Une nuit elle m'a confié cet enfant.

-Comment sais-tu qu'il s'agit de son fils ?

-Parce qu'il n'est pas humain, même s'il en a l'air. Il est parfois doué d'une force sur-humaine, répondit la jeune fille en montrant à la magicienne le côté gauche de sa tête.

La corne gauche était plus courte, comme si on en avait cassé la pointe.

-C'est lui qui a fait ça, de ses frêles mains d'enfant, et sans le faire exprès, je le sais. Pourtant le bois de mes cornes est aussi solide que celui de mon père Satyre. On casserait dessus les masses les plus lourdes ou les labrys les mieux affûtés.

-Ton père était un... un quoi ?

-Un Satyre. Les Satyres sont des créatures qui habitent les montagnes autour de nous. Je n'en ai jamais vus moi-même mais les chasseurs en parlent parfois. Ils leur attribuent une peau ocre et de longues cornes recourbées comme celles-ci. Ils disent aussi qu'ils ont les jambes et le torse couverts d'une toison noire comme le charbon. Mais ils doivent être humains eux aussi puisque ma mère a pu s'accoupler avec l'un d'entre eux, même si elle ne m'a guère parlé de mon père.

-Peut-être fut-elle forcée ?

-Non, ma mère était une chasserresse elle ne se serait pas laissée prendre au piège. Je crois qu'elle connaissait les Satyres mieux que quiconque, et qu'au contraire des autres elle les trouvait beaux. C'est de son plein gré qu'elle s'est unie à lui. Ils n'ont guère d'amis sinon. Les Ichteens les haïssent tout particulièrement.

-Les Ichteens ?

-Le clan nocturne qui nous entoure : ce sont les gens du Torrent, on les appelle les Ichteens parce qu'ils se nourrissent surtout de poisson. Je crois qu'ils ont depuis toujours un contentieux avec les Satyres et les considèrent comme des monstres, au même titre que les Oréades.

Elle vit que Dynaïe ne comprenait pas ce mot non plus et anticipa sa question :

-Les Oréades sont pour les montagnes ce qu'Echidna et les siens sont pour le monde souterrain : des Immortelles puissantes et malveillantes. Ce sont des Nymphes, comme les Naïades ou les Dryades, mais au contraire de ces dernières elles n'aiment guère les humains et nous tendent parfois des pièges mortels, comme nos chasseurs prennent des lièvres au collet.

Elle reprit le bol vide des mains de Dynaïe et le posa près de l'âtre. Puis elle saisit le labrys et en aiguisa le fil sur un silex.

-Cela doit te sembler étrange, toi qui as sans doute vécu dans une grande cité khthônia. Jadis nous pouvions être fiers de notre cité, et nous avions plusieurs autres carrières. Aujourd'hui Ida n'est plus qu'un village et nous sommes bien peu nombreux. Chaque hiver plusieurs des nôtres s'éteignent et nos enfants sont fragiles.

-Pas tous, dirait-on.

-Lui c'est différent, répondit la jeune fille en souriant, il ne restera pas à Ida, j'en suis certaine. Une nuit sa mère viendra le reprendre ou il partira de lui-même la rejoindre, pour accomplir ce qu'elle attend de lui. Pendant ce temps Ida se meurt. Certains disent que nous devrions retourner aux Enfers ou nous enfoncer dans la forêt, et cesser de vivre entre deux Titans, le long de la frontière incertaine entre Nyx et Khthôn.

Dynaïe répondit que si les Khthôniaï vivaient à l'abri du danger dans leurs orgueilleuses cités, ils recréaient entre leurs murs des guerres silencieuses et avaient installé une peur d'un nouvel ordre, une peur que même la chaleur humaine ne pouvait effacer.

-Vous les Curètes ne craignez que l'extérieur, la peur vous unit au lieu de vous diviser. Crois-moi, si pénible que soit souvent mon périple, je ne retournerai pour rien au monde en Alekto. Si je meurs ici, cette mort sera la mienne, et non le fruit de querelles intestines.

-C'est pour cela que tu es partie ?

-Entre autres. Parfois j'ai l'impression que je me suis inventé cette errance dans l'unique but de fausser compagnie à leur monde clos, et que l'objet de ma quête n'est qu'un leurre de mon esprit, une spirale qui m'entraîne peu à peu vers la folie.

En disant cela, les yeux de la magicienne étaient étrangement fixes et le diamant sur son front s'était mis à luire faiblement. Sa voix s'était perdue en un chuchotement et elle avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, voilant son visage d'un rideau de longs cheveux blancs, car Amalthée lui avait lavé le visage et les cheveux, et la teinture mégéras était partie. Amalthée n'osa pas lui poser plus de questions à ce sujet. Elle reposa le labrys, s'assit au chevet de son enfant et caressa son front sombre.

-Et qui est l'homme qui t'accompagne ? demanda-t-elle Ce n'est pas un Khthônia.

-Ce n'est plus un Khthônia. Il est né parmi nous mais est issu en réalité de la lignée d'Echidna.

Amalthée sursauta :

-La lignée d'Echidna ! ?

À Ida aussi le nom d'Echidna n'inspirait que la terreur. Amalthée elle-même avait vu un Basileus arracher la main d'un homme qui essayait de l'empêcher de rompre les grilles du Sentier Oblique. Le serpent aveugle avait ensuite dissous le visage du malheureux guerrier par une projection de son venin acide, et il avait fallu le transpercer de six lances pour en venir à bout.

-Ne crains rien, il ne s'attaquera pas à vous, ajouta Dynaïe.

-Alors... Ce sont bien des écailles sur sa peau ? Et ses yeux jaunes...

-Le sang de l'enfant maudite de Khthôn s'est réveillé en lui et le métamorphose peu à peu. Ses yeux d'abord ont changé, puis sa peau s'est couverte d'écailles, c'est ainsi qu'il a perdu ses cheveux. Il s'était caché sous la forme la plus humaine qu'il avait pu endosser.

Mais il ne craint plus personne à présent, et peut laisser sa forme originelle reprendre le dessus.

-Comment toi, une Khthônia, peux-tu voyager en compagnie d'un fils d'Echidna ?

Dynaïe fut tentée de répondre qu'elle n'avait pas le choix, de lui expliquer que Python se nourrissait d'elle et lui volait la plus grande part de son pouvoir, et qu'il la retrouverait où qu'elle s'enfuît, car Khthôn l'avait marquée comme jadis elle avait marqué l'Oracle. Mais elle ne répondit rien et demanda :

-Comment s'appelle ton fils adoptif ?

-Zeus, dit Amalthée en souriant.

†

La route s'étendait au loin entre les collines. Un homme de pierre indiquait la direction de Cnossos de sa main tendue. Il semblait terrorisé. La pierre dont il était fait ne s'était pas érodée comme celle des colonnes renversées de Mallia, et plus surprenant encore, ses pieds étaient plantés en terre et ne reposaient sur aucun socle.

-Un homme pétrifié... murmura Tanaquil. Nous ne sommes sans doute pas très loin de Cnossos, là où règne Méduse, coiffée d'une couronne de serpents.

-Je serais l'un des leurs si Méduse et non Deïno m'avait jugé, dit Tantale.

-Ne veux-tu pas retourner à Mallia avec moi ?

Tantale hocha la tête en signe de dénégation. Il n'invoqua pas son statut de banni mais dit simplement :

-Le monde des Océanides me fait horreur car tu es l'une d'entre eux, et trop de choses me rappelleront ce que tu as oublié. Je ne suis plus un Océanide, la vue de la Mer me rendra fou, car pour moi elle n'existait que pour que tu y plonges, et même l'odeur du sel m'évoquera le goût de ta peau sous mes baisers.

Tanaquil baissa la tête :

-Je te demande pardon.

Elle pleurait sans comprendre pourquoi.

-Ne t'excuse pas. Tu n'y es pour rien. Je resterai dans les forêts du peuple nocturne, comme un de leurs animaux solitaires qui se cachent du Soleil à l'ombre des feuillages des grands arbres. Adieu Tanaquil.

-Adieu Tantale.

Puis il partit sans se retourner. Tanaquil ne dit rien pour le retenir mais le suivit longtemps des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu parmi les oliviers. Puis elle s'assit au pied de l'homme de pierre. Au-dessus d'elle elle voyait sa main qui semblait appeler à l'aide. Fuyait-il le regard de la Gorgone ? Elle essaya d'imaginer les yeux noirs de la Reine de Cnossos le saisissant dans ce geste désespéré et le figeant à jamais dans la terreur.

Elle n'avait pas refait sa natte depuis longtemps et la sueur collait à son visage de longues mèches noires, mais elle n'avait pas envie de les écarter de ses yeux. Une étrange lassitude s'était emparée d'elle lorsque Tantale l'avait laissée seule. La fatigue de longues heures de marche avait d'un seul coup pesé sur ses jambes. Elle passa sa langue sur son genou :

-Il n'a plus le goût de sel dont tu parlais, Tantale. Je n'ai pas nagé depuis trop longtemps.

La route pouvait la ramener à Mallia, mais elle choisit de remonter le vent, car il lui apportait l'odeur enivrante de l'Océan. Elle se releva et se laissa conduire par son nez. Elle ne tarda pas à voir l'horizon lisse et courbe de la Mer. La fille de Téthys sentit alors le corps tumultueux des trois Titans l'appeler dans leurs bras d'écume. Elle se mit à courir

et dévala la pente de la falaise jusqu'à la grève jonchée de coquillages et d'ossements de poissons. Elle ôta d'un geste vif ses sandales et sa courte tunique, puis au grand affolement des crabes se précipita vers les vagues. Le vent était fort et le ressac puissant, elle se jeta au creux d'une haute vague qui semblait se lever comme la gueule d'un monstre.

Cette sensation d'engloutissement, d'embrassement total par l'eau, était l'expression même du lien sacré entre le peuple de la Mer et les Titans qui l'avaient engendré. Son corps regrettait les bras de Tantale, même si son esprit l'avait oublié. L'étreinte de l'onde agitée l'emporta et la ramena lentement à la surface, comme les mains de son amant la réveillaient par une caresse. Le baiser de Téthys lava ses joues des larmes qui y avaient coulé et mêla leur amertume au sel de la Mer toute entière, comme si sa peine se perdait dans l'Océan infini.

Tanaquil la pêcheuse de perle plongea d'un puissant mouvement de tout son corps pour rester sous l'eau, ses yeux grands ouverts sur les jeux de lumière diffractés par les bulles d'air qu'elle avait emportées avec elle et qui se détachaient de son corps en une caresse qui la faisait frissonner.

Elle plongea ses mains dans le sable et nagea si près du fond qu'elle sentit sur ses seins, son ventre et ses cuisses le contact léger des feuilles des algues. Le chagrin que lui avait transmis le désespoir de Tantale, cette peine dont elle ne pouvait même pas comprendre l'origine, tout cela disparut comme si les remous de l'eau avaient libéré son crâne du casque invisible qui l'enserrait. Deïno avait parlé un soir des blessures imaginaires, des armes fantômes qui déchirent sans faire couler le sang, et font naître sous la peau une douleur insidieuse et lancinante. Mais Océan et ses deux sœurs pouvaient briser les liens odieux du malheur et réparer la douleur.

Tanaquil s'enfonça de plus en plus tout en nageant vers le large, car elle voulait laisser au-dessus d'elle la plus grande masse d'eau possible. Elle vit tourner un banc de petits poissons blancs aux nageoires transparentes et essaya de les suivre. Elle les vit s'engouffrer entre des rochers et un éclat lumineux attira son regard, un éclat d'or.

Elle commençait à respirer difficilement, mais elle tendit son bras entre les rochers comme elle l'avait toujours fait pour prendre à la Mer ses multiples trésors. Elle sentit contre sa main un contact froid, lisse et métallique, un objet créé par l'homme. Passant son doigt dans une cavité de l'objet, elle s'en empara et se hâta de rejoindre la surface. Ses poumons commençaient à devenir douloureux et elle avait de plus en plus de mal à contrôler ses gestes. Elle n'avait pas plongé depuis trop longtemps et avait présumé de sa résistance.

Sa tête se mit à bourdonner et elle eut la vision de femmes nocturnes vêtues de noir, comme l'était la prêtresse que les Périodes de Deïno avaient capturée à leur arrivée à terre. Elles se tenaient en haut de la falaise qu'elle avait dû dévaler pour atteindre la grève. Chacune avait deux ailes noires enracinées à son dos. L'une d'elles tenait entre ses mains un objet d'or, celui que Tanaquil tenait en cet instant, et le jeta d'un geste ample dans les flots, si fortement qu'il fut englouti loin du rivage.

Quand elle vit l'objet disparaître, Tanaquil atteignit enfin l'air libre, la vision cessa. Elle reprit d'abord longuement son souffle puis regarda sa prise. C'était un masque, un masque de femme recouvert d'or, sans aucune ouverture pour les yeux ou pour la bouche. Du front partaient trois arcs qui devaient enserrer la tête : malgré les apparences, ce masque avait été fait pour être porté.

Elle était ressortie loin du rivage, et les vagues étaient encore plus fortes. Elle sentit le courant l'emporter au large. Plaçant l'arc central du masque dans les nœuds de sa natte, elle se mit à nager de toute la force de ses bras et de ses jambes pour rejoindre la terre.

C'était un jeu entre elle et la Mer. Depuis qu'elle était enfant elle s'amusait à aller jusqu'au point où elle aurait à lutter contre le courant pour regagner le rivage, comme si Océan et Téthys l'appelaient à eux. Et chaque fois elle était tentée de se laisser emporter jusqu'à leur domaine secret, au centre des Mers.

Cette fois la tentation était plus forte que jamais, mais il y avait ce masque accroché à ses cheveux. Pourquoi des prêtresses nyktéra auraient-elles jeté un tel objet à la Mer, qui n'était pour elles que l'endroit où le monde finit ? Elle nagea plus vigoureusement encore, malgré la fatigue et les vagues qui semblaient la repousser de plus en plus. Elle passa en-dessous des remous pour aller plus vite que le courant, ne sortant la tête de l'eau que pour reprendre sa respiration. Quand elle atteignit enfin l'endroit où elle avait pied, elle s'arrêta pour se reposer un instant, et vit qu'elle n'était plus seule en bas de la falaise.

Venant de l'orient, une troupe de cavaliers avançait le long de la plage, laissant le ressac baigner les fanons de leurs chevaux. Ils étaient Océanides, et portaient sur leurs boucliers l'effigie de Méduse, comme les gens de Mallia. Mais leurs lances étaient plus courtes et portaient au bout de leur hampe des lames recourbées comme le dard d'un frelon, faites pour lacérer plus que pour transpercer.

Sans prendre la peine de se rhabiller, Tanaquil se plaça sur leur chemin. Ceux qui marchaient en premier portaient des casques surmontés d'un cimier de métal, en forme de croissant retourné, et étaient vêtus d'armures faites d'écailles de bronze, comme les plumes d'un oiseau. Les plaques de métal protégeant les joues avaient de fait la forme d'ailes déployées.

Surpris de voir cette femme inconnue sans armes et vêtue de sa seule natte collé à son corps comme un serpent leur barrer la route, ils arrêtaient leurs chevaux, et observèrent l'apparition. Surgie des flots comme une des premières Océanides, celles qui ne quittaient jamais la Mer, elle tenait encore à la main le masque qu'elle avait arraché au sable. Était-elle véritablement une de leurs ancêtres venue leur offrir un présent des Titans, ou simplement les mettre en garde ?

Ils remarquèrent alors les sandales dénouées, la besace et la tunique posés sur un rocher derrière elle, et sourirent de voir que la beauté de la jeune femme les avait à ce point égarés. Mais derrière eux des yeux plus subtils avaient reconnu le masque entre ses mains.

Les cavaliers s'écartèrent alors pour laisser passer une femme en armure, montée sur un cheval à robe noire. Tanaquil crut d'abord qu'elle était vêtue d'un étrange manteau de fer, mais elle comprit très vite qu'il s'agissait en fait d'ailes. Elle ne ressemblait pourtant pas aux prêtresses ailées qu'elle avait vues lorsqu'elle était sous l'eau. Ces ailes n'étaient pas un don des Titans mais une partie d'elle au même titre que ses bras puissants, et elles avaient l'apparence et la dureté du métal. Ses yeux sombres brillaient comme ceux d'un faucon. Son nez droit et ses cheveux qui s'arrêtaient à son cou lui donnaient encore plus un regard d'oiseau de proie.

-Qui es-tu, femme ? demanda-t-elle d'un ton impérieux.

-Je suis Tanaquil, de Mallia.

-Mallia ? N'accompagnes-tu pas la Grèce jusqu'à Cnossos ?

Tanaquil fronça les sourcils :

-Je suis ici par hasard, j'ignorais que Deïno se rendait là-bas. Êtes-vous de Cnossos ?

-Par Céto la créatrice, non ! Nous venons d'Aptère. Je suis Célaëno.

Célaëno la Harpye, Célaëno *sombre comme une nuit d'orage*. Tanaquil prit soudainement conscience qu'elle parlait à l'équivalent de Méduse ou Deïno pour les Océanides d'Aptère.

Trois autres cavalières apparurent derrière Célaëno, chacune vêtue de fer et munie de ces étranges ailes aux plumes plus tranchantes que les glaives les mieux affûtés : Aëlo le

vent furieux, Okypété *au vol rapide* et Podarge *aux pieds vifs*. Les quatre Harpyes étaient les sœurs des Gorgones et des Grées, les protectrices d'Aptère, la troisième cité des enfants de Téthys et d'Océan.

Hormis leurs courtes chevelures noires, elles ne se ressemblaient en rien. Podarge parut à Tanaquil belle comme une toute jeune fille ; la grâce de ses traits et la rondeur de ses bras contrastait avec son habit de métal qui collait à sa peau aussi naturellement qu'une carapace. Ses ailes se trouvaient dans la continuation de ses bras, comme si elle eût été une chauve-souris. Elles étaient animées d'un lent mouvement de pli et de repli et les longues plumes grises ressemblaient à autant de poignards nés sous sous poignet.

Okypété semblait bien plus légère que ses sœurs, elle ne portait ni cnémides, ni bracelets, ni même de sandales. Sa fine armure d'écailles ne protégeait que son buste et ses hanches, et aucune robe ne venait couvrir ses jambes nues qui enserraient les flancs de sa monture aussi sûrement qu'un arceau de fer. Ses ailes étaient plus courtes et plus larges, faites pour un envol puissant et gracieux.

Aëlo portait des gants de cuir et de métal et au bout de ses doigts anormalement longs étaient fixés des griffes de fer plus effilées et tranchantes que celles du Lion. Hormis cela, on ne voyait presque rien de ses ailes ou de son corps car elle était couverte d'une longue cape blanche qui se mêlait à la robe de sa monture. Même son visage était à moitié voilé par un casque sans cimier ni cornes.

Célaëno était la plus inquiétante, malgré ou peut-être à cause du demi-sourire avec lequel elle regardait cette mortelle aux allures de Nymphé. Elle fixait les yeux de la jeune femme, comme si elle allait y trouver le reflet de ceux de la Grée solitaire.

Deïno était une inconnue pour les autres Immortelles. Comment les deux Grées, Enyo et Pemphrédo, avaient pu s'éteindre, ou se fondre en une ? L'arrogance d'une femme mortelle avait-elle pu la conduire jusqu'à leur voler l'immortalité ainsi que leur œil unique, par lequel elles voyaient les secrets du passé et de l'avenir ?

Sans doute le peuple de Mallia avait-il appris à défier les filles de Céto. Et sans doute était-ce également pour cela qu'elle tenait entre ses mains impures le masque du Sphinx. Il eût été facile de tuer cette insolente, mais c'était peut-être un piège que lui tendait Deïno l'inconnue.

Elle s'approcha jusqu'à ce que l'encolure de son cheval fût au niveau de la tête de Tanaquil, puis elle se pencha et posa sa main sur la nuque de la jeune femme. Cette main pesa soudainement si lourd que Tanaquil sentit ses genoux fléchir un instant, mais elle soutint le regard de la Harpye.

-Donne-moi ce masque, ô fille de Mallia, dit l'Immortelle. Il n'est pas fait pour des mains comme les tiennes, si tu le gardes, elles se flétriront comme des fleurs de printemps sous un soleil d'été, comme une algue qu'on tire de la Mer.

-Ce qu'une pêcheuse de perles a trouvé lui appartient, ô Célaëno, répondit Tanaquil.

Tanaquil lui tendit le masque : -À moins que tu ne veuilles me le prendre par la force ?

Cette arrogance était nouvelle. Tanaquil elle-même ne savait pas ce qui la poussait à se conduire de si irrévérencieuse manière. Peut-être était-ce simplement à cause du vide qui la hantait, le malaise poisseux que la pensée de Tantale réveillait sans cesse en elle. Privée d'une partie de sa mémoire, elle jouait à oublier les lois les plus élémentaires. La Harpye perçut ce vide en elle et saisit dans la confusion de sa mémoire mutilée une image parmi les autres, une image que lui suggéra le jeu de l'écume à la surface de l'eau.

Sans dire un mot, Célanéo étendit la main et désigna de son doigt griffu une vague plus haute que les autres. La vague parut suspendue un instant avant de se fracasser sur les rochers, comme ralentie par la volonté de la fille de Céto, et de son mouvement naquit une

forme blanche comme l'écume, comme étaient les premiers chevaux.

-Tu... Tu veux m'offrir une monture en échange ? demanda Tanaquil. Car tu sais que j'ai perdu la mienne dans les forêts nocturnes ?

-Bien plus encore, Tanaquil, répondit la Harpye. Je t'offre une créature qui ne peut naître que lorsque le sang d'une Gorgone est mêlé à l'écume. Euryalé a été tuée par la reine Amazone et ses sœurs ont versé un plein calice de son sang à la Mer, afin de s'assurer de sa renaissance. Regarde ce que ce geste a également créé, c'est cela que je t'offre. Regarde ce qui sort à l'instant de l'écume.

Tanaquil suivit le geste de la Harpye et vit alors un cheval à robe blanche sortir des flots et secouer sa crinière, puis il déploya deux larges ailes plus majestueuses que celles d'une grue blanche pour les sécher au Soleil. Ce n'était ni un mirage ni une illusion, il était là, bien réel, heurtant les rochers de ses sabots noirs, comme s'il n'avait attendu que le signe d'une fille de Céto pour naître enfin. Le sang versé d'Euryalé était devenu une créature immortelle.

-Pégase... murmura la mortelle, fascinée. Ils existent donc ?

-Toujours lorsque l'on verse le sang d'une Gorgone, répondit Céléno. Mais c'est un secret trop bien gardé par Méduse et ses sœurs.

Elle prit alors doucement le masque. Tanaquil ouvrit ses doigts et le lui laissa sans opposer la moindre résistance, absorbée par la contemplation de la créature qui la regardait de ses yeux incandescents comme la braise.

Céléno leva alors le masque vers ses trois sœurs et les quatre Harpyes poussèrent ensemble un cri strident comme celui de cent aigles, un cri de jubilation, auquel les guerriers d'Aptère répondirent par un hurlement plus fort encore.

-Méduse nous devra son trône ! cria Céléno. Enfants d'Aptère, Cnossos marchera désormais à la même hauteur que nous !

Elle ajouta à l'adresse de Tanaquil :

-Sois heureuse toi aussi, fille de Mallia, les trois cités seront trois étoiles également lumineuses. Le temps des peuples nocturnes et infernaux s'achèvera !

Elle lança sa monture au galop, tenant toujours le masque comme un étendard étincelant, suivie par ses sœurs puis par tous les cavaliers qui passèrent autour de Tanaquil en la frôlant de si près qu'elle failli être renversée. Ils eurent bientôt disparu à l'occident derrière une arche naturelle que formait l'un des contreforts de la falaise.

À peine revenue de la peur que cet ouragan lui avait inspiré, elle regarda tout autour d'elle et vit Pégase qui jouait avec les vagues. Elle s'approcha lentement. Quand elle fut près de lui, il la regarda et elle effleura son chanfrein d'une main tremblante. Le monstre se recula vivement et se cabra. Il déploya alors à nouveau ses ailes et prit son envol. Elle le vit disparaître au-delà de la falaise. Pégase était perdu.

Tanaquil regarda sa main vide, puis ferma le poing :

-Célanéo, toute immortelle que tu sois, tu me paieras cette forfaiture.

Elle n'avait plus envie de se laisser emporter par la Mer. Elle se rhabilla et replaça son poignard dans sa ceinture, puis suivit les traces des chevaux d'Aptère d'un pas décidé.

†

Ils étaient si parfaitement immobiles que les Dryades s'étaient approchées pour les regarder dormir. La nuit était froide mais les deux amants n'avaient couvert leurs corps enlacés d'aucune étoffe. Sans doute la chaleur du souffle régulier de leurs deux bouches restées proches dans leur sommeil était-il assez brûlant. Lent et puissant, il soulevait leurs

deux poitrines d'un même mouvement, comme si le même sang circulait entre leurs mains nouées.

Les Dryades se parlèrent sans prononcer le moindre mot, par le simple mouvement de leurs mains gracieuses. L'une s'étonna de voir une Nyktéron dormir pendant la nuit, l'autre parla de leurs deux fronts collés l'un à l'autre et de leurs paupières closes. Le bras de la jeune femme était alangui sur le cou de son amant. Sa main à moitié fermée sur ses cheveux blonds semblait avoir été saisie par le sommeil au milieu d'une caresse. Celle du jeune homme était posée sur la hanche de son amie comme s'il allait l'attirer à lui. Les Nymphes avaient deviné qu'il appartenait au peuple-orphelin, car des guerrières amazones s'étaient souvent aventurées dans les forêts au temps des cités rivales.

Les Nymphes sont parmi les plus discrètes des Immortels. Elles ont le savoir des plus anciens arbres et les yeux des rivières. Les Naïades n'oublient aucun des innombrables visages qui se sont penchés pour s'abreuver à leurs cours d'eau. Elles connaissent les exigences du Roi Cronos. Elles savent également comment l'une d'entre elles fut jadis utilisée par l'Érèbe et ses filles à l'inflexible cruauté.

L'aube approchait, et avec elle justement l'une des Hespérides. Elles qui reculaient toujours, voulurent cette fois rester. Elles attendirent que s'amplifie ce pas qui normalement les faisait fuir. Très vite elles la reconnurent. Fallait-il fuir ? Elle pouvait assécher les sources, flétrir les arbres, ou les embraser par un coup de tonnerre, ou encore les arracher par la force d'un vent violent. Elle pouvait commander à la brume et l'abattre sur la forêt comme un linceuil.

Pourtant les Nymphes attendirent. Elles se trouvaient loin du tombeau de l'Hamadryade, et l'Hespéride n'avait nul droit de les chasser de cette partie de la forêt qui était la leur. Elles restèrent donc auprès des deux dormeurs, et l'Immortelle ne tarda guère à se montrer.

Elle avait les mains vides, sans même une lyre. Elle les leva en signe de paix quand elle vit les Nymphes, et leur fit comprendre qu'elle ne venait ni pour châtier ni pour terrifier les deux Mortels. Elle avança lentement et le cercle des Dryades s'ouvrit pour la laisser passer. Elle contempla d'abord un long moment les deux êtres abandonnés qui pourtant semblaient moins seuls que jamais, leur fragilité ainsi exposée aux dangers de l'aube.

Elle avança sa main et fit tomber une goutte de rosée sur le front de la jeune femme qui s'éveilla, resta immobile un instant puis regarda enfin autour d'elle. Quand elle vit le spectre qui se tenait debout devant eux, nimbé de la brume de l'aube, elle tressaillit et son compagnon s'éveilla également. Ils se redressèrent et cherchèrent chacun une arme, mais l'Immortelle leva à nouveau ses mains transparentes et dit doucement :

-Ne crains rien Persyex, et toi, jeune Amazone, ne crains rien non plus : je ne suis qu'un reflet de moi-même. Je ne saurais vous faire le moindre mal.

-Je te reconnais, dit la Kère d'une voix étrangement calme, c'est toi que j'ai vue parée d'un manteau couleur de sang. C'est toi qui veillais sur la dépouille cette étrange Hamadryade.

-Je ne revêts ces atours que lorsque je désire tuer, répondit l'apparition. Mais aujourd'hui je suis venue te parler, ô Persyex, car mes sœurs suivront bientôt ta trace pour te noyer dans le fleuve de l'oubli ou celui des morts.

-Et qui es-tu ? Gardais-tu en effet le tombeau de l'Hamadryade ?

-Moi et mes sœurs. Je suis Aréthuse, ô Kère, l'aînée des Hespérides.

-Aréthuse ? !

L'Immortelle posa sa main sur les lèvres de Persyex, que ce nom avait soudainement affolée :

-Je n'ai guère de temps, écoute-moi attentivement.

Puis elle dit à l'adresse d'Antinoüs qui ne la voyait qu'à demi, car ses yeux étaient voilés par la brume :

-Écoute-moi toi aussi, fils du peuple-orphelin, car nous fûmes celles qui armèrent les tiens autrefois, afin de les rendre intrépides et ravageurs. Écoutez-moi sans parler, car la lumière du jour me chassera bientôt... J'ai voulu parler à d'autres, je les ai attirés jusqu'au tombeau de cette Hamadryade, que tu as vue toi aussi, mais mes sœurs les ont rattrapés et leur ont fait tout oublier ou perdre la raison. Toi seule t'en rappelles encore, alors que je ne t'ai pas guidée jusqu'à moi. On t'a guidée pourtant...

-Le corbeau... murmura Persyex.

-Oui, le messenger de Nyx. Est-ce le Titan lui-même qui t'a envoyé à moi ?

-Je ne crois pas, ô noble fille de l'Érèbe.

-Qui était-ce alors ?

-La plus jeune des trois Moires m'a dit que j'avais le don de voir ce que je ne pouvais comprendre, ce que je ne devais pas comprendre. J'ignore si ce don m'a permis de saisir un message qui m'était peut-être destiné ou si je l'ai suivi sans que Nyx l'ait souhaité. Il semblait me guider, mais je pense n'avoir été finalement guidée que par moi-même et mon âme trop curieuse.

-Et la simple curiosité suffirait pour traverser les frontières invisibles que les Immortels tracent entre leurs secrets et les Hommes ? Pourquoi nies-tu la force qui est en toi, toi qui vois plus loin que la plupart des Kères ?

Venant d'une Hespéride, un tel compliment était inquiétant, mais Persyex répondit sincèrement :

-De quelle force parles-tu ? Je suis seulement hantée par des visions dont le sens me reste toujours mystérieux, comme cette magnifique Hamadryade. Je ne suis que le jouet d'un esprit rebelle. Je crois que tu me donnes plus d'importance que je n'en ai, ô noble fille de l'orage.

-Crois-tu ? C'est que tu ne connais pas la véritable valeur de tes visions.

Aréthuse eut un sourire que la Kère avait vu sur les visages des cariatides. Elle aussi, ses lèvres semblaient être faites de pierre et teintées par endroits de traces imperceptibles de peinture rouge, elle aussi avait les yeux baissés et les paupières alourdis d'années de servitude, elle non plus n'était pas véritablement immortelle sans doute. Sans avoir les rides des femmes humaines, elle perdait chaque jour un peu de sa beauté.

L'Hespéride s'accroupit alors et prit dans les siennes les mains des deux amants. Sa peau était froide et douce à la fois, comme les galets polis par l'eau des torrents. Elle leur chuchota de sa voix venteuse :

-Savez-vous pourquoi l'Érèbe a créé le cyclone, l'ouragan, le tonnerre et les tempêtes ? C'est lui aussi qui parfois déchire le ventre de notre Mère Gaïa en faisant trembler la terre sous nos pieds. Il est celui qui frappe les Mortels, qui peut détruire leurs maisons, leurs cités, et les exiler loin de leur patrie comme le furent jadis les Océanides. Il est tout ce que les hommes ne sauront jamais dompter. Il est l'instrument de la cruauté du Roi Cronos et ne connaît nulle autre autorité que la sienne. Ce fut lui qui créa celle que ton peuple appelle Demi-Lune, ô Antinoüs, qui est aussi celle que tu crois être une Hamadryade, ô Persyex.

-Tu veux dire... celle dont j'ai vu la dépouille ? demanda la Kère, interdite. C'est elle, Demi-Lune ?

Aréthuse acquiesça. Elle leur raconta comment l'un des Géants s'était fait Nymphé sous la forme de la délicieuse Demi-Lune. Elle leur raconta l'histoire cette Hamadryade unique, de cet arbre qui avait appris à marcher, de l'éternité devenue jeunesse. Elle leur parla de l'étrange jubilation qui s'était emparé de la jeune Immortelle qui apprenait à vivre, jusqu'à

sa rencontre avec les sept filles du Titan Aveugle.

-Nous les Hespérides sommes le bras armé de notre père l'Érèbe et les servantes dévouées du Roi Cronos. Nous savons où puiser l'eau du Léthé qui répand l'oubli, nous savons comment dompter les créatures les plus puissantes, comme le Dragon Ladon ou les industrieux Cyclopes. Nous sommes les tisseuses des filets d'or qui scellent les yeux et les lèvres des insoumis ou simplement de ceux qui pourraient révéler les secrets du Roi Cronos. Nous rencontrâmes Demi-Lune un peu avant l'avènement de l'Oracle de Thémis, ce même Oracle dont nous avons perdu la trace. Elle qui avait à la fois la grâce des Immortels et le charme des femmes humaines, nous la capturâmes pour en faire l'instrument d'Éris et de Némésis, *Discorde et Vengeance*. Guidée par nos paroles, guidée par les chaînes invisibles à laquelle nous l'avions soumise, ce fut elle qui alluma ce brasier de haine qui brûle encore entre les peuples humains. Ce fut par elle que vint le temps des Cités Rivales.

Elle leur raconta comment les Phloïens avaient fait d'elle leur reine, fascinés par son étrange nature, et comment cette nouvelle reine avait convaincu les siens de la nécessité de s'emparer de l'Oracle. En l'entendant parler, Antinoüs se rappela que Penthésilée lui avait parfois parlé de cette créature qu'elle et Demi-Lune avait arrachée des griffes des odieuses Gorgones, mais l'Oracle n'avait guère de valeur pour le peuple-orphelin.

Aréthuse expliqua alors que l'Oracle ne pouvait appartenir à quiconque, qu'il était futile de vouloir l'enfermer, et que ses mots n'avaient de valeur que si elle s'adressait à l'ensemble des mortels. Sans cela sa parole ne devenait qu'un poison pour ceux qui l'écoutaient et n'exprimait plus que l'aigreur des hommes qui ont peur.

Elle leur dit aussi que l'Oracle avait d'abord voyagé parmi les peuples, guidé et protégé seulement par un Immortel issu du sang de Khthôn, que Thémis et Phoïbé avaient choisi.

-Ainsi c'est lui que j'ai vu en rêve, l'enfant armé qui se tenait sur l'escalier menant au gouffre ? demanda Persyex.

-C'est lui qui de tout temps a protégé l'Oracle : Python le gardien, l'enfant rebelle d'Echidna. Mais Demi-Lune l'a dupé et lui a pris celle que les Khthôniaï appellent la Pythie. Nous avons cru le tuer et l'avons laissé pour mort, ce qui fut notre erreur. Plus tard nous eûmes la présence d'esprit de le réduire à l'impuissance, car il ne peut être tué véritablement tant que vit l'Oracle à qui il est indissolublement lié. Sitôt que notre Demi-Lune se fut emparée de l'Oracle, ce rapt éveilla la colère des peuples humains mais aussi leur convoitise. Les Océanides s'unirent tout d'abord pour l'arracher aux Nyktéra et entamèrent ainsi la première guerre. La première brèche fut ouverte, dans laquelle Éris et Némésis s'engouffrèrent, semant haine et violence. À cette époque nous les avions pour alliées, ainsi que les enfants d'Echidna, les frères et les sœurs de Python, trop heureux de nuire aux êtres humains et au dessein de Khthôn et de ses deux sœurs. Parmi ces enfants il y avait Ladon.

-Ladon ? intervint Persyex. Le Dragon ?

-Le Dragon, acquiesça l'Hespéride. Dont la langue acide allait priver l'Oracle à jamais de visage.

Persyex s'efforça de dissimuler le trouble que les paroles d'Aréthuse éveillaient en elle, et même essaya de ne pas penser à ce que Phylira lui avait montré, car même si elle n'était qu'un reflet d'elle-même, la fille de l'Érèbe pouvait certainement lire dans ses pensées.

-Nous avons alors trahi Demi-Lune, continuait Aréthuse. Avec notre aide et celle de Ladon, Méduse, reine des océanides, captura l'Oracle à son tour. Le Sphinx, entre tous les enfants d'Echidna, prétendit avoir le privilège unique de savoir interroger l'Oracle, et l'affubla d'un masque d'or afin que nul ne pût s'émouvoir de la vision du visage mutilé de la prisonnière, mais aussi parce que l'or est le métal du Roi Cronos. Mais Méduse ne put

éteindre le brasier que nous avions allumé. Le destrier furieux d'Éris continua sa course, et bientôt les trois lignées de Téthys se firent une guerre sans merci pour la possession de l'Oracle, que nous attisâmes jusqu'à les conduire à l'anéantissement, jusqu'à ce que leurs cités ne soient plus que ruines.

Aréthuse lâcha les mains des deux jeunes gens.

-Les Océanides avaient alors presque tout perdu, et notamment leurs Immortelles, lorsque Demi-Lune et Penthésilée, guidées par Némésis aux mains ensanglantées, rejetèrent les survivants à la Mer, et reprirent ainsi l'Oracle.

-Comment le souvenir d'une telle guerre a-t-il pu se perdre parmi nous ? demanda Persyex.

-C'est nous qui avons tué son souvenir. C'était facile, car peu de Nyktéra des autres clans y participèrent, bien que Demi-Lune se fût sacrée elle-même Haute-Reine des Nyktéra. Ce fut surtout la guerre des gens du Palais d'Écorce ; ceux-ci ne l'ont pas oubliée tout-à-fait, et les Amazones non plus, sans doute parce qu'ils l'ont mieux connue que quiconque, mais ils ne se rappellent pas ce qui advint bien plus tard, lorsqu'elle se libéra de notre emprise sur elle, lorsque l'Oracle revint finalement aux Khthôniaï.

-Aux Khthôniaï ? s'étonna Persyex.

La Kère savait mieux que quiconque que l'Oracle n'était pas revenu aux Enfers. Aréthuse essayait-elle de la tromper, ou était-ce un piège pour lui faire dire ce qu'elle n'était pas censée savoir, ce à quoi elle s'efforçait de ne même pas penser ? L'Hespéride reprit :

-Après la prise de Cnossos par Demi-Lune et Penthésilée, les Kères ôtèrent à l'Oracle son masque d'or et le jetèrent à la Mer. Quatre guerriers khthôniaï s'étaient joints aux deux reines pour reprendre la Pythie. Une fragile alliance s'était formée entre trois peuples humains. Mais nous étions toujours là, veillant à ce que nulle entente durable ne naquît de cette alliance.

Elle s'adressa alors plus particulièrement à Antinoüs :

-Tu n'étais pas encore né, jeune homme. Les Amazones s'étaient emparées de la plaine de Cnossos, mais le Dragon les en chassa elles aussi, car seules des ruines vides et silencieuses contenteraient le cœur inquiet de notre père. Ce fut le début de votre exil vers la Colchide, avant votre retour, alors que tu n'étais qu'un enfant. Quant aux Nyktéra et aux quatre Khthôniaï, ils regagnèrent l'abri des forêts du pays nocturne, avec l'Oracle qu'ils avaient réussi à garder.

Aréthuse se tourna à nouveau vers Persyex :

-Mais leur répit fut de courte durée. Les quatre Khthôniaï enlevèrent l'Oracle, mais ne retrouvèrent jamais les Enfers.

-Toi et tes sœurs...

-Disons que Ladon nous fut utile une dernière fois. Depuis ce temps le Sentier Oblique est clos. Océanides, Nyktéra et Khthôniaï vivent avec la rancœur d'avoir été dépossédés de l'Oracle. Quant au peuple-orphelin des Amazones, qui n'avait que faire de la Pythie, il lui restait l'amertume de l'exil et le désir farouche de reconquérir la plaine de Cnossos. Ainsi nous étions les seuls vainqueurs de ces guerres successives. Comprends-tu à présent ?

Persyex n'avait pas cessé de regarder Aréthuse tout en l'écoutant. Les yeux de l'Hespéride n'avaient pas le tremblement des yeux humains, ni même le scintillement des étoiles. Ils étaient fixes comme deux pierres enchassées dans son visage et lui renvoyaient l'image de ces multiples guerres, comme deux fenêtres ouvertes sur le passé, sans la moindre émotion.

Qu'est-ce qui pouvait pourtant pousser l'Hespéride à leur dire tout cela, sinon un sentiment de pitié ou de dégoût ?

-Mais deux choses imprévues se sont alors produites, continua Aréthuse, la réapparition

de Python tout d'abord, puis la révolte de Demi-Lune. Python, que nous avions cru mort, a tué Ladon et nous a repris l'Oracle, mais sans la rendre aux hommes. Lorsque nous l'avons retrouvé et réduit à presque rien, il était seul. Nous l'avons marqué à jamais de la condamnation du Roi Cronos, puis rendu à ceux parmi lesquels il était né. La Pythie était perdue pour les hommes, comme nous l'avions souhaité, mais nous a échappé également.

Aréthuse marqua un silence, et se tourna vers Persyex, qui soutint son regard le plus calmement possible. La Kère crut que l'Hespéride allait lui demander comment la Pythie avait pu échapper au regard de Cronos, mais Aréthuse poursuivit, toujours sur le même ton :

-Lorsque l'Oracle a ainsi disparu aux yeux des Immortels et des Mortels, Demi-Lune a cessé de nous obéir. Le savoir que nous lui avions transmis s'est retourné contre nous. Elle commençait à comprendre le jeu dont elle et ses protégés avaient été la victime. Au début elle ne parla que par énigmes, à la manière d'une Kère, puis ses paroles se firent de plus en plus claires et ses accusations plus directes. À sa manière elle devenait un petit Oracle. Alors nous avons repris ce que nous lui avions donné.

Aréthuse referma ses doigts lentement, comme une illustration silencieuse de son discours, et continua :

-Même elle disparue, ses paroles restaient dans les mémoires des Phloïens. C'est pour cela que nous avons préféré que son souvenir s'évanouisse. Penthésilée elle-même ne sait plus rien des jours qui précédèrent la mort de son amie, ni de la manière dont le Roi Cronos abattit le dernier des Géants, entraînant la mort de l'Hamadryade. Depuis nous préservons son tombeau de la vue du peuple nocturne, afin que nul ne s'interroge sur l'histoire de cette Nymphe, et que nulle Kère un peu trop subtile ne pût jamais contempler son visage de bois. Ses lèvres ne sont qu'à demi closes, et les Rêves pourraient entendre sa plainte. Nous l'avons même séparée des autres Nymphes et enlevée au peuple qui l'avait tant adorée.

-Que craigniez-vous donc ? Qu'elle révélât que cette guerre était votre œuvre ? l'interrompit Antinoüs.

-Tu te trompes, jeune homme, répondit l'Immortelle. Cette guerre fut le fait des Hommes ; nous n'avons fait qu'attiser une flamme qui sommeillait, en jouant sur leurs peurs, sur *vos* peurs. Nous avons guidé le Dragon Ladon pour qu'il abatte Cnossos, mais ce fut sur la demande des deux autres cités : Aptère et Mallia. Le souffle de la bête qu'elles invoquèrent les emporta aussi, et ensuite vinrent les Cyclopes, puis Demi-Lune et les Amazones. Cnossos et ses sœurs ennemies furent détruites trois fois, sans que nous ayons eu à souiller nos mains de sang. L'Oracle devait unir les hommes, mais il les a en fait divisés et sa parole s'est perdue.

-Et pourquoi nous racontes-tu cela maintenant ? demanda Persyex.

-Deux Océanides m'ont posé la même question, et je ne sais moi-même si je dois répondre. Je pourrais vous dire seulement que je suis lasse de cultiver la mauvaise herbe du mensonge, et de veiller à la suprématie du Roi Cronos. Mais la véritable raison est toute autre, et c'est un secret de plus, plus grave encore que tout ce que je vous ai déjà révélé. On dit que les Titans ne vieillissent pas, mais aucun roi en revanche n'échappe au temps, fût-il immortel. Le règne de Cronos doit prendre fin, avant qu'il n'entraîne le monde dans sa chute en s'accrochant aux racines de la Terre et aux bras de sa mère Gaïa. Sa peur d'être renversé, comme le fut son père Ouranos, est devenue folie. Il craint même toute vie que son épouse Rhéa engendre, comme autrefois Ouranos craignait les enfants de Gaïa. Veux-tu donc connaître son plus terrible secret ?

-Crois-tu que nous l'oublierons ?

-Je ne sais, ma belle. Je ne sais si mes paroles se perdront ou non. Je ne sais ce que mes

sœurs vindicatives et violentes feront de vous lorsqu'elles sauront que je vous l'ai confié. Je ne sais si elles se contenteront de vous faire tout oublier ou si elles vous puniront de plus cruelle façon.

-Aréthuse, puisque c'est ton nom... Sommes-nous les pions d'un jeu entre toi et tes sœurs ? demanda Antinoüs. Un jeu sinistre pour savoir qui de vous aura le dernier mot ? Ce que tu diras, ce que tu as déjà dit nous condamne, car tes sœurs nous retrouveront.

En prononçant ces mots, Antinoüs soutint le regard froid de l'Hespéride, et ce fut elle qui détourna finalement les yeux.

-Tu as raison, reconnut-elle d'une voix encore plus faible. Cela ressemble à un jeu...

-Alors n'en dis pas plus, ô fille de l'Orage, si ce secret doit nous sacrifier à la rage vengeresse de tes sœurs. Je ne veux pas de ce savoir, qu'en ferais-je une fois mort, mutilé, fou ou amnésique ?

Avait-il lu sans s'en rendre compte dans les yeux d'Aréthuse les destins possibles de ceux que ses sœurs châtiaient ? Quoi qu'il en fût, son refus était sans appel. L'Immortelle se tourna alors vers la Kère :

-Et toi, prêtresse errante ?

Persyex réfléchit un instant puis répondit :

-Je ne crois pas que mes visions cesseront si je renonce à les comprendre. Elles me poursuivront comme autant de démons tenaces. Mais je puis attendre, et apprendre par des chemins détournés, qui peut-être éveilleront moins facilement la méfiance de tes sœurs, ce que tu ne me diras pas maintenant.

Persyex n'avait aucune idée de ce que pourraient être de tels chemins. Mais qu'elle choisît ou non de défier les Hespérides, elle ne voulait à aucun prix impliquer Antinoüs contre son gré. Elle préférait donc refuser, en dépit de sa curiosité. Aréthuse eut alors à nouveau un indéfinissable sourire :

-Tu es véritablement une Kère. Ton art est celui des sentiers invisibles. Puisse ton pied souple ne laisser aucune trace visible aux yeux d'Hestia au crâne chauve comme celui du vautour, ou d'Hesperaëa, celle qui porte la chaîne.

L'Hespéride disparut alors, et les amants virent que jour s'était levé. La lumière du matin jouait avec l'ombre des ramures. Une chouette effraie, éblouie et ensommeillée, se posa sur la branche d'un arbre devant eux, et se réfugia dans le creux où elle avait bâti son nid.

-Mais bien sûr... dit Persyex en pensant à voix haute. Les arbres-mémoire des Marcheurs !

†

Dans Cnossos libérée, l'odeur des charniers s'était enfin dissipée. Les Gorgones avaient prié pour qu'un vent venu de la Mer chasse les nuées pestinentielles s'élevant des bûchers. Tanaquil ne vit de la victoire contre les Amazones que la terre encore gorgée de sang et retournée par les sabots des chevaux, les armes de bronze frappées de l'Aigle de Colchide suspendues aux branches des oliviers et les étoffes écarlates lacérées des tentes du peuple-orphelin. C'étaient dans l'une de ces étoffes que Sthéno la troisième Gorgone avait mis un nourrisson qui avait survécu au massacre, comme on place une pierre dans une fronde, avant de le faire tournoyer au-dessus de sa tête de sa main valide pour le projeter contre un mur.

Dans Cnossos libérée, les trois Gorgones se tenaient assises sur leur trône de pierre, à l'endroit même où elles s'étaient tenues jadis. Méduse avait à nouveau ses deux mains, et on ne voyait nulle trace de son combat avec Penthésilée. Une enfant de dix ans tenait

le rôle d'Euryalé, et restait droite sous le Soleil de midi sur son siège trop grand pour elle, au milieu de l'ancien palestre. Sthéno et Méduse l'avait choisie parmi les enfants de Cnossos pour être l'incarnation suivante de leur sœur défunte. On l'avait vêtue de blanc elle aussi, et placé deux serpents autour de ses bras. Elle ne portait encore aucun voile, car la transfiguration ne s'était pas accomplie. Son visage était encore juvénile, et les écailles qui bientôt recouvriraient sa peau ne se voyaient qu'autour de ses poignets minces, là où les serpents s'étaient enroulés, comme des entraves vivantes.

Elles attendaient les Harpyes et celle qui était devenue l'unique Grée. Les trois lignées océanides avaient marché ensemble sur Cnossos, et celle des Gorgones avait repris la cité pour y accueillir le Concile des Huit Immortelles. Elles n'étaient plus que sept et les neuf cités qu'elles avaient gouvernées n'étaient plus que des ruines méconnaissables.

Une métope rompue en trois morceaux gisait aux pieds des trois Gorgones, sur laquelle on pouvait distinguer les contours de cavaliers lancés au galop, vestige des frises qui s'étaient effondrées au cours des heures sinistres qui avaient précédé l'exil. Les cannelures des deux hautes colonnes du Temple de Téthys étaient toujours brisées à l'endroit où les Nyktéra et les Amazones avaient tendu le câble de fer auquel ils avaient pendu ceux qui s'étaient enfuis trop tard.

Mais le carnage de la reconquête avait vengé l'affront. Comme pour ceux de Mallia, nul parmi les Océanides de Cnossos ne l'avait vue du temps de sa splendeur. Ils étaient jeunes, étrangers à cette terre qu'ils regardaient pourtant comme la leur. Le Concile devait leur donner la légitimité dont ils croyaient avoir besoin pour réaliser leurs rêves.

La vallée de Cnossos était fertile, et ceux qui savaient cultiver le sol avaient commencé à labourer la terre, heureux de la trouver si tendre au socle des charrues. Les enfants revenaient des bois voisins après avoir rempli de fruits gorgés d'eau les casques des Amazones vaincues, car ils avaient été rassemblés après la victoire, comme autant de trophées. Seul le casque de la Reine Penthésilée était resté introuvable.

Les chasseurs avaient capturé des taureaux sauvages. Les familles s'étaient dispersées dans la cité et on avait déjà abattu des arbres pour donner de nouvelles poutres aux demeures effondrées. Ils iraient bientôt au Mont Ida ou au Mont Dicté chercher de nouvelles pierres. Même les nombreux blessés de la bataille contre les Amazones s'étaient mis à l'ouvrage.

Lorsqu'Alceste vit l'ancienne capitale des Océanides du haut des collines qu'il avait franchies à cheval, il la trouva bien différente du spectacle que lui avait offert Mallia. Les ruines étaient les mêmes mais une vie nouvelle les habitait. Les colonnes rouges du palestre où s'affrontaient autrefois les lutteurs nus étaient restées presque toutes debout. Elles lui évoquèrent les artères d'un cœur qui n'avait jamais cessé de battre.

La lignée des Gorgones était puissante et ses enfants étaient nombreux. Les armes amazones suspendues aux arbres étaient un avertissement si net aux ennemis de Cnossos qu'il ne put s'empêcher de songer aux guerres passées, qu'il n'avait pas vécues, mais dont le souvenir s'était transmis d'une génération à l'autre. Il regretta de n'être pas resté auprès des siens.

-Allons Alceste, lui dit Deïno qui le suivait, montée sur une jument noire. Ne cherche pas à nous comparer à eux, le temps des Cités Rivales a heureusement pris fin.

Elle lisait souvent dans ses pensées. Alceste y était tant accoutumé qu'il oubliait parfois de lui parler, comme si les mots étaient devenus entre eux superflus. Cette fois pourtant il répondit à haute voix, peut-être pour que les Périodes l'entendissent aussi :

-Si nous parvenons à reprendre l'Oracle une fois encore, ne crois-tu pas que tout recommencera ? Une nouvelle guerre nous divisera à nouveau et nous affaiblira face aux autres

peuples.

Deïno parvint à sa hauteur et regarda les brasiers qui entouraient Cnossos, puis elle répondit :

-Non, mon ami. Cette fois Méduse sera sans arrogance. Je ne suis ni Enyo ni Pemphrédo, je suis Deïno et ni les Gorgones ni les Harpyes n'oseront me trahir. Sans moi aucune des trois lignées ne serait parvenue jusqu'ici.

Elle fit un large signe du bras, et tous lancèrent leur monture au galop pour dévaler la vallée. Les sabots des chevaux soulevèrent un nuage de poussière qui fut aperçu du Palestre. Méduse était immobile, semblable à ceux qu'elle avait pétrifiés. Elle fit de la main un signe presque imperceptible à ses propres Périodes, qui allèrent à la rencontre des arrivants.

Les guerriers océanides ne portaient pas comme les Amazones de casques à cimier. Ils semblaient porter des masques de métal qui leur entouraient complètement la tête, et l'espace réservé aux yeux était surmonté de ciselures évoquant le pli des paupières ouvertes et de longs sourcils fins, froncés comme sous l'effet de la colère. Leurs boucliers et leurs cnémides étaient tous frappés du visage de Méduse, aussi pour se distinguer d'une lignée à l'autre ils portaient sur le front de leurs casques un symbole distinctif : pour les guerriers de la lignée des Grées c'était un œil sans paupière, éternellement ouvert, pour ceux de la lignée des Gorgones c'était une silhouette de Pégase se cabrant.

Quant aux guerriers des quatre Harpyes, qui tardaient à arriver, ils se reconnaissaient à leurs armures faites de fins anneaux de métal entrelacés, à leurs longues capes noires et à leurs lances courtes. Les Périodes des Gorgones reconnurent tout de suite l'œil unique des Grées et le premier d'entre eux salua Deïno en ces termes :

-Sois la bienvenue, ô noble fille de Céto. La Reine et ses deux sœurs t'attendent.

Ils n'avaient jamais vu Deïno, la troisième des Grées et maintenant la seule. La venue de cette déesse sans visage, voilée dans son manteau sombre, créa tout de suite chez les gens de Cnossos un sourd sentiment de malaise et d'inquiétude. Ils étaient encore fiévreux de l'ardeur du combat, et nombre d'entre eux saisirent la garde de leur glaive ou le manche de leur lance en la voyant traverser les rues de leur ville. Ils la regardèrent avancer jusqu'au Palestre au rythme du pas lent de son cheval sur les dalles surchauffées.

Qu'une Immortelle se voilât la face n'avait rien d'étonnant, mais Deïno était une inconnue et son voile en l'occurrence leur fit l'effet d'une imposture. La longue épée à poignée blanche attachée à sa selle était pour eux un mauvais présage, car les Gorgones ne portaient d'arme qu'en temps de guerre.

Deïno souriait de la peur qu'elle lisait en eux malgré ses yeux meurtris. C'était sa manière de se faire reconnaître, car aucune mortelle n'eût produit un tel effet par sa simple présence. Ce silence anxieux était pour elle une marque de respect, car elle était Deïno, *terrible*.

Lorsqu'elle arriva au Palestre, Méduse lui dit d'une voix impérieuse, mais sans hausser le ton :

-Nul n'entre à cheval dans le Palestre.

C'était une voix de reine, qui n'a nul besoin de crier pour se faire obéir. Deïno mit pied à terre et s'avança vers le trône de Méduse. Ses Périodes restèrent à cheval et abaissèrent leurs lances vers le sol en signe de paix. Deïno tenait de ses mains grises les pans de son manteau sombre qui balayait le sol derrière elle. Elle n'alla pas jusqu'au trône, afin d'obliger Méduse à aller vers elle.

-Autrefois les Grées s'agenouillaient pour me rendre hommage, dit la Reine.

-Autrefois une guerre nous a dressés les uns contre les autres et mené nos cités à leur ruine. Souffre donc que je te rende hommage debout, ô Reine, répondit Deïno.

La Grée repoussa sa capuche et dégraffa son manteau. Elle apparue dans sa robe blanche comme celles des Gorgones, et les reins ceints de l'étoffe rouge que les anciennes Grées avaient portée avant elle. Tous virent les crevasses qui rongeaient sa peau, le bandeau ensanglanté qui recouvrait ses yeux, et sa chevelure livide comme si on l'avait blanchie à la chaux vive.

Sur sa poitrine l'œil unique avalait la lumière de l'Hypérion et la Grée regardait dans toutes les directions à la fois par son intermédiaire. La pierre ronde et noire était la preuve de la légitimité de cette nouvelle Immortelle, car c'était cette même pierre que Méduse avait vu entre les mains d'Enyo et Pemphrédo.

Méduse tendit ses mains ouvertes et Deïno lui donna les siennes. La Reine dit alors de sa voix forte :

-Ma sœur, nous te remercions d'avoir guidé nos navires jusqu'à nos côtes. Chaque jour et chaque nuit nous avons suivi ta voile avant d'apercevoir enfin les falaises de notre Terre. Je t'aimerai mieux que je n'ai su aimer Enyo et Pemphrédo, toi Deïno, la dernière Grée.

Deïno inclina alors la tête pour signifier son allégeance. Méduse avait reconnu Deïno, Deïno avait reconnu Méduse. Elles s'effleurèrent les lèvres en signe de paix, et les Océanides acclamèrent ce baiser d'une seule voix, qu'ils fussent de Cnossos ou de Mallia.

Cette clameur fut interrompue par le cri d'un enfant :

-Les Harpyes !

Tous regardèrent dans la direction qu'il indiquait, et virent en effet la troupe des filles les plus violentes de Céto et de leurs guerriers qui fondait sur eux ventre à terre. Le coursier noir de Célaëno était loin devant les autres et la Harpye tenait un objet brillant dans sa main droite qu'ils ne distinguaient pas encore. Était-ce la lame d'une épée prête à faucher les têtes au passage ?

Même en temps de paix, les Harpyes étaient tristement célèbres parmi tous les Océanides pour leur insatiable soif de violence. C'étaient elles qui jadis enlevaient les enfants nyktéra destinés à être jetés par les Gorgones à la fosse aux serpents, lorsque les Océanides pratiquaient encore des sacrifices à Céto qui se délectait du sang des autres peuples humains. On disait que leur audace ne connaissait aucune borne et qu'elles se plaisaient à faire indifféremment couler le sang des alliés et des ennemis.

Les guerriers se rassemblèrent autour du Palestre et calèrent leurs lances sous leurs pieds pour bloquer une éventuelle charge de leur part. Mais Célaëno arrêta son cheval devant eux et ils virent que ce n'était pas une arme qu'elle brandissait.

-Méduse ! cria la Harpye en s'adressant à la Gorgone par-dessus le rideau de lances qui s'était dressé devant elle. Reine, réjouis-toi ! C'est un jour deux fois radieux pour le peuple d'Océan ! Vois : le masque du Sphinx nous est revenu.

Les Océanides contemplèrent un instant le visage aux traits d'or dans la main de Célaëno. Ces traits façonnés dans l'or, parfaits, androgynes, avaient été ceux de l'Oracle après la première venue du Dragon et l'enlèvement à Demi-Lune de celle que les Phloïens appelaient la Pythie, en hommage à celui qui en était le Gardien. Le souffle corrosif du monstre avait effacé les traits véritables de l'Oracle. Le Sphinx, l'étranger surgi des Enfers, avait pansé ses plaies et placé sur son visage perdu à jamais ce masque d'or qui portait son nom depuis. Nul, pas même les Gorgones, ne savait ce qu'il était advenu de ce masque après que Demi-Lune et les Amazones avaient détruit ce qui restait de Cnossos.

Méduse demanda que l'on abaisse les lances et fit signe à la Harpye de s'approcher. Célaëno déploya ses ailes sombres qui s'ouvrirent dans un bruissement métallique. Elle quitta sa selle en s'envolant puis se posa gracieusement devant Méduse. Toute vêtue d'acier, elle dominait la Reine de la hauteur d'une tête.

Sans lever les yeux vers elle, Méduse saisit le masque qu'elle lui présentait et l'approcha de son propre visage. Sous la patine du sel qui s'était déposé sur sa surface, elle reconnut l'or du masque que le fils de Khthôn avait imposé à l'Oracle défiguré. Mû par sa haine des Khthôniaï, à qui l'Oracle avait d'abord appartenu, il avait rendu sa capture possible en faisant tuer son protecteur Python, bien que celui-ci fût son propre frère, ou sans doute justement à cause de cela.

-Tu dis vrai, ô ma sœur aux ailes de fer, dit la Reine.

Puis elle s'adressa au reste des gens d'Aptère :

-C'est Océan lui-même qui a guidé les pas de vos chevaux. Sois la bienvenue Célanéo, soyez les bienvenues mes sœurs Podarge, Okypété et Aëlo, ainsi que vous tous, fiers guerriers de l'ancienne Aptère.

Alors elle releva les yeux vers Célanéo et captura son regard. Les deux Immortelles se fixèrent ainsi dans les yeux un long moment, puis Méduse abaissa lentement les yeux. La Harpye ne put détacher son regard des yeux de pierre de la Reine et dut plier les genoux à mesure que Méduse baissait les yeux. Lorsqu'enfin la majestueuse et sombre Célanéo fut à genoux devant elle, lorsqu'enfin ce fut la Harpye qui dû lever les yeux vers elle, Méduse posa l'une de ses mains sur son épaule et effleura ses lèvres comme elle l'avait fait avec Deïno.

Tétanisés, les gens de Cnossos regardaient leur Reine dompter ainsi la sinistre guerrière. Ils n'osaient pas l'acclamer, de peur de rompre le charme. Ils virent alors les trois autres Harpyes descendre de cheval d'un bond léger, comme l'avait fait leur sœur. Elles portaient chacune dans leur dos un long labrys, mais le laissèrent à leurs guerriers pour entrer dans le Palestre à la suite de Célanéo.

Les Harpyes saluèrent Deïno et Deïno salua les Harpyes. Méduse confia le masque à la trop jeune Euryalé, et les deux serpents qu'elle portait s'enroulèrent en sifflant autour des attaches d'or de l'objet. Sthéno s'approcha et releva son voile. Son visage était recouvert d'écailles, mais ses traits n'avaient pas la beauté de ceux de Méduse, et tous les Océanides qui ne l'avaient encore jamais vue comprirent pourquoi elle portait ce voile ordinairement.

Si le regard de Méduse pouvait pétrifier, la simple vue de ce visage hideux inspirait aux mortels le désir de tuer la Gorgone ou de s'enfuir. Elle dont le nom signifiait *force* était la gardienne de l'ancien temple de Téthys et c'était elle qui jadis livrait aux serpents ceux que Méduse condamnait à mort. Elle était la fille la plus proche de Céto, et sa laideur n'était pas due à l'irrégularité ou la lourdeur de ses traits, ni à d'affreuses cicatrices, mais aux dents pointues de sa bouche privée de lèvres et à ses yeux immenses sans pupille.

Des prisonniers khthôniaï l'avaient autrefois appelée l'ombre d'Echidna, à cause de son lien au peuple reptile. Mais à l'inverse d'Echidna sa cruauté était froide et mécanique, mue par aucun ressentiment ni aucune colère. Sa force n'était pas dirigée contre les humains mais au contraire accomplissait les plus terribles tâches qui revenaient à ceux-ci : les sacrifices qui garantissaient le sommeil de Céto étendue sur le sol des Mers. C'était elle qui avait fait entrer le Sphinx à Cnossos, et défendu la cité contre le Dragon, et c'était encore elle qui avait donné aux Océanides la force de conquérir les terres arides où ils avaient été exilés.

Méduse fit alors un signe à Euryalé qui se plaça au centre du Palestre, tenant toujours le masque du Sphinx entre ses mains fragiles. Les sept autres Immortelles se rassemblèrent alors en cercle autour de l'enfant. Méduse ôta alors un à un les fines chaînes d'argent autour de son cou à l'exception d'une seule.

-Je suis Méduse, *la Reine*. Je porte les neuf chaînes d'argent des neuf Immortelles d'autrefois. Je suis Reine du peuple né d'Océan, de Téthys et de Céto à jamais endormie, aussi je vous rends à chacune la chaîne qui était vôtre avant le commencement de l'Ère des Cités

Rivales. Qu'elles symbolisent le lien invisible qui nous unit et nous rappelle qu'un collier ne tient que si tous les maillons en sont fermement unis.

Après un instant d'hésitation, elle tendit à Deïno les deux chaînes qui étaient jadis celles des Grées, puis donna à chacune des Harpye et des deux autres Gorgones celle qui lui revenait. Chaque Immortelle reçut le présent en inclinant la tête et porta la chaîne à ses lèvres avant de l'enfiler d'un geste particulièrement lent.

- Souvenez-vous mes sœurs, continua Méduse. Souvenez-vous des longues digues de nos ports, des murs blancs de nos demeures, souvenez-vous de notre splendeur mais oubliez les haines anciennes qui nous ont divisées, avant qu'Éris et Némésis ne s'emparent de nos âmes. Rappelez-vous, chaque lignée possédait jadis trois villes : à Mallia l'orientale appartenaient Hiérapytna, bâtie sur les falaises de la Mer des Songes que nous avons dû traverser, et Manarès blottie à l'ombre des collines, à Aptère l'occidentale revenaient Kydonia, si fière de ses longs navires, et Lissos qui fait face à la Mer d'Afrique. Nous, les Gens de Cnossos, avions Amnisos, notre port, et Lébéna, notre forteresse contre le peuple nocturne, non loin de Gortyne, là où les Kères vont rendre hommage à Nyx et à ses enfants.

Méduse regarda alors les huit Immortelles : une pour Mallia, trois pour Cnossos et quatre pour Aptère. Toutes filles de Céto, elles avaient reconnu Méduse comme la Reine des Océanides. Elles avancèrent alors vers le centre du cercle et saisirent ensemble Euryalé par la taille et les jambes pour l'élever au-dessus de leurs têtes. L'enfant leva le masque du Sphinx vers le ciel et toutes crièrent d'une seule voix la plus précieuse parole de l'Oracle, son plus important secret :

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ

Connais-toi toi-même. La clef de toute sagesse. Cette fois le peuple scanda ces deux mots comme un cri de guerre, les armes levées vers le ciel, à peine lavées du sang des Amazones. Le masque du Sphinx était un signe des Titans. Il reprendraient l'Oracle et lui rendraient son visage d'or fin. Ainsi tenu en hauteur, il reflétait la lumière du Soleil dans toutes les directions, et Tanaquil reconnut cet éclat doré du haut de la colline où les traces des Harpyes l'avaient conduite.

-Est-ce pour cela que nous sommes revenus ? se demanda la jeune femme.

†

Télamon, le plus jeune des fils de Deucalion, ouvrit lentement les yeux. Il se réveillait souvent pendant la journée. Tout le monde dormait, malgré la lumière du jour qui passait par la fenêtre. Son père disait que tant que les rayons du Soleil ne les touchaient pas directement ils n'avaient pas besoin de s'en protéger comme le faisaient les autres Nyktéra. Pourtant son sommeil était souvent troublé lorsque l'Hypérion atteignait ses paupières closes.

Il se redressa sur un coude et regarda autour de lui : tous dormaient en effet, même les deux Khthôniaï. D'Axéa ce n'était guère surprenant, il savait s'adapter à tout. Mais cela le surprit plus de la part de la jeune fille. Elle était parfaitement immobile, couchée sur le flanc dans cette attitude de complet abandon particulière au profond sommeil.

Il remarqua alors que quelque chose bougeait sur son visage. Il crut d'abord à un insecte mais la chose émettait un scintillement bleuté. Il crut d'abord que c'était l'un des ces papillons-lumière qu'Axéa ramenait parfois du monde souterrain et s'approcha pour mieux voir.

Ce n'était pas un insecte, mais une flamme bleue qui avait pris la forme d'une araignée. Son corps avait la taille d'un œil et ses longues pattes qui semblaient chacune d'une longueur différente ressemblaient à de la ficelle incandescente. Elle progressait lentement sur la peau bleue de la Khthônia vers son front. Télamon s'approcha pour la voir de plus près. Elle s'immobilisa d'abord, comme si elle avait senti sa présence, et lorsqu'il étendit la main pour la saisir, elle disparut en se glissant sous le coin de la paupière.

Et ce fut tout. La jeune fille semblait dormir aussi paisiblement. Nulle trace de cet étrange démon.

-Aurais-je rêvé ? se demanda Télamon.

Pourtant non : il était bien réveillé. Avait-il comme les Kères des visions éveillées ? Le beau visage de la jeune fille ne portait aucune marque de cette flamme bleue qui venait de courir sur ses traits. Elle respirait lentement et ses yeux ne s'agitaient pas sous ses paupières : les Khthôniaï ne rêvaient pas ou très rarement leur avait dit Axéa au cours de ses premières visites. Est-ce qu'en lieu de rêves ils avalaient ainsi des démons dans leur sommeil ?

Comme la plupart des Phloïens, Télamon ne connaissait des Khthôniaï que le Voleur, et il songea en observant Maledrin que le peuple de Khthôn n'avait jusqu'alors été pour lui qu'une abstraction, une foule indistincte dans l'ombre d'Axéa. Mais Maledrin était là, si différente de l'unique Khthônia qu'ils connaissaient qu'ils étaient presque forcés de prendre conscience de l'existence d'un peuple tout entier sous leurs pieds, dont ils ne savaient en fait que peu de choses. Axéa ne contredisait jamais les Kères lorsqu'elles parlaient des légendes sur les gens de son peuple. Nombreux étaient ceux qui pensaient qu'il se gardait de démentir de fausses rumeurs de crainte d'avoir à trop parler du monde souterrain.

Le pas d'une belette sur le disque de verre le tira de ses pensées et il se roula dans un coin de la pièce dans sa peau d'ours en maudissant son sommeil trop léger et enviant celui apparemment si profond du peuple sans Lune et sans Soleil.

†

Cela faisait plusieurs jours qu'ils parcouraient cette forêt qui n'en finissait pas. Pourtant Antinoüs ne parvenait toujours pas à s'habituer au froid du matin. Persyex avait bien voulu dormir la nuit comme lui, mais c'était lui qui se réveillait toujours en premier, ankylosé par le froid et claquant des dents. Sous ces immenses ramures l'Hypérion ne pouvait jamais pénétrer tout-à-fait et il ne faisait jamais assez chaud pour lui.

Une martre en équilibre sur une branche au-dessus de lui le regardait de ses yeux brillants. Il sourit en pensant qu'il aimerait avoir lui aussi une telle fourrure. Ses habits trop légers étaient recouverts de fines gouttes de rosée. Ses lèvres tremblaient et des frissons glacés couraient le long de son échine.

Persyex s'éveilla à moitié puis l'attira à elle en ramenant sur lui son manteau noir qui se fit immense pour les protéger tous deux. Le tissu émettait une douce chaleur et les bras tendres de la Kère apaisèrent les tremblements de son corps. Il se rendormit doucement.

Il fut réveillé plus tard par l'odeur de la viande rôtie : Persyex avait relevé ses collets et allumé un feu. Elle lui avait laissé son manteau et ne portait que sa longue tunique, échancrée sur les côtés pour ne pas gêner la marche. Elle était accroupie et offrait au vent ses jambes et ses bras nus. Antinoüs se redressa péniblement. Le Soleil s'était levé depuis plus d'une heure sans doute, mais il faisait à peine moins froid.

-Tu dormais comme un enfant lorsque je suis partie, dit la prêtresse en souriant.

-Tu m'as laissé seul ?

-Juste le temps de relever mes collets et de te trouver ceci.

Elle désigna du menton un sac de peau près du feu.

-Qu'est-ce ?

-Dans ton sommeil je t'ai entendu parler des heureux animaux que la nature avait doté d'une fourrure. Alors en marchant ce matin j'ai cherché un saule pleureur.

-Un saule pleureur ?

C'était une autre énigme sans doute. Persyex oubliait souvent de s'expliquer lorsqu'elle lui parlait, elle omettait les trois quarts de ce qu'elle voulait dire, comme s'il lisait dans ses pensées. Antinoüs s'y était habitué, il suffisait de s'armer de patience, elle finissait toujours par faire l'effort d'être plus explicite.

-Oui, un saule pleureur, répéta-t-elle. Il y en a rarement dans nos forêts. Ils servent de point de repère pour les Chasseurs, et souvent ils enterrent à leur pied de la viande fumée ou des peaux tannées. Je n'ai pas touché aux vivres, mais j'ai trouvé ces vêtements dans ce sac. Ouvre-le, si j'ai bonne mémoire de ton corps, ils devraient être à ta taille.

La Kère avait légèrement rougi en évoquant la connaissance que l'habitude lui avait donnée. Antinoüs sortit du sac des habits de cuir faits pour protéger tout le corps, recouverts de ces lettres qu'il avait vues sur les frontons de Cnossos. Il les rejeta comme s'ils étaient couverts du sang de sa mère :

-Tu veux que je porte ça ! ?

Il n'avait pas élevé la voix pourtant, mais l'accent de colère dans sa voix épouvanta Persyex. L'idée même qu'elle eût pu lui causer du tort ou seulement lui déplaire lui parut insoutenable, si dérisoire que cela fût. Elle lui demanda :

-Qu'y a-t-il ? T'ai-je offensé ?

-Non... Ce sont ces signes, les armes des Océanides en portaient aussi.

Persyex n'y avait même pas songé, elle prit la chemise de cuir et lut à voix haute les mots formés par les lettres noires :

Σφιγμα μακρολογουντα φυλαξασθαι σε κελευω
γης τε Δρακονθ' υιον δολιον κατοπισθεν ιοντα.

Je t'enjoins de prendre garde au Sphinx, qui parle longtemps, et au Dragon, fils de la terre, qui te frappera dans le dos. Persyex ajouta de sa voix qui s'était faite plus douce et plus envoûtante que jamais, sans qu'elle l'eût désiré pourtant :

-Ces lettres sont juste censées protéger celui qui portera ces vêtements, contre deux des enfants de Khthôn l'inférieure. C'est une Kère sans doute qui les a écrites, c'est très commun chez nous. Cela n'a rien avoir avec les Océanides.

Il la regarda avec méfiance. Il ne la croyait pas. Elle se corrigea :

-Bon, c'est vrai.... Si les Océanides les utilisent aussi, il y a forcément un rapport. Je crois que cela vient du fait que l'écriture est comme le feu ou l'Oracle, elle a été donnée à tous les peuples humains. Les lettres n'ont aucune âme en elles-mêmes, le peuple nocturne les utilise, le peuple des Mers également, peut-être nos cousins infernaux les ont-ils apprises eux aussi, du temps où le Sentier Oblique était ouvert. Je ne sais pas... Je ne sais même pas pourquoi une Kère a cru devoir protéger celui qui porterait des habits du Sphinx ou du Dragon. Qui sait ce qu'elle avait vu en rêve ?

Repensant à ce que leur avait révélé Aréthuse, elle dit d'un ton plus confidentiel :

-Peut-être ces habits ont-ils été confectionnés par des compagnons de Demi-Lune, puisqu'elle a été confrontée au Dragon et au Sphinx, si ce que l'Hespéride nous a dit est vrai. Mais je sais que tout ceci n'a rien à voir avec la mort de Penthésilée.

Antinoüs la regarda un moment, comme pour se laisser le temps de reprendre confiance en son amie, puis répondit :

-Ne dis pas que cela n'a rien à voir. Ma mère m'avait raconté que lorsqu'elle et Demi-Lune sont entrées dans Cnossos, elle était déjà ravagée. C'était l'œuvre du Dragon, d'après ce que nous a dit Aréthuse, et pourtant ce sont aussi ces blessures du peuple océanide que ma mère et ses guerrières ont payé de leur vie.

-Ta mère est immortelle.

-Penthésilée est immortelle. Ma mère ne l'était pas.

Persyex détourna le regard. Sans le vouloir elle l'avait ramené à ces douloureux souvenirs. Elle n'avait même pas le goût de se réjouir d'avoir peut-être trouvé une trace de l'aventure de Demi-Lune.

-Mieux vaut que tu t'habilles comme un Nyktéron, Antinoüs, dit-elle d'un ton las. Ces lettres ne te protégeront peut-être pas des créatures souterraines, mais tu as besoin de vêtements plus épais pour te garder du froid.

Antinoüs perçut la tristesse de son amie et, oubliant un moment la sienne, lui dit d'un ton plus gai :

-Et toi ? Tes longs habits noirs sont bien légers, et tu ne parais pas souffrir du froid. Tu es restée presque nue toute la nuit.

Persyex sourit à nouveau :

-Je suis une Kère, ne l'oublie pas. Tant qu'il fait nuit je ne puis avoir ni froid ni faim, et la chaleur que le Titan me procure la nuit me protège durant la journée, à l'inverse des lézards ou des serpents.

-Quand nous t'avons trouvée pourtant, tu n'avais pas l'air d'avoir été ainsi protégée.

-J'avais perdu mes pouvoirs, mon ami. J'avais perdu le sommeil. Ce sont tes caresses qui m'ont rendu l'un et les autres.

Elle s'approcha et colla son dos à son torse, serrant ses mains dans les siennes comme si les bras de son amant étaient une ceinture dont elle voulût ceindre ses reins. Puis elle ferma les yeux et appuya sa nuque contre son épaule.

-C'est pour cela que tu ne dois jamais me quitter, Antinoüs, murmura-t-elle. Sans toi je suis perdue. Sans ta chaleur, sans tes caresses je m'égare et le Titan m'oublie.

-Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

-À moitié seulement.

Elle tourna la tête et unit ses lèvres aux siennes. Il lui rendit son baiser en l'enlaçant plus fortement, puis se mit à rire :

-Alors c'est moi, l'étranger, moi qui nettoyais les armes plutôt que d'apprendre à m'en servir, c'est moi qui protège et guide une intrépide prêtresse de Nyx au cœur des forêts dont je ne connais rien ? et qui sont pourtant son pays depuis toujours ? Et tu voudrais me faire croire un mensonge pareil, aussi transparent que l'eau de vos rivières ?

Persyex éclata elle aussi d'un rire espiègle :

-Tous les prétextes sont bons pour te garder auprès de moi, tu le sais !

S'entendre ainsi rire ensemble dissipa la mélancolie qui les avait séparés. Malgré le froid, malgré la faim, Antinoüs se sentit pour la première fois un peu chez lui dans cette forêt où il n'avait été jusqu'alors qu'un étranger. Il se défit de son étreinte et ramassa les habits qu'il avait jetés à terre. Les peaux avaient été tannées et cousues avec soin, leur contact était doux et chaud. Mais les lettres noires étaient toujours là, indélébiles.

-Persyex, explique-moi.

-Quoi donc ?

-Le sens de chacun de ces signes, ils me feront moins peur.

Persyex prit sa main dans la sienne et la guida successivement sur chaque lettre en lui en disant la valeur. Il put ainsi reconstituer lui-même les deux vers de cette étrange invocation qui devait protéger celui ou celle qui revêtirait ces habits des maléfices des créatures infernales. Les lettres perdirent ainsi leur mystère, et redevinrent de simples traits d'encre sur du cuir. Il y avait une magie sans doute derrière cela, mais guère plus inquiétante que celle des dessins que les Amazones faisaient à la pointe du couteau sur le cuir de leurs selles ou le bois de leurs lances. Il demanda à son amie :

-À ton avis qui a pu enterrer là de semblables habits ? Ils ne paraissent pas avoir souffert du temps.

-Ainsi emballés dans de la peau fumée et enterrés, ils sont protégés de l'usure. Ce peut être n'importe qui et n'importe quand. Cette phrase n'est peut-être elle-même qu'un souvenir, un passage du chant d'une Kère du Palais d'Écorce, une réminiscence de cette époque que les autres Kères semblent avoir oubliée. On peut aussi imaginer que c'est un ancien compagnon de Demi-Lune qui a préféré s'en débarrasser lorsqu'il a compris qu'évoquer le souvenir de cette mystérieuse Reine trop précisément signifiait défier le pouvoir des Hespérides. Il en est peut-être parmi les Phloïens qui ont malgré tout transmis sa mémoire en même temps que la crainte de révéler un tel secret. Invoquer les noms du Sphinx et du Dragon était peut-être déjà sacrilège.

-Alors il aurait voulu préserver ce souvenir par ce moyen ?

-L'écriture est un remède contre l'oubli. L'un de nos plus anciens chants raconte que Thanatos a créé l'écriture pour permettre aux morts d'écrire leurs souvenirs. Un Marcheur que j'ai rencontré m'a parlé des arbres-mémoires, auxquels on accroche des écritures.

-Pourquoi ?

-Elles permettent à ces solitaires d'écouter les disparus et de parler à ceux qui ne sont pas encore nés.

-C'est donc le pouvoir de cette étrange magie...

Il se dévêtit et enfila ces fameux habits. Le contact du cuir était étrangement chaleureux, comme s'il avait gardé le souvenir de la bête qu'il avait protégée. Persyex le regarda faire ; c'était pour elle un spectacle nouveau que de voir un homme aux cheveux si clairs et à la peau plus sombre que celle de n'importe quel Nyktéron porter ainsi les vêtements du peuple nocturne.

-Je ne suis pas habitué à être autant couvert, dit Antinoüs, en fermant maladroitement la fibule qui fermait la chemise.

-Tu es très beau comme ça, répondit Persyex en souriant.

-Tu étais très belle toi aussi lorsque tu marchais nue dans Cnossos comme les femmes de mon peuple. J'imagine qu'à l'inverse tu n'avais pas l'habitude d'être aussi découverte.

Persyex acquiesça en souriant :

-J'y ai pris goût, tu vois, avant je ne quittais presque jamais mon long manteau. Je crois que j'aime quand ton regard se pose sur moi, j'ai la sensation qu'il m'habille.

Elle lui fit signe de s'asseoir près d'elle en attendant que la viande finisse de cuire. Ils regardèrent ensemble les ombres diminuer à mesure que le Soleil se levait. Persyex avait trouvé des grains de poivre sauvage, des coings et des champignons dont elle s'était amusée à farcir l'infortuné lièvre qu'elle avait rôti.

-C'est toujours ainsi que vous accommodez le gibier ? demanda Antinoüs qui s'était hâté d'avaler plusieurs gorgées d'eau après avoir mordu un grain de poivre.

-Je ne crois pas, non, répondit la prêtresse en riant. D'ordinaire je mange les choses telles que la forêt me les offre, il m'arrive souvent de manger la viande crue. Les Chasseurs eux savent préparer des repas délicieux, plus rarement les Kères. C'était toujours ma grande

sœur Euryassa qui me préparait à manger tu sais. Moi je n'ai jamais appris ; on ne perd pas si aisément les habitudes de l'enfance.

Elle crut bon de ne rien ajouter à ce sujet, de crainte de lui rappeler sa propre famille, mais ce fut lui qui l'interrogea. Elle lui raconta alors leur étroite complicité qui la liait à sa sœur, souvent rompue pour toujours se recréer. Elle parla des longues chasses à travers la forêt, et même du danger de la métamorphose en louve, de l'admiration enfantine qu'elle lui vouait dans son enfance, et de la cithare qu'elle lui avait laissée, pour l'assurer de son retour.

Elle en parla plus qu'elle ne l'eût souhaité, mais elle éprouvait de la douceur à lui confier ces souvenirs et ces sentiments de son enfance. Elle qui était réputée si discrète parmi les siens raconta les événements de sa jeunesse tels qu'ils lui revinrent en mémoire, sans rien omettre même de ses pensées les plus secrètes. Elle se rappela aussi des moments que son esprit avait préféré enfermer dans ces régions de l'âme où la honte et la peur défendent au souvenir de pénétrer.

Antinoüs l'écouta attentivement, tout d'abord à cause de ce plaisir unique qu'on peut éprouver à entendre un être cher évoquer les détails les plus dérisoires de son existence, mais aussi par désir d'apprendre. Chaque détail qu'elle racontait contribuer à diminuer sa peur du peuple nocturne et de sa grande forêt. Persyex l'avait vu parmi les siens, mais lui n'avait pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler la vie d'un Nyktéron.

Aux fantasmes que construisent les uns sur les autres les peuples qui se connaissent mal, se substituèrent des images imprécises mais fidèles. Le don de la Kère pour le conte se manifesta d'une façon nouvelle : de même que son art lui avait permis de dépeindre un monde onirique il recréa pour Antinoüs un peu de la vie des gens du Val-aux-Loups.

Elle lui parla également des sept clans du peuple nocturne qui s'étaient jadis partagé la forêt selon des règles dont seules les Kères se souvenaient encore. Elle lui parla des terres argentées d'Hypnos où les Nyktéra de tous les clans se rejoignaient, lorsqu'il leur était donné de rêver. Mais Antinoüs avait toutes les difficultés du monde à comprendre ce que pouvait être un rêve.

-C'est comme un souvenir, tenta d'expliquer Persyex, mais un souvenir de quelque chose qui n'a pas eu véritablement lieu, du moins pas sur cette Terre.

-Comment peut-on se souvenir de quelque chose qui n'a pas eu lieu ? demanda Antinoüs.

Persyex réfléchit un instant, puis traça avec une branche morte dans la poussière une forme évoquant une arche de pierre, puis elle raconta :

-Au-delà des montagnes que l'on peut voir au sud se trouve une vallée sacrée que les Nyktéra appellent Gortyne. Elle se trouve sur le territoire du Clan de la Terre des Effraies, mais Gortyne n'appartient à aucun clan en particulier, car sur cette vallée a été autrefois construite la Porte Étroite. Cela ressemble à une simple arche de pierre mais c'est en réalité un seuil qui peut conduire sur les terres lointaines de Nyx. Lorsque nous rêvons... c'est comme si notre âme franchissait ce seuil invisible. Au réveil, nous l'avons franchi à nouveau et c'est sur la chair de notre mère Gaïa que nous nous éveillons, mais une partie de nous a voyagé par-delà cette Porte Étroite.

-Pourquoi avoir construit cette porte, s'il vous suffit de rêver pour la franchir ?

-Les premières Kères étaient des Immortelles. Lorsqu'elles ont décidé d'enseigner leur art à certaines des femmes nyktéra, elles ont dû leur *apprendre à rêver*. Elles ont commencé par créer cette porte entre la Terre et la Lune, pour entraîner leurs premières élèves dans leur monde, qui ne savaient pas encore la franchir par le rêve. Les clans n'existaient alors pas encore. C'est pour cela que Gortyne est demeuré un lieu sacré pour toutes les Kères, mais aussi pour le peuple nocturne dans son ensemble.

Persyex effaça son dessin de la main et continua :

-Mais les premières Kères étaient aussi les compagnes de Thanatos, la fille aînée de Nyx. La Mort était jeune alors, et le royaume de Nyx n'avait pas encore été partagé entre Hypnos, Moros, Thanatos et ses autres enfants. Aujourd'hui Gortyne n'est plus qu'un symbole, car elle ne conduit plus guère qu'aux terres de cristal de Thanatos, et seuls les morts franchissent encore la Porte Étroite, guidés par Charon et les Eshkataï.

Songeant qu'elle aussi avait accompli ce singulier voyage, Persyex se tut un instant. Mais elle préféra changer de sujet en lui racontant ce qu'elle savait du Clan voisin des Mellifères. Ils passèrent ainsi les premières heures du jour à parler. Lorsque l'air se fut suffisamment réchauffé, Persyex éteignit le feu, le recouvrit d'humus, chassa de la main les feuilles qui s'étaient accrochées à son manteau, puis l'enfila d'un large geste circulaire. Puis ils ramassèrent leur bagage et se remirent en route.

Antinoüs avait enfin les jambes protégées contre les épines des buissons et la marche lui parut beaucoup plus aisée que les jours précédents. Depuis qu'ils étaient en forêt il avait perdu le compte des jours. Persyex lui avait promis de l'emmener avec elle jusqu'aux terres de son clan, mais il lui semblait que cette forêt n'en finirait jamais de dérouler devant eux ses sentiers tortueux que la Kère était seule à voir.

C'était toujours elle qui ouvrait la marche, de son pas sûr et silencieux. Parfois elle se retournait vers lui pour l'encourager d'un sourire ou en lui tendant la main. Antinoüs la suivait comme on suit la lumière ou la chaleur lorsqu'on est perdu dans un brouillard d'hiver.

Comme chaque jour, ils marchèrent ainsi toute la journée, sans échanger le moindre mot. Persyex semblait écouter la forêt, et décider de son itinéraire en fonction des signes qu'elle recevait. Elle épiait les corbeaux, les éperviers, les renards, les fouines, les chats... Parfois l'un de ces animaux allait à elle de lui-même et elle s'arrêtait pour communiquer avec lui par des gestes étranges, très lents, auxquels les bêtes répondaient par des attitudes.

Lorsque la fin de l'après-midi fut venue, elle laissa ainsi une chévêche se poser sur la main, et blesser légèrement ses doigts de ses petites serres, puis elle sortit de sa besace un morceau de viande crue qu'elle avait gardé, et le tendit au bec crochu du rapace qui s'en empara d'un geste vif et l'avalait aussitôt tout en surveillant Antinoüs de ses yeux jaunes.

-Que fais-tu ? murmura le jeune homme à l'intention de son amie.

-Les chouettes sont les plus sages des animaux, répondit Persyex. Elles sont comme les corbeaux, aussi subtiles et savantes, mais elles ne sont pas les messagers de Nyx, du moins pas ici. En rencontrer une avant le crépuscule est un présage favorable. Elle me renseignera mieux que quiconque sur ce que je cherche. Sans ces petits oracles comment pourrais-je espérer trouver un arbre en particulier dans la forêt ? Ils sont bien plus bavards à leur manière que les Dryades qui ne savent pas parler.

Il ne dit rien sur le moment et attendit qu'elle rendît l'oiseau à sa chasse, mais il lui demanda plus tard, alors qu'ils descendaient une pente aiguë :

-Me diras-tu où nous allons véritablement, Persyex ? Je ne crois pas que le Val-aux-Loups soit si loin.

Persyex s'arrêta et, se tenant à la branche d'un arbre penché, se retourna vers lui :

-Nous y allons pourtant, mais pas par la route la plus courte, je le concède.

Tout en continuant à avancer, elle lui expliqua qu'ils longeaient la frontière entre le pays nocturne et les plaines. Ils finiraient ainsi forcément par entrer dans une Marche des terres du clan le plus proche.

-Je crois que ce sont justement les terres du Palais d'Écorce dans lesquelles nous nous trouvons, dit-elle. Cela je le saurai bientôt. Et lorsque nous serons dans une de leurs

Marches, nous pourrions trouver un de ces arbres-mémoires dont je t'ai parlé.

-Pourquoi cherches-tu à comprendre ce qu'Aréthuse nous a suggéré ? répondit le jeune homme. C'est peut-être un piège qu'elle te tend : elle a déjà voulu te tuer, elle l'a reconnu ! Alors pourquoi ?

Persyex s'arrêta, se retourna vers lui comme si elle allait lui répondre, mais put seulement dire :

-Je... Je ne sais pas, c'est différent...

Puis elle reprit sa marche, tandis qu'Antinoüs, toujours immobile, lui dit :

-Est-ce parce que tu as la funeste habitude de croire à tes visions ?

La prêtresse s'arrêta à nouveau, et répliqua avec humeur :

-Et toi Antinoüs, pourquoi me suis-tu ? Est-ce parce que tu as la funeste habitude d'obéir ?

Ils se mesurèrent un instant du regard, blessés l'un et l'autre, l'un par l'autre. Persyex dit d'une voix qu'elle n'arrivait pas à rendre agressive :

-Pars, si tu veux...

Elle ne put continuer tout de suite. Les mots s'étaient perdus, peut-être au coin de ses yeux où perlait une larme. Elle se reprit et dit calmement :

-Tu as raison, Antinoüs. Je crois que je voulais partager avec toi ce voyage, puisque j'ai partagé avec toi cette vision. Mais rien ne t'y oblige.

Elle ôta de son poignet droit la lanière qui y était enroulée. Une petite lame d'argent en forme de croissant de Lune apparut alors, qui était caché contre son poulx par les fils de cuir. Elle la lui tendit :

-Tiens, cela te protégera lorsque tu rencontreras des Marcheurs, ils sauront que tu es l'ami d'une Kère. Je suis certaine que tu t'entendras avec ceux que tu rencontreras. C'est un sélénis : chaque Kère en possède un à son poignet, près de là où on entend le cœur battre.

Sans prendre le talisman, Antinoüs répondit :

-Je n'ai pas dit cela pour moi, mon amie. Il est vrai que j'ai souvent obéi, mais je ne t'obéirai jamais Persyex. Tu m'es trop chère pour que je m'humilie vis-à-vis de toi. Je te suis parce que tel est mon désir, et si tu comptes poursuivre tes recherches au mépris du danger, je te suivrai. Je voulais seulement savoir où nous allions vraiment.

Persyex baissa les yeux :

-Je ne le sais pas moi-même en réalité. Je vais au hasard, sans savoir vraiment ce que je cherche au juste. Mais, comme je l'ai dit à Aréthuse, je ne cesserai pas de chercher. Phylira, une ancienne Kère, m'a dit dans un rêve que je ne me satisferai jamais de demi-vérités, que mon insatiable curiosité me conduira là où tout m'interdirait de me rendre. Je pourrais choisir d'oublier, mais je sais que je ne le ferai jamais. Au contraire je m'efforce de tout retenir. On dit que les souvenirs sont comme des lettres écrites sur le sable, que l'eau ou le vent ont tôt fait d'effacer. Moi j'essaie de les graver dans la pierre, peut-être aussi parce que je crains de t'oublier toi aussi...

Elle versa une larme.

-Pourquoi dis-tu cela ? lui demanda Antinoüs.

-C'est à cause d'un rêve, d'une vision que j'ai eue après l'apparition d'Aréthuse. J'ai vu un jeune Océanide de Mallia, celui qui m'apportait à manger chaque soir lorsque j'étais leur prisonnière. J'ai ressenti sa douleur si fortement...

Pour la première fois elle ne put trouver les mots pour expliquer ce qu'elle avait vu. Elle était rendue muette par la simple idée qu'elle pût infliger ou subir une souffrance semblable

à celle que Tantale ressentait et qu'elle avait partagée par l'intermédiaire de son rêve, si Hestia les rattrapait, elle et Antinoüs. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

-Je te demande pardon, Antinoüs, murmura-t-elle. Je crois que j'aurais dit n'importe quoi pour te blesser.

-Tu n'avais pas tort, fille des forêts. J'aurais pu te suivre comme j'ai toujours suivi Penthésilée. Je n'ai pas été habitué à choisir, à prendre des décisions. J'appartenais aux guerrières, comme si j'étais un de leurs chevaux. Quand je t'ai vue inconsciente dans la tente de ma mère et qu'elle m'a ordonné de prendre soin de toi, j'ai d'abord souhaité t'appartenir.

Persyex eut un haut-le-corps tant cette idée lui parut saugrenue. Antinoüs ajouta en riant :

-Ne l'as-tu pas dit toi-même : 'On ne perd pas si aisément les habitudes de l'enfance.'

La Kère rit elle aussi et ajouta, en lui prenant le menton :

-Tu peux y renoncer ! Je ne donnerais pas même une patte de lapin pour avoir un esclave aussi impertinent. Sois heureux de n'être plus à vendre !

Antinoüs prit la main de son amie et la posa sur son front :

-Je n'étais conscient de rien tu sais, je ne pensais même pas être vraiment humilié ou réduit à l'état d'esclave. Tout me paraissait normal, jusqu'à ce que je t'entende parler, parce que ta voix est magique, envoûtante. Il y avait des chaînes dans ma tête, c'est toi qui m'a donné envie de les rompre, peut-être aussi à cause de la manière dont tu m'as regardé, lorsque tu m'as demandé de dormir auprès de toi.

-Pourquoi ? Aucune femme de ton peuple ne t'avait regardé ainsi auparavant ? Ne s'aiment-elles donc qu'entre elles ?

-Non... Mais je crois que pour elles s'attarder dans les bras d'un homme c'est faire preuve de faiblesse. Il est arrivé que certaines d'entre elles m'invitent à les rejoindre pour la nuit, mais cela n'avait rien à voir.

-Tu étais contraint ?

-Non, j'étais le fils de Penthésilée, aucune ne m'aurait forcé. Mais j'acceptais toujours dans l'espoir d'être un peu plus pour l'une d'entre elles au moins. Je crois que certaines m'ont aimé à leur manière, sans jamais m'accorder la valeur d'un être à part entière. Je ne puis te comparer à elles, comme toi tu peux sans doute me comparer aux hommes que tu as connus.

Elle haussa les épaules et se colla à lui de manière à avoir sa bouche tout près de son oreille :

-Avant, comparer était un jeu, mais toi je puis difficilement te comparer aux amants que j'ai eus. Tout est semblable et pourtant tout est différent. Au lieu de me lasser de nos étreintes je me laisse emporter au contraire de plus en plus, et le moindre de tes baisers peut à tout instant être aussi savoureux que le premier que nous avons échangé, dans l'eau de la rivière.

Ils restèrent un long moment ainsi, sans rien ajouter, puis elle prit sa main et ils recommencèrent la descente de la pente. Ils débouchèrent devant un ravin où coulait une rivière. Elle lui montra comment il fallait se laisser glisser jusqu'à l'eau.

De larges rochers plats se trouvaient en contrebas. Une loutre avait laissés ses petits sur l'un d'entre eux. Ils la virent bientôt surgir hors de l'eau, un poisson aux écailles d'argent dans sa mâchoire. Persyex s'assit en tailleur sur un rocher voisin le plus silencieusement possible, faisant signe à Antinoüs de l'imiter et de se tenir le plus tranquille possible.

Elle plongea sa main dans l'eau et la remua en spirale d'un mouvement lent et régulier. Antinoüs remarqua alors un remous en surface qui s'approchait d'elle, puis deux yeux noirs apparaître tout près de la main de la Kère. La loutre accrocha ses pattes griffues au bras

blanc de Persyex en léchant sa peau pour la reconnaître, puis elle replongea et réapparut un peu plus tard avec un nouveau poisson frétilant dans sa gueule. Persyex le saisit par une ouïe avec la pointe de sa dague puis l'immobilisa de son autre main, en attendant qu'il étouffe. La loutre quant à elle s'en alla aussitôt rejoindre ses petits.

-Comment arrives-tu à te faire si facilement obéir ? demanda Antinoüs, qui n'en revenait toujours pas.

-Justement parce que je ne me fais pas *obéir* d'eux, répondit Persyex en vidant le poisson. C'est un échange, un troc si tu préfères. En échange de cette nourriture je lui ai dit qu'un brochet se trouvait non loin d'ici plus en aval, et qu'elle devait surveiller sa progéniture avec plus de vigilance que d'ordinaire.

-Mais comment peux-tu savoir une chose pareille ? C'est cela être une Kère ?

-C'est aussi cela, oui. Tiens.

Elle lui tendit une lamelle de chair crue blanche qu'elle venait de découper. Antinoüs fut surpris de la sentir fondre si aisément dans sa bouche.

Quand ils furent restaurés la nuit était déjà tombée et la lumière d'une Lune pleine éclairait les berges de la rivière et les couleurs des quelques arbustes qui étaient encore en fleur. Persyex se leva alors et regarda vers l'aval comme si elle cherchait à distinguer quelque chose en particulier, puis elle tendit le doigt vers un point de la rive opposée et dit :

-Regarde : la chévêche n'a pas menti.

Antinoüs n'avait pas une aussi bonne vision nocturne qu'elle, mais il distingua ce qu'elle désignait. C'était un arbre penché vers l'eau, dont certaines branches avaient été dénudées et auxquelles pendaient d'étranges harpes éoliennes que le vent faisait chanter doucement.

-Qu'est-ce ?

-C'est un arbre-borne, il nous indique que nous sommes à la frontière des terres d'un clan. La rivière doit marquer la limite. Viens !

Ils remontèrent un peu en amont jusqu'à un gué qui leur permit de traverser à pied sec. Quand ils arrivèrent Antinoüs remarqua que les bâtonnets étaient couverts de lettres gravées sur leur surface eux aussi. Persyex prit l'un des bâtonnets et commença à lire. Cette borne devait être ancienne, et les lettres étaient presque effacées.

-Où sommes-nous alors ? demanda Antinoüs.

Persyex releva la tête, enchantée :

-Nous y sommes : ce sont les Marches du Palais d'Écorce ! Comme je le pensais les terres des Phloïens se trouvent près de la plaine, forcément non loin de Cnossos puisqu'il y a eu de nombreux conflits entre eux et Méduse. Ce qu'Aréthuse ne nous a pas dit, un de leurs arbres-mémoire nous le révélera sans doute.

-Nous sommes encore près de Cnossos ? Comment fais-tu pour te diriger ainsi ? Toujours les animaux ?

-Non, ils ne connaissent rien en dehors de la forêt, et Cnossos ne leur dirait rien. Ils peuvent t'aider à trouver quelque chose, comme un cours d'eau ou un arbre, mais pour me diriger, je regarde les étoiles, la nuit venue.

-Les étoiles ?

-Oui, les étoiles, les filles de la Lune... Certaines sont immobiles et peuvent servir à nous diriger.

Antinoüs leva les yeux et regarda ce qu'il voyait de la voûte céleste entre les cimes des arbres de part et d'autre de la rivière :

-Immobiles ? Mais ne le sont-elles pas toutes ?

Persyex prit sa main et en désigna une :

-Tu vois celle-là ? En hiver elle est ailleurs. Certaines voyagent, mais d'autres ne bougent jamais. Elles sont comme des flambeaux immobiles qui nous guident fidèlement, et que seuls les nuages peuvent soustraire à notre regard. Chacune a son nom, puisque ce sont des Immortelles. Elles inspirent l'intelligence et l'imagination par leur scintillement ininterrompu, et n'exigent en retour que l'attention de notre regard. Ce sont les plus douces des Immortels. Elles n'ont pas l'orgueil de l'Hypérion qu'on ne peut regarder ni l'humeur changeante de la Lune, et pourtant elles aussi nous illuminent de leur radiance.

Elle en désigna plusieurs par leurs noms et en l'écoutant Antinoüs ne put s'empêcher de sourire : que le peuple nocturne prit la peine de donner des noms aussi précis à des Immortelles si lointaines lui semblait ne procéder que d'une jolie et inutile élégance, comme le caprice de prêtresses trop inventives, ou comme le jeu d'enfants essayant d'attribuer une silhouette aux nuages.

Les Nyktéra écrivaient sur le bois des arbres et donnaient une histoire aux lointaines torches du ciel nocturne. Au contraire du peuple nomade dont il était issu, les enfants de Nyx s'étaient appropriés leurs forêts et leurs nuits. Ils s'étaient créés ces racines que dédaignaient les Amazones et en tiraient une partie de leur force. Même pour une errante comme Persyex ces racines invisibles l'aidaient à résister contre l'adversité.

Antinoüs lui ne parcourrait jamais le monde qu'en intrus. Il s'était toujours senti étranger à l'intérieur de son propre clan, même dans les froides montagnes de Colchide. S'il avait quitté les Amazones de sa propre volonté peut-être aurait-il pu se façonner une identité nouvelle. Mais après avoir été témoin du massacre de Cnossos il savait qu'il resterait à jamais Amazone, justement parce qu'il était l'unique survivant des siens. Le sang versé l'avait plus lié à son clan que sa vie passée.

Mais Antinoüs ne songea cette nuit-là qu'à écouter la Kère partager avec lui son étrange savoir de l'ineffable. Si dérisoire que fussent les noms des étoiles, c'était de ses lèvres qu'il les apprenait.

†

Ezraer tenait entre ses mains la tête tranchée du jeune homme qui gisait à ses pieds. Il regardait dans les yeux morts l'âme se débattre. Il la sentait affolée, terrorisée. Sa lourde épée était fichée dans le sol, à travers le corps mutilé du Nyktéron qui avait eu la mauvaise idée de reconnaître le Démoniolèpte. Ezraer pouvait lire dans ce regard inerte qu'ils étaient tous deux Marcheurs autrefois, bien qu'issus de clans différents.

Ganymède rompit soudainement la concentration de son père :

-Père, je vois une femme ailée, vêtue de noir. Elle est du sang de Nyx, mais ne paraît pas mortelle, ou du moins *plus* mortelle.

Ezraer regarda son épée : les serpents de la garde de platine s'animèrent à nouveau et sifflèrent d'inquiètes mises en garde. Bien que moins perceptif que son fils, il sentit lui aussi sa présence. Il vit surtout l'ombre des grandes ailes noires et l'éclat de la lame qu'elle tenait dans sa main livide. Elle venait chercher cette âme, et ne la lui laisserait pas.

Phylira l'Eskhatê, quant à elle, regardait les deux sorciers Khthôniaï. Elle percevait en Ezraer un lien obscur avec l'Oracle, mais si ténu qu'il ne se maintenait que par le désir de cet homme. Le plus jeune avait peur d'elle, il conseillait à son père de relâcher l'âme que sa magie infernale retenait prisonnière. Mais l'autre, peut-être parce qu'il la percevait moins distinctement, hésitait à rendre cette âme.

Il n'ignorait certainement pas qu'elle était la servante de Thanatos, mais l'idée de défier la Mort semblait éveiller plus d'arrogance en lui que de terreur. Ses yeux bleus enchassés

dans ses traits émaciés ne semblaient craindre qu'une lumière trop intense, mais il ne ressentait aucun vertige à voir l'abîme s'ouvrir sous ses pieds. Sans doute le cherchait-il même, comme Persyex l'errante.

-Père ! s'exclama Ganymède.

Au contraire d'Ezraer, il voyait très nettement l'Eskhatê lever son arme pour trancher les poignets de son père, et sa chevelure écarlate lui semblait déjà teintée du sang qu'elle s'apprêtait à faire jaillir.

-Père, répéta-t-il, nous sommes trop loin du Styx ! Si tu meurs ici, je ne pourrai pas te ramener dans le monde souterrain.

Il ne savait pas que la lame de l'Eskhatê faisait de celui qu'elle tuait un lamentable spectre, une âme à jamais brisée à qui aucun rituel funéraire ne serait jamais du moindre recours. Ezraer le devina en revanche. Il reposa la tête doucement sur le sol et libéra de son épée le cadavre pourfendu du malheureux Marcheur, puis fit un pas en retrait.

-Le peuple nocturne surveille mieux ses morts que nous le faisons, dit-il à mi-voix, autant à l'attention de Phylira que de son fils.

Un vent glacé se leva soudain pour retomber aussitôt, puis ils ne virent plus rien que le cadavre de leur victime. À la faveur de la nuit, l'apparition s'était faite à nouveau invisible. Seul le Démonioltèpte la suivit du regard, mais aucun des deux sorciers ne le remarqua. Ganymède rompit le silence le premier :

-Qu'as-tu appris père ?

-Que la trace de l'enchantement de Survivante conduit à une sorte de ville nyktéron qu'ils appellent le Palais d'Écorce, et à l'autre Alektoüs. Elles cherchent la même chose, donc en en suivant une, nous retrouverons sans doute l'autre.

-L'autre Alektoüs... La guerrière ?

-Oui. J'aurais dû me douter que Survivante ne laisserait pas sa servante s'enfuir si facilement et la poursuivrait d'un de ces sinistres enchantements dont elle a le secret. Elle n'avait sans doute pas prévu qu'elle nous guiderait malgré elle par la même occasion. Cette guerrière sera bientôt à nous. Mais il nous faudra faire vite, avant que les Nyktéra ne sachent qui a tué l'un de leurs Marcheurs.

Il se retrouva vers le Déminioltèpte qui regardait à nouveau dans le vide :

-Ainsi tu t'appelais Elias Mellifère, c'est un beau nom. Mais cela n'évoque rien en toi, n'est-ce pas ? Elias Mellifère.

Il voulait vérifier que sa créature était entièrement sous son pouvoir, que la forteresse qu'il avait bâtie autour de sa victime ne présentait aucune brèche par laquelle un souvenir de sa vie d'antan eût pu s'infiltrer. Il voulait s'assurer que son pantin ne pouvait plus rien apprendre, et ne risquait pas de lui échapper au plus mauvais moment. Il constata avec satisfaction que la mémoire d'Elias Mellifère était toujours vierge de tout souvenir, récent ou ancien, car ses yeux ne reflétaient rien que le néant d'une obéissance absolue.

†

Ils le cherchaient depuis plusieurs jours déjà lorsqu'ils le trouvèrent enfin, aux heures les plus belles du matin, quand le jour s'est à peine libéré de l'aube. Mais il ne ressemblait en rien à l'arbre-mémoire d'Elias.

Chaque parcelle de la forêt connaissait bien ses Marcheurs et il avait été facile pour la Kère de trouver les arbres qu'ils avaient utilisés pour y placer leurs écrits. Mais tous n'avaient été que des arbres-bornes, racontant inlassablement les lois des Phloïens aux étrangers.

Ils avaient arpenté les marches successives en longeant prudemment la plaine, car Persyex n'avait nulle envie de renouveler son expérience avec les Centaures. Ce fut pourtant en sortant d'un sous-bois qu'ils trouvèrent l'arborescence que les corbeaux appelaient le Solitaire : il était au milieu de la plaine, si haut qu'il aurait dû se trouver à l'intérieur de la forêt, là où les arbres sont si près les uns des autres qu'ils doivent sans cesse monter vers le ciel pour y rencontrer l'Hypérion. Celui-là n'était même pas entouré de buissons, mais de hautes herbes couchées par le vent. Malgré les craintes de la Kère, ils ne purent s'empêcher ni l'un ni l'autre d'aller voir ce géant isolé.

Ce n'était pas un de ces oliviers qui poussent sur la plaine comme des arbustes trop grands, mais un chêne haut et majestueux, comme une enclave de la grande forêt en pays océanide. Son tronc avait été fendu en plusieurs endroits, comme si une volonté féroce avait voulu le tuer à force de saccage, par dépit de ne pouvoir l'abattre. Une partie de son écorce était calcinée, sans doute avait-on voulu le brûler, mais sans succès : l'Hamadryade vivait encore. Persyex entendit son pas en posant son oreille contre l'écorce maltraitée. Elle se faisait le plus discrète possible et se cachait au cœur même de la sève, apeurée, solitaire et perdue au milieu de la plaine.

À voir la profondeur des coups qui avaient été portés, Persyex devina qui s'était ainsi acharné sur elle. Ses craintes étaient fondées :

-Des Centaures... Elias m'avait dit qu'ils détestaient les arbres-bornes. Mais que ferait un arbre-borne au beau milieu de la plaine ?

Elle chercha dans la ramure de l'arbre un indice et aperçut un bâtonnet solitaire, posé en équilibre à la naissance d'une branche. Les branches basses avaient été brisées, mais les Kères savaient grimper aux arbres en s'accrochant à leur tronc aussi sûrement que les insectes. Elle se défit de ses affaires, ôta ses sandales et alla chercher l'objet après avoir demandé la bénédiction de la Nymphé.

Le bâtonnet était vieux et recouvert de mousse, mais on pouvait y lire encore : *J'accrocherai les fleurs-de-mémoire les plus récentes aux branches les plus hautes, avant que cette Marche ne soit dévorée par la plaine. L'haleine fétide du Dragon corrompt et pourrit les racines des arbres, et le Sphinx a chassé les Dryades.*

-Ce n'était pas un arbre-borne, mais un arbre-mémoire dit la Kère après avoir lu l'inscription à haute voix pour Antinoüs. Nous en avons enfin trouvé un, et il parle en effet cette guerre oubliée. Mais pourquoi un Marcheur aurait-il choisi un arbre de la plaine pour en faire un arbre-mémoire ?

-Si j'en crois ce que tu viens de lire, répondit Antinoüs, la plaine a avalé une partie de la forêt, alors cet arbre devait être entouré d'autres arbres. Lui seul est resté, envers et contre tout.

-Comment la plaine peut-elle faire reculer la forêt ?

-Je l'ai déjà vu faire : par le feu ou tout simplement en arrachant les arbres. S'il y a eu, comme tu le penses, une guerre entre les Nyktéra du Palais d'Écorce et les Océanides de Cnossos, ceux-ci ont peut-être voulu détruire une partie des terres de ce clan, comme leur ville a été détruite.

-Alors le Sphinx et le Dragon les auraient aidés à détruire la forêt avant de les détruire... C'est ce que nous a dit Aréthuse. Leur arme s'est retournée contre eux. Les Océanides contre les Nyktéra, puis les Océanides contre les Océanides... et un masque d'or sur l'Oracle, que seul le Sphinx avait droit d'interroger, puis encore les Nyktéra contre les Océanides, avec l'aide des Khthôniaï et des Amazones, et enfin les Khthôniaï contre les Nyktéra. Les Immortels ont repris le présent de Thémis et Phoïbé à la race des Hommes par une voie complexe et détournée.

Il fallait d'autres fleurs-de-mémoire pour en savoir plus. Mais le seul arbre-mémoire qu'ils avaient trouvé avait été victime de la vindicte des hommes-chevaux. Persyex donna un coup de pied rageur dans une motte de terre :

-Maudits soient ces monstres aux pieds rapides ! C'est peut-être le seul arbre-mémoire que nous trouverons à des stades à la ronde !

-Attends...

Antinoüs se pencha sur la terre qu'elle venait de déplacer et en sortit un bâtonnet brisé en deux, couvert lui aussi d'écritures. Il le tendit à la prêtresse en lui disant sur un ton moqueur :

-Je crois que nous ne trouverons pas de fleurs-de-mémoire, mais peut-être sous les herbes mortes trouverons-nous des... Je ne sais pas moi... Des champignons-souvenirs.

-Bénis soient tes yeux plus vifs que les miens, Antinoüs ! répondit la Persyex en riant de bon cœur. Ils ont dû les piétiner rageusement après avoir brisé les branches sur lesquels ils reposaient, mais il n'ont pas pu les brûler tous !

Sans sa seconde partie, le texte devenait illisible. Elle se débarrassa de sa besace et de son arc, puis commença à creuser avec sa dague au pied de l'arbre.

-Tu cherches l'autre moitié ? demanda Antinoüs qui constatait avec étonnement l'enthousiasme soudain qui s'était emparé de son amie.

-Cela et puis d'autres encore ! Aide-moi donc ! Cet arbre a dû garder entre ses racines une partie des trésors que les anciens Marcheurs du Palais d'Écorce lui avaient confiés. Tiens, regarde !

Elle venait de trouver un autre bâtonnet, entier cette fois. Mais elle se s'attarda pas à le lire et continua à creuser. Elle ressemblait à une enfant toute entière à son jeu. Antinoüs se mit à creuser lui aussi. Du sol retourné naissaient une à une les fleurs enfouies, que les mains des deux jeunes gens arrachaient aux mains rouges de la Terre.

Quelques heures plus tard ils eurent rassemblés une douzaine de fleurs-de-mémoire éparpillées tout autour du chêne. Les bâtonnets étaient longs et les lettres petites. Certaines d'entre elles ne se distinguaient presque plus, mais lorsque Persyex fut convaincue qu'ils avaient cherché partout, elle s'adossa au tronc de l'arbre, se cala entre les racines, et commença à les déchiffrer en s'aidant de la pointe de sa dague.

Elle ne reconstitua ainsi d'abord que des bribes de phrases dont le sens lui échappait sans cesse, sans lien apparent avec le premier bâtonnet qu'elle avait trouvé. Sur tous sans exception, aucun espace ne séparait les mots et elle ne parvenait pas à repérer une quelconque logique dans ce qu'elle lisait. S'agissait-il d'une autre langue que la sienne ?

En les comparant au premier bâton qu'elle avait trouvé, elle constata que ceux-ci avaient été construits de manière très différente. Leur surface était lisse et régulière, couverte de cire. C'était sans doute ce qui les avait sauvés du feu. Celui qui les avait fabriqués avait certainement souhaité préserver tout particulièrement le message qu'il y avait inscrit.

Ils étaient si parfaitement cylindriques qu'on pouvait les faire rouler entre les paumes, comme pour allumer un feu. Ce fut en jouant ainsi que Persyex remarqua qu'ils étaient coupés en biais à leurs extrémités, et taillés de manière concave à l'extrémité gauche et convexe à l'extrémité droite.

En observant ces extrémités de plus près elle remarqua qu'une lettre unique y était à chaque fois gravée. Elle emboîta alors deux bâtonnets dans le sens de leur longueur, tels que le bout concave de l'un portât la même lettre que le bout convexe de l'autre. Elle les fit lentement tourner l'un par rapport à l'autre et vit à un moment deux lettres de part et d'autre de la séparation entre les deux bâtonnets se rapprocher comme si elles faisaient partie d'un seul mot.

Elle comprit alors que les lettres étaient inscrites en spirale et qu'il fallait lire non pas dans le sens de la longueur du bâtonnet mais le long de la circonférence en suivant une hélice semblable au vol d'une graine de sycomore. Elle chercha alors celui qui n'avait de lettre que sur son extrémité droite, et qui devait être sans doute le premier, puis reconstitua ainsi de ses mains tremblantes un serpent de bois plus long qu'une lance d'Amazone.

Allongée à plat ventre sur le sol, elle commença à lire à haute voix le début de ce conte retranscrit de si étrange façon :

-Moi Adraste Phloïen, Marcheur des Terres du Palais d'Écorce, vénérant Nyx aux ailes noires et contempteur des ennemis du peuple nocturne, ai assisté à l'avènement de l'Oracle que veulent nous prendre l'habile Sphinx et les ténébreuses Hespérides, filles de l'Érèbe aveugle. Lorsqu'Orséïs, la plus jeune de nos Kères, conduisit l'Oracle et son gardien Python fils d'Echidna et petit-fils de Khthôn aux mains profondes devant notre reine Demi-Lune, elle parla de sa voix mélodieuse et dit que l'Oracle savait ce qui était, ce qui avait été et ce qui serait sans doute, qu'elle savait le nombre des étoiles et pouvait lire dans les cœurs de ceux qui ne savaient parler. En ce temps-là l'Oracle était une toute jeune fille semblable aux Khthôniaï d'Ida la lointaine. Python défendit qu'on la questionnât, car elle ne répondait que par énigmes, mais il nous invita à l'écouter toujours lorsqu'elle choisirait d'elle-même de nous parler. Longtemps la fille de Thémis partagea notre vie, et souvent je la vis poser sa main sur l'épaule de l'un ou l'une des Phloïens pour lui dire quelques mots de son savoir. Elle retint le bras de la mère lorsqu'il menaçait un enfant innocent, dit aux Chasseurs quelles proies ils devaient épargner, aux Kères quelles herbes chasseraient les mauvaises fièvres, aida le présent à comprendre le passé, apprit aux hommes à voir par-delà les apparences, prévint l'erreur et l'injustice...

À cet endroit le texte devenait illisible, elle dut reprendre plus loin :

-Le Sphinx leur donna alors une dague qui se nommait lame-de-sel et leur dit que cette arme seule pourrait tuer Python, et l'empêcherait ainsi d'emmener l'Oracle loin d'eux pour que d'autres peuples profitent de son enseignement. Le Sphinx répugnait à tuer son propre frère de ses mains, il utilisa donc les mains de ces Nyktéra. Le jour où ils tuèrent Python, l'Oracle s'enfuit, affolée par le meurtre de son protecteur. Elle entra un matin dans la marche océanide que j'étais seul à surveiller alors, là où Océanides et Nyktéra auraient les uns comme les autres autant de mal à la retrouver. Cette partie de la frontière n'appartient qu'à moi, je protégerai l'Oracle aussi longtemps qu'elle le souhaitera, et aussi longtemps que les arbres nous cacheront. Que nul ne m'accuse de vouloir garder pour moi seul les fruits de sa sagesse, car elle ne m'a parlé qu'une fois, pour me confier le plus abominable des secrets...

Persyex sentit son ventre se nouer d'angoisse. Ce secret ne pouvait être que celui qu'avait évoqué Aréthuse, ce savoir interdit qui les damnerait à jamais.

Elle releva la tête vers Antinoüs et lui demanda s'il souhaitait l'entendre, il acquiesça d'un signe de tête. Elle lui demanda s'il avait pleinement conscience de ce que défier le Roi Cronos pouvait signifier. Il répondit en souriant que son peuple s'était toujours passé des Titans et n'avait non plus jamais craint leur colère.

La Nyktéra fut surprise de ce revirement inattendu, ainsi que de sa tranquillité soudaine qui contrastait avec la réaction de peur qu'il avait eue en face d'Aréthuse. Mais il ne s'agissait cette fois que d'innocents bâtonnets de bois trouvés au pied d'un arbre, et non de la parole solennelle d'une Hespéride. Sans s'interroger plus avant, Persyex continua :

-Elle m'a parlé sans user d'énigmes, ses mots étaient clairs et sans ambiguïté. Elle m'a dit que Cronos, le Roi des Titans, le Prince des Mondes régnant sur l'héritage de Chaos l'Ancien, Cronos qui renversa jadis le ciel dévore ses propres enfants par peur que son

trône vacille. Elle m'a dit de me souvenir d'Ouranos qui enferma les siens dans les Enfers, Cronos lui a trouvé l'unique geôle dont ils ne sortiront jamais : ses propres entrailles. Ils naissent en sortant du ventre fécond de Rhéa la Silencieuse, et meurent en entrant dans sa bouche insatiable. Mais ses enfants qu'il a ainsi avalés fendront sa peau pour renaître. Car le plus jeune d'entre eux a été soustrait à la haine de son père par Rhéa l'Absente. Elle l'a confié aux habitants d'Ida, l'étrange cité à fleur de sol, ceux qui se nomment les Curètes. Cet enfant renversera son père comme celui-ci renversa le sien.

Elle ne put continuer à lire. L'atroce vision d'un père dévorant ses fils et ses filles à peine nés s'imposa à son esprit. Elle crut les entendre hurler tandis qu'elle l'imaginait les dépecer vifs, et saisit sa tête entre ses mains pour faire cesser le martèlement qui venait d'y commencer. Tout son être était révolté comme l'œil qui essaie de se réfugier sous la peau et de se retourner sur lui-même pour ne plus rien voir.

Elle ne voyait plus la plaine autour d'elle, mais une terre brûlée par deux yeux incandescentes fixés sur elle, deux yeux couleur d'or sans iris ni pupille. Était-ce, comme l'avait prévenue Atropos l'insoumise, son imagination trop puissante qui créait ce rêve éveillé ? ou l'expression de sa propre damnation qu'elle avait appelée à elle ?

Ce fut alors qu'elle entendit un sifflement aigu fendre l'air.

-Persyex...

Antinoüs se tenait le cou et un flot de sang s'écoulait de sa gorge. Une pointe de fer l'avait transpercée de part en part. Derrière lui Persyex les aperçut : des Centaures.

La Kère et l'Amazone étaient-ils si concentrés qu'ils n'avaient pas entendus le martèlement sourd de leurs sabots ? Ils étaient trois, tous d'une robe couleur de terre et de cendres mêlées. Elle vit que l'un d'entre eux portait un large bouclier rond sur lequel elle reconnut le visage de Méduse : sans doute l'avait-il dérobé à un guerrier océanide. Un autre était armé d'un arc qu'il venait d'utiliser pour tuer Antinoüs.

Leurs longs cheveux noirs fouettaient l'air derrière eux au rythme de leur course effrénée et ils lancaient de longs cris de victoire dans lesquels ils célébraient la mort d'Antinoüs qui se tenait encore à genoux, les mains sur sa gorge, sans comprendre.

Persyex avait les bras tendus vers lui. Un cri d'horreur s'était perdu dans sa gorge étranglée, et une haine aussi forte que l'amour qu'elle avait ressenti s'empara de tout son être en un instant. Elle entendit claquer un fouet qui s'enroula autour du cou d'Antinoüs et l'un des trois monstres l'entraîna ainsi dans sa course, laissant derrière lui un sillon écarlate. Échevelée, transfigurée par la haine, Persyex saisit son glaive et leur cria les paroles d'une malédiction cent fois plus malveillante que celle qu'elle avait destinée à Deïno.

Traînant toujours le corps déchiqueté de son amant derrière eux, les Centaures décrivirent alors un large cercle de sang autour d'elle au galop pour reprendre leur élan. Puis le premier d'entre eux se cabra, et s'élança vers elle à nouveau, de toute la vitesse de ses sabots furieux. Les deux autres le suivirent en laissant sur place le cadavre d'Antinoüs.

Persyex les attendit le glaive à la main, animée d'une colère froide. De sa main libre elle se coiffa du casque de Penthésilée qui avait roulé à ses pieds de la besace d'Antinoüs, comme une invitation à enfermer sa chevelure écarlate dans cette cage de bronze, d'or et d'argent. Par ce geste elle espérait s'empêcher de redevenir louve. Elle ne risquait pourtant rien de tel, car ce n'était pas pour sa vie qu'elle allait combattre. En cet instant sa vie lui importait bien moins que la mort des trois meurtriers de son amant.

Une flèche siffla vers elle mais elle put l'esquiver et le projectile alla se planter dans le tronc de l'arbre derrière elle. Un autre lança son javelot droit vers sa poitrine mais elle en dévia le cours d'un large geste de son glaive. Le javelot était si lourd que le choc fit vibrer la lame un instant, mais elle ne lâcha pas la poignée. Un autre flèche se brisa sur le métal

du casque. Ils furent très vite à nouveau à sa portée.

Le premier d'entre eux tenait d'une main un labrys qui devait avoir été tenu à deux mains par un guerrier Océanide. La lame était assez lourde pour trancher une tête en un seul coup. Persyex recula sa jambe droite, plia le genou légèrement et assura dans sa main moite la prise de son arme. Son autre main était posée sur le tronc de l'arbre. Elle s'assurait ainsi de ce qu'il la dépasserait sur sa droite.

Quand il ne fut plus qu'à deux foulées elle se jeta sur sa droite en roulant sur le sol assez loin pour se retrouver à sa gauche, là où sa main portait le bouclier. Il essaya de freiner sa course en se cabrant mais c'était trop tard, elle était à la hauteur de ses jambes arrières.

Le Centaure sentit la morsure de la lame sur ses jarrets. Il essaya de la piétiner, mais elle pesait de tout son poids sur l'une de ses jambes, et le tenait vissé au sol. Ses deux frères n'eurent pas le temps de lui venir en aide. La Kère eut vite fait de sectionner les tendons pour le faire tomber à terre, puis sauta à sa gorge pour y plonger son arme jusqu'à la garde, avec la froide efficacité de ceux qui ont su transformer leur rage en intention méthodique.

Le corps du monstre se détendit brusquement. Persyex n'avait jamais vu mourir un Centaure. De cette créature si puissante et si vive il ne restait plus que deux yeux ouverts devant l'abîme, avec le même regard que celui de n'importe quel cadavre. Thanatos pouvait finalement frapper aussi ces géants que l'on croyait invincibles.

Avant que la Kère prît conscience de ce qu'elle venait d'accomplir, les deux autres avaient recommencé à décrire un cercle autour d'elle. L'un d'entre eux empala le corps d'Antinoüs sur un épieu et l'agita au-dessus de lui en hurlant des imprécations haineuses à l'encontre de l'espèce humaine. Ils cherchaient à la rendre folle, à l'éloigner de l'arbre qui la protégeait par la proximité de son large tronc, mais elle se contenta de les suivre des yeux, de manière à toujours leur faire face. Le goût du sang dont elle était couverte l'avait rendue encore plus calme et plus froidement décidée.

L'archer encocha une nouvelle flèche et commença à s'avancer en spirale vers elle. Il ne voulait sans doute tirer que lorsqu'il serait assez près pour la clouer au tronc de l'arbre. Sans le quitter des yeux elle saisit le bouclier que le monstre avait laissé, et s'agenouilla derrière, totalement protégée par la gueule hurlante de Méduse. Quand il fut assez près d'elle pour que son trait pût traverser le bouclier, il tira une flèche qui transperça le fer puis le bras de la Kère qui tenait les boucles de cuir.

Le choc et la douleur furent si violents que Persyex perdit l'équilibre et fut renversée en arrière. Le monstre, la voyant ainsi à sa merci, se rua sur elle tout en armant une seconde flèche qu'il destinait à sa gorge trop blanche. Il ne vit pas l'un des trous creusés autour du chêne par elle et Antinoüs pour chercher les fleurs-de-mémoire. Il y engagea un de ses sabots, trébucha et tomba de tout son long au pied de l'arbre, en poussant un hurlement de peur enragée.

Elle ne lui laissa pas le temps de se relever. Le Centaure ne vit que la lame de la Kère s'abattre de toute la force de son bras encore indemne sur son cou et trancher la nuque si violemment qu'elle brisa net les os de la colonne vertébrale.

Persyex se releva alors, et, levant ses deux bras vers le ciel cria au troisième homme-cheval qui était resté hors d'atteinte :

-Fils de la haine, me craindrais-tu, moi une prêtresse blessée ? Vois : le sang s'échappe de mon bras gauche, j'ai dû lâcher le bouclier ! Qu'attends-tu pour venir venger tes deux frères ? Allons viens à moi, monstre ! Thanatos a frappé deux fois déjà, ne la renvoie pas si tôt à l'abîme ! J'ai tué tes deux frères : qu'as-tu à perdre à présent ?

Le Centaure et elle ressentaient en cet instant la même haine et la même souffrance. Persyex devinait à voir l'expression de son visage qu'elle lui avait transmis sa douleur et en

éprouvait une intense joie maligne, bien que cela ne soulageât en rien son propre chagrin. Unis comme dans une danse, complices dans l'aversion qu'ils se portaient mutuellement, les deux adversaires s'observèrent un long moment. Le Centaure songea qu'il lui suffisait d'attendre qu'elle eût perdu trop de sang pour tenir encore debout, mais il n'était pas moins impatient qu'elle d'en découdre.

Il galopa d'abord jusqu'à elle et se cabra de toute sa hauteur pour s'abattre sur elle de tout son poids. Le choc de ses sabots rompit les boucles de cuir du bouclier et acheva de rompre le bras gauche de la Kère et lui fit lâcher son glaive. Le monstre voulut transpercer sa poitrine de son épieu mais Persyex le saisit dans sa main droite et le bloqua juste avant qu'il ne pénètre dans sa chair. Sans savoir d'où elle tirait une telle force, elle brisa le bois de l'épieu et en retourna la pointe contre le ventre nu du Centaure qu'elle fendit jusqu'à la poitrine. L'homme-cheval se cabra à nouveau en hurlant, les mains sur sa blessure pour rattraper ses entrailles, puis s'effondra lourdement, tenant entre ses doigts son propre cœur.

Persyex ôta alors son casque et secoua sa chevelure rendue poisseuse par le sang. Elle marcha lentement jusqu'à la dépouille d'Antinoüs, titubant comme si la souffrance l'avait rendue ivre.

La rage lui avait permis d'oublier la douleur de son bras détruit, mais à présent elle devait se mordre les lèvres pour ne pas hurler. Ce ne fut qu'après de son amant qu'elle se laissa tomber à genoux et, rejetant sa tête en arrière, poussa un long cri que même les Titans entendirent.

Puis, avec le peu de souffle qui lui restait encore, elle parla à son amant.

Et à présent que me reste-t-il ?

Après qu'on t'a enlevé à moi, que me reste-t-il ?

J'aurais voulu ne jamais voir durcir ton sang au soleil. J'aurais voulu que, même mort ou disparu, ton souvenir illumine toujours mon existence. Mais je ne penserai plus à toi qu'ainsi, taillé en pièces sur le sol, et un bain de sang remplacera à jamais l'image de ton sourire. Ton nom n'éveillera finalement qu'une haine infinie pour ce qui t'a tué, et que je ne pourrai jamais vaincre, même ramenée cent fois à la vie.

Et à présent que me reste-t-il ?

Toi mon si doux ami, toi qui étais sans colère ni violence, sans haine ni amertume, pourquoi faut-il que tu me quittes ainsi, de la manière la plus brutale qui soit ? Pourquoi faut-il que ce qui me fera souffrir plus que tout soit à ce point dénué de sens ? Ta mort n'est pas le fait d'une imprudence, de la vengeance d'un être à qui tu aurais causé du tort, ni même d'un animal effrayé, mais celui d'une haine aveugle, d'une obscure dette de sang oubliée.

Je crois que tu as emporté avec toi toutes les étoiles. Il ne me reste que ma nuit d'éternelle longueur, et la Lune ne sera à mes yeux désormais que l'aire de Thanatos aux ailes de vautour.

Les larmes ne venaient pas. Elle défit à nouveau son bracelet de cuir et laissa tomber le sélénis près de ce qui restait de la main droite d'Antinoüs. Puis elle s'étendit auprès de lui et se souvint de ce que lui avaient dit les Eskhataï : *si tu sais te fondre parmi les morts...*

Chapitre 7

L'étrangère

On avait dû la ligoter pour faire cesser les convulsions dont elle était parfois prise, de manière parfaitement imprévisible. Il y avait déjà trois nuits que le mal s'était déclaré, et son état ne faisait qu'empirer depuis.

D'abord elle s'était plainte de maux de tête assez fort pour lui donner envie de se cogner la tête avec ses poings, puis elle avait sombré dans une espèce de catatonie interrompue seulement par des crises de hurlements et de gestes désordonnés. Elle déchirait ses vêtements comme si elle voulait chasser un intrus en elle. La plaie de son cou ne semblait pas vouloir guérir.

Parfois elle criait un nom dans son délire : Orséïs. Mais Orséïs ne se montra jamais. Deucalion demanda à Axéa qui elle appelait ainsi :

-Pourquoi ton amie invoque-t-elle sans cesse ce nom ? Il n'y a aucune Orséïs ici. Il n'y en a pas eu depuis des années.

Axéa se souvint qu'il avait vu une Orséïs à qui Maledrin avait parlé. Mais mieux valait attendre d'en savoir plus avant d'en parler. Aussi se contenta-t-il de répondre d'un ton indifférent :

-Non, je ne sais pas pourquoi ce nom lui vient aux lèvres ; est-ce important ?

-C'est un nom sacré pour les Phloïens, c'est presque un titre. C'était le nom de la Kère qui conduisit jusqu'ici Python et l'Oracle. Elle est morte depuis bien longtemps.

-Peut-être est-ce le nom de quelqu'un dans le pays souterrain ? demanda Télamon à Axéa qui ne répondit que par un haussement d'épaules.

-Peut-être est-ce véritablement Orséïs Phloïenne, dit la Kère qui était venue soigner la malheureuse adolescente et essayait de lui faire avaler une décoction d'herbes.

-Que dis-tu là, Diane ? s'écria Deucalion. Elle est morte il y a longtemps ! Une Kère ne reviendrait jamais des terres de cristal où règne Thanatos.

-Qu'en sais-tu ? répliqua Diane. Nul ne sait ce qu'elle est devenue après le meurtre de Python. Si elle est devenue une Eskhatê, elle existe peut-être encore, elle ou sa conscience, un reflet de son âme, une ombre...

Bien qu'ils les craignissent tout autant que la monstrueuse progéniture d'Echidna, les Khthôniaï étaient accoutumés à la présence des spectres. Leurs rites funéraires étaient trop éloignés de Thanatos elle-même et les eaux du Styx rejetaient souvent les morts sur la rive au hasard de ses innombrables méandres.

Mais pour le peuple nocturne, habitué à ce que les Eskhataï emportassent les Morts loin de leurs forêts, quels qu'ils fussent, un spectre était le pire des fléaux, car cela signifiait qu'il avait su échapper aux gardiennes aux lances d'argent. Aussi lorsque Diane parla d'une ombre, Axéa s'étonna de voir se peindre sur les visages de ceux qui écoutaient une expression

horrifiée semblable à la grimace insensée de Maledrin. Diane avait parlé de Python aussi ; était-il donc mort une première fois ici avant de revenir à Mégère ?

-Toutes les ombres ne sont pas néfastes, continua Diane en maintenant contre son sein la tête de Maledrin. Certaines reviennent pour une heure seulement, la Porte Étroite de Gortyne s'entr'ouvre sans laisser s'échapper la lumière froide des terres de cristal. D'autres ont déjà dit avoir rencontré Orséïs par le passé.

-Fabulations ! trancha Deucalion, animé d'une soudaine colère. Crois-tu à ce genre de conte, Diane ? Si Orséïs était déjà revenue parmi nous, comment se fait-il qu'aucune Kère ne l'ait jamais vue ? Et si elle revenait, s'adresserait-elle à une étrangère plutôt qu'à l'un des nôtres ? Ça n'a aucun sens ! Toi-même as-tu jamais seulement cru l'apercevoir ?

-Non, répondit calmement Diane. Mais pourquoi une Kère apparaîtrait-elle à d'autres Kères, elles qui parlent chacune à sa manière au Titan ? Les contes d'Orséïs s'adressaient à tous sauf aux filles du Titan, et quoi de plus naturel qu'elle choisisse d'apparaître à une Khthônia, elle qui est venue à la rencontre de Python ? La Kère aux cheveux courts parlait souvent aux enfants de Khthôn ainsi qu'à tous les étrangers.

Elle avait finalement réussi à faire avaler un peu de sa mixture à Maledrin qui eut un hoquet et s'assoupit. Elle installa la jeune étrangère sur un lit de peau et commanda qu'on la déliât.

-Si elle se réveille ainsi ligotée, elle aura immédiatement un autre accès de rage. Laissons-la seule pour l'instant.

Elle moucha les lampes à huile qui brûlaient au chevet de la malade, puis se leva en ramenant sur sa tête son voile noir. Elle sortit de la demeure de Deucalion, suivie par tous ceux qui étaient présents. Ils l'avaient laissée juste en-dessous de la fenêtre de verre, afin qu'elle soit toute entière baignée par la lumière de la Lune sans craindre la pluie.

Le verre d'Axéa avait souvent servi à soigner ainsi les blessés ou les malades. Ne laissant passer que la lumière, même s'il la diffractait étrangement et faussait la nature des images, il était considéré comme le plus beau présent d'un peuple privé des astres célestes. Axéa savait en faisant un tel échange qu'il laisserait un impérissable souvenir et s'attirerait à jamais leurs bonnes grâces. S'ils se trouvait un jour obligé de quitter Mégère, il savait qu'il trouverait toujours asile et réconfort auprès des Phloïens.

Mais les délires de cette maudite Maledrin semblaient semer le trouble là où il s'était bien gardé auparavant d'emmener des Khthôniaï. Qu'avait-elle besoin d'invoquer précisément un nom sacré pour le Clan du Palais d'Écorce ? Il n'avait pas imaginé qu'elle tiendrait jusqu'au bout, et se trouvait piégé malgré lui par cette gamine, à peine plus âgée que ses fils. Il était essentiel de se désolidariser de cette source d'ennuis.

-Tu ne parais pas inquiet pour ton amie, Axéa, lui demanda Diane lorsqu'ils furent en bas, comme s'il elle devinait ses pensées.

-Ce n'est pas une amie, s'empressa de répondre le Voleur elle n'est qu'une compagne de voyage. Je ne connais même pas le but de son voyage. Au début je croyais qu'elle voulait seulement fuir, mais elle ne m'aurait pas suivi jusqu'à la surface. Elle hait la surface.

-Alors c'est qu'elle cherche quelque chose de plus important, qui lui donne le cran d'affronter sa peur ? demanda Deucalion, qui semblait être passé de la colère au soupçon.

-Quelque chose en rapport avec l'Oracle ? ajouta Diane.

Axéa n'avait pas besoin de tourner la tête pour savoir que la Kère le regardait tout en posant cette question.

Il était absent lors de la venue des deux Alektoüs et n'avait pas entendu Dynaïe dire à Mégère le but de leur voyage. Lorsqu'on lui en avait parlé il avait cru à une mauvaise plaisanterie. Mais trop d'éléments s'ajoutaient à présent : la venue des deux Alektoüs à

Mégère, puis leur fuite quand elles avaient compris que l'Oracle avait été perdu par les Mégéras aussi, et la hargne de cette jeune inconsciente à vouloir affronter la surface malgré son évidente répugnance pour ce monde... Pour couronner le tout, la simple présence de cette maudite Écorcheuse déchue avait suffi à invoquer le spectre de cette Kère.

Alors Maledrin cherchait véritablement la Pythie ? Quoi qu'il en fût, mieux valait se taire.

-Que vient faire l'Oracle dans cette histoire ? demanda Axéa, tâchant de dissimuler son trouble.

Diane répondit doucement, tout en scrutant les expressions de son visage :

-Parce qu'Orséïs est celle qui a guidé Python et l'Oracle jusqu'à notre reine Demi-Lune.

Orséïs, cette Orséïs aux cheveux courts, avait parlé à Maledrin de l'Oracle. Il l'avait entendu lui demander ce qu'elle en attendait... Mais vieux valait taire cela aussi.

-Orséïs a protégé la Pythie et son gardien contre les Oréades, poursuivit Diane, toujours d'un ton égal, contre les Satyres et surtout contre les Hespérides. Lorsque des gens de notre clan ont tué Python parce qu'il voulait poursuivre son errance avec l'Oracle, elle a maudit Demi-Lune et notre clan tout entier. Puis elle a disparu. C'est pourquoi nous la craignons autant que nous l'aimons, elle est sacrée et terrible à la fois. Elle avait aussi prédit que nous perdriions deux fois l'Oracle, ce qui est arrivé : la première fois Méduse, la reine des Océanides, nous l'enleva et quand nous la libérâmes enfin les quatre Khthôniaï dont je t'avais parlé, surgis des Enfers pour nous aider, nous trahirent et l'éloignèrent à nouveau de nous, sans pourtant vous la rendre, semble-t-il.

-Que serait venue chercher cette fille ici dans ce cas ? dit Deucalion.

C'était à lui que s'adressait cette question, mais Axéa haussa les épaules et répondit :

-Je n'en sais pas plus que vous. Il y a longtemps que nous avons perdu l'Oracle, et ces quatre mystérieux guerriers ne nous l'ont jamais rendu. Python... Il est né parmi nous sous la forme de l'un de nos enfants, dit-on. Quant à cette fille, je ne sais rien d'elle.

Il s'assirent sur des pierres disposées en cercle autour d'un feu. Le Palais d'Écorce était vide à cette heure. Les Chasseurs étaient partis depuis le crépuscule, les enfants jouaient dans les hautes clairières, il n'y avait dans les parages guère que Hébé, celle qui filait et tannait les peaux de cuir. Elle était occupée à tresser une lanière accrochée au gros orteil de son pied et chantonait doucement.

Ils regardèrent un instant le mouvement rapide de ses doigts prestes. Ses cheveux étaient tous également liés en fines tresses qu'elle mettait des heures à faire. Hébé, dont le nom signifiait *jeunesse*, ne les regardait pas, ne leur prêtait pas la moindre attention. Elle ne les entendrait certainement pas non plus. Ce fut Axéa qui rompit le premier le silence :

-Je suis toujours resté à l'écart du mystère de l'Oracle. Je n'ai jamais voulu m'approcher d'elle.

-Tu m'avais dit que tu n'étais qu'un enfant lorsqu'elle a disparu, dit Deucalion.

-J'ai menti, Deucalion. Je suis bien plus âgé qu'il n'y paraît.

Les deux Nyktéra le regardèrent avec étonnement. Axéa ne put s'empêcher de sourire intérieurement : il avait réussi à détourner leur attention de cette maudite gamine qui pouvait le perdre. Une révélation judicieusement placée allait dissimuler son mensonge par omission. Remuant les braises de la pointe de sa botte, il continua :

-En réalité j'étais déjà un adulte, je venais de perdre mon fils aîné. L'Oracle était détenue dans le labyrinthe où vit Mégère. Tous venaient souvent lui poser des questions, moi je n'avais jamais voulu le faire. Je ne l'ai même jamais vue. Mégère exigeait parfois de ceux qui venaient l'interroger ou l'écouter des offrandes, ou des preuves de dévouement. Je ne voulais pas avoir à m'incliner devant l'Euménide, peut-être j'avais reçu la

protection d'une autre Immortelle. Hécate, l'enchanteresse des croisements, accompagnait mes pas mieux que l'Érinée, éternellement enchaînée à son trône de pierre noire. Mais lorsque mon fils est mort...

Diane chercha sur le visage d'Axéa une trace de son chagrin, mais il avait une expression calme et sa voix était posée. Elle ne l'avait jamais remarqué, mais son visage ressemblait plus à un masque qu'à un véritable visage. Sans doute était-ce parce qu'il ne vieillissait plus. Cette vie rallongée était-elle un autre présent d'Hécate ?

-Je suis rentré à Mégère pour interroger l'Oracle pour la première fois de ma vie, pour comprendre pourquoi mon fils était mort. Mais l'Oracle avait disparu avec Python. Alors je crois que je l'ai haïe, comme j'ai haï Python, comme toute la cité d'ailleurs. Plus tard, lorsque j'ai fait ta connaissance Deucalion, j'ai voulu effacer cela de mon esprit. Raconter ma vie en omettant certaines choses était pour moi une façon de la reconstruire. Et je ne désirais pas que l'Oracle existât dans la vie que je te racontais.

Ils se turent un long moment. Diane remonta ses larges manches et agita les braises à son tour. Un vol d'étincelles se posa sur son vêtement comme des étoiles sur celui de Nyx. Elle dit doucement :

-Alors tous ont perdu l'Oracle, finalement. Le Roi Cronos seul sait peut-être où elle se trouve. Orséis l'avait dit : *Nul ne saurait garder l'Oracle, car elle est semblable au scorpion qui se tue lorsqu'il est entouré de flammes*. Ni les Enfers, ni les Forêts, ni les Mers n'auront pu finalement l'enfermer. Elle est peut-être parmi les Héliades, ou plus loin encore.

-Seul Python pourrait le dire... murmura Deucalion.

-Je doute que Python sache encore parler, dit Axéa. Je l'ai vu dans sa prison, par hasard, ou peut-être guidé par les Lamies. Je l'ai vu au fond d'un puits, les lèvres et les yeux scellés pour l'éternité.

Il eut une moue de dégoût en évoquant ce souvenir infâme.

-Tu veux dire qu'il existe encore ! ? s'écria Deucalion.

Axéa ne s'était pas attendu à ce que les deux Nyktéra réagissent ainsi. Pour lui comme pour tous les Mégéras, le sinistre destin de Python était à la fois une réalité quotidienne et un secret honteux. On n'en parlait pas à Mégère, aussi n'en avait-il pas non plus parlé entre les murs ligneux du Palais d'Écorce ; mais il avait oublié que les Nyktéra ignoraient tout de la suite de l'histoire.

Une erreur de débutant. Maledrin avait-elle à ce point perturbé le bel agencement de son monde qu'il en perdait ses habitudes de silence et de prudente omission ?

-Il fallait s'y attendre, Deucalion, dit Diane. On ne tue pas si aisément un être tel que Python.

-Les Immortels sont comme une mauvaise herbe, murmura Axéa.

Cette fois les deux Nyktéra ne furent qu'à moitié surpris. Ils connaissaient Axéa, et Axéa n'aimait aucun des Immortels, même Hécate la trop savante, surtout depuis que l'une de ses Lamies avait tué son fils. Il continuait à lui rendre hommage comme il s'inclinait devant Mégère, par commodité. En lui-même il n'éprouvait qu'un profond mépris pour les Immortels.

Pourtant le Voleur n'avait pu s'empêcher de ressentir horreur et pitié devant ce qu'il avait vu. Pourtant ce n'était qu'un prisonnier parmi d'autres. Il ne s'était jamais ému du sort des Démonioplètes au point de leur venir en aide. Ce fut pour cela qu'il ne fit rien non plus pour aider Python.

Il était reparti sans répondre à la prière muette des bras tendus du fils d'Echidna. Il était Axéa, le Voleur, le furtif, agissant d'abord pour lui seul. Libérer Python fût revenu à défier Ezraer, de façon bien plus grave et plus définitive qu'aider une malheureuse esclave.

à quitter la cité, car c'était porter atteinte à sa magie même, son privilège. Axéa avait décidé de traverser son époque sans rien changer autour de lui, il préférait fuir là où le monde et sa violence le laisseraient en paix.

Auprès de Deucalion et des gens du Palais d'Écorce il avait trouvé un peu de cette sérénité qui lui manquait tant depuis la mort de son fils. Diane et Deucalion le savaient, aussi ne prirent-ils pas la peine de l'interroger plus avant au sujet de Python, car le Voleur ne souhaitait certainement que fuir ces souvenirs et tout ce qui s'y rattachait.

Alors ils se turent, et on n'entendit plus que le mouvement régulier des doigts d'Hébé et les craquements du bois qui brûlait. Puis ce fut Axéa qui reprit la parole :

-Qu'advient-il de Maledrin ?

-Je ne sais pas encore, répondit Diane. Si ce n'est qu'une maladie, elle guérira sans doute, mais si c'est un envoûtement...

-Pourquoi penses-tu à un envoûtement ?

-Il y a trop de questions sans réponse, Axéa. Alors tout devient possible.

Le Voleur garda les yeux fixés sur le feu. Diane continua :

-Si, comme je le crois, elle recherche quelque chose en rapport avec l'Oracle, alors il n'est pas aberrant qu'on cherche à interrompre son voyage par quelque sortilège, et cela pourrait expliquer la trace invisible que j'ai sentie sur sa peau en passant ma main sur son visage.

-Une trace ?

-Cela ressemblait à une brûlure, une marque, mais d'une autre magie que celle que nous pratiquons ici, comme si les Enfers l'avaient suivie à son insu, comme si elle portait une geôle dans sa tête et une grille sur ses yeux.

-Sais-tu seulement ce qu'est une grille ?

-Je l'ai vu en elle, Axéa. J'ai vu une foule en refermer une sur elle et la dresser comme on dresse un fauve à tuer. Je l'ai vue se soumettre pour masquer sa haine et inspirer confiance, dans l'attente de l'heure où elle se relèverait. Est-ce que cela ne te dit vraiment rien, Axéa ?

Diane avait perçu en Maledrin un amalgame trouble de souvenirs, là où la tristesse accumule les blessures sans en distinguer les causes ni les circonstances. Elle le savait, mais ne pouvait faire la part des choses. Axéa leur cachait quelque chose, elle le devinait, et pour le faire parler, mentionnait tout ce qu'elle avait perçu, et guettait sur son visage les imperceptibles changements que ses paroles créaient. Mais Axéa, à qui Maledrin n'avait jamais parlé des Écorcheuses, ne pouvait rien lui dire au sujet de ces visions, qui prenaient leur source dans le passé de Maledrin au sein de l'Ordre cruel des Écorcheuses.

Tous se turent et les deux Nyktéra regardèrent attentivement leur ami khthônia. Le Voleur avait toujours été discret au sujet des siens, et ils savaient qu'il n'en dirait pas plus, du moins cette nuit-là. Pourtant la vie de cette jeune Khthônia était peut-être en jeu, voire la sécurité du Clan. Ils ne comprenaient pas qu'il refusât de sortir de sa réserve coutumière en de telles circonstances.

Diane dit d'une voix sourde, de sa voix de Kère :

-Prends garde, Axéa, prends garde à ce que trop de mystères ne crée le soupçon, puis la peur, et que la peur engendre la haine.

Mais Axéa ne leur dit rien de plus. Il savait qu'il n'avait pas que des amis ici, mais comment réagirait le Clan en apprenant que Maledrin cherchait l'oracle, et qu'Orséïs lui était apparue, à elle plutôt qu'à l'un des Phloïens ?

Partir seul maintenant était impossible : il aurait eu l'air de fuir en laissant derrière lui un fardeau dangereux à son ami Deucalion, et cela les Phloïens ne le lui pardonneraient pas. Il serait banni des terres du Palais d'Écorce, son unique havre à la surface. Tuer Maledrin, en profitant de son état, avant que son délire ne lui fasse révéler un autre secret compromettant

pour elle, et pour lui parce que tous les Phloïens le jugeaient implicitement responsable de cette gamine ? Non plus : Deucalion surveillait l'adolescente, et Diane également. S'il tentait quoi que ce fût, cette maudite Kère le saurait, à la manière des prêtresses de Nyx.

Alors, au cours des nuits suivantes, Axéa attendit, en prenant bien garde à se taire. Lorsqu'il ne commerçait pas avec les Nyktéra, il restait de longues heures au chevet de la malade, pour surveiller celle qui pouvait entraîner sa perte. Mais Deucalion et sa famille ne le laissèrent presque jamais seul avec elle, et Diane était elle aussi souvent présente, surveillant les deux Khthôniaï avec la même attention patiente, confiante en sa capacité à démêler le fil de l'écheveau, à mesure que ses rêves la guideraient vers la vérité.

Axéa en vint à haïr la lueur tremblante des yeux de ses amis, lorsqu'ils se posaient sur lui dans la semi-obscurité de la nuit, car ils semblaient l'observer en permanence, comme si lui aussi était envoûté.

L'état de Maledrin ne s'améliorait pas. Elle n'était plus prise de crises de violence, mais semblait avoir abandonné aussi toute velléité de lutte. Elle se figea dans une catatonie troublée seulement par des gémissements ou des toux sanglantes. Le plus étrange était que ses yeux restaient ouverts en permanence et gardaient une expression de peur. Diane supposa que c'était peut-être la dernière partie d'elle-même qu'elle contrôlât encore. Ne jamais fermer ses paupières était alors sans doute une ultime façon de résister.

Axéa ne connaissait rien à la magie, et personne parmi les Phloïens ne pouvait lui venir en aide. À ceux qui la questionnèrent, Diane put seulement dire que *quelque chose* s'emparait d'elle, quelque chose du monde souterrain. Cette menace inconnue, que le silence obstiné d'Axéa rendait plus redoutable encore, sema les germes d'une peur sourde et mauvaise qui s'installa bien vite parmi les Phloïens.

Télamon ne dit rien à propos du démon de feu qu'il avait vu, et qui était sans doute la racine du mal mystérieux qui s'était emparé de la jeune Khthônia. Il préféra oublier cette vision pour ne rien ajouter à la confusion qui s'était peu à peu emparée du clan tout entier. Axéa ne fut pas mis directement en cause, mais on parla d'une vengeance de Python, dirigée contre le clan de ceux qui l'avaient tué jadis. On reparla des quatre Khthôniaï qui avaient repris l'Oracle. L'antique peur du monde souterrain se rendit maître des esprits, et les chants de guerre revinrent sur toutes les lèvres.

Sentant l'atmosphère devenir de plus en plus oppressante, Axéa cessa tout commerce et resta auprès de Deucalion et des siens. Il renvoya les Lamies dans les montagnes car leur présence ne faisait qu'accroître l'inquiétude des Phloïens. Bientôt il ne sortit plus du tout de la demeure de son hôte, et resta en permanence auprès de Maledrin, tout en maudissant l'heure funeste où il avait accepté qu'elle l'accompagnât.

Les Phloïens crurent qu'il voulait soustraire la jeune fille à leur regard. Ils imaginèrent une métamorphose dont il fallait masquer les premières manifestations, ils crurent que Maledrin n'était plus qu'une chrysalide monstrueuse dont devait naître on ne savait quel esprit infernal.

En quelques nuits à peine les Phloïens ne parlèrent plus que des hôtes de Deucalion et du démon qui hantait le Palais d'Écorce. L'adolescente avait prononcé le nom d'Orséïs, Orséïs l'amie de Python qui les avait maudits, Orséïs dont on ne savait si elle était véritablement morte. Ils imaginèrent toutes sortes de contes propres à accroître leur peur. Le démon était peut-être même l'âme errante d'Orséïs ? Et si l'ancienne Kère avait trahi Nyx pour rejoindre Khthôn, et était devenue l'instrument de Python ?

Les Kères du Clan, hormis Diane, n'eurent aucune vision propre à rassurer les esprits. Au contraire elles virent Maledrin dans les galeries des Enfers, les mains souillées par le sang et suivant son but unique, son insatiable folie. Sans comprendre ces rêves, elles devinèrent

en Maledrin sa violence et son intransigeance.

Lorsque Diane décida de quitter le Palais d'Écorce pour quelques nuits, elles décidèrent de supprimer l'intruse.

La nuit choisie, elles rassemblèrent les Chasseurs se rendirent devant la demeure de Deucalion et exigèrent qu'on leur livrât la Khthônia. Les Chasseurs étaient les meilleurs combattants du clan après les Marcheurs. Ils avaient leurs épées au clair et avaient leurs cheveux tressés, comme lorsqu'ils se préparaient à une chasse.

Deucalion alla sans armes à leur rencontre, et comprit en les voyant qu'ils ne renonceraient pas. La peur se lisait sur chaque visage. Toutes les cinq Kères du clan hormis Diane étaient avec eux. Ce fut l'une d'entre elles qui dit à Deucalion d'un ton aussi amical que possible dans une situation pareille :

-Deucalion, livre-nous la fille khthônia. Tu sais que tu le dois. Nous avons vu le meurtre, nous avons vu ses mains souillées de sang.

-Et si ce n'était que des images de son passé ? répondit Deucalion. Peux-tu me dire, ô Kère, que tu es certaine de ce que tu avances ? Peux-tu me dire que vos visions étaient limpides et que le Titan demande qu'on verse le sang de cette enfant ?

-Non, Deucalion, reconnut la Kère. Mais le Clan en a décidé ainsi. Nous ne pouvons prendre aucun risque. Cette enfant mourra ce soir. Pourquoi t'opposes-tu à cela ?

L'épouse et les enfants de Deucalion sortirent alors de la demeure et vinrent se placer derrière lui. Ses fils tenaient à la main leur glaive et sa fille avait une flèche encochée dans la corde de son arc.

-Pyrrha, Télamon... Que faites-vous ? demanda la Kère. Vous seriez prêts à faire couler le sang du Clan pour défendre une étrangère ?

-N'es-tu pas prête à faire couler le nôtre si nous ne te la livrons pas ? répliqua Pyrrha, l'épouse de Deucalion. Axéa est notre ami depuis de longues années, et nous lui avons accordé l'hospitalité à lui et à sa compagne de voyage. Si cette jeune fille est victime d'un envoûtement, ne serait-il pas plus généreux de l'aider à le vaincre ? Nous avons déjà fait couler le sang de Khthôn, rappelez-vous. Qu'y avons-nous gagné ?

Le silence se fit. On n'entendit plus que le crépitement des torches, puis Pyrrha reprit :

-Si le Clan les croit dangereux, qu'il les bannisse. Mais pas la mort... Tu sais que pour décider le meurtre, toutes les Kères doivent être d'accord. Or Diane n'est pas parmi vous.

-Diane est partie ! dit l'un des Chasseurs en armant lui aussi son arc. En son absence le Clan peut décider de la vie ou de la mort ! De la vôtre aussi s'il le faut !

Axéa apparut alors, tenant dans ses bras Maledrin inconsciente malgré ses yeux grands ouverts. La grâce juvénile des traits de la jeune fille et de ses mains si fines lui donnait un air infiniment fragile. N'ayant pu s'alimenter, elle était encore plus dégingandée que d'habitude et ses joues étaient creusées d'ombres comme ses yeux cernés.

Axéa s'adressa alors à la foule d'une voix changée : inquiète et tremblante, une voix que les Phloïens ne lui connaissaient pas :

-Je suis venu avec elle, mais sans rien savoir de ce mal qui la ronge maintenant. Je repartirai avec elle. J'emmènerai loin de vous le fléau que j'ai apporté ici. Rien n'en restera parmi vous. Laissez-moi partir : je vais la rendre à Khthôn et aux Enfers.

Un Chasseur s'avança alors vers le Voleur. Il le dominait d'une bonne tête et tenait un lourd marteau de forgeron à la main. Axéa le connaissait de vue : cet homme avait toujours fait mine d'ignorer sa présence, comme s'il voulait lui signifier son mépris. Mais cette fois il s'adressa à lui pour lui dire d'un ton menaçant :

-Non Khthônia, nous peindrons ce soir nos Hamadryades mortes avec son sang, et avec le tien si tu prétends la protéger.

Nul Phloïen n'avait jamais appelé Axéa *Khthônia*. C'était lancé comme une injure, destinée à lui faire perdre son calme, mais Axéa eut la présence d'esprit de ne pas répondre à la provocation. Il savait que certains Phloïens n'avaient jamais apprécié ses allées et venues, et qu'il resterait toujours pour eux le *Khthônia*. Il répondit d'une voix posée :

-Pourquoi souiller vos mains de son sang, ô nobles enfants de la Nuit ? Ce n'est qu'une enfant. Une enfant téméraire et perdue.

Deucalion et Pyrrha furent surpris de déceler sur le visage de leur ami les marques d'un étrange désarroi. Lui qui n'avait manifesté jusqu'alors que le plus parfait mépris pour sa compagne de voyage, implorait le Clan pour la survie de la jeune fille, mettant la sienne en danger. Mais ni Deucalion ni Pyrrha ne connaissaient encore assez les gens du peuple infernal : ni leurs imprévisibles réactions ni les insoupçonnables ressorts de leur émotivité.

Si Maledrin était morte au cours du voyage, Axéa ne l'aurait pas pleurée. S'il s'était résolu à la supprimer de sa propre main, il l'aurait sans doute fait sans hésiter. Mais qu'elle meure d'une main étrangère, qui plus est d'une personne de la surface, après avoir accompli un tel voyage, lui semblait absurde et cruel. Elle était la seule *Khthônia* à l'avoir accompagné jusqu'à la surface, là où il n'avait jamais osé emmener ses fils, le long de cette route qu'il avait toujours arpentée seul, avec les fauves à visage humain de l'Enchanteresse. Il savait que si Maledrin périssait ainsi, il la regretterait peut-être autant que son fils décédé.

-Attendez au moins que Diane revienne ! s'écria Pyrrha en voyant le Chasseur lever son marteau pour briser le crâne de la jeune fille.

-Nous n'avons que trop attendu, répondit la Kère. Qui sait quand elle reviendra ? Cette fille agonise de nuit en nuit et bientôt elle sera possédée. Diane est sans doute à des stades d'ici !

-Non, Scamandre, dit une voix derrière eux.

C'était Diane. Elle s'était approchée dans l'ombre du manteau de Nyx, comme le font les Kères. Elle tenait un pan de son manteau de sa main gauche et n'était vêtue que de sa tunique longue, son long glaive dans sa main droite.

Diane n'était devenue Kère que tardivement, et avait suivi durant son enfance l'entraînement des Chasseurs. Tous savaient qu'elle en était restée une redoutable combattante. Ses bras nus étaient puissants et ses gestes précis, et elle aussi avait soigneusement noué sa chevelure sur sa nuque. Dans ses yeux flamboyants brillait une colère froide.

-Scamandre, dit-elle à la Kère qui menait les Chasseurs, comptais-tu te passer de moi pour verser le sang de l'étrangère ? Au mépris de nos lois les plus anciennes ?

Au contraire de Diane, Scamandre était Kère depuis son adolescence, comme l'avait été Persyex. Elle étaient de celles qui voient l'avenir proche avec une étonnante précision. Elle avait souvent prévenu le Clan de dangers imminents et en avait retiré une assurance excessive. Elle alla à la rencontre de son aînée et s'inclina :

-Je suis heureuse que tu sois à nouveau parmi nous, ô fille du Titan. Mais nous avons vu cette fille les mains souillées par le sang. Or tu sais que le Titan ne m'a jamais trompée.

-Ceux qui aident l'une d'entre nous à accoucher ont aussi du sang sur les mains, Scamandre. Voir cette fille couverte de sang ne signifie pas nécessairement qu'elle tuera l'un d'entre nous, ni même qu'elle tuera. Prends garde, ô fille trop douée du Titan, prends garde d'oublier la vigilance avec laquelle nous devons accueillir en nous les Rêves.

Scamandre plissa les yeux de colère mais ne répondit rien. Diane s'adressa à la foule :

-Croyez-vous que je tiens moins qu'aucun d'entre vous à la sécurité du Palais d'Écorce ?

Plantant son épée dans le sol, elle saisit une torche et éclaira les visages de ceux qui étaient les plus près d'elle :

-Mais c'est sur l'autel de la peur que vous vouliez sacrifier cette enfant, et non aux

effigies de bois de nos Hamadryades. Depuis quand nous, les gens du Palais d'Écorce, obéissons-nous à la peur ?

-Alors toi aussi tu te dresses entre nous et cette fille ! ? demanda le grand Chasseur.

-Plus encore Dictys : j'ai peut-être le moyen d'en savoir plus au sujet de son étrange agonie.

Elle tira vers elle son manteau et la lumière de sa torche révéla les deux personnes que son habit avait rendus jusqu'alors invisibles. C'étaient deux Khthôniaï aux cheveux noirs, vêtus de cuir sombre comme Axéa et Maledrin, deux hommes d'aspect farouche et volontaire. La grande épée du plus vieux des deux et les serpents de platine de sa garde attirèrent les regards.

-Ezraer ! ? s'écria Axéa, ahuri. Et toi tu es son fils...

-Ganymède, répondit celui-ci. Je venais souvent acheter chez toi des produits rares, cette fois vois-tu : j'ai voulu venir les chercher moi-même.

Scamandre s'écria, sur le ton d'une colère affolée :

-Es-tu devenue folle, Diane ? Tu as amené des Khthôniaï inconnus aux portes du Palais d'Écorce !

-N'as-tu pas dit toi-même que le temps pressait ? répliqua la Kère aux bras nus. Je ne voulais pas seulement sauvegarder la vie de cette enfant, mais je craignais un piège.

-Un piège ?

Cette fois le silence se fit complètement. Diane avait éveillé la curiosité de la foule et semé le doute, elle continua en ces termes :

-Réfléchissez : si tout cela n'est en effet qu'un envoûtement, n'est-il pas curieux qu'il se déclare au moment même où cette fille se trouve parmi nous, alors qu'elle et Axéa ont longtemps voyagé pour arriver jusqu'ici ? Que nous la tuions est peut-être ce qu'on attend de nous. Ce serait comme rompre nous-même la soie de la chrysalide, ce que le monstre lui-même ne peut peut-être pas faire.

-D'où te vient une idée pareille ? demanda Scamandre.

-D'où t'est également venue l'idée qu'elle tuerait l'un des nôtres, ô ma sœur. J'ai rêvé d'une femme Khthônia lâchant un démon de feu pour traquer cette enfant. Je l'ai rêvée observant sa victime, voyant ce qu'elle voyait, écoutant ce qu'elle entendait. Puis je l'ai vue relâchant sa malédiction ; j'ai vu une araignée de feu...

-Soulever le coin de sa paupière ? intervint Télamon.

Tous le regardèrent avec surprise. Le fils de Deucalion s'avança et dit :

-J'ai vu moi aussi une créature de feu ayant la forme d'une araignée, je l'ai vue se glisser en Maledrin avant que le mal se déclare en elle, pendant le jour, alors que j'étais seul à être éveillé. Je ne saurais dire si je l'ai vue en rêve ou non, tant c'était étrange, mais je m'en souviens aussi précisément que d'un événement qui se serait déroulé de ce côté-ci de la nuit.

Le silence se fit plus lourd encore. Scamandre et Dycitis sentirent la détermination de la foule faiblir, même de la part des autres Kères. Imaginer que Télamon mentait au Clan devenait grave. Scamandre lui demanda doucement :

-Et qu'as-tu vu d'autre ?

-Rien, répondit le jeune garçon le plus sincèrement du monde.

-Qu'est-ce que cela prouve ? dit Dycitis.

-Rien, répondit Diane, sinon qu'elle est effectivement victime d'un envoûtement. La femme que j'ai vu créer puis lâcher ce démon sur les traces de cette enfant l'a conçu pour utiliser en elle toute sa violence et sa folie. Scamandre : peut-être as-tu mal compris l'avertissement du Titan ? Je crois pour ma part que l'apathie de cette jeune fille n'est qu'apparente, en elle se déroule une lutte désespérée, et nous ne ferions que la sacrifier à

ce démon en portant la main sur elle, déchaînant ainsi la malédiction sur nous en même temps que sur elle.

-Et ces deux hommes!? demanda Scamandre.

-Eux aussi je les ai vus en rêve. J'ai vu cet homme...

Diane désigna Ezraer.

-J'ai vu la haine qu'il voue à celle qui a créé cet envoûtement. J'ai vu aussi que lui seul sans doute est capable d'en libérer cette malheureuse enfant.

Ezraer se défit de sa lourde épée et la posa sur le sol, puis il se releva, montrant ses mains vides à la foule. Il parla alors de sa voix rauque de Démon, qu'il savait rendre persuasive. Elle n'avait pas le charme de celui des Kères comme Persyex, mais sa sonorité sourde créait sur ceux qui l'écoutaient une forte impression, éveillait en eux un sentiment d'urgence et donnait plus de poids à chacun de ses mots. Il expliqua qu'il était venu sans intention de nuire aux gens du Palais d'Écorce, entraîné seulement par la recherche d'un démon servant, un esprit infernal apprivoisé par la magicienne Nathrae.

-Dans notre cité souterraine on la surnomme la Survivante, car elle est l'unique rescapée d'une expédition qui s'est perdue au plus profond des Enfers, près de là où la terre devient lave, en-deçà même de Tisiphone la cité basse, perchée au sommet des tréfonds du royaume interdit de Khthôn. Nul ne sait ce qu'elle y a appris, ni à quel prix elle a survécu. Redoutable, elle n'en est cependant pas invincible. J'ai été autrefois son maître et aussi son frère par la pensée, je connais mieux que quiconque hormis le Titan ce dont elle est faite et sa manière de penser. Je suis venu comprendre la magie qu'elle a pratiquée sur Maledrin et moi seul saurai délier ce qu'elle a lié. Je suis venu la combattre.

Il leva à nouveau les mains et demanda la confiance du Clan. Il n'en inspirait pourtant aucune, mais sa haine pour celle qu'il appelait Survivante était si évidente qu'elle en devenait presque palpable, et la foule crut à cette haine plus qu'à n'importe quelle parole de paix de Diane. Scamandre rengaina son glaive et dit à celle-ci :

-Soit. Nous attendrons trois jours, mais pas un de plus, ô Diane la voyageuse. Si ce nouvel hôte peut détruire cet esprit infernal, nous laisserons partir l'enfant saine et sauve.

Les trois autres Kères acquiescèrent d'un signe de tête. Ni Dytis ni aucun Chasseur ne protesta. Tous se dispersèrent en silence, et le fer des armes fut rendu aux fourreaux de cuir.

Lorsqu'ils furent à nouveau seuls, Deucalion ramassa l'épée d'Ezraer restée à terre, et regarda les serpents de platine qui étaient aussi immobiles que s'ils étaient de simples décorations.

-C'est une arme bien grande pour être maniée dans les souterrains, dit-il au mage. Axéa nous a toujours dit que vous n'utilisiez guère que des dagues ou de courts glaives, ou parfois des fourches aux dents recourbées.

-Il s'agit plus d'un compagnon de route que d'une arme, répondit Ezraer avec un sourire mauvais. Mais elle n'a jamais fait couler le sang humain.

-En effet tu réserves à tes victimes un sort moins enviable que la mort, dit Axéa.

Ezraer reprit son épée et lui répondit :

-Voleur, je sais que tu ne m'apprécies guère, mais en l'occurrence tu devrais accepter mon aide, car nous avons les mêmes intérêts, si répugnant que te semble mon art.

Il s'approcha de Maledrin, toujours dans les bras d'Axéa, ôta ses gants et posa ses doigts bleus sur les sourcils de la jeune fille, juste au-dessus de ses yeux toujours exorbités, sans qu'Axéa fît rien pour l'en empêcher, malgré la répugnance manifeste que l'ancien Démon lui inspirait.

-Je sens sa présence. Le démon servant force une à une les portes de son esprit. Il rompt les scellés de son âme pour la dévorer ensuite. Il l'emportera bientôt si nous ne venons en aide à cette infortunée.

-De quels scellés parles-tu, mage ? demanda Pyrrha, qui observait Ezraer avec méfiance.

Le Khthônia se tourna vers elle et posa son doigt entre ses deux yeux, là où l'on disait que se trouvait le siège de l'âme, le point qui assurait à chacun sa cohérence propre, et dit :

-Cette fille a clos son âme pour se rendre plus forte, pour se prémunir contre la douleur, comme je l'ai fait moi aussi à son âge. On essaie de se lover sur soi-même comme un animal qui a peur, pour recréer artificiellement un peu de la chaleur qui nous manque. Malheureusement nous sommes un peu comme ces animaux à sang froid : nous devons prendre aux autres cette chaleur car rien en nous ne peut la remplacer. Placer des portes et des remparts là où il n'y en a pas peut aussi nous affaiblir. Sitôt que le premier mur tombe, c'est la panique. L'esprit s'affole puis se désintègre et plus rien ne peut plus le reconstruire. Seuls ceux qui ne craignent ni la déception ni la solitude apprennent l'unique véritable force qui leur permet de résister sans recourir à des murailles qui ne sont jamais assez hautes. Le démon servant le sait et a ouvert une brèche qui ne fera que s'agrandir. Le reste sera pour lui un jeu d'enfant, lorsqu'enfin le dernier rempart aura cédé.

-Sauras-tu le détruire ? demanda Deucalion.

-Peut-être. Mon ancienne fonction m'a rendu coutumier de ce genre de sorcellerie, ce qui vous explique la méfiance légitime d'Axéa. Je sais parfaitement détruire, peut-être saurais-je sauver cette fois-ci.

Puis, s'adressant à nouveau à Axéa :

-Mais écoute-moi marchand, je puis te dire une chose avec certitude : elle sera définitivement possédée avant les trois jours si tu la laisses ainsi, elle sera un Démoniolèpte entre les mains de Nathrae.

-Je devrais *te* laisser en faire un Démoniolèpte à ton service plutôt qu'à celui de Survivante ? répliqua Axéa.

-Je n'ai nul besoin d'un Démoniolèpte ici, et c'est en pleine possession de ses moyens que j'ai besoin de cette fille. Elle seule peut me conduire à l'autre Alektoüs qui fut sa compagne : Dynaïe, la magicienne. Prends mon épée si cela peut te rassurer.

Il lui tendit son arme mais Axéa refusa. Il se méfiait trop de l'art d'Ezraer pour ne pas supposer un piège derrière ce geste. Il était conscient d'être d'une ignorance totale à ce sujet, et cela ne le rendait que plus suspicieux, car il ne connaissait pas les limites du pouvoir du mage. Aussi préféra-t-il décliner l'offre d'un signe de tête et déposa Maledrin sur un tronc couché qui avait été taillé pour servir de table longue. Il caressa les cheveux de l'adolescente et se tourna à nouveau vers Ezraer :

-Demiurge, fais ton office.

Sans en relever la pointe, Ezraer donna son arme et son épaisse veste de cuir à son fils et ouvrit le col de Maledrin. On pouvait voir les veines de son cou saillantes battre à un rythme bien trop rapide. Il posa son oreille sous le sein gauche de la jeune fille pour écouter son cœur.

†

Ils étaient seuls dans le labyrinthe depuis déjà plusieurs heures. Nathrae marchait de long en large, une longue fourche de fer à la main. Elle en donnait parfois un violent coup sur le mur par intervalles. Mégère, assis sur son trône, la regardait faire tout en buvant à un verre de cristal fait à la mesure de sa main et de ce que son bras malingre pouvait porter.

Il ne se nourrissait que de lait de champignons-parleurs, car son corps rejetait tout autre substance.

-Tu sembles fort agitée, dit-il d'un ton un peu ironique.

La D miurge renversa d'un coup de pied l'un des braseros et  parpilla sur le sol les braises avec sa fourche, puis elle observa le dessin que formaient les braises qui s'étaient couvertes de cendres en roulant sur le sol. Elle se tourna ensuite vers l'Euménide et dit dans un grincement de dents :

-Ezraer ! J'en étais sûre. Il cherche à corrompre le démon servant que j'avais lancé sur les traces de mon esclave alekto s. Il est plus près d'elle... c'est plus facile pour lui. Il se venge, l'infâme.

-Crois-tu vraiment qu'il ait accompli un si long voyage à la surface pour l'unique plaisir de se venger de toi ? Aucun mage ne serait assez stupide ou désespéré pour cela. Il cherche son frère, son frère que tu as perdu, Survivante.

Mégère reposa son verre sur une table de bois fort rare qu'Ax a avait ramené de l'un de ses voyages. La D miurge prit entre ses doigts l'une des braises et la brisa en particules incandescentes. Ce genre de geste inutile, mais impossible sans magie, la rassurait sur l'état de ses pouvoirs et lui permettait de les mobiliser dans toute leur étendue, car le danger apportait à son esprit parfois rebelle une motivation supplémentaire.

Puis elle s'approcha de l'Erinye qui la regardait toujours avec un demi-sourire narquois, se pencha de toute sa taille d'adulte vers l'enfant et approcha son visage très près du sien, tenant toujours un éclat de braise dans la main :

-Où crois-tu que ton ironie te mènera, à noble Immortel ? Tu ne te d barrasseras pas de moi aussi facilement que de ce fuyard d'Ezraer. Tu m'as dit toi-même qu'il se laissait mourir avant que son fils ne vienne lui révéler que Python et l'autre Alekto s s'étaient échappés. Quelle sorte de mage est-ce là ?

-Un mage qui est cependant parvenu à rejoindre le Voleur à la surface, et défie ton pouvoir.

L'Immortel la regardait sans ciller. Ezraer l'avait toujours traité avec tous les égards dus, mais Nathrae était différente. Elle s'était peu à peu émancipée, comme si à chaque cycle elle puisait dans l'insolence un peu plus de la force qui lui manquait pour affronter l'Immortel, ou simplement se passer de sa présence.

Alors qu'elle n'osait pas au début lever les yeux vers lui ni prendre la parole, elle se permettait à présent de l'invectiver. Mégère l'avait laissée faire, car il se sentait plus en sécurité avec elle. Elle était plus transparente, plus évidente, moins roublarde. L'obs quit  sournoise d'Ezraer n'avait fait que le rendre plus méfiant. Il attendait l'instant propice pour remettre la mortelle à sa place, lorsque cela deviendrait inévitable. Plus cette mage trop sûre d'elle irait loin dans l'insolence, plus violente serait leur chute.

Nathrae la Survivante ne répondit rien à la pique de l' rinye. Elle était persuadée que Mégère avait à dessein ordonné de jeter cette maudite magicienne alekto s dans la fosse où se trouvait Python. Elle devait savoir que la présence d'une étrangère ranimerait les forces du dernier fils d'Echidna. Sans doute se réjouissait-elle aussi du résultat, aussi mieux valait attendre. Attendre de comprendre ce qui avait poussé l'Érinye à agir ainsi.

-Vous vous ressemblez tant, Ezraer et toi, ajouta Mégère. Vous partagez la même hargne, la même avidité qui vous tient lieu de pugnacité. C'est parce que vous vous ressemblez trop que vous avez fini par vous détester.

-C'est faux ! s'écria la Survivante.

Dans sa colère elle avait levé sa fourche sur l'enfant, avant de se rendre compte du sacrilège que ce geste représentait. Même pour elle c'était aller trop loin. Nathrae essayait

depuis longtemps de tuer en son être le respect inné des Mortels pour les Immortels, mais elle savait qu'elle ne pourrait sans doute jamais lever la main sur l'Érinée.

C'était bien plus que du respect ou de la peur, c'était un sentiment aussi profondément ancré en elle que le fait d'éviter de trop s'approcher du feu. Et elle savait que contre cette braise-là sa magie serait inefficace.

Elle abaissa son bras et répondit sur un ton rageur :

-Non, nous ne ressemblons pas, du moins pas sur l'essentiel. Ezraer ne pense qu'à lui-même, il a même été incapable d'aimer son propre fils. Hormis son frère Python peut-être, personne ne lui est cher. Tout entier préoccupé uniquement de sa survie, focalisé sur sa peur de tout ce qui l'entoure, il n'est devenu Démon que pour accroître sa puissance, et non par désir d'aider et de protéger la cité.

Mégère n'ajouta rien. Il savait que Nathrae aimait sincèrement la cité-planète, même si elle avait cette fâcheuse tendance à se confondre avec elle et à oublier parfois que seule la présence de l'Euménide garantissait l'existence de la cité.

-Je n'ai rien de commun avec lui, ô fille du Titan, dit la Démon. Je retrouverai l'Oracle, avec ou sans Python. Ezraer n'était qu'un mécréant impie, sa folie égocentrique en avait fait un esclave de Chimère, qui d'ailleurs est la propre sœur de Python. Crois-moi Mégère, j'ai vu des hommes possédés par Chimère, et de tous les enfants d'Echidna elle est de loin la plus dangereuse...

Elle poussa soudain un cri de douleur et lâcha sa fourche. Portant ses deux mains à ses tempes, elle se mit à les appuyer contre sa tête comme si elle voulait la faire éclater, tout en gémissant entre ses dents serrées. Elle articula difficilement :

-Il l'a trouvé... Il ronge le lien entre le démon et moi...

Elle tomba à genoux et cogna sa tête sur le sol. Tout son corps tremblait. Ezraer lui renvoyait les convulsions qu'elle avait fait subir à Maledrin. Il essayait de retourner le démon servant contre elle pour la détruire. Elle se mit à ramper vers le trône de Mégère, toujours face contre terre, sa longue chevelure noire étendue tout autour d'elle.

Elle déchira son ample chemise de soie blanche lamée d'or pour aller chercher une pierre de rubis qu'elle portait sur sa poitrine accrochée à une chaîne de platine. Puis elle saisit la jambe de Mégère, en suffoquant comme si chaque geste lui était douloureux au-delà de l'insupportable, et lui tendit la pierre écarlate qui renvoyait la lumière des torches autour d'elle en éclats sanglants.

-Mégère... supplia-t-elle. Prends-la... Réchauffe-la... Sinon il me tuera ! J'ai... J'ai lié le démon servant à mon propre cœur... afin de ne jamais le perdre, et Ezraer l'a compris... Il tire sur les broches invisibles que j'ai arrimées en moi pour contrôler le démon... Donne-moi un peu de ta force...

L'Érinée prit la pierre et la regarda de près. Elle avait la taille d'une pupille et venait à n'en pas douter de sa sœur Tisiphone. Les pierres rares étaient comme les yeux de Khthôn, elles permettaient à certains mages de focaliser le don du Titan. Mais on n'en trouvait guère aux alentours de la cité-planète. La Survivante avait dû ramener cela de son long voyage.

-Par pitié, Mégère ! hurla la mortelle.

Elle avait relevé la tête vers l'Euménide qui put voir que toute la peau de son visage avait disparu, on voyait le jeu des muscles sanglants et des nerfs, et les yeux, naguère si beaux, apparaissaient avec tout l'enchevêtrement de veines et de nerfs qui leur permet de voir.

-Il m'écorche... dirent les lèvres sans visage.

Mégère sourit. Il savait que cela n'était qu'une illusion, destinée à lui faire comprendre ce qui se passait en Nathrae. Il ferma sa main sur la pierre, puis la rouvrit. La pierre se

mit à irradier une faible lueur. Puis il la plaça entre les mains glacées de la D miurge qui sentit peu à peu la chaleur de Khthôn lui revenir.

L' rin e sauva ainsi sa prêtresse. Survivante trancha un à un les fils du démon et se libéra de son ombre qui vivait encore en elle. L'araignée de feu s'évanouit entre les doigts d'Ezraer, très loin de là, au cœur des forêts du Palais d'écorce. Maledrin fut perdue pour Nathrae, et Nathrae fut perdue pour Ezraer. L'ancien D miurge ne put s'empêcher de lancer une imprécation de colère, l'insolente lui échappait et Khthôn la dérobait à sa haine.

La D miurge, quant à elle, se releva lentement, et dit en direction de la voûte qui surplombait la cité-planète :

-Soit, Ezraer, mon cher et vénéré maître. Ce sera la guerre.

†

Tanaquil ne parvenait pas à dormir. Elle regardait la Lune entre les pans des remparts renversés de l'ancienne capitale, assise en tailleur sur l'une des rares dalles qui était encore entière. Les gens venus de Mallia dormaient tous autour d'elle, sauf De no comme toujours, qui s'était réfugiée au cœur de l'ancien Temple de Téthys, comme elle le faisait à Mallia.

Ici aussi on entendait le murmure des insectes chanteurs. Mais il manquait la rumeur rassurante du ressac, l'odeur du sel et le vent frais qui venait de la Mer. Cnossos était la plus jeune des cités océanides, elle avait été construite vers l'intérieur des terres pour affirmer le désir des Océanides d'entrer dans le pays intérieur des forêts et des montagnes. Certains disaient *partager*, d'autres *conquérir*.

Et cette cité était devenue la demeure de Méduse, la Reine. Pourtant Tanaquil ne parvenait pas à se faire à l'idée d'une cité construite si loin de l'Océan, ni à ce temple de Téthys qui ne recevait même pas l'hommage des vents chargés de sel. Est-ce que le sang des sacrifiés y avait remplacé la caresse des embruns ?

Elle savait que la lignée des Grées avait elle aussi fondé une cité loin des côtes : Manarès, non loin d'un gisement de fer. Mais Cnossos représentait bien autre chose que l'idée qu'elle se faisait d'une cité construite à l'intérieur des terres. La capitale des Océanides lui semblait appartenir à C to plus qu'à Océan ou Téthys. Des trois Titans qui protègent les Océanides, C to est la plus mystérieuse et la plus terrible. C'était à elle que parfois l'on sacrifiait le sang des hommes. C'était elle qui avait donné aux Gorgones, aux Harpyes et aux Grées leur aspect monstrueux et leur humeur violente.

Bien qu'elle s t que le sang de C to coulait en elle avec celui de Téthys et d'Océan, Tanaquil n'avait nulle vénération pour ce Titan assoiffé de sang et de souffrance. On lui avait souvent répété que cette cruauté apparente donnait au peuple océanide la force de vaincre ses ennemis. Mais qui était l'ennemi ? Qui fallait-il tant craindre ?

Fallait-il craindre la Nuit ? ou cette Lune si ronde ? ou les entrailles de la Terre ?

Lorsqu'elle avait retrouvé Alceste et les Périodes, ils l'avaient accueillie avec joie et lui avaient prodigué les marques de l'affection la plus sincère. De no, quant à elle, lui avait dit simplement :

-Tu es revenue ? Alors Tantale restera seul désormais.

Tout était conforme à ce que lui avait dit Tantale. Tous la prenaient pour son épouse et se réjouissaient qu'elle e t renoncé à partager son bannissement. Elle avait espéré que tout rentrerait dans l'ordre en les retrouvant. Mais cela n'avait fait que la plonger un peu plus dans la confusion. Elle connaissait chacun des Périodes par son nom et ils étaient bien tels qu'elle se le rappelait. Sur tout ce qui concernait les autres, sa mémoire semblait ne lui faire défaut en rien. C'était elle qui manquait à ses propres souvenirs.

En constatant qu'elle ne se souvenait pas d'avoir été l'épouse de Tantale, Deïno avait seulement dit que les terres nocturnes engendraient parfois d'étranges maladies, puis elle ajouta qu'il valait mieux pour elle ne plus aimer Tantale, et que ce mal était étrangement bienvenu. La pêcheuse de perles se souvenait surtout de ces paroles :

-Considère-toi comme purifiée, débarrassée de pensées qui n'auraient entraîné que ton malheur. La guerre sera impitoyable pour tout ceux qui refuseront de choisir leur camp.

Tanaquil avait alors compris qu'elle n'avait pas seulement oublié Tantale, semblait-il, mais également cette guerre dont tous parlaient. Les rues de Cnossos empestaient le sang et les trois lignées ne s'étaient retrouvées que pour se proclamer un adversaire commun, aussi vague que s'il fallait s'en prendre au brouillard : les autres, pour *reprendre l'Oracle*.

Était-ce pour cela qu'ils avaient traversé la Mer des Songes ? Avoir retrouvé les terres des anciens ne suffisait donc pas ?

Tanaquil rejeta la peau dont elle était couverte et se leva pour s'éloigner de la demeure où les Périodes l'avaient accueillie. C'était une haute maison ronde dont une moitié tenait encore debout. Une frise de chevreuils et de chasseurs était peinte sur les pans de murs. Le dessin et les couleurs en étaient finement travaillés : les Gens de Cnossos avaient eu du temps à consacrer à la décoration de leurs maisons. Dans la terre salée qu'ils avaient fuie, toutes les heures du jour étaient consacrées à la survie.

Alceste avait essayé de lui rappeler ce que Deïno avait dit des Nyktéra, et des combats qui seraient nécessaires pour reconquérir le bonheur perdu. Mais cela lui était devenu aussi étranger que l'amour de Tantale. Elle se dit à mi-voix en regardant les lances plantées en terre près des guerriers endormis :

-Sans doute la Grée a-t-elle dit vrai, cette amnésie m'a en partie purifiée. J'ai peut-être oublié l'amour, mais aussi le désir de tuer et de vaincre. Cette guerre n'est pas la mienne et ne le sera jamais.

Elle se mit à marcher le long des rues vers l'extérieur de la ville. Des buissons d'eucalyptus avaient poussé au pied des colonnes brisées et du lierre maintenait prisonnières les rares cariatides qui tenaient encore debout. Elle entendit le bruit de sabots sur les dalles et reconnut Céléäno qui arrivait vers elle, tenant par la bride son cheval noir.

Les ailes de la Harpye étaient repliées et ne se voyaient presque plus. Elle ne portait pas de casque et ses boucles noires dansaient librement avec le vent. Sa longue robe noire traînait sur le sol, elle était bien moins impressionnante à terre, comme ces oiseaux marins qui n'aiment que les hauteurs. Tanaquil baissa les yeux et changea de direction pour éviter de la croiser, mais Céléäno l'interpela :

-Et bien, belle pêcheuse, que fais-tu debout à cette heure ? Tu ne dors pas ?

Tanaquil s'immobilisa et se retourna vers la Harpye :

-Toi non plus, semble-t-il. Que faisais-tu hors de la cité ?

-Les Immortels dorment très rarement, comme tu le sais certainement, dit calmement Céléäno sans s'offusquer de l'arrogance de la jeune femme qui lui parlait comme à une égale. Je suis allée dans les collines à l'entour, pour chasser et nourrir ma monture.

Elle caressa le chanfrein de l'animal et Tanaquil remarqua que le mors était couvert de sang, mais ce n'était pas celui du cheval.

-Il ne mange que de nuit, et uniquement de la viande, encore chaude et sanguinolente, dit Céléäno en souriant. Mais il ne saurait en chasser pour lui même, ce qui me garantit une fidélité sans pareille.

L'animal regardait la jeune femme de ses yeux rougeoyants dans l'obscurité. Ils semblaient se gaver des rayons de Lune. Était-il lui aussi né de Céto ?

-Tu as une rancune contre moi, n'est-ce pas ? lui dit l'Immortelle. Tu crois que je t'ai menti.

-N'est-ce pas le cas ?

-Je ne t'ai pas trompée, pêcheuse de perles, répondit la Harpye. Je t'ai donné Pégase, et il est à toi. Il est né du sang répandu d'Euryalé, et aucune des Gorgones n'aurait souhaité qu'une Immortelle l'invoque. Je l'ai fait pour toi, et nul autre que toi ne pourra jamais s'en rendre maître. Mais peut-être en effet en es-tu toi aussi incapable.

-Tu m'as offert ce que tu ne possèdes pas, tu m'as distraite avec une vision ensorcelante.

-Détrompe-toi, insolente fille. Personne ne possédera jamais Pégase, en revanche je t'ai donné un lien qui t'unira à lui, et cela seule l'une des immortelles filles de Céto pouvait te l'offrir. À toi donc d'en user avec intelligence. À toi d'apprécier un présent que rien ne m'obligeait à te faire.

Sans rien ajouter, la Harpye reprit son chemin vers le camp des siens, tenant toujours son monstre domestique par la bride. Tanaquil la suivit du regard un moment, puis se remit elle aussi à marcher.

Elle remarqua alors la haute maison où Penthésilée avait ordonné qu'on enfermât Aétos. Les Océanides n'avaient retrouvé de lui que des chaînes, mais les Gorgones savaient que ce temple avait servi de prison à un fils du Soleil. Les sentinelles s'en tenaient éloignées, de peur d'attirer sur eux la malédiction de l'Hypérion, afin qu'il ne les confondît pas avec des guerriers du peuple sans dieux.

Tanaquil remarqua la lueur d'une torche. Quelqu'un était à l'intérieur. Elle marcha en silence jusqu'à la porte et en franchit le seuil prudemment. Dans le noir presque total du temple elle vit une femme tenant à la main un brandon enflammé, agenouillée par terre et regardant la poussière du sol. Un aigle au plumage d'un roux-doré était perché sur son épaule. Le rapace tourna aussitôt vers Tanaquil ses yeux d'argent et avertit sa maîtresse de sa présence d'un simple mouvement de ses ailes immenses.

La femme lui parut d'âge assez mûr, alors qu'elle était en réalité bien plus jeune. Tanaquil n'avait tout d'abord vu d'elle qu'un ample manteau rouge qui la recouvrait entièrement. Dans le mouvement que l'étrangère fit pour se tourner vers elle, Tanaquil vit qu'elle était vêtue d'épais vêtements de cuir et de fourrure aux couleurs étranges, à la fois blanches et noires. Le voile écarlate glissa de sa tête et Tanaquil vit une longue chevelure dorée et un visage couleur d'ambre. Une longue lance semblable à celles que les gens de Cnossos avaient pris aux Amazones était posée près d'elle, mais celle-là ne provenait pas du butin de guerre, de même que le casque au cimier flamboyant qui dépassait de sa besace.

Tanaquil eut un geste de recul :

-Qui es-tu ? Une Amazone ?

L'étrangère leva la main en signe de paix et répondit d'une voix rauque, cassée par le froid :

-Ne crains rien, jeune Océanide, je ne suis pas venue venger les miens. Je ne suis pas une guerrière. Tuer ne ferait qu'ajouter à ma solitude.

-Ta solitude ? demanda Tanaquil, étonnée qu'une parfaite inconnue lui confiât ainsi ses états d'âme.

L'inconnue sourit et dit tristement :

-Je me nomme Nausicaa, mais je suis aussi la réincarnation de ma propre mère : Penthésilée, qui fut l'une de nos reines immortelles. C'est elle que vous avez tuée ici.

-Alors tu es bien Amazone ? demanda Tanaquil à qui on avait déjà décrit la bataille de Cnossos.

-Je suis Amazone. Amazone peut signifier *celles qui n'ont pas de sein*, car les plus anciennes de nos guerrières aiment à raconter la légende qui voudraient que nos ancêtres se fussent mutilées du sein droit afin de mieux tirer à l'arc, mais ma mère disait que notre nom venait de ce que nous n'étions nés du sein d'aucun Titan et que nous n'avions aucun sein protecteur contre lequel nous pussions nous blottir. Je suis la dernière d'un peuple qui se disait déjà le peuple-orphelin. Quelle solitude dépasserait la mienne ?

-Je crois que je suis seule moi aussi, répondit Tanaquil.

Cette phrase lui avait échappé.

Elle n'était pourtant ni dernière de son peuple ni orpheline, mais le mot *solitude* avait résonné en elle comme s'il s'appliquait à ce qu'elle était depuis qu'elle s'était réveillée dans la forêt, loin de la Mer et surtout si loin d'elle-même. Malgré son amnésie elle devinait que la solitude ne lui était pas un sentiment familier.

Tanaquil avait toujours été entourée de l'affection de sa famille, puis de celle de ses compagnons de pêche et enfin par l'amour de Tantale, dont l'eau du Léthé avait noyé le souvenir, l'avait environnée de l'habit invisible et secret de la passion, celui qui réchauffe l'âme au cœur des tourmentes les plus froides. Si le mot n'était pas nouveau, le sentiment l'était pour elle. Un gouffre s'était ouvert partout autour d'elle durant son imprudent sommeil. Où qu'elle regardât elle ne voyait qu'un profond abîme, sans visage pour l'éclairer. C'était cela, être seule.

Les deux étrangères se regardèrent alors un long moment en silence. Tanaquil n'appellerait pas à l'aide, et Nausicaa ne lui ferait aucun mal. Un sentiment d'appartenance s'était établi entre elles à travers les paroles qu'elles avaient échangées. Nausicaa reprit, comme en écho aux pensées qui se bousculaient dans la tête de l'Océanide :

-Moi aussi je me sentais seule parmi les miens, sans parvenir à m'expliquer d'où venait ce sentiment. Les jeux des guerrières me paraissaient insipides et l'idée de la guerre n'éveillait en moi que le dégoût. Pourtant j'étais la fille de Penthésilée l'Immortelle, je devrais être la nouvelle Penthésilée, et engendrer un nouveau peuple, comme une reine-fourmi. Mais ma mère ne renaîtra pas à travers moi.

-Pourquoi ?

-Parce que j'en ai décidé ainsi. Une autre reine apparaîtra sans doute, mais elle portera un autre nom. L'ère de Penthésilée s'achèvera avec ma mère. J'ai vieilli de plusieurs années le jour où j'ai refusé l'immortalité. Tu vois, jeune fille, tu n'as rien à craindre de moi, je ne suis même pas une vraie Amazone.

Nausicaa se releva et ajouta, en regardant filer entre ses doigts une peu de la poussière du sol :

-Je n'ai quitté ma demeure de givre que pour contempler le lieu du massacre, cette terre que ma mère et mon frère Antinoüs souhaitaient tant rejoindre. Ma mère vit encore en moi, mais mon frère Antinoüs lui me sera perdu pour toujours si je ne le retrouve pas.

-C'est ici que tu le cherches ? Il n'y a eu aucun survivant je crois.

-Je sais qu'il s'est enfui avant la bataille, accompagné d'une jeune femme nyktéron.

Elle tendit à Tanaquil la poignée de sable qu'elle tenait :

-Vois-tu ce sable ? Il est encore chaud, et contient quelques particules de verre... Un Héliade a été détenu prisonnier ici par ma mère, à l'ombre de ce temple, loin des rayons de l'Hypérion. Il se nomme Aétos. C'est lui qui avait permis aux Amazones de traverser les Mers qui les séparaient de la Colchide. C'est aussi lui qui m'a emmenée jusqu'ici après que vous l'avez libéré. Nous ne savons pas naviguer comme vous, mais les Héliades nous ont appris à voler.

-La Colchide ? Vous aussi avez donc subi l'exil ?

-Bien sûr.

Tanaquil ne comprenait pas. Cela lui paraissait tellement absurde qu'elle en oublia d'interroger Nausicaa au sujet de l'Héliade. Les Amazones, le peuple sanguinaire et impitoyable qui avait rejeté les Océanides à la Mer, avaient donc elles aussi été forcées de quitter cette terre si chèrement acquise ? Pour toute réponse elle demanda :

-Mais alors qui donc vous a contraint de quitter ces rivages ?

-Des Immortels de la pire espèce. Puissants et ravageurs. Ils avaient le Dragon sous leurs ordres, une horreur infernale qui pouvait enflammer la prairie et flétrir les arbres, hiver et foudre à la fois. Seule Demi-Lune, la reine des Nyktéra, et ses partisans ont pu leur échapper en se réfugiant dans leurs forêts. Les Amazones en revanche n'ont trouvé de salut que dans la fuite, aidés par les Héliades, du moins par certains d'entre eux. Depuis ce temps nous suivons les vols des oiseaux migrateurs, des grues au long cou cendré ou des oies aux cris stridents.

L'Amazone ramassa sa lance, en planta la pointe dans le sol et conclut par ces mots :

-Tu vois, jeune fille, rien n'a été acquis finalement. Après toutes ces guerres nous nous retrouvons au même point. Alors à tous points de vue cela n'a que trop duré. Je resterai Nausicaa la fille rebelle de Penthésilée. Je ne ferai couler le sang que pour ma propre survie.

-Et ces Immortels dont tu parlais...

Nausicaa cessa de regarder le sol et se tourna vers la pêcheuse de perles qui brûlait d'en savoir plus. Tanaquil se mit à parler précipitamment comme si les idées lui venaient en même temps que les mots :

-S'ils avaient parmi eux le Dragon, il ne peut s'agir que des Hespérides et du Sphinx, qui était jadis leur allié. Ce sont eux qui ont lâché les chevaux à crinière de rouille d'Éris entre nos trois cités et brisé l'entente qui régnait entre les lignées. Mais s'ils vous ont chassés vous aussi, s'ils n'étaient pas vos alliés, alors ce n'était ni aux Océanides, ni aux Amazones, ni aux Nyktéra ou aux Khthôniaï, ni sans doute à aucun peuple humain en particulier qu'ils voulaient donner cette terre. Ils voulaient en chasser à tout jamais toute l'humanité, ou encore s'assurer que nous ne cesserions jamais de nous haïr... Que le sang d'hier fasse couler le sang aujourd'hui et prépare le chemin des guerres futures, par le jeu incessant d'Éris et Némésis...

-Que veux-tu dire ? demanda Nausicaa, un peu effrayée par l'enthousiasme soudain de son interlocutrice.

Tanaquil prit sa tête dans ses mains. Des images floues et imprécises s'imposaient à son esprit sans ordre ni logique apparente, comme les mains tendues de sa mémoire mutilée à fleur de l'eau noire du Léthé.

-Discorde et Vengeance... continua-t-elle. Elles se nourrissent l'une l'autre, comme deux serpents entrelacés. Leur danse nous fascine et abreuve les terres stériles de leur sœur Thanatos de nos vies trop fragiles.

La transe qui s'était emparée d'elle la quitta aussi soudainement qu'elle était venue. À l'afflux chaotique de souvenirs tronqués se substitua une idée aussi claire que nouvelle : les guerres qui avaient émaillé cette sinistre époque qu'on appelait l'Ère des Cités Rivaies n'étaient que le fruit d'une seule volonté : celle des Hespérides et de leurs alliés, et non des conflits entre les Titans. Ceux-ci n'étaient sans doute responsables que d'avoir abandonné chacun à ces guerres sans fin le peuple qui partageait son sang.

Préférant ne rien en dire dans l'immédiat, elle demanda à Nausicaa qui la regardait toujours avec étonnement :

-Qu'es-tu venue chercher ici ? Ne crains-tu pas ces mêmes Immortels qui furent à l'origine de votre perte comme de la nôtre ?

-Au contraire, c'est parce que je les crains que je suis venue chercher mon frère. Aétos m'a confié qu'une prêtresse de la Nuit lui avait rendu visite un jour avant la bataille, un jour avant qu'il ne puisse enfin s'enfuir. Mon frère n'a pu s'enfuir qu'avec elle, à la faveur de la nuit, lorsqu'elles ont la faculté de se rendre invisibles. Je dois la retrouver, et par elle savoir ce qu'il est advenu de lui. Puisqu'elle est venue ici je cherchais sa trace, l'empreinte de son pied sur le sable, pour comprendre ce qu'elle a pensé en voyant le prisonnier de ma défunte mère.

-Et qu'a-t-elle pensé ?

-Les Amazones ne sont guère doués pour la magie, ce n'est qu'un tour innocent que m'a appris Circé, l'une des plus habiles magiciennes héliades. Je n'ai vu que peu de choses, mais je sais qu'elle protégera mon frère, et je sais aussi qu'elle ne prendra jamais part à cette seconde guerre et que sa voix ne s'élèvera jamais que pour appeler à tourner les armes vers le sol, comme cette lance. Je la retrouverai. Si loin qu'elle aille, je la retrouverai grâce au regard de l'Hypérion. Les Héliades savent voir tout ce que le Soleil illumine. Aétos me guidera comme il l'a fait depuis les terres gelées de la Colchide.

Tanaquil eut un sourire :

-On m'a toujours dit qu'Amazone signifiait : *qui ne cultive pas l'orge*, c'est-à-dire qui ne mange pas de pain. Tu es nomade, en cela tu es bien une Amazone.

-L'orge ne pousse pas sur les flancs escarpés des montagnes de Colchide... murmura Nausicaa en souriant elle aussi. Je vivais de chasse, de la viande des animaux que je tuais, de leur huile et de leur peaux. J'ai même dévoré un essaim d'abeilles en hibernation, que le froid avait tuées. Seule avec les ours, seule avec les loups, luttant sans cesse pour ne pas être ensevelie sous la neige.

Le visage de Nausicaa avait pris une expression rêveuse. Tanaquil essaya d'imaginer ce que pouvait être la neige, puis lui raconta, en manière de réponse :

-Dans les pays arides où nous étions exilés, la terre était souvent trop sèche pour que quoi que ce fût y pousse. Il n'y avait que dans l'estuaire des fleuves que nous pouvions cultiver la terre. Nous sommes partis lorsque le Fleuve s'est tari. Il portait un nom d'animal féroce qu'on ne voit pas par ici. Nous avons traversé un désert interminable avant de retrouver la Mer des Songes qui nous reconduirait ici. Nous avons salué le Titan par des cris de joie, et mille fois invoqué son nom par gratitude. En accostant ici nous avons rencontré une prêtresse du peuple nocturne, qui a ensuite disparu. Peut-être est-ce la même qui accompagne ton frère ?

Nausicaa la regarda attentivement et lui demanda ce qui lui faisait penser ça, elle répondit :

-Lorsque tu as dit que 'sa voix ne s'élèverait que pour appeler à baisser les armes', cela m'a rappelé...

Quoi donc ? Le gouffre revenait. Elle n'avait de cette femme en mémoire qu'une vague image aux contours imprécis. Elle devinait confusément que cela avait un lien avec Tantale, avec ce matin où elle s'était réveillée avec lui en pleine forêt, sans la moindre idée de ce qui l'avait amenée ici.

Mais ce qu'avait dit Nausicaa lui évoquait cette femme, sans qu'elle sût pourquoi. Cela ressemblait à cette mystérieuse étrangère venue de la forêt, et peut-être cette femme avait-elle la clef de la partie scellée de sa mémoire.

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

Elle se tient droite devant Charon et soutient son regard sombre qui change sans cesse comme la tempête. Il n'y a pourtant aucune fierté dans son regard, mais seulement une volonté inflexible. Elle ne portera pas de voile, mais ses yeux ont la même pâleur que ceux des gardiennes du pays maudit. Elle se trouve chez elle au fond de l'abîme car il s'est creusé en elle, comme en chacune des Eskhataï.

Elle tient dans ses bras le corps ravagé de son amant, et ses mains sont couvertes de sang.

Son manteau noir aura désormais toujours l'odeur pestentielle du carnage. Au sommet des deux colonnes brisées qui marquent l'entrée du labyrinthe de Thanatos se tiennent deux Eskhataï, armées chacune de la longue lance d'argent. La Ville Basse, la Vallée des Asphodèles attend sa nouvelle servante.

-Que viens-tu faire ici, ô Persyex l'Errante ? demande Charon.

-Je suis venue accompagner Antinoüs jusqu'ici. Je suis venue me joindre à vous. Tu m'appelles l'Errante... Et bien désormais je saurai voyager plus loin que quiconque.

Elle a déployé ses ailes qui sont devenues elles aussi d'un noir aussi profond que celui du ciel. Elle a gardé le casque de Penthésilée sur sa tête, rejeté en arrière de manière à laisser son visage découvert, son interminable cimier pourpre se mêlant à l'incarnat de ses cheveux.

-Est-ce le chagrin qui te fait agir ainsi ?

-Non, Passeur. Je souhaite devenir l'une des prêtresses de la Mort afin de m'assurer que personne d'autre que moi ne prendra soin de l'âme de mon bien-aimé. Il vivra toujours en moi, et je souhaite qu'il meure aussi en moi, qu'il ne soit ni une âme en peine, ni l'un de vos banals asphodèles. Je me donne à la fille aînée de Nyx, mais en échange d'une promesse.

Malgré l'arrogance de ses propos, la voix de Persyex n'a rien perdu de ses accents mélodieux. Charon ne montre aucun signe d'étonnement, mais n'en revient pas qu'une simple Kère puisse se croire autorisée à exiger quoi que ce soit de Thanatos au masque d'ivoire. Pourtant il demande, comme si un tel désir était légitime :

-Et quelle forme souhaitez-vous donner à ce mort ?

-Celle d'une étoile. Une étoile parmi les autres, semée sur le manteau de Nyx, que je serai seule à pouvoir reconnaître, et qui me guidera la nuit venue. Une étoile que je verrai toujours briller au-dessus de moi lorsque le ciel sera clair, dont le scintillement rendra mes nuits plus belles et mon âme plus légère.

L'une des deux Eskhataï lâche sa lance d'argent, ahurie par cette inconcevable arrogance, puis relève son voile : c'est Phylira.

-Persyex ! Comment oses-tu ?

La Kère lui sourit :

-Je t'avais reconnue, ô Phylira. Je suis heureuse de voir que je puis encore te distinguer des autres... et créer en toi l'émotion de la surprise.

Ce sourire est si triste que Phylira se tait. Une larme coule sur la joue de Persyex, car c'est la première fois qu'elle sourit depuis la mort d'Antinoüs. Elle a l'étrange regard de ceux qui sont à la fois plus décidés et plus désemparés que jamais. Toute peur en elle a disparu, mais elle n'en tire aucune fierté ni aucune assurance.

Charon n'a pris qu'un instant pour réfléchir, il désigne alors le ciel du pays maudit, justement privé d'étoiles :

-Va, prêtresse. Va demander toi-même à la déesse cet impensable souhait. Moi je ne puis rien t'accorder de tel, je ne suis que le Passeur. Mais je puis ouvrir la porte qui te conduira à la fille aînée du Titan.

De son bâton d'argent il désigne une direction dans le ciel au-dessus d'eux, un point de la voûte immatérielle qui les entoure. Persyex déploie à nouveau ses fortes ailes et s'élève lentement vers ce point invisible. Phylira suit son vol du regard et la regarde disparaître dans l'obscurité.

-Pourquoi as-tu cédé à ce caprice ? demande-t-elle à Charon, d'une voix aussi neutre que possible.

-Pour apaiser cette imprévisible créature, pour lui passer le licol et la dompter. Si cela peut calmer sa rancune, elle pourra oublier peu à peu cet homme pour devenir une véritable Eskhatê. Si je lui refuse même de voler jusqu'à la déesse, sa folie la consumera et elle deviendra spectre pour l'accompagner.

-Et tu crois la rendre inoffensive de cette manière ? En en faisant l'une des nôtres, nous les gardiennes sans visage du pays maudit ? Tu te trompes, ô Maître Passeur : cette femme ne renoncera jamais, à moins de la briser totalement nous ne nous débarrasserons pas de la menace qu'elle représente pour l'ordre du divin Cronos.

Charon se tourne vers elle et lui dit d'un ton lourd de signification :

-Si je me trompe, il te reviendra de la briser, comme tu le suggères, sœur Phylira.

Ses yeux se posent alors sur la garde de platine de l'épée-de-Lune que Phylira porte à la ceinture. C'est un privilège de porter une telle arme parmi les Eskhataï. Phylira ne l'a pourtant jamais encore utilisée. Elle s'y est cramponnée comme à un lambeau de son individualité vacillante, comme si cette distinction lui rendait un peu de sa personnalité dissoute dans la sinistre et impersonnelle besogne des prêtresses de la Mort. Lorsqu'elle veut évoquer des souvenirs de sa vie passée, elle les invoque sur l'éclat diaphane de la lame et les voit apparaître comme des parcelles de rêve dérobées à l'abîme.

Elle lève les yeux vers l'endroit où elle a vu disparaître celle qui a été son élève, et lui adresse une prière muette : *ne me pousse pas à bout*.

Persyex ne l'entend pas, elle n'entend plus rien que les battements de son cœur et de ses ailes noires. Au pied d'un escalier de cristal suspendu dans les airs, Thanatos l'attend. Elle est telle que Persyex l'a vue au charnier de Cnossos : vêtue de fourrure noire et d'un masque borgne couleur d'ivoire. Persyex ne la verra jamais que sous cette forme, car l'implacable déesse apparaît à chacun sous une forme unique, propre à son imagination.

Thanatos ne dit rien à la prêtresse, car celle-ci ne lui imagine aucune voix. Elle désigne seulement un autre chemin et Persyex comprend qu'elle lui ouvre une nouvelle porte, comme l'a fait Charon, vers plus haut et plus loin encore, une porte que seule une des Moires eût pu normalement lui ouvrir.

C'est au Titan lui-même qu'elle parlera finalement.

Grande, immense comme le ciel, pourvue elle aussi d'ailes, mais assez larges pour embrasser les planètes, Nyx regarde sa prêtresse. Sa robe est clairsemée d'étoiles et son visage est recouvert par sa chevelure noire. Elle qui a donné au peuple nocturne ses yeux d'émeraude, les siens en revanche ne brillent que de noirceur accumulée, comme deux astres qui n'irradient que les ténèbres.

Mais Nyx n'est pas l'Érèbe, elle ne souhaite pas inspirer la terreur.

En haut de la volée des marches transparentes elle prend forme, elle sculpte dans sa propre chair impalpable un spectre aux yeux verts et aux cheveux rouges, et ses traits pâles ne sont pas inconnus de Persyex.

-Mère... murmure la Kère, qui manque de lâcher le corps d'Antinoüs sous l'effet de la surprise.

Ce n'est qu'une image, ô Persyex l'Errante, je suis aussi ta mère.

Persyex a gravi tous les degrés, et s'agenouille aux pieds de l'avatar. Elle soulève le

corps de son amant de ses bras douloureux de fatigue, le tend au Titan tout en courbant sa tête vers le sol, laissant ses boucles écarlates frôler le sol.

Pourquoi veux-tu ajouter une étoile au ciel nocturne, fille aventureuse ?

-Parce qu'Antinoüs m'éclairait, me réchauffait, m'embaumait. Puisque le sort m'en a privé, le sort qui est aussi l'un de tes fils, je veux qu'il continue de m'éclairer. Il m'est devenu aussi inaccessible que le sont les étoiles, et comme elles il continue de briller après sa mort, car sa lumière ne m'a pas quittée.

Persyex relève la tête. Ses joues ruissellent de larmes et ses lèvres tremblent. Sa voix suppliante est agitée de sanglots. Elle n'avait pas pu véritablement pleurer jusqu'alors.

-Aie pitié de ma folie, ô Titan. Saisis-le entre tes doigts blancs. Ne le laisse pas prendre racine parmi les asphodèles. Antinoüs était un errant, comme moi, il ne peut être enchaîné à aucune terre, fût-ce celle du pays maudit. Pardonne-moi de ne plus vouloir être une Kère, mais ma voix s'est brisée, et je ne saurai plus chanter les litanies de mes rêves.

La femme aux traits façonnés prend le corps dans ses bras et la tête d'Antinoüs vient reposer sur son sein dans un mouvement lent et gracieux, comme celui d'un enfant qui s'endort.

Va Persyex, ce fut ton dernier geste de Kère. Tu ne m'appartiens plus désormais. Rejoins l'abîme dans lequel s'est lovée ma fille aînée. Va, cette âme illuminera le firmament d'un scintillement que toi seule pourras voir, et te remplacera en mon sein.

Un ouragan né de l'abîme s'empare alors de Persyex en tournoyant, il enroule ses tourbillons autour de ses jambes comme des tentacules et l'emporte.

Va, fille subtile et rétive aux enseignements de la peur. Va où les Moires elles-mêmes craignent d'aller. Je t'offre à ma fille pour que tu lui résistes. Sois plus audacieuse et plus rusée encore.

La Nuit s'éloigne et Persyex retrouve les Ténèbres. Elle tombe lentement sur la paume de Charon, le fils de Nyx et de l'Érèbe, guère plus grande qu'une abeille, comme un pétale d'asphodèle.

Il faut savoir mourir pour devenir une Eskhatê.

Charon referme le poing et d'un geste rend à Persyex sa taille normale. C'est un second corps, un corps qui ne dormira plus, ne mangera plus, n'aimera plus, un corps qui n'est plus que le souvenir de la vie.

Phylira et les sept autres Eskhataï porteuses des épées-de-Lune entourent celle qui n'est plus Kère, leur arme au clair, prêtes à frapper. Elles ressemblent en tous points aux autres Eskhataï, hormis les épées-de-Lune qu'elles tiennent.

Ce sont elles qui procèderont au rituel de l'Interrogation Négative. Au moindre doute une des huit lames lunaires transpercera la gorge de Persyex. Il y en a une pour chaque phase de l'astre nocturne. Phylira tient celle du premier croissant, et sa main n'est pas moins sûre ni moins décidée que celles de ses consœurs.

-As-tu déjà tué un être humain ? demande Charon.

-Jamais. Mais j'ai tué d'autres créatures, répond Persyex.

-As-tu jamais menti à ceux qui te sont chers ? demande Charon.

-Jamais, répond Persyex.

-T'es-tu jamais volontairement humiliée ?

-Jamais.

-As-tu jamais été maître ou serviteur ?

-Ni l'un ni l'autre.

-As-tu jamais souillé les eaux courantes ?

-Jamais.

-As-tu jamais volé le lait à la bouche de l'enfant ? demande toujours Charon.

-As-tu jamais manipulé les poids de la balance ou son fléau pour fausser les mesures ? demande Lixia, celle qui tient l'épée de la pleine Lune.

-As-tu jamais ordonné de meurtre ? demande Célonie, celle qui tient l'épée de la première Lune gibbeuse.

-As-tu jamais terrorisé autrui pour t'en faire obéir ?

-As-tu jamais torturé ?

-As-tu jamais calomnié ?

Puis les questions se succèdent et à toutes Persyex répond par la négative, jusqu'à celle-ci :

-As-tu jamais cédé à la colère ? demande Phylira, qui n'a encore rien dit.

-Oui, répond Persyex.

Tous se taisent un instant. Ce n'était pas la réponse qu'ils attendaient.

-As-tu jamais maudit un Immortel ? demande Charon.

-Oui, répond encore Persyex.

Les lames se rapprochent de sa gorge. Si elle avait menti il aurait été si simple de la châtier en abreuvant la terre brûlée du pays maudit de son sang. Mais elle les défie de toute sa franchise. Si ses mains sont souillées de sang et son cœur de haine, son âme et restée libre et sincère.

-As-tu jamais aimé ? demande, Nephélê, celle qui tient l'épée de la Nouvelle Lune.

-Parfois.

-Crois-tu que tu pourras encore aimer ?

-Non.

-Quel est le nom véritable de Thanatos ?

-Son nom véritable est : Je-te-délivre-de-la-souffrance-et-tu-vivras-en-moi-éternellement.

Les lames sont baissées. Thanatos a accepté Persyex. Persyex n'est plus Kère et ne sera plus jamais prêtresse de la Nuit. Les pics de cristal qu'elle avait vus en rêve et la porte étroite qui y mène lui appartiennent désormais. Ce rêve de l'Oracle qui ne lui était pas destiné est devenu le sien. Ni Lakhésis ni Moros n'ont plus de pouvoir sur elle. Elle ne répond qu'à Thanatos aux yeux secs, l'Ombrageuse Enfant de la Lune Noire.

Elle a déjà donné à Antinoüs son sélénis, aux Eskhataï qui sont dorénavant ses sœurs elle donne le lien qui l'unit à la Moire Klôthô. Elles le rompent et le fil se perd dans le sable. Aucun Immortel ne saura désormais où elle se trouve.

-Déploie tes ailes, ô Persyex l'Eskhatê, conclut Charon. Nous t'offrons l'infinie liberté des prêtresses de l'abîme, nos secrets et nos vastes plaines de cristal. Comme nous tu enlèveras au séjour terrestre les âmes des morts, et tes ailes ne connaîtront ni les frontières du sommeil ni celles du jour. Que souhaites-tu à présent ?

Persyex sent dans son dos la puissante envergure de ses ailes nouvelles. Elle est différente, mais n'a pas oublié ce qui l'a poussée à agir ainsi.

-Puis-je partir, ô Charon ?

-Où irais-tu ?

-Partout, puisque plus aucun mur ni aucune fatigue ne peut interrompre ma course. Je vais suivre l'étoile qui porte le nom de mon amant.

-Je n'ai pas le pouvoir de te retenir, ô gardienne des Morts. Va ! Suis ton désir, suis ta folie.

Charon pose sa main froide sur le front de la novice puis se retire, suivi par les autres Eskhataï, à l'exception de Phylira qui dit doucement à la nouvelle Eskhatê :

-Au début nous sommes toutes ainsi. Nous profitons de ces ailes nouvelles et puissantes qui nous permettent de franchir les portes du sommeil sans avoir à nous endormir. Invisibles de jour comme de nuit, nous voyageons aussi loin que nos forces nouvelles nous le permettent. Sans nul besoin de manger ni boire nous parcourons la vaste immensité des deux mondes. Toi aussi vivras cela, puis tu renonceras. Tu finiras comme nous toutes : immobile comme une statue perchée au faite d'une colonne de cristal, dont tu ne t'envoleras que pour accomplir notre sordide besogne.

-Pourquoi ?

-Parce que nous devenons peu à peu étrangères à la vie.

Persyex répond seulement d'un sourire mélancolique. La douleur qui déchirait sa poitrine s'est muée en tristesse. Elle a chassé le chagrin en l'épinglant au manteau de Nyx. Elle prend son envol, bien au-delà de l'abîme, aussi loin que sa nouvelle puissance pourra la porter, aussi près que possible de son étoile.

†

Maledrin s'était enfin endormie. Depuis sa guérison elle avait le plus grand mal à parler mais on devinait qu'elle avait peur de dormir, peur de laisser un autre démon servant s'emparer d'elle. Télamon la regardait dormir tout en jouant avec la sphère de verre dans laquelle Ezraer avait enfermé le démon servant, juste avant qu'il ne disparût totalement.

Il bougeait encore dans sa prison diaphane et diffusait tout autour une douce lumière bleutée. Les longues pattes de l'araignée suivaient le mouvement de ses doigts comme si elle cherchait à établir un contact avec lui pour s'enfuir. Mais elle ne pouvait traverser que la chair.

Diane avait montré cette sphère aux gens du clan, pour apaiser leurs inquiétudes. Puis elle avait promis que les Khthôniaï partirait aussitôt que Maledrin serait remise. Mais la jeune fille guérissait lentement. Au fil du temps Télamon s'était habitué à elle, au dessin de ses paupières closes et de ses lèvres entr'ouvertes, au rythme lent de sa respiration.

À côté les adultes parlaient autour du foyer de braises. Télamon avait presque l'âge d'un homme, mais il continuait à se considérer lui-même comme un enfant, parce qu'il n'aimait guère s'imaginer grandir. Cela ressemblait trop à un renoncement.

Les adultes avaient décidé que cette étrange jeune fille devait partir, alors qu'elle lui semblait manifestement avoir besoin d'aide. La renvoyer à sa solitude pour satisfaire le Clan était pour lui une pensée triste et résignée. Il haïssait le compromis avec l'intransigeance propre aux enfants. Il aimait se dire qu'il aurait tiré si Scamandre et les Chasseurs avaient voulu forcer leur porte, et ce sans la moindre hésitation.

Comme il le faisait depuis son enfance donc, il écoutait les propos qu'échangeaient les adultes autour du foyer de pierre. La discussion s'était soudainement animée, comme s'ils avaient attendu de savoir Maledrin hors de danger pour se parler vraiment. Ils parlaient de l'effrayant pouvoir de la magicienne qui avait ensorcelé Maledrin et redoutaient sa vengeance. Il entendit Axéa demander au sorcier Khthônia :

-Mais pourquoi as-tu été déchu de ton titre ?

-Parce que Python a disparu, et Dynaïe aussi. Ils se sont enfuis.

-Quoi ! ? s'écrièrent en même temps Axéa et Deucalion.

Ezraer confirma d'un hochement de tête. Rompre l'envoûtement et capturer le démon l'avait épuisé. Mais il ne voulait pas dormir car il craignait une réaction violente de la Démonurge. Après avoir bu une gorgée du lait au miel qu'on lui avait servi il répondit d'une voix fatiguée :

-Partis, disparus. Sans que nul ne sache comment, sauf Mégère sans doute. Cette magicienne venue d'Alekto était presque morte lorsque je l'ai jetée dans le puits où se trouvait Python, mais elle a trouvé l'énergie de partir. Au début j'ai voulu la tuer de rage, puis j'ai réfléchi. Elle ne serait pas allée bien loin si elle n'avait pas ranimé Python, ce qui signifie qu'il la protège sans doute. Une étrangère a finalement accompli ce que dont nul à Mégère ne s'était encore montré capable.

Tous se turent. Deucalion, Pyrrha et Diane étaient choqués de la hargne qui transparaissait dans ses propos. Axéa connaissait Ezraer et le peu de respect qu'il avait pour la vie d'autrui, mais les Nyktéra étaient peu habitués à ce qu'un homme de semblable caractère parlât si ouvertement.

Diane avait deviné cette agressivité aveugle qu'Ezraer portait en lui, motivée par la rivalité qui l'opposait à cette femme dont il avait combattu les enchantements à travers Maledrin, mais en découvrait seulement maintenant toute l'étendue. Malgré la répulsion qu'il lui inspirait, elle demanda sur un ton neutre :

-Est-ce pour cela que tu pourchasses la magicienne ?

Ezraer hésita, mais à quoi lui servirait de mentir ? Il finit son breuvage et raconta :

-Lorsque j'ai retrouvé Python après sa première disparition, il avait été torturé d'atroce façon. Son être semblait avoir été pourfendu puis recousu par des fils d'or ; ses lèvres et ses yeux étaient aussi fermés par des fils d'or. Il pouvait encore prendre une autre forme devant moi et se créer un masque indemne, mais ses yeux devenaient faux. Je n'ai jamais osé défier ceux qui l'avaient ainsi puni. J'espérais que sans me révéler ce qu'il ne devait pas, il me donnerait un indice, même minime. Mais la seule parole qu'il m'adressa fut pour dénoncer cette Khthônia et sa maudite compagne de route, la magicienne. J'ai voulu y voir un signe malgré tout, c'est pour cela que j'ai recueilli la magicienne, et que je suis sa trace aujourd'hui, qui est aussi celle de mon frère. Sa trace m'a conduit à Maledrin, et ce n'est pas à Dynaïe que je me suis trouvé confronté, mais à une autre magicienne, que je connais en revanche mieux que personne. Cela prouve que je suis sur la bonne piste : Nathrae ne gaspillerait pas un démon servant juste pour se venger d'une esclave en fuite.

-Et qu'attends-tu de Maledrin ? Qu'elle te guide ? demanda Pyrrha. Elle ne sait même plus parler. Qu'espères-tu tirer d'elle ?

-Mes soins méritent salaire, répondit Ezraer. D'une manière ou d'une autre elle me parlera.

Il répéta 'd'une manière ou d'une autre' en passant ses longues mains au-dessus des braises pour les réchauffer. Tout en lui n'évoquait qu'une détermination de prédateur. Télamon recula dans l'ombre sans un bruit et regarda à nouveau Maledrin.

L'adolescent n'écouta pas ce que répondirent Axéa et ses parents, mais glissa son bras sous les épaules et les genoux de la jeune fille, puis la souleva avec mille précautions, tout autant pour ne pas la réveiller que pour ne pas être surpris. Il se mit debout, en essayant de faire grincer le moins possible les planches de bois qui constituaient le sol de la demeure.

Il n'y avait que quelques enjambées entre lui et la porte, une fois dehors il pourrait courir. Il n'avait ni armes ni vivres sur lui, mais cela n'était pas grave. Loin du Palais d'Écorce il avait construit un abri dans les contreforts des montagnes, près de la Marche du Clan du Fleuve, là où peu de Nyktéra allaient par crainte des Oréades. Il y avait entreposé quelques peaux, de l'eau, un second arc avec quelques flèches et de la viande fumée. Seul son frère Gordias connaissait l'existence de cette cachette.

Personne ne le vit soulever la tenture qui servait de porte et emporter dehors la jeune Khthônia. C'était une nuit trop froide, ceux qui se taisaient regardaient le feu et les autres parlaient avec animation.

Une querelle violente menaçait d'éclater entre Axéa et Ezraer. Ils échangeaient des paroles de plus en plus acides, tout entier absorbés par la haine et le mépris qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Peu à peu les Nyktéra s'étaient tus et les écoutaient en silence, fascinés par ce déchaînement de rancœurs et de colères rentrées. Ils devinaient au détour d'une parole les mille griefs qui séparaient les deux Khthôniaï, le Voleur et le Mage.

Seul Ganymède s'était éloigné du foyer pour s'adosser au bois noeux des murs du Palais. Le fils d'Ezraer avait les yeux presque clos par le manque de sommeil. Les rues noires de la cité-planète et la chaleur d'Yra lui manquaient. Il essayait de se rappeler l'éclat de ses yeux et la douceur de ses bras ronds, mais la surface effaçait peu à peu en lui les souvenirs du monde souterrain à une vitesse inquiétante.

Yra n'était plus qu'un nom, un vide en lui ; il ne parvenait plus à évoquer ce qui la lui rendait si précieuse. Bien que privé de son objet, le sentiment n'en était pas moins fort. Les Mégéras aimaient dire qu'ils étaient comme des satellites de leur planète dont ils étaient si fiers, et qu'ils la retrouveraient toujours, si loin qu'ils fussent.

Lorsqu'il s'était enfui de Tisiphone, il avait retrouvé le chemin vers Mégère alors que les Masques lui avaient bandé les yeux pour le conduire jusqu'à leur ville.

Étrangement il se rappelait Tisiphone très précisément. Des souvenirs enfouis refaisaient surface à mesure que Mégère et Yra s'éloignaient. Il revoyait l'interminable tour dont il n'avait jamais vu ni le pied ni le sommet, à laquelle on accédait par des ponts et des escaliers. Peut-être était-ce parce que les troncs des arbres ressemblaient à cette aiguille qui pointait vers le centre de la Terre qu'elle s'imposait à nouveau à son esprit confus. Elle aussi avait des racines.

Tous en bas vivait Tisiphone l'Érynye, sœur de Mégère et d'Alekto, au cœur du vaste réseau des mines tisiphonès, là où les Masques affrontaient si souvent Chimère aux yeux en spirale.

La présence d'Axéa contribuait aussi à lui rappeler Tisiphone. Axéa savait qu'il faisait partie des esclaves. Chaque fois qu'il le pouvait, il les rachetait et les reconduisait jusqu'à Mégère. Mais il n'avait pas libéré Ganymède. Avait-il seulement essayé ? Ezraer était convaincu du contraire, car tous savaient ce que le Voleur pensait du Demiurge.

Que le fils de celui qui créait et asservissait les Démoniolèptes fût devenu esclave procédait d'une ironie qui avait peut-être séduit le voyageur. Lorsqu'elle était encore disciple de son père, Nathrae lui avait dit qu'Axéa avait perdu un ami auquel il tenait beaucoup par l'aliénation en Démoniolèpte. Mais Ganymède ne croyait pas qu'Axéa haït les Mages par désir de vengeance. Le désir de vengeance peut être assouvi, mais la haine qu'il devenait chez lui semblait ne jamais pouvoir se tarir.

Il savait qu'Axéa n'avait été que rarement remboursé après avoir racheté un esclave, mais il n'avait jamais cessé de le faire. Axéa ne tolérait pas l'idée d'obéissance, et Ganymède le savait. Il n'eût jamais manqué une occasion de priver les Masques de l'un de leurs esclaves, fût-il le fils de son pire ennemi. Cette étrange manie l'avait sans doute aussi incité à sauver Maledrin. Aussi Ganymède n'avait aucune rancune contre Axéa, il savait que Tisiphone avait ordonné qu'il fût gardé à tout prix.

Il se demanda à quoi eût ressemblé son voyage de retour vers Mégère en compagnie d'Axéa. Peut-être le Voleur eût-il préféré le tuer plutôt que le rendre à son père.

Il se rappela sa fuite solitaire. Il revit le visage écorché de Théania qu'il avait vu lorsqu'il avait arraché son masque. Le venin de l'araignée-dragon l'avait paralysée, elle ne pouvait ni bouger ni parler, hormis ses pupilles qui suivaient chacun de ses mouvements. Ses pupilles enchassées dans ses yeux si bleus au milieu des chairs sanguinolentes de son visage. Il n'avait jamais révélé l'un des plus graves secrets des prêtresses de Tisiphone : le masque

était vivant, c'était un monstre parasite qui rongea la peau du visage et vivait en symbiose avec son porteur.

Ce souvenir fit naître des frissons et des picotements sur son visage. Il passa sa main sur son front et ses joues comme pour s'assurer que tout était bien en place. Les questions qu'il s'était posées alors lui revinrent à l'esprit. Ce monstre était-il l'œuvre de l'Erinnye elle-même, que les Tisiphonès appelaient souvent Tisiphone aux mains habiles ? Conférait-il par sa simple symbiose le savoir des Masques à celui qui le portait ? Qu'arrivait-il à celle qui perdait le sien ?

Il avait voulu le voler à Théania pour s'enfuir sans être reconnu, mais l'avait finalement rejeté loin de lui et regardé se racornir comme une algue carnivore lorsqu'on la retire de l'eau, puis se briser comme s'il avait été fait de sable asséché.

Arracher le Masque avait été finalement inutile. Il l'avait fait presque sans effort, comme si le parasite lui-même avait relâché sa prise, séduit par l'idée de changer peut-être de porteur. Cette idée l'avait tant horrifié sur le moment qu'il s'était enfui sans plus songer à changer d'apparence.

Il lui semblait revivre tout cela, alors qu'il avait souhaité de toutes ses forces oublier le visage mutilé de Théania. Pourquoi Tisiphone et ses Masques envahissaient-elles ses pensées si loin du monde souterrain ?

-Peut-être tout simplement parce qu'elles se placeront sur notre chemin tôt ou tard... se dit-il à voix basse. Comme cette semi-Écorcheuse.

Il repensa à Maledrin et une idée folle lui vint. Il se releva et passa dans la pièce voisine mais ne vit que le matelas d'herbes séchées et les peaux éparses.

†

Les jambes ballantes au-dessus du vide, Persyex regardait la falaise s'abîmer sous ses pieds. Cette fois il n'y avait à ses pieds qu'une mer d'arbres et de buissons. Devant elle la grande forêt des Nyktéra s'étendait à perte de vue. Elle s'était assise sur une corniche qui avait dû servir d'aire aux grands aigles des montagnes. La Forêt, la Plaine et l'Océan étaient bien loin à présent. Perchée entre le ciel et la terre, elle jouissait du privilège que lui conférait ses ailes de vautour et se laissait doucement enivrer de vent et d'espace, seule avec son étoile.

Lorsqu'elle levait les yeux elle ne voyait qu'elle et son scintillement tremblant. Cette étoile n'était pas là avant, elle le savait. Perdue entre les constellations elle était le seul astre désormais qui lui importât. Elle et lui étaient désormais hors d'atteinte des mortels et des immortels, libres de se parler en silence pendant des heures.

Les plus hautes cimes des arbres oscillaient légèrement sous le vent, et les grands hiboux tournoyaient entre elles. Elle entendait le murmure du Fleuve qui descendait la montagne en cascades. Elle regarda ses mains : elles étaient devenues aussi blanches que si elle les avait lavées dans l'eau claire d'un torrent, alors qu'elles étaient d'habitude noires de terre et de poussière.

Ses ongles étaient tous intacts et même ses cheveux semblaient avoir été impeccablement soignés par les dents du peigne d'ivoire d'Euryassa. Elle ôta ses habits trop intacts pour être ceux d'une Nyktéron et regarda son corps nu. Aucune poussière ne s'accumulait entre son pied et les semelles de cuir de ses sandales, et la peau n'était pas rougie aux endroits serrés par les lanières.

Le grain de sa peau était devenu pur comme celui de l'Oracle. L'érosion du monde n'avait plus la moindre prise sur elle. Son corps n'était plus qu'une apparence, un outil. Il

avait gardé la sensation de l'eau froide ou chaude, de ce qui est doux ou rugueux, mais il avait oublié les caresses d'Antinoüs.

Elle repensa aux avertissements de Phylira. Était-ce cela, devenir étrangère à la vie ? Cette distance infranchissable, ce voile entre elle et les choses ? Pourtant elle ne ressentait pas ce désir de voyager dont Phylira avait parlé, ce besoin d'une fuite éperdue vers la confusion du monde. Son errance n'avait que trop duré au contraire, et si son corps n'avait plus guère besoin de repos, son âme aspirait à un peu de la quiétude qu'elle avait définitivement perdue en apprenant le secret du Roi Cronos.

Elle si prompte à tout dire, tout révéler, sentait sa langue se coller à son palais rien qu'à l'idée d'en parler aux siens. C'était aussi pour cela qu'elle avait choisi de ne plus être Kère. Trop de temps passerait avant qu'elle trouve la force de lire à haute voix une seconde fois les mots du bâtonnet de la Marche des Océanides. Cronos punirait-il ceux qui l'écouteraient comme il avait châtié Antinoüs ? Le silence d'une Eskhatê convenait mieux à son âme tourmentée.

Le silence des Eskhatê... Elle fit un geste pour saisir le casque de Penthésilée, et vit une autre main également posée sur le bronze, une main blanche comme la sienne. Elle releva la tête et vit une Kère aux cheveux courts qui la regardait de ses deux yeux perçants.

Mais la corniche était trop étroite, sur quoi ses pieds reposaient-ils ? Elle baissa les yeux et vit que le spectre n'était guère qu'un visage. Ses lèvres bougeaient et semblaient prononcer des mots qu'elle dut imaginer, car elle ne les entendait pas :

*Συμβαλεω θνητον τε και αθανατον μαχεσασθαι
νικην δ'αμφοτεροις δωσων, θνητω δε νυ μαλλον.*

Je réunirai un mortel et un Immortel pour se combattre ; à l'un et à l'autre je donnerai victoire, mais au mortel je donnerai la seule victoire. Quel étrange avertissement était-ce encore ?

Persyex faillit prononcer les mots qu'elle avait appris pour soumettre un spectre et le ramener au Pays Maudit. Mais elle n'en fit rien et rendit à l'apparition son sourire. Pourquoi arracher à la terre ceux qui avaient la force d'y rester sous une telle forme ?

†

Choisir avec soin les herbes séchées, les mêler à l'argile en le faisant rouler entre ses paumes puis l'aplatir en feuillets sur le plan horizontal de pierre du foyer. Le petit Zeus venait les chercher à mesure qu'ils avaient un peu durci pour les appliquer sur le visage et la poitrine d'Amalthée, étendue sur son lit.

Dynaïe s'appliquait à faire les feuilles d'argile exactement comme Amalthée le lui avait enseigné pour l'appliquer sur elle. Il suffisait d'attendre que l'argile séchât complètement pour ensuite l'enlever sous la forme d'un masque. Les variations de couleur à l'intérieur du masque était un langage que les Curètes aimaient déchiffrer. N'ayant pas d'Immortels parmi eux, ils utilisaient d'autres moyens pour se prémunir des rigueurs de l'imprévu. C'était un rituel d'Ida : il unissait l'argile de la carrière et les herbes de la forêt, quoi de plus approprié pour le peuple de la frontière ?

Zeus appliquait avec soin l'argile sur la peau de sa mère adoptive, prenant bien soin de ne toucher ni les cornes ni la chevelure. Avec tout le sérieux propre à un enfant convaincu de l'importance de sa tâche, il l'accomplissait de ses gestes lents et précis, sans trembler. Dynaïe ne s'en étonnait pas, car elle avait appris à connaître cet enfant tout à la fois exagérément mûre et rêveur.

Son occupation favorite était de contempler le ciel, particulièrement les orages et la lumière éphémère de la foudre. Les tempêtes le fascinaient au lieu de le terrifier, il restait parfois des heures dehors, dans le vent et la pluie. Amalthée le laissait toujours faire, d'abord parce qu'il n'était jamais tombé malade, mais surtout à cause de l'Absente.

Après tout, Zeus était le fils d'une Immortelle, et les ouragans n'étaient-ils pas une manifestation de la puissance du Roi Cronos contre les Mortels et contre eux seulement ? Aussi paraissait-il presque naturel à toute la cité que cet enfant parlât à la tempête au lieu de la fuir.

Les Curètes traitaient pourtant l'enfant comme l'un des leurs. Ni vénéré ni haï, il était à la fois un enfant parmi les hommes et un jeune Immortel, lié à un destin encore inconnu. C'était ce qui intriguait particulièrement Dynaïe. Alekto était née humaine, mais sitôt que les Écorcheuses avaient reconnu en elle l'incarnation nouvelle de l'Érinée, elles s'étaient empressées de la séparer de sa famille. La nouvelle Alekto n'avait de fait rien d'une Mortelle, alors que rien ne permettait a priori de distinguer Zeus d'un autre enfant.

En le voyant penché sur Amalthée, étalant l'argile de ses doigts d'enfant, Dynaïe songea qu'il ressemblait à l'idée qu'elle s'était faite de Prométhée. Le Titan rebelle avait peut-être eu ces mêmes gestes à la fois tendres et précis lorsqu'il avait façonné le visage du premier homme.

Python fit soudainement irruption dans la pièce. Dynaïe remarqua que ses traits s'étaient encore allongés et que sa peau était uniformément faite d'écailles à présent. Sur son crâne désormais chauve les écailles avaient pris à certains endroits des teintes plus sombres et la magicienne reconnut l'ébauche du dessin qu'elle avait remarqué sur la tête de sa forme reptile, lorsqu'il l'avait révélée à elle dans le Sentier Oblique. C'était le même signe mystérieux qui signifiait la vie éternelle, issu de ce pays où Python s'appelait Seth ou Apophis, au-delà de la Mer des Songes.

-Viens, magicienne, dit-il de son ton invariablement calme et impérieux. J'ai à te parler.

-Tu attendras, Immortel, répondit Dynaïe sans interrompre son travail. Je n'ai pas fini.

Surpris de l'insolence de cette réponse, Python voulut répliquer mais il croisa le regard de l'enfant, qui se tenait devant lui et le fixait intensément, et se trouva incapable de prononcer la moindre parole. Bien qu'il ressemblât à un Océanide, Zeus avait les yeux d'un gris très sombre, comme celui des nuages qui annoncent l'orage.

Python savait que Zeus était immortel comme lui, élevé par des Mortels comme il l'avait été lui aussi au cours de sa seconde incarnation. Il pensa à Ezraer, son frère humain, et à l'amour qu'il avait ressenti pour cette famille dont il ne devait jamais véritablement faire partie, car il ne serait jamais que la progéniture d'Echidna et du Géant Briarée.

Sans doute Zeus tenait-il bien plus à Amalthée que lui à ses parents Mégéras. Comme s'il avait oublié un instant son orgueil, il tourna les talons sans rien dire, et ressortit. Dynaïe le suivit du regard, étonnée de sa propre audace ainsi que du dénouement inattendu de cet affrontement silencieux entre les deux Immortels. Zeus se tourna vers elle et lui sourit, lui qui souriait si rarement. La magicienne rendit son sourire à l'enfant et lui tendit une autre feuille d'argile. Amalthée, quant à elle, s'était endormie, comme chaque fois lorsqu'on pratiquait sur elle ce rituel.

Tout en travaillant, Dynaïe se demanda si Python avait enfin retrouvé le chemin qui menait au havre sacré où il avait laissé l'Oracle. Elle ne l'avait plus vu depuis plusieurs nuits. Il était parti vers le sud-est, et lui avait demandé de l'attendre. Il lui avait dit : 'Je dois retrouver la porte que j'avais franchie pour conduire l'Oracle au lieu où ni Cronos ni les Hespérides ne peuvent la chercher.'

Malgré cette promesse de voir enfin l'Oracle, Dynaïe ne l'avait pas attendu, elle n'était

simplement pas repartie. Quelque chose la retenait auprès des Curètes, elle qui avait toujours eu soif de départ, quelque chose de plus important encore peut-être que l'Oracle, et qui était sans aucun doute lié à cet enfant trop grave au nom étranger. Elle ne savait pas si cette impression était véritablement le fait de son intuition où une autre quête que son esprit avide de découverte lui avait inventée, depuis que Python lui avait volé celle de l'Oracle, une autre spirale folle qui lui donnerait un chemin à suivre.

Mais autre chose encore la retenait. Elle aimait la société des Curètes, qui avaient accueillie l'étrangère qu'elle était avec bien peu de méfiance pour un peuple frontalier. Eux qui pourtant étaient par leur position géographique les plus susceptibles de souffrir de l'inimitié entre les peuples et des trahisons que le manque de vivres inspiraient parfois aux Nyktéra, n'avaient pas cette peur de l'étranger venu pour piller ou pour tuer.

Ils semblaient croire encore à l'ancienne trêve que le Sentier Oblique imposait à ceux qui l'empruntaient, ou plutôt, à l'inverse des trois autres lignées Khthôniaï, n'avaient aucune tradition guerrière ni d'ennemi héréditaire, car ils ne raisonnaient jamais en termes de clan et n'accusaient jamais la sœur des crimes du frère ou le fils des crimes de la mère. Ils craignaient Echidna autant que les autres Khthôniaï mais toléraient les allées et venues de Python dans leurs murs. Cette tranquillité d'esprit fascinait la magicienne, qui pour la première fois de sa vie ne se sentait plus intruse ni étrangère.

Elle acheva son travail avec un excès de précautions, pour retarder son entrevue avec Python, mais aussi parce qu'elle craignait qu'il lui ordonnât de quitter Ida avec lui. Devait-elle obéir cette fois encore ? Elle ne savait que penser. Quelle importance revêtait encore l'Oracle pour elle ?

Lorsqu'elle eût fini, elle s'assit au chevet de son amie et la regarda dormir sous son masque d'argile. Elle sentait dans ses doigts une sensation étrange, l'appel d'une magie qu'elle n'avait encore utilisée qu'une fois, grâce à Python justement.

Elle posa ses mains sur la surface du masque qui avait à peine commencé à sécher et les lissa pour reproduire les traits qu'ils dissimulaient. La rondeur lisse des joues, les plis des paupières closes, la ligne du nez un peu aquilin, le dessin des lèvres fines, fines comme celles des Khthôniaï, et non point charnues comme celles des Océanides qu'on décrivait dans les anciens chants... Elle recomposa patiemment les traits de son amie, et repensa à cette histoire qu'elle avait écrite sans la comprendre, sous la forme de sculptures à défaut de lettres.

Elle repensa à la langue acide de Ladon, au visage brûlé de l'Oracle, tel que cette violente histoire le racontait. Était-ce pour cela que les Khthôniaï la représentaient avec un masque, elle aussi, sauf à l'endroit de sa bouche ? Certainement non, puisque la mutilation était postérieure au départ des Enfers de la Pythie. Peut-être les sculpteurs n'osaient-ils pas représenter la beauté de la fille de Phoïbé, ou les masques avaient-ils été placés plus tard, comme en signe de deuil. Était-ce pour cela que Tisiphone obligeait ses prêtres à en porter eux aussi ? Les questions qui l'avaient tourmentée depuis son départ d'Alekto revenaient soudainement. Les réponses n'avaient fait que soulever d'autres questions, mais n'était-ce pas le sens de la quête ?

-Tu ne devrais pas le faire attendre, dit alors Zeus.

Elle le regarda, saisie d'étonnement. Il ne lui avait encore jamais adressé la parole ; pourtant il venait de lui parler et la regardait de ses yeux gris si perçants qu'elle croyait y voir des éclairs nés de l'orage qu'il portait au fond de son regard.

-Il croit que tu lui appartiens, continua l'enfant, mais c'est faux. En réalité il n'est que ton guide. Ne te fie pas aux apparences, rien en lui ne peut te briser réellement. Tu n'oublieras jamais qui tu es et tu ne seras jamais véritablement son esclave. Il te suffira

d'être rusée et de composer avec son orgueil d'Immortel.

-Il me suffira.. ? Mais pourquoi ferais-je cela ?

-Parce que tu as un autre visage à façonner, un autre masque à composer.

-Quel masque ?

-Le masque de chair.

Il était si calme, si sûr de ses paroles, que Dynaïe lui demanda comment il savait cela. Il répondit seulement 'par ma vraie mère, celle que vous appelez l'Absente'. Elle lui demanda s'il connaissait le véritable nom de l'Absente. Il répondit qu'il le savait mais qu'aucun Curète en revanche ne le connaissait.

-C'est un secret que tu pourras demander à l'Oracle. Elle le sait.

L'Oracle, encore. Elle ne comprit qu'une chose : cet enfant étrange lui avait communiqué un peu de sa force, un peu de cette assurance qu'une Mortelle ne pouvait avoir face à un Immortel. En quelques instants il lui avait appris à résister à plus fort qu'elle, en puisant au souvenir de son affrontement avec la volonté de Mégère.

Tu le demanderas à l'Oracle. Cette réponse à une question qu'elle n'avait pas osé formuler lui parut si claire, si évidente, que, sans ajouter un seul mot, elle se lava les mains en faisant couler un peu d'eau d'une amphore puis sortit pour retrouver Python.

Comme elle l'avait imaginé, il l'attendait au centre de la carrière, assis sur le rebord d'un grand bassin qui avait été construit autrefois pour y placer de la chaux vive et qui ne contenait plus que des eaux de pluies. Il avait un long bâton de fer plus haut que lui, autour duquel il avait serré les fils d'or qui avaient servi à l'aveugler selon le dessin de deux hélices croisées, car même Python craignait l'amnésie, non pas des mains de l'Hespéride, mais de celles de Cronos lui-même. Ces fils d'or lui rappelaient les raisons de sa colère.

La plupart des Curètes travaillaient dans les forêts ou la carrière. Hormis les faucons nocturnes aux ailes bleues qui nichaient sur les parois de la carrière et lançaient parfois leurs cris stridents, ils étaient seuls. Les yeux jaunes de l'Immortel brillaient plus que d'habitude ; il la regarda de la tête aux pieds quand elle arriva, pour juger de ce qui avait changé en elle, comme un homme examine son bien lorsqu'il le retrouve.

-Je sens sur toi l'odeur des hommes, lui dit-il. Ne t'avais-je pas dit de ne point t'attacher à eux, magicienne ?

Dynaïe eut envie de lui répondre qu'elle n'avait pas à lui obéir, mais elle se souvint du conseil de Zeus, et se contenta de s'asseoir à côté de lui et de lui demander de quoi il voulait parler.

Sans répondre, Python prit dans une besace qu'il avait au côté deux fioles de verre rondes, pas plus grandes que des marrons, scellées chacune par un cachet de cire. L'une était remplie d'un liquide transparent aux reflets verdâtres et l'autre d'une substance laiteuse. Il les posa entre eux deux, sur le rebord du bassin.

-Du verre ? Mais... Tu es retourné à Mégère ? demanda Dynaïe.

Python eut un sourire moqueur :

-Crois-tu que tout le verre du monde se trouve à Mégère ? Autrefois, lorsque le Sentier Oblique servait encore, les Mégéras faisaient commerce de ces ouvrages délicats dont ils avaient le secret. Axéa continue d'ailleurs, mais il est seul maintenant. Ces fioles ont été soufflées à Mégère, mais c'est à la surface que je les ai trouvées, et leur contenu a été fait à partir de produits des forêts nocturnes.

Il prit la fiole aux reflets verts et la lui tendit :

-Celle-ci contient de l'eau, mêlée à un extrait d'une plante que les Océanides appellent 'la plante des chemins et des décombres', la petite pousse toxique qui guette le voyageur et

prospère sur les traces de l'homme : la ciguë. Elle tue lentement, en partant des pieds pour remonter peu à peu au cerveau.

Dynaïe prit le poison et le fit rouler dans sa paume. Python lui tendit la seconde :

-C'est de l'eau de chaux mêlée à du lait bouilli. Prends garde à ce que le bouchon reste hermétiquement scellé, sinon le lait lui-même deviendrait vite un autre poison. C'est un contrepoison efficace s'il est pris à temps.

-À temps ? demanda la magicienne. À qui comptes-tu faire boire cela ?

-Mais à toi. Il te faudra frôler la mort au plus près pour franchir la porte dont je t'ai parlée.

Dynaïe regarda l'Immortel qui lui souriait toujours, avec toute l'arrogance de ceux qui croient posséder sur autrui un irrésistible ascendant. Se forçant pour ne rien laisser paraître de la colère qui l'envahissait, elle détourna les yeux vers le poison qui lui était destiné et demanda d'une voix étranglée :

-Python, à *qui* as-tu confié l'Oracle ?

Cela, l'histoire qu'elle avait sculptée sur les parois de leur geôle commune ne le racontait pas.

Python ne répondit pas. Il n'avait nul désir d'évoquer le souvenir du combat contre Ladon et de sa fuite jusqu'au pays maudit. Cette mortelle n'avait rien à exiger de lui, aussi conclut-il seulement par ces mots, qui n'admettaient pas de réplique :

-Aie confiance, magicienne. Je ne veux pas ta mort, car c'est vivante que tu rendras son visage à l'Oracle, comme Thémis la juste le fit jadis. Thémis s'était faite humaine pour cela, et seules des mains humaines, des mains douées comme les tiennes, sauront refaire ce qui fut défait par l'ire malveillante de Cronos, de mes frères que les Khthôniaï nomment le Dragon Ladon et le Sphinx, et des serviles filles de l'Érèbe que les Nyktéra et les Océanides nomment Hespérides, les mauvaises fées du soir. Nous partirons bientôt Dynaïe, j'ai retrouvé celle qui m'avait guidé autrefois, ou un spectre qui lui ressemble.

Alors leur guide serait un spectre... Dynaïe se tut. Elle continua à contempler en silence cette eau qui pouvait la détruire, et qui semblait pourtant si anodine dans son récipient rond. Elle se demanda si la ciguë serait le nom de sa mort prochaine, où si elle saurait se montrer plus habile que celle que les Curètes appelaient la fille aînée de la Nuit, comme leurs voisins nyktéra.

Elle tenait dans une main le mal et dans l'autre le remède. Il y avait bien des manières de s'approcher de la Mort. L'agonie pouvait prendre mille formes surprenantes. Par la maladie, la douleur, le désespoir, l'inanition et les innombrables tourments que la réalité invente elle pouvait contempler le masque d'ivoire de Thanatos. Mais la voie du poison était facile, et pouvait véritablement s'emprunter dans les deux sens, si toutefois l'antidote était efficace.

Sans un mot Dynaïe glissa les deux fioles dans sa bourse, et les plaça de manière à les protéger des chocs. Elle ne se demandait pas si dans ce geste elle décidait ou si elle ne faisait qu'obéir à son gardien despotique. Il serait bien temps de le savoir, au seuil de la porte dont il avait parlé.

†

Les Marcheurs ne l'avaient que devinée, au souvenir qu'elle avait laissée aux Dryades en passant près d'elles. Les enfants l'avaient aperçue de loin, lorsque sa silhouette sombre était apparue entre les hauts sycomores qui entouraient le village du Val-aux-Loups. Les deux Kères avaient rêvé d'elle, mais elles ne la reconnurent pas lorsqu'elle parvint enfin au sous-bois de cèdres qui formait le cœur du village, là où les Lycéens se parlaient.

Elle avait choisi une nuit de pleine Lune, radieuse et puissante, et ses habits noirs avaient des reflets de vif-argent. Elle se tenait au beau milieu du village, et personne n'avait véritablement vu venir ce spectre aux allures de Kère.

Elle portait le casque de Penthésilée relevé de manière à laisser voir son visage. L'éclat du cimier contrastait tant avec le pays d'ombres grises et noires aux infinies nuances des Nyktéra que ce casque ressemblait à une monstrueuse plante parasite qui se serait nourrie de son sang. Ce rouge-là n'avait rien à voir avec le carmin profond de leurs chevelures, ni avec les couleurs fauves des peaux de renard ou les points de cuivre de leurs flèches. C'était un rouge éclatant et vif, conçu pour effrayer l'ennemi ou bien ranimer le courage et la vigueur des alliés.

Les deux Kères s'approchèrent de l'étrangère qui était parvenue si près d'eux sans être arrêtée par quiconque. Le Clan s'assembla peu à peu autour des trois silhouettes sombres. Les deux prêtresses se tenaient de part et d'autre de l'étrangère, la main droite cachée par les pans de leur manteau aux couleurs de Nyx, pour dissimuler leur glaive. L'étrangère était aussi vêtue de noir, mais ils comprirent que ce noir-là ne laisserait pas briller d'étoiles.

-Si tu fais partie du peuple nocturne, présente-toi, ô étrangère. Tu es ici sur les terres du Val-aux-Loups.

Comme en écho à ce nom, la louve apprivoisée du clan et ses petits poussèrent des grognements menaçants. L'étrangère était bien une Nyktéron, mais ses grands yeux verts avaient une expression que personne du Clan ne comprit. Certains crurent que c'était là une démente, ou une simple d'esprit peut-être, une Kère rendue folle par un rêve cruel ? Elle demanda seulement :

-Vous ne me reconnaissez pas.. ? Ai-je donc tant changé ?

Elle jeta autour d'elle un regard circulaire, et remarqua la louve. Euryassa était agenouillée près de l'animal et observait elle aussi la scène tout en la retenant par la peau du cou. Aussitôt l'étrangère s'approcha d'elle :

-Euryassa ? Tu ne me reconnais pas ?

Comment connaissait-elle son nom ? La Chasseresse chercha sur ce visage un signe qui eût pu le lui rendre familier. Son regard croisa celui de l'étrangère et elle reconnut l'éclat d'émeraude des yeux :

-Persyex... murmura-t-elle, abasourdie. Par l'ombre infinie du Titan, c'est bien toi ?

Persyex acquiesça d'un lent signe de tête, en détournant le regard car l'expression ahurie de sa sœur lui était insupportable.

Un murmure de stupéfaction parcourut l'assistance. La Kère était devenue cette créature inhumaine, elle qui était si douce et semblait n'être encore qu'une enfant lorsqu'elle était partie ? L'Eskhatê planta sa lance en terre et ôta son casque. Le geste de la tête qu'elle eut pour écarter les mèches de ses yeux était unique : ce fut à ce détail qu'Euryassa la reconnut véritablement.

-Petite sœur... dit-elle en balbutiant. Je t'ai tant attendue...

Elle s'approcha en lui tendant les mains, et Persyex lui donna les siennes, mais la Chasseresse eut un mouvement de recul au premier contact. Les mains de l'Eskhatê étaient froides et lisses comme les écailles d'un poisson. Elle frissonna tant ce bref contact l'avait emplie d'horreur. Persyex elle resta les mains tendues, sans s'approcher plus, et demanda d'une voix plus douce que jamais :

-Pourquoi me fuis-tu ? Ne suis-je plus ta sœur ?

-Je ne sais pas très bien qui tu es, étrangère... répondit Euryassa.

La Chasseresse se mordit les lèvres. Elle n'avait pas voulu dire cela, mais c'était une de ces paroles sincères qui sont dites sans réfléchir, sans intention de blesser, comme celles des

enfants.

-Étrangère... répéta Persyex, qui regrettait de n'avoir plus de larmes à verser. Tu m'as appelée *étrangère*.

Étrangère à la vie, avait dit Phylira. L'Eskhatê porta la main à sa poitrine et rompit les attaches de son manteau et de sa chemise, car elle avait l'impression d'étouffer. Elle avait cru que seule la douleur d'avoir perdu Antinoüs pouvait naître ainsi dans sa chair comme le déchirement du couteau. Elle dit avec une rage désespérée dans la voix :

-J'aimerais en ce moment n'être qu'une étrangère, ô Euryassa dont la main ne tremble pas. J'aimerais que tu ne sois rien pour moi, que tes mots n'aient aucune valeur à mes oreilles. Je souhaiterais que tu n'existes pas, du moins pas plus qu'un animal, un arbre, ou une chasserresse inconnue...

Elle s'arrêta. C'était une pensée d'Eskhatê. Le voile qui séparait les Eskhataï des Vivants ne pouvait jamais que s'épaissir, et les gardiennes des morts n'oubliaient que pour ne plus souffrir. Certaines boiraient volontiers à l'eau du Léthé. Mais Persyex voulait à tout prix se souvenir, et déchirer ce voile au lieu d'en détourner les yeux, si douloureux que cela fût.

-Euryassa, reprit-elle en essayant de contenir la rage qui la submergeait, je n'ai pas cessé de t'aimer, même si j'ai changé au point que tu ne me reconnais plus. Je ne suis plus Persyex la Kère, mais je reste Persyex ta sœur.

Puis, s'adressant au Clan tout entier :

-Je reste Persyex Lycéenne, même si la poussière des chemins lointains s'est accumulée au coin de mes yeux.

Ces paroles furent accompagnées d'un sourire que tout le Clan reconnut, même s'il était différent de ceux auxquels ils étaient habitués. Les Lycéens croyaient beaucoup au langage du sourire. On ne doit pas sourire à un loup, car il croit qu'on montre les dents, aussi le sourire était-il pour eux un signe proprement humain, et les plis de la bouche souriante étaient autant de sentiments qui prenaient forme. Son sens variait aussi suivant qu'il embellissait ou non le visage sur lequel il apparaissait.

Le sourire de Persyex les convainquit que cette guerrière coiffée d'un cimier amazone était bien la jeune Kère qui avait disparu quelques heures avant le crépuscule, celle qui jouait si joliment de la cithare. Mais cela ne fit pas disparaître pour autant leur méfiance. Elle revenait de l'au-delà des Marches, et de plus loin encore, à en juger par la couleur de son regard.

Un seul d'entre eux avait déjà vu une Eskhatê : le vieux Mélastephane (*noire couronne*), qu'on appelait ainsi à cause de ses cheveux d'un rouge exceptionnellement foncé. En la voyant il avait compris qu'elle avait parcouru des routes plus lointaines encore que celles des Marches.

Il s'approcha de Persyex et posa sa main sur son épaule. C'était une main noircie par la terre : Mélastephane était connu pour sa connaissance très pointue des plantes et avait passé sa vie à creuser la terre pour lui arracher ses plus précieuses racines. Il demanda à celle qu'il avait connue enfant :

-Sais-tu encore soigner, Persyex ? Mon petit-fils est gravement malade et les Kères ne peuvent rien pour lui.

Une Eskhatê ne soignait pas. Cela n'était nullement son rôle. Le vieil homme savait que cette requête était blasphématoire, mais la peur de voir son petit-fils mourir avant lui lui donnait toutes les audaces. Qu'avait-il à craindre de Thanatos, lui qui la rencontrerait bientôt ? Il ne craignait nullement de s'adresser à l'une de ses prêtresses :

-Toi qui à présent guides les morts vers la Lune Noire, sauras-tu aussi retarder l'échéance pour cet enfant ?

Alors, contre toute attente, contre les plus anciens commandements, Persyex acquiesça d'un signe de tête.

Par ce geste elle n'accédait pas seulement à la demande de Mélastephane, elle confirmait ce que le vieil herboriste avait dit. Les Lycéens comprirent soudainement que leur Persyex était perdue, et qu'une Eskhatê était revenue à sa place.

Il y eut plusieurs exclamations étouffées de panique dans la petite foule. Certains portèrent instinctivement la main à leurs armes, les parents écartèrent leurs enfants. Les deux Kères eurent un vif mouvement de recul. L'une des deux se maîtrisa et demanda d'une voix tremblante :

-Que veux-tu, ô Gardienne de la Porte Étroite ? Mourrons-nous tous cette nuit de quelque fièvre aphteuse ? Ou bien le fleuve des Ichtéens sortira-t-il de son lit pour nous emporter tous vers l'Océan ?

D'ordinaire une Eskhatê ne se montrait pas, bien que rien dans l'enseignement de Thanatos ne l'interdit. Persyex savait qu'elle défiait par sa présence un très vieil usage. Elle leva les mains et dit qu'elle n'était venue emporter personne que ses souvenirs, et un peu de l'affection des siens, pour un voyage qu'elle présentait plus long que tous ceux qu'elle avait accomplis jusqu'alors.

Elle ne parla pas des Eskhataï ni des circonstances qui l'avaient ainsi transformée, ni du secret de Cronos, mais parla des guerres anciennes et voulut les mettre en garde contre l'aveuglement de la haine :

-Je vous ai quittés pour comprendre une vision, et je n'ai compris qu'une seule chose : la guerre naît de la peur et engendre l'ignorance et l'oubli, qui à leur tour alimentent la peur. À l'origine des anciennes guerre il y a le Conte de l'Oracle. Je ne suis plus Kère ; je ne le raconterai donc pas, mais souvenez-vous que les vers de ce chant n'expriment que la peur. Souvenez-vous de cela, lorsque l'Oracle sera rendu aux êtres humains.

-L'Oracle ! ? dit la Kère. Es-tu devenue folle, Persyex ?

Persyex se rappela que les siens ne l'écouteraient plus comme autrefois. L'Eskhatê n'était plus Kère ; alors elle cessa de parler et dit seulement au vieil homme :

-Conduis-moi à ton petit-fils, vénérable Mélastephane. Je le guérirai.

Passant devant Euryassa avec qui elle échangea un long regard, elle emboîta le pas de l'ancêtre, et le suivit jusqu'à une maison circulaire construite sur trois grands arbres, perchée à hauteur d'homme par de hauts pilotis, à laquelle on accédait par une échelle de corde. Les maison des gens du Val-aux-Loups étaient souvent bien plus hautes, mais Mélastephane avait construit la sienne près de la terre dont il tirait sa richesse.

Nombre de ceux qui s'étaient rassemblés regardèrent Persyex monter à l'échelle de corde et se courber pour entrer dans la demeure du vieux maître de cueillette. Ils virent l'Eskhatê poser à l'entrée ses armes et son étrange casque, mais personne n'osa s'en approcher.

À l'intérieur, sur le sol couvert de peaux amassées, un enfant était allongé et claquait des dents. Des marques blanches déformaient ses lèvres. Persyex écarta ses cheveux trempés de sueur et caressa son front.

-Voici la fièvre qu'évoquait Mia ? demanda-t-elle au vieil homme .

Mia était le nom de la Kère qui lui avait demandé si elle était venue pour emporter tout le Val-aux-Loups au pays maudit. Mélastephane répondit :

-Ils craignent la contagion. Je suis resté seul auprès de lui. Le mal ne semble avoir aucune prise sur moi, peut-être parce que j'ai déjà eu une forte fièvre étant enfant.

-Et ses parents ?

-Ils sont partis chercher un narcisse licorné.

-Un narcisse licorné ! ? s'étonna Persyex. Tu veux dire... vraiment ?

Mélastephane eut une moue qui signifiait : 'je n'en sais rien'. Le narcisse licorné était une fleur qui naissait parfois sous les sabots des licornes. Elle était censée venir à bout de n'importe quel maladie, mais à cause de son caractère légendaire, 'partir chercher un narcisse licorné' était devenu une expression courante chez les Nyktéra, une manière de dire 'disparaître', qui s'appliquait à ceux qui ne devaient jamais revenir.

Persyex posa ses mains sur les paupières brûlantes de l'enfant et dit :

-Va chercher de l'eau, Mélastephane, de l'eau la plus claire que tu pourras trouver, et fais-la bouillir dans un récipient de métal. Puis tu iras demander aux Méliades un peu de l'écorce verte de frêne et quelques-unes de leurs feuilles, de la citronnelle, de la cataire et du sisymbre. Cela aidera à faire chuter la fièvre.

Mélastephane soupira et alla chercher au fond de la pièce une planche de bois sur laquelle il lui montra toutes les herbes qu'elle avait citées. Il y avait aussi du nepenthès et du poivre noir. Mia était sans doute allée les chercher lorsque la maladie s'était déclarée. Après tout ce n'était que du savoir très commun de Kère.

-Nous avons déjà essayé tout cela, ô Gardienne des morts, dit le vieil homme d'un ton désabusé. La fièvre tombe tout d'abord, mais n'en revient ensuite que plus violemment.

Persyex prit dans ses mains les feuilles de frêne et songea que ce travail n'était plus le sien. Elle avait parfois soigné le mal par les simples, mais ses mains n'avaient plus le même toucher qu'avant. Même l'innocente feuille de frêne lui rappelait qu'elle avait changé, car son contact était devenu autre. Pourtant elle ne voulut pas renoncer.

-Soit, vieil homme... dit-elle d'une voix sourde. Cela a échoué, mais je te demande tout de même de froisser ces feuilles et cette écorce, et de les plonger dans cette eau, à laquelle tu mêleras ensuite les autres ingrédients, dans l'ordre que je te dirai. Par ce philtre nous ferons chuter sa fièvre, ensuite j'écarterai moi-même la main de Thanatos.

Mélastephane plissa les yeux et la regarda d'abord un moment. C'était bien la voix de la petite fille qui racontait autrefois des contes si étranges, dont les paroles faisaient oublier les peines et les soucis, et dont le sourire égayaient ceux qui la croisaient. Persyex était devenue sinistre et ses rêves étaient devenus un long cauchemar, mais elle gardait de l'enfant qu'elle avait été ce désir inébranlable de ne rien céder aux malédictions quotidiennes, et ce regard fixé vers les étoiles.

En même temps qu'il avait reconnu en elle une prêtresse de Thanatos, il lui avait demandé de sauver l'âme qu'elle aurait peut-être elle-même emportée à la mort. Il avait cru implorer Thanatos elle-même, et c'était cette petite fille volontaire qui lui répondait, comme si elle avait volé les macabres oripeaux de prêtresse dont elle était vêtue.

-Et bien ? lui demanda Persyex d'un ton autoritaire. Qu'attends-tu ?

Mélastephane détourna le regard et se mit immédiatement à l'ouvrage. Il refit les gestes qu'il avait répétés sans cesse au cours des dernières nuits, mais sans la lassitude désespérée qu'il ressentait d'habitude. Persyex se pencha et posa son front sur celui de l'enfant.

Elle prononça de très anciennes paroles du Titan, datant de la lointaine époque où Thanatos n'avait pas de prêtre, où seules les Kères veillaient au voyage des âmes. Elle dit même l'ancien sortilège des guérisseurs :

ΕΝ ΣΟΙ ΕΣΤΙ ΤΟΥΤΟ ΠΡΑΞΑΙ Η ΕΜΠΝΟΥΝ Η ΑΠΝΟΥΝ

Il est en toi de le faire vivant ou mort... Verset dérisoire de l'ancienne religion, qu'elle avait appris en devenant Eskhatè. Si les Eskhataï ne guérissaient pas, Persyex était persuadée qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, puisque jadis Kères et Eskhataï formaient un unique ensemble.

Utilisant les clefs invisibles que lui avait données Thanatos, elle envoya son esprit chercher sur les terres de la Lune Noire des âmes qui avaient vu la chute d'Ouranos, et sentit converger en elle les vies de prêtresses sacrilèges, quand le titre de prêtresse avait encore si peu de sens, quand la magie n'était que l'art des enfants et des fous et naissait chaotiquement entre les doigts des humains que les mains trop douées de Prométhée venait de créer, avant même que les Titans ne s'unissent à eux pour créer les peuples qui apparurent ensuite.

Mélastephane vit les ailes noires et les yeux scintillants, il sentit un vent froid venu de la Lune entourer Persyex et agiter en tous sens ses longs cheveux comme un nid de serpents. Il la vit verser le sable du pays maudit d'une main dans l'autre, pour retrouver des asphodèles enfouis, oubliés des Eskhataï elles-mêmes. Puis la prêtresse lui dit d'un ton impérieux :

-Fais-le boire, maintenant !

La décoction était encore trop chaude, mais le vieil homme obéit. Il releva la tête du malade et versa le liquide brûlant dans sa gorge. L'enfant s'agita et poussa une faible plainte, puis se calma, comme s'il avait perdu connaissance. Persyex le prit alors dans ses bras et s'empara de sa fièvre. *Transmets-moi ton mal*, implora-t-elle silencieusement. *À moi qui ne crains plus la Mort. Ombres du passé, apprenez-moi à lui voler sa funeste destinée.*

Elle se recroquevilla sur son fardeau et le serra si fort que l'enfant faillit étouffer. Puis brusquement elle se redressa et le lâcha. Mélastephane le saisit aussitôt dans ses bras, et constata avec ahurissement que la fièvre était tombée.

-Il... Il lui faudra du repos, balbutia Persyex. Mais... il est sauvé.

Elle étouffait. Elle se leva et sortit de la maison, hagarde, échevelée. C'était l'aube. Les heures avaient passé sans qu'elle en eût conscience. Elle eut toutes les peines du monde à redescendre l'échelle de corde puis s'allongea sur l'herbe humide.

Elle sentit alors à son tour deux bras la soulever, deux bras chauds qui l'emmenèrent à l'abri d'un grand arbre creux qu'elle connaissait bien. Quand elle sentit qu'on la déposait dans un hamac elle devina que c'était Euryassa qui était venue la chercher. Elle ouvrit les yeux et reconnut les sacs de peau suspendus aux parois par des crins de cheval tressés pour en placer le contenu hors de portée des insectes et des rongeurs.

Euryassa était bien là, elle était occupée à la couvrir d'une lourde peau d'ours. -Qu'as-tu fait, petite sœur ? demanda-t-elle.

-Ce que les premières d'entre nous s'autorisaient parfois à faire.

-Les Eskhataï ne soignent pourtant jamais les Vivants.

-Les Eskhataï ne reviennent pas non plus voir leurs proches. Elles ne quittent les terres de cristal que pour conduire les Morts au-delà du seuil de la Porte Étroite de Gortyne.

Euryassa eut un sourire triste et caressa le front de sa sœur. Le contact de sa peau la surprenait toujours, mais elle essayait de dominer sa répulsion.

-Je ne réponds de mes actes qu'à la fille aînée de Thanatos, continua Persyex, et aucune de ses lois ne m'interdit de le faire. Je n'offense que la tradition, mais point la divinité.

'Hérétique', pensa Euryassa.

-Mais ce n'est pas seulement pour cela que tu l'as fait, insista Euryassa. Tu as voulu nous prouver quelque chose, nous montrer que tu restes la même, malgré ce que tu as vécu.

Persyex ferma les yeux un instant, et répondit dans un soupir :

-Peut-être...

Euryassa eut un sourire mélancolique. Elle reconnaissait bien sa sœur : c'était d'abord à elle-même que l'Eskhatê avait voulu prouver qu'elle n'avait pas trahi ce qu'elle croyait être.

-Parle-moi de ton voyage, petite sœur, demanda la Chasseresse. parle-moi des peuples que tu as croisés, parle-moi. Que je m'habitue à ta voix nouvelle.

Elle se forçait. De toute son âme. Persyex le sentait. Sa main tremblait avant de la toucher, et dans ses yeux elle ne lisait plus que l'incompréhension et non plus la tendresse. C'était une incompréhension bienveillante, adoucie par le désir de connaître cette sœur nouvelle, mais ce n'était qu'un regard réservé à une étrangère.

L'Eskhatê eut une moue écœurée. Le vieux Mélastephane l'avait mieux accueillie que sa propre sœur tant aimée. Il ne lui avait pas demandé de le laisser s'habituer à elle, il ne lui avait pas renvoyé une image cruelle de sa métamorphose, une image qu'elle ne voulait pas voir. Elle crut entendre la voix sèche de Phylira lui dire : *ne t'en étonne pas Persyex, tu le savais.*

Persyex sentit grandir en elle un sourd sentiment de haine contre cette bonne volonté qui lui faisait l'effet d'une aumône, et contre cette femme qui lui devenait elle aussi étrangère ; car l'Euryassa qu'elle portait en elle n'eût jamais obéi aux prédictions sordides de Phylira. L'Euryassa qu'elle avait gardée en son cœur saurait toujours la reconnaître et l'aimer autant.

Pourtant elle voulut rendre à cette Euryassa-là sa bonne volonté si dérisoire :

-De quoi puis-je parler, Chasseresse ? J'ai vu les Océanides et leurs chevaux à robe de sel.

-Alors ils ont véritablement revenus ! ? s'écria Euryassa.

Persyex acquiesça d'un signe de tête. Elle parla du violent accueil qu'elle avait trouvé auprès des gens de Mallia. Elle raconta la Mer et les navires aux voiles hautes. Puis elle parla des marques que les doigts cruels de la Grèce avaient laissé sur son cou, et de sa geôle creusée dans le flanc de la falaise, où le choc lui avait fait perdre l'usage de la parole.

-Pour eux j'étais l'étrangère, raconta l'Eskhatê, j'étais tout ce qu'ils craignent. J'ai souffert de n'être que cela. Mais il m'est infiniment plus insupportable d'être maintenant étrangère parmi les miens.

Son regard était fixe et dur. Euryassa ne répondit rien et détourna seulement les yeux.

Chapitre 8

Au seuil de la porte étroite de Gortyne

Nathrae versa un peu de l'eau de son aiguillère d'or sur ses mains pour se débarrasser de l'huile dont elles étaient couvertes. Elle en avait enduit les cheveux de l'enfant qu'on lui avait amené. C'était un garçon encore très jeune, avec de longs cheveux noirs raides et épais qui tombaient sur ses épaules comme un lourd rideau. Il n'y avait rien d'étrange en cela, sauf qu'il n'y avait aucune trace de teinture. Quelques heures plus tôt ses cheveux étaient encore blancs comme ceux de n'importe quel Khthônia, car ils n'avaient encore jamais été teints. Aux dires de son père ils avaient brusquement noirci pendant son sommeil.

Nathrae connaissait l'enfant et le père. Elle savait qu'ils disaient vrai, et aussi incroyable que cela pût paraître, les cheveux de cet enfant étaient à présent *naturellement* d'un noir plus profond que celui de n'importe quelle teinture. Et c'était un homme encore. Que fallait-il en déduire ? Que les femmes n'étaient pas plus proches du monde des Immortels que les hommes, au mépris des plus anciennes traditions ?

-Tu avais raison, Yalodactyles, dit-elle à l'homme. Ton fils est marqué par l'Euménide.

Elle s'essuya les mains sur une étoffe blanche et s'assit sur son siège de pierre encastré dans le mur. Yalodactyles, le maître verrier, se passa la main sur le visage et demanda :

-Alors elle est en lui...

-Non, pas encore, reprit Nathrae. Il n'en est que l'incarnation prochaine la plus désignée, si Mégère meurt alors qu'il vit encore.

-Si Mégère meurt... répéta l'artisan.

Cette idée était étrange. Il était très rare qu'apparût ainsi une seconde personne marquée. Mégère ne donnait jamais à son peuple le loisir de choisir, mais cette fois quelque chose avait changé. Elle croisa ses doigts sur ses genoux et regardant l'enfant dans les yeux, continua :

-Si Mégère meurt... Pour l'instant ton fils est simplement marqué, Mégère ne vit pas plus en lui qu'en quiconque, mais elle le regarde plus que quiconque. Elle a les yeux fixés sur lui.

L'enfant ne comprenait pas pourquoi on parlait ainsi de lui comme s'il n'était pas là. Il ne percevait pas le regard de Mégère mais la Démonie, elle, le regardait fixement, sanglée dans sa longue robe de soie blanche qui enserrait son corps sur toute sa longueur. Il la vit prendre sur sa poitrine une pierre de rubis qui luisait faiblement et s'approcher de lui.

Elle posa la pierre sur son front et il sentit une vive douleur, tandis que la pierre irradiait soudainement une lumière mille fois plus intense. Cela ne dura pas, la Démonie éloigna

aussitôt la pierre pour la cacher à nouveau dans ses vêtements.

-Peut-être est-ce Khthôn elle-même qui en a décidé ainsi, dit Nathrae. C'est peut-être un présage de meurtre... ou de guerre.

-De guerre ? s'étonna Yalodactyles. De quelle guerre veux-tu parler, ô Démonurge ?

Sans quitter l'enfant des yeux, Survivante répondit d'une voix monocorde :

-On nous a volé l'Oracle, puis ensuite Python. Sans doute est-il temps de partir reprendre notre bien, comme nous le fîmes autrefois, lorsque quatre d'entre nous ont repris l'Oracle et clos le Sentier Oblique. As-tu oublié l'ancien Chant de la Séparation ?

C'était un très long poème dont tous les Khthôniaï connaissaient une partie, mais dont bien peu connaissaient l'intégralité. Il était construit comme une longue lamentation d'une mère pleurant ses enfants. On disait que le poète avait voulu ainsi représenter la douleur de Gaïa de voir ses multiples enfants éparpillés par le vent d'Éris aux quatre coins invisibles de son monde circulaire. Il racontait la guerre ancienne qui avait séparé les peuples humains, mais il racontait aussi le destin des quatre Satellites : trois hommes issus chacun des trois cités souterraines et une femme venue d'Ida, quatre voyageurs partis pour retrouver l'Oracle.

Nathrae connaissait les parties secrètes du Chant et savait qu'ils s'étaient d'abord alliés aux Nyktéra et aux Amazones, avant de les trahir. Ils étaient peu nombreux face à la puissance des Océanides, mais le chaos qui était né des querelles entre les cités rivales et de l'intervention des Hespérides leur avait permis de vaincre. Le Chant s'achevait sur l'espoir de leur prochain retour, qui ne s'était jamais produit.

Yalodactyles, qui ne connaissait que la version tronquée du Chant, ne savait rien de l'histoire des quatre Satellites, comme Axéa qui avait appris des éléments de la légende par les récits des Kères du Palais d'Écorce. Yalodactyles savait seulement que des Khthôniaï avaient su agir à l'instant qui leur procurerait victoire, non point à la manière d'une armée, mais d'une troupe libre et insaisissable comme un vol d'insectes venimeux, pour tromper les peuples de la surface et leur reprendre l'Oracle.

Pourtant l'Oracle était toujours absent, aussi n'avait-il jamais prêté guère d'attention à cette histoire. Mais devinant que la Démonurge en savait plus que lui, il répondit prudemment :

-C'était il y a longtemps, ô Survivante, et il avait fallu que les Érinées s'unissent.

Il n'avait aucune raison d'être certain de cela, mais cela lui parut évident sur le moment.

La Démonurge ne répondit rien, mais eut un nouveau sourire, un sourire ambitieux et vorace.

-Et pour mon fils.. ? demanda l'artisan. Que dois-je faire ?

-Mais... Rien. Que voudrais-tu faire ? Si Mégère choisit de laisser périr son actuelle incarnation, alors il ne sera plus ton fils, et son esprit sera entièrement dévoré par celui de l'Euménide. Mais d'ici-là il reste ton fils, et ne sera troublé que par des visions sporadiques, qui résonneront en lui comme l'écho des pensées de Mégère.

Nathrae songea à ce que cela signifiait pour elle : le maître verrier et sa famille apprendraient peut-être par le biais de cet enfant des bribes de conversation entre elle et l'Érinée. Mais Yalodactyles n'avait que faire de ce savoir. Il prit son fils par les épaules, son fils qui allait peut-être bientôt disparaître, tout en gardant l'apparence de la vie, et ils sortirent lentement.

Restée seule, Survivante réfléchit à ce qu'elle savait de la métempsychose. Si Mégère se réincarnait en cet enfant, elle ne serait plus véritablement la même. L'avènement de l'Érinée prenait du temps, et le Démonurge en fonction au moment de la réincarnation influait grandement sur l'évolution du nouvel avatar de l'Euménide. La mémoire mettait du temps à revenir, cela lui laisserait un répit. Fallait-il voir dans cet événement un signe

de Khthôn ? ou bien Mégère elle-même avait-elle prévu de quitter prochainement le corps qu'elle habitait ?

Elle alla chercher dans son coffre un objet oblong emballé dans un tissu de soie, et en déroula l'enveloppe avec mille précautions. C'était une longue dague d'une rare finesse, conçue pour frapper entre les écailles des monstres les mieux protégés. Prenant bien garde de ne pas la toucher de ses mains, elle l'approcha d'une grande lanterne où tournoyaient mille papillons-lumière.

La lame avait gardé le même éclat et le même fil malgré les années. Le présent de Tisiphone était comme elle : éternel. Le métal projetait encore une faible lueur, comme les pierres que touchait la troisième immortelle. Cette lame qui devait tuer Chimère avait été nommée *Αθανάτους φονευσων*, *Malheur-aux-Immortels*. Chimère lui avait échappé et tous ses compagnons étaient morts. Elle avait gardé cette arme pour Python, mais le sang d'une autre Immortelle pouvait aussi être versé.

Elle s'étonna elle-même de ne pas trembler à la seule idée d'un tel sacrilège. Tout en elle était au contraire aussi calme que possible. Mégère pouvait la détruire aisément si son incarnation concevait le moindre soupçon de sa culpabilité. Pourtant l'idée était si simple. La mort de l'Érinie exacerberait la colère des Mégéras et accroîtrait son influence sur eux, en attendant que l'Érinie maîtrise son nouveau corps.

Il suffisait de s'assurer que Mégère ne comprît pas d'où viendrait le coup qui lui serait fatal. Il fallait pour cela que la Dèmiurge n'eût jamais touché l'arme du crime et que celui qui frapperait ne sût rien d'elle.

†

Elle avait disposé les sept statuettes en cercle devant elle, avec son glaive qui reflétait la lumière lunaire sur les visages sombres des monstres de terre cuite. Nathrae ne l'avait retrouvée que grâce à ces objets volés, elle en était convaincue, pourtant elle hésitait à les détruire. C'était facile, quelques coups de sa lame suffiraient à réduire en morceaux Echidna et son odieuse descendance. Mais elle ne parvenait pas à s'y résoudre.

Elle s'était attachée à ces figurines comme à un souvenir des Enfers, du pays souterrain où elle était née. Ils représentaient toutes les peurs du peuple khthônia, mais ici en surface ils devenaient presque des parents lointains, dangereux mais néanmoins familiers.

Elle prit celle qui représentait le Dragon. Il avait changé. Ses ailes étaient repliées et il semblait s'être lové sur lui-même, les yeux clos. En soi cela n'avait rien de surprenant, car les sculptures khthôniaï sont très souvent douées ainsi de ce pouvoir de métamorphose. Mais voir Ladon se recroqueviller ainsi sur lui-même laissait imaginer un monstre plus dangereux encore. Ni le Lion ni l'Hydre pourtant n'avaient telle attitude de frayeur.

Le plus étrange sans doute était la posture qu'avait prise Echidna : elle avait orienté les dents de sa fourche contre son ventre, là où se trouvait Python, et le Sphinx avait un geste qu'elle ne parvenait pas à comprendre. En plaçant la statuette du Sphinx près de celle de sa mère, elle se rendit compte que son bras s'articulait parfaitement pour saisir lui aussi la fourche dirigée contre Python. Mais était-ce pour participer au geste ou l'empêcher ? Maledrin regarda de plus près et comprit en voyant l'expression haineuse du Sphinx : il aidait sa mère à transpercer son ventre, afin de tuer l'enfant qui devait naître.

Bien qu'elle ne connût point la signification d'un tel geste, Maledrin devina que cela n'était pas étranger à la région où elle se trouvait et à l'histoire de Demi-Lune que lui avait contée Orséïs. Lorsqu'elle s'était réveillée dans la grotte, Télamon lui avait expliqué ce qui

s'était passé durant sa maladie, dont elle n'avait que des souvenirs confus et incohérents, et surtout qui était véritablement Orséïs pour les Phloïens.

Elle avait ainsi appris qu'elle avait sans doute parlé à un spectre. Étrangement, cette idée ne semblait pas effrayer Télamon autant que Maledrin. Pour elle comme pour n'importe quel Khthônia, rencontrer un spectre n'est guère moins inquiétant ni dangereux que de croiser un enfant d'Echidna, mais Télamon évoquait cela comme un honneur que lui avait rendu leur ancienne prêtresse.

-Et si on m'avait menti ? avait-elle demandé.

-C'est impossible. Aucun Phloïen n'aurait osé usurper un tel nom, c'eût été appeler la malédiction du Titan sur lui-même. Non Maledrin, Orséïs t'a véritablement parlé.

Orséïs lui avait parlé, mais pourquoi justement à elle ? Elle qui n'était même pas magicienne... Était-ce une manifestation de la volonté d'Alekto, qui aidait ainsi l'Écorcheuse déchue à accomplir la tâche qu'elle s'était fixée ? Cela pouvait être beaucoup plus simplement lié au fait qu'elle était sans doute la première Alektoüs à venir sur les terres du Palais d'Écorce depuis la fermeture du Sentier Oblique, et l'Oracle était d'abord apparu en Alekto.

Elle ne pouvait malheureusement pas revenir au Palais d'Écorce pour demander des éclaircissements à ce sujet. Lorsque Télamon avait mentionné le seul nom d'Ezraer, elle avait silencieusement béni l'initiative du jeune garçon. Quelles que fussent les intentions d'Axéa, elle ne le croyait pas capable de s'opposer au mage, secondé en plus par son fils. Elle ne parvenait pas à comprendre en revanche ce qui avait motivé le geste de Télamon. Le jeune garçon lui-même n'avait rien dit à ce sujet, et elle ne l'avait pas questionné.

Les Khthôniaï sont habitués à chercher autour d'eux sans cesse des repères, car il est si facile de se perdre dans les méandres noueux du Tartare. Sa perte de conscience et le voyage qu'elle avait effectué malgré elle dans les bras de Télamon avaient rompu tous les liens fragiles qu'elle avait tissé avec les forêts des Nyktéra. Elle s'était perdue, et ne pouvait reparcourir en sens inverse le chemin qui l'avait conduite jusqu'à cette grotte. La grande forêt elle-même était loin, ici c'étaient les montagnes, et leurs pentes rocheuses clairsemées d'arbustes aux fleurs odorantes.

Au lieu du bruissement maintenant familier de la forêt elle ne percevait que le bruit du vent et parfois le claquement des sabots des chèvres sauvages. Parfois elle voyait les grands aigles tournoyer au-dessus d'elle, comme s'ils la guettaient. leur cri strident l'inquiétait et elle n'osait guère s'éloigner de la grotte. Elle était aussi désorientée que lorsque Nathrae avait fait d'elle son esclave, et de plus son corps était encore douloureux, à cause de la lutte qu'elle avait menée contre le démon servant.

Lorsqu'il venait lui apporter à manger, Télamon parlait peu. Il la regardait surtout, comme s'il attendait quelque chose de sa part. Elle croyait que son geste l'avait condamné à l'exil vis-à-vis du Clan. Pourtant, si elle avait mieux connu les usages des Nyktéra, elle aurait su qu'il est rare que le peuple nocturne traque ceux qui s'enfuient ou condamne ceux qui les y ont aidés.

Sa disparition avait finalement ramené le calme. De plus elle n'était encore responsable d'aucun crime aux yeux du Clan, et même Scamandre et ses partisans avaient renoncé à s'en prendre au jeune homme. L'étrangère partie, la querelle qui avait divisés les Phloïens n'avait plus véritablement d'objet.

Deucalion et Pyrrha avaient accueilli ce geste de leur fils en silence. Diane lui avait seulement enjoint de promettre qu'il la conduirait au chevet de la jeune fille si la maladie se déclarait à nouveau. Télamon avait promis, mais il savait que Diane, et sans doute aussi Scamandre, n'auraient de cesse d'avoir trouvé son abri qu'il croyait secret, pour pouvoir

ensuite l'espionner de loin.

Seul Ezraer était devenu furieux, mais il n'avait pu laisser libre cours à sa colère pour ne pas défier les Phloïens. Lui et son fils étaient partis quelques heures plus tard. Télamon devinait qu'ils n'étaient pas allés bien loin, et qu'ils devaient sans cesse chercher sa trace qui les mènerait à Maledrin. Mais en dépit de tous leurs pouvoirs, ils restaient des Khthôniaï, pour qui la forêt n'était qu'une immense inconnue, et ils manquaient cruellement d'expérience pour retrouver un Nyktéron sur cette terre hérissée d'arbres.

Mais Maledrin ne savait rien de tout cela, et considérait avec une appréhension mêlée de respect ce jeune homme étrange qui l'avait sauvée des griffes de l'ancien Dèmiurge, en attendant de mieux saisir les tenants et les aboutissants de ce qui était arrivé, mais aussi de retrouver pleine possession de ses moyens physiques.

Lorsqu'enfin elle se sentit assez forte pour reprendre la route, elle pensa à Axéa et demanda à Télamon ce qu'il était advenu de son compagnon de voyage lors de sa visite suivante.

-Il est parti un peu après les deux mages, répondit le jeune homme. Il est reparti avec son chargement habituel. En fait, de l'instant où tu as disparu, le Clan s'est un peu conduit comme si tu n'avais jamais existé, et lui aussi à sa manière. Il a toujours accompli ses voyages seuls je crois, alors tout est rentré dans l'ordre.

Maledrin ne dit rien. Elle repensa à ce que le Voleur lui avait raconté de son fils. Si surprenant que cela lui parût à elle-même, elle ressentit de la peine pour son guide cerné par ses monstrueux fauves et par la destinée solitaire qu'avait façonnée pour lui Hécate l'Enchanteresse.

Télamon interrompit le cours de ses rêveries en lui demandant d'une voix hésitante :

-Dis-moi... Crois-tu qu'Orséïs t'apparaîtra à nouveau ?

Maledrin fronça les sourcils d'un air perplexe :

-Que veux-tu que j'en sache ?

-Je ne sais pas... Mais si tu lui parles une seconde fois, demande-lui ce qu'il est advenu de la Pythie et demande-lui aussi de nous pardonner... pour le meurtre de Python.

-Le meurtre de Python... murmura Maledrin.

Elle n'osa rien demander à ce sujet, de peur que trop d'ignorance de sa part ne lui fit perdre l'aura surnaturelle qu'elle avait aux yeux du jeune homme. Elle acquiesça et finit son repas en silence. Après son départ elle regarda le ciel nocturne et demanda aux étoiles, comme si la conviction de Télamon l'avait influencée malgré elle :

-Toi qui as su trouver l'Oracle et son gardien et le ramener aux tiens, me guideras-tu jusqu'à lui, ô Spectre ?

Invoquer ainsi les morts pouvait se révéler dangereux, mais ce ne fut point eux que sa voix attira. Sa voix n'était pas celle d'une Nyktéron, et le vent la porta loin. Télamon lui avait recommandé de ne pas parler lorsqu'elle serait seule, de peur que les Immortels ne reconnussent la voix d'une fille de Khthôn. Si Oréades et Satyres toléraient les Nyktéra avec plus ou moins de malveillance, ils haïssaient le monde souterrain et le peuple qui y vivait, car trop des leurs avaient disparu dans les galeries des carrières.

Les Oréades l'entendirent et reconnurent le timbre d'une Khthônia aux subtiles inflexions de la voix, car nul n'a d'oreille plus fine que la leur. Au flanc de la montagne des mains petites et longues sortirent d'entre les failles de la roche, comme des scarabées plats, puis les Nymphes des montagnes se glissèrent peu à peu hors de leurs demeures de pierre. De petits pieds nus foulèrent alors l'herbe courte des pentes jusqu'à la grotte où se trouvait Maledrin.

Au contraire des Dryades et des Naïades, ces Nymphes aimaient parfois apparaître aux

mortels. Maledrin vit donc la première apparaître, lorsque celle-ci le souhaite. La guerrière vit alors une enfant accroupie sur un des rochers qui dissimulaient l'entrée de la caverne.

Ce n'était pas une enfant, mais une réplique miniature de femme, toute en longueur. Sa peau était d'un gris très clair, et ses longs cheveux noirs formaient son unique vêtement. Elle avait de grands yeux de chouette, d'un jaune brillant, qui semblaient regarder partout à la fois, tant ils étaient grands. Elle avait des ongles longs et recourbés qui ressemblaient aux griffes acérées des serres d'un rapace. Ses lèvres de charbon étaient figées dans un sourire inhumain.

Maledrin sauta sur ses pieds et voulut saisir son glaive, mais elle vit une autre Oréade sur sa droite, qui tenait son arme dans ses mains. La Nymphe avait le même sourire malveillant. D'un simple mouvement elle brisa la lame du glaive comme un roseau sec et en avala les morceaux. Sa gorge était un brasier où le métal fondit aussitôt.

La Khthônia voulut s'enfuir, mais des griffes s'enfoncèrent dans ses jambes et la firent violemment chuter. Elle les sentit marcher sur son dos et une griffe vint se placer au coin de chaque œil, prête à les arracher. Maledrin se mit à hurler d'horreur autant que de rage de se sentir si impuissante. Un cri furieux lui répondit :

-Arrière ! Nymphes venimeuses ! Gardez-vous d'attaquer cette fille de Khthôn, ou craignez ma colère !

La pression des griffes disparut aussitôt, ainsi que les petites Nymphes, qui s'évanouirent dans la roche tout autour, balayées par le simple son de cette voix profonde et puissante. Maledrin releva les yeux vers l'homme qui avait ainsi parlé, et vit qu'il était accompagné d'une femme...

-Dynaïe ! s'écria la guerrière.

C'était bien la magicienne. Ses cheveux n'avaient plus la moindre trace de teinture noire et elle avait troqué sa longue tunique en lambeaux de soie noire pour une robe d'Ida d'un rouge très sombre, et tenait à la main le labrys d'Amalthée, que celle-ci lui avait offert lors de son départ.

Maledrin regarda à nouveau l'homme et remarqua sa peau écailleuse et ses yeux de serpent. Bien qu'elle l'eût à peine entrevu sous une autre forme au cours de son combat contre les Démoniolèptes d'Ezraer, elle reconnut tout de suite l'Immortel.

-Alors c'est toi... Python ?

L'homme acquiesça sans la regarder. Il s'était agenouillé près des statuette votives.

-C'est bien toi que j'ai vu au fond du puits, plus faible qu'un enfant fiévreux, continua Maledrin, qui se relevait péniblement, encore tremblante sous le choc. C'est toi que tourmentaient les Démoniolèptes. Je te reconnais malgré ta métamorphose...

Elle pointa son doigt sur lui, faisant inconsciemment le geste des Écorcheuses pour lancer un sortilège. Il se retourna vers elle, tenant à la main la statuette d'Echidna, et lui dit :

-C'est inutile, guerrière, tu n'as aucune magie en toi. Tu n'as pour toi que ton inébranlable obstination. De plus, le savoir des Écorcheuses ne te sera d'aucun secours ici, Khthônia. Ces Oréades t'auraient écorchée vive si nous n'avions pas été là.

Il saisit les cheveux de la jeune fille comme les Océanides saisissent le mors d'un cheval rétif et approcha son visage du sien :

-Écoute-moi, folle, dit-il d'une voix mauvaise et menaçante. Je te devine arrogante et prête à toutes les trahisons. Je ne sais pourquoi Orséïs t'a placée sur ma route, mais il me faudra m'encombrer de ta présence, sans quoi la Porte Étroite restera close.

Orséïs. Était-ce sa manière d'apparaître ? Rien chez elle n'était décidément prévisible. Maledrin comprit que le fils d'Echidna avait retrouvé toute sa force, bien qu'il fût en surface.

Il n'était plus le prisonnier du puits.

Elle saisit son poignet pour le faire lâcher prise, tout en se ramassant sur elle-même de cette manière animale que Dynaïe lui connaissait bien. Maledrin avait surtout saisi dans les paroles de Python le fait qu'il eût besoin d'elle. Elle savait par conséquent qu'il la maintiendrait en vie.

-Pourquoi t'accompagnerais-je, ô fils d'Echidna la maudite ? demanda-t-elle sourdement.

-Parce que je sais que tu cherches l'Oracle, fille de personne, répondit Python. Orséis me guidera comme elle m'a guidé jadis jusqu'à Demi-Lune, la reine dont tu as lu le nom sur une des lettres qu'avait reçue Attis.

Maledrin eut un sursaut de surprise, et regarda Dynaïe qui se tenait immobile dans la pénombre de la grotte, ses yeux brillants baissés vers le sol. Mais Python lâcha ses cheveux et lui dit :

-La magicienne n'y est pour rien. Hors des Enfers vous êtes transparentes à mes yeux, l'une comme l'autre. Ici l'air est trop pur, et votre sang s'épaissit. Je sais que tu n'essaieras pas de t'enfuir avant que nous ayons retrouvé l'Oracle, puis libéré de ses nouveaux gardiens. Mais prends garde : je sais que tu voudras saisir la première occasion pour te retourner contre moi, une fois l'Oracle retrouvé.

Il la saisit par la gorge et la serra jusqu'à lui rendre les yeux exorbités par la suffocation.

-Si tu me trahis, je te tue.

Il la lâcha. Son visage inhumain et ses yeux jaunes restèrent encore un instant près du sien, afin qu'elle comprît bien qu'il n'hésiterait pas. Puis il se releva et contempla à nouveau la figurine d'Echidna à la lumière de la Lune.

Maledrin avait les mains sur son cou, et essayait de reprendre son souffle. Écœurée, Dynaïe s'agenouilla auprès d'elle et posa le labrys sur le sol. Elle avança les mains maladroitement, et demanda à la jeune fille :

-Montre-moi, Maledrin. Montre-moi ton cou.

Maledrin ôta ses mains et Dynaïe vit les marques rouges ressemblant à des brûlures que les doigts de l'Immortel avaient laissées sur la chair. Dynaïe se savait impuissante à soigner ce genre de blessure, aussi prit-elle l'adolescente dans ses bras. Elle sentit les bras de Maledrin la serrer contre elle et l'entendit sangloter doucement sur son épaule. Si rares que fussent les larmes d'une ancienne élève des Écorcheuses, Dynaïe ne s'en étonna pas. Elle devinait l'épuisement de son ancienne compagne de voyage.

Malgré la rancune qui les séparait, elles se réchauffèrent comme deux bêtes égarées. Les deux Alektoïs avaient été trop longtemps éloignées de leur cité. Bien que ni l'une ni l'autre n'y eût été heureuses, elles regrettèrent cette nuit-là plus que jamais les maisons blanches d'Alekto et les jardins des myconides, ainsi que la lumière dansante des torches. Dynaïe sentit le cœur de Maledrin lourd d'une mélancolie que sa vivacité lui avait dissimulée jusqu'alors.

Elle repensa aux paroles de Zeus. Il fallait feindre la soumission, malgré le dégoût que lui inspirait à présent la violence de Python. Elle en était venue à regretter de l'avoir libéré de l'odieuse malédiction que lui avait infligé Cronos pour venger la mort de Ladon.

Glissant à l'oreille de Maledrin une parole d'encouragement, elle se défit de son étreinte et elles regardèrent l'étrange tableau que formait Python, tenant une réplique miniature de sa mère enceinte de lui. Il ne faisait plus attention à elles, et semblait tout entier absorbé dans sa contemplation. Elles l'entendirent parler à la statuette :

-Tu veux me tuer, ô Mère ?

Ce n'était pas un jeu. Il semblait lui parler *vraiment*. Les deux Khthôniaï se regardèrent et lurent chacune sur le visage de l'autre la même terreur : peut-être Echidna l'entendait-

elle ? Peut-être pouvait-elle les retrouver et, rendue enragée par les propos de son fils, jeter son dévolu sur elles ?

-Me hais-tu tant que tu serais prête à t'ouvrir le ventre pour me détruire ? continua l'Immortel. Ô mère, je t'ai si souvent entendue parler, lorsque tu me portais.

Il serra dans son poing la figurine jusqu'à la briser, et en laissa les morceaux rouler sur sa paume ouverte puis tomber à terre.

-Non Mère, tu as déjà perdu. Et ton fils le Dragon...

Il écrasa du pied la figurine de Ladon avec rage.

-Je le tuerai une seconde fois si tu l'engendres à nouveau. Quant à toi le Sphinx...

Il ramassa la statuette correspondante et lui dit :

-Je te réserve un autre sort. Je ferai pour toi un sarcophage d'or massif, comme celui de ce dieu-roi étranger qui dort au-delà de la Mer des Songes. Cela sera ton châtiment pour avoir infligé cet odieux masque à l'Oracle. Tu auras tout le loisir de profiter de ton immortalité, si l'ennui ne te détruit pas, ô mon très cher frère.

Il mit la statuette dans sa besace, éparpilla les autres du pied et se tourna vers les deux femmes :

-Partons, Gortyne est encore loin.

Dynaïe aida Maledrin à se relever ; celle-ci articula faiblement :

-Je... Je ne peux pas... Télamon doit venir.

-Avec Télamon viendront sans doute les deux autres Mégéras : Ezraer, mon frère humain, et son fils Ganymède, répondit Python. Mais je ne crois pas que tu souhaites les rencontrer. Et toi non plus, magicienne. Il a réussi à les égarer jusqu'à maintenant, mais le mage a plus de ressources qu'un simple Khthônia. N'oublie pas que Nathrae fut son élève, et le démon servant de celle-ci a bien fini par te retrouver. C'est lui qui t'a soignée, mais il ne t'épargnera pas si tu refuses de lui parler, pas plus que le jeune Phloïen.

Maledrin sentit une pression sur son bras : c'était un conseil silencieux de Dynaïe. Elle crut entendre elle aussi la voix de Zeus : *obéis et attends*.

Il fallait se soumettre, il fallait devenir surnoise, comme elle l'avait été vis-à-vis de Nathrae elle-même. Mais surtout elle comprit que Python savait mieux qu'elle ce qui lui était arrivé. Elle le crut lorsqu'il parla de retrouver l'Oracle, et la présence de Dynaïe à ses côtés était en soi une preuve suffisante. Le diamant scintillait encore sur le front de la magicienne. Cela signifiait que le Titan ne l'avait pas abandonnée ; elle ne pouvait donc pas être une Démoniolèpte.

Sans poser plus de question, Maledrin ramassa ce qui lui restait de ses armes et de ses affaires et reprit la figurine qui représentait Chimère, en prenant soin que Python n'en vît rien.

Elle emboîta le pas de l'Immortel et de la magicienne, et les trois ombres disparurent dans le chaos des roches et des buissons. Ils passèrent près d'un immense eucalyptus haut de plusieurs coudées, logé dans un vallon qui avait abrité une graine égarée de la forêt. Le parfum fort et enivrant des feuilles rappela à Dynaïe et Maledrin la saveur du lait des champignons-parleurs qu'elles avaient partagés avant d'arriver au miroir d'errance, et les corolles blanches des fleurs ouvertes ressemblaient à leur chair laiteuse. La magicienne songea à la femme qu'elle avait vu dans son rêve après en avoir mangé, cette femme nyktéron qui recherchait l'Oracle elle aussi.

N'avait-elle pas vu Python sous la forme d'un enfant khthônia dans le rêve de cette femme ? Dynaïe pensa que peut-être ils retrouveraient cette femme dans ce lieu que Python appelait Gortyne. Amalthée lui avait dit que si elle avait vu cette femme vêtue de noir, il devait s'agir d'une prêtresse de Nyx.

-Il a parlé d'un lieu : Gortyne, lui souffla Maledrin, comme si elle avait lu dans ses pensées. Qu'est-ce donc ?

-Un lieu sacré des Nyktéra, où se réunissent parfois les Kères, les prêtresses de Nyx... murmura Dynaïe sans cesser de marcher.

-Je sais ce qu'est une Kère. Mais quel est le rapport avec l'Oracle ?

-Il a parlé d'une Porte Étroite qui s'y trouverait et qui mènerait au monde de Nyx.

-Tu veux dire... La Lune ! ?

-La Lune Noire, le domaine de Thanatos, la fille aînée de Nyx.

Maledrin ne demanda plus rien, même pas comment la magicienne avait appris cela. L'idée d'aller chercher l'Oracle sur le territoire de la Mort elle-même lui avait brusquement asséché la gorge. Elle concentra son attention sur le relief irrégulier de la montagne et sur son équilibre précaire dans ce monde penché. Ne songeant qu'à la fatigue de son corps, elle chassa de son esprit les images de cauchemar qui naissaient en son esprit.

Python et les deux Khthôniaï n'étaient plus que trois silhouettes perdues dans le col des Aigles. Mais Télamon les avait aperçus de loin et devina que Maledrin était l'un d'entre eux. 'Ils vont vers le sud.' se dit-il. L'étrangère était partie.

Il remarqua les statuettes éparpillées et brisées qui jonchaient le sol, et entreprit de les ramasser toutes. La fille Khthônia était partie, et il ne lui en restait que ces étranges figurines d'argile, ainsi que le souvenir de ses lèvres entr'ouvertes et de ses paupières closes lorsqu'elle dormait.

Il s'allongea sur les peaux qu'elle avait laissées et referma la lourde tenture qu'il avait placée à l'entrée de la grotte. Un simple jeu de miroir ingénieusement placés nimbait l'abri d'une douce clarté lunaire. Cela suffisait à ses yeux nyktéra, il n'avait pas besoin de feu pour y voir. Télamon songea qu'il avait ainsi amadoué les ténèbres des cavernes, mais qu'il n'avait pas su apprivoiser cette Khthônia.

Une main passée sous sa nuque pour soutenir sa tête, il regardait la figurine de Cerbère qu'il tenait de l'autre main au-dessus de lui. Les trois gueules étaient fermées et les crocs saillants. On pouvait même imaginer l'écume de ses mâchoires choir sur le sol, où pousserait bientôt de l'aconit ; car la plante vénéneuse naissait de la terre ensemencée par sa salive.

Cerbère était lui aussi né de Khthôn, mais qu'avait-il de commun avec Maledrin, Axéa ou encore ce mage et son fils ? Il se demanda ce qui pouvait advenir d'un peuple habitué à être confronté à de tels monstres. En devenait-il plus fort ? plus intrépide ? plus dangereux ? plus cruel ou meilleur au contraire ?

Ses parents lui avaient parlé plusieurs fois du Sentier Oblique. Puisqu'on disait qu'autrefois les Khthôniaï avaient partagé avec Demi-Lune et les Nyktéra leur haine des Océanides, les Nyktéra avaient-ils partagé avec les Khthôniaï la terreur de la lignée d'Echidna ? Il se demanda si seule une peur ou une haine commune pouvait rapprocher deux peuples.

Au dehors, un Marcheur le cherchait, un Démoniolepte qu'Ezraer s'était bien gardé de montrer aux Phloïens. Si habile qu'il fût à dissimuler sa trace, Télamon ne pouvait l'être plus qu'un Marcheur expérimenté. Cet homme ne savait toujours pas qu'il s'appelait Elias, mais une partie de sa mémoire lui était revenue. Ezraer avait vite compris qu'il lui faudrait plusieurs années pour apprendre à se déplacer comme un Nyktéron en forêt, et bien plus encore pour en traquer un avec succès.

Python avait dit à Dynaïe qu'il était la seule antidote à l'eau du Léthé. Ezraer lui le savait depuis son enfance. Lorsque Python était encore son frère, il avait ouvert pour lui une veine de son poignet et Ezraer avait recueilli son sang dans une fiole dont il ne s'était jamais séparé. Le sang de l'Immortel ravivait les souvenirs, et Python lui avait appris que l'on pouvait orienter cette vertu selon son désir.

Le mage avait donc donné une goutte de l'amer breuvage à son nouveau Démoniolèpte, mais pour ne lui rendre que le souvenir de ses compétences de Marcheur. C'était un pari risqué pour lui, car le pantin se rapprochait ainsi dangereusement de son individualité.

Mais pour l'heure Elias se contentait d'obéir. Il avait retrouvé la trace du jeune garçon et repéré l'entrée de l'abri, malgré la tenture couleur de roche qui la camouflait. Il fit alors un signe de la main aux deux Khthôniaï qui l'attendaient, tapis dans l'ombre en contrebas. Ezraer lui répondit par un geste qui signifiait : *entre et tue, mais épargne la fille khthônia*. Elias ne savait plus ce que tuer voulait dire, mais il se rappelait comment utiliser un arc et des flèches. Il arma une de ses flèches et avança lentement vers la grotte.

Télamon ne l'entendit pas venir. Il avait les yeux clos et était sur le point de s'endormir. Il sentit seulement un déplacement d'air lorsque le Marcheur écarta la tenture pour entrer. Le tueur vint avec le vent froid de l'extérieur.

Télamon se releva et rouvrit les yeux, espérant vaguement que ce serait Maledrin, et vit l'homme debout, à quelques pas de lui. Le pied droit légèrement en arrière, il tenait son arc horizontalement, et bandait la corde tout en repérant les contours de sa silhouette dans l'obscurité de la caverne. À voir le mouvement de ses doigts, il ne pouvait s'agir que d'un archer expérimenté, mais Télamon n'eut pas le temps d'y réfléchir.

La première flèche l'atteint à la cuisse droite, alors qu'il ne s'était même pas encore relevé. Il se mit debout malgré tout et s'élança vers son adversaire avec son poignard en main. Le Marcheur avait eu le temps d'encoher une seconde flèche, mais Télamon eut la présence d'esprit de frapper d'abord l'arc pour dévier le projectile, qui alla rebondir contre la paroi de la grotte.

Télamon frappa encore, et ouvrit une longue plaie sur la poitrine de son adversaire, mais sans parvenir à lui porter un coup fatal. Il n'avait encore jamais fait couler le sang humain, et détesta le goût âcre que le sang de l'ennemi laissa sur sa langue. Il voulut frapper encore mais le Marcheur, qui avait lâché son arc, lui saisit le poignet et le tordit violemment. Lui ne ressentait pas la douleur ni la fatigue. Le Marcheur le projeta contre la paroi de la caverne et Télamon sentit malgré lui sa main s'ouvrir lorsque sa tête heurta la pierre.

Le Marcheur écarta le poignard d'un coup de pied puis ramassa son arc et le visa à nouveau. Télamon chercha du regard une pierre, mais il les avait lui-même enlevées pour rendre son abri plus confortable. Il se retourna pour se réfugier vers le fond de la caverne, là où l'obscurité serait totale et où il pourrait trouver une pierre. Une deuxième flèche s'enfonça profondément dans son dos. Cette fois l'archer avait tiré sans précipitation, et tendu son arme jusqu'à presque en rompre la corde.

Télamon tomba à genoux et vacilla. Une dernière flèche lui transperça la nuque et la pointe ressortit par la gorge. Il tomba enfin de tout son long, sans pousser le moindre cri. Ezraer et Ganymède l'entendirent tomber et se précipitèrent à l'intérieur. Ils ne trouvèrent évidemment pas Maledrin, mais virent que devant le Marcheur se tenait une autre Nyktéron aux ailes noires, semblable à celle qu'ils avaient déjà aperçue.

Celle-ci portait un casque de bronze à cimier rouge, comme les peuples des plaines, mais ses cheveux écarlates et ses yeux verts prouvaient qu'il s'agissait d'une Nyktéron, et sa longue tunique noire indiquait son rôle de prêtresse. S'appuyant sur une lance dont la lame semblait se perdre dans l'ombre de la grotte, elle regardait le corps du jeune Phloïen étendu à ses pieds.

'Par les chiens d'Hécate la rouée, d'où est-elle venue, celle-là ? Je ne l'ai pas vue entrer.' murmura Ezraer d'un ton rageur. Son fils lui répondit, à voix basse également :

-Je crois que nous ne les verrons jamais arriver.

Ezraer regarda le Marcheur : il la voyait lui aussi, cette fois nettement. Il y avait plus

inquiétant : le Démoniolèpte avait été blessé et regardait sa main qu'il avait trempée dans son propre sang. Il fit même le geste de porter les doigts à sa bouche pour le goûter. C'était très mauvais signe. Une telle blessure ne pouvait que le rapprocher de son être passé, et la présence de ce spectre n'arrangeait rien.

-Qui es-tu ? demanda Ezraer en s'interposant entre elle et son pantin.

La Nyktéron sourit et répondit d'une voix rauque :

-Je suis Persyex, l'une des servantes de Thanatos. Je suis aussi celle qui conduira l'âme de ce jeune homme que tu viens de tuer, ô mage.

-Moi ? Je n'ai pas levé la main sur lui...

Persyex leva la main pour le faire taire, puis elle baissa la tête et laissa ses cheveux descendre sur ses joues de part et d'autre de son visage, sans le quitter des yeux. Ses yeux verts se teintèrent de rouge et sa lèvre se plia en une expression de mépris.

-Tais-toi, mage... Ne parle pas si fort, si tu ne veux pas attirer les Oréades. Cette montagne en est infestée.

-Des Oréades ! ?

Ganymède vit le visage de son père se décomposer soudainement. Peu de Khthôniaï connaissaient les Oréades. Les Curètes étaient les seuls à les avoir affrontés, mais ils avaient transmis aux Érinyes et à leurs prêtres leur terreur de ces créatures. Ezraer avait appris leur existence lorsqu'il était devenu Démoniolèpte et avait partagé la mémoire de Mégère.

Persyex eut un sourire satisfait en lisant la peur sur les traits du mage. Cette satisfaction était un sentiment nouveau. Au moment de se séparer, Euryassa lui avait dit que l'amertume l'avait rendue esclave de sa hargne. Persyex sentait qu'en elle une étrange métamorphose s'était accomplie. Elle ne se retrouvait fidèle à elle-même qu'en regardant l'étoile qu'elle avait placée dans le ciel, tout en tirant quelques accords de sa cithare, qu'elle avait repris lors de sa visite au Val-aux-Loups. Les cordes chantaient et parlaient seules à son étoile en mélodies tristes, car elle n'avait plus le cœur à accompagner la musique de paroles depuis qu'elle ne dormait plus.

Mais à cet instant elle était froide et calculatrice. Elle avait reconnu Elias, mais peu lui importait que l'assassin que gouvernait le Khthônia par sa magie infernale fût celui qui l'avait protégée des Centaures. Elle était parvenue à cacher le trouble qu'elle avait ressenti en le voyant ainsi dépossédé, et comptait bien n'en rien laisser paraître.

-Les Oréades ? demanda Ganymède. Qu'est-ce qui les attirerait ici ?

Il regarda autour d'eux et eut un haut-le-cœur en les distinguant dans l'obscurité. Leurs doigts fins et leurs griffes recourbées comme des cils brillaient autant que leurs yeux qui apparurent blancs, sans iris ni pupille, car elles ont la faculté de les rétracter jusqu'à les faire disparaître. Il sentit la main de son père se refermer compulsivement sur son bras :

-Ne dis rien... Pas un mot... Cela ne ferait qu'attiser leur haine.

L'accent de terreur dans la voix d'Ezraer était si net que la main de Ganymède bougea d'elle-même vers son glaive. Mais Persyex l'interrompit :

-N'essaie pas de les combattre, fils des Enfers. N'essaie surtout pas... Ton arme ne peut rien contre elles. En tuerais-tu une, une autre t'aurait déjà arraché le cœur. Vois-tu, je n'ai pas toujours été prêtresse de la Mort. En le devenant j'ai appris une myriade de ces secrets que les morts emportent avec eux. Je ne savais presque rien des Oréades, tout ce que j'ai appris d'elles me vient des paroles de Khthôniaï morts, perdus dans ces montagnes, du temps où les vôtres se risquaient plus souvent à la surface. Elles haïssent tous ceux qui partagent le sang de Khthôn l'infernale et les repèrent au son de leur voix. Alors ne parle pas trop. Tant que je serai avec vous, vous ne craignez rien, elles respectent le peuple nocturne. Elles attendront que je sois partie pour vous écorcher vifs.

-Que veux-tu ? souffla Ezraer, le plus bas possible.

Persyex arracha l'une des flèches plantées dans le corps de Télamon et en approcha la pointe ensanglantée du visage d'Ezraer :

-Je ne sais que peu de choses à ton sujet, Ezraer. Je ne suis venue que parce que l'âme de cet infortuné jeune homme m'a invoquée ici. Notre rencontre n'est peut-être que le fruit du hasard. Pourtant il me semble déjà te connaître. Ezraer, c'est bien ton nom, n'est-ce pas ?

Le mage acquiesca. Cette femme était-elle devineresse ? On disait que les Kères l'étaient par leurs rêves, mais il ne s'agissait pas d'une Kère.

-Je ne rêve plus, ô mage, mais j'ai encore parfois des visions éveillées. Par elles seules elles n'ont guère de sens, mais le hasard de rencontres telles que celle-ci leur rend parfois leur cohérence cachée.

Le sang de la flèche avait coulé sur sa main. Elle appuya la pointe contre le cœur du mage, à travers son habit de cuir, et sa voix se fit plus dure encore :

-Je sais ainsi que tu es prêt à tout que tu fais partie de ceux qui souhaitent s'approprier l'Oracle, comme le Sphinx a cru le faire. Je sais aussi que tu parcourras le même chemin que moi, un temps, juste sur la courte distance qui nous sépare de la prisonnière.

-La prisonnière ? demanda Ganymède, parlant lui aussi d'une voix presque inaudible.

-L'Oracle est prisonnière. Elle l'a peut-être toujours été, mais sa geôle est différente, cette fois. Ses gardiens ne sont pas de simples guerriers Océanides. Elles n'ont ni la férocité des Oréades, ni la puissance des Hespérides, mais leur condition ni mortelle ni immortelle en fait de redoutables adversaires. Je suis l'une d'elles, mais elles ne se font je crois guère d'illusions sur mon compte, et savent que j'irai tôt ou tard à l'encontre des interdits. Contre elles j'ai besoin de combattants résolus, et contre leurs lames enchantées j'ai besoin de ton épée, mage.

Elle désigna de la pointe de la flèche la poignée de platine de l'épée d'Ezraer, qui était restée accrochée en bandoulière à son dos. Ezraer se mordit la lèvre : elle avait vu cela aussi ? Seuls Mégère et Ganymède connaissaient les propriétés de cette arme... Et Nathrae également, puisqu'elle avait aidé à la forger.

Mais l'assurance de cette prêtresse ne reposait certainement pas sur une trahison de ce genre. Elle connaissait le secret de cette arme, et comme pour le confirmer, elle ajouta :

-Mes sœurs les Eshkataï ne s'attendent jamais à ce que que j'appelle en renfort les pouvoirs infernaux de l'Hydre. Elles me croient trop fière, trop intègre.

†

Alceste arrêta son cheval. Il avait eu beau chercher, cette forêt n'avait aucun sentier visible. Elle présentait toujours le même chaos obscur d'arbres serrés les uns contre les autres pour garder un peu de la nuit en plein jour. Chaque buisson pouvait dissimuler un Nyktéron, le tenant en joue de son arc. Il n'y avait rien de plus dangereux sans doute que de caracoler ainsi le long de l'orée de la forêt, comme une cible d'exercice mouvante. Pourtant il ne percevait aucune présence humaine.

Deux Marcheurs phloïens l'avaient remarqué, mais avaient surtout porté leur attention sur ce qu'il y avait derrière lui, un peu plus loin dans la plaine. La rumeur des Lycéens s'en trouvait confirmée : les Océanides étaient revenus. Les innombrables cavaliers aux boucliers portant le visage aux cheveux de serpent étaient de nouveau aux portes de la forêt. Du haut de l'arbre sur lequel ils étaient perchés, les deux Nyktéra pouvaient voir la foule des

guerriers à cheval et parmi eux leur reine Méduse, entourée par les autres filles de Céto. Allaient-ils encore faire avancer la plaine ?

-C'est ici qu'autrefois le Dragon a dévoré une partie de la forêt, dit le premier.

-Ils n'ont peut-être plus besoin de ce monstre, répondit l'autre. Regarde, ils ont des Pyromanciens parmi eux.

Il avait raison : on pouvait voir dans leurs premiers rangs une dizaine d'hommes à cheval, entièrement nus, les cheveux plaqués sur le dos par une sorte d'enduit dont tout leur corps était recouvert, et qui préservait les maîtres incendiaires des flammes des brasiers qu'ils faisaient naître. La robe de leurs chevaux était noire comme s'ils avaient déjà brûlé. Ces montures étaient immortelles, c'était un présent de Circé.

Circé était une magicienne héliade, qui s'était autrefois unie à un Océanide de Cnossos. Elle avait transmis à ses fils nombre des secrets du feu et engendré ainsi la lignée des Pyromanciens. Ils avaient encore de leur ancêtre Héliade la peau plus sombre et des yeux d'un brun mordoré, mais surtout ces douze chevaux nés non pas de la Mer comme les autres, mais façonnés par l'Hypérion lui-même à l'image de la création de son frère l'Océan.

C'étaient eux qui avaient accompagné le Dragon. Ils se servaient du feu de Prométhée comme d'une arme. La terreur qu'ils inspiraient aux Nyktéra était telle que Demi-Lune avait tenu au-dessus d'elle les têtes de trois d'entre eux comme un trophée de victoire lors du sac de Cnossos. Mais ils avaient prospéré depuis. Ils tenaient de longues lances sans pointe qui serviraient de brandons incandescents le moment venu, et des outres regorgeant d'huile incendiaire étaient posées sur la croupe de leurs montures.

-Ils sont venus pour répandre la mort, murmura celui qui avait parlé en premier. Léandre ! va prévenir les Kères, immédiatement !

-Et que veux-tu que je leur dise ? répondit Léandre. Que les enfants de Téthys sont à nos portes ? Plus nombreux que tous les clans nyktéra réunis ? Et que seule la pluie peut les arrêter ? La pluie appartient à l'Érèbe, le maître des orages, et à ses abominables filles. Ce ne sont pas eux qui empêcheront le sang des hommes d'abreuver la terre, ils aiment trop le fumet qui s'en dégage. Réfléchis Clyménos : c'est inutile.

-Tant pis, pars sans te retourner ! Cours jusqu'à tomber d'épuisement ! dit l'autre. Nous pourrions peut-être trouver refuge dans les parties les plus sombres de la forêt, là où la nuit ne cesse jamais. Ils ne peuvent pas porter l'incendie jusqu'au ciel nocturne. Cours, Léandre !

Le ton de son compagnon avait de tels accents de panique, que Léandre sauta sur ses pieds et se mit à courir en direction du Palais d'Écorce. Il savait qu'il n'y serait pas avant la nuit. L'autre Marcheur resta pour observer le manège des Océanides. Ils semblaient attendre. Il vit Alceste quitter l'orée de la forêt pour revenir vers Deïno, à cheval elle aussi, dont on ne voyait que la chevelure couleur de sel sortir par mèches irrégulières du capuchon de son manteau.

-Aucune entrée visible, ô noble Grée, dit Alceste. Cette forêt est comme un rempart.

La Grée eut un mouvement d'impatience, qui découvrit sa robe blanche, sa ceinture de pourpre et la longue épée qui ceignaient ses reins. Célaëno fit alors signe à sa sœur Okypété :

-Toi qui es la plus légère d'entre nous, et dont les larges ailes te portent où tu veux en quelques instants, survole les abords de cette forêt et transmets-leur les paroles de notre Reine. Ta voix sera celle du peuple de Téthys. Va, fille de Céto. Déploie tes ailes fièrement.

Sans répondre, Okypété *au vol rapide*, celle qui ne portait ni armes, ni bracelets, ni cnémides, étendit ses bras nus et d'un mouvement des muscles de son dos déploya lentement ses ailes de métal. Elles prenaient naissance de part et d'autre de sa colonne vertébrale et semblaient se fondre dans l'armure d'écailles de bronze qui protégeait son buste et ses

hanches. Non point pointues comme celles des faucons mais rondes et larges comme celles des autours, elles semblaient couvertes d'une patine rougeâtre, plus vive que la rouille.

Les plumes apparurent peu à peu avec le crissement de deux lames glissant l'une sur l'autre. Enfin elles furent déployées selon toute leur envergure. La Harpye lâcha les rênes de sa monture, puis ramena ses jambes nues devant elle, ses deux pieds joints posés sur le garrot, à l'endroit où s'achève la crinière. Tous les Océanides la regardèrent alors se faire de plus en plus légère. Même Méduse ne put s'empêcher de la suivre du regard alors qu'elle s'envolait lentement, défiant la force qui la liait à Gaïa.

Okypété battit des ailes une fois, puis deux, et elle parut se lever, sans pourtant que ses jambes la portassent. Puis ses pieds quittèrent le garrot du cheval tandis qu'elle prenait véritablement son envol. Clyménos la regarda lui aussi, fasciné par la manière dont son corps se cambrait dans la lumière du jour pour laisser ses ailes battre pleinement.

La tête rejetée en arrière, la fille de Céto tenait ses bras levés vers le ciel comme si elle voulait s'accrocher aux rayons du Soleil. Ses cheveux mi-longs agités par le vent évoquaient l'aigrette d'un oiseau fier. Le Marcheur se demanda comment Céto l'abominable avait pu engendrer une créature aussi légère et gracieuse.

Le vent venait de la Mer, et il porta la Harpye vers la forêt. Clyménos la vit descendre vers les cimes des arbres et les frôler de si près que ses ailes tranchèrent des branches hautes que le Marcheur entendit tomber. Il en ramassa une et vit qu'elle avait été parfaitement sectionnée, comme par une hache qui vient d'être affûtée lorsqu'elle est maniée par un homme fort. En escladant un des troncs il se plaça assez près pour la voir sans qu'elle pût le distinguer de l'océan vert qui s'étendait en-dessous d'elle.

Elle tournoyait comme un rapace au-dessus de la forêt, sa jambe droite repliée contre l'autre, qui était tendue au contraire jusqu'au coup du pied. Parfois elle s'élevait si haut qu'il ne voyait d'elle plus qu'une silhouette noire en contre-jour, puis elle redescendait et passait si près de lui qu'il pouvait distinguer les traits de son visage.

Okypété n'avait pas la beauté régulière de Podarge. L'un de ses yeux était noir comme ceux des Océanides, mais l'autre était d'un gris strié de lignes noires. Clyménos ne vit rien de tout cela, mais il croisa un regard perçant étrangement déséquilibré, qui le mit mal à l'aise. Elle ne l'avait pas vu, il en était certain, mais elle le cherchait, et devinait peut-être une présence.

La Harpye stabilisa son vol et se mit à décrire un large cercle. Gonflant ses poumons d'air, elle parla alors d'une voix si forte que ceux qui se trouvaient dans les Marches voisines l'entendirent aussi :

-Ô peuple nocturne, écoute-moi !

Sa voix était haute et claire. Des corbeaux s'envolèrent en un nuage noir, sans qu'aucun ne crie. Clyménos se demanda ce que pensaient les autres Nyktéra qui l'avaient entendue comme lui. Elle s'adressait au peuple de Nyx dans son intégralité mais il ne connaissait guère que les membres de son clan ainsi que quelques Marcheurs des clans voisins. Comment pouvait-elle prétendre s'adresser au peuple nocturne dans son entier ?

-Ô peuple de la forêt, entends mon appel et tends l'oreille ! Je suis la troisième Harpye, celle dont le nom signifie *au vol rapide* et ma parole est celle des Cités Océanides et de notre Reine Méduse ! Je suis le héraut du peuple de la Mer, revenu d'exil. Répétez mes paroles aux héritiers de Demi-Lune, aux Kères et à vos alliés Khthôniai ! Ô peuple de la Lune, écoute ma voix, car c'est aussi celle de notre colère.

Elle retourna alors vers la foule des Océanides. Célanoë lança en l'air loin au-dessus d'elle le Masque du Sphinx que Clyménos vit tournoyer dans la lumière du jour, jetant mille éclats dorés comme un second Soleil. Okypété l'attrapa au vol puis revint décrire

un nouveau cercle au-dessus de la forêt, auquel elle donna la forme d'une boucle double, comme le vol d'une abeille lorsqu'elle s'adresse à ses compagnes ouvrières.

-Voyez : le Masque du Sphinx est à nouveau entre nos mains ! Vos prêtresses l'ont jeté à la Mer et la Mer nous l'a rendu. Nous rendrez-vous à votre tour ce que vous nous avez volé ?

Clyménos ne connaissait le Masque d'Or que par son lien à la légende de l'Oracle et de la divine Demi-Lune. Il ne lui en fallut pas plus pour comprendre qu'une seconde guerre allait naître ce jour-là, plus impitoyable encore que la précédente, car les Océanides avaient en eux toute la rancœur de leur long exil. Il eut envie de descendre de l'arbre aussitôt pour aller rejoindre Léandre pour dire à tous les Clans de fuir, mais il continua à observer la danse étrange entre la Harpye et le vent qui venait de la Mer.

-Écoutez-moi, enfants de Nyx au manteau étoilé ! continua l'Immortelle. Nous rendrez-vous l'Oracle ? Ou devons-nous incendier toute la forêt pour parvenir jusqu'à vous et le libérer de vos entraves ?

Elle marqua un temps d'arrêt, puis reprit :

-Nous rendrez-vous l'Oracle ?

Il n'y eut aucune réponse. La forêt, qui s'était tue pour l'écouter, reprit son murmure.

-Aucun d'entre vous ne me répondra ? Les paroles du peuple de Téthys ne seront-elles suivies que du silence turbulent de vos forêts ?

Clyménos commença à redescendre de l'arbre pour se réfugier au couvert des arbres.

Les Nyktéra croyaient que leurs remparts de bois et de feuilles les protégeraient à jamais, que les broderies florales de leurs vêtements étaient comme un printemps éternel, et que les époques les plus difficiles prendraient toutes fin comme l'hiver passe. Le Marcheur se sentit cette fois plus vulnérable que jamais à cause de la menace du feu.

La Harpye se posa alors à la cime de l'un des plus hauts arbres et fit un geste de la main à l'intention de Célanéo. C'était un geste sinueux qui condamnait la forêt.

-Aucune réponse, dit Célanéo. La Marche commence ici pourtant.

Mégère fit avancer son cheval de quelques pas et regarda le chêne solitaire au pied duquel on avait trouvé les corps de trois Centaures. L'herbe avait repoussé, mais elle voyait encore les traces des pas du Dragon, et le sang des trois monstres avait rempli les sillons qu'avaient creusés ses abominables griffes.

-Ils nous défient, dit-elle.

-Ils veulent nous attirer vers l'intérieur de leurs terres, intervint Deïno. Là où les chevaux seront lents et maladroits. Des yeux nous épient sans doute entre les ombres des troncs.

-Nous allons bien voir.

Méduse tendit sa main écailleuse et ses doigts s'enflammèrent. Les serpents sur sa tête se mirent à siffler des ordres que comprirent aussitôt les Pyromanciens. Deux d'entre eux vinrent à sa hauteur et utilisèrent ce feu pour enflammer leurs longues torches. Puis Mégère referma le poing. Ils lancèrent alors leurs montures au galop vers le chêne solitaire.

Le premier lança contre le tronc une outre d'huile qui explosa et se répandit sur l'arbre et le sol autour de lui puis approcha l'extrémité de sa torche. Le feu prit aussitôt et rampa plus vite qu'une vipère vers les branches hautes, le long de l'écorce déjà noircie par les feux allumés par les Centaures.

Le second attendit que sa torche fût incandescente sur la moitié de sa longueur, puis la jeta comme un javelot vers la cime de l'arbre. Elle y fut retenue par le jeu des branchages et les feuilles commencèrent à brûler. Brûlant encore, elles s'envolaient, emportées en direction de la forêt par le vent venu de la Mer, comme des oiseaux-brasiers. Toute l'eau de l'arbre devint une vapeur grise qui s'éleva vers le ciel.

Clyménos reconnut seulement l'odeur du bois brûlé. Elle était bien trop âcre pour être celle d'un feu banal. Elle asséchait sa gorge et emplissait l'air comme le pire des présages. Cette puanteur était semblable à celle du carnage ou de la maladie pour le peuple nocturne. Obéissant à un réflexe ancestral de ce peuple qui craignait plus que tout les feux de forêt, il courut vers le brasier.

-Là ! Ils sortent, dit Méduse, en pointant le doigt vers la silhouette qui venait de surgir de la forêt et courait à en perdre haleine vers la torche géante qu'était devenu le vieux solitaire.

Clyménos n'entendit pas le bruit des cavaliers lancés à sa poursuite. Il n'écoutait que le crépitement des flammes et le craquement sinistre des branches à moitié brûlées qui s'effondraient.

Cette Marche avait toujours été la sienne, et il aimait le Solitaire, pour sa persistance et sa force au milieu de la plaine, et pour les siècles qu'il avait traversés. En touchant son écorce il demandait à l'Hamadryade de lui parler des hommes qui s'étaient reposés à son ombre.

Il ne savait pas que le Solitaire avait été un arbre-mémoire, ni qu'il avait été le seul à résister au passage du Dragon, mais avait deviné la richesse de la Nymphe qui l'habitait. Par le choix qu'elles faisaient de devenir mortelles, les Hamadryades étaient les plus fidèles protectrices du peuple nocturne, et il entendait celle-là hurler de douleur. Les branches dénudées lui évoquaient des bras levés et il croyait voir un visage déformé par la souffrance dans la danse des flammes.

Elle qui avait résisté aux Immortels, mourut de la main de Mortels. Le temps avait amoindri sa puissance, cette puissance qu'elle avait en partie consacrée à la sauvegarde des fleurs-de-mémoire du Clan du Palais d'Écorce, à des écrits qui comptaient parmi les plus anciens des Marcheurs. Lorsqu'il arriva devant le brasier, Clyménos se laissa tomber à genoux, et cria :

-Ô Nyx, toute-puissante mère ! Maudis-les ! MAUDIS-LES ! Frappe leurs esprits de folie, et que la forêt soit à jamais un lieu de dolence pour eux et leurs enfants !

Les filles de Céto entendirent cette malédiction qui leur était adressée, et Méduse dit à ses cavaliers, sans hausser la voix, car ils l'entendaient aussi bien que si elle se fût trouvée à côté d'eux :

-Emparez-vous de lui vivant.

Elle souriait de satisfaction : elle n'avait pas oublié que ce vieux chêne était le seul arbre de l'ancienne Marche qui eût résisté au Dragon. Comme elle l'avait prévu, les Nyktéra les observaient, et la vision d'un tel sacrilège en pousserait certains à se jeter dans le piège tendu, si évident qu'il fût.

Clyménos ne voyait plus que le feu et n'entendait que le gémissement du bois, car il croyait voir le monde entier se consumer. Il n'eut pas le moindre geste pour se défendre lorsque le premier cavalier leva sur lui le manche de sa lance. Le coup fut si violent qu'il fut projeté vers l'avant et roula sur le sol.

Lorsqu'il reprit connaissance, il sentit des fers à ses chevilles et ses poignets. La jeune Euryalé était accroupie à son chevet, et ce fut d'abord son visage d'enfant qu'il vit. La douleur du coup qu'il avait reçu était encore vive et il le moindre mouvement de la tête était pénible. Il se releva et essuya le sang qui avait coulé sur ses yeux.

Elles étaient en cercle autour de lui. Les deux Gorgones avaient chacune leur glaive à la main ; elles étaient voilées et il ne vit d'elles que les fentes noires en amande de leurs yeux. Les quatre Harpyes se tenaient en retrait, curieuses de l'entendre.

Aëlle ouvrait et refermait sa main droite en prenant le temps de déployer successivement

chaque griffe de métal, et parfois un rayon du Soleil s'y reflétait. La belle Podarge avait les bras croisés et semblait regarder surtout les détails des inscriptions de ses habits. Deïno, quant à elle, regardait le ciel de ses yeux bandés, et jouait avec ses serpents. Son manteau sombre avait glissé d'une épaule et on pouvait voir les contours de son corps de femme dont la beauté contrastait avec l'enchevêtrement de ses veines grisâtres.

Ce fut elle qui lui adressa la parole en premier sans tourner la tête vers lui :

-Les décorations de tes vêtements suggèrent que tu appartiens au Clan du Palais d'Écorce. Est-ce le cas ?

-S'il en était autrement, je n'aurais pas été bouleversé par la vision du Solitaire en flammes au point de me livrer à vous, répondit le Marcheur.

L'air était empli de l'odeur de cendres. Le feu s'était éteint et sa colère désespérée avait disparu, cédant la place à une autre colère, chargée de haine. Il s'en voulait à présent d'avoir couru sans réfléchir.

-La colère que tu ressens, Nyktéron, n'est pas encore à la mesure de notre rancune, dit Méduse. La forêt toute entière est votre demeure. Nous, les enfants de l'Océan, n'avions que nos cités. Sais-tu ce qu'il en reste ? Des pierres éparses et des statues décapitées.

La voix de la Reine se fit encore plus dure et elle ferma le poing :

-Lorsque Demi-Lune et Penthésilée sont entrées dans Cnossos, elles n'y ont trouvé que les réfugiés des huit autres cités, qui avaient fui le Dragon et les Cyclopes. Vous avez tué des fuyards, égorgé des enfants, achevant ainsi un peuple déjà vaincu par deux fois. Que crois-tu que peut représenter pour nous ce chêne, en regard des hurlements des enfants que vous avez abandonnés aux sabots des chevaux des Amazones ? Demi-Lune s'est servie des guerrières nomades comme de fauves enragés, car elle savait la haine que nous vouait leur reine : Penthésilée de Colchide, celle dont l'emblème est une aigle dévorant un serpent.

Les yeux de Méduse se fermèrent à demi, elle s'approcha de la tête du jeune homme et posa la pointe de son épée sur sa gorge. Le Marcheur articula lentement, pour éviter de s'ouvrir la gorge par le jeu des muscles de sa mâchoire :

-Si cela peut atténuer ta haine, tue-moi, ô fille de Céto.

-Si j'avais voulu te tuer, tu serais déjà mort, répondit Méduse. Mais j'ai besoin d'un Phloïen.

Elle se pencha vers lui et Clyménos vit par transparence ses lèvres bouger sous le voile.

-Cette forêt qui vous protège, vous le peuple nocturne la croyez interminable comme l'Océan, continua la reine. Pourtant même l'Océan a une fin. C'est là normalement un secret que seules les filles de Céto partagent.

Clyménos avala sa salive. Que voulait-elle de lui ?

-De même la forêt s'achève, elle est séparée de la Mer par la plaine. Et cette terre qui est la seule que vous connaissiez, est une île dérisoire, en comparaison des pays arides que nous avons traversés. Si vaste qu'elle soit, la forêt n'est pas infinie. Pourtant...

Clyménos ferma les yeux, car la vision de ceux de la reine lui donnaient le vertige. Il entendit au loin le cri strident d'un faucon, et adressa une prière muette à Nyx pour que ce fût une Kère métamorphosée. Un corbeau croassa en manière de réponse.

-Pourtant c'est ainsi qu'elle nous paraît, à nous gens des rivages et des mers. Infinie, mais surtout impénétrable. Nous ne ferions que nous y égarer, sans aucun espoir de jamais regagner nos cités. Aussi avons-nous besoin d'un Marcheur comme toi, qui nous serve de guide.

-N'en prends pas ombrage, ô Reine, mais je ne suis pas Marcheur, répondit Clyménos.

Méduse appuya un peu plus la pointe de sa lame sur sa gorge, faisant apparaître un mince filet de sang.

-Allons, à qui crois-tu parler, Nyktéron ? Tes yeux sont accoutumés à la lumière du jour, cela trahit forcément une grande habitude du voyage. Je sais que le voyage est presque un rite pour vous. Si tu n'es pas un Marcheur, tu en as cependant forcément les compétences.

Clyménos resta muet. Servir de guide à une armée était la pire des trahisons imaginables.

-Tu crains de répandre le malheur parmi les tiens, mais nous ne sommes pas venus pour tuer. Les gens de mon peuple sont jeunes, et n'ont pas souffert de vos exactions. Nous seules, les filles de Céto, gardons rancune du passé. C'est une nouvelle paix que je suis venu vous proposer. Je ne souhaite t'avoir comme guide que pour parler à Demi-Lune ou à ceux qui lui ont succédé.

-Demi-Lune est morte, et son tombeau est gardé par les Hespérides.

Méduse tressaillit en entendant le nom maudit des filles de l'Orage. Deïno intervint alors :

-Il dit vrai, Méduse. Je le lis dans son esprit. Demi-Lune est morte, car elle n'était plus immortelle. Nul ne lui a succédé depuis. Elle est morte et l'Oracle a été perdu.

-Perdu ! ? s'écria la Reine.

Deïno acquiesça d'un signe de tête. Les filles de Céto la regardèrent avec stupeur, mais la Grèce ne leur rendit que le regard vide de ses yeux voilés. Elle n'avait rien de plus à leur dire. Ni Méduse ni aucune des Gorgones ou des Harpyes n'eût jamais mis en doute l'étrange perception des Grées qui leur permettait lire les pensées des mortels, en regardant à travers leur œil unique qui semblait penché sur un monde invisible, mais Deïno était une inconnue.

-Quatre guerriers khthôniaï ont repris l'Oracle, dit Clyménos, et l'ont ensuite perdu à nouveau. L'Oracle est mort, reine. Il a franchi la Porte Étroite de Gortyne.

-Gortyne, as-tu dit ? l'interrompit Méduse.

Elle releva son arme.

-Ce n'est qu'une périphrase des Nyktéra pour désigner la mort, intervint Sthéno.

-Gortyne existe, pourtant, dit Deïno. Nous le savons depuis la fondation de Lébéna. Lébéna est tombée, mais Gortyne est toujours vivante. Je vois une porte au sommet d'une colline, entourée par des forêts. L'Oracle est en effet au-delà du seuil de cette porte, hors de portée des hommes et des dieux à la fois. Mais l'Oracle ne peut pas mourir.

La Grèce se tut à nouveau. Ses paroles avaient semé le trouble dans les esprits, y compris dans celui du Marcheur, pour qui Gortyne n'était en effet qu'un symbole.

-Hors de portée des hommes et des dieux ? répéta Méduse. Et que voit d'autre l'œil des Grées, ô Deïno ma sœur ? Que vois-tu ?

-Je vois un spectre guidant une mortelle et un Immortel. Je vois cette porte s'ouvrir une seconde fois, car la mortelle est de ceux qui peuvent la franchir dans les deux sens.

-Une seconde fois ? demanda Méduse. Que veux-tu dire ? Revient-on du monde des morts ?

Se retournant vers Clyménos elle le saisit par le cou et répéta sa question :

-Revient-on du Pays Maudit ? Qui parmi vous aurait un tel pouvoir ?

Clyménos ne répondit pas, mais Deïno dit d'un ton monocorde, car elle lisait dans ses pensées comme elle avait lu dans celles de Persyex :

-Les *dernières*, les Eskhataï, celles qui accompagnent les morts. Cet homme n'y croit guère, mais on dit qu'elles peuvent ouvrir à volonté la Porte Étroite de Gortyne sur les terres de Thanatos, comme les Kères peuvent le faire sur les royaumes des autres enfants de Nyx. Elles auraient le privilège de prendre avec elles des vivants, pour les rendre ensuite à la Terre, indemnes. Mais cet homme n'a jamais vu aucune de ces mystérieuses prêtresses.

Clyménos regarda Deïno horrifié, luttant de toutes ses forces pour ne plus penser à rien. La pierre noire qu'elle portait sur la poitrine lui apparut alors véritablement comme un œil

fixé sur lui, infiniment plus subtil et perceptif même que les yeux d'or de Méduse. Mais ce fut en pure perte, car la Reine des Océanides n'avait pas besoin d'en entendre plus. Elle parut réfléchir un instant puis s'adressa à nouveau à lui :

-Conduis-nous jusqu'à Gortyne, ou nous nous frayerons nous-mêmes un chemin à la torche.

Elle approcha sa main gauche du visage du Nyktéron et l'enflamma à nouveau :

-À la torche, comprends-tu ? Plutôt que de m'engager au hasard dans vos forêts, j'ordonnerai aux Pyromanciens de les détruire.

Ses mots semblaient déjà en flammes. Clyménos la regardait avec horreur, mais il ne dit rien. Elle rengaina son arme et conclut ainsi :

-Tu dois avoir du mal à te représenter un tel incendie. Je te laisserai du temps pour y penser. Tu as jusqu'à la tombée de la nuit pour parler.

†

Léandre courait de toutes ses forces. Il interrompait régulièrement sa course pour marcher quelques instants, reprenait son souffle et lançait le cri d'alarme des Marcheurs. C'était un long hululement de chouette, que pourtant aucune chouette n'était capable d'émettre. Mais personne ne semblait l'entendre.

La forêt était inquiète, agitée, et plus rien ne semblait à sa place. Le soir tombait à peine mais il entendait les loups hurler. Il avait vu un renard et un blaireau se battre, alors que ces deux animaux étaient pour les Nyktéra l'image même de l'amitié, car ils partagent souvent volontiers leurs terriers. Un couple de hiboux volait devant lui, tenant tant bien que mal leurs petits dans leurs serres. Des rongeurs filaient entre ses jambes, comme pris de panique.

Au détour d'un sentier une biche surgit devant lui, sans s'enfuir aussitôt, comme si son flair ne l'avait pas avertie de sa présence. Il remarqua que ses naseaux semblaient noircis par des cendres. Quand elle le vit, elle bondit hors de portée et disparut entre les fourrés. Il déboucha enfin sur une clairière qu'il connaissait : les gens du Fleuve y avaient placé une de leurs Hamadryades mortes.

Elle était située sur les terres du Palais d'Écorce, car c'était un présent des Ichtéens, et la coutume voulait que les deux clans choisissent toujours ce lieu pour se réunir. C'était un présent de grande valeur car l'Hamadryade riait.

Ses yeux étaient fermés ; elle avait ses mains sur sa bouche et semblait pouffer de rire. Il était extrêmement rare qu'une Hamadryade morte eût une telle expression. Léandre fut rassuré de voir qu'elle était toujours là, vêtue de sa seule chevelure, et ne s'était pas enfuie elle aussi sur ses jambes nues. Des hérons et des oies grises s'étaient posés tout autour d'elle, et l'accueillirent par des claquements de bec. Qu'est-ce qui avait bien pu les entraîner si loin des étangs ? Léandre ne savait pas parler aux animaux comme le faisaient les Kères ou certains Chasseurs, aussi se contenta-t-il de contourner la clairière afin de poursuivre sa route. Il n'était plus très loin à présent.

Il faisait nuit noire quand il arriva enfin aux premiers postes de garde du Clan : un très haut frêne en haut duquel une cabane de bois était aménagée pour les guetteurs, de laquelle on pouvait voir une grande étendue de la forêt. Essouffé par des heures de course, la gorge asséchée par l'effort, il trouva malgré tout la force d'appeler. On lui répondit : il reconnut la voix de Deucalion et celle de son épouse Pyrrha. Rassemblant ses dernières forces, il grimpa le long de l'échelle de corde jusqu'à eux.

Lorsqu'ils l'eurent aidé à se hisser sur les poutres transversales, il leur dit :

-Méduse est revenue... et les Pyromanciens...

-Les Pyromanciens, oui, Léandre, nous savons.

-Vous savez!? Mais comment?

Deucalion lui désigna une étendue rougeoyante au confins de la mer des cimes :

-Regarde : l'horizon est en flammes.

Cela ressemblait à un coucher de Soleil. Le vent de la Mer poussait sans cesse le feu vers l'intérieur de la forêt. Les flammes léchaient les pieds des étoiles.

-Ô Nyx, murmura le Marcheur, laisseras-tu ton ciel brûler et tes arbres devenir cendres?

-Diane a vu tout cela, sous la forme d'un faucon, dit Pyrrha. La plupart des nôtres sont partis rejoindre les Ichtéens. Dans quelques heures le sang se mêlera aux cendres et abreuvera nos terres brûlées. Nous sommes restés pour protéger les enfants. Reste toi aussi, Léandre. Notre peuple aura bientôt besoin d'autre chose que de guerriers pour le venger, à présent.

Le jeune Marcheur s'accroupit et prit sa tête dans ses mains. Il comprenait à présent pourquoi toute la faune semblait avoir été prise de folie. Le chagrin s'ajouta à la fatigue et il se mit à sangloter doucement. Deucalion le serra contre lui en songeant à son fils Télamon qui avait disparu et à ses autres enfants, partis sur le chemin de la haine.

†

Persyex avait ôté son manteau pour jouer de la cithare, laissant ses bras nus. Ezraer dormait déjà, à sa manière, tenant serrée contre lui sa longue épée.

Ganymède lui, regardait la prêtresse faire vibrer les cordes de son instrument avec un petit heurtoir de bois qu'elle tenait de la main droite, assise sur un rocher accroché au flanc de la montagne. La mélodie était claire et pleine d'une tristesse froide. Le spectre du jeune Nyktéron que le Démoniolèpte avait tué se tenait derrière elle et semblait écouter lui aussi.

Les blessures sur sa gorge et sa poitrine étaient restées inchangées. Il ne respirait pas, ne projetait aucune ombre, mais semblait pourtant aussi présent que les vivants. Le Démoniolèpte, quant à lui, était assis plus bas, au chevet d'Ezraer. Le meurtrier et la victime semblaient également privés d'humanité, bien que nés chacun d'une magie différente. Le Démoniolèpte n'était pas mort, et le mort ne servait pas la prêtresse, il ne faisait que la suivre jusqu'à ce lieu dont elle avait parlé : Gortyne.

Gortyne. Ce nom résonnait dans la tête de Ganymède comme un avertissement des dieux aux mortels.

C'était une porte, avait dit la prêtresse, dont le spectre serait la clef, car seuls les morts et les gardiens du pays maudit pouvaient en franchir le seuil. Bien que Gortyne fût pour lui un nom aussi mystérieux que cent autres désignant des lieux de la surface, il ressentait une appréhension nouvelle à l'idée de s'y rendre, sans savoir même ce dont il devait redouter la présence.

Voir son père accepter si facilement cette étrange alliance avec une Nyktéron l'avait surpris et avait contribué à le rendre inquiet. La voix de Persyex était dangereuse, mais il était persuadé qu'elle n'avait eu aucune influence sur la décision de son père. Or le mage ne s'engageait jamais au hasard. Lui connaissait donc forcément la nature de ce lieu nommé Gortyne. Pourquoi dans ce cas avait-il refusé de répondre à ses questions, si ce n'était pour lui cacher quelque secret susceptible de lui faire rebrousser chemin?

'Tu hésites, Ganymède?' se dit-il. 'C'est pourtant toi qui as choisi de mettre ton père sur cette voie, sans savoir jusqu'où elle te mènerait. Reculer maintenant n'aurait aucun

sens. Après tout ne voulais-tu pas voir la surface ? Si tu ne retrouves pas l'Oracle, Nathrae régnera, elle tuera Mégère pour cela, et supplantera son pouvoir. Est-ce cela que tu souhaites ?

Il ferma les yeux et revit Nathrae recevoir des mains de Tisiphone, enveloppée dans un tissu de soie, cette épée qui avait pour nom *Malheur-aux-Immortels*. Elle ne l'avait pas utilisée contre Tisiphone, ni contre Chimère. À qui donc, sinon à Mégère, pouvait-elle la destiner encore ?

Il regarda à nouveau Persyex jouer, suivant des yeux le mouvement vif de son heurtoir qui dansait sur les cordes tendues. Il remarqua qu'elle n'utilisait la main gauche que pour faire parfois taire les cordes qu'elle venait de heurter, lorsque la note était plus courte, et vit une longue cicatrice qui courait sur son bras gauche. Il demanda :

-Ne joue-t-on pas de la cithare des deux mains, normalement ?

-J'ai été blessée au bras gauche, répondit-elle sans cesser de jouer. Il a gardé assez de vigueur pour tenir une arme, mais étrangement, à chaque fois que j'essaie de jouer de cette main la douleur revient, aiguë et mordante comme si la flèche s'enfonçait à nouveau dans ma chair.

-Il faut plus de force pour jouer de la cithare que pour se battre ?

-Parfois.

Sa voix avait changé. Elle avait perdu sa dureté. Ganymède entrevit en cet instant le caractère véritable de la prêtresse : sa gentillesse enfantine, sa persévérance dans son désir de comprendre et la joie qui l'avait habitée avant cette blessure, qui n'était que le témoin d'une autre, infiniment plus profonde. Il devina aussi qu'elle avait choisi de garder en elle cette douleur, par crainte d'oublier le bonheur qu'elle avait ressenti.

Il s'arracha à la contemplation de la prêtresse et regarda l'aube naître sur la vallée du col des Aigles, qui s'étendaient sous leurs pieds. Il aperçut en contrebas deux silhouettes séparées de quelques pas, qui progressaient irrégulièrement à l'orée de la forêt. Il reconnut à leurs cheveux rouges noués sur leur nuque qu'il s'agissait de deux Nyktéra. Parfois le premier s'arrêtait pour ramasser des herbes et en respirer l'odeur, puis il semblait changer de direction selon ce qu'il avait senti.

Ganymède demanda à Persyex ce qu'ils faisaient en terrain découvert alors que l'aube allait bientôt poindre. Elle cessa de jouer et répondit :

-Ceux-là sont un peu comme les Marcheurs, ils ne craignent pas le jour. Ils n'abandonnent jamais une piste lorsqu'ils la tiennent.

-Une piste ? Ce sont des Chasseurs ?

-Non, celui qui marche en tête est un Sourcier, l'autre est un Puisatier. Ils chassent l'eau qui repose sous la terre, celle qui suinte dans vos galeries aux endroits où elle est pure. Le Sourcier cherche la trace de l'eau en interrogeant les plantes, le Puisatier décide où et comment creuser, dans l'aire qu'a auparavant défini le Sourcier.

-Mais quel intérêt aurait un puits si éloigné des territoires des Clans ?

Persyex cessa de jouer et désigna d'un geste large la vallée et dit :

-La vallée toute entière appartient aux Nyktéra. La forêt est interrompue par la montagne, mais de part et d'autre du col elle appartient au peuple nocturne. Nous avons quitté les terres des Gens du Fleuve et du Palais d'Écorce, mais à l'orée de cette seconde forêt commencent les Bois Glauques, ou la Terre des effraies, où vit le Clan des Glaukéens. Ce nom leur vient de ces chouettes blanches au visage triangulaire qu'on appelle effraies. Ce Sourcier et ce Puisatier appartiennent sans doute à l'un des clans voisins. S'ils installent un puits ici, cela permettra aux voyageurs de traverser plus facilement le col.

Effleurant à nouveau les cordes de sa cithare, elle ajouta d'une voix pensive :

-On dit que les Puisatiers gardent le souvenir de la tradition de l'ancienne alliance entre les clans nocturnes et que c'est en hommage à cette tradition que chaque puits ne peut appartenir à aucun clan en particulier, ni même au seul peuple nocturne. C'est un don des hommes aux hommes.

Ganymède ne répondit rien. Il réfléchissait aux paroles de la prêtresse sans cesser d'observer les deux hommes tant que ses yeux le lui permettaient encore. L'Hypérion allait bientôt le contraindre à clore ses paupières.

Au contraire des Nyktéra, les Khthôniaï prenaient bien soin de rendre tous les accès à leurs cités le moins praticables possible. On disait que c'était à cause de la menace que représentait Echidna et les autres créatures infernales. Mais cela empêchait aussi les cités d'unir leurs efforts. Et la Peur ne s'en trouvait guère amoindrie. Les Nyktéra ne croyaient pas aux murs ni aux citadelles. Il songea que la cité-planète ne serait sans doute pour eux que la pire des prisons imaginables.

Persyex recommença à jouer et se dit, en regardant le jeune Khthônia lutter contre la lumière du jour comme elle l'avait fait : 'Affronter l'Hypérion doit être cent fois plus douloureux pour des yeux si clairs que pour les miens, mais il est assez curieux pour endurer cette souffrance. Il est plus dangereux que son père.'

Les premières lueurs rouges du Soleil levant apparurent dans le ciel. Les yeux de Ganymède s'emplirent de larmes, et il dut détourner le regard et se blottir sous son manteau, comme le faisait son père. Persyex en revanche cessa de jouer pour contempler le lever de l'Hypérion.

Comme admirer l'étoile qu'elle aimait, regarder le lever du Soleil l'aidait à ne pas oublier qui elle était, sous la carapace insensible qu'elle s'était inventée, car elle savait qu'une carapace n'était qu'une preuve de faiblesse. Il fallait lutter contre la tentation de la renforcer sans cesse, car elle pouvait finir par dévorer son âme toute entière. Ne resterait alors d'elle qu'une enveloppe vide comme le sont les proies de l'araignée, qui n'ont plus que l'apparence de la vie, encore accrochées à la toile qui les a emprisonnées et que le moindre souffle de vent fait trembler.

-Salut, Louve.

Elle sursauta et se retourna d'un bond. Elle avait été si absorbée par le souvenir de son voyage jusqu'à Mallia, au cours duquel elle avait admiré pour la première fois le lever du Soleil, qu'elle n'avait pas entendu cet homme s'approcher.

C'était un Océanide, mais vêtu comme un Nyktéron. Les motifs en forme d'yeux de chouette de son habit indiquaient qu'ils avaient été confectionnés par les Glaukéens. Il portait même un arc. Seul son glaive venait des Rivages, comme le prouvait les deux serpents entrelacés entourant le pommeau.

Elle ne le reconnut pas tout d'abord, bien que lui la connût puisqu'il l'avait appelé 'Louve'. Qui pourtant avait assisté à sa métamorphose ?

-Par les neiges de cristal du pays maudit... C'est toi, Tantale ? dit-elle, ahurie.

-C'est bien moi, Louve, répondit l'homme. Je suis les deux Khthôniaï depuis longtemps, à cause d'Elias.

En disant cela, il désigna le Démoniolèpte, qui regardait le lever du Soleil de ses yeux fixes et indifférents.

-Tu connais Elias ? demanda la Kère, de plus en plus surprise.

-Après ta fuite j'ai été banni de Mallia. Je suis parti vers la forêt, et j'y ai rencontré Elias. Il m'a épargné et m'a même protégé des Hespérides, à cause du bâtonnet que tu avais laissé.

Il sortit de sa besace cette lettre qu'elle avait laissée à la Grèce, sous la forme de ce dérisoire morceau de bois.

Persyex fit le geste de le prendre mais referma ses mains sur la sienne, en levant sur lui des yeux pleins de larmes. Elle était submergée de sentiments contradictoires. Il y avait d'abord le souvenir pénible de sa captivité dans la grotte aux oiseaux et le remords d'avoir condamné à l'exil le seul Océanide qui se fût préoccupé de son sort. Se mêlaient à ces sentiments la joie de le revoir et l'émotion qu'elle ressentait à l'idée que les lettres qu'elle avait gravées avaient peut-être sauvé la vie de son bienfaiteur.

Elle l'enlaça et le serra contre elle, tout en pleurant doucement. Le revoir ainsi la ramenait à ce temps où elle ne connaissait pas encore Antinoüs et qui lui semblait aussi loin qu'une vie antérieure. Tantale, surpris tout d'abord, répondit à son étreinte.

Ils restèrent ainsi un long moment, puis Persyex s'écarta de lui et demanda ce qui lui était arrivé. Ils s'assirent pour contempler ensemble la venue du Matin, et Tantale lui raconta toute son histoire jusqu'à sa séparation d'avec Tanaquil.

-Ensuite je suis retourné à la forêt. J'ai longtemps erré jusqu'ici, dans les Bois Glauques. Ici les Nyktéra m'ont adopté. Ils ont toujours vécu si loin de la Mer qu'ils ont peu souffert de la précédente guerre et n'ont pas la même rancune que les autres vis-à-vis des Océanides. Tout a été plus simple avec eux. Ils ont eu pitié de ma solitude, et ont été curieux d'entendre mon histoire. Même leurs Kères n'avaient que peu de chants consacrés à mon peuple, alors ils m'ont écouté leur parler de la Mer et de nos navires, ainsi que des terres arides où nous avons été exilés et où je suis né. Comme ils haïssent les Hespérides autant que les autres Nyktéra ou les Océanides, me protéger était aussi une sorte de revanche. Et puis je les ai vus, eux, ces deux Khthôniaï qui t'accompagnent, alors qu'ils essayaient de traquer un jeune Phloïen. J'ai reconnu Elias, mais je savais qu'il avait été dépossédé par les Hespérides. Alors je les ai seulement suivis, pour comprendre.

Le jour s'était presque levé, et Persyex fut surprise de le voir cligner des yeux, comme elle, comme si partager la vie du peuple nocturne avait rendu ses yeux plus fragiles à la lumière de l'Hypérion.

-Et j'ai compris en voyant Elias tuer le jeune homme, et puis en te voyant, toi. J'ai continué à vous suivre, parce que je ne savais pas qui tu étais devenue. Tu m'as d'abord paru si dure, si éloignée de la prêtresse venue nous accueillir sur les rivages de Mallia... Mais en t'écoutant jouer de la cithare j'ai repris confiance et je me suis enhardi à venir te parler.

-Il est vrai que je suis différente répondit Persyex. Au Val-aux-Loups ils m'ont trouvée 'étrangère', certains ne m'ont même pas reconnue... Mais de quoi es-tu venu me parler ?

-D'Elias.

Il baissa alors la voix, afin de s'assurer que les deux Khthôniaï ne l'entendrait pas, et lui expliqua que l'idée qu'Elias fût utilisé lui était insupportable. Il expliqua aussi qu'il voulait se venger des Hespérides en libérant Elias de l'envoûtement dont il était victime.

-Ce n'est pourtant pas un envoûtement, Tantale, répondit Persyex. L'eau du Léthé est ainsi, elle dévore la mémoire inexorablement. Veux-tu lui recréer un passé factice ?

-Même cela vaudrait mieux encore, peut-être. Mais je suis convaincu que sa mémoire n'est pas véritablement perdue. La preuve en est que j'ai vu ce mage khthônia deviner son nom, puis réveiller en lui ses connaissances de Marcheur lorsqu'il en avait besoin. Non, sa mémoire est encore en lui, ne serait-ce qu'en partie. La question est de savoir si ce mage est capable de faire mieux encore. Bien entendu il n'a aucun intérêt à lui rendre encore plus de souvenirs, car il perdrait son pantin. Je souhaite t'accompagner, prêtresse, afin de le suivre, lui, sans qu'il connaisse la véritable raison de ma présence à tes côtés. Pour cela

j'ai besoin de ta complicité.

-Mais Tantale, si tu crois vraiment qu'il soit possible de retrouver ce que les eaux du Léthé ont emporté, pourquoi ne cherches-tu pas plutôt à rendre sa mémoire à ton épouse, afin qu'elle t'aime à nouveau ?

-L'amour n'est pas affaire de mémoire, ô prêtresse. Lorsque j'ai compris que son amour pour moi n'était même plus un souvenir, j'ai failli devenir fou. Je ne veux même plus y penser. Promets moi seulement que tu m'aideras, je t'en supplie.

Sa voix était empreinte d'une telle gravité qu'elle promit. Ne lui ressemblait-il pas après tout ? Comme elle il était seul, abandonné des siens et de la personne qu'il aimait, et comme elle il avait résolu de défier le pouvoir des Immortels.

†

Le sang de Mégère était noir, comme celui des enfants d'Echidna.

Le fils de Yalodactyles tenait *Malheur-aux-Immortels* dans sa main tremblante, ruisssante de ce sang inhumain. Elle avait oublié le nom de cet enfant, mais cela n'avait plus aucune importance, puisque désormais son seul nom serait Mégère.

Les premiers signes de la métépsychose apparaissaient déjà : sa respiration précipitée s'était considérablement ralentie, bientôt elle cesserait tout-à-fait, ses mains s'allongeaient peu à peu pour devenir des mains d'adulte et son corps grandirait lui aussi, pour lui donner l'apparence de l'adolescence.

Le fils de Yalodactyles était mort. Nathrae savait qu'il n'eût de toutes manières pas survécu. Ceux qui subissaient l'influence de l'Érinée sans en être l'incarnation ne tardaient pas à devenir fous, et leur vie hantée n'avait guère d'autre issue que le suicide. C'était pour cette raison qu'il avait été si facile de lui donner la lame de Tisiphone. Il avait suffi de lui dire : *Tue l'Érinée, et ta souffrance disparaîtra. Tu ne seras plus assailli de visions atroces.*

Il était même allé de lui-même dans le labyrinthe, sans doute guidé par l'arme qu'il tenait, avide de répandre ce sang noir. Il était plus grand que la précédente incarnation de l'Érinée, mieux bâti et plus joliment fait. 'En somme' se dit la Démonie 'je lui ai offert un corps plus habile et plus résistant. Ne devrait-elle pas m'en être reconnaissante ?'

Elle s'approcha du jeune garçon et posa sa main sur celle qui tenait *Malheur-aux-Immortels*, afin de la lui reprendre. Mais au lieu de lâcher prise, il dégagea sa main et se tourna vers elle :

-Crois-tu que ce soit aussi facile ?

C'était Mégère et non plus l'enfant qui parlait ainsi. Ce regard de saphir était celui de l'Euménide, dardé sur elle comme un mauvais sortilège. La métépsychose avait-elle été si rapide ? Mégère tenait contre lui l'arme qui venait de le tuer.

-C'est une épée vouée à tuer des Immortels et non une simple humaine comme moi, dit Nathrae, qui luttait contre la peur. Tu n'as nul besoin de cette arme pour te venger.

-Qui te dit que je souhaite te tuer, ô Démonie ? Tu ne m'as pas tuée, je ne te tuerai point. Tu as détruit une partie de moi-même. Tu as endormie Mégère silencieuse, celle dont ta servante Maledrin avait deviné qu'elle avait *voulu* perdre l'Oracle, puis son gardien. Je ne voulais pas de l'Oracle, ni comme symbole de justice ni comme symbole de guerre, car l'Oracle peut unir comme il peut diviser. Je suis à présent Mégère belliqueuse, et tu seras ma prêtresse, la reine que j'offrirai au peuple de ma mère, Khthôn aux mains profondes.

Mégère fit un pas vers elle, tenant sa tête penchée de telle façon que ses cheveux voilaient presque tout son visage, comme elle le faisait auparavant. Nathrae recula. Elle voulut se protéger de son bâton, mais l'Érinée la désarma d'un violent revers de son épée.

-Tu croyais pouvoir me dominer, Mortelle ?

Nathrae sentit ses genoux se briser. Mègère leva sur elle son arme :

-Je tuerai moi aussi une partie de toi, qui restera enfouie au plus profond de ton être, comme Chimère au cœur des Enfers. Je tuerai tout ce qui en toi pourrait s'opposer à ma volonté, et à cela tu ne survivras pas, ô celle qu'on nomme Survivante, du moins pas dans ta totalité.

Nathrae hurla. La lame s'abattit sur elle et transperça sa poitrine en déchirant sa tunique. La souffrance fut si vive qu'elle mordit sa langue jusqu'au sang en s'effondrant sur le sol.

-Relève-toi, ô nouvelle reine des Khthôniaï, je veux que tu lèves une armée. À la surface une guerre a déjà commencé. L'Oracle sera bientôt rendu à la Terre. Allons relève-toi.

Elle prit Nathrae par le bras et la releva avec violence.

-Tiens-toi droite, prêtresse !

Nathrae sentit la douleur de la blessure s'évanouir, tandis qu'un étrange engourdissement s'emparait d'elle. L'Érinée avait une voix de sel qui lui arrachait l'eau de son corps. Son sang ruisselait sur l'épée et son âme gisait à terre, affligée d'une plaie béante.

Elle n'avait été qu'une, elle devenait deux. La lame avait tracé en elle un mur entre deux jumelles qui ne se parleraient pas, deux entités dont chacune était trop faible à présent pour résister à l'Érinée, mais assez puissante pour accomplir sa volonté.

-Laisse-toi aller, ô ma prêtresse, ma reine... Plus de doutes ni de contradictions, plus d'hésitations non plus. Laisse-toi m'appartenir toute entière, Nathrae la pourfendue.

La blessure s'était refermée, ne laissant qu'une cicatrice diagonale qui semblait aussi fine qu'une ride. Nathrae passa sa main dessus sans ressentir la moindre douleur. Mègère la regardait en souriant, et elle aima ce sourire plein de promesses.

-Rassemble les trois cités au Cercle de l'Entente. Que mes sœurs y soient présentes, avec les plus féroces des Écorcheuses et les plus cruels des Masques. Nous créerons ainsi une armée impitoyable, conçue pour frapper le plus loin possible des Enfers, comme les volcans déversent des fleuves de lave pris au cœur palpitant de Gaïa.

-Les Écorcheuses et les Masques sont nombreux, mais le Démonurge est seul, répondit Nathrae. Qui prendrai-je à notre cité ?

-Ceux que tu possèdes déjà, ceux qui seront la plus redoutable de nos armes, ceux qui sont parfaits au-delà de l'humain.

-Les Démoniolèptes...

-Tu défieras l'Hypérion, tu défieras Nyx et l'Océan, et même le sinistre Érèbe. Ni le Jour, ni la Lune ni les Ténèbres ne nous arrêteront. Nous nous révélerons une seconde fois au monde, nous les enfants des Enfers, comme jadis les Titans quittèrent le Tartare. Nous ne serons point quatre cette fois, mais bien plus nombreux, en proportion de la menace ; et cette fois Ida ne sera pas des nôtres, car Ida s'est trop enivrée de la lumière de la Lune. Les Curètes sont devenus trop lâches et trop discrets.

Mègère lui rendit l'épée. La prêtresse pouvait encore la retourner contre elle, et cette fois de sa propre main, si l'envoûtement avait échoué. Mais Nathrae n'en fit rien. Elle reçut l'épée et baisa les mains qui la lui donnaient.

†

C'était une très haute arche de pierre, formant une voûte d'une forme inconnue, qui évoquait la pointe d'une flèche. Elle était si haute qu'elle en paraissait étroite, en effet, bien que cinq hommes marchant de front pussent sans difficulté la traverser. L'architecture

n'était ni khthônia ni océanide, mais celle d'un peuple peu habitué à utiliser la pierre. Il n'y avait aucune décoration en bas-relief et les pierres étaient grossièrement taillées.

Pourtant elle tenait debout, plus haute que le Temple de Cnossos où Persyex avait rencontré Aétos. Au creux de la vallée qu'on nommait Gortyne qui s'étendait en amphithéâtre, cernée par les Bois Glauques, la Porte Étroite avait à ses pieds une lande désolée, faite de rochers érodés et d'herbes claires couchées par le vent salé qui s'engouffrait par les cols donnant sur la Mer. C'était la Mer du Sud, la Mer des Songes qui les séparait des pays du Grand Fleuve, avait dit Python, là où on l'appelait Seth ou Apophis.

Dynaïe posa sa main sur cette pierre qu'aucune mousse n'était venue recouvrir, tant elle était froide. Même les petits oiseaux se s'y posaient pas. Ce sentiment ne lui était pas inconnu. Elle avait ressenti la même froideur lorsqu'elle avait eu ce rêve étrange qui avait sans doute été celui d'une Nyktéron, juste après s'être nourrie du lait des champignons-parleurs. Elle avait la sensation de s'être déjà tenue sur ce seuil. Cette porte avait-elle fait partie de sa vision ?

Maledrin se plaça juste en dessous de l'arche, et regarda la Lune en son dernier croissant. Elle ne montrait plus qu'un mince filet de lumière courbé comme un cil. Elle s'était peu à peu habituée à l'astre nocturne et aux étoiles. Comparée au Jour, la Nuit était comme un compromis à taille humaine entre l'obscurité et la lumière. Le scintillement des étoiles lui rappelait celui des ailes des papillons-lumières et on pouvait allumer un feu sans craindre l'asphyxie. Les vertiges que lui causait à elle et Dynaïe l'air trop riche s'étaient faits de plus en plus rares et avaient finalement disparu.

Elle en était venue à apprécier presque la beauté de Nyx et de son domaine. À chaque aube elle priait pour que la Nuit revînt, avant de s'endormir à l'abri d'une caverne ou à l'ombre des arbres, ou encore blottie sous ses habits, le plus loin possible de l'Hypérion. Elle devait même placer sur ses yeux un bandeau de cuir parfaitement opaque pour les protéger lorsqu'ils dormaient en rase campagne, sans le secours d'aucune ombre bienfaisante.

Mais ce voyage était achevé à présent, et un tout autre périple allait commencer, au-delà de ce seuil absurde qui semblait ne conduire nulle part.

Elle regarda Python. Le fils d'Echidna avait repris sa forme animale et se dressait le long de l'un des deux piliers de l'arche, comme s'il voulait ramper jusqu'au faîte. Elle leva les yeux dans la direction que suivait le serpent et vit qu'une femme se tenait debout justement sur le plus haut point de l'arche ; une femme nyktéron aux cheveux courts.

-Orséïs !

Le spectre lui sourit, comme pour acquiescer, si tant est qu'un spectre pût sourire. Elle fit un geste de la main à son intention, presque un geste de bienvenue. 'Alors tout était vrai', se dit Maledrin. 'C'est bien elle que j'ai vu et c'est grâce à ma présence qu'elle a guidé Python jusqu'ici.' Elle répondit à l'apparition d'un signe de la tête et bougea ses lèvres en silence pour demander : 'Pourquoi m'as-tu guidée vers l'Oracle ?' Mais Orséïs ne répondit pas.

Python commença à s'enrouler autour du pilier de toute la longueur de son interminable corps, et monta peu à peu jusqu'à elle. Orséïs l'accueillit en posant sa main blanche sur sa tête, d'un geste caressant. Python s'inclina à sa manière : en arquant son corps comme le long cou d'un cygne, tout en la fixant de ses yeux d'or.

En les voyant ainsi, Dynaïe et Maledrin ressentirent la complicité qui unissait l'Immortel à cette femme à demi-morte. Python avait déjà franchi le seuil de cette porte pour confier l'Oracle aux gardiennes du pays maudit, et cette fois aussi l'ancienne Kère des Phloïens l'avait guidé, comme elle l'avait conduit jadis jusqu'à Demi-Lune.

Alors qu'elles étaient l'une et l'autre fascinées par cet étrange spectacle, Maledrin de-

manda à Dynaïe :

-Si l'Oracle se trouve derrière cette porte, qu'attendons-nous pour la franchir ?

-Celle qui pourra l'ouvrir pour nous. Orséïs n'est qu'un spectre. Il serait aisé d'entrer avec elle, mais impossible de ressortir sans l'aide de l'une des gardiennes du pays maudit qui se trouve par-delà cette porte étroite. C'est elle que nous attendons.

-Comment sais-tu qu'elle viendra ?

-Python le sait, car c'est Orséïs qui la guidera jusqu'ici pour nous. Elle a besoin de Python comme Python a besoin d'elle.

-Et comment sais-tu tout cela ? Lis-tu dans les pensées des Immortels ?

Dynaïe dit non de la tête et répondit dans un soupir :

-C'est bien plus simple. Depuis que nous avons quitté Ida il pense à *travers* moi. Il utilise mon intelligence autant que la sienne, car il se craint lui-même. Il craint sa mère, Echidna, et son influence. Il craint surtout d'oublier l'Oracle encore une fois, comme cela lui est déjà arrivé dans le passé. Alors il se sert de moi comme d'une seconde mémoire. Parfois je deviens aussi servile qu'un Démoniolèpte, et tout mon esprit est sous son emprise ; mais je sais qu'il y a en moi des régions obscures qu'il ne peut envahir, et c'est grâce à cela que je finirai par lui échapper.

Maledrin la regarda, surprise de cette franchise inhabituelle entre elles. La magicienne avait la tête penchée, elle remarqua de profondes cernes sous ses yeux, entre les mèches inégales de ses cheveux qui voilaient à moitié son visage. Dynaïe lui parut bien différente de la magicienne obstinée et téméraire qu'elle avait connue. Elle songea qu'elle avait presque oublié son serment de tirer vengeance du vol de la lettre de Demi-Lune à Attis.

-Tu paraissais épuisée, magicienne, dit-elle.

-Je le suis, Maledrin. Je crois qu'à mesure que Python reprend des forces, j'en perds. Je crains de finir aussi faible et vulnérable qu'il l'était, au fond du puits du miroir d'errance. Te souviens-tu de la misérable créature que tu as vue ?

Maledrin n'avait pas oublié. Il y eut un long silence pendant lequel elles continuèrent à observer le dialogue muet entre Orséïs et Python.

-Tu ne peux pas finir ainsi. Tu mourras bien avant d'atteindre un tel degré de déchéance.

Dynaïe ricana :

-C'est une pensée encourageante, en effet, merci guerrière.

-Pardon, murmura Maledrin, qui venait de prendre conscience de ce qu'elle avait dit.

Surprise de l'entendre s'excuser, la magicienne se tourna vers elle et lui dit, comme si c'était le fruit d'une longue observation :

-Tu as changé, Maledrin. Je t'ai connue prête à tout écraser sur ton passage, à forcer toutes les portes pour accomplir tes desseins. Je t'ai connue folle et violente à l'extrême. Tu t'es comme... adoucie.

-J'ai dû lutter contre cet aspect de moi-même, répondit la guerrière. J'ai dû changer en effet, pour rester moi-même.

-Que veux-tu dire ?

Maledrin lui parla alors de sa longue lutte contre le démon-servant et contre la magie de Nathrae. Elle expliqua ce qu'elle n'avait compris que peu à peu, bien après son réveil, au cours de ce long voyage de la grotte de Télamon jusqu'à Gortyne :

-Je crois que Nathrae me connaissait bien mieux que je ne le pensais. Ce démon-servant s'est glissé en moi et s'est nourri de tout ce qu'il y a en moi de colère furieuse, celle qui est indistinctement dirigée contre tout ce qui vit. Il s'est gavé de ce que tu appelles ma folie et m'aurait dévorée toute entière qu'il n'y avait eu en moi que cette folie. J'ai dû m'en séparer

comme on ampute un membre gangréné. Et c'est grâce à cette étrange catharsis que tu me trouves plus 'douce'.

-Mais... Comment as-tu pu te séparer ainsi d'une partie de toi-même ?

-Je n'ai de ces jours de lutte qu'un souvenir très vague, mais je crois qu'on m'y a aidée. Télamon m'a parlé d'Ezraer et de son fils.

Dynaïe tressaillit. Le mage avait-il décidé de retrouver son frère ? Elle n'y avait pas songé, mais il n'était finalement guère surprenant qu'un être aussi vindicatif qu'Ezraer les poursuivit, elle et Python, après leur fuite.

-Ezraer ! ? Alors il a usé de sa magie sur toi, à la surface ?

-Il a défait celle de Nathrae, mais ne m'a pas corrompue par la sienne.

Dynaïe pensa à ce que lui avait dit Ganymède au sujet de la rivalité qui opposait son père à Nathrae. Maledrin ne lui parût pourtant sous l'influence d'aucune sorcellerie, et elle songea que Python eût détecté toute anomalie de cette ordre en celle qu'il avait entraînée de force.

-Je n'étais pas en son pouvoir, continua Maledrin. Ezraer n'a pu me libérer des maléfices de Nathrae que parce que cette inépuisable source de colère ne faisait pas partie véritablement de ce que je suis, contrairement à ce que je croyais. Je m'en rends compte à présent. On pourrait dire que j'ai mûri.

Dynaïe percevait pourtant encore cette violence en elle, comme tapie, prête à se libérer au moment voulu. Il lui sembla que l'ancienne Maledrin réapparaîtrait tôt ou tard, mais sans doute dans un but précis. La guerrière désigna le labrys que la magicienne avait glissé dans la ceinture de sa longue robe, et ajouta :

-Toi aussi tu as changé, tu ne portais pas d'arme auparavant.

Dynaïe voulut répondre qu'elle ne savait même pas s'en servir et qu'elle le gardait comme un souvenir, mais une idée s'imposa soudainement à son esprit.

-Je ne la porte peut-être que pour que quelqu'un d'autre s'en serve, répondit-elle.

Elle releva les yeux vers le faîte de l'arche et vit qu'Orséïs avait disparu. Python redescendait le long des piliers. Il dit, une fois revenu à terre :

-Orséïs m'a longuement parlé de la guerre qui recommence. Elle sera encore plus sanglante sans doute que la précédente. Méduse et ses sœurs se sont jurées de reprendre l'Oracle.

-Les filles de Céto recherchent l'Oracle ? s'étonna Maledrin. Cela signifie qu'elles aussi se révoltent contre le Roi Cronos ?

-Non. Rechercher l'Oracle peut signifier défier le Titan, mais seulement si on souhaite l'utiliser pour mettre en péril le règne de Cronos. En cela c'est une révolte, une hérésie. Mais ceux qui souhaitent s'en emparer comme d'un objet ou un trésor ne font au contraire que servir le Roi des Titans, car Cronos règne autant par Éris et Némésis que par les Hespérides, maîtresses de l'Oubli. Si une nouvelle guerre éclate, comme celle qui jadis se conclut par l'exil des Océanides, alors le règne de Cronos ne s'en trouvera que conforté.

Il tourna sa tête plate vers la magicienne :

-Dynaïe, je t'ai dit que tu étais Khthôn furieuse, mais Khthôn en guerre contre les autres peuples n'est pas Khthôn furieuse, c'est encore Khthôn soumise, acceptant de sacrifier une partie de son peuple sur l'autel de la guerre, dressé pour le bon plaisir de Cronos, car la guerre éloigne les hommes de la connaissance. Elle peut les rendre ingénieux, mais l'intelligence ne s'épanouit guère dans l'odeur pestentielle des charniers.

Dynaïe regarda la Porte Étroite et répondit :

-Et toi Python ? Que comptes-tu faire de l'Oracle ? Le rendras-tu aux hommes ?

Le serpent déroula ses anneaux en sifflant et se lova tout autour d'elle :

-Allons, magicienne, tu sais très bien ce qu'il en est. J'ai fait une fois l'erreur de conduire l'Oracle jusqu'aux hommes, crois-tu que je recommencerais ?

-C'est pourtant aux hommes qu'il fut destiné, répliqua Dynaïe.

-Thémis et Phoïbé sont mortes, magicienne, comme tu l'as gravé toi-même sur les parois de notre geôle à Mégère. Il ne reste que Python, le Dieu Gardien de l'Oracle. Crois-moi, Python ne confiera plus jamais l'Oracle aux hommes.

†

C'était l'aube. L'armée océanide s'enfonçait lentement dans le pays nocturne, vers l'intérieur de la forêt brûlée par les Pyromanciens, pour débusquer un ennemi qui semblait se dérober.

Méduse avait attendu toute la nuit durant les Nyktéra, mais seule la pluie était venue, une pluie qui avait éteint l'incendie et précédé un brouillard épais comme des ténèbres blanches qui s'était abattu sur la première fille de Céto et son imposante armée. Le vent de la Mer était tombé, et les sabots des chevaux étaient embourbés dans une boue noirâtre, car chargée de cendres.

Épuisés par une nuit de veille sous la pluie, les Océanides ne voyaient des terres qu'ils avaient incendiées que des troncs noirs tendus vers le ciel comme des moignons inutiles. Clyménos avait les mains ligotées et accrochées par une corde à la selle de Sthéno, comme un animal en laisse.

Clyménos avait hurlé de douleur en voyant le feu envahir la forêt, accéléré encore par les vents marins. Il avait versé toutes les larmes de son corps et regardait à présent la brume, presque heureux que la vision du désastre lui fût ainsi dérobée. Il avait parfois demandé à l'Immortelle voilée de lui dire pourquoi un tel sacrilège était la seule réponse à son silence. Sthéno avait seulement répondu que la forêt ne signifiait rien pour les filles de Céto.

Deïno était en tête du convoi, accompagnée d'Alceste et de ses Périodes. L'odeur de cendres était encore forte, malgré la pluie, et les hommes étaient pris d'une toux noirâtre. Deïno tenait son épée à la main, car l'œil noir des Grées qu'elle portait sur sa poitrine devinait ce qu'ils ne pouvaient ni voir ni entendre.

Les Nyktéra approchaient, ils étaient tout autour d'eux. Peu nombreux sans doute, à peine une poignée de guerriers animés d'une colère froide et vengeresse, mais ils étaient là. La terre était boueuse et la forêt disparue, mais c'était malgré tout leur terre. Ils savaient se faire silencieux, alors que chaque pas des Océanides trahissait leur présence.

-Nous les attendions cette nuit, mais ils ont été plus rusés finalement, dit l'un des Périodes.

-Méduse croyait que la vision de l'incendie les rendrait furieux, répondit Alceste. Mais ils sont plus subtils et plus réfléchis que nous ne le pensions. Leurs prêtresses qu'ils appellent Kères ont peut-être su réfréner leur envie d'en découdre. Celle que nous avons capturé a bien su attendre son heure...

D'un coup des talons il vint placer son cheval à la hauteur de celui de la Grée.

-Ô noble fille de Céto, crois-tu que nous la retrouverons aujourd'hui ?

-Non, Alceste. Elle venait du Val-aux-Loups. Seuls les Lycéens se transforment ainsi parfois en hommes-loups. Ici c'est le territoire des Gens du Fleuve et du Palais d'Écorce. Ces deux clans se sont peut-être unis contre nous, ce qui expliquerait cette attente. Mais ils ne parviendront pas à coaliser les forces des sept clans aussi vite. Nous les affronterons deux par deux tout au plus... à moins qu'ils ne prennent le risque de prolonger l'attente ? Justement en attendant de s'unir.

-Je n'ai pas comme toi le don de voir au-delà du temps, Deïno, reprit Alceste, mais je suis habitué aux combats. Ils souhaitent nous combattre épuisés, mais avant que le jour se lève complètement. Tous ne sont pas comme ce Marcheur que nous avons capturé. Il fait encore assez sombre pour eux, mais dans moins d'une heure ils seront encore plus affaiblis que nous. Non, ils attaqueront bientôt.

Deïno posa la main sur l'œil d'obsidienne. Elle vit des pieds fins chaussés de cuissardes de cuir noirci marcher lentement sur des branches à moitié brûlées, pour éviter de s'enfoncer dans la boue. Elle vit des mains gantées, portant l'initiale de Nyx brodée en fils blancs, tendre doucement des cordes d'arc. Les flèches étaient plus longues que celles qu'ils utilisaient pour la chasse, l'empennage plus court, la pointe plus acérée et munie de crochets pour rester dans la chair. Les croassement des corbeaux couvraient chacun des bruits qu'ils pouvaient faire.

Des Kères étaient également présentes. Elles avaient créé ce brouillard et guidaient les yeux des archers. Elles avaient enduit les armes d'un poison violent qui devait tuer en un instant, comme sous l'effet d'un sortilège mortel. Ce furent elles qui dessinèrent pour les archers les contours des cavaliers océanides avec la pointe de leurs bâtons de fer.

Les Océanides entendirent d'abord le cri d'alarme de Deïno, puis le sifflement des flèches. Puis Méduse vit deux guerriers tomber à terre, touchés l'un à la gorge, l'autre à la jambe. La blessure du second n'était pas mortelle, mais en le voyant hurler dans la boue, l'Immortelle comprit. Elle dégaina son épée et cria aux Harpyes :

-Du poison ! Allons mes sœurs, au contraire des Immortels du peuple nocturne qui sont réfugiés sur le sable blanc de la Lune, protégeons notre peuple nous-mêmes, nous qui ne redoutons rien d'aucun venin !

Les Harpyes répondirent par un cri strident et lancèrent leurs montures dans la direction des flèches qui se brisèrent sur leurs armures. Les cavaliers humains qui les suivirent furent tués avant même d'arriver à la hauteur des archers. Certains chevaux affolés mirent le pied dans un fondrière et s'écroulèrent en hennissant, ajoutant encore à la confusion.

Les Océanides étaient nombreux, dix fois plus que les Nyktéra, peut-être même vingt fois plus, mais le brouillard les scindait en petits groupes uniquement guidés par les voix des filles de Céto et les cris des agonisants.

Ce fut d'abord presque un jeu pour les archers Nyktéra. Ils se glissaient entre les groupes de cavaliers, parfois même entre deux chevaux dont ils tranchaient les jarrets avant d'égorger les cavaliers désarçonnés. Ils tiraient à bout portant, car eux voyaient à travers la brume, visant soigneusement les jointures des armures pour ceux qui en portaient, puis disparaissaient à nouveau.

Le brouillard semblait les envelopper amoureusement et les soustraire sans cesse au regard. La confusion fut bientôt totale et la boue se teinta du sang de Téthys, sans que coule celui de Nyx. Nombre de cavaliers voulurent rejoindre la plaine, mais ils avaient perdu tous leurs repères et certains s'enfoncèrent au contraire plus avant dans la forêt et se heurtèrent aux arbres qui n'avaient pas brûlé. Ceux qui tombaient de leur monture étaient piétinés par celles de leurs propres compagnons, dont l'épouvante était encore accrue par les hurlements de ceux que les traits empoisonnés avaient atteints.

Puis Deïno surgit juste en face d'un groupe de trois Kères protégées par deux guerriers armés de longues vouges datant de l'ancienne guerre, faites pour trancher les jarrets des chevaux.

La Grée tenait son œil enchanté dans sa main gauche et sa lourde épée dans l'autre. À ses côtés Aëlle et Podarge formaient comme un bouclier vivant autour d'elle et fendaient brume et chair avec la même force. Leurs ailes de métal étaient déjà souillées du sang des

archers qu'elles avaient fauchés au passage et l'épée de Deïno avait éventré un guerrier qui avait voulu s'accrocher à sa selle.

Les Kères voulurent rassembler leur magie qu'elles avaient dispersée pour protéger les leurs, mais la première fut décapitée par la Grée et les deux Harpyes enfoncèrent leurs griffes acérées dans la gorge des deux autres. Les deux guerriers ne purent faire le moindre geste pour les protéger, car le regard de Méduse les avait paralysés d'effroi.

Sthéno quant à elle, tenait dans sa main puissante la gorge de Clyménos qui avait voulu la désarçonner à la faveur de la confusion. Elle l'asphyxia jusqu'à ce qu'il perdît connaissance, mais en prenant garde de le laisser en vie. Un archer surgit devant elle et visa sa tête, mais elle attrapa la flèche au vol et l'enfonça dans le front du Nyktéron, lui retournant ainsi le poison qui avait décimé les rangs des Océanides.

Célanéo n'était pas guidée ni par Méduse ni par Deïno, mais elle dont le nom signifiait *sombre comme une nuit d'orage* ne craignait pas la brume. Se guidant aux cris des Océanides morts, elle cherchait la silhouette courte du guerrier Nyktéron et le pourfendait d'une de ses lames sans manche, comme le dard d'un frelon, qu'elle envoyait de toute sa force.

Seule Okypété préférait ne pas combattre. Elle s'était envolée au-dessus de la brume et guettait les mouvements des Nyktéra hors de la zone embrumée. Elle vit ainsi une Kère s'enfuir, poursuivie par Deïno et les deux Harpyes.

C'était Scamandre Phloïenne. Elle était la dernière des Kères encore vivante. Lorsqu'elle s'enfonça dans la forêt, hors de portée de la fureur des filles de Céto, le charme fut rompu : le vent de la Mer revint et le brouillard se leva.

Alors les Océanides purent voir les guerriers nocturnes dispersés parmi eux. Cent lances s'abattirent en même temps pour les transpercer. Aucun n'en réchappa. Leur dispersion, qui leur avait permis d'être si meurtriers, entraîna leur mort.

Puis il y eut un long silence, à peine troublé par les râles des agonisants qui cessèrent très vite, car les Océanides avaient horreur du spectacle de la souffrance. Les sujets de Méduse découvrirent alors enfin qui était mort et qui était encore vivant. Il n'y avait presque pas de blessés dans leurs rangs : le poison avait fait son œuvre. Alors que plus de cent d'entre eux étaient tombés, guère plus de quarante guerriers Nyktéra gisaient à terre, hommes et femmes confondus.

-Si peu nombreux... ? s'exclama une jeune fille d'Aptère en enlevant son casque.

Ils les avaient crus innombrables et les trouvaient à présent dérisoires. Était-ce donc tout ce que le peuple nocturne avait à leur opposer ? Une poignée d'archers cachés par le brouillard ? Mais ce qui n'était pour eux qu'un groupe de guerriers isolés était pourtant presque toute la jeunesse des Gens du Palais d'Écorce et des Gens du Fleuve.

Méduse ne s'y trompa pas : sous le sang on pouvait voir les trois poissons entrelacés sur les habits des Ichteens, et le disque blanc et noir des Phloïens, en hommage à leur ancienne reine Demi-Lune. Elle vit ce symbole dessiné sur la chemise de cuir d'un jeune homme, au niveau de sa clavicule qu'un coup de glaive avait brisée en l'égorgeant. Il était souillé de sang, de boue et de cendres, comme une trace de la guerre passée qui se mêlait aux présages d'un avenir fait lui aussi de violence.

-Ils sont comme un essaim de frelons qu'une bourrasque de vent disperse, dit Alceste.

-Mais chacun des leurs a tué plus de trois des nôtres, dit un autre de Cnossos qui avait compté les corps. Ce n'est pas une victoire.

-Tu oublies que ce ne sont pas eux que nous combattons, Hypsée, mais la forêt, lui dit Méduse. Et crois-moi, elle est blessée comme elle ne l'a plus été depuis l'époque des Cités Rivaies. Espérons que cela brisera son orgueil, sans quoi nous serons contraints de frapper plus cruellement encore.

Ces derniers mots avaient été prononcés à l'intention de Clyménos qui avait repris connaissance et tenait dans ses bras le cadavre de sa sœur Hébé, qui avait eu la poitrine transpercée de part en part par trois fers de lance. Les doigts de sa main gauche étaient restés crispés sur son arc et un flot de sang sorti de sa bouche avait recouvert son visage. Le

Marcheur sanglotait et dans ses yeux cernés de cendres -car l'air en était encore saturé- les larmes prenaient une teinte noirâtre ; leur amertume se mêlait au goût du bois brûlé sur ses lèvres. Méduse rapprocha son cheval et lui dit :

-Demain le sol sera plus sec, et nous brûleront une autre partie de la forêt. Cela continuera ainsi tant que tu ne parleras pas, car nous devons nous frayer un chemin de cendres jusqu'à Gortyne, plutôt que d'affronter les dangers de vos terres. Le sort de la forêt est entre tes mains, ô Clyménos le Marcheur, car rien ni personne ne me détournera de ma route.

Clyménos ne répondait toujours pas. Un très vieux poème du peuple nocturne comparait les cordes vocales aux branches d'un arbre que le vent fait chanter. Cet arbre lui aussi semblait avoir brûlé, car sa gorge était asséchée et ses lèvres noircies par les cendres et le sang. La Reine des Océanides descendit alors de cheval, et posa sa main sur sa nuque. Clyménos sentit aussitôt une douce fraîcheur emplir sa gorge, comme l'eau d'un ruisseau.

-Ton orgueil serait-il aussi arrogant que celui de la forêt, Clyménos ? Refuser, c'est condamner ton peuple et ton monde. Est-ce ce que tu souhaites ? Si demain la forêt toute entière n'est plus qu'un champ de cendres, peu m'importera, il me restera les plaines et la Mer.

Elle avait parlé bas, pour que les gens de son peuple ne l'entendissent pas. Clyménos pensa que certains parmi les Océanides ressentiraient aussi cette tristesse qui étreignait son cœur en voyant l'œuvre de centaines d'années ainsi ravagée en une heure à peine, lorsque la douleur d'avoir perdu des leurs s'atténuerait. Il songea que la guerre ne ferait qu'accroître l'ascendant de Méduse sur les siens.

-Je te conduirai, ô Reine.

Il reposa sa sœur sur le sol et lui ferma les yeux. Puis il essuya ses larmes, en se disant qu'elles seraient les dernières qu'il verserait, car les Nyktéra croyaient qu'un traître ne pleurerait jamais.

†

Harmonie n'arrivait toujours pas à se convaincre de la réalité de ce qu'elle voyait. Elle n'avait du Cercle de l'Entente qu'un souvenir imprécis, datant de son enfance. Elle était alors l'une des trois novices choisies pour accompagner la Maîtresse des Fétiches et la délégation des Écorcheuses lors du dernier concile des quatre cités khthôniaï, car Ida y avait encore sa place alors. Personne ne pensait plus que le Cercle de l'Entente serait encore utilisé.

On l'appelait ainsi car c'était une salle ronde pourvue d'une voûte immense, située au lieu de l'unique confluent du Styx et de l'Achéron, non loin du Palais aux colonnes d'argent de Styx et Pallas, mais très loin des quatre cités et des domaines des Khthôniaï. La légende voulait que ce fût le lieu exact où Cronos avait rassemblé ses frères et sœurs les Titans pour les haranguer contre leur père Ouranos. On disait aussi que personne, pas même les Immortels, ne pouvait mentir sous cette voûte qui résonnait plus fort qu'un chœur de démons enragés.

Mais ce qui, selon Harmonie, défiait la vraisemblance était le spectacle des trois Euménides réunies au centre de la pièce et se tenant les mains.

Alekto avait quitté son palais et ordonné ce voyage, sachant que ses sœurs s'y trouveraient elles aussi au même moment. Pieds nus, comme toujours, dans sa longue robe blanche aux larges manches, elle tenait la main gauche de Mégère aux cheveux noirs, vêtue comme un jeune guerrier sous son incarnation masculine, et la main droite de Tisiphone la mystérieuse, aux yeux si clairs qu'on pouvait la croire aveugle.

Tisiphone ne portait pas de masque comme ses prêtres, mais son visage était d'une beauté si régulière et si figée qu'il était un masque de chair, comme celui de l'Oracle. Elle portait un vêtement de soie rouge ajusté à son corps et une longue tunique noire lamée de fils d'argent sur laquelle était brodée un petit dessin en spirale, à l'endroit du cœur, qui évoquait un escalier descendant indéfiniment. C'était le symbole de la cité bâtie au plus profond des Enfers et qui s'agrandissait toujours vers le bas, comme une tour renversée.

Aucune des trois Érinyes n'avait prononcé la moindre parole. Lorsque Harmonie et les onze autres Écorcheuses étaient entrées dans la pièce, elles avaient vu Mégère et Tisiphone attendant leur aînée, debout au centre du Cercle. Non loin derrière Mégère se tenait la Démonstratrice, seule, contrastant avec le groupe des dix-huit Masques qui accompagnaient Tisiphone, hommes et femmes confondus. Douze combattants pour l'aînée, et dix-neuf pour les deux autres sœurs, ainsi la proportion la plus proche possible de celle du Nombre d'Or était respectée. Rien n'avait été laissé au hasard.

Les Masques et les Écorcheuses portaient les mêmes habits de cuir sombre, mais les Masques avaient leurs écharpes de soie blanche nouées en turban dans leurs cheveux, pour les protéger des maléfices de Chimère, et portaient à la ceinture, en plus du glaive, les arrache-cœurs, ces armes longilignes qui ressemblaient à des griffes montées sur une baguette de fer.

Chaque Masque était différent. Certains avaient de longues aigrettes blanches qui partaient du front comme des antennes, d'autres des motifs de couleurs vives qui suivaient si harmonieusement les contours des yeux et du nez que le visage eût paru mutilé sans eux. Les lèvres étaient parfois noires, blanches ou d'un bleu sombre. Les yeux, lorsqu'ils apparaissaient, ressemblaient à deux animaux en cage, au milieu des multiples dessins du masque.

Harmonie pensa qu'ils avaient peut-être voulu donner à tout leur visage la beauté qu'on ne trouve normalement que dans les nuances de l'iris et la brillance de la pupille. Elle n'osa pas les regarder longtemps, craignant leur pouvoir de lire les pensées de ceux dont ils croisaient le regard.

En comparaison, les Écorcheuses paraissaient bien peu dangereuses. Chacune portait seulement les deux poignards courbes dont elle avait appris le maniement au cours de son noviciat. Seule la Maîtresse des Fétiches portait un glaive sous son manteau blanc, semblable à celui d'Alekto. Les deux poignards étaient la meilleure arme imaginable contre les crocs des Basileus, car ils étaient parfaitement adaptés au combat en espace confiné, mais dans un lieu aussi vaste l'allonge des glaives des Masques pouvait se révéler un redoutable avantage.

L'heure n'était cependant pas à cette guerre-là. Alekto était venue à ses sœurs qui lui avaient tendu leurs mains, aussi naturellement que si elles avaient vu cette scène à l'avance. Aucune des Écorcheuses ne connaissait la raison de cette réunion, pas même la Maîtresse des Fétiches. Les Masques et la Démonstratrice semblaient attendre comme elles.

Harmonie contemplait les trois Euménides réunies, et leurs mains bleues étroitement nouées. Puis elle les vit s'éloigner lentement les unes des autres, jusqu'à ne plus se toucher que par les extrémités de leurs doigts.

Au centre du petit cercle qu'elles formaient une main apparut, une main de pierre sortie du sol.

C'était une main de femme aux doigts longs et fins. Ensuite vint un bras nu, qui lui non plus n'était pas de chair. Les trois Érinyes s'inclinèrent et mirent un genou en terre, sans rompre le contact de leurs doigts.

Harmonie reconnut le Titan à sa chevelure de lave. Elle apparut nue, sans ses habits noirs. Elle apparut différente de ce qu'aucun Khthônia des quatre cités avait vu. Ses yeux n'étaient plus bleus mais de mille couleurs scintillantes, comme les kaléidoscopes que fabriquent les Mégéras. Elle apparut semblable à une montagne qui devient volcan, à la roche qui s'éveille et rappelle au monde sa puissance oubliée. Elle était Khthôn guerrière, déesse vengeresse des Enfers, révélée aux plus dévoués combattants de son peuple.

Alors le Titan parla.

Ses mots n'étaient pas ceux d'une langue humaine, c'était le langage des eaux souterraines qu'on entend sourdre derrière un mur, c'était le bouillonnement des fleuves de lave, le craquement des pierres qui se fendent, le chant des gouttes d'eau qui devenaient stalagmites. Pourtant il contenait infiniment plus de mots que le plus subtil langage poétique. Les trois Érinyes furent seules à comprendre le sens de ses paroles. Les prêtres eux n'en saisirent que des bribes.

Harmonie comprit qu'elle parlait d'une Reine qu'elle choisirait parmi les Khthôniaï, une Reine qui unirait les volontés des trois Euménides et conduirait le peuple souterrain vers la seconde guerre pour la reconquête de l'Oracle.

Lorsque l'Oracle a quitté les Enfers, j'ai versé une larme unique. Cette larme je vous la donne sous la forme d'un rubis étincelant. Sertie sur une chaîne de platine qui ceindra le front de votre Reine, elle lui donnera le pouvoir de voir par delà les murs et les horizons. Ô mon peuple ! Me rendras-tu l'Oracle que mes sœurs Thémis la Juste et Phoïbé la radieuse créèrent pour vous ?

Entre ses doigts de pierre apparut le rubis de la Reine, d'un incarnat si pur qu'il semblait fait d'un feu éternel. Harmonie sentit son cœur se serrer à la vue de cette pierre. L'appel de Khthôn ressemblait presque à une supplication. Le Titan appelait son peuple à l'unité et lui faisait don d'un guide. L'émotion qu'elle ressentait était aussi forte que celle qui submerge la jeune fille amoureuse au premier baiser.

Quelque chose sonnait faux pourtant. Harmonie savait que les Titans ont de multiples figures, et Khthôn vengeresse n'était pas celle qu'elle croyait servir. Khthôn vengeresse avait exigé que les trois cités se rassemblent ainsi pour désigner celle qui serait sa Reine, et lorsque Harmonie la vit donner la pierre à Mégère, il lui parut que cela avait été décidé bien avant.

Devait-elle croire à cet aspect du Titan ?

Si la pierre avait été donnée à Tisiphone ou Alekto, l'Érinie choisie aurait dû choisir à son tour à qui la transmettre. Mais Khthôn avait désigné Mégère, *la malveillante*, et il n'y avait dès lors qu'un seul choix possible.

La Démonie s'avança et reçut des mains de Mégère le diadème qui faisait d'elle la première reine des Khthôniaï. Survivante était connue des Tisiphonès, aussi Harmonie vit sourire ceux des Masques qui avaient encore des lèvres. La Maîtresse des Fétiches murmura à l'intention des Écorcheuses :

-C'est un choix judicieux. Cette femme est puissante et fanatique. Elle se brisera d'elle-même contre les boucliers des Océanides, comme une lame faite d'un métal trop pur. Ainsi son pouvoir ne durera que le temps de cette guerre, et sa puissance nous facilitera la victoire.

Harmonie regarda la nouvelle Reine ceindre son front du rubis, puis baiser la main de

Mégère et celle du Titan, qui se désincarna et disparut, laissant derrière elle ce dernier ordre :

Ô mon peuple, honore ta Reine.

Nathrae était belle et ses yeux ne reflétait en cet instant aucune folie ni aucun orgueil. Deux larmes avaient coulé sur ses joues et l'émotion qui s'emparait d'elle semblait infiniment plus forte que celle de n'importe laquelle des personnes présentes, comme si elle était plus consciente encore que quiconque de l'honneur qui lui était fait.

La Maîtresse des Fétiches posa sa main sur l'épaule d'Harmonie et l'invita à s'incliner comme les autres. Les Masques étaient déjà agenouillés, et ceux qui souriaient ne s'étaient pas départis de leur moue ironique. Lisaient-il en cet instant les pensées de la Démoniurge sacrée reine ?

-Prosternez-vous, murmura la Maîtresse des Fétiches. Khthôn l'a désignée, attendons que Khthôn la désavoue. Soyez obéissantes, ô les plus douées de mes élèves.

Les Écorcheuses s'inclinèrent. Chacun des Masques dit alors son nom à voix haute, puis chaque Écorcheuse. Harmonie dit le sien en dernier. Elle ne voyait que le sol, mais elle entendit la Reine s'approcher d'elle. Elle sentit ensuite une main se poser sous son menton et la relever doucement, d'une manière presque caressante. La Démoniurge la fixa de ses yeux froids, mais Harmonie ne vit que le rubis qui semblait être un troisième œil regardant *ailleurs*.

-Ainsi c'est toi la divine Harmonie, dit Nathrae. Toi dont l'art est un langage à part entière. Tu danseras pour moi. Tu seras ma parole. Tu raconteras à ta manière ce que le Titan me révélera, car les visions dont m'honorera Khthôn ne sauraient se satisfaire de simples mots.

Harmonie s'inclina :

-Ma Reine commande.

Les Érinyes dirent alors d'une seule voix, que nul Khthônia n'avait encore entendue :

-Il est temps, Reine, de conduire l'élite de ton peuple là où les astres brillent, là où le silence n'existe pas, afin de rendre la Pythie aux Enfers.

Ainsi commença le long périple de la Reine folle des Enfers vers la surface. En plus d'un groupe de Démoniolèptes qui ne la quittaient jamais, tous ceux qui avaient assisté à son couronnement l'accompagnèrent.

Privées des plus influents de leurs prêtres, ainsi que de leur Euménide, les trois cités se turent d'abord, frappées d'une étrange torpeur. Elles se crurent abandonnées, sans défense, et craignirent plus que jamais Echidna et son abominable progéniture. Un voile de plomb s'abattit sur les cités humaines des Enfers, et seul l'espoir de voir revenir l'Oracle maintint un semblant de calme.

La petite armée de Nathrae, quant à elle, poursuivit son chemin en suivant les visions de la nouvelle Reine.

Elle vit la bataille de la Marche des Phloïens, elle vit la forêt s'embraser et Python au seuil de la Porte Étroite. À chaque fois elle ordonnait à Harmonie d'exprimer cette vision par sa danse. Harmonie dansa ainsi le sang et la cendre, la peur et la haine, l'espoir des deux Alektoüs qui accompagnaient Python.

Elle raconta aussi la mystérieuse Eskhatê qui avait rompu les liens d'or du Roi Cronos et dont les pas la conduisaient jusqu'à Gortyne. Elle raconta aussi l'errance de la princesse amazone venue de Colchide et de son amie la pêcheuse de perles. À mesure que les Khthôniaï se rapprochèrent de Gortyne, les visions devinrent moins fréquentes et plus obscures, comme s'ils s'éloignaient peu à peu du Titan.

Ils explorèrent ainsi des galeries inconnues, des palais vides et désolés qui avaient autrefois accueilli Nyx et ses enfants. Les trois Euménides ne parlaient pas. Même Mégère se contentait de suivre le cortège, observant comme ses deux sœurs en silence l'accomplissement de la volonté de leur Mère.

Seules les visions les guidaient encore. Elles se déroulaient selon une immuable cérémonie : Nathrae posait son front sur celui de la danseuse, enfonçant ainsi le rubis dans son front, parfois si fort qu'une goutte de sang coulait. Harmonie partageait alors pour un court instant les visions de la Reine. Elle dansait ensuite, jusqu'à s'effondrer d'épuisement et perdre connaissance, car les visions étaient comme une armée de démons s'emparant de son esprit. Elle dansait pour les chasser d'elle-même, elle dansait jusqu'à ce que la catharsis fût parfaitement achevée.

Elle se réveillait ensuite toujours dans un lit de soie sauvage préparé par les Écorcheuses. Alors qu'ils étaient plus proches que jamais du but, Harmonie se réveilla ainsi dans une immense salle très plate, entourée par une forêt de larges piliers.

Des racines d'arbres pendaient du ciel de carrière, à travers les fissures de la roche. Autour d'elle les Masques et les Écorcheuses mangeaient en silence, partageant le peu qui leur restait de leurs vivres. Les trois Érinyes étaient assises sur trois des huit trônes de pierre qu'avaient occupés autrefois les enfants de Nyx et semblaient dormir. Ce palais avait été celui de Nyx lorsqu'elle et ses enfants étaient prisonniers des Enfers.

-Nous ne sommes plus très loin de la surface, lui dit la Maîtresse des Fétiches, qui aiguisait la lame de son glaive auprès d'elle, en prévision des combats à venir. Nous avons suivi un chemin bien étrange, mais il nous a évité de nous perdre en surface.

Elle désigna le ciel de carrière de la pointe de son glaive et ajouta :

-Il suffirait peut-être de percer ces quelques coudées de roche pour trouver ce lieu dont tu nous a tant parlé dans tes danses, cette Porte Étroite...

-Où est la Reine ? demanda Harmonie en se relevant, encore engourdie par son évanouissement. Je ne la vois nulle part.

-Avec les Démoniolèptes, là-bas où l'on peut voir briller des torches.

Harmonie vit en effet une lumière à l'écart, éclairant une double rangée de piliers jusqu'à l'endroit où ils se trouvaient. Elle se releva et marcha jusqu'à voir en effet la Reine.

Portant toujours sur son front le rubis en diadème, la Démoniurge coiffait avec un peigne d'ivoire la chevelure noire de l'un de ses Démoniolèptes. Elle était pleine d'attentions pour ses pantins et ses gestes étaient presque tendre. Leurs yeux vides ressemblaient à du verre poli, tant ils étaient brillants et immobiles. Elle avait nettoyé leurs peaux de toutes les rides et impuretés. Leurs joues étaient lisses et uniformes comme une eau stagnante. Leurs armures de cuir qui leur collaient au corps accentuaient encore leur apparence dégingandée. Armés chacun d'un glaive et d'une dague pour la main gauche, ils attendaient.

Debouts, immobiles, ils attendaient, liés aux mains et aux lèvres de la Démoniurge.

Harmonie trouva qu'ils ressemblaient à une de ces concrétions de calcaire que les puisatiers d'Alekto s'amusaient à sculpter par la double action de l'érosion et du dépôt, en guidant la trajectoire des gouttes d'eau, mois après mois.

-Ne les trouves-tu pas magnifiques, Harmonie ? demanda la Reine.

Harmonie ne sut que répondre. Pour les trouver beaux, il eût fallu qu'elle parvînt à oublier le fait qu'il s'agissait d'êtres humains encore vivants, du moins partiellement. Elle fit juste un signe de tête qui pouvait passer pour un acquiescement.

-Ezraer, l'ancien Démoniurge, ne savait pas s'occuper des Démoniolèptes, continua Survivante, sans cesser ce qu'elle faisait. Il les considérait comme des animaux stupides. Mais grâce à moi ils sont devenus des êtres dignes de Mégère... et dignes de Khthôn.

Elle avait prononcé le nom du Titan avec un accent particulier, comme s'il avait résonné le long des parois d'un gouffre. Elle ajouta, toujours de cette voix inspirée :

-Ils sont meilleurs qu'ils n'étaient de leur vivant. Je les ai rendus plus beaux que ne le seront jamais les humains, car eux ne vieilliront jamais. Leur âme égarée ne corrompt plus la beauté de leur corps. Ils gaspillaient leurs talents dans l'anarchie et le désordre, mais grâce à moi ils transcenderont leur individualité et apprendront le bonheur du sacrifice. Ils étaient rebelles et chaotiques, ils sont maintenant la fine fleur de notre jeunesse.

-Le Chaos est l'unique source de la vie, répondit Harmonie.

La Démoniurge regarda l'Écorcheuse, et les deux prêtresses se mesurèrent du regard un long moment. Nathrae donna son peigne d'ivoire à l'un des Démoniolèptes qui ouvrit sa main pour le recevoir aussi inévitablement qu'une table soutient l'objet qu'on pose sur elle.

Nathrae la Survivante s'approcha d'Harmonie et la regarda de haut en bas, et ce regard rendit l'Écorcheuse particulièrement mal à l'aise. Elle regretta d'avoir gardé sa robe de cérémonie au lieu de remettre ses simples habits de voyage de cuir et de soie. Sa robe était conçue pour mettre en valeur sa grâce et sa beauté, elle l'exposait au lieu de la protéger. En cet instant la belle Harmonie regretta d'être belle et désirable.

-Tu as raison, Harmonie, dit Survivante en souriant. Le Chaos est la source de la vie, mais il doit être ordonné, discipliné, affiné... Crois-tu que ta beauté serait autant admirée si elle n'était pas rehaussée par la manière dont tu es vêtue et maquillée ?

-Elle serait seulement différente, ô Démoniurge. Tu as de la beauté une idée figée. Elle peut naître du travail ou simplement du hasard. Tu te crois plus forte que le Chaos, et tu crois pouvoir dominer celui qui a engendré Gaïa elle-même.

-Pourtant Khthôn ne m'a-t-elle pas choisie pour vous conduire à la surface ?

-Khthôn aime plus que tout la folie, comme Nyx aime le rêve, Hypérion la beauté meurtrière des déserts, Océan les hautes vagues des tempêtes que rien ne peut arrêter et l'Érèbe la violence des orages et les coups de la foudre qui peuvent fendre la terre... et tu le sais. Tu t'es faite l'instrument de sa folie, mais ceux à qui Khthôn confie le don doivent sans cesse s'éloigner d'elle pour ne pas être dévorés. C'est cela l'art d'être l'une de ses prêtresses.

-Mais je ne suis pas prêtresse.

Nathrae sourit. Elle avait retrouvé tout son calme. Elle fit un geste vers la poignée de son glaive, et tous les Démoniolèptes, tirèrent leurs armes de leurs fourreaux, simultanément et tous du même geste vif et précis, sans le tremblement de l'homme. Harmonie ne bougea pas. Les reflets des lames au clair formaient des lignes de lumière sur le visage de la Démoniurge qui dit très doucement :

-Je suis la reine que le peuple des Enfers attendait, désignée par Khthôn elle-même. Je suis le commencement et la fin, ô Harmonie. Ce qui est folie pour les autres n'est que la vérité, pour ceux qui ont le courage de la comprendre, dont je suis... et dont tu es, toi aussi, noble Écorcheuse. Je sais qu'en dépit de la violence et de la cruauté que suppose un tel titre, tu n'as jamais tué ni même blessé quiconque. Tes mains n'ont servi qu'à la danse, et tout ton être n'a servi qu'à transcender les mots de notre langue pour chanter Khthôn par le langage de ton seul corps. Mais comme moi tu comprends la grandeur de notre cause.

-Devrais-je avoir honte de n'avoir jamais fait couler le sang ? répliqua Harmonie.

-Oh, c'est vrai ! Tes mains sont pures, Harmonie. Tu n'es pas de ceux qui utilisent la violence physique. Il est mille autres moyens de détruire, sans entamer la peau. Les mots suffisent parfois, ou les regards... Tu es une experte à ce jeu-là, et le plus féroce de nos guerriers est sans doute moins habile que toi, car tu sais écarteler les âmes vulnérables.

La Reine lui sourit et leva ses doigts à hauteur de sa tête. Ses mains firent le geste de tirer des fils invisibles, et Harmonie sentit son cœur se serrer dans sa poitrine malgré elle.

Le nom de sa fille lui vint à l'esprit comme une litanie chantée par une voix lancinante, tapie au fond de sa conscience.

Bien que marquée du don de Khthôn, cette fille rebelle et silencieuse avait quitté la cité, seule, seule comme elle l'avait toujours été. Harmonie se demanda si elle avait rejoint son père, et dérivait avec lui au gré des remous des eaux du Styx, ou si Khthôn l'avait protégée.

-Je suis celle qui se nommera plus tard Perséphone, continua Nathrae. Je renaîtrai en une jeune déesse arrachée au giron de sa mère par le nouveau maître des Enfers. Même mille fois morte, je reviendrai toujours sur les rives du Styx, là où bat le cœur de Gaïa. Siègeront à mes côtés ceux qui m'auront apporté leur indéfectible soutien dès le commencement.

La Reine rouvrit ses doigts, et Harmonie sentit la douleur dans sa poitrine disparaître.

-Mais tu n'es pas venue pour m'écouter, tu es venue pour me questionner. Parle, je t'écoute.

-Je veux savoir... ce que deviendra l'Oracle lorsque nous l'aurons retrouvé. À qui appartiendra-t-il ? Sera-t-il encore une fois sujet de discorde entre les trois cités ?

Nathrae sourit, caressa les cheveux de son interlocutrice et lui répondit :

-Tu raisonnes mal, ô sublime danseuse. Pourquoi crois-tu donc que les Immortelles aient quitté les trois cités ? Ces cités portent leur nom, sans elles ce ne sont plus que des écorces vides qui pourrissent peu à peu. Le temps des cités est fini, Harmonie. Sous mon règne commencera une autre ère. Les Enfers n'auront plus qu'un maître unique et une nouvelle cité sera bâtie. L'Oracle habitera cette cité unique. Peu à peu même les Érinyes ne seront plus qu'un souvenir. Elles ne seront plus que les servantes des Enfers. L'Oracle seul gouvernera alors nos destinées.

Harmonie recula d'un pas, effrayée par la perspective d'un tel bouleversement. Elle regarda les épées nues des Démoniolèptes et l'absolue régularité de leur disposition. 'Meilleurs qu'ils n'étaient de leur vivant' avait dit la Reine. Était-ce à cela que ressemblerait la cité idéale des Khthôniai ?

Elle se détourna et repartit vers les humains. Elle alla à Alekto, qui était toujours assise, lui prit les mains, s'agenouilla à ses pieds et posa sa tête sur les genoux de l'Immortelle. Elle repensa à sa fille et eut envie de pleurer. L'Érinnye ne bougea pas. Elle était comme somnambule, et avec les heures devenait de plus en plus absente.

Un Masque s'approcha d'elles. C'était un homme, car Tisiphone comme Mégère appréciait d'être servie par les deux sexes. Son visage était d'un blanc très pur, orné seulement d'entrelacs rouges et d'une corne en spirale sur le front, à la manière d'une licorne. Il jouait sur une lyre quelques accords d'une mélodie inquiétante, comme celles qu'utilisent les conteurs pour captiver l'attention de leur auditoire. Harmonie leva les yeux vers lui et le laissa plonger son regard dans le sien. Elle qui n'avait pas envie de parler trouva pour la première fois étrangement doux qu'on pût lire dans ses pensées.

Lis donc en moi, beau Masque, lis ma détresse et mon angoisse.

Le Masque sourit, mais cette fois sans ironie. C'était un sourire qui se voulait rassurant, presque amical. Elle sentit une pensée se former en son esprit, une pensée qui n'était pas la sienne. Il parlait en elle.

Aie confiance, Harmonie la bien nommée. Nous sommes les enfants de Khthôn, et le Titan est avant tout petite-fille de Chaos le très ancien.

Puis il chanta. C'était un très vieux chant prophétique dont la signification était obscure. Certains y voyaient la prédiction de la révolte de Cronos contre son père Ouranos, mais en l'entendant ainsi, Harmonie ne put s'empêcher de donner à ces vers un sens nouveau.

Πολλα δε καλλ'απολει πυργοματα κου το σον οιον^ο
πολλους δ'αθανατων νηους μαλερω πυρι δωσει,

οι που νυν ιδρωτι ρεουμενοι εστηκασι,
δειματι παλλομενοι, κατα δ' ακροτατοις οροφοισιν
αιμα μελαν κεχυται, προιδον κακοτητος αναγκας.
Αλλ'ιτον εξ αδυτοιο, κακοις δ' επικιδνατε θυμον.

Il détruira nombre de forteresses en plus de la tienne. Il donnera aux feu vif nombre de temples des Immortels, qui maintenant se dressent apeurés, secoués d'épouvante. Du faite des toits un sang noir s'est répandu, présage des fatalités du désastre. Allez vous-en du sanctuaire, et contre les malheurs dispersez votre âme !

-Survivante n'est qu'un outil, dit le Masque a voix basse, sans cesser de pincer les cordes de sa lyre. Une arme contre les filles de Céto et contre la forêt. Des forces plus puissantes qu'elle sont à l'œuvre. Suis-la comme nous, sans oublier que nous ne servons en réalité que le Titan.

Sans un mot, Harmonie se releva et se défit de sa robe pour revêtir ses habits de voyage. 'Dispersez votre âme', avait dit le chant. Fallait-il renoncer à soi-même pour survivre aux renversement d'un monde ?

Elle prit ses deux poignards et en regarda le tranchant à la lueur des derniers papillons-lumières. Étrangement ce chant funeste avait ranimé son courage, peut-être par pur esprit de contradiction. 'Nous n'avons pas encore perdu' se dit-elle. 'À nous le privilège de protéger notre passé et nos trois cités contre ce à quoi nous destine notre Reine.' Elle glissa les deux poignards dans sa ceinture et s'assit au pied d'un pilier. Bientôt le ciel de cette carrière fissuré par les racines de la forêt s'ouvrirait sur le ciel du monde. Il suffisait d'attendre.

†

Elle était enfin venue.

Dans les Bois Glauques il n'y avait pas de corbeaux. On disait que dans cette contrée les yeux de Nyx choisissaient de voir par ceux des chouettes blanches au visage triangulaire qui avaient donné leur nom à la terre de ce clan. Trois d'entre elles s'étaient perchées en haut de la Porte et poussaient un hululement plaintif par intermittences, comme si Nyx voulait saluer celle qui avait renoncé à la servir.

Même Python ne l'avait pas vue ni entendue venir, ni elle ni ses compagnons. Elle était simplement apparue sous l'arche de pierre, coiffée de son casque et s'appuyant sur sa longue lance. Derrière elle Dynaïe et Maledrin reconnurent l'ancien Démoniurge et son fils.

En voyant Elias et Tantale, elles comprirent tout de suite que le jeune Nyktéron était un Démoniolèpte et que Tantale était un Océanide malgré ses vêtements. Personne en revanche ne vit le spectre de Télamon attaché aux pas de Persyex, pas même Python.

Il y avait quelque chose de perturbant dans le fait de voir un Nyktéron soumis à un envoûtement que les Mégéras ne pratiquaient que sur les Khthôniaï à côté d'un Océanide habillé en Nyktéron, et le casque amazone de Persyex ajoutait encore à la confusion. Les frontières entre les trois peuples, pourtant toujours si évidentes et si parfaitement délimitées, semblaient n'avoir plus aucun sens.

Personne ne vit le dernier compagnon de Persyex quitter l'ombre de celle-ci pour se glisser dans celle de Maledrin. La jeune Khthônia ne ressentit qu'une impression de malaise portée par un vent froid s'insinuer en elle. Elle ne comprit pas que le spectre se superposait à elle comme s'il revêtait son corps, comme si ses mains devenaient des gants pour l'ombre de Télamon.

Toujours sous sa forme animale, Python rampa jusqu'à la prêtresse et se dressa pour placer sa tête plus haut qu'elle en courbant son corps comme un entrelacement de plantes épineuses. Dynaïe remarqua le regard d'Ezraer vers l'Immortel.

Sans doute le mage essayait-il de reconnaître le frère qu'il avait connu sous l'aspect haï d'un serpent géant. Hormis peut-être l'or fondu de ses yeux, plus rien en cette créature ne la reliait à sa précédente incarnation humaine. Python ne semblait lui accorder aucune attention, il était entièrement absorbé par la prêtresse en vêtements d'ombre qui soutenait son regard sans ciller.

Ils se connaissaient déjà, car Orséïs les avait guidés l'un vers l'autre au seuil de la Porte Étroite. Elle avait lié leurs deux volontés comme le forgeron utilise le feu et l'eau pour créer la lame d'une épée. À présent elle pouvait disparaître. Persyex sentit qu'elle se retirait et les laissait seuls, elle, celle qui pouvait rouvrir pour Python une seconde fois la Porte Étroite de l'Ombrageuse Enfant et l'Immortel dont l'existence même dépendait toute entière de l'Oracle.

-Ainsi c'est toi, l'Eskhatê rebelle ? siffla Python.

Elle ne répondit pas et continua à suivre son regard changeant. Fixer ainsi les yeux d'or de Python pouvait rendre fou, mais l'Immortel n'avait aucune prise sur l'esprit de la prêtresse, car telle était la liberté des Eskhataï.

Persyex pencha la tête de côté et essaya de lire au-delà de la volonté farouche qu'elle devinait en lui. Elle perçut comme un lointain écho de ce que le fils d'Echidna avait dit à Dynaïe. Python ne rendrait jamais l'Oracle aux hommes. Elle n'était pour lui qu'un outil, comme devaient l'être les deux Khthôniaï qui l'accompagnaient. 'Ne me suis-je pas moi aussi entourée d'acolytes ?' se dit-elle. Elle désigna d'un geste de la tête Dynaïe et Maledrin et demanda :

-Qu'attends-tu de ces deux femmes ?

-Orséïs m'a imposé la plus jeune, quant à l'autre... N'as-tu pas déjà vu le visage de l'Oracle ? Le visage qui est le sien à présent ?

-Je ne comprends pas.

-Regarde ses mains.

Python se retourna vers Dynaïe :

-Approche et montre-lui tes mains, magicienne.

Dynaïe obéit et tendit à Persyex ses mains bleues. La prêtresse les prit dans les siennes et fut surprise de les sentir si chaudes. La magie de la Khthônia semblait s'être concentrée dans ces doigts qui paraissaient animés d'une vie propre. Elle comprit alors le dessein insensé du fils d'Echidna.

Ces mains étaient censées modeler la chair comme l'avaient fait jadis celles de Prométhée. Mais une simple mortelle pouvait-elle, ne fût qu'une unique fois, se substituer au fils des Titans Japet et Thémis, à celui qui avait révélé aux hommes le secret du feu et conçu la forme des animaux puis celle des hommes ?

Elle releva les yeux et croisa le regard mélancolique de la magicienne. Derrière l'azur pâle des iris elle crut voir un lieu sombre que la Khthônia avait dissimulé à Python. La magicienne n'était pas asservie à la manière d'Elias. Elle était née comme Prométhée dans le monde souterrain et le diamant sur son front contenait une promesse de Khthôn aux mains profondes.

-Étrange alliance, dit-elle en lâchant les mains de Dynaïe. Une Eskhatê, quatre Khthôniaï, un Océanide et un Nyktéron pour accompagner le Gardien. Mais l'Oracle est né dans les Enfers, quoi de plus naturel qu'il y ait plus de Khthôniaï que de gens des autres peuples réunis ? Quant aux Héliades, ils sont comme les Amazones, l'Oracle ne fait pas partie de

leur histoire.

Un Nyktéron avait dit la prêtresse. Cela n'avait pas échappé à Ezraer. Son Démoniolèpte avait encore la dignité d'un être humain auprès des gens de la surface, ignorants des arts infernaux. Il faillit à cet instant renoncer à l'emmener avec lui, mais c'eût été se priver d'un bouclier fort efficace entre lui et les épées-de-Lune dont la prêtresse avait parlé.

-Et toi, Ezraer, que fais-tu au sein de cette alliance ? demanda Python en rampant vers lui.

Le mage se raidit et ne répondit rien. Python s'enroula lentement autour de lui sans cesser de parler :

-Tu as raison de ne rien dire, Ezraer. Je n'ai pas oublié les coups que j'ai subis, lorsque tu étais mon geôlier. Tu es de ceux qui croient que la vie n'est qu'une éternelle revanche, et je crains que même l'Oracle ne suffise à satisfaire ta soif de puissance.

-Je devais obéir à Mégère, répondit Ezraer. J'étais le Démoniolèpte... avant d'être ton frère.

-Mon frère ? Ladon, Cerbère, le Lion, le Sphinx et Chimère sont mes frères et sœurs, tu n'es qu'un humain. L'Hydre aussi est ma sœur, et c'est de moi que tu tiens son épée.

Tous les regards se tournèrent vers les serpents de platine de la garde de la lourde épée du mage. Ils s'étaient animés et sifflaient comme s'ils étaient à la fois furieux et apeurés. Leurs yeux de métal suivaient ceux de Python.

-Je... Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Python, comme un frère. Mais...

-Mais tu es également de ceux qui dévorent ceux qu'ils croient aimer, comme tu as détruit la mère de Ganymède. Tu es un prédateur, Ezraer. Ton fils a eu de la chance que tu aies cessé de l'aimer à la mort de sa mère. Il a pu survivre grâce à ton indifférence.

Ganymède eut envie de dégainer son poignard pour trancher cette langue fourchue qui dansait sur le cou de son père, tant ces paroles éveillaient en lui une colère aussi ancienne que violente, mais il se retint, car il savait que c'était la dernière chose que son père souhaitât. Il fallait se soumettre. Il haïssait d'autant cette idée qu'il savait que Python disait vrai. Ezraer aimait son frère, à sa manière. L'Immortel avança sa gueule vers Ganymède et lui dit :

-Est-il rien de plus triste que d'en être réduit à envier un amour si retors ?

Ganymède serra la poignée de son arme de toutes ses forces, en s'efforçant de ne rien laisser paraître de son trouble. Python essayait de le ramener à ses douleurs enfantines, comme s'il n'était rien de plus qu'un enfant solitaire et abandonné.

Le jeune homme se força à penser à ce qui faisait de lui un adulte libre, pour lequel ces souffrances n'étaient guère plus qu'un souvenir. Il parvint ainsi peu à peu à calmer la rage qu'il ressentait. Python, qui l'avait attentivement observé, dit en manière de conclusion :

-Tu es habile comme l'est ton père, mais prends garde à ne pas lui ressembler.

Cette idée fit sourire le jeune homme : ses traits et son allure étaient si proches de ceux de son père qu'il semblait en être un reflet échappé d'un miroir lorsqu'Ezraer était jeune. Il ressemblait à son père, qu'il le voulût ou non, pourquoi chercher à nier l'évidence ? Il savait bien, lui, où se situait la frontière entre ce qu'il était et l'idée qu'il se faisait de son père.

-N'attendons pas, ô Gardien de l'Oracle, dit Persyex. Sans quoi la guerre dont j'ai vu les feux pourrait nous rattraper.

Dynaïe sortit le flacon de ciguë de sa besace et s'apprêta à en faire sauter le bouchon de cire, quand Persyex interrompit son geste en posant la hampe de sa lance sur son bras.

-Que fais-tu, magicienne ?

Dynaïe lui montra le flacon :

-C'est du poison... Ne devons-nous pas mourir à moitié pour te suivre ?

-C'est une manière de s'y prendre en effet, répondit l'Eskhatê, lorsque l'on désire ouvrir soi-même les portes du Pays Maudit. Il est alors inutile de se trouver ici plutôt qu'ailleurs. Mais ne suis-je pas ici justement pour vous conduire à travers le seuil de cette porte que les trois Moires bâtirent jadis pour les mortels ? La Porte Étroite de Gortyne peut donner sur n'importe quel lieu de la Lune apparente ou de la Lune cachée. C'est en cela que ce lieu est sacré pour le peuple nocturne. Je suis une servante de l'Ombrageuse Enfant, et je puis vous conduire vivants jusqu'à son domaine, peut-être même vous en faire revenir indemnes. Si tu bois cela, tu n'en reviendras pas, même si tu bois ensuite un antidote.

Dynaïe lâcha le flacon qui s'écrasa au sol. Elle regarda Python qui avait les yeux fixés sur elle. Le pli de sa bouche serpentine ressemblait à un sourire. 'Attendre' avait dit Zeus. La magicienne se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang et lança à Ganymède un regard qui signifiait peut-être qu'il n'était pas seul dans la haine.

-Partons, maintenant, dit Persyex.

Elle se plaça devant la porte, et indiqua aux autres de marcher dans ses traces à la manière d'une meute de loups.

-Gardez vos yeux fermés tant que je ne vous dirai pas de les rouvrir.

Puis elle traça sur le sol sous l'arche de la pointe de sa lance une ligne qui rétablissait le seuil invisible de Gortyne.

'De quoi aurais-je peur ?' se demanda-t-elle. 'Je suis déjà à demi-morte et peut-être à demi-immortelle. Aurais-je peur pour le Roi Cronos ? L'instinct atavique de vénération est si profondément ancré en moi que je tremble à l'idée de détruire le fondement de son règne. Sans doute ai-je aussi peur de sa vengeance, de l'instant où il voudra nous entraîner avec lui dans son inéluctable chute. La Peur et l'Oubli ne sont-ils pas le seul véritable royaume du Roi Cronos, comme la Nuit est celui de Nyx ou la Mer celui de Téthys ? J'entends sourdre les eaux turbulentes du Léthé et les Hespérides me guettent au travers de leur voile de brume. Mais je ne laisserai pas cette peur submerger mon esprit.'

Un vent s'engouffra dans la Porte Étroite, un vent qui ne venait pas de la vallée de Gortyne, mais bien du royaume de l'Ombrageuse Enfant. C'était un vent froid qui semblait ronger la chair. Un vent acide qui vint déchirer la trame du monde pour créer la faille que Persyex avait appelée de la pointe de sa lance.

Thanatos avait reconnu l'une de ses Eskhataï et lui accordait le passage. Le seuil de la Porte Étroite de Gortyne, qui n'avait pas été franchi depuis le voyage de Python et de l'Oracle fuyant les Hespérides, s'ouvrit à nouveau. Persyex commença à marcher, tenant toujours sa lance abaissée vers le sol, pour tracer un sillon dans le sable de cristal de la Lune Noire, afin que le bruit guide ceux qui la suivaient. Car le seuil était lui aussi un labyrinthe.

Les compagnons de Persyex disparurent ainsi un à un sous les yeux des chouettes effrayées qui volaient autour de l'arche. Puis les pas des mortels et la trace sinueuse de Python furent bientôt dispersés par le vent de l'Ombrageuse Enfant qui tomba ensuite, laissant la faille se refermer.

Chapitre 9

Le masque de chair

La Lune Noire n'est jamais figée. L'Ombrageuse Enfant en refaçonne sans cesse le relief et le paysage comme de l'argile qui ne durcirait jamais. Des villes fantômes peuvent surgir du sable et d'autres disparaître. Rien n'est construit, bâti, tout est créé par la pensée versatile de Thanatos.

Parfois des reflets de la Terre apparaissent, saisis dans les yeux des Morts. De faux arbres naissent du sol et étendent leurs branches d'argent vers un ciel sans étoiles, parfois des fleuves de mercure sillonnent les collines couvertes d'asphodèles. Mais Thanatos a voulu accueillir sa prêtresse par un labyrinthe aux murs si hauts qu'ils en paraissent penchés comme les deux battants d'une porte qui se refermerait sur le ciel.

La Porte Étroite de Gortyne n'est plus qu'une arche dérisoire derrière eux, en regard des murs qui entourent Persyex et ceux qui l'accompagnent. On pourrait les croire faits de pierres taillées dans une roche grise parcourue de veines blanches aranéennes, mais aucune main humaine n'a construit ces murs. Ils seront là aussi longtemps que le souhaitera l'Ombrageuse Enfant, comme les étapes d'un jeu entre la fille aînée de Nyx et sa prêtresse.

-C'est donc à cela que ressemble la Lune Noire ? demande Maledrin. Je croyais que Mégère était un lieu sinistre, mais il faut venir ici pour savoir pour quoi le mot 'sinistre' a été inventé. Le Pays Maudit porte bien son nom. Thanatos ne connaît que la flétrissure et la désolation des choses immarcescibles.

-Il n'y a rien de sinistre ici, répond Persyex. Thanatos est au-delà d'un tel mot. La Mort signifie aussi la renaissance, car lorsque le corps se putréfie il nourrit la Terre. Ce lieu résonne de voix et de souvenirs, car ici est gardée pour l'éternité l'histoire des Mortels. Si tu tends l'oreille, tu peux entendre murmurer les innombrables mémoires qui sont ici protégées de la violence des Hespérides. Ici nous sommes hors du monde, ce qui signifie également que Cronos y est impuissant.

Elle ajoute en se tournant vers Python :

-Et c'est cela que tu recherches aussi n'est-ce pas, ô Gardien ?

Lorsqu'elle a prononcé le nom du Roi Cronos, le fils d'Echidna s'est replié sur lui-même en émettant un faible sifflement rageur, comme celui d'un animal acculé. Il a senti la douleur résiduelle des cicatrices que les fils d'or ont laissées sur son corps.

Ce lieu est chargé de souvenirs pour lui aussi. Les Eskhataï l'ont tout d'abord guidé, puis trahi en le renvoyant à la Terre et à la colère des Hespérides. C'était le prix à payer pour qu'elles protègent l'Oracle. La peur et le désir de vengeance se combattent en lui. Dynaïe et Maledrin le regardent avec étonnement trembler et lutter contre lui-même. Y a-t-il ici quelque chose que Python craigne ici, et qu'elles doivent par conséquent craindre plus encore que Python ?

-Ni Cronos ni les Eskhataï ne m'empêcheront de retrouver l'Oracle, siffle Python. Je sais que la Lune Noire n'est guère accueillante aux Immortels, mais je ne la quitterai pas avant d'avoir accompli ce pourquoi je suis venu. Alors conduis-nous, prêtresse.

-Qu'as-tu besoin d'un guide ? intervient Ezraer. N'est-ce pas toi pourtant qui as confié l'Oracle aux Eskhataï ?

Python retourne sa tête plate vers le mage d'un mouvement si vif qu'on ne le voit même pas bouger et ouvre grand son énorme gueule, assez grande pour l'engloutir. Il dit alors de sa voix la plus rauque :

- Je n'ai de mon passé qu'une vision floue et incomplète, ô mon très cher frère. J'étais encore humain alors, trop humain. Mais au fond de cette odieuse geôle où tu m'as si longtemps torturé j'ai perdu la mémoire en même temps que mon humanité. Je suis devenu un autre, et cet autre ne connaît pas la Lune Noire.

Ezraer ne répond rien. Il regarde fixement les crocs humides de salive du fils d'Echidna. Une main immatérielle semble serrer son cœur entre ses doigts glacés. L'Immortel use de son pouvoir sur lui et il n'ose même pas se défendre.

Lorsqu'il le tenait en son pouvoir, Ezraer a voulu pousser à bout Python en le soumettant à un abominable traitement, le forcer à révéler sa puissance véritable. Mais Dynaïe a réussi là où il a échoué, et Python lui échappe plus que jamais.

-Conduis-nous, prêtresse, répète Python. Conduis-nous.

Persyex regarde autour d'elle : tous les chemins semblent équivalents. Elle peut déployer ses ailes pour monter en haut des murs et tenter de retrouver son chemin, mais c'est sans doute ce qu'on attend d'elle. Cela ressemble trop au voyage que lui a fait faire Phylira, porteuse de l'épée du premier croissant, l'une de celles qui fatalement se placera sur sa route à un moment ou à un autre.

'Si c'est un jeu, je n'ai aucune envie d'y prendre part' se dit l'Eskhatê. 'Il ne saurait y avoir de voie unique, restons donc imprévisibles.' Elle emprunte alors une direction d'un pas décidé, sans savoir elle-même ce qui la fait choisir celle-ci plutôt qu'une autre.

Tout labyrinthe s'explore tout d'abord en obéissant au pur hasard. Seul compte de pouvoir toujours refaire le chemin inverse, afin de pouvoir peu à peu dresser mentalement une carte du lieu et de ses interminables méandres. Mais qu'en est-il d'un labyrinthe qui se reconstruit sans cesse selon la pensée de l'Ombrageuse Enfant ?

Ils marchent ainsi longtemps, sans pouvoir véritablement mesurer le temps, car les Heures n'ont jamais posé leurs pieds noirs sur le sable de Thanatos. Ici le temps est immobile. Le silence est comme mêlé à l'air qu'on respire, il étouffe les mots sur les lèvres et dans l'esprit. Même le vent est tombé, et leurs traces de pas sur le sable s'effacent d'elles-mêmes, comme s'ils marchaient à la surface d'une eau calme.

-C'est comme un jeu de patience... dit Tantale, pour rompre ce silence oppressant.

-Non, Tantale, répond Persyex. Ce labyrinthe est la création de l'Ombrageuse Enfant elle-même, car aucune des Eskhataï n'a la pouvoir de créer une telle chose ici. Or Thanatos ne jouera pas avec nous. Elle nous oblige seulement à réfléchir. Elle met notre persévérance à l'épreuve. Si l'un d'entre nous choisit de renoncer, la Porte Étroite réapparaîtra soudainement devant nous, au détour d'un couloir. Ce n'est pas un jeu, c'est seulement une façon de nous contraindre à rester au seuil de la Porte de Gortyne, de nous faire hésiter malgré nous.

-Pourquoi Thanatos fait-elle cela ? demande Maledrin. N'a-t-elle pas le pouvoir de nous renvoyer hors de son royaume ? ou même de nous y enchaîner par la mort ?

-Thanatos ne prend jamais elle-même la vie des mortels, répond Persyex. De plus elle sait pourquoi je suis venue. La fille aînée de Nyx ne connaît que sa propre loi et sa loi

se nomme 'éternité'. Ici tout est mémoire, même le sable que nous foulons est imprégné des myriades de souvenirs des vies humaines qui sont précieusement gardées ici. Même si les Hespérides parviennent à droguer le peuple humain tout entier avec l'eau du Léthé, les asphodèles eux ne se faneront jamais. Rien de ce que je souhaite faire ne s'oppose à sa loi, car l'Oracle n'est pas mort et ne peut pas mourir, du moins pas à notre manière. Il s'éteindra simplement si on cesse de croire en lui. Ainsi je suis libre d'agir à ma guise.

-Alors pourquoi essaie-t-elle de te décourager ?

-Elle voudrait éviter le combat qui va m'opposer aux Porteuses des épées-de-Lune. Une partie d'elle désire que je renonce, mais une autre souhaite comme moi libérer l'Oracle. Alors elle hésite elle-même, et ce labyrinthe n'est qu'une manifestation de son hésitation.

Comme pour contredire ces dernières paroles ils débouchent sur une galerie qui semble conduire hors du labyrinthe. Une silhouette courbée se tient juste à l'endroit où commence l'extérieur. Au-delà ils ne voient pas les champs d'asphodèles, mais une autre région du royaume de la Déesse au cœur arrêté.

C'est une ville aux hauts remparts, dont les portes n'ont jamais été closes, qui abrite les temples des âmes reconstruites, les âmes mortes qui erraient avant l'apparition des Eskhataï, mutilées et haineuses. C'est la cité-prison des spectres, où les Eskhataï les maintiennent enfermés, afin que plus jamais ils ne hantent la Terre : *Létopolis*.

Autour de la cité s'étendent les Champs Élysées, sans fleur ni arbres. Seules de hautes herbes blanches couchées par une brise régulière recouvrent cette terre sur laquelle on a érigé de hauts pylônes qui ne soutiennent aucun toit visible. C'est ce lieu que les dieux des contrées au-delà de la Mer des Songes appellent le Sekht-Ialu. Il émane de ces collines blanches une sensation de sérénité et de paix, mais Persyex est venue porter la contradiction et le désordre dans ce monde immobile.

-Persyex... demande Dynaïe en désignant la silhouette qui semble les attendre. Est-ce là l'une des Porteuses d'épées-de-Lune dont tu parlais ?

L'Eskhatê hoche la tête négativement en faisant une grimace de répulsion et d'inquiétude :

-Non... Mais cela vient d'elles. Ce sont elles aussi qui ont certainement enfermé l'Oracle dans Létopolis, alors qu'il était avant dans la Plaine des Asphodèles. Thanatos m'indique ainsi la direction à prendre.

-Alors c'est un piège ? demande Ganymède.

-C'est un piège, mais c'est aussi la seule route à prendre car l'Oracle se trouve derrière ces murs. Létopolis appartient aux seules Porteuses des épées, les autres Eskhataï ne sont pas censées franchir ses portes. C'est leur cité, où elles jouent avec les spectres dont elles sont protégées par les épées-de-Lune. Mais pour n'importe qui d'autre c'est un lieu plus terrible peut-être que les geôles de Chimère.

-Rien ne peut être plus terrible, réplique Ganymède, sourdement.

-En tous cas nous serons bientôt fixés, dit Ezraer en observant son fils.

Il va vers la silhouette qui les attendait toujours. Les autres le regardent arriver à sa hauteur et lui parler. Persyex attend un moment puis prend son inspiration comme pour se donner du courage et se dirige elle aussi vers l'apparition, bientôt suivie par le reste du groupe.

C'est une femme sans âge et pourtant plus vieille que les arbres pour le monde des vivants. Ses yeux sont crevés et le sang s'est collé à son visage qui n'est plus qu'une plaie putride. Ses cheveux sont plus longs qu'elle et sont d'un rouge très sombre, comme le sang dont elle est couverte. Elle porte une longue robe grise et ses mains sont squelettiques et presque griffues. Ses dents ressemblent à des crocs.

Persyex recule d'un pas en la voyant :

-Toi... Ici!? dit-elle d'une voix blanche.

La femme tend les mains vers elle et tous voient qu'elle ressemble étrangement à Persyex.

-Me reconnais-tu, prêtresse perdue? demande le simulacre à l'ancienne Kère. Persyex était peut-être mon nom, mais je n'ai plus de nom. Je ne suis qu'une louve meurtrie, égarée ici au gré des vents froids du Sekht-Ialu. Certains croient que cet endroit est le lieu de la félicité dans la Mort, mais c'est pour moi une éternelle prison.

-Qui t'a ainsi mutilée? demande Dynaïe, dont rien ne pouvait décourager la curiosité.

-Moi-même. Je l'ai fait de mes propres mains, pour ne plus les voir, pour ne plus les voir... Mais c'était inutile, car leurs voix me poursuivent encore.

-De qui parles-tu? demande encore la magicienne.

-De ceux qui marchent dans mon crâne et écorchent mon âme. Ils l'ont écartelée sous mes yeux. Ils ont tué les enfants que j'aurais pu avoir...

-Mais qui?

La femme désigne la ville de son doigt aussi sec qu'un os vidé par les fourmis :

-Eux... Les spectres de Létopolis. Eux qui ne connaissent ni la douleur ni le sommeil.

-Alors tu y es entrée?

Persyex n'a encore rien dit, mais c'est à elle que s'accroche la femme, comme si elle lui répondait. L'Eskhatê sent les griffes s'enfoncer dans sa poitrine à travers le tissu de sa robe et le cuir de sa chemise, comme si elle était nue.

-Oui, j'y suis entrée. Je n'étais pas seule alors. J'étais jeune et forte, pleine d'espoir et convaincue de la justesse de ma quête. J'étais même l'une des servantes de Thanatos, mais l'Ombrageuse Enfant m'a abandonnée aux spectres de Létopolis. Cette ville est vaste, si vaste... Plusieurs vies n'y suffiraient pas.

Elle touche le visage de Persyex à la façon d'une aveugle :

-Qui eût pensé que les abandonnés, les désespérés, toutes les âmes éparpillées sur le sol trop dur d'un monde indifférent... tous ces spectres eussent besoin d'une si vaste cité? Les rues semblent vides, mais en réalité la ville grouille de la rancœur créée par l'oubli. Les Porteuses des épées-de-Lune sont semblables en cela aux Hespérides. Mais elles ne mutilent pas seulement les âmes prisonnières, elles les reconstruisent.

-Comment es-tu parvenue à t'échapper d'une telle geôle? demande Ezraer, tenté lui aussi par ce jeu étrange.

La femme lève une de ses mains, elle aussi maculée de sang et répond, toujours en s'adressant à Persyex :

-J'ai dû livrer ceux qui m'accompagnaient. Je suis encore servante de Thanatos, alors elles m'ont épargné, pourvu que je les abandonne. Ils n'étaient rien pour moi, pourquoi aurais-je dû hésiter?

-Pourquoi, en effet? dit soudain Persyex.

L'Eskhatê lâche sa lance et dégaine son poignard qu'elle enfonce dans le corps de la femme qui s'accroche toujours à elle en une étreinte répugnante. Persyex crie d'une voix enragée les paroles d'un sortilège destiné aux spectres errants. Une colère contenue semble éclater en elle. Elle lacère le spectre qui lance des hurlements stridents et crie toujours ses imprécations magiques.

Meurs, mensonge! Meurs, spectre!

Retourne à Létopolis, retourne au sein froid des Porteuses des épées!

Meurs, reflet illusoire d'une eau corrompue!

Lorsqu'enfin le spectre cesse de crier, et qu'un vent venu du labyrinthe le disperse comme un de ces 'hommes d'automne' que fabriquent les enfants nyktéra en rassemblant des feuilles

mortes pour reconstituer une forme humaine, Persyex est agenouillée à terre, son poignard enfoncé dans le sol du Sekht-Ialu.

Ses cheveux voilent son visage et traînent à terre, comme ceux du spectre. Elle se relève et murmure à l'intention de la ville :

-Tu me connais bien mal, ô Phylira. Plus mal encore que je ne me connais moi-même.

Son arme se désintègre dans sa main, poussière emportée par le vent comme le spectre lui même, monstre creux retourné au néant.

-L'as-tu tué ? demande Maledrin. Est-ce pour cela que ta dague est ainsi détruite ?

Persyex referme le poing et répond :

-Il se nourrissait de moi-même et de mes peurs, il n'est qu'un cauchemar. N'oubliez pas qu'Hypnos est le frère de Thanatos. Les Porteuses des épées-de-Lune savent mieux que quiconque manipuler l'alchimie secrète des mauvais rêves. Je ne l'ai pas tué, je ne peux le tuer à moins de me tuer moi-même. J'ai seulement utilisé cette lame comme vecteur de ma colère et de ma détermination, et ma volonté s'est emparée du fer et l'a habité. Lorsque ma fureur est retombée, le fer s'est lui aussi rompu. Le spectre en revanche reviendra, sous une autre forme, par le biais d'une autre âme reconstruite, refaçonée pour me terroriser ou me désespérer. Je dois trouver une autre parade que la rage.

Elle pointa le doigt vers les portes de Létopolis qui les attendait toujours :

-Et là. Là-bas ils sont des myriades, tout ce que le désespoir et l'abandon a pu engendrer. Ils sont parmi les plus tristes personnages de l'histoire des hommes. Ils seront d'abord dirigés contre moi, mais prenez garde à vous quand même.

-Pourquoi sur toi particulièrement ? demande Tantale. Ne sont-elles pas comme les Hespérides, ennemies du genre humain ?

-Non, Tantale. Elles sont seulement loyales à la loi de Charon, même si Charon lui ne combattrait pas. Pour elles je suis traîtresse et parjure, et sans moi toute cette entreprise n'a pas la moindre chance de réussir. Elles ne me donneront la mort que si je les y oblige. Or c'est bien mon intention. On ne peut tuer une Eskhatê que par la lame d'une épée-de-Lune, en les forçant à s'en servir contre moi, je nous donne une opportunité de nous en servir contre elles.

Persyex réajuste la courroie de son carquois et reprend le chemin de la ville. En lui emboitant le pas Dynaïe croise le regard de Maledrin puis celui d'Ezraer. Ils partagent la même pensée : Python est devenu étrangement muet.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de la cité l'Immortel semble ramper plus près du sol, parfois même sous le sable, comme s'il essayait de se faire le plus discret possible. Lui qui défait les humains et les dieux semble redouter ceux qui appartiennent à un troisième monde, aussi insaisissable qu'un rêve ou un cauchemar. Et c'est sans doute pour cela qu'il accepte de traiter avec Persyex d'égal à égal.

Létopolis n'est tout d'abord qu'un enchevêtrement de rues vides. Sous leurs pieds et sous les écailles de Python le sable a cédé la place aux dalles d'un pavage irrégulier, mais pourtant parfaitement ajustées, comme une unique dalle immense chaotiquement fragmentée. Ainsi le sol est irrégulier et épuise vite les pieds des hommes. Le filet des dalles ressemble aux facettes de l'œil d'une mouche qui serait née des mains de Chaos le très Ancien.

Prométhée a su ordonner et façonner l'héritage de celui qui engendra Ouranos et Gaïa. Chaos crée la vie, mais Prométhée permet à la vie de croître et de durer. Lui seul a su comprendre la pensée créatrice, la logique au-delà des logiques.

L'esprit des Mortels et celui des Immortels ne sait guère interpréter l'équilibre, ou le non-équilibre, entre reproduction et diversité, entre loi et chaos, entre ressemblance et différence. L'esprit humain appelle d'abord 'arbre' n'importe quel arbre, car il perçoit la

ressemblance, puis il distingue le chêne du peuplier, l'if du frêne... Pourtant il n'y a pas deux chênes semblables.

Alors les Kères voient les Dryades et les Hamadryades et leur donnent des noms. Mais ce n'est qu'un balbutiement en regard des mots de Chaos. Prométhée seul a su rassembler ces mots en une langue infinie, s'étendant de l'infiniment petit à l'infiniment grand, belle et paradoxale, changeante et sans cesse recommencée comme la Mer.

Ainsi parfois naissent des individus étranges, témoins de la vivacité de la vie et de l'infinie imagination du vieux Chaos, qui dépasse et perturbe toujours l'agencement de Prométhée, sans jamais le détruire. Prométhée reconstruit alors sans cesse les créatures vivantes qu'il a créées, comme un jeu entre lui et la source unique de la vie. Ainsi naissent des enfants du hasard, que l'on peut trouver difformes ou monstrueux, qui meurent avant l'âge, car Chaos ne sait pas créer la permanence.

Létopolis semble être née ainsi elle aussi, en comparaison des cités océanides, car les souvenirs et les rancœurs en sont les seuls architectes, et nul ne vient vivre entre ses murs.

Les maisons semblent immenses ou parfois minuscules. Les premières que voient Persyex et ses compagnons n'ont pas de porte, mais seulement de hautes meurtrières, derrière lesquelles les spectres les regardent passer.

Ils attendent. Ils attendent que l'Eskhatê rebelle s'enfonce plus encore. Leur haine des Eskhataï pourra cette fois être enfin assouvie, cette unique fois, car Persyex a trahi. Elle est *offerte*. Les huit maîtresses de Létopolis leur ont parlé d'elle, surtout Phylira, porteuse de l'épée du premier croissant.

Elles aussi attendent.

Les huit porteuses des épées-de-Lune ont toutes voilé leur visage et dégainé leur épée. Entre les murs du Temple Silencieux où elles ont enfermé l'Oracle, elles écoutent battre le cœur de Persyex. Car il bat encore, plus lentement que celui d'un vivant, mais bien plus vivement que celui des autres Eskhataï.

-Persyex croit pouvoir vaincre ses peurs, dit Phylira.

-Alors soyons sans pitié, dit Perséphassa, porteuse de la première demi-Lune.

-Mais elle est fille de Nyx comme nous toutes, dit Célonie, porteuse de la première Lune gibbeuse. Notre tâche n'est pas de tuer.

-Nous étions Kères, autrefois, dit Lixia, porteuse de la pleine Lune. As-tu oublié l'ancienne signification de ce mot ? *Mort violente*. Nous étions le destin des hommes, leur dernière heure, lorsque Nyx était crainte par les premiers hommes, avant qu'elle choisisse de s'unir à certains d'entre eux. Même nous, les plus craintes des Eskhataï, ne sommes qu'un pâle reflet de celles qui jadis arpentaient la terre des hommes, ces épées à la main, leurs manteaux rougis de sang. Montrons-nous dignes des anciennes maîtresses de ces épées, les toutes premières Kères. Au contraire de celles qui portent aujourd'hui ce titre, elles étaient muettes et c'est en leur honneur que ce lieu est appelé le Temple Silencieux. Elles tranchaient les fils que les Kères d'aujourd'hui cherchent à tresser ensemble, lorsque toutes les morts étaient violentes. Les Kères ne méritent plus ce titre, il n'y a plus que nous pour honorer leur mémoire.

Elle abat violemment son épée sur le sol et le choc fait naître des étincelles blanches qui illuminent les hautes colonnes du Temple. Est-ce que la Kère qui a utilisé cette arme au commencement du monde pour dompter la création de Prométhée manifeste ainsi sa volonté, ou bien n'est-ce que la hargne glacée de Lixia seule ?

Les servantes de Charon se taisent d'abord, puis Nephélê, porteuse de la nouvelle Lune, dit :

-Tu te trompes, Lixia. Les Kères sont toujours dignes de ce titre, car elles sont toujours

les filles préférées de Nyx. Lorsque Nyx a désiré faire de ses forêts un havre plutôt qu'un lieu craint et redouté, lorsqu'elle a voulu protéger les hommes de ces *morts violentes* plutôt que de contribuer à les provoquer, elle a donné ce titre à celles qui, parmi ceux qui allaient se nommer eux-mêmes les Nyktéra, sauraient par leur imagination et leur sensibilité éviter au contraire aux jeunes enfants de la forêt une mort violente, injuste, absurde et désespérante. Quand la Nuit est devenue le domaine de tout un peuple, alors que les hommes l'avaient jusqu'alors redoutée, alors les Kères sont devenues humaines. Si le Titan l'a voulu ainsi, pourquoi devrions-nous regretter d'avoir apporté la vie plutôt que la mort lorsque nous étions Kères ?

Nephélè leva son arme vers Lixia et continua :

-Nous ne trahisons pas la nouvelle raison d'être des Kères. Nous restons des protectrices du peuple de Nyx. Si Persyex rend l'Oracle aux hommes, cela sera le début d'une nouvelle guerre, et la colère de Cronos se fera plus violente et plus impitoyable encore. Puisque Persyex nous force à la détruire, notre bras ne faillira pas, mais la cruauté est inutile.

-Jusqu'à la fin nous laisserons aux autres le choix, dit Zéris, porteuse du dernier crois-sant.

-Persyex et ses acolytes n'ont que faire de votre miséricorde, dit Lixia. Regardez-les.

Elles les voient en effet. Ils ont franchi la deuxième enceinte. Leurs pieds sont en sang, mais ils avancent toujours.

-Tu as essayé, Phylira, dit Perséphassa. C'est à moi de jouer à présent.

Elle fit le geste d'ouvrir le poing.

-Il est temps d'ouvrir les portes des longues demeures.

La deuxième enceinte est presque effondrée et c'est par une brèche qu'entrent Persyex et ses compagnons. Les maisons à l'entour sont à moitié détruites. Ils se demandent ce qui a pu provoquer de tels dégâts dans un monde sans guerre et sans pluie, où le sol ne tremble pas. Les maisons semblent longues comme si elles n'étaient que les murs creux d'un nouveau labyrinthe.

-Regardez, dit Ezraer. Quelque chose bouge dans le ciel.

Cela ressemble à un oiseau, mais c'est en fait un voile de tissu aux couleurs vives qui se pose sur le sol devant eux, comme s'il était porté par le vent, alors que l'air est parfaitement immobile. Tous s'approchent et Persyex le prend entre ses doigts. Il est fait de la soie la plus fine, celle qui protège à tout jamais de Chimère. Une lame a laissé une longue déchirure en son centre, et les marques d'un sang noir qui a coulé abondamment. Python siffle :

-C'est le foulard que je portais... lorsque je suis venu. En quittant les Enfers j'ai traversé le domaine de Chimère. C'est un guerrier Phloïen qui l'a lacéré en m'égorgeant, juste avant d'être tué lui-même par mon ignoble frère Ladon. Comment est-il arrivé jusqu'ici ?

-N'oublie pas qu'elles ont accès aux mémoires des mortels, dit Persyex. Ce n'est peut-être qu'une copie du souvenir que d'autres en avaient, par exemple ceux du Palais d'Écorce qui t'ont assassiné. Elles savent ce que nul ne sait, ce que les morts ont vu, et justement ce pourquoi certains sont morts.

Elle enroule le voile autour de son poignet et regarde tout autour :

-Mais je crois que...

Dans les murs des portes sont apparues, et sur leurs seuils se tiennent des figures aux yeux clos, la main tendue vers eux, comme pour mendier. Des mains de marbre, des mains de sel, faites seulement pour prendre.

-Ce n'était qu'une diversion... pour nous faire baisser les yeux, tandis que Létopolis s'éveillait. Les maîtres des longues demeures viennent enfin à nous.

-Les maîtres des longues demeures ? demande Tantale.

-Les habitants de Létopolis aux doigts cruels. Les spectres aux âmes reconstruites.

Ils s'approchent, tenant toujours leurs mains tendues. Partout les portes s'ouvrent et un autre apparaît à chaque fois, vêtu de cendres claires.

-Courez ! crie Persyex. Courez, malheureux !

Dynaïe sent deux d'entre eux saisir ses chevilles et les pans de sa tunique. Elle abat sur eux le labrys d'Amalthée de toutes ses forces, en hurlant pour ne pas entendre leurs voix. Leur peau semble se briser comme un tissu fragile, et leur sang est clair comme de l'eau.

Maledrin et Tantale la tirent à eux pour l'entraîner dans leur course. Ils essaient de se frayer un chemin dans cette foule de bras qui s'agrippent sans cesse à eux, pour les séparer, les disperser, les éparpiller dans Létopolis.

Persyex les sent qui lacèrent ses ailes de leurs ongles. Elle a perdu son épée et toutes ses armes depuis longtemps dans cette marée de chair fausse. Elle ne se bat plus qu'avec ses griffes de louve, en proie à une irrépressible rage.

Enfin elle parvient à fendre cette foule immonde pour courir le plus vite possible, plus vite que l'horreur qui la talonne. Ses ailes sont trop douloureuses pour qu'elle les déploie, et son sang s'écoulant de ses blessures la trahit. Pourtant elle leur échappe, et les rues redeviennent silencieuses.

Elle est seule à présent. Perséphassa a su la séparer des autres.

†

C'était en pensant à sa sœur qu'Euryassa avait désarmé son arc et repris à la main la flèche qu'elle avait encoché. Si sa sœur lui était devenue étrangère, une étrangère ne pouvait-elle pas devenir une sœur ?

En temps normal elle eût averti les intrus d'une flèche bien placée, afin de forcer leur respect, mais cette fois elle sortit seulement des fourrés et se plaça en vue, sur le chemin qu'ils empruntaient. Elle portait les habits courts des Chasseurs et à son cou était accrochée une pièce de métal ronde et brillante qui était le signe distinctif le plus couramment utilisé par les Lycéens.

Les étrangers n'étaient guère plus d'une trentaine, mais c'est une petite armée pour le peuple nocturne. Euryassa avait compris à leur manière de marcher qu'ils étaient nyktéra. Elle vit à la lumière de la Lune que deux Kères avançaient en tête.

L'une soutenait l'autre, qui paraissait blessée. Elles avaient choisi de rester visibles, ce qui était une forme de politesse vis-à-vis des Gens du Val-aux-Loups. Ni l'une ni l'autre ne semblait porter d'arme sous leurs longues robes noires, mais celle qui était indemne s'appuyait sur une lance. C'était une lance océanide, comme celle que Persyex avait prise aux Centaures.

Derrière elles avançait une troupe hétéroclite, composée en grande partie d'enfants ou de personnes âgées. Ils fuyaient, c'était évident, mais Euryassa ne savait pas encore quoi. Qui les avait ainsi contraints à quitter leurs terres ?

Le Val-aux-Loups est dans un encaissement qui empêche ses guetteurs de voir loin, et le vent avait porté une odeur d'incendie trop dissipée déjà pour les avoir alarmés. Les Lycéens étaient encore ignorants de la guerre. Mais Euryassa n'avait pas oublié les paroles de sa sœur : les Océanides étaient revenus. Elle leva la main droite, paume ouverte en signe de paix et salua les deux Kères :

-À vous l'amitié des hommes et les sourires des Nymphes, ô filles préférées du Titan.

Celle qui tenait la lance fit signe au convoi de s'arrêter, et répondit sans s'approcher :

-À toi l'ombre bienfaisante des Charmes, ô Chasserresse. Pardonne notre intrusion, mais la guerre et l'incendie nous ont chassés de nos terres. Nous demandons l'asile pour nos blessés et nos enfants aux Gens du Val-aux-Loups.

-D'où venez-vous ?

-Je suis Diane Phloïenne, et ceux qui m'accompagnent sont du Clan du Palais d'Écorce et du Clan du Fleuve. La Kère Évadné Ichtéenne ferme la marche et la femme blessée que je soutiens est la Kère Scamandre Phloïenne. Que le sang de Nyx protège le sang de Nyx.

Trois Kères, de deux clans différents et dont une était blessée. Cela suffit à convaincre Euryassa : le temps était à l'oubli des contentieux entre les Clans. Elle rangea son arc et sa flèche dans son carquois et s'approcha des réfugiés.

Elle vit que Scamandre avait été blessée à la poitrine. La plaie avait été soignée, sans doute par une autre Kère, mais sans repos elle ne survivrait pas. Euryassa ôta de sa chemise une fibule en or ornée d'une tête de loup qui pouvait aussi servir de guimbarde et la donna à Diane :

-Continue à suivre le sentier et joues-en de temps en temps, cela garantira que tu viens en amie. Je vais quant à moi me hâter jusqu'au village pour ramener de l'aide.

Diane acquiesça d'un signe de tête. Euryassa les quitta et se mit à courir hors du sentier pour arriver plus rapidement au village. Elle sentit que les Dryades partageaient son inquiétude. Un couple de corbeaux accompagna un temps sa course, comme pour lui signifier que le Titan observait les événements.

La Kère n'avait pas parlé des Océanides, mais il était presque évident que c'était d'eux qu'ils s'agissait. Le peuple nocturne et celui de Téthys allaient-ils se déchirer à nouveau ? En arrivant aux premières maisons du Clan elle trouva Syrinx, la première des deux Kères, occupée à parler à ceux des Lycéens qui se trouvaient alors au village. Elle dit à Euryassa en la voyant arriver :

-Nous savons déjà, ô Euryassa aux longues flèches. Le Titan vient de me parler.

-Et... Quelle est la décision du Clan ? demanda la Chasserresse.

-Nous leur offrirons asile, répondit Mélastephane, qui était présent avec son fils que les soins de Persyex avaient remis sur pieds. Le sang de Nyx n'a que trop coulé.

Euryassa s'inclina et repartit retrouver les réfugiés. Ils n'avaient pas quitté le sentier et Diane jouait régulièrement de la petite guimbarde. D'autres Chasseurs et un Marcheur s'étaient joints à eux. Certains aidaient même à porter les blessés et les enfants trop jeunes. La défiance coutumière qui séparait les clans nocturnes semblait oubliée pour un temps. Lorsque Diane rendit à Euryassa sa fibule, aucun des Lycéens présents n'interrogea la Chasserresse sur les raisons de son choix. La détresse de ceux qui avaient vu l'incendie était trop évidente.

Lorsqu'ils parvinrent aux abords du village, les Lycéens donnèrent aux étrangers des nattes tressées pour s'étendre, des couvertures pour se garder du froid. Les Gens du Val-aux-Loups invitèrent les Gens du Fleuve et les Gens du Palais d'Écorce à partager leur repas de fruits et de viande, à boire l'eau qu'ils avaient prise aux sources. On donna même aux enfants du lait de louve, si nourrissant pour les corps jeunes, car nombre de louveteaux n'étaient pas encore sevrés. Voir des loups circuler librement dans un village était nouveau pour la plupart des étrangers, mais aucun d'entre eux ne s'en inquiéta.

Il n'y eut que peu de paroles échangées tout d'abord. Les Kères s'occupèrent d'abord de venir en aide aux blessés, et entre autres à la jeune Scamandre, dont la blessure était grave et profonde. Elles consacrèrent le reste de la nuit à combattre la fièvre qui inspiraient à certains des visions d'incendies embrasant la Terre entière, jusqu'à ce que l'Océan recouvre enfin sa mère Gaïa de toute l'eau du monde.

Un peu avant l'aube enfin Syrinx et Phasyleïa, la seconde Kère des Lycéens, rejoignirent Diane et Évadné au chevet de Scamandre. Elles ramenèrent sur elles leurs manteaux noirs pour se protéger de la lumière et de la rosée naissantes.

Scamandre dormait profondément. Elle avait été installée sur lit de branchages installé sous un chêne au feuillage si dense que ses racines n'avaient jamais connu la pluie. Les quatre filles de Nyx s'assirent en cercle. Syrinx alluma un feu et y mêla quelques herbes odorantes afin de prédisposer leurs âmes au voyage.

-Soyez les bienvenues, dit-elle. Bien que seule la guerre nous ait rapprochés. Lorsqu'Euryassa vous a vus, elle a senti elle-même que le sang de Nyx ne devait pas être versé par les mains de ses enfants.

-Scamandre seule a combattu, dit Diane, comme les trois autres Kères du Clan, et toutes celles des Ichtéens, à l'exception d'Évadné. Nous sommes restées en arrière pour sauver du feu les Hamadryades. Mais la pluie est venue trop tard. Il nous a fallu les tuer de nos propres mains pour leur éviter cette mort abominable. J'ai dû les...

Diane regarda ses mains et baissa la voix.

-J'ai dû les étrangler.

Syrinx et Phasyleïa regardèrent les mains de Diane, couvertes de sang et de cendres. Tuer une Hamadryade était pour les Nyktéra un crime aussi odieux que le meurtre d'un enfant. Diane cessa de parler et se mit à pleurer doucement.

-Les Océanides sont revenus, intervint Évadné. Méduse est revenue. Les Pyromanciens sont toujours parmi eux. L'exil ne les a rendus que plus acharnés à notre perte.

-Savez-vous ce qu'ils cherchent ? demanda Phasyleïa.

-Gortyne, répondit Évadné.

En entendant ce nom sacré les deux Lycéennes se figèrent de stupeur.

-Gortyne ! ? répéta Syrinx. Mais alors... Méduse veut véritablement nous détruire ?

Profaner Gortyne équivalait à blesser mortellement le peuple nocturne dans son ensemble, c'était le priver à la fois de la Lune et des étoiles.

-Je n'en sais rien, répondit Évadné. En tous cas elle utilise comme guide l'un de nos Marcheurs dont elle s'assure la loyauté en le menaçant d'autres incendies.

-Il suffirait de le tuer, dit Syrinx.

-Non, intervient Phasyleïa. C'est la dernière chose à faire. Les Harpyes peuvent contrôler les vents, ce qui signifie qu'elles n'hésiteront pas à enflammer la forêt à nouveau, si on leur oppose la moindre résistance. Le mieux est de les laisser s'enfoncer et atteindre Gortyne. Ils sont nombreux, n'est-ce pas ?

-Peut-être trois fois plus que tous les Clans réunis, dit Évadné. Ils sont comme les fourmis, ils semblent innombrables.

-Alors il faut isoler peu à peu les filles de Céto, en s'assurant que chaque nuit leur enlèvera quelques-uns des leurs, et c'est dans la vallée de Gortyne que nous les encercleront avec toutes nos forces réunies, au lieu de les attaquer séparément. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons défendre Gortyne, en en faisant un piège. Les Glaukéens sont le clan le plus proche de Gortyne. Ils doivent nous attendre. Ce n'est qu'unis que nous pourrons vaincre.

Les autres Kères se turent. Diane sentait tout son corps crier vengeance, pourtant elle voulait croire à autre chose. Elle sentait que l'idée de la vengeance justifiait en elle le déchaînement de toute sa cruauté. Les Océanides devaient eux aussi avoir le sentiment de se venger, peut-être du massacre de Cnossos. Seule l'amertume pouvait engendrer une telle violence haineuse.

Syrinx regarda l'aube poindre entre les branches des arbres et dit :

-Dormons, nobles filles du Titan. Dormons, mes sœurs. Les Rêves transmettront nos paroles à toutes les nôtres. Allons porter notre message sur les terres d'Hypnos aux innombrables fils.

Les Kères s'endormirent alors entre les racines du chêne, emmitouffées dans leurs longs manteaux noirs, tandis que le feu s'éteignait peu à peu.

Diane seule resta éveillée, ses yeux grands ouverts vers le ciel. Une étrange nausée s'était emparée de toute son âme, comme si le goût du sang et des cendres qu'elle portait sur elle s'était mêlé à l'air même qu'elle respirait. Une main immortelle caressa alors son front et ferma ses yeux, une main venue de ce chêne majestueux, une main qui chassa l'odeur du sang et apaisa sa souffrance. Les voix qui s'entrechoquaient dans l'esprit de Diane se turent et la Kère s'endormit.

†

Persyex est seule et Célonie ne la quitte pas des yeux.

Célonie n'est pas Perséphassa : elle a pitié de l'Eskhatê rebelle. Perséphassa a utilisé la violence de Létopolis. Elle a mobilisé toute la rancœur de ses foules, toutes les âmes reconstruites seulement dans la hargne et l'obsession d'une réparation illusoire. Certaines âmes se perdent ainsi de leur vivant, et recherchent vengeance de tout ce qui vit. Létopolis, quant à elle, sait transformer ainsi les âmes les plus pacifiques, pourvu que leur mort ait été affreuse.

Célonie n'utilisera pas cette foule, ni les peurs que Phylira a lu en Persyex. Elle utilisera seulement un secret que Persyex ignore, et quelques souvenirs qu'elle a lus au coin de l'œil de la prêtresse aux ailes brisées. Ce sont des souvenirs que Persyex chérit entre tous, pour ne pas s'oublier elle-même. Ils alimentent sa révolte et renforcent sa volonté. Il a suffi à la porteuse de la première Lune gibbeuse de se pencher sur elle pour les deviner.

Ainsi n'est-ce pas une foule que Persyex voit devant elle, au détour des rues vides dans lesquelles elle court pour retrouver ses compagnons. Elle voit deux enfants se tenant par la main. Ils n'ont pas dix ans.

L'une est vêtue d'une robe noire comme si elle était une très jeune Kère, comme cela se voit très rarement. Ses longs cheveux rouges et ses grands yeux verts entourés de longs cils noirs indiquent qu'elle est du peuple nocturne. Ses traits sont étrangement familiers à Persyex, comme l'étaient ceux du spectre qui les attendait à l'issue du labyrinthe.

-Après une projection d'un possible avenir, serait-ce une image de mon passé ? dit Persyex aux murs de Létopolis, comme si elle s'adressait à la cité toute entière.

Cela serait trop simple, Célonie a prévu un piège plus complexe. Persyex regarde l'enfant que sa contrepartie enfantine tient par la main comme un petit frère.

-Ô Gardiennes de cette interminable cité... s'exclame-t-elle d'une voix éteinte, presque suffocante. N'avez-vous donc aucune pitié ?

C'est pourtant la pitié qui fait agir ainsi Célonie. Mais Persyex sent son cœur se briser une seconde fois. Elle ressent à nouveau cette douleur qui l'avait rendue ivre de haine et de vengeance, à la mort d'Antinoüs. Ses yeux se voilent de larmes et elle ne peut s'empêcher de tomber à genoux devant l'enfant.

C'est un garçon plus beau encore que la Lune à son lever. Ses cheveux courts sont bouclés comme ceux de Persyex mais blonds comme les blés. Ses yeux ont la couleur de l'émeraude comme ceux de Persyex mais sertis dans un visage à la peau d'ambre pâle. Ses lèvres sont celles de Persyex : fines et délicates, mais son nez droit est celui que Persyex a frotté contre le sien lorsqu'elle embrassait son amant.

-Reconnais-tu cet enfant ? lui demande la petite Persyex, dont la voix est pourtant la sienne à l'âge adulte. C'est le fils d'Antinoüs et de Persyex.

-Mon fils... balbutie la prêtresse. Je portais un enfant...

Elle tient entre ses mains ce visage qui la regarde avec cette dureté pure que seuls les enfants peuvent avoir. Ce visage est un mélange d'elle et de son amant, manifestation vivante de l'union de leurs corps et de leurs âmes. Mais ce même visage la contemple avec une expression de défiance et de souffrance mêlées.

-Tu portais un enfant en toi, né de ton amour pour Antinoüs, et tu l'as tué, continue l'implacable petite fille. De l'instant où tu es devenue Eskhatê tu l'as tué, comme tu as tué Antinoüs en l'entraînant malgré lui dans cette absurde quête d'un savoir dangereux et inutile. Folle ! Regarde-le bien : il est le fils que tu n'auras jamais. Regrette-le comme tu regrettes son père que tu as sacrifié à ta coupable démente.

Persyex sent alors dans son ventre une douleur aiguë comme un coup de poignard.

-Avais-tu oublié cette douleur ? C'était le hurlement de ton enfant lorsque tu as retourné l'arme de ta colère contre lui et contre toi.

Persyex tient son ventre à deux mains, plié en deux, cassée par la douleur. Son visage est tordu dans une expression de souffrance muette.

-Mais je serai magnanime, car je ne suis pas ton ennemie.

La douleur cesse aussitôt. Persyex se redresse lentement, les joues inondées de larmes. Ses lèvres tremblent et elle ne sait quoi dire devant le regard inflexible des deux enfants.

-Persyex... dit-elle à la petite fille, convaincue de se parler à elle-même. Pourquoi me tourmentes-tu ainsi ? J'ignorais tout de mon état...

-T'es-tu seulement posé la moindre question, ô guerrière avide de vengeance ?

Persyex cache son visage dans ses mains et sanglote. Elle sent son cœur lourd comme s'il était fait de plomb. Il lui semble que l'on déchire son corps comme s'il était fait d'une soie aussi fragile que le foulard qu'elle tient encore à la main, celui que Python avait porté lorsque des Phloïens avaient cru le tuer. On la lacère lentement, en regardant se rompre un à un les fils soigneusement tissés.

-Souviens-toi de ce que tu me disais autrefois, continue la petite Persyex. Tu m'avais promis d'aimer, d'aimer de toute la force de ton être un homme et de peut-être donner la vie à ton tour, comme ta mère l'avait fait avant de mourir, comme Euryassa l'avait fait alors avec son compagnon Danaos.

Persyex n'a rien oublié. Elle a maintes fois tenu dans ses bras sa nièce, l'enfant de sa sœur Euryassa et de Danaos, avant que ses rêves ne l'éloignent d'eux. Si petite qu'elle ait été, elle avait compris l'importance du trésor qui reposait alors entre ses bras.

-Tu m'avais promis, Persyex. Tu m'avais promis de sauvegarder la vie, comme Nyx t'en avait priée. Pourquoi es-tu devenue servante de la Mort ? Pourquoi n'es-tu pas simplement retournée au Val-aux-Loups ? Antinoüs vivrait encore, et votre fils serait né.

-Pardon, Persyex... répond la prêtresse à mi-voix. Je sais que tu n'envisageais pas l'avenir de cette façon. Mais je ne t'ai pas trahie. Crois-moi, je t'en supplie.

La petite Persyex ne répond rien tout d'abord. Elle tend à Persyex la main du garçon :

-Et si je te disais que tout est encore possible ?

Persyex la regarde sans comprendre. Elle prend dans les siennes la main glacée qui lui est tendue, et la petite fille ajoute :

-Veux-tu ton fils ?

Persyex caresse les cheveux du petit garçon, égarée comme elle ne l'a jamais été.

-Je puis rouvrir pour toi la Porte Étroite, continue la petite Persyex, te rendre à la nuit des gens de ton peuple. Tu n'es plus Kère, et tu ne seras plus Eskhatê. Tu redeviendras

simple humaine, ô femme folle. Tu retrouveras l'affection des tiens, tu ne seras plus une étrangère pour eux. Tu verras ton fils grandir et cela atténuera peu à peu la blessure que la mort d'Antinoüs a créée en toi. Tu retrouveras ta sœur Euryassa et tu donneras un cousin à sa fille.

-C'est impossible...

-Si tu le demandes, je le ferai.

La voix de la petite Persyex lui paraît soudain différente. Si Persyex se souvient avoir désiré elle aussi donner la vie, elle ne se souvient pas avoir jamais eu un ton si assuré. Ces yeux perçants sont bien les siens, sans nul doute, mais ce regard dur et presque arrogant n'a jamais été le sien.

-Tu es si dure, si impitoyable, Persyex... dit la prêtresse à l'enfant. N'étais-je pourtant pas une enfant douce et réservée ? Tu ne me ressembles pas.

-Tu m'as blessée, Persyex, dit la petite fille. Tu m'as déçue et trahie. Ma cruauté n'est que le reflet de la tienne.

Persyex nie de la tête, agitant ses longs cheveux rouges qui viennent s'emmêler entre ses lèvres. Elle chasse une mèche de sa bouche d'un geste familier et dit :

-Non, Persyex. Je ne t'ai pas trahie. Tu voulais apprendre, tu voulais comprendre... Tu posais mille questions auxquelles même les Kères ne savaient pas répondre. J'ai voulu savoir, comme tu le voulais aussi... Je ne t'ai pas trahie. J'ai été damnée, et Nyx m'a abandonnée à la violence des plus terrifiants enfants d'Océan aux lèvres de sel. J'ai été maudite... maudite pour avoir voulu tenir ma promesse, bien au contraire, car j'ai payé très cher ce que j'ai appris.

Un calme nouveau s'est fait en elle. Elle se relève sans quitter des yeux les deux enfants qui se taisent. La douleur part peu à peu. Les larmes coulent encore, mais cette fois pour la soulager. L'émotion qui l'étreint à la vue de cette incarnation de son enfance s'est faite moins agressive ; ce n'est plus à nouveau qu'un souvenir empreint de douceur.

-Au revoir, mon enfance, dit Persyex. Je me rends compte à présent à quel point tu m'est chère. Les Gens du Val-aux-Loups disaient parfois que je n'avais vraiment grandi, mais aujourd'hui j'ai grandi. Plus encore peut-être qu'au cours des années passées. Je t'aime ma petite Persyex, comme j'aime cet enfant que je ne connaîtrai jamais. Parmi mes rêves d'enfant j'en ai choisi un, et il m'a déjà trop coûté pour que j'y renonce.

Elle donne au spectre qui prétend être son fils l'écharpe de soie de Python et dit :

-Tiens, ô Célonie, porteuse de l'épée de la première Lune gibbeuse, tu rendras ceci à Perséphassa, porteuse de la première demi-Lune. Je te remercie de ta compassion, car tu voulais m'éviter la morsure atroce de la lame d'une épée-de-Lune, mais je suis têtue et obstinée. Si habile que tu sois, tu ne peux m'offrir qu'un simulacre de cet enfant qui n'est pas né. Le souvenir de l'étreinte amoureuse de mon amant est bien plus vivant en moi que le regret de ce fantôme. Retire-toi à présent, tu ne peux plus rien faire pour affaiblir ma détermination.

Le petit garçon fait d'ombre tend la main pour recevoir le foulard, et disparaît au moment où la soie le touche, entraînant avec lui l'enfant Persyex. Laissant le foulard à terre, la prêtresse poursuit son chemin vers les étages supérieurs de la ville.

Célonie a échoué. Elle ferme les yeux et laisse couler une larme solitaire, comme si c'était sa propre chance de fuir qu'elle pleurait. Il est rare qu'une Eskhatê pleure, et cela est plus rare encore de la part de l'une des porteuses des épées-de-Lune.

-Dans ton désir de la sauver tu t'es montrée peut-être plus cruelle encore que je ne saurais l'être, dit Lixia. Elle refuse le pardon. Elle refuse la fuite. Me croyez-vous à présent, lorsque je parle de la briser ? Phylira et Célonie : vous avez voulu la faire renoncer par la peur ou le

chagrin, et toi Perséphassa : tu lui a rompu les ailes et tu l'as séparée de ses compagnons. Mais cela ne suffit pas : nous avons laissé Python s'approcher. Il a su retrouver ses autres complices et il est attiré par l'Oracle. Même si les mortels sont exsangues et rompus de fatigue par tes spectres, Perséphassa, ils seront bientôt ici si nous n'y prenons garde.

Les autres porteuses des épées-de-Lune se taisent. Lixia sent qu'elle peut agir à sa guise à présent. Elle déploie ses propres ailes qui ont des reflets de métal comme celles des Harpyes et répond ainsi à l'accord muet de ses consœurs :

-Je n'utiliserai pas de spectres, je la détruirai moi-même. Ainsi, même si Python nous échappe, il ne pourra jamais retrouver la Porte Étroite.

Puis la porteuse de la pleine Lune s'envole hors du Temple Silencieux.

†

Tanaquil regardait les étoiles. Elle était allongée sur le dos dans l'herbe d'une clairière et regardait les étincelles du feu se mêler au scintillement du manteau nocturne. La forêt était moins bruyante que d'habitude, les sons semblaient étouffés, comme si les animaux murmuraient. Même l'aigle de Nausicaa se tenait coi, perché au sommet d'un arbre voisin.

Elles avançaient au hasard depuis plusieurs jours déjà, sans pourtant avoir rencontré la moindre résistance ni la moindre présence du peuple nocturne. Pourtant les arbres-bornes leur avaient appris qu'ils se trouvaient sur les terres du Clan du Fleuve.

Tanaquil sentait que la forêt était différente, et d'étranges réminiscences lui étaient venues en traversant cette forêt trop calme. Peu à peu se recomposait en elle le fil d'une histoire oubliée. Les fragments qui s'imposaient à elle ne lui venaient pas du peu que Tantale lui avait dit, ni des gens de Mallia.

Des images précises côtoyaient des sensations perdues, des paroles se mêlaient à des couleurs et des noms inconnus, et pourtant familiers. Elle ressentait la nostalgie des moments passés avec Tantale sans en avoir le moindre souvenir, et ce sentiment qu'elle ne s'expliquait pas ne laissait en elle en fin de compte qu'une douce mélancolie.

En tous cas cette forêt était trop silencieuse ; cette forêt était en deuil.

-Nausicaa ? dit-elle à sa compagne qui dormait de l'autre côté du feu.

L'Amazone émit un grognement endormi.

-Nausicaa, continua Tanaquil, où sont les Gens du Fleuve ? Ils nous ont certainement repérées, pourquoi ne se montrent-ils pas ?

-Pourquoi s'intéresseraient-ils à deux femmes seules ?

-Je crois que... Lorsque je suis entrée dans la forêt avec Tantale, nous avons dormi sur un lieu que les Nyktéra appellent les Collines de la Reine-Abeille, et deux guerriers du clan correspondant, les Mellifères, sont intervenus aussitôt... Mes souvenirs sont flous, comme tout ce qui a rapport à ce voyage que j'ai fait avec Tantale, suite à mon exil.

-Ne m'as-tu pas dit toi-même que tu as même oublié la raison de ton exil ?

-Alceste m'a dit que j'étais l'épouse de Tantale, mais... Je ne me souviens pas l'avoir jamais aimé. Pourtant je l'ai forcément suivi. Je ne sais quoi penser, mais je suis certaine que cette forêt n'est pas aussi vivante qu'elle devrait l'être. Ne serait-ce que la lueur de ce feu devrait attirer les Nyktéra.

Nausicaa se retourna et se redressa sur un coude :

-Ils ont certainement fort à faire avec l'invasion de ta reine et l'incendie qu'elle a allumé...

Tanaquil agita les braises avec une branche, contemplant leur rougeoiement sous la cendre. Les Pyromanciens de Cnossos étaient célèbres parmi les Océanides. Comment le

feu pouvait-il être si destructeur ? Le don de Prométhée devait aider les hommes à vivre, alors pourquoi s'en servir ainsi ?

-Imagine que l'Océan s'assèche peu à peu, continua l'Amazone. N'auriez-vous pas autre chose à penser que surveiller deux étrangères foulant votre sol ? Il est vrai que nous pourrions être les victimes d'un désir de vengeance aveugle, mais je crois qu'ils ont quitté leurs terres.

-Comment le sais-tu ?

-Je ne suis pas Penthésilée, mais j'ai hérité de sa mémoire. Je sais ce qu'elle sait des Nyktéra. Ils sont très peu nombreux. Tous leurs clans réunis sont sans doute inférieurs en nombre à l'armée qui envahit leurs terres. S'ils ne s'unissent pas, ils mourront. Mais de nombreuses querelles les divisent. J'imagine qu'ils se préoccupent d'abord de mettre leurs enfants à l'abri, en attendant de pouvoir chasser Méduse. Celle-ci ne trouvera guère que le vide devant elle.

-Le vide... dans la forêt ?

Cette idée lui paraissait aussi abominable qu'une Mer asséchée. Elle percevait malgré elle la détresse des Nymphes terrifiées par la menace du feu. C'est ce qui l'avait incité à attendre de se trouver dans une clairière pour allumer un feu et à l'entourer de pierres. Elle voulut dire encore quelque chose à Nausicaa, mais l'Amazone s'était rendormie.

Tanaquil soupira, puis ferma les yeux elle aussi pour trouver le sommeil. Une phrase résonnait dans sa mémoire, sans qu'elle parvînt à se souvenir de sa provenance. *N'obéissez pas à vos peurs. N'invoquez jamais les Immortels.*

Les Grées et les Harpyes avaient invoqué jadis le pouvoir des Hespérides et du Sphinx, du Sphinx dont elle avait trouvé le masque... Et ce masque avait été brandi par Célano pour appeler à une seconde guerre. Ces Immortels avaient apporté la guerre.

Les filles de Céto étaient pourtant elles aussi des Immortelles, et elles veillaient depuis toujours sur le peuple de Téthys. Alors quel pouvait être le sens de ces paroles ? S'agissait-il seulement des Immortels étrangers aux hommes ? des enfants de l'Érèbe, d'Echidna ou des Cyclopes, les monstrueux fils de Rhéa, l'épouse du Roi Cronos ?

Un bruit de sabots interrompit ses pensées. Elles n'avaient aucun cheval avec elles, aussi rouvrit-elle les yeux aussitôt. C'était Pégase.

Il se tenait à quelques pas d'elle, ses longues ailes brillant de reflets d'argent. Deux grands yeux noirs étaient fixés sur elle. Elle resta un long moment hagarde, incapable de proférer le moindre son, n'osant pas faire le plus petit geste. Puis elle remarqua qu'une main était posée sur l'encolure du monstre né du sang répandu de la Gorgone Euryalé.

Cette main était celle d'une Immortelle, qui avait posé sur elle un regard empreint de douceur. Une autre parole du passé revint alors à Tanaquil : *La pénombre chante*. Ces cheveux couleur de la mer nocturne, lorsqu'on l'éclaire par des torches, Tanaquil les reconnut.

-C'est toi... murmura la pêcheuse de perles. Tu voulais sceller les lèvres de l'Hamadryade morte. Tu nous as parlé... Aréthuse !

L'Immortelle acquiesca d'un signe de tête en lui souriant doucement. Puis elle parla, mais sans émettre le moindre son. Tanaquil lut sur ses lèvres.

Je ne suis plus qu'une ombre à présent, car mes sœurs m'ont punie pour ma trahison ; et les lèvres de Demi-Lune ne parleront jamais de l'ancienne guerre à ceux qui créent la nouvelle. Méduse peut également parler de cette guerre, mais Méduse est immortelle, alors que Demi-Lune avait choisi d'être mortelle, elle seule connaît donc le prix véritable de la guerre.

Aréthuse caressa la crinière de Pégase et tendit la main vers Tanaquil qui se leva et s'approcha lentement du monstre.

Il est à toi, fille de Téthys. À toi seule, si tant est que Pégase puisse appartenir à quiconque.

Tanaquil leva la main le plus doucement qu'elle put vers le museau de la bête qui eut un mouvement de recul, puis posa ses doigts bruns sur la pelage blanc et osa une timide caresse. Les yeux de Pégase étaient du même noir que les siens, de ce noir brillant et aussi insondable que la surface de la Mer lorsque la nuit est tombée.

Tu crains Célânëo, tu crains la trahison de l'Immortelle, mais Pégase est libre. Il est lui aussi doué de la jeunesse éternelle. Gorgones, Harpyes et Grées savent que Pégase n'est ni Ladon ni l'un des obéissants Cyclopes. Pégase n'a nul besoin d'un maître. Pégase a besoin d'un guide, et seul un Mortel peut lui servir de guide.

Tanaquil passe son bras autour de l'encolure et Pégase lui rend sa caresse en posant sa joue contre son épaule.

Les filles de Céto croient que Pégase voue une haine immuable et féroce aux enfants d'Echidna, la fille maudite de Khthôn. Avant de leur être repris, l'Oracle avait dit au Sphinx que Pégase tuerait sa sœur Chimère, et ce comme si elle était devenue mortelle, sans renaissance possible. Aussi est-il craint des autres Immortels. Alors Célânëo te l'a donné, à toi plutôt qu'à un autre, car elle savait que tu quitterais à nouveau les Océanides, et qu'ainsi tu éloignerais d'elle la menace.

-Alors devant Pégase tous deviennent mortels ? murmura Tanaquil.

Aréthuse acquiesça, puis enlaça la jeune femme et chuchota à son oreille d'une voix qui s'éteignait peu à peu :

-Tu te demandes pourquoi je l'ai guidé jusqu'à toi... Ce n'est pas pour tuer, mais pour guérir au contraire. Te guérir, ô Tanaquil. Te guérir du mal que t'ont fait mes sinistres sœurs et te rendre les souvenirs qu'elles t'ont volés.

Puis l'aînée des Hespérides s'évanouit peu à peu, comme si elle était faite de brume. Son père l'Érèbe la reprit à lui pour toujours et la transforma en une source d'onde pure qui devait n'apparaître qu'à l'aube. Seuls les voyageurs éreintés pourraient la voir et viendraient étancher leur soif à son eau lustrale, fraîche comme la rosée.

†

Persyex peut voir le Temple Silencieux à présent, ses hauts murs, ses multiples portes et ses longues colonnes cannelées le long desquelles sont sculptés des corps fissurés comme une terre asséchée, des êtres de pierre qui paraissent reconstitués par une main bienveillante.

Le Temple Silencieux est censé être le lieu où seule la pensée vit, où l'être se retrouve et se reconstitue. Mais aucun des spectres de Létopolis n'a jamais bénéficié d'une véritable renaissance.

La plupart d'entre eux ressemble bien plutôt à ces statues sans bras ou sans tête qui gardent les escaliers menant au Temple. Persyex en croise une première, une femme sans bras, comme ces statues trop fragiles qu'elle avait vues à Mallia. C'est une femme nue, au regard froid, et aux lèvres dédaigneuses.

Lorsque Persyex dépasse le socle sur lequel cette femme mutilée est enfermée elle entend :

-Mes bras, mes bras, mes bras...

C'est une voix plaintive et lancinante.

-Mes bras, mes bras, mes bras...

C'est une voix qui saisit Persyex à la gorge et semble verser en elle un plein cotyle d'une eau glacée. C'est une voix qui crée en elle un détestable sentiment de malaise, au point de

l'obliger à tâter ses propres bras malgré elle. Persyex ne veut pas courir, elle presse le pas vers le Temple, mais les marches semblent s'ajouter sans cesse devant elle.

-Mes ailes, mes ailes, mes ailes...

C'est une autre voix, plus faible encore, mais tout aussi pénétrante, une voix qu'on entendrait au milieu d'une foule hurlante. Elle vient d'une statue de femme vêtue d'une longue robe cachant une armure, comme une guerrière océanide. Elle est penchée en avant pour mettre en valeur deux ailes dont il ne reste que deux moignons brisés par le marteau d'un envahisseur.

C'est la Harpye d'Aptère, dont les Océanides de la troisième lignée étaient si fiers, car elle était née des ciseaux de leurs plus talentueux sculpteurs.

-Mes ailes, mes ailes, mes ailes...

Persyex essaie de replier ses propres ailes, mais c'est impossible car la douleur de sa blessure devient alors trop forte. Elle regarde le sol et continue de gravir ces marches interminables.

-Mes bras... Mes ailes... Mes bras... Mes ailes...

Les plaintes des deux statues s'entremêlent comme deux serpents qui s'accouplent.

Persyex sent ses bras se roidir comme si un poison remontait dans ses veines jusqu'à son cerveau. Elle tient ses bras repliés sur sa poitrine et se rend compte qu'elle ne peut plus les mouvoir. Ils sont inertes, recroquevillés comme des oiseaux morts contre son corps dont il ne semblent plus faire partie, comme s'ils étaient deux branches mortes prêtes à tomber.

-Mes bras... Mes ailes... C'est elle, c'est elle, c'est elle...

Persyex croit entendre ses ailes se rompre comme des ossements morts. Les deux voies n'en sont plus qu'une, devenue haineuse et accusatrice :

-C'est elle, c'est elle, c'est elle...

Persyex sent ses jambes se dérober. Elle veut parler, mais aucun souffle ne sort de sa bouche. Elle trébuche et tombe à terre. Sa tête a heurté les marches de pierre et le sang coule. Elle sombre peu à peu dans l'inconscience.

-Je veux ses bras !

-Je veux ses ailes !

-Et je veux sa tête !

C'est une troisième statue qui a parlé. Une statue sans lèvres pour parler, une statue sans visage, une statue décapitée par le glaive vengeur de Penthésilée lors du sac de Cnossos.

-Je veux ses ailes !

-Je veux ses bras !

-Et je veux sa tête !

Persyex se redresse malgré ses bras inutiles, juste assez pour sentir le contact d'une lame sur sa nuque, une lame qu'elle connaît, une lame dont on l'a déjà menacée.

Lixia se tient derrière elle, tenant l'épée de la Pleine Lune dans sa main blanche. De sa main libre elle saisit les cheveux de l'Eskhatê rebelle et les enroule autour de son poignet en torsade pour dégager son cou. Persyex est vaincue. Sa propre peur l'a paralysée, elle est sans défense.

-Sa tête !

Lixia lève son arme. Le cou est tendre et l'os est fragile. Il ne lui faudra frapper que deux fois, peut-être trois.

-Adieu, Persyex.

À l'instant où elle allait frapper, elle sent une ombre derrière elle, et réagit trop tard : un poignard lui tranche la gorge. La douleur est si vive qu'elle a failli lâcher son arme, mais elle se retourne et repousse son attaquant avec violence.

C'est l'Océanide travesti en Nyktéron, il tient à la main une dague portant un œil de chouette ciselé sur la lame, un présent des Glaukéens. Une main océanide armée d'une arme nocturne.

Lixia brise la lame qui l'a blessée d'un coup de son épée, faisant une profonde entaille dans la main de Tantale. Tandis que l'Océanide hurle de douleur et tombe à terre, sa main rongée par le venin de l'épée-de-Lune, Lixia lui montre son poing couvert de son propre sang noir et lui demande :

-Crois-tu pouvoir me tuer avec une telle arme ? Regarde mon sang : il a perdu son incarnat il y a déjà longtemps de cela. Je ne suis plus tout-à-fait humaine, comprends-tu ? Tu ne feras que suivre cette prêtresse dans sa chute, car tu ne pouvais pas me tuer.

-Moi, non... répond Tantale, haletant. Mais lui ?

Lixia le voit alors surgir des ténèbres, sa gueule grande ouverte, son corps recroquevillé qui se détend en un geste rapide et puissant.

-NON ! hurle la porteuse de l'épée de la pleine Lune. Pas cette mort-là !

Le choc est si fort lorsque Python l'étreint qu'elle lâche son arme. Tantale entend d'abord ses hurlements, puis le craquement de ses os sous le jeu des muscles des anneaux monstrueux de l'Immortel. Le corps de Python n'a rien d'une simple arme née du travail des mortels. La puissance de ce corps tue Lixia l'Eskhatê, qui pourtant ne devait jamais mourir avant de l'avoir décidé.

Python libère un corps inerte auquel il demande :

-En supprimant Persyex, tu voulais m'enfermer à jamais ici, Lixia ? Me rendre comme vous amer au point de souhaiter ma propre mort ? Alors sache que les années de captivité à Mégère n'ont pas réussi à me briser tout-à-fait, crois-tu que cette geôle soit pire que le puits où j'ai si longtemps croupi ?

Persyex sent que l'usage de ses bras lui revient lentement. Ses ailes sont toujours blessées, mais elle les sent à nouveau dans toute leur envergure. Aidée par Tantale, elle se relève et dit en contemplant le corps désarticulé de son ennemie :

-Il s'en est fallu de peu. J'ai surestimé ma faculté de leur résister. Merci Tantale, et merci à toi, Gardien de l'Oracle. Je vous dois de n'être pas devenue une habitante de Létopolis.

-Ne me remercie pas, prêtresse, siffle Python. Tu sais parfaitement pourquoi je te préfère encore vivante plutôt que morte, si tant est qu'une Eskhatê mérite le terme de 'vivante'.

-Assez pour mourir, semble-t-il. Sans espoir de retour.

Elle ramasse l'épée-de-Lune et en admire le fil et l'éclat de sa lame. Puis elle sourit, pensant à une vieille litanie des Lycéens mettant en garde contre le fait de posséder des armes trop puissantes : 'On ne peut voler au loup ses crocs sans le tuer, on ne peut voler à l'aigle ses serres sans le tuer, mais à toi, guerrier, on peut te voler tes armes et les retourner contre toi.'

Tenir cette arme lui fait oublier la douleur de ses blessures et la roideur de ses membres. C'est la plus lumineuse et la plus lourde des épées-de-Lune. Elle tient dans la main de l'Eskhatê rebelle aussi fermement que si elle était soudée à la paume. Cette arme si froide pour celui qu'elle blesse diffuse dans le corps de l'Eskhatê qui la tient une douce sensation de chaleur.

-Où sont les autres ? demande-t-elle sans quitter des yeux sa nouvelle arme.

-Aux portes du Temple, répond Python. Elles étaient si préoccupées de te supprimer qu'elles nous ont laissé avancer en ne nous opposant presque aucune résistance. Elles doivent se rassembler à l'intérieur du Temple. À présent que l'une d'entre elles est morte, elles sont certainement aussi furieuses que l'ont été les Hespérides lorsque j'ai tué Ladon, leur

serviteur. Ladon avait détruit les cités océanides, elles le croyaient invincible. Leur rage avait décuplé leurs forces et c'est alors que j'ai invoqué l'aide des Eskhataï.

-Comme je l'ai déjà dit, les Maîtresses de Létopolis ne sont en rien semblables aux Hespérides, dit Persyex. Je ne les crois pas furieuses, mais froidement déterminées à nous anéantir, plutôt qu'à nous damner. Jusqu'ici elles ont eu pitié de moi, je le sais, mais je me suis montrée indigne de leur miséricorde, et elles frapperont sans faillir, et de leurs propres mains plutôt que de celles des spectres. Mais elles ne sont pas immortelles et n'ont pas les pouvoirs des Hespérides, aussi agiront-elles avec prudence, à l'affût du bon moment. La présence de Python les déconcerte, ainsi que le fait que l'Ombrageuse Enfant m'ait laissée entrer avec vous tous. Alors elles attendent.

Sans répondre, Python se détourne et déroule ses anneaux lentement vers les portes du Temple. Persyex le suit, soutenue par Tantale.

Le Temple Silencieux n'a en fait rien d'un temple. Il n'est aucunement fait pour accueillir des fidèles. Il ne s'ouvre qu'aux porteuses des épées-de-Lune qui y reconstruisent les âmes.

Ses portes de bronze ont été faites par les premiers hommes, ceux qui étaient issus des mains habiles de l'illustre Prométhée, avant que les Titans décident de se partager cette étrange créature comme ils s'étaient partagés l'héritage de Gaïa la féconde fille de Chaos. Deux visages qui semblent faits de pièces assemblées ornent les deux battants, pareils aux corps fissurés que Persyex a vu le long des colonnes, pour symboliser la reconstruction des âmes.

†

Euryalé tira d'un coup sec sur la flèche, puis appuya de sa main sur la plaie pour faire cesser l'hémorragie. Les chairs se recousaient sous ses doigts et la blessure cicatrisait.

La Gorgone ne ressemblait plus à une enfant, mais à une étrange adolescente dont le visage commençait à se couvrir de petites écailles aux reflets bleus et verts. Ses yeux étaient déjà ceux des serpents issu du sang de Céto, moins dorés que ceux d'Echidna. La guerrière à laquelle elle venait d'arracher la flèche serrait les dents pour ne pas crier.

-Vivra-t-elle ? demanda Méduse.

-Si nous prenons la peine de nous arrêter un moment, répondit Euryalé.

-Ici ?

Méduse regarda autour d'elle. Il faisait nuit, évidemment, et il allait falloir abattre quelques arbres pour agrandir la clairière où ils se trouvaient, afin de pouvoir laisser reposer leurs chevaux.

La forêt se faisait de nuit en nuit plus dense, plus obscure, plus inquiétante, et prenait chaque nuit quelques-uns des siens, comme un organisme qui essayait de les digérer lentement. Des flèches surgissaient des arbres en sifflant et même les filles de Céto ne pouvaient retrouver les archers responsables. Ils disparaissaient juste après avoir tiré, puis ils revenaient, mais sans que rien ne les trahît jamais.

Les flèches étaient toujours gavées de ce poison foudroyant qui avait fait tant de ravages lors de la bataille de la Marche des Phloïens. Mais il était cette fois souvent rendu inefficace par les soins des Immortelles. Cependant il donnait la fièvre à ceux qui survivaient et ralentissait le convoi. Certains se tuaient eux-mêmes, car ils ne supportaient pas d'être devenus une charge pour les leurs.

Méduse prit la flèche qu'Euryalé venait d'extraire et alla à Clyménos qui était accroupi au sol devant la nourriture qu'on avait préparée pour lui et qu'il n'avait pas touchée. Elle lui en plaça la pointe tout près de la gorge sans le toucher et lui dit avec hargne :

-Chaque nuit me prive de quelques-uns de mes guerriers, Marcheur. Essayerais-tu de ralentir notre avancée en nous égarant ?

-C'est une accusation infondée, Méduse, intervient Sthéno. Depuis qu'il nous guide nous suivons une ligne presque droite, sans guère de détours. Le chemin jusqu'à Gortyne nous oblige à traverser le pays nocturne, c'est logique. Souviens-toi de notre cité Lébéna, située de l'autre côté de notre Longue Terre. Lébéna avait été construite non loin de Gortyne. Peut-être aurions-nous dû contourner par la Mer.

-Nous en avons déjà parlé, Sthéno, répondit la Reine d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Ce serait en effet plus sûr, mais bien trop long. Or tu sais que l'Oracle nous échappera si nous arrivons trop tard.

-Je ne le sais pas, ô Reine, répondit la Gorgone voilée. Toi seule le sais, toi seule sais voir l'invisible, et c'est pour cela que tu nous guides. Nous avons écouté comme toi les visions de Deïno, mais toi seule peux les interpréter, car la Grée elle-même ne saisit pas la portée véritable de ses paroles. Mais nous, les autres filles de Céto, que pouvons-nous faire, sinon te suivre partout où tu jugeras bon d'aller ? Non Méduse, je ne sais rien d'autre.

Méduse n'avait rien à répondre à de telles paroles. Sthéno lui disait à sa façon qu'elle devait assumer le pouvoir qu'elle avait revendiqué, quels que fussent les doutes qui l'assaillaient au contact de cette forêt qui semblait ne jamais finir.

D'un geste rageur, elle lança la flèche loin au-dessus de la cime des arbres voisins, plus loin que ne le pouvaient les arcs les plus tendus des Nyktéra. Puis elle se tourna vers Clyménos qui restait prostré :

-Pense à te nourrir et à dormir, Marcheur. Si jamais tu meurs en route et que par ta faute je n'atteins pas Gortyne, je te jure que la forêt toute entière brûlera, vers l'Orient d'abord, puis vers l'Occident. Crois-moi, j'en fais le serment.

Clyménos releva les yeux vers ceux de la Reine. Les serpents du crâne de Méduse rampaient en sifflant les uns sur les autres, formant une auréole vipérine autour de son visage. Croyait-elle vraiment pouvoir retrouver l'Oracle à Gortyne ? Quelle serait sa réaction lorsqu'elle verrait que Gortyne n'est qu'une vallée déserte, avec en son centre une haute arche de pierre qu'on nommait la Porte Étroite ?

Depuis la division des Clans, ce lieu ne servait plus guère qu'aux rituels des Kères, lorsqu'elles se rencontraient. Ou alors n'était-ce qu'une manière de défer le peuple nocturne tout entier, en profanant par la venue de ses guerriers le sol de Gortyne qui n'avait jamais connu les sabots des chevaux ?

Il prit un morceau de la viande salée qu'ils avaient mise devant lui et essaya de mordre dedans malgré la répulsion que la nourriture lui inspirait depuis l'incendie. Il se força à manger malgré l'épuisement qu'il ressentait dans les moindres parties de son corps. Il pensa : 'Si les traîtres ne pleurent pas, sans doute mangent-ils tout de même'.

†

-À qui penses-tu, Maledrin ? demande Persyex.

-À Télamon, répond Maledrin. Le jeune Phloïen qui a voulu me sauver de la convoitise d'Ezraer. Son image me poursuit depuis que nous avons franchi la Porte Étroite. Je m'en veux d'être partie sans rien lui dire. Je m'en veux sans comprendre pourquoi.

Dynaïe regarde dans la direction de Maledrin avec surprise : elle ne s'attendait pas à l'entendre parler ne serait-ce qu'une fois de remords. Mais elle ne voit pas le visage de la jeune fille, car l'endroit où ils se trouvent est plongé dans l'obscurité la plus totale, car

telle est l'entrée du Temple Silencieux, lorsqu'on a franchi les deux battants de bronze de la grande porte.

Il leur faut avancer lentement, en suivant la musique de la cithare de Persyex, à tâtons, en rencontrant parfois d'étranges excroissances de pierre, des membres ou des visages incomplets. On devine seulement les mouvements des autres par le bruit qu'ils font, bien que, hormis le son clair des cordes de la cithare de l'Eskhatê, tous les bruits semblent étouffés, comme si les murs en étaient friands.

-Alors il s'appelait Télamon. dit Persyex.

-Le connais-tu ?

-Non, mais je suis celle qui l'a conduit jusqu'ici, et je t'ai vue dans ses souvenirs. C'est pour cela que tu penses sans cesse à lui, c'est sa manière de profiter de ta présence. Il parvient même à distraire ton esprit de la pensée de l'Oracle.

-Conduit ici ?

Maledrin s'immobilise et tout devient comme si elle avait disparu. On n'entend même pas son souffle. Mais Ezraer devine les yeux de la jeune fille qui le cherchent.

-Il t'accompagne, continue Persyex, non point à la manière d'un spectre égaré de Létopolis mais parce que tu l'emportes avec toi et le protèges de ton corps vivant. Télamon m'a d'abord suivie, puis s'est glissé dans ton ombre. Mais il ne te possède pas, tu ressens seulement sa présence sous la forme d'une influence confuse. Désormais tu le portes en toi. Si tu meurs ici, il sera déchiré par les spectres du Sekht-Ialu. Il faut que tu le saches, cela te donnera peut-être plus de force pour l'affrontement qui nous attend.

Maledrin ne répond rien, elle continue seulement à marcher, comme elle l'a toujours fait lorsque trop de sentiments contradictoires s'insinuent en elle.

La jeune fille focalise toute son attention sur la marche mélancolique que joue Persyex en s'efforçant de ne pas la trouver inquiétante, essayant d'oublier même que c'est l'Oracle qu'elle vient enfin délivrer, afin de rester froide et efficace. Il lui suffit d'avancer, de marcher en s'écoutant respirer, et d'oublier cette douleur dans sa poitrine.

-Pourquoi est-ce si long ? demande Ganymède.

-Ce n'est guère long en réalité, je t'assure, répond Persyex. C'est l'obscurité qui te donne cette impression. C'est une métaphore de la naissance. Dans le ventre de notre mère nos yeux sont clos et la vue n'est encore qu'une promesse. Pourtant toute notre vie c'est le plus important des sens, tu vois à quel point nous sommes désorientés lorsque nous en sommes privés ? C'est une illusion de naissance que cette galerie aveugle veut recréer. Lorsque les âmes égarées entrent ici à tâtons et parviennent ensuite à la lumière, elles croient renaître.

L'antichambre aveugle s'achève par une nouvelle porte, plus imposante encore que la précédente, à en juger par le filet de lumière qui en dessine les contours. Elle est entr'ouverte et lorsque Persyex en heurte doucement le battant de la pointe de son épée, elle s'ouvre toute grande, révélant une salle immense, circulaire et sans toit, baignée par la lumière de milliers de flambeaux.

C'est un amphithéâtre dont les gradins sont occupés par une foule de spectres immobiles, vêtus d'amples habits blancs qui semblent aussi légers que la soie. Ils sont d'une beauté parfaite, et ont toute l'apparence de la vie, hormis cette immobilité totale.

Pas un cil ne bouge, aucune poitrine ne se soulève au rythme de la respiration, et aucune ombre n'est projetée par eux sur le sol. Ils ne sont d'aucun peuple en particulier, et ressemblent aux hommes tels qu'ils étaient lorsque Prométhée les créa. Certains ont la peau claire comme les Nyktéra mais des yeux noirs comme les Océanides, certains ont les cheveux écarlates et la peau bleutée des Khthôniaï, certains ont la peau noire comme les Héliades et les yeux d'émeraude du peuple nocturne. Thanatos a gardé le souvenir de la

première humanité, lorsque les hommes inventaient le langage.

Ces spectres sont les plus beaux achèvements de la reconstruction des âmes, et l'Ombreuse Enfant a voulu leur donner la beauté chaotique des premiers hommes.

La scène est occupée par les huit Gardiennes du Temple. Lixia est étendue dans un sarcophage de pierre dont la dalle n'est pas encore scellée, et les sept autres maîtresses de Létopolis se tiennent autour d'elle, affublée chacune d'un masque qui recouvre tout leur visage.

Les masques reproduisent des visages grimaçants aux yeux immenses. Coryphéïa, celle qui porte l'épée du Dernier Croissant, harangue la foule pétrifiée lorsque Persyex fait irruption :

-Ô gens de Létopolis ! Voyez qui entre : Persyex l'errante, elle tient dans ses mains livides l'épée de la pleine Lune. Admirez sa beauté et la grâce de sa démarche, car elle est l'enfant préférée de Thanatos. Lixia, porteuse de l'épée de la pleine Lune, est morte, vive Persyex, porteuse de l'épée de la pleine Lune ! Tu arrives à temps, ô ma sœur : des intrus ont profané le temple. Sois la bienvenue sur les terres de félicité du Sekht-Ialu !

-Sois la bienvenue, entonne le chœur des six autres Gardiennes.

-Ici la douleur s'éteint, reprend Coryphéïa. Ici les larmes ne sont pas chargées du sel de l'amertume et ne font que rendre les yeux plus brillants. Ici l'amour est tendre et sucré comme le miel. Ici n'entrent jamais ni la faim ni la soif. Ici le fer n'est pas avide de sang. D'ici sont bannies la solitude et la haine !

-D'ici sont bannies la solitude et la haine ! reprend le chœur.

-Par l'haleine fétide de Chimère, murmure Ezraer. Que signifie ceci ?

Melpomène et ses sœurs les Muses ne sont pas encore nées alors. Leur mère Mnémosyne ne s'est pas encore unie à Zeus pour les mettre au monde. Mais les premiers mystères ont été inventés par le peuple de Khthôn aux mains profondes, pour rendre hommage aux Titans et sceller les alliances entre les peuples. Ils ont disparu avec la fermeture du Sentier Oblique. Mais Thanatos n'a pas oublié, car Thanatos n'oublie jamais.

-Ezraer, murmure Persyex. C'est le moment d'utiliser le pouvoir de l'Hydre. Sans cela nous sommes perdus, relâche sur elles toute la haine de l'inférieure créature.

Le mage défait la courroie de cuir qui lui permet de porter sa longue épée en bandoulière, puis en saisit fermement la poignée de ses deux mains. Le sifflement atroce des serpents de platine se fait entendre jusqu'au plus hauts gradins de l'amphithéâtre et même la pierre semble frissonner d'horreur.

Les flammes des innombrables torches vacillent. Leur lumière ne doit pourtant jamais faiblir, car elles illuminent le lieu où renaissent les âmes reconstruites. Répulsion : c'est ce qu'inspire l'inférieure Hydre aux vivants comme aux morts. Trempée dans le sang de la fille d'Echidna, l'arme d'Ezraer est un ultime blasphème, un dernier affront aux Gardiennes de Létopolis.

C'est aussi la réponse de l'Eskhatê rebelle à la dernière chance que lui ont offerte des porteuses des épées-de-Lune.

-Malheur à toi, Folle ! Malheur à toi, ô Persyex l'errante ! crie Coryphéïa, levant son arme vers l'hérétique.

-Malheur à toi, Persyex la solitaire ! reprend le chœur.

Les Gardiennes de Létopolis ne montreront plus aucune patience, plus la moindre miséricorde : sept lames étincelantes sont brandies vers Persyex, qui tient toujours l'épée de la pleine Lune dans ses mains pâles. L'hérétique ne sera pas sauvée, l'hérétique ne veut pas être sauvée.

Ces sept lames affûtées aux pierres blanches du sol lunaire sont sept lettres qui forment le mot *γεενναν*, pour *γεενναν σου κατακρινομεν* : *nous te condamnons au tourment éternel*.

-Tiens-toi prêt, Ezraer, dit Persyex, toujours à voix basse. Tiens-toi prêt Python. Tenez-vous tous sur vos gardes, car elles ne sont pas où elles semblent être, et n'importe lequel des spectres qui nous entourent peut accueillir l'âme de l'une d'entre elles.

-Alors supprimons les simulacres, dit Maledrin.

La guerrière égorge le spectre d'une jeune femme assise non loin de l'endroit où elle se trouve. Puis elle enfonce son glaive dans la poitrine de son voisin, aussi simplement que s'il s'agissait d'arracher des algues carnivores d'un bassin de culture.

Le sang des spectres a presque la couleur de celui des hommes, il est à peine plus clair. Aucun d'entre eux n'a bougé, mais le troisième qu'elle veut frapper se dresse contre elle en poussant un hurlement strident qui entre dans le crâne de la guerrière à la manière d'une vrille.

C'est Mæa, dont le nom signifie *celle qui donne naissance*, porteuse de l'épée de la seconde demi-Lune. C'est Mæa, celle qui a ranimé chacun des spectres que ses sœurs avaient créés.

Maledrin a juste le temps de parer le violent coup de son épée puis de bondir hors de portée, aussi souple qu'un chat. Brandissant son glaive dans la direction de son adversaire, l'adolescente lui crie tout en souriant, le visage maculé de sang :

-Ainsi nous saurons toujours où tu seras, prêtresse !

Un autre spectre se lève et Mæa frappe une seconde fois, brisant net l'arme de la jeune fille qui tombe à terre en trois morceaux. Mais Maledrin recule encore et ne perd rien de son insolence :

-Vous ne valez guère mieux que les mages mégéras et leurs répugnants Démonioplètes ! Vous combattez par vos pantins, comme Ezraer par cet homme !

Elle se glisse juste derrière Elias, et lui saisit les poignets si fortement qu'on les entend craquer. Elle se colle à lui comme pour le guider.

-Allons, viens prêtresse ! Que ton simulacre affronte le nôtre ! Une âme détruite contre une autre reconstruite ! Que l'illusion de votre renaissance fallacieuse affronte la magie empoisonnée de l'ancien Démiurge de Mégère lorsqu'elle succède à l'ignominie des Hespérides !

Furieux, Ezraer se retourne vers Maledrin oubliant un instant les Gardiennes :

-Lâche-le, esclave ! Lâche-le si tu ne veux pas partager son sort !

C'est une erreur, car il est ainsi le premier à abaisser sa garde. Mæa et ses deux plus proches sœurs, Coryphéïa et Sphex, surgissent parmi les spectres, et l'expression de leurs masques a changé. Des sillons de rage y sont apparus. Le givre qui recouvre les âmes des Eskhataï s'est brisé en elles et la colère les rend plus vivantes qu'elles ne l'ont été depuis qu'elles foulent le sol de la Lune Noire. Leurs longues chevelures les nimrent d'une aura flamboyante.

L'Hydre ne frappera pas, car les trois lames déchirent le corps d'Ezraer et brûlent son âme au feu glacé de Thanatos. Ganymède voit la tête de son père rouler à ses pieds, les traits de son visage encore crispés par la colère qu'il a ressentie à l'égard de Maledrin.

Le Démonioplète saisit l'épée de l'Hydre, mais Sphex frappe à nouveau et lui tranche la main droite, puis la main gauche. Le Démonioplète lève vers elle des yeux vides au fond desquels une flamme tremble et vacille, sur le point de s'éteindre. Sphex reconnaît la marque haïe des Hespérides mais frappe quand même une troisième fois, pour fendre le crâne de l'infortuné Marcheur.

'Je plains ton âme torturée.' pense la prêtresse. 'Pardonne ce geste, mais la Pythie ne doit plus jamais marcher à nouveau sur la Terre, car la richesse de sa mémoire doit être préservée ici. Pardonne moi de parachever ainsi la destruction qu'ont entamée les filles de l'Érèbe, ennemies de la race de Prométhée.'

Elle a juste le temps d'entendre Persyex hurler un nom qu'elle a peut-être entrevu dans les yeux du Démoniolèpte. L'épée de la pleine Lune mord sa chair à hauteur de ses yeux et la prive de la vue. Elle ne voit pas Python fondre sur elle plus vivement qu'un rapace sur sa proie. Le fils d'Echidna la brise comme il a brisé Lixia, et s'interpose entre les deux autres Gardiennes et Maledrin, qui rampe pour reprendre l'épée de l'Hydre dont les serpents sifflent toujours d'impatience.

Persyex croise le fer avec Mæa si violemment que le masque de la porteuse de l'épée de la seconde demi-lune se rompt sous le choc, puis l'Eskhatê rebelle recule en esquivant les épées des deux prêtresses. Maledrin s'est relevée, elle vient se placer à sa gauche, tenant l'épée de l'Hydre comme la tenait Ezraer, les poings fermés sur la poignée comme s'ils y étaient soudés. Ganyèmède se tient à droite de Persyex, armé du labrys d'Amalthée, que Dynaïe lui a mis entre les mains avant de s'écarter du combat avec Tantale.

Car la magicienne n'a nulle intention de combattre de cette manière. Elle a compris en traversant la galerie aveugle que le diamant de Khthôn la protégerait d'une attaque directe, car les Gardiennes du Sekht-Ialu ne peuvent la voir tant que ses pieds reposent sur de la pierre.

Dynaïe est semblable pour elles à leurs créations, et elles n'entendent pas battre son cœur. Et comme leurs créations, Dynaïe se sent partie du Temple Silencieux. Elle sent ses mains parcourues des mêmes frissons que ceux qu'elle a ressentis en racontant l'histoire de Python sur les parois du puits où elle croupissait. Elle ressent également le même désir impérieux de créer, la même inspiration inflexible qui s'empare d'elle jusqu'à lui faire oublier tout danger.

'Est-ce donc à cet œuvre que tu me destinais, ô Khthôn aux pensées secrètes ?' demande-t-elle au Titan. 'Ce diamant, que je croyais faire partie de moi-même n'est-il qu'une cristallisation de ta volonté, Titan ? Suis-je ton élue ou ton instrument ?'

Ces questions n'ont pas eu de réponse, mais elle a résolu de jouer avec le Temple Silencieux plutôt que de l'affronter.

Tantale est aussi désorienté qu'elle par cet affrontement avec les maîtresses de Létopolis. Retenir la main de Lixia lorsqu'elle allait frapper Persyex a été facile, mais cette demeure peuplée de spectres à visage humain lui semble si étrange, si différente de tout ce qu'il connaît, que toutes ses certitudes ont perdu toute consistance.

Il était venu par haine des Hespérides et pour accompagner Elias, mais Elias est mort, et de plus en protégeant celui qui a fait de lui son pantin. Il était venu pour chercher une forme de vengeance, ou de réparation, mais la mort d'Elias est comme une inflexible sanction qui lui dirait : 'Il n'y a nulle réparation possible'.

Ainsi, lorsqu'il a senti la main de la magicienne prendre la sienne, il l'a suivie et elle a partagé avec lui la protection de Khthôn, amusée par l'idée d'en faire bénéficier un Océanide vêtu en Nyktéron. Ils se glissent entre les spectres jusqu'à la scène, comme les Héliades se réfugient dans l'œil des cyclones que l'Érèbe invoque contre eux.

Nephélê, Phylira, Perséphassa et Célonie les frôlent sans les voir, et Dynaïe sent la froideur des lames de leurs épées lorsque celle de Nephélê effleure sa joue sans l'entamer. Elles ont ôté leurs masques et leurs voiles, et laissé leurs longs bras nus, couverts seulement des mèches de leur chevelure rouge.

Elles ne viennent pas en aide à leurs deux sœurs qui font face à Persyex, Maledrin et

Ganymède, mais se dirigent vers Python qu'elles encerclent progressivement, afin qu'il ne puisse toutes les tuer en un seul mouvement. Le serpent géant se love en spirale et agite en tous sens son énorme tête plate tandis qu'elles tournent en ronde autour de lui, tenant chacune un dard étincelant capable peut-être de le tuer d'une seule blessure.

Lorsqu'enfin Python détend ses anneaux pour les enfermer dans son étreinte mortelle, Célonie parvient à enfoncer son arme jusqu'à la garde entre les écailles qu'aucune arme humaine n'a pourtant pu entamer. Python se replie aussitôt sur lui-même, assommé par la douleur, laissant Célonie à terre, les os broyés et la bouche ensanglantée.

Perséphassa aussi est morte, projetée sur les murs du théâtre par un coup de la queue du serpent. Profitant de l'étourdissement de Python, Phylira et Nephélê se ruent sur lui déployant leurs larges ailes pour parvenir à hauteur de ses yeux d'or. Comme deux corbeaux gobant les yeux d'un mort elles déchirent de leurs épées les pupilles noires de Python et l'achèvent.

Python se redresse une dernière fois, laissant sa langue fourchue fouetter l'air, puis s'effondre et sa tête heurte violemment la scène où repose le corps de Lixia. Dynaïe sent que la dernière pensée du fils d'Echidna lui est destinée :

Tue-toi à présent, car tu m'appartiens. Sans moi ton existence n'a aucune signification. L'Oracle reviendra par Python ou ne reviendra pas.

Dynaïe sent malgré elle sa main empoigner son poignard pour le retourner contre son cœur, malgré Tantale qui essaie de l'en empêcher en saisissant son poignet entre ses deux mains. Mais à cet instant Nephélê se tourne vers elle, comme si elle la voyait soudainement, ou percevait la pensée de Python.

Plus pour échapper au regard de la Gardienne de la Nouvelle Lune que pour sauver sa vie Dynaïe jette au loin son arme, qui se brise sur les angles des gradins de pierre. Mais c'est inutile : Nephélê les a vus, elle et Tantale, et le charme est rompu. L'élue de Khthôn et son protégé, recroquevillés contre le mur circulaire soutenant les premiers gradins, ne lui échapperont pas.

À cet instant, la voix Phylira s'élève au-dessus du bruit des armes :

-Python est mort !

Tout s'arrête alors, et le silence revient. Persyex et ses deux compagnons se dégagent du combat avec Coryphéïa et Mæa. Tous contemplent le corps de Python, comme si la seconde mort du Gardien de l'Oracle les avait pétrifiés.

-Tu as perdu, Persyex ! continue Phylira.

Assaillie de sentiments contradictoires, Dynaïe détache ses yeux du corps de l'Immortel et regarde Persyex. L'hérétique est immobile, elle aussi, mais l'expression de son visage ne trahit aucune émotion.

-Tu n'oseras jamais ramener l'Oracle privé de son Gardien ! dit Phylira. Ce serait relâcher un loup sans son maître, ce serait de la folie !

Mais la voix de l'hérétique se fait entendre à son tour, claire et provocante :

-Je n'oserai pas ? Crois-tu vraiment ?

Persyex sourit alors, malgré le sang que l'effort lui a fait cracher. Un tel sourire est une insulte au Temple Silencieux et à ses Gardiennes. Ce n'est ni le sourire reconnaissant d'un spectre ni le sourire doux de Thanatos, c'est un sourire d'ironie et de défi.

-En réalité tu m'as rendu service, continue l'Eskhatê rebelle, car je crois que l'Oracle devait être libéré de l'emprise de son Gardien.

Phylira et ses compagnes encore debout regardent Persyex un instant en silence, stupéfaites.

-Folle... murmure Phylira. Tu es folle ! Comment Thanatos a-t-elle pu t'accepter parmi les Eskhataï ? Comment nous et Charon avons-nous pu t'accepter parmi nous ?

-Parce que je vous ressemble, répond Persyex, par la violence que j'ai subie, par le désir de mourir qui m'a submergée.

Sa voix s'élève au cœur de Létopolis, face aux Gardiennes de la cité et à leurs spectres. Elle n'a pas les accents séduisants d'une voix de Kère, mais c'est une voix humaine, solitaire et vivante :

-Comme vous j'ai voulu aller le plus loin possible, là où la rumeur bruyante du monde ne m'atteindrait plus. Comme vous je suis une partie de l'Ombrageuse Enfant, je suis une des innombrables pensées, je suis son désir de révolte, de rendre aux vivants l'héritage de Thémis la Juste et Phoïbé la radieuse. Je suis Thanatos insoumise. C'est pour cela que je ne puis être la nouvelle Porteuse de l'épée de la pleine Lune. C'est pour cela que j'irai jusqu'au bout de ce que vous appelez ma folie.

Sans un mot, les quatre reines de Létopolis restantes se rapprochent lentement les unes des autres.

Jamais Létopolis n'a vu un tel carnage. Les spectres eux-mêmes sont raidis par la terreur, car leurs huit déesses ne sont plus que quatre. Ils s'écartent et s'enfuient peu à peu, en s'engouffrant dans les portes menant aux sous-sols de l'amphithéâtre. Saisissant l'occasion, Dynaïe se glisse parmi eux et suit leur course dans les escaliers de pierre.

Dans le grand cycle à présent vide, Nephélê ordonne à ses trois sœurs d'encercler peu à peu les trois intrus. Elles marchent sans toucher le sol, suspendues par les lents battements de leurs larges ailes.

-Tu veux rendre la Pythie au peuple de Prométhée ? demande Phylira à Persyex. Es-tu seulement consciente du chaos que tu vas ainsi générer ? Une seconde guerre se déclarera, et les enseignements de la Pythie seront compris à contresens. Elle devait être symbole de réunion des humains, et est devenue cause d'une guerre qui a conduit tout un peuple à l'exil.

-Que crois-tu, Phylira ? répond Persyex. Que la soumission à Cronos est un gage de survie ? Alors écoute ce secret que l'Oracle révéla à la reine Demi-Lune et aux siens, ceux qui l'avaient nommée Pythie car elle était la protégée de Python : Cronos dévore ses propres enfants, ceux que lui donne Rhéa ! Il décline et s'éteint, et nous entraînera dans sa chute ! Son règne doit prendre fin, avant qu'il ne dévore jusqu'à Gaïa elle-même pour se prouver qu'il est encore vivant. Pour cela les hommes doivent s'unir, et seul l'Oracle est aussi universel que l'est le feu. Quant à cette guerre, elle a déjà commencé, et seul l'Oracle peut-être pourra l'arrêter, si toutefois quelque chose le peut.

Le secret que Persyex a révélé est comme un poison pour les maîtresses de Létopolis. Il insinue en elles le doute et affaiblit leur détermination. Il est plus difficile de tuer pour celui qui n'est pas convaincu de la justesse de son action.

Les Mortels cherchent des justifications à ce qu'ils ont déjà fait, mais Phylira n'est pas assez malhonnête pour penser de cette manière. ce que vient de dire Persyex fait écho en elle à ce qu'elle a parfois cru deviner des rares paroles prononcées par la Pythie, durant sa captivité sur la Lune Noire. Elle hésite et le tremblement de sa main se transmet à ses sœurs.

Maledrin a senti cette hésitation et s'élance en avant, utilisant toute la force et souplesse de son corps. Les serpents de l'Hydre s'allongent et ouvrent grand leurs gueules hérissées de crocs venimeux, affamés de sang. La fille d'Echidna venge son frère en mordant de toute la longueur de ces crocs de platine les yeux de Phylira, trop occupée à parer la lourde lame de l'épée.

L'Hydre affronte Thanatos en sa demeure.

Phylira recule en hurlant, couvrant ses orbites ensanglantées avec ses mains. Elle se protège de ses ailes en les ramenant devant elle et, d'un second coup de son arme possédée, Maledrin les brise comme furent brisées celles de Persyex. Elle a agi si prestement que Mæa n'a que le temps de trancher les tendons de la jambe gauche de la jeune fille, se découvrant ainsi à Ganymède qui lui rompt la nuque avec le labrys d'Amalthée.

Celle qui donne naissance s'écroule et ne se relève pas. Coryphéïa frappe à son tour Maledrin et lui perce le flanc avant de se retourner brusquement, une flèche fichée entre ses ailes.

Les Gardiennes ont oublié Tantale, qui n'a pas osé suivre Dynaïe et est à présent aussi visible pour elles que les autres. Cette blessure n'est pas mortelle, mais son mouvement suffit à Persyex pour lacérer son dos d'une profonde entaille, sectionnant à moitié sa colonne vertébrale.

Persyex sent alors une lame transpercer son ventre. Elle a eu de la chance : Nephélê visait le cœur. La douleur est si vive qu'elle tombe à terre et s'écarte en se roulant à terre, puis elle se relève à demi, son arme levée vers la porteuse de la nouvelle Lune et lui lance :

-Veux-tu tuer mon enfant une seconde fois ?

-Si tu n'étais pas une Eskhatê, cette blessure suffirait à t'enfermer à jamais dans les prisons de Létopolis, là où sont détenues les âmes que même l'Ombrageuse Enfant ne peut reconstruire. Mais je vais devoir t'achever.

-Cette reconstruction n'est qu'un mensonge, dit Persyex, la bouche noyée par son propre sang. Tout comme cette sinistre mascarade. Crois-tu que je voudrais d'un tel sort ?

-Tu es si orgueilleuse, ô Persyex l'errante, dit Nephélê, sans cesser de s'approcher d'elle. Ne sais-tu pas à quelles extrémités la souffrance peut contraindre les âmes égarées ? Aucun des souvenirs que nous leur offrons n'est un mensonge, tous sont vrais, et les gens de Létopolis savent que leur nouvel être est multiple. Ils portent cette multitude de vies en eux comme une mère porte son enfant, avec la même joie pure que tu ne connaîtras jamais. C'est une douce réparation dont ce massacre les privera désormais.

Elle désigne de la pointe de son arme maculée de sang les corps inertes de Mæa et Coryphéïa, auprès desquels Ganymède essaie de soutenir Maledrin qui gémit, tâchant d'empêcher son sang de la quitter :

-*Celle qui donne naissance* et *celle qui dirige le chœur*, dit-elle. Sais-tu bien qui tu viens de tuer ? Nos deux sœurs les plus douées, celles dont les doigts savaient créer les plus belles de nos âmes reconstruites, celles qui peut-être comprenaient mieux que quiconque le don de Prométhée, créateur de tout ce qui vit. Elles faisaient du Sekht-Ialu une terre de félicité. Moi qui portais l'Épée de la Lune nouvelle, celle qui ne fait qu'annoncer la lumière prochaine, je ne faisais que protéger Létopolis de l'Érêbe et de ses filles. Mais Mæa et Coryphéïa étaient l'âme du Temple Silencieux, l'entends-tu pleurer leur mort ?

Sa voix est si impérieuse que tous s'immobilisent pour écouter. Malgré la douleur, Persyex entend un gémissement sourdre autour d'elle, accompagnant les plaintes de Phylira, recroquevillée dans l'angle d'un gradin, les mains sur ses yeux, se couvrant toujours de ses ailes brisées, et celles de Maledrin qui se mord les lèvres pour ne pas hurler.

Elle sait pourtant que les murs ne peuvent parler, et cette voix lancinante qui ressemble au murmure d'une source souterraine ajoute à la souffrance physique une sensation de déchirement intérieur, comme si elle se reprochait un crime abject.

-Dois-je t'achever, Persyex ? demande Nephélê. Ou renonces-tu enfin ?

Persyex se relève en s'appuyant sur son épée, chancelante. Claquant des dents comme sous l'effet de la fièvre, elle répond :

-Ce n'est qu'une blessure, j'en guérirai, comme j'ai guéri de la blessure que m'a faite au bras gauche le Centaure, bien que la lame de ton épée soit enchantée. Ô Nephélê, je survivrai, car c'est mon obstination qui me donne encore vie. Sans elle je me serais étendue aux côtés d'Antinoüs et je vous aurais appelées de moi-même pour venir nous enlever et nous offrir à la terre de la Lune Noire. Tout ce qui vit encore en moi n'a pu survivre que grâce à ce but auquel tu voudrais me voir renoncer.

-Je sais. Le désespoir t'a rendue presque invincible, et pourtant tu as échoué. Je puis te tuer aisément à présent, comme je puis vous tuer tous, répond Nephélê en s'adressant à Tantale et à Ganymède, qui soutient toujours Maledrin.

Elle écarte du pied l'épée de l'Hydre qui dégringole plusieurs gradins dans un vacarme métallique et frappe Ganymède qui n'a que le temps de dévier le coup avec la lame du labrys. Le jeune homme lâche Maledrin et recule, tenant son arme encore vibrante à deux mains, défiant Nephélê du regard.

-Je ne comprends pas comment tu as pu tuer Mæa avec une arme faite par les mains d'un mortel, lui dit-elle. Ta haine est-elle devenue si forte qu'elle a pu donner à cette arme un pouvoir qu'elle n'avait pas ? Pourtant ce n'est pas nous qu'elle a voulu tuer. Je sens ce labrys imprégné d'un autre désir que le tien, un désir latent de défier Cronos...

Elle perçoit le regard de Zeus sur l'arme de sa mère adoptive, et ses rêves de vengeance pour ses frères et sœurs dévorés. Elle perçoit le toucher de sa mère Rhéa, celle que les Curètes appellent l'Absente. Elle perçoit l'annonce d'une autre volonté qui s'élèvera contre le Roi Cronos, déjà assez forte pour s'associer au désir de vengeance d'un jeune Khthônia par l'intermédiaire d'une arme d'apparence tout-à-fait ordinaire.

Mais sans doute suffirait-il de frapper une seconde fois pour dissiper cet esprit réfugié dans le métal. Elle lève à nouveau son arme et avance d'un pas, puis s'immobilise soudain :

-Pythie ! NON !!

Ses yeux voient ce qu'elle est seule à voir, et ne voient plus Ganymède ni Tantale ; celui-ci décoche un trait qui vient se ficher dans son bras gauche et Ganymède saisit l'instant pour lui fendre le front en frappant à s'en rompre les bras. Les yeux encore horrifiés par ce que les autres n'ont pas vu, elle tombe d'abord à genoux, puis étend une dernière fois ses ailes et s'écroule enfin.

Ainsi s'achève le carnage. Des maîtresses de Létopolis il ne reste que Phylira, aveugle et blottie entre les pierres comme un oiseau blessé. Ganymède veut aller vers elle mais Persyex le rappelle :

-Épargne-la. Il serait inutile de la tuer à présent.

Elle jette à terre l'épée de Lixia dont la lame heurte le sol de pierre des gradins avec un bruit assourdissant, et reprend sa longue lance sur lequel elle s'appuie pour s'avancer, tenant la plaie béante de son ventre de l'autre main. Elle a relevé son casque et l'on peut voir son visage plus livide que jamais, marqué par des écorchures aux endroits où les angles du casque ont trop appuyé.

Elle s'approche de Maledrin tout en disant à Ganymède :

-Je croyais que ce serait ton père qui nous servirait par la force de sa détermination, mais c'est à toi qu'il a transmis ce rôle. Tu t'es battu avec le courage que j'attendais d'Ezraer.

-Elles sont mortes parce qu'elles ne voulaient plus vivre, répond Ganymède. Elles étaient lasses de leur non-mort. Quelle chance avaient-elles ?

-Ce n'est jamais aussi simple, Ganymède. Parfois l'indifférence est une force. Ici Thanatos vient de livrer un combat contre elle-même, et je crois que c'est la magicienne qui nous a permis de l'emporter.

-La magicienne ? Que veux-tu dire ? Elle n'a même pas participé au combat.

-Nephélê t'aurait tué si elle n'avait pas vu... je ne sais quoi, mais en tous cas quelque chose qui a eu lieu ailleurs. Elle a crié le nom de l'Oracle, tu as entendu ? Je crois que Dynaïe a retrouvé l'Oracle, et c'est cela qui l'a terrifiée au point d'en oublier ta présence. Thanatos rend à Khthôn aux mains profondes l'être que créèrent ses sœurs Thémis et Phoïbé. C'est cela la véritable victoire, nous ne sommes qu'une diversion, et ces blessures...

Elle désigne le flanc percé de Maledrin qu'elle soutenait sur son épaule ainsi que les mains entaillées de Ganymède.

-Elles se refermeront sans vous tuer, à présent que les épées-de-Lune sont sans maîtres. Vous ne deviendrez pas des spectres, car Létopolis est blessée elle aussi. Ses murs ne peuvent vous retenir et les lames de ces épées ont perdu leur éclat étincelant. Regarde.

En effet le sang a cessé de couler et les épées-de-Lune ressemblent à des papillons-lumière morts. Les plaies se referment lentement, et le souffle revient aux trois blessés. Phylira a cessé de gémir, mais ses ailes sont encore brisées. Persyex avance en boitant vers elle et effleure ses cheveux de la main, mais Phylira s'écarte vivement, comme si ce contact la brûlait.

-Je suis heureuse que tu aies survécu, lui dit doucement Persyex, sans espérer de réponse.

Puis elle désigne la porte de fer que les spectres ont empruntée :

-C'est par là. Thanatos accueille la dernière des trois sœurs des Enfers, Khthôn furieuse, comme disait Python, Khthôn révoltée. Car comme Thanatos, Khthôn est partagée. Elle est partagée entre cet aspect d'elle-même et une autre Khthôn, belliqueuse et vengeresse.

†

Ils sortaient de la terre en s'aidant de leurs longs bras comme des pattes d'insecte. Les premiers portaient des masques qui semblaient respirer avec eux.

Leurs habits noirs étaient faits d'écailles et ils ressemblaient à des couleuvres sortant d'entre les racines d'un arbre. Leurs armes ressemblaient à de longues griffes assez acérées pour déchirer les armures et leurs yeux clairs épiaient l'obscurité comme s'ils voulaient la déchirer, comme si aucune particule de lumière ne leur échappait.

Puis il virent l'Immortelle vêtue de porphyre et de noir, portant une spirale d'argent à l'endroit du cœur. Elle parut sortir de la terre plus aisément encore que les Masques, comme si Khthôn l'avait déposée avec le bout de sa langue à la surface.

Pour la première fois de leur existence, les Marcheurs glaukéens de Gortyne virent cette chevelure couleur de neige immaculée qui est la marque du sang de Khthôn. Pourtant il ne neige jamais dans les Enfers.

Ils virent ensuite la Reine Folle, et le rubis qui ceignait son front. Ses cheveux étaient d'un noir d'obsidienne mais ses yeux d'azur froid était bien ceux d'une Khthônia. Elle avait le regard d'une possédée, d'un être hanté par une conscience étrangère. Ils les entendirent parler et reconnurent qu'ils utilisaient la même langue.

La faille s'était ouverte par l'effondrement d'une crevasse, au pied des montagnes qui formaient le Col des Aigles, à un endroit où les arbres luttent avec les rochers pour prendre racine. Leur bois en devient si dur que les Marcheurs appellent ce lieu le Bois Pétrifié.

Les Marcheurs avaient appris que les montagnes les plus anciennes recelaient des grottes creusées par la Mer et ensuite les pluies. Ces salles souterraines menaient souvent naturellement aux Enfers bien avant que le Sentier Oblique fût créé.

Ainsi les Khthôniaï revenaient à la surface, à l'abri des ramures sombres des grands arbres qui couvraient les pieds des montagnes. Nyx accueillait Khthôn en son domaine, et

la forêt frissonnait toute entière sous les pas de cette étrange reine couronnée d'un rubis luisant comme une luciole écarlate.

Méduse approchait, était-ce là sa contrepartie infernale ? Cela ne pouvait être pourtant, car ils voyaient qu'elle était mortelle.

Après elle vinrent des guerriers qui ne respiraient qu'à peine, qui ne tremblaient pas, des êtres inhumains qui lui obéissaient comme s'ils n'étaient qu'une extension de son corps. Puis ils virent sortir Mégère et Alekto, et ensuite les douze Écorcheuses une à une, comme si Khthôn prenait son temps.

-Ils sont moins de cent, murmura le plus jeune des Marcheurs. Quelle armée est-ce là ?

-Ce sont des Khthôniaï, répondit un autre. Ils combattent comme des démons et leurs armes transpercent même les armures des Harpyes. Ils sont aussi durs que les pierres qui les ont engendrés.

-Regardez, dit un troisième. Ils prennent la direction de Gortyne.

-Ils vont à la rencontre des Océanides, ou du moins cherchent-ils la même chose qu'eux. Il faut prévenir les Kères au plus vite.

Les Marcheurs se retirèrent en silence, tandis que le pas sourd des guerriers du peuple souterrain annonçait aux Nymphes la venue de la nouvelle Reine des Enfers.

†

L'escalier se déploie vers les sous-sols comme un coquillage en spirale et nul ne peut dire combien en dure la descente. Sous le théâtre où attendent les plus belles créations du Temple Silencieux sont construites les prisons. Y sont enfermés les déchets de la reconstruction des êtres, les incurables, ceux que même Thanatos a maudits : les âmes lépreuses.

Elles sont mortes dans la solitude et la souffrance, et aucune main n'a fermé leurs yeux ni joint leurs mains, comme c'est le lot des citoyens fantômes de Létopolis. Mais après que la Vie les a laissées orphelines, la Mort les a damnées une seconde fois, car elles se sont montrées rebelles à la reconstruction de leur âme.

Elles apparaissent couvertes de tissus enrubannés qui ne montrent d'elles que des griffes trop longues pour des mains humaines. Plus féroces que les Lamies ou les Oréades, elles se déchirent sans cesse les unes les autres, et se détruisent ainsi peu à peu jusqu'à mourir une seconde fois et sombrer enfin dans ce sommeil sans rêve qu'elles appellent tous de leurs vœux.

Mais elles sont silencieuses lorsque Persyex arrive à l'endroit où l'escalier s'achève et se fond dans le sol. Elles s'écartent pour laisser passer les intrus et la foule se referme sur leur passage comme un seul organisme. La salle est immense et le moindre bruit y résonne, mais lorsqu'ils cessent de marcher, Persyex, Maledrin, Ganymède et Tantale n'entendent qu'un bruit doux et furtif : le bruit léger que font les mains quand elles manipulent l'argile.

La seule lumière est celle du diamant de Khthôn incrusté sur le front de la magicienne. Il irradie une lumière douce aux yeux des Khthôniaï, mais aussi à ceux de Tantale et de Persyex. Les quatre voyageurs peuvent ainsi voir que les âmes lépreuses ont formé un cercle autour de deux silhouettes.

Dynaïe est l'une d'elle, et l'autre est femme nue, dont la peau blanche ne présente aucun des stigmates de la malédiction des âmes maudites qui peuplent les souterrains du Temple Silencieux.

Persyex reconnaît le voile blanc posé à terre près d'elles :

-Elle a libéré l'Oracle de son voile... Ô Khthôn aux mains profondes, que fais-tu, que veux-tu faire à travers cette magicienne ?

La déesse nue est agenouillée à terre, c'est celle que Persyex a déjà vue par deux fois. Dynaïe est penchée sur elle et façonne de ses mains enchantées les traits d'un nouveau visage.

La déesse voilée que Persyex a vue en rêve est donc ici, parmi les âmes lépreuses, parmi ceux dont même la Mort n'a pas voulu, et non plus dans le labyrinthe que Phylira lui avait montré. Les porteuses des épées-de-Lune ont déplacé leur prisonnière, mais en vain.

Persyex la Kère devrait être transportée d'enthousiasme à l'idée d'avoir enfin atteint la fin d'un rêve, alors que les rêves restent toujours inachevés. Mais Persyex l'Eskhatê ne ressent qu'une avidité envieuse.

-Rends-moi la Pythie, magicienne ! crie-t-elle à Dynaïe.

Elle lève sa lance pour frapper Dynaïe mais sent soudain la plaie de son ventre se rouvrir et elle hurle de douleur. La souffrance est si vive qu'elle jette sa lance à terre avec assez de violence pour la briser. Les armes sont inutiles en un tel lieu. Elle se laisse tomber à terre et laisse s'apaiser le conflit qui la déchire, jusqu'à ce que les doigts cruels de Létopolis cessent de l'écarteler.

Le Temple Silencieux existe en effet par lui-même. S'il pleure les Gardiennes de Létopolis, il n'a rien perdu de sa force, alors que les épreuves n'ont fait qu'affaiblir Persyex. Ainsi le Temple joue des contradictions de son être pour la détruire.

L'esprit de Persyex était si focalisé sur l'idée de révéler l'Oracle une seconde fois aux hommes qu'elle en a oublié jusqu'aux raisons qui l'ont fait agir ainsi. Elle s'est armée de sa colère pour ne pas céder, et lorsque sa colère est devenue sans objet, elle est restée en elle comme un poison.

Les âmes lépreuses penchent sur elles leurs têtes de chiffons pour sentir le parfum capiteux d'un sang vivant. Elle vit encore, et son cœur n'a pas cessé de battre. Si elle veut se reconstituer elle-même, dans ce Temple voué à la dispersion des âmes, elle doit se séparer de sa peur et de la hargne aveugle que celle-ci inspire.

Tandis qu'elle repousse lentement l'influence du Temple, ses grands yeux clairs regardent l'obscurité, essayant de distinguer son étoile dans ce ciel de pierre... Persyex ne sait plus qui elle est en cet instant. Elle n'est plus Persyex la Kère depuis longtemps, et n'est plus Persyex l'Eskhatê non plus.

Alors à qui appartient ce rêve ancien d'une déesse sans visage ?

Au-delà de Persyex la Kère et de Persyex l'Eskhatê il y a Persyex la rêveuse, celle qu'on a appelée folle, celle qu'elle n'a jamais cessé d'être, celle qu'elle aurait été même si elle était née Khthônia ou Océanide, ou même Héliade.

-Je crois qu'à force de la poursuivre tu as fini par lui ressembler, lui dit la magicienne. Comme elle tu es meurtrie et déchirée et ton âme pleure une perte irréparable. Alors tu t'en es éloignée pour moins souffrir.

C'est bien la voix de Dynaïe, mais est-ce Khthôn qui lui parle par sa bouche ? Elle sent une main prendre la sienne, aussi douce que la main de la Naïade qui l'avait conduite à sa rivière. C'est une main bénie, couverte par l'ancienne argile qu'a utilisée Prométhée le Créateur.

-Relève-toi, Persyex, continue Dynaïe. Je sais à présent pourquoi Python a voulu que je le suive jusqu'ici. Viens, nous retrouverons le visage perdu dans l'abîme, le visage de la Pythie que la langue acide de Ladon a effacé.

Est-ce de l'argile devenue chair ou de la chair devenue argile ? Les mains de Dynaïe ont une odeur enivrante. Cette argile est vivante et pétrie des promesses généreuses du Titanide ami des hommes. C'est la plus belle chose qu'ait jamais vue Persyex.

-Les Océanides croyaient dominer l'Oracle par le masque d'or du Sphinx, dit encore la

sculptrice. Nous, en revanche, lui offrirons un nouveau visage : un masque de chair. Allons, viens voir renaître la Pythie !

S'accrochant à la main de Dynaïe, Persyex se relève lentement, surprise de ne plus ressentir aucune douleur. L'argile de Prométhée a refermé ses plaies et ressoudé ses os. Elle sent encore son corps engourdi par la violence des blessures, mais ce n'est plus qu'un souvenir. Cette argile la recrée en même temps qu'elle recrée celle que Persyex est venue libérer.

Les quatre voyageurs observent alors le travail des mains de la magicienne.

Des traits apparaissent peu à peu sur le visage brûlé de cette femme nue et immobile, agenouillée sur le sol de pierre. La vision que lui a donnée Python danse dans l'esprit de Dynaïe. Elle s'est laissée envahir par une inspiration qu'elle n'a encore jamais ressentie.

Ses mains ont la dextérité des mains profondes de Khthôn. Elle donne à la Pythie les yeux de Thémis et le visage de Phoïbé. Elle distinguera le vrai du faux, le juste de l'injuste par ces yeux, et ses lèvres sauront parler au-dessus des plus puissants vacarmes.

Ainsi se crée le masque de chair.

En suivant le mouvement des doigts de la magicienne, les quatre voyageurs croient entendre l'ancienne litanie de l'Oracle qui revient en mémoire même à ceux qui ne l'ont jamais entendue, comme un fragment de la mémoire du généreux Prométhée :

*οἶδα δ' ἐγὼ ψαμμου τ' ἀριθμον καὶ μετρα θαλασσης
καὶ κωφου συνιημι καὶ οὐ φωνευντος ἀκουω*

Je sais, moi, le nombre de grains de sables et je puis mesurer la Mer, je comprends le sourd-muet et j'entends celui qui se tait.

†

C'était un sous-bois que les Glaukéens appelaient les Voûtes Sucrées, car les branches des arbres qui se faisaient face semblaient se rejoindre et portaient des grappes de vigne en été. Ils étaient à la lisière de la forêt, et Gortyne se trouvait à portée de flèche.

Sept Kères étaient rassemblées, assises en cercle autour d'une pierre ronde qui servait de table. Il y avait Syrinx pour les Lycéens du Val-aux-Loups, Voleïa pour les Mellifères des Collines de la Reine-Abeille, Diane pour les Phloïens du Palais d'Écorce, Évadné pour les Ichtéens du Fleuve, Mathem pour les Glaukéens des Terres des Effraies, Hédéïa pour les Persikonides des Monts Orientaux aux flancs couverts de pêchers et Élaphra pour les Thyëllesoï des Hautes Terres du Dicté sans cesse battues par les vents, plus ennemis de l'Érèbe que quiconque parmi les Nyktéra.

Le dernier concile qui avait ainsi rassemblé tous les Clans remontait à si loin que seuls de très anciens chants en parlaient. Le lieu choisi avait toujours été Gortyne, seul patrimoine commun de l'ensemble du peuple nocturne. Mais pour la première fois de leur histoire les Nyktéra craignaient d'avancer à découvert pour se réunir sous la Porte Étroite.

L'arche de pierre n'avait pas changé, mais l'armée de Méduse qui s'en rapprochait un peu plus chaque jour et la proximité des grottes où les Khthôniaï avaient été vus, rendaient ce lieu sacré dangereux, alors qu'il avait été jadis un havre de paix où tout Nyktéron se sentait en sécurité, lorsque les rivalités entre les Clans représentaient tout ce qu'il y avait à craindre.

Mathem prit la parole car la réunion avait lieu sur les terres de son clan, et il lui appartenait de la présider :

-Gortyne est menacée. Les Khthôniaï la guettent des montagnes voisines, ils attendent Méduse certainement, mais aussi autre chose, qu'ils convoitent comme la Reine des Océanides. Il importe de savoir qui ils attendent ainsi, qui franchira de la Porte Étroite. Nous savons toutes que cela n'a rien à voir avec les terres grises d'Hypnos, que nous connaissons aussi bien que les Moires elles-mêmes.

Il y eut un silence, puis Syrinx leva la main pour demander la parole :

-Il y a plusieurs jours de cela, l'une de nos anciennes Kères est revenue parmi nous. Elle était devenue Eskhatê.

-Une Eskhatê ? demanda Mathem. En ce cas pourquoi est-elle revenue ?

-Je l'ignore. Je n'ai jamais vu d'Eskhatê, mais quelque chose en elle la rendait radicalement différente de l'idée que les chants funéraires ont pu nous en donner. Être Eskhatê n'était pour elle qu'un moyen, et non un accomplissement en soi.

Cette dernière parole créa aussitôt le silence. 'Hérésie', pensèrent toutes les Kères. Mais comment l'Ombrageuse Enfant pouvait-elle admettre une hérétique en son sein froid ?

-Connaîtrions-nous si mal Thanatos ? demanda Mathem. Que peut espérer obtenir cette étrange Eskhatê ? Y a-t-il autre chose pour elle que la Lune Noire et ses terres stériles par-delà la Porte Étroite ?

-Cela expliquerait justement peut-être la présence des Océanides et des Khthôniaï, intervint Diane. Après tout aucune d'entre nous ne connaît suffisamment la fille aînée du Titan pour parler avec certitude à son sujet. La Lune Noire est peut-être bien différente de l'idée que nous en avons. D'ailleurs... N'avez-vous jamais eu en rêve des visions qui semblaient venir d'autres terres que celles du puissant Hypnos ?

Les Kères se turent et se regardèrent les unes les autres en silence.

-Il semblerait que nous l'ayons toutes vu, continua Diane, lentement. Le Titan a ouvert pour nous les frontières de la Lune Noire et des créatures venues de Thanatos hantent désormais nos rêves. Vous l'avez vu vous aussi, n'est-ce pas ? Le masque de chair...

-Le visage dans l'abîme... murmura Evadné, dont les yeux étaient brusquement devenus hagards, comme si elle revoyait à l'instant ce dont Diane parlait, ce que toutes les Kères avaient vu, même les plus jeunes d'entre elles.

-Nous l'avons toutes vu, dit Voléïa avec un sourire doux-amer. Le visage quitte l'abîme sous la forme d'un masque de chair et retourne à la lumière... Nous et toutes les autres Kères, mais aussi de nombreuses personnes, qui pourtant n'ont pas développé le don de Nyx. Même les enfants le voient parfois.

-Le jour est corrompu, dit Hédéïa. Il ne nous apporte plus que des cauchemars.

-Ce n'est peut-être pas seulement un cauchemar, dit Diane. Peut-être est-ce un message particulier du Titan, une oraison unique qui ne peut emprunter le langage familier des rêves.

Elle tira alors de sa ceinture une longue dague dont la lame était brisée aux deux tiers de sa longueur. La rouille l'avait en partie rongée mais on pouvait y lire encore le nom d'Orséïs Phloïenne.

Un étrange malaise s'empara de toutes les Kères à la vue de cette arme issue d'une autre époque. Diane la tenait par la garde mais prenait manifestement soin de ne pas en toucher la poignée, comme si elle craignait quelque magie résiduelle de l'ancienne Kère, comme si Orséïs Phloïenne hantait encore ce monde à travers cette arme.

-Lorsque j'étais enfant, continua Diane, j'ai souvent rêvé d'Orséïs. Je l'ai vue trancher ses propres veines avec cette arme. Je l'ai vue aussi la retourner contre son cœur et s'en frapper de toutes ses forces, mais la lame s'est rompue, comme si elle était faite de pierre

ou de métal. Plus tard j'ai trouvé cette dague. Je me suis souvenue qu'Orséïs était fille d'un forgeron, ce qui expliquerait qu'elle ait eu une arme à son nom.

Son regard devint flou un instant, elle approcha la lame de son poignet, puis jeta la dague au centre de la table de pierre.

-Si cette arme est réellement la sienne, et si cette vision avait une part de vérité, alors cela signifierait qu'Orséïs ne pouvait pas mourir, comme autrefois les toutes premières Kères. Elle l'a désiré pourtant, alors elle est devenue une ombre plus ténue que l'aile d'un insecte, plus légère encore qu'un spectre. Quels seraient alors ses rêves de Kère ? Car nous savons que Khôthô n'a jamais rompu son lien d'âme, elle est donc restée Kère et vivante aux yeux des Moires. Quels sont donc les rêves de cette non-morte ? Je crois qu'ils sont semblables à ce cauchemar qui nous hante sans cesse, ce mystérieux visage dans l'abîme de Thanatos qui nous appelle à lui, situés quelque part entre la Nuit et son ombrageuse fille, au seuil de la Porte Étroite de Gortyne.

Elle se tut. Toutes les Kères fixaient cette lame qui avait peut-être été rompue sur la chair de la Kère mythique. Après un silence, Syrinx répondit, sans la quitter des yeux :

-Tu veux dire que le peuple de Nyx est lui aussi appelé par ses Immortels à Gortyne ?

-Et que les Titans ont choisi notre vallée pour s'y affronter ? continue Mathem.

-Les Titans ne s'affrontent pas, intervint Évadné. Seuls les hommes s'affrontent. Comme jadis, pour un autre visage, celui que le Sphinx avait caché par un masque d'or. Si ce nouveau masque, fait de chair, que nous avons vu sortir de l'abîme vers la lumière comme une tarentule de son terrier, est véritablement le visage de la Pythie retrouvée, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que les hommes accourent à sa rencontre.

-Lorsque nous allumons un feu, dit Voléïa, tous les regards convergent vers lui. Nous contemplons la danse turbulente des flammes en hommage à Chaos l'Ancien. Le second don de Prométhée n'est certainement pas moins fascinant que le premier.

-Alors il n'y a aucune issue, intervint Élaphra. Les mains putrides de la guerre sont déjà sur nous. Éris a déjà empoigné nos cheveux et nous tirera comme des animaux vers le combat.

C'étaient là des phrases consacrées pour décrire l'ancienne guerre. Tout recommençait, comme un cycle humain parallèle à celui des saisons.

-À qui profite la guerre ? demanda Diane.

Personne ne répondit. Elle continua :

-Attendons encore, rassemblons-nous en silence et attendons un signe du Titan. ne déchaînons pas tout de suite un ouragan de fer. Ô mes sœurs, jouissons de cette nouvelle alliance avant d'envoyer les nôtres à la mort. Encerclons patiemment l'odieuse Méduse.

-Et les cendres de vos forêts ? demanda Mathem.

Cette question s'adressait autant à Évadné qu'à Diane. Ce fut la première qui répondit :

-Si les Phloïens peuvent attendre avant de répandre le sang des bourreaux, nous attendrons avec eux. Avec le temps notre souffrance s'atténuera mais ce qui est juste ne changera pas.

Mathem parcourut l'assemblée du regard. Aucune Kère ne s'éleva contre cette décision. Il était inadmissible de voler à un clan sa vengeance. Seuls les gens du Fleuve et du Palais d'Écorce pouvaient décider de l'opportunité d'une attaque punitive.

-Faut-il en ce cas poursuivre le harcèlement de nos archers ? demanda Mathem.

-Combien sont morts par ce biais ? demanda Évadné.

-Seize, dont trois Pyromanciens. Et trois des nôtres ont été tués par les filles de Céto, dont deux la nuit dernière.

-Quand arriveront-ils à Gortyne ?

-Dans le courant de la prochaine journée, ou peut-être de la nuit suivante.

-Alors retirons-nous. Cessons de les attaquer et laissons-les seuls. Laissons la peur grandir en eux et la division s'installer dans leurs rangs. Que Gortyne devienne une prison dont ils n'oseront plus sortir, tandis que tous les clans nocturnes se rassembleront peu à peu.

Les Kères acquiescèrent toutes en silence, tête baissée. Chacune avait ressenti parmi les siens l'humiliation que représentait cette ligne de feu que Méduse et les siens avait tracée dans leurs forêts. Le pays nocturne était blessé, et le peuple nocturne ne pouvait repousser l'envahisseur.

Comme tous les Nyktéra, les sept Kères ressentaient cette honte au plus profond d'elles-mêmes. Mais il fallait piéger le peuple de Téthys et non l'affronter. Ce n'était plus une question de honte, ni d'honneur, mais de survie.

†

Ses doigts sont encore gourds, mais Persyex arrive à jouer tant bien que mal, toujours de la main droite seulement, car il est des blessures que même le pouvoir des Titans ne peut réparer. Les notes égrainées par les cordes de sa cithare se perdent dans les rues de Létopolis où les spectres regardent passer les cinq voyageurs accompagnant l'Oracle.

Le Temple Silencieux, lieu de leur naissance, a été profané et ses geôles ouvertes ; ses maîtresses les ont laissés seuls, et Phylira, la dernière, n'a plus la force de refermer sur les intrus les portes de la cité. L'ordre du Sekht-Ialu a été renversé et la cithare de Persyex chante le second avènement de l'Oracle.

La Pythie marche à nouveau, du pas hésitant de ceux qui réapprennent à marcher. Mais personne n'a pris sa main pour la guider. Ni Python ni le Sphinx ne l'accompagnent. L'Oracle est désormais sans gardien, suivi par la foule des âmes lépreuses.

Les habitants de Létopolis s'écartent, eux qui ne connaissent pourtant pas la peur, car croiser le regard bleu de l'Oracle rend douloureuses les mille cicatrices que la reconstruction des âmes a laissées en eux, comme les traces d'une amputation.

Marche Pythie. Devant toi Morts et Vivants se valent, car les yeux de Thémis percent les voiles de toute illusion. Marche Pythie, sur tes jambes encore tremblantes.

Marche, ô fille de Prométhée. Le masque de chair t'a rendu les lèvres de Phoïbé et les yeux de Thémis. Tu ressembles à une femme, sans en être une, car tu n'as pas les sentiments des mortels. Marche, fille de la vérité, née pour apprendre aux humains à parler le langage de Gaïa et de Chaos l'Ancien.

†

Adossée à un rocher qui la protégeait du vent glacé de la montagne, Tanaquil regardait l'Amazone qui elle-même contemplait la vallée en contrebas. Couverte de son long manteau écarlate qui flottait dans le vent comme un étendard, Nausicaa regardait la Porte Étroite par les yeux de son aigle.

Elles étaient sur une large corniche si hautement située que même les Oréades ne s'aventuraient guère dans les parages. Nausicaa connaissait cet endroit car les oiseaux migrateurs s'y posaient parfois.

Pégase attendait lui aussi, debout près de Tanaquil, ses ailes repliées sur son échine. Son abondante crinière blanche jouait avec le vent et formait un rideau dansant sur sa tête.

Il avait emmené les deux femmes jusqu'à cette hauteur, sur les indications silencieuses de Nausicaa et attendait patiemment qu'elles souhaitent redescendre.

Une étrange complicité s'était nouée entre le monstre et les deux femmes. Cela n'avait rien à voir avec le lien qui unit un cheval et son maître, auquel Tanaquil et Nausicaa étaient habituées. C'était une entente tacite qui se fondait sur une haine commune : celle des filles de l'Érèbe.

Mais Tanaquil ne savait rien de la manière dont Pégase comptait s'attaquer aux Hespérides. Elle entoura la tête du monstre de son bras droit puis, approchant sa bouche de ses oreilles, lui demanda :

-Pourquoi m'obéis-tu ? Attends-tu quelque chose de moi ? Crois-tu que nous nous élancerons ensemble vers Hestia et que la puissance de ta course s'ajoutera à celle de mon bras pour fendre en deux à la fois sa tête et le maudit canope qu'elle tient contre sa joue ?

Pégase ne répondit rien, mais il tourna la tête pour la regarder.

-Quoi ? Qu'est-ce que je viens de dire ? dit la jeune femme, étonnée par ses propres paroles. Pourquoi un canope ?

Une image venait de s'imposer à elle avec tant de force que cette phrase lui avait paru parfaitement naturelle. Le canope. Contenant l'eau du Léthé. Elle avait vécu cela, mais c'était un souvenir isolé, sans rien d'autre pour le lier à sa vie que la perte de mémoire dont elle avait été la victime, à en croire Alceste et les autres. Pégase déploya ses ailes et en ramena une autour d'elle pour la protéger du vent.

-Alors c'est là que se passe ta guerre ? lui demanda encore Tanaquil. Une guerre muette, sans bruit ni fureur qui se déroulerait quelque part au fond de ma mémoire meurtrie ? Tu es l'antidote au poison qu'elle m'ont inoculé ?

Mais Pégase resta silencieux.

Tanaquil n'entendit pas l'Amazone venir et ne se retourna que lorsqu'elle posa sa main sur son épaule :

-J'ai vu la Porte Étroite des Nyktéra, dit la fille de Penthésilée. J'ai vu aussi ton peuple traverser le Col. J'ai vu aussi des humains infernaux se blottir à l'abri des rochers, comme les quatre guerriers-démons qui ont volé l'Oracle à Demi-Lune.

-Et cette prêtresse nyktéron ?

-Je l'ai vue aussi. Contrairement à ceux de son peuple, elle ne craint pas la lumière du Soleil et contrairement aux humains elle ne dort pas. Je l'ai vue marcher vers Gortyne, je l'ai vue veiller deux de ces créatures infernales qui haïssent l'Hypérion plus encore que les Nyktéra.

-Tu te trompes, Nausicaa. Les Khthôniaï ne haïssent pas la lumière. Dans les ténèbres du monde souterrain ils doivent au contraire sans cesse la créer, la protéger, l'entretenir. Car rien n'est gratuit pour eux, ni la lumière ni même l'air. Ils peuvent mourir asphyxiés s'ils ne prennent garde à ne pas trop utiliser le feu. Cela fait d'eux des guerriers redoutables, rompus à l'effort et durs à la douleur. Ceux qui savent s'enivrer de notre air trop riche deviennent inépuisables comme des Centaures. À leurs yeux notre monde peut ressembler à un paradis.

-Comment sais-tu cela ?

-C'est un chant que j'ai appris lorsque j'étais enfant. Nous l'appelions la litanie de Kréa l'infernale. C'est un poème naïf sur un amour impossible d'un Khthônia pour la lumière.

-Pourquoi impossible ? Pourquoi ne viennent-ils pas vivre à la surface s'ils aiment la lumière ? La Terre est bien assez grande.

-Dans le chant, Kréa disait que notre monde est trop froid pour un enfant du Titan aux mains profondes. La chaleur et le murmure de Khthôn leur manque. Après avoir quitté

les Enfers pour la surface, Kréa meurt ainsi d'une incurable langueur, un matin ensoleillé. C'est ainsi pour ceux qui partagent le sang des Titans. Il en serait sans doute de même pour nous si nous vivions trop loin de la Mer, ou comme pour les Héliades si on les prive de la lumière de l'Hypérion. C'est peut-être le prix à payer pour la protection des Titans.

Nausicaa ne répondit rien, elle regarda la vallée et vit son aigle qui volait vers elle. Elle tendit son avant-bras gauche, qui était protégé par un long bracelet de cuir, et laissa le rapace s'y poser et l'enserrer de ses puissantes serres. Elle lui donna son doigt à mordiller gentiment comme il le faisait toujours en manière de salutation.

-Et toi, mon aigle ? lui demanda-t-elle. Crois-tu que les montagnes blanches de la Colchide nous manqueront un jour à ce point ?

L'aigle resta muet et se contenta de lisser ses plumes avec minutie.

-Non, reprit Nausicaa. Nous les Amazones, nous qui sommes peut-être le dernier peuple qui n'ait pas changé depuis que le divin Prométhée nous fabriqua dans l'argile, resterons sans doute éternellement sans attaches.

Puis l'Amazone tourna vers son amie ses yeux clairs, légèrement dorés comme si elle avait en elle pourtant un peu du sang de l'Hypérion :

-Allons, viens. Si cette prêtresse a franchi cette étrange arche, et elle en reviendra forcément, tôt ou tard. Allons écouter ce que l'Hypérion pense lorsque ses rayons caressent les pierres de la porte sacrée de sa sœur la Nuit.

Elle relâcha son aigle d'un geste vif vers le haut puis elles remontèrent sur le dos de Pégase et suivirent le vol du rapace qui jouait avec les vents. Tanaquil pouvait encore sentir une infime fragrance de sel dans l'air et elle prit une longue inspiration pour se gaver de ce goût qui lui manquait. Elle pensa à son peuple qui errait parmi les arbres, dont les troncs arrêtaient les vents, et se demanda s'ils seraient eux aussi pris d'une sorte de langueur.

Pégase se laissait doucement descendre, et elles pouvaient commencer à distinguer les cimes des arbres, lorsqu'elles virent un immense oiseau à leur droite. Non, ce n'était pas un oiseau, mais une femme ailée, aux ailes qui reflétaient la lumière du Soleil comme des miroirs.

-Aëlle ! s'écria Tanaquil.

La Harpye les aperçut et Tanaquil croisa son regard. Malgré le casque dont elle était coiffée, elle lut une peur panique dans les yeux de l'Immortelle. Elle n'eût jamais pensé voir un jour une Harpye ressentir de la peur. N'était-ce pas Célanéo elle-même qui l'avait fait naître du sang répandu d'Euryalé ?

Mais tout était différent. La Harpye était seule. Pégase se laissa tomber vers elle comme un faucon vers sa proie. Elle se laissa elle aussi descendre en piqué pour lui échapper. Tanaquil était paralysée par la soudaine vitesse de Pégase et serrait son flanc avec ses jambes pour ne pas le quitter. Derrière elle Nausicaa avait dégainé son glaive et elle l'entendit hurler :

-Fuis si tu le peux, Immortelle ! Fuis aussi loin que tes ailes te porteront ! Fuis la colère de la dernière des Amazones ! Éloigne de mon épée ta gorge qui ne respire pas ! Retourne à l'Océan, retourne à ton hideuse mère Céto !

Elle était furieuse parce que la mort de sa mère n'était pas seulement un souvenir. Elle avait vécu cette mort par empathie, bien qu'elle eût choisi de rejeter la métépsychose. Ainsi elle vengeait à la fois la mort de sa mère et sa propre mort en s'attaquant à l'une des Immortelles du peuple de Téthys.

Tanaquil essaya de se retourner vers elle pour lui crier de rengainer son arme, mais elle rencontra le visage de bronze du casque que l'Amazone venait de coiffer. Le cimier rouge claquait dans le vent comme un fouet ensanglanté et elle semblait avoir communiqué sa

rage à Pégase qui se laissait tomber de plus en plus vite à la suite de la Harpye. Elle sentit que la guerrière était prête à la jeter à bas si elle s'interposait.

Les cimes des arbres étaient trop serrées, Aëlo dut freiner sa chute et reprendre de la hauteur pour ne pas s'écraser contre elles, et à cet instant Pégase la rejoignit, lancé à pleine vitesse, et l'épée de Nausicaa s'abattit sur sa nuque. Tanaquil eut juste le temps de se déporter sur le côté afin d'éviter les plumes tranchantes des ailes de la Harpye qui déchirèrent tout de même ses joues et faillirent lui emporter un œil.

Le dos ensanglanté, Aëlo se retourna en hurlant de douleur et frappa l'Amazone de ses griffes. L'épaule droite labourée par le coup, Nausicaa fut déséquilibrée et s'agrippa à la Harpye dans sa chute. Malgré les plumes d'acier des ailes de la Harpye, l'Amazone parvint à se placer derrière elle. Nouant fermement ses jambes autour de ses hanches, elle serra de toutes ses forces la gorge de l'Immortelle.

Aëlo reprit son envol pour ne pas s'écraser, tout en se cambrant pour porter ses mains le plus loin possible derrière elle et lacérer la tête de son ennemie. Mais ses longues serres rencontrèrent encore le bronze du casque et se coincèrent en déchirant le métal. Elle tirait si fort que la courroie de cuir qui maintenait le casque en place étranglait presque l'Amazone.

Restée seule sur Pégase qui reprenait lui aussi de la hauteur selon un long mouvement circulaire, Tanaquil suivait des yeux l'incroyable ballet qui se déroulait sous ses yeux. Les deux adversaires s'élevaient en l'air en tournoyant, portées par le vol puissant de la Harpye selon un mouvement qui était impossible à tout oiseau.

L'étreinte de Nausicaa ne faiblissait pas, et les griffes d'Aëlo pénétraient de plus en plus profondément le casque jusqu'à lacérer la chair et le métal en même temps. Tandis que le corps de la Harpye se tendait de plus en plus en arrière comme un arc, celui de l'Amazone se repliait de plus en plus pour échapper à l'emprise mortelle des griffes de l'Immortelle.

Elles allaient de plus en plus haut comme si une tornade venue de l'Océan pour secourir la Harpye voulait les emporter aux hauteurs où les mortels ne peuvent plus respirer. Mais Nausicaa avait accompagné le vol des oiseaux migrateurs avec les Héliades, et malgré la douleur elle ne serra pas moins fort.

Elles allaient si vite que très rapidement Tanaquil ne vit plus qu'un seul être tourbillonnant dans lequel se mêlaient le cimier écarlate de l'Amazone et le mouvement majestueux des ailes noires de la fille de Céto. C'était une étrange créature ailée que les vents emportaient de plus en plus loin de la Terre, comme si les ailes d'Aëlo étaient celles d'une Kère ou d'une Eskhatè.

Alors qu'elles n'étaient déjà plus qu'un point entre les nuages, Tanaquil sentit ses poumons devenir douloureux et renonça à les suivre. Pégase redescendit aussitôt et se laissa doucement planer vers la vallée de Gortyne.

Bientôt Tanaquil vit cette fameuse arche de pierre dont Nausicaa avait parlé, et elle sentit la douleur aiguë des blessures à son visage. Tout le côté droit de son visage et de son cou étaient couverts de son sang qui ruisselait jusqu'à sa taille. Elle déchira à la hâte un morceau du manteau rouge de Nausicaa que celle-ci avait laissé sur Pégase pour servir de selle, et s'en couvrit le visage et le cou pour faire cesser les saignements.

Elle entendit au-dessus d'elle un cri strident qui ressemblait à une plainte. Elle reconnut l'aigle de Nausicaa qui volait dans le Soleil devant elle. Il volait vers Gortyne comme Pégase.

-Adieu Nausicaa, fille de Penthésilée.

Elle s'était habituée à cette compagne étrangère et à la complicité muette qui les unissait. Avec la solitude revenaient les doutes et l'angoisse de ce passé oublié. Au contraire d'elle qui souffrait d'une mémoire mutilée, Nausicaa était hantée par des souvenirs qu'elle n'avait jamais vécus, par toutes les vies antérieures des femmes qui avaient tenu le rôle de

Penthésilée. Peut-être la fille de Penthésilée avait-elle finalement cédé aux injonctions de sa mère et des autres âmes qui hantaient la sienne.

Tanaquil avait vu Nausicaa lutter chaque jour plus difficilement contre les âmes des morts qu'elle portait en elle comme un venin qui se répandait peu à peu à travers tout son être. Elle avait finalement répondu aux appels à la haine, aux litanies de vengeance que psalmodiaient sans cesse les reines successives du peuple nomade.

La pêcheuse de perle essaya de chasser de son esprit l'image de cette étrange amie. Mieux valait se préparer à affronter ces réminiscences incohérentes, ce double d'elle-même qui ne se révélait pas et qu'elle ne parvenait pas non plus à cacher.

-Devrai-je vivre ainsi toute ma vie, ô Pégase ? Assaillie de visions insensées, en les acceptant telles qu'elles viennent, sans jamais chercher à les comprendre ou à les expliquer ?

Pégase ne répondit toujours rien. Ils pénétrèrent un banc de brume et en ressortant Tanaquil aperçut la Porte Étroite.

Entourée d'un léger brouillard, elle était seule au creux de la vallée avec quelques chouettes effraies qui volaient autour d'elle. Tanaquil ne l'avait jamais vue, mais elle comprit aussitôt qu'elle était enfin arrivée à Gortyne. Nausicaa avait dit que Persyex avait disparu au seuil de cette porte absurde, ouverte sur le vide. Mais Nausicaa l'avait abandonnée.

Pégase immobilisa ses ailes et finit son vol en galopant à travers l'arche. Tanaquil eut une sensation étrange en traversant la Porte Étroite. Bien que seules les Kères et les plus sensibles des Nyktéra pussent accéder au royaumes lunaires de Nyx en franchissant ce seuil, chaque être vivant ressentait cette frontière invisible.

L'Océanide ne put s'empêcher de la retraverser une seconde fois, comme pour bien s'assurer qu'elle ne menait nulle part. Puis elle resta un long moment dans l'embrasure de la porte, regardant au-dessus d'elle la haute voûte de pierre qui tenait par le simple fait d'on ne savait quelle magie nocturne.

Les pierres avaient été taillées sans art, mais chaque anfractuosité de la roche, chaque marque que les outils avaient laissé était comme un témoignage du passé. La poussière s'y engouffrait comme pour souligner chaque élément du relief chaotique que les mains des hommes avaient gravé à la surface de la Porte Étroite. Elle en effleura la surface mais retira aussitôt sa main car elle était plus froide que ne l'est la Mer sous le long regard noir d'une nuit d'hiver.

Elle se croyait seule, mais les yeux des Marcheurs de Gortyne étaient fixés sur elle ainsi que ceux des deux Masques qui guettaient la Porte Étroite pour Nathrae. Elle était même épiée par des éclaireurs océanides qui avaient suivi le vol de sa monture.

Tandis que la brume se levait peu à peu, tous virent Pégase secouer sa crinière et ses larges ailes chargées de gouttes d'eau. Chaque avant-garde était consciente de la présence des deux autres. Personne n'avait osé s'approcher de Gortyne pour ne pas se découvrir. Ils attendaient tous, sans savoir précisément quoi.

Mais aucun d'entre eux n'eût jamais imaginé ceci : Pégase s'était posé sous la Porte Étroite, chevauché par une jeune fille océanide et suivi par un grand aigle qui s'était posé au faîte de l'arche.

Incrédules, ils la virent descendre de sa monture puis se dévêtir pour nettoyer le sang dont elle était couverte. Elle portait les habits courts et légers des enfants de Téthys, mais elle soignait ses plaies avec les lambeaux du manteau d'une Amazone. Elle ne portait aucune arme, car le choc du combat avec Aëlle les avait faites tomber à terre, mais ne paraissait pas s'en soucier. Lorsque le sang cessa de couler, elle commença à défaire sa longue natte.

Sans s'inquiéter de la guerre ni du froid, sans pleurer sur son visage à moitié défiguré, la jeune femme commença à peigner avec soin sa longue chevelure de jais. Les guetteurs

observèrent en silence cette vision étrange qui, comme eux, semblait attendre.

Chapitre 10

Éclipse

-Resteras-tu longtemps cette fois, mère ? demanda l'enfant.

-Non, Zeus, répondit la femme vêtue de blanc. Je ne puis jamais rester longtemps près de toi, car ton père m'observe. S'il venait à apprendre ton existence, il vous dévorerait toi, Amalthée et tous les Curètes. Ida deviendrait un volcan. Ce n'est pas ce que tu souhaites, n'est-ce pas ?

Elle enlaça les épaules de son fils et le serra contre elle. C'était un matin froid et blanc. Ils étaient assis en haut des collines qui entouraient Ida, entre les pins aux racines puissantes qui cachaient Ida aux yeux des Chasseurs égarés.

Zeus ferma les yeux et respira l'odeur bénie de sa mère, sa véritable mère. Elle portait en elle les mille fragrances du ciel et son haleine avait le parfum du nectar qu'elle buvait aux côtés de son époux. Ses longs cheveux noirs ressemblaient à une nuit silencieuse au cœur de laquelle il eût aimé pouvoir se blottir pour toujours.

-Tu me manques à moi aussi, mon cher fils, dit Rhéa. Souvent je regarde la nuit les lumières d'Ida, sans oser approcher, et je vois celle qui provient de la demeure d'Amalthée. Je te vois alors à ses côtés, travaillant le cuir ou la céramique.

Ils restèrent silencieux un instant, puis l'enfant demanda :

-Mère... Les Curètes parlent d'une guerre. Ils racontent que les trois grands peuples vont à nouveau se rencontrer. Est-ce vrai ?

-C'est vrai, mon fils. Éris et Némésis ont sellé leurs monstrueux chevaux et quitté les terres de leur mère la Nuit, répondant aux litanies lancinantes des Hespérides. Peu à peu une nouvelle haine s'est épanouie sur les rancœurs de la première. Éris a engendré Némésis puis Némésis a engendré Éris à nouveau, comme deux serpents enlacés l'un à l'autre en une spirale de sang. Ton père joue de cette danse macabre pour mieux asseoir son trône et cette nuit il respirera avec ravissement le fumet putride qui s'élèvera des charniers. Observe bien cette journée ô mon fils, car elle se nomme 'souffrance'.

-Mais, les Curètes... ?

-Ils sont pour l'instant hors de portée, car ils ont su se faire oublier des Titans. Sur eux Éris et Némésis n'ont plus le moindre pouvoir, peut-être parce qu'ils vivent si près de ce qui fut le Sentier Oblique. C'est pour cela que je t'ai confié à eux. Cependant, eux aussi souffriront, car en eux coule le même sang qui va être aujourd'hui répandu, le sang sacré de Gaïa. Nul bonheur ne peut naître de l'isolement.

Zeus se tut et joua avec les boucles des cheveux de sa mère. Il avait quitté Amalthée au moment où celle-ci s'était endormie, et l'imagina recroquevillée dans son lit.

Il l'avait souvent regardée dormir, car il aimait voir son visage totalement détendu, sans autre expression que celle d'une lointaine plénitude. Abandonnée au sommeil, elle

paraissait libre et vulnérable à la fois, et ses paupières closes semblaient devenues des rideaux impénétrables entre elle et la violence du monde.

Il suffisait pourtant d'un geste pour l'égorger dans son sommeil, si les Nyktéra décidaient malgré tout d'étendre la guerre jusqu'à Ida. Il n'est nulle terre que n'aient foulé les chevaux aux crinières de rouille d'Éris et Némésis.

-Mère... demanda-t-il à voix basse. Parle-moi de la guerre.

Rhée posa ses mains sur les yeux de son fils et lui accorda de voir ce qu'elle voyait. Il vit alors la haute arche de Gortyne et la jeune Océanide blottie au pied de l'un des deux piliers. Il vit aussi Pégase, ses ailes repliées, qui se tenait toujours sous l'arche. Il vit les guetteurs nyktéra et khthônia qui épiaient le seuil invisible de la Porte Étroite.

†

Les guerriers portaient le corps d'Aëlle sur des lances croisées pour former un brancard qu'ils tenaient par les épaules. Ils la déposèrent à terre, devant les trois autres Harpyes.

Sa gorge était lacérée et ouverte, et ses griffes couvertes d'un sang mortel. Ses grands yeux noirs semblaient ouverts sur un vide qu'elle n'avait encore jamais entrevu, sur la vraie mort que ne connaissent normalement pas les Immortels. Elle avait été retrouvée entre les branches d'un chêne, comme si la forêt elle-même avait participé à sa mise à mort.

-Reviendras-tu, petite sœur ? demanda Célanéo au corps d'Aëlle.

-Elle ne reviendra pas. C'est toi qui as donné Pégase à cette pêcheuse de perles de Mallia, dit Podarge. Tu sais bien ce que cela signifie. Tu l'as libéré malgré nous.

-Il le fallait, tant qu'il était parmi nous il nous rendait vulnérable. Je croyais que la pêcheuse de perles préférerait la fuite. Je croyais qu'elle irait aussi loin que les ailes de Pégase pourraient la porter. Pégase est né du sang de la Gorgone, il ne peut obéir qu'à un Mortel, vous le savez aussi bien que moi. Je croyais que celle-là fuirait son passé trouble et incomplet et éloignerait Pégase de nous à jamais.

Mais Célanéo savait que ses paroles ne la justifieraient pas auprès de ses sœurs. Elle savait tout le ressentiment que la perte d'Aëlle avait créé en elles.

-Aëlle était peut-être meilleure guerrière que nous toutes, reprit Podarge. Et ce sont pourtant les doigts d'une Mortelle qui l'ont étranglée.

-Je sais, répondit Célanéo, mais ce ne sont pas ceux de la pêcheuse de perles, pourtant. Il s'est produit quelque chose d'imprévu, quelque chose de contre-nature.

-Comment le sais-tu ?

-De la même manière que vous savez que Pégase a été utilisé contre elle. Deïno m'a raconté ce que vous n'avez même pas demandé à savoir : la mort d'Aëlle est le fait d'une étrange alliance entre deux femmes qui auraient dû se haïr. Je sais que j'ai commis une erreur, et j'en paie moi aussi le prix. Mais aucune d'entre nous n'est l'Oracle, nul ne pouvait prévoir que Tanaquil resterait tout de même, alors que plus rien n'a véritablement de sens pour elle sur cette Terre, encore moins qu'elle croiserait notre chemin sur les ailes de Pégase, accompagnée de la fille de Penthésilée.

-La fille de Penthésilée ! ? s'écria Podarge. Alors il s'agit bien d'une Immortelle !

Célanéo hocha la tête.

-Non, pas celle-là. Elle a rompu le lien des Reines Amazones et a choisi de vivre en tant que simple humaine.

-C'est vraiment ce que l'œil des Grées a vu ? demanda Okypété, incrédule.

Célanéo se pencha sur le corps d'Aëlle et lui ferma les yeux d'un geste lent, presque tendre.

-On ne peut mentir à une Harpye, répondit-elle à voix basse, cela vaut également pour les Immortels.

-Que faisons-nous à présent ? demanda Podarge. Pégase est à Gortyne, avec cette fille à qui tu l'as donné !

Célanéo sursauta :

-Que dis-tu ! ?

-Nos éclaireurs l'ont vue hier, confirma Okypété. Elle est seule sous l'arche de pierre, sans armes, et le monstre s'y trouve avec elle, comme s'il nous attendait, comme le centre d'un triangle entre les trois peuples. Je suis allée moi-même cette nuit à Gortyne, et je l'ai vue. J'ai également vu des Marcheurs nyktéra et des guetteurs khthôniaï qui l'épiaient sans oser se montrer.

-Aucun des trois peuples ne tient la Porte Étroite aujourd'hui, ajoute Podarge, pas même les enfants de Nyx. Elle appartient à Pégase et à cette rénégate qui défie les Immortels des trois peuples ! Le temps semble suspendu à Gortyne.

Célanéo regarda le ciel dans la direction de la vallée sacrée de Nyx, comme si les nuages allaient lui renvoyer une image de cette folle, assise au seuil de la Porte Étroite. Ils n'étaient plus très loin de Gortyne désormais, mais Méduse voulait attendre que le brouillard se fût totalement dissipé avant de reprendre la route.

Célanéo fendit l'air de ses griffes d'un geste rageur comme si elle voulait déchirer ce voile immatériel puis dit à ses sœurs :

-Soit, restez ici et attendez-moi, j'irai moi-même parler à cette insolente. Brûlez le corps d'Aëllo, avec ceux de nos guerriers qui sont morts, peut-être la fumée qui s'élèvera de leurs bûchers dissipera-t-elle cette prison de brume !

Elle déploya ses larges ailes, s'envola et disparut dans le brouillard.

Les Océanides dressèrent des bûchers pour leurs morts, comme ils le faisaient depuis toujours, avec les branches basses des arbres qui les entouraient, comme pour punir cette forêt qui semblait n'être qu'un gigantesque piège qui avalait chaque jour quelques-uns des leurs. Ce fut Podarge qui mit le feu à celui de sa sœur, puis à tous les autres placés en cercle tout autour de la Harpye morte.

Le feu du divin Prométhée emporta l'Immortelle et les guerriers humains dans un même tourbillon noirâtre. Les Océanides emplirent leurs poumons de l'odeur âcre qui provenait des bûchers et Méduse dit alors, d'une voix assez forte pour que chacun pût l'entendre, l'invocation funéraire habituelle, qui cette fois prenait tout son sens, comme si elle n'avait été inventée que pour cet instant :

-Va, vent puissant venu de la Mer des Songes ! Rends les cendres des nôtres à l'Océan, et que leurs âmes se mêlent aux jeux des vagues et de l'écume !

Les cendres s'envolèrent en une fumée noire tournoyante qui s'éleva bien au-dessus des cimes des plus hauts arbres qui les entouraient. Nyktéra et Khthôniaï la virent de très loin et sentirent aussi la puanteur de la chair brûlée.

Les enfants de Téthys regardèrent ainsi se consumer les leurs, loin de la Mer et loin de leurs cités. Leur nombre diminuait de jour en jour, mais la forêt elle ne semblait pas décroître. Les arbres en cachaient toujours d'autres, toujours silencieux et puissants.

Les Nymphes se dissimulaient à leur approche, car elles craignaient les filles de Céto, mais tous ressentaient leur présence et savaient qu'ils n'étaient jamais seuls. On pouvait s'isoler en courant dans la plaine ou en nageant le plus loin possible de la côte, mais ce monde était trop dense, et semblait toujours se dérober au regard.

Le corps d'Aëllo brûlait avec les autres. Même ses ailes se changeaient peu à peu en braises rougeoyantes. la forêt n'avait pas seulement pris nombre des leurs, elle avait détruit

une des filles de Céto. Les gens d'Aptère surtout regardaient les hautes flammes qui dévoraient son corps, mais tous les Océanides sentaient en eux un vide et une angoisse qu'ils n'avaient jamais ressentis.

Aëlo était fille de Céto, elle ne pouvait pas mourir. Pourtant sa dépouille était emportée par le feu et le vent, comme celle de n'importe quel guerrier, et les Harpyes ne semblaient pas espérer qu'elle se réincarne comme l'avait fait Euryalé. Un lourd silence était tombé sur les guerriers, depuis que le bûcher d'Aëlo avait été allumé.

Méduse écoutait ce silence, perturbé seulement par le crépitement turbulent des feux. Elle devinait ainsi la mélancolie qui s'emparait de son peuple. C'était une affliction étrange, qui échappait à Némésis, car les hommes ne concevaient pas plus de venger l'un de leurs Immortels que de venger l'automne aux premiers frimas de l'hiver.

Son cheval marchait près d'elle sur l'herbe jaunie par les feux. Elle sentait sous les semelles de ses sandales les palpitations sourdes de la forêt. C'était comme un avertissement qui s'adressait à elle, plus discret que le pas d'une Nymphé : *Le pire reste encore à venir.*

Elle alla à Deïno et posa sa main sur son épaule. La Grée s'était assise à l'écart avec ses Périodes sur un tronc renversé. Lorsqu'elle se retourna vers elle, Méduse vit que deux larmes coulaient de ses yeux bandés. Deux larmes noires chargées de la cendre dont l'air était saturé.

-Est-ce Aëlo que tu pleures ainsi, Grée ? demanda Méduse.

-Non, Reine, répondit Deïno. Je verse ces larmes sur moi-même.

-Que crains-tu donc ? De mourir comme Aëlo ?

-Non plus.

-Alors ?

-Je pleure sur le douloureux souvenir que cette mort réveille en moi. Je ne suis pas semblable à vous toutes, ô Méduse. J'ai invoqué en moi les deux Grées que tu as connues, Enyo et Pemphrédo, qui sont mortes comme Aëlo est morte aujourd'hui. Je me suis créée moi-même telle que je suis à présent. Je me suis frayé un chemin au couteau jusque dans le ventre de Céto l'Abominable, afin qu'elle mette au monde un nouvel enfant, et je suis sa dernière fille. Je ne suis ni Enyo, ni Pemphrédo, je suis Deïno. Céto m'a nommée terrible à cause de la manière dont je me suis imposée à elle. J'ai ainsi pu retrouver l'œil des Grées que les gens de Mallia avaient perdu à la mort de leurs Immortelles. Sans cela nous n'aurions jamais retrouvé le chemin de nos cités sur la Mer des Songes. Mais cela m'a coûté si cher, que parfois ce qui reste en moi d'humain doit verser quelques larmes.

-Si cela t'a tant coûté, pourquoi as-tu renoncé à ton humanité ?

-J'ai cru me vouer à la reconquête de notre passé et à la vengeance de notre exode. Mais vois-tu ô Reine, aujourd'hui je pleure pour celle qui comme moi voudra devenir Harpye pour combler le vide qu'Aëlo laissera aux gens d'Aptère par sa disparition. Je verse ces larmes pour sa souffrance et la mienne.

Méduse posa sa main sur la nuque grise de Deïno, caressa du doigt la chaîne à laquelle était attaché l'œil noir des Grées et dit d'une voix douce :

-Que tes larmes noient ton amertume, ô Deïno. Aëlo ne reviendra pas, la Harpye est définitivement morte. Quant à toi, dis-toi seulement qu'un trésor comme l'œil des Grées appelait une gardienne, comme l'Oracle nous appelle. Les visions de ce joyau pourraient détruire un esprit moins fort que le tien. Mais puisque Céto t'a jugée digne d'un tel fardeau, raconte-moi donc ce que voit cette pierre noire.

Sans un mot, Deïno prit l'œil dans sa main ridée et le laissa lui prendre un peu de sa chaleur, comme il le faisait toujours. Puis elle le sentit s'ouvrir lentement pour darder son regard subtil là où elle dirigeait ses pensées. Elle put ainsi voir et raconter à haute voix

ce qu'il advint de Célanéo lorsque celle-ci fut arrivée à Gortyne où se trouvait toujours Tanaquil.

Ce fut d'abord Pégase qui sentit sa présence. Il leva la tête vers le ciel encore brumeux et la vit s'approcher en décrivant un cercle autour de la Porte Étroite, puis se poser à proximité. La Harpye replia ensuite lentement ses ailes puis s'avança à pied. Tanaquil la regarda s'approcher, assise au pied de l'un des deux piliers de l'arche.

La pêcheuse de perles avait couvert ses épaules et sa poitrine avec les lambeaux du manteau rouge de l'Amazone, car sa courte tunique blanche était bien fine contre le froid de la nuit, mais ses jambes étaient restées nues, protégées seulement par les lanières de cuir de ses hautes sandales. Il y avait une étrange nonchalance dans la manière dont elle les avait croisées. Se croyait-elle à ce point en sécurité ?

Célanéo s'approcha malgré la peur que lui inspirait le monstre né du sang de la Gorgone qu'elle lui avait elle-même donné. Les yeux noirs de la créature ne la quittaient pas. Elle avait beau savoir que la mort d'une Gorgone entraîne toujours le réveil de Pégase, comme pour exiger que cette mort soit vraie, et que garder ce sang enfermé n'eût rendu cet éveil que plus dangereux encore, elle ne pouvait s'empêcher de regretter amèrement son geste.

Aëlo était morte par sa faute d'une mort véritable et les Harpyes ne seraient sans doute jamais plus que trois. Elle parvint pourtant à dominer sa peur et sa rancune pour s'adresser à la jeune femme qui la regardait venir avec un sourire empreint d'une détestable ironie.

-Viens-tu reprendre Pégase, ô fille de Céto ? lui demanda Tanaquil lorsqu'elle fut à portée de voix.

-Crois-tu que je te l'aurais donné si je pouvais le reprendre ? répondit la Harpye. Pégase n'obéira jamais à un Immortel, il est une promesse de Céto aux hommes. Je croyais que tu partirais sur ses ailes pour retourner aux terres arides où nous étions en exil. Je croyais que tu nous en débarrasserais.

-Ainsi ma détresse était si évidente ?

-Tu avais un regard vide qui m'était familier. Lorsque le Dragon a détruit Aptère, j'ai vu Hestia faire boire les survivants à cette eau infernale. Elle voulait mettre notre peuple à genoux, effacer son savoir et ne laisser en lui que l'urgence de la fuite. Lorsque nous nous sommes réincarnées dans les terres arides, il nous a fallu longtemps avant que les enfants aient appris ce que leurs parents avaient oublié. Lorsque je t'ai vue, j'ai tout de suite compris. -Et tu as vu le parti que tu pouvais en tirer.

Tanaquil se releva et passa sa langue sur son bras pour goûter la saveur de sa propre peau, puis elle dit :

-Tu vois, Harpye, ma peau n'a plus le goût du sel. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu aussi longtemps un goût aussi fade. Mais je ne me suis pas baignée depuis ce jour où tu m'as donné Pégase. Je pensais que ma peau se dessècherait en restant aussi longtemps loin de la mer, mais il n'en est rien. J'ai juste perdu le goût du sel. Je suis plus résistante que tu ne l'as cru, je reste moi-même malgré tout. Ma mémoire me reviendra peu à peu, aussi sûrement que je retrouverais le goût du sel sur ma peau après m'être baignée. Tu m'as jugée sur un simple regard et tu t'es trompée. Je suis moins faible que tu ne le pensais.

-Trêve de bavardages inutiles, répondit l'Immortelle. Qu'es-tu venue chercher ici ?

-Ma mémoire, ô fille de Céto aux crocs abominables.

Célanéo resta interdite un instant, puis elle reprit :

-Tu sais pertinemment que c'est sans espoir : les Hespérides l'ont détruite, et l'eau du Léthé ne rend jamais ce qu'elle a englouti. Parfois des bribes du passé peuvent surgir, comme pour te donner l'illusion d'une guérison possible, mais tu ne parviendras pas à leur donner la moindre cohérence. Ce que volent les filles de l'Érèbe est perdu pour toujours.

Au mieux tu ne retrouveras que des souvenirs mutilés, privés de leur substance, auxquels un passé fantasmé est grandement préférable, crois-moi.

-Pourquoi te croirais-je ? Tu ne sais pas de quoi tu parles, car l'eau du Léthé ne peut rien contre toi. Pourquoi écouterais-je une Immortelle ?

-Si Deïno te le disait, la croirais-tu ?

Tanaquil hésita un instant, puis répondit :

-Non, Célanoë. Il y a autre chose que l'eau du Léthé a dévoré en moi : la vénération que j'avais pour les Immortels, quels qu'ils soient. Je préfère la solitude.

-Tu préfères la folie...

Tanaquil était sans arme ni armure, à quelques pas seulement. La Harpye pouvait d'un geste égorger la présomptueuse pêcheuse de perles, mais Pégase veillait.

-Soit, conclut Célanoë. Entête-toi dans cette quête impossible, si tel est ton désir. Mais si tu ne quittes pas Gortyne au plus vite, je devrai te supprimer de mes propres mains.

Puis elle déploya les ailes et s'envola à nouveau pour rejoindre les Océanides, dont les Marcheurs glaukéens entendaient déjà les chevaux. Tanaquil la suivit du regard avec un sourire un peu amer. Elle était surprise de ne ressentir aucune crainte, mais n'en était ni fière ni heureuse. Elle n'avait pas eu aussi clairement conscience de ce qui avait changé en elle avant de l'exprimer ainsi à voix haute.

Elle ne croyait plus aux mystères des Immortels, et sans cette foi la Terre lui paraissait soudainement vide, et l'absence de Gaïa ne s'en faisait que plus cruellement sentir. Une telle pensée n'avait rien de désespérant, mais elle était vertigineuse. Les paroles des anciens chants racontant le partage du monde prenaient alors un sens nouveau : le règne de Cronos pouvait prendre fin comme celui d'Ouranos.

†

Ils étaient tous enfin arrivés. Mathem s'était allongée sur la terre pour sentir leur présence. C'était l'aube, mais elle était éveillée. Elle écoutait le chant complexe des Nymphes qui lui racontaient ce que voyaient leurs yeux de rosée.

Elle vit ainsi les Marcheurs des Thyëllessoï aiguiser les lames de leurs cimenterres courbes sur des silex d'ardoise. Habités comme les Marcheurs des Persikonides à lutter contre les Oréades et les Satyres, il étaient de redoutables guerriers.

Les deux clans montagnards avaient réuni la fine fleur de leurs combattants. Ils utilisaient moins volontiers l'arc car les vents violents qui balayaient sans cesse leurs domaines les rendait peu efficaces pour la chasse, mais compensaient cet inconvénient par l'extrême vivacité de leurs mouvements. Les Persikonides enduisaient les lames de leurs glaives du poison qu'ils tiraient des noyaux écrasés des pêches que les Monts Orientaux leur donnaient chaque été.

Elle vit en revanche les Chasseurs du Val-aux-Loups tendre le plus possible leurs arcs, afin que leurs flèches pussent traverser efficacement les armures océanides. Certains s'étaient coiffés de têtes de loups soigneusement conservées et avaient laissé leurs longs cheveux rouges libres, sans aucune tresse, pour se donner une apparence plus effrayante encore.

Elle vit aussi les derniers guerriers des gens du Fleuve et du Palais d'Écorce tresser de longues cordelettes avec lesquelles ils comptaient étrangler les Immortelles. Scamandre n'était qu'à peine rétablie, mais elle tressait les plus longs et les plus solides de ces fils, comme une araignée toute appliquée à son ouvrage. Ils étaient si fins qu'ils semblaient plus faits pour sectionner que pour étrangler.

Elle vit Voleïa distribuer aux enfants-guerriers des Mellifères, que ceux-ci appelaient les Frelons, des crochets courbes dont la forme rappelait le dard d'une abeille et qui contenaient un conduit creux rempli d'un venin mortel.

Elle vit ceux de son propre clan, les enfants des Bois Glauques, dessiner sur leurs visages des motifs blancs évoquant la face triangulaire d'une effraie et son bec crochu. Ils portaient un umbo de métal pointu fixé sur le front pour fendre le crâne de l'adversaire d'un coup de tête. Les noms de Nyx et de Gortyne étaient écrits de part et d'autre de leurs yeux verts dont les contours étaient soulignés par une trace de suie noire.

'Nous y voilà', se dit Mathem, 'ils sont tous rassemblés'. Tout ce que la forêt comptait de griffes, de poisons, de venins, de dards ou de crocs s'était regroupé en silence par la volonté des Nyktéra. Des fruits les plus tendres on avait extrait un poison mortel, des animaux les plus fragiles on avait pris des armes contre lesquelles les mieux conçues des armures étaient inutiles.

Il suffisait d'attendre.

'N'attaquons pas les Khthôniaï, car ils se heurteront peut-être aux Océanides, et laissons-ces-ci se briser contre eux' : telle avait été la décision du concile des sept Kères. Toute la zone où se tenaient les guerriers du peuple infernal, à fleur de terre entre leurs souterrains et la lisière de la forêt, avait été soigneusement évitée par les Nyktéra et était encerclé en permanence par les Marcheurs Glaukéens.

Eux aussi attendaient.

Les Phloïens avaient parlé d'une ancienne alliance entre les Nyktéra et les Khthôniaï et du Sentier Oblique, mais personne n'avait souhaité se risquer à les aborder. Ces Khthôniaï ne ressemblaient pas à un groupe de voyageurs égarés, mais bien plutôt à une troupe composée des plus violents d'entre eux.

Les Démoniolèptes surtout n'inspiraient aux Nyktéra qu'une crainte angoissée. Les Marcheurs les appelaient les Guerriers-sans-visage, car ils ne savaient comment appeler ces êtres aux yeux vides et aux gestes trop précis pour être véritablement humains. Le plus effrayant était qu'ils semblaient ne jamais dormir. Ils servaient de sentinelles et, bien qu'ils fussent immobiles, rien ne semblait pouvoir échapper à leur regard froid comme l'aube.

Des Masques aussi s'étaient montrés. Ils s'approchaient parfois de Gortyne la nuit, toujours en petit groupe. La première fois qu'ils les avaient vus, les Marcheurs avaient cru voir des monstres infernaux, mais Diane leur avait ensuite parlé de ce que son clan savait des traditions étranges des Tisiphonès, ainsi que des armes en forme de griffes qu'ils portaient, capables de déchirer le bronze d'une armure océanide.

-N'oubliez jamais cela : les Khthôniaï n'envoient en surface que les plus féroces d'entre eux, et la lutte incessante qu'ils doivent mener pour leur survie les rend redoutables, avait-elle ajouté. Ils sont souvent immunisés à tous nos venins, car ceux des créatures infernales sont encore plus violents. Notre avantage contre eux est qu'ils perdent tout sens de l'orientation en forêt et que toute lumière trop vive les paralyse encore plus que nous. Si nous avons à les affronter, il faudra les disperser et les égarer dans les Bois Glauques, pour les tuer ensuite un par un.

Elle tenait ces informations d'Axéa, mais il y avait certaines choses dont le Voleur n'avait jamais parlé, notamment les Érinyes. Diane ainsi que tous les Khthôniaï ignoraient tout d'elles et de leurs pouvoirs. Aucun chant ne parlait d'elles en détail, car elles n'avaient encore jamais quitté les Enfers.

Mais cette fois les Érinyes étaient présentes aux côtés de leur peuple.

Les Nyktéra entendaient parfois Alekto chanter de sa voix basse, presque comme celle d'un homme, et les Kères les avaient vues toutes les trois en rêve, ainsi que la Reine

couronnée de rubis ; celle-ci n'était pas moins inquiétante que les Immortelles. Son regard n'était pas froid comme celui des Guerriers-sans-visage, mais au contraire enflammé par une volonté farouche que rien ne ferait plier.

Ils eurent tôt fait de comprendre que cette mystérieuse reine contrôlait les Guerriers-sans-visage aussi sûrement que les doigts de sa propre main. Ainsi une âme enragée prête à tout dominait absolument des âmes esclaves liées à des corps automates. Une folie individuelle avait acquis la puissance d'une foule organisée. Tel leur apparut Nathrae dont ils ne connaissaient pas encore le nom mais avait déjà perçu toute la démence.

Mathem vit aussi l'armée des Océanides et les Gorgones en tête sur leurs montures couleur de sel engendrées par l'écume des vagues. Les Nyktéra en revanche n'avaient aucun Immortel dans leurs rangs, car les Moires ne quitteraient jamais le Temple de Nyx. Mais la profanation de la terre sacrée de Gortyne serait vengée.

Une seule chose pourtant retenait encore tout en suspens : cette femme océanide qui se tenait seule au seuil de la Porte Étroite et le monstre qui l'accompagnait. Sa présence restait une énigme au sujet de laquelle Nyx restait muette.

Il eût sans doute suffi d'une flèche pour s'en débarrasser mais faire ainsi couler le sang d'une femme désarmée sur la terre de Gortyne était un sacrilège et les Nyktéra n'avaient nulle envie d'offenser Nyx à la veille d'une bataille plus qu'incertaine.

Mathem détendit son corps plus encore et s'assoupit, laissant ses ailes de Kère se déployer lentement.

Son double onirique ne s'envola pas vers les terres d'Hypnos mais se laissa tomber doucement au seuil de l'arche de pierre comme une plume, utilisant ses ailes noires pour freiner sa chute. Pégase la vit en premier puis Tanaquil tourna la tête dans sa direction. La jeune femme fronça les sourcils en essayant de mieux distinguer cette silhouette qu'elle ne voyait qu'à moitié, puis elle demanda :

-Qui es-tu ?

-Mathem Glaukénne. J'appartiens au clan nocturne qui surveille Gortyne. Qu'es-tu venue chercher sur nos terres ?

Tanaquil sourit et répondit :

-Une Immortelle vient de me poser la même question.

-Et que lui as-tu répondu ?

-J'ai perdu la mémoire, Nyktéron. Les Hespérides ont voulu que j'oublie un des secrets qu'elles gardent hors de portée des hommes. Je suis ici pour retrouver les morceaux épars de ma mémoire dispersée.

-Au seuil de la Porte Étroite ? Tu n'y trouveras rien sinon les spectres échappés du domaine de l'Ombrageuse Thanatos.

-Je serais même heureuse de rencontrer un spectre, s'il venait de ces instants de ma vie qui ne sont plus que des fragments ineptes, comme l'est pour chaque homme les images de sa propre naissance. Je prendrai ce que Gortyne me donnera. Une de vos prêtresses a franchi cette porte vivante, je le sais. C'est elle que j'attends, quelle que soit la forme qu'elle prendra pour revenir sur Terre.

-Une de nos prêtresses ?

Mathem repensa à Orséïs, telle que Diane et Scamandre la lui avaient décrite. L'Océanide avait pourtant parlé d'une femme vivante, mais que pouvait-elle en savoir ? La Kère reprit :

-À quoi ressemblait-elle ? Avait-elle les cheveux courts ?

-Non, elle avait au contraire une longue chevelure écarlate, et des habits noirs, peut-être comme les tiens. Je ne saurais t'en dire plus car ne l'ai pas vue ou je l'ai oubliée. Je tiens

tout ce que je sais de cette prêtresse de l'Amazone qui m'accompagnait. Celle-ci m'a laissée seule, et je ne poursuis plus que le souvenir de ses paroles.

Mathem se tut et réfléchit. Syrinx avait parlé de cette Eskhatê qui cherchait sans doute à retrouver la Pythie, et cette étrangère parlait d'une femme ressemblant à une Kère qui avait franchi la Porte Étroite. 'Ô Nyx au manteau constellé d'étoiles' pensa-t-elle 'Est-ce toi qui as placé cette femme ici pour confirmer nos craintes ? Cette Océanide sans armes serait-elle le héraut de la seconde guerre de l'Oracle, sans en être elle-même consciente ?'

Elle regarda Tanaquil et les deux femmes se mesurèrent du regard. Il n'y avait nulle trace de mensonge sur les lèvres charnues de l'étrangère et sa voix avait l'accent mal assuré d'une sincérité inquiète. Si ce qu'elle disait était vrai, alors tout concordait. La Kère demanda :

-Et où sont les tiens ?

-Tu veux parler de Méduse et de son armée ? Je ne sais pas, mais ils ne doivent plus être loin à présent ; d'ailleurs...

Elle désigna du doigt les collines qui formaient le mur nord de Gortyne. Mathem se retourna et les vit se couvrir de cavaliers en l'espace de quelques instants. Leurs longues lances les faisaient ressembler à une forêt d'hiver dénudée.

-C'est donc bien toi qui annonces la guerre, murmura Mathem.

Elle ne les aurait jamais imaginés si nombreux. Ils avaient envahi l'horizon comme si l'Océan était arrivé jusqu'à Gortyne. Tanaquil vit Méduse au premier rang tendre la main pour se faire donner un arc et une flèche par le guerrier qui se trouvait à sa droite.

-Peut-être devrais-tu partir, ô fille de la Nuit, dit-elle.

Méduse arma l'arc et décocha la flèche qui traversa le corps immatériel du double de la Kère pour se ficher ensuite dans le sol sur la moitié de sa longueur, comme un témoin de la haine que vouait la Reine des Océanides aux prêtresses de la Nuit.

-Je ne suis pas vraiment là, répondit Mathem en souriant. Elle ne peut rien contre moi, sauf peut-être me contraindre à un brusque réveil. Regarde-la : elle vient de comprendre et me maudit par un sortilège de sa mère, l'hideuse Céto.

La Kère prit le sélénis qu'elle portait au poignet gauche et le tendit à Tanaquil qui le reçut dans sa main, et constata avec surprise qu'il était matériel.

-Pourquoi me donnes-tu ceci ? demanda la pêcheuse de perles.

-Le sélénis est un objet sacré des Kères. Il appartient aux deux mondes à la fois : celui-ci et l'autre, qui se profile par-delà l'horizon du ciel nocturne. Je te le donne car il a la vertu de protéger des Hespérides. La mémoire est l'unique richesse d'une Kère, c'est pour cela que les Moires nous donnent ce talisman. Mais je ne crois pas que je verrai la nuit prochaine, alors prends-le.

-Ne préférerais-tu pas le donner à quelqu'un de ton peuple ?

-Qu'importe à présent ? Lorsque ta mémoire te sera revenue -si jamais elle te revient- tu décideras toi-même quoi en faire. La plupart des Kères ont déjà transmis leur sélénis à l'un des enfants de leur clan, à quoi servirait que j'en fasse autant ? Chez l'un de ces enfants ou chez les enfants de ces enfants, voire plus tard encore, le don des Kères s'éveillera à nouveau par l'intermédiaire de ces objets. Mais moi, Mathem Glaukéeenne, je ne tiens pas à survivre à cette guerre, de quelque manière que ce soit.

La silhouette disparut sur ces derniers mots, et Tanaquil resta seule avec l'armée de Méduse qui n'osait pas approcher. Elle entendit une courte plainte stridente au-dessus d'elle : l'aigle de Nausicaa était revenu. Elle enroula le manteau de l'Amazone autour de son poing et tendit le bras pour que le rapace s'y pose.

Mathem s'éveilla lentement de sa torpeur et s'assit. Son glaive était posé près d'elle. Elle le dégaina et lança un long hululement de chouette. Ce cri fut repris par tout ceux qui

l'entendirent et se transmit ainsi à l'ensemble des Nyktéra rassemblés autour de Gortyne.

Même les Khthôniaï, soulagés que leur interminable attente prenne fin, l'entendirent et comprirent que le peuple de la forêt affronterait ce jour gris.

Nathrae et les Démoniolèptes sortirent en premier, accompagnées par Mégère, qui tenait un glaive au clair, comme si l'Érinée était impatiente de profiter de son incarnation guerrière. Puis Tisiphone et ses Masques les suivirent. Les yeux bandés d'une étoffe noire qui protégerait leurs yeux trop clairs de la lumière de l'Hypérion, les Écorcheuses fermèrent la marche, avec Alekto, sans armes, que la Maîtresse des Fétiches tenait par la main comme une enfant.

Malgré le jour, leur pas était sûr et silencieux. Les trois filles de Khthôn guidèrent leur peuple selon un itinéraire sinueux pour éviter les groupes nyktéra qui rejoignaient Gortyne. Elles savaient que les enfants de la Nuit choisiraient de faire face à l'armée de Méduse sur sa gauche, pour avoir le Soleil dans leur dos. Il suffisait d'être le troisième sommet du triangle dont la Porte Étroite serait le centre. Il suffisait de surveiller Gortyne en silence, surtout sans entamer les hostilités en premier, afin de ne pas s'affaiblir.

À la lisière de la forêt ils s'arrêtèrent et se glissèrent au niveau des buissons les plus avancés. Nathrae fut la seule à se montrer à découvert, comme si elle ne craignait pas les flèches ennemies. Sitôt qu'elle ne fut plus protégée par les troncs des arbres, le vent s'engouffra dans sa longue chevelure noire et dans le manteau blanc qu'elle portait comme si elle était elle aussi une Immortelle.

La reine infernale ne cligna pas des yeux malgré la lumière du jour et chercha le regard de Méduse, qui n'avait pas quitté sa monture et surveillait à la fois les deux côtés opposés de la forêt, le peuple de la Nuit à sa gauche et celui des Enfers à sa droite.

'Elle sera comme une lame d'un métal trop pur, qui se brise aisément'. Harmonie repensa aux paroles du Masque en observant Nathrae à travers l'étoffe du ruban noir placé sur ses yeux.

Pour une Érinée, Mégère semblait bien trop effacée devant la Reine qu'elle avait sacrée. Alekto avait toujours été comme une enfant malade que les Écorcheuses soutenaient le plus souvent plutôt que de lui obéir, cela n'était un secret pour personne. Mais lorsque l'Euménide sortait de sa torpeur pour exprimer sa volonté, tout était comme inversé, et aucune Maîtresse des Fétiches n'avait osé jusqu'alors défier ouvertement l'Immortelle.

De surcroît, voir ainsi Mégère et Tisiphone laisser une mortelle les commander, fût-elle désignée par le Titan en personne, lui paraissait relever plus d'une farce sinistre que d'une réalité.

Le plus étrange était cette impression d'être la seule à s'étonner de cet état de fait. Les Écorcheuses, et surtout la Maîtresse des Fétiches, n'en parlaient jamais et semblaient l'avoir accepté sans aucune interrogation. Savaient-elles quelque chose qu'elle ignorait ? Ou bien était-il si évident à leurs yeux que Nathrae n'était qu'un jeu de Mégère et de ses sœurs, une sorte de parodie de l'ancienne reine des Nyktéra ou même de Méduse ?

Le rubis pourtant était bien là, et elle sentait que Khthôn avait placé une partie d'elle-même dans cette pierre. Il y avait donc quelque chose de vrai : Nathrae avait véritablement été désignée par le Titan, mais pour quel rôle ?

Elle se rapprocha pour mieux la voir. Celle que les siens avaient appelée Survivante après être revenue d'esclavage avait posé son manteau à terre, laissant apparaître le glaive qu'elle portait à la ceinture. Vue ainsi de dos, elle semblait entièrement noire, comme une ombre échevelée qui s'allonge sur le mur d'une salle haute.

-Vois-tu son glaive ?

Elle se retourna vers celle qui lui avait parlé : c'était Tisiphone elle-même.

-Elle l'a reçu de mes mains. Il devait tuer Chimère, mais l'odieuse fille d'Echidna vit encore.

L'Érinée la fixait de ses yeux immobiles.

Les yeux des hommes sont toujours animés d'un tremblement inquiet, comme un animal aux aguets, mais les yeux des Immortels ont une effrayante fixité qui rend leur regard perçant. Harmonie savait de surcroît que Tisiphone lisait certainement dans ses pensées, comme le faisaient les Masques. Si elle avait assez de magie en elle pour échapper à celle des Masques, il était en revanche illusoire de se croire protégée de l'Immortelle elle-même.

Sa beauté de statue la rendait plus inquiétante encore. Harmonie se força à soutenir le regard de l'Immortelle et lui répondit lentement :

-Mais n'était-elle pas ton esclave ? On raconte qu'elle s'est échappée.

-C'est vrai. Elle s'est libérée à sa manière, en gagnant notre confiance jusqu'à ce que nous décidions de l'envoyer combattre Chimère, convaincus qu'elle ne se déroberait pas. Elle est parvenue, je ne sais comment, à contourner la lecture des pensées, à convaincre une partie d'elle-même comme elle nous avait convaincus, et à laisser une autre partie enfouie en elle, là où nous ne prendrions pas la peine de regarder. Elle est devenue double, du moins assez pour tromper une Immortelle.

-L'est-elle encore ?

-Mégère est persuadée du contraire, elle dit avoir tué cette Nathrae imprévisible et irrévérencieuse.

-Et toi, ô noble fille du Titan, qu'en penses-tu ?

Harmonie ne savait pas d'où lui venait l'audace de parler ainsi à une Érinée, mais cela lui parut presque naturel. Tisiphone était accroupie près d'elle et épiait la Porte Étroite, comme l'aurait fait une simple guerrière khthônia, et surtout elle ne parvenait pas à se défaire de l'impression que cette guerre pouvait être également fatale aux Immortels.

Il lui semblait être au seuil de l'achèvement d'une ère, qui emporterait avec elle les noms des Immortels aussi bien que les vies des Mortels. Au fil du temps même les Titans pouvaient mourir, seul le très ancien Chaos vivrait tant que vit le monde, jusqu'à ce que la vie elle-même s'éteigne, et que le ciel nocturne devienne un vide infini dans lequel même le temps disparaîtrait.

Tandis que ces pensées se succédaient dans son esprit, Harmonie soutint le regard de Tisiphone, comme si elle désirait que l'Érinée lût ses pensées et comprît ce qu'elle n'oserait jamais exprimer de vive voix.

-Nathrae sait se jouer fort habilement des Immortels, répondit finalement Tisiphone. Mais elle n'est malgré tout qu'une magicienne. Mégère a certainement toutes les raisons d'être convaincue du succès de son procédé. Cependant je reste persuadée que même les Démonioleptes conservent en eux-mêmes un noyau indestructible de leur ancienne personnalité, à partir duquel elle peut peut-être se développer à nouveau. Aucun d'entre eux ne vit assez longtemps pour que nous puissions en être certains, mais le fait justement que Mégère et ses Démiurges aient toujours pris garde à ce que leur vie soit courte me paraît révélateur. Or Nathrae est devenue, par un ironique retour des choses, une sorte de Démoniolepte elle-même. Par la vertu du rubis de notre mère Khthôn tout peut s'accroître, s'accélérer... Mégère peut perdre le contrôle de son pantin plus vite qu'elle ne l'imagine.

Harmonie regarda le pantin à nouveau, ainsi que l'arme qu'elle portait. Si elle avait été conçue pour détruire une Immortelle, elle pouvait servir contre une autre. Sans doute les Érinées attendaient-elles de voir ce glaive transpercer la poitrine de Méduse ou celle d'une Harpye, avant d'oser entrer elles-mêmes dans la bataille. Mégère craignait son pantin comme on craint de se blesser soi-même en utilisant une dague empoisonnée.

On entendit soudain plusieurs flèches siffler, et se ficher dans le sol non loin de Nathrae.

Elles venaient des Océanides, mais aucune ne l'atteint, sans qu'elle fit le moindre mouvement pour les esquiver. Une seule se dirigea droit vers elle, mais la reine couronnée de rubis l'attrapa au vol et la brisa dans son poing fermé. Puis elle dégaina son épée et lança de toutes ses forces un long cri de guerre à l'intention des Démonioleptes qui bondirent hors des buissons, armes au clair.

Ce cri, même Cronos l'entendit et aussi Céto qui dormait sous l'eau ténébreuse des plus profonds océans. Un tremblement d'angoisse parcourut l'échine du plus ancien Titan de la Mer et elle eut peur pour ses filles livrées à la vindicte de la lame infernale que tenait Nathrae la Survivante, cette lame qui avait déjà tué Mégère.

Nathrae et les Démonioleptes dévalèrent en courant la pente qui conduisait à l'arche de pierre. Les flèches continuaient à pleuvoir autour d'eux, sans jamais atteindre la reine infernale. Lorsqu'un trait touchait un Démoniolepte il ne semblait pas en souffrir et continuait à courir avec la même vélocité régulière et froide de ceux qui ne respirent pas.

-Oubliez vos arcs ! cria Méduse. C'est au corps à corps que nous en viendrons à bout ! Enflammez vos lances, car le feu est la seule arme qu'ils craignent vraiment !

Les Pyromanciens enflammèrent des torches souffrées et les tendirent aux cavaliers qui y embrasèrent le bois de leurs lances avant de lancer leur monture au grand galop vers Nathrae et ses créatures infernales.

Dans l'intervalle, ceux-ci avaient déjà dépassé la Porte Étroite et remontaient déjà la pente conduisant à leurs ennemis, sans toucher ni Tanaquil ni Pégase, comme un vent furieux qui se serait engouffré dans l'arche. Les autres Khthôniaï n'avaient pas bougé, ils observaient leur Reine courir vers sa mort, et Mégère avait sur les lèvres un sourire à la fois fier et satisfait de son intrépide création.

-Tu es plus belle en cet instant que tu ne l'as jamais été, ô Survivante, murmura l'Érinée. Va, cours, vole et fais couler le sang des enfants de Téthys dont l'incarnat se retrouve sur ton front purifié des pensées mortelles. Porte loin dans leur chair la malédiction du rubis, car tu es en cet instant Khthôn guerrière dans toute sa colère.

Malgré la répugnance que lui inspiraient les Démonioleptes, Harmonie ne pouvait s'empêcher d'être fascinée par leur course effrénée vers la mort, la véritable. Ils ressemblaient à un vol d'oies sauvages tant leur mouvement semblait rythmé et régulier. Une première vague de cavaliers océanides s'était élancée vers eux, menée par Méduse, pour les encercler comme une main griffue qui se refermerait sur eux.

Méduse alla aussitôt à la rencontre de Nathrae qui leva ses bras vers le ciel en poussant un second cri, un cri féroce empli de haine, un cri de fauve, un cri de prédateur né des abysses ignivomes des volcans. Le rubis s'enflamma d'une lueur carmine qui blessa les yeux du cheval de Méduse et le rendit subitement aveugle. Il se cabra en hennissant de terreur et Nathrae trancha net son jarret droit de son épée. L'animal né de l'écume s'effondra à terre, entraînant avec lui la Reine des Océanides qui eut juste le temps de rouler sur le sol afin de ne pas se retrouver coincée sous le flanc de la bête.

Nathrae se rua ensuite sur Méduse. Les deux Reines se firent face une seconde, puis le glaive de Nathrae s'abattit sur celui de Méduse avec une telle force que des étincelles jaillirent du choc. Nathrae se mit à frapper sans cesse sans laisser à son adversaire le temps de répliquer, obligeant Méduse à reculer tout en parant ses coups.

-Méduse ! criait Nathrae tout en combattant. Tu paieras pour la langue de Ladon ! Pour le visage de la Pythie ! Et pour le masque d'or ! Pour votre alliance abjecte avec Echidna !

Cette voix n'était pas celle de la Dèmiurge, mais celle de Mégère elle-même. Elle exprimait toute la rancœur des Érinées contre les filles de Céto pour avoir osé s'allier au Sphinx

et au Dragon, à l'ignoble progéniture d'Echidna qui avait trop longtemps tourmenté les hommes du monde souterrain. Les filles de Khthôn n'avaient pas pardonné à celles de Cêto le rapt de la Pythie.

L'Ère des Cités Rivales et l'ancienne guerre étaient finies, presque oubliées des mortels, mais la haine était restée vivace, privée même des raisons qui la fondaient. Les Immortels en revanche n'avaient pas oublié, car le temps n'a pour eux guère de sens.

L'épée de Nathrae cherchait le cœur de Méduse, avide de goûter le sang de la Titanide. Méduse sentait cette triple volonté meurtrière : celle de la Mortelle, celle de l'Immortelle et celle de l'épée, et ressentait pour la première fois plus de peur que de colère. C'était peut-être le sort d'Aëlo qui l'attendait à la pointe de cette arme infernale. La véritable mort, l'unique et la dernière.

Autour des deux Reines régnait un chaos sanglant. Certains Démonioleptes avaient fendu les ventres des chevaux avant de voir leur crâne fracassé par les sabots des animaux rendus fous par la douleur. La violence du combat emportait autant les hommes que les pantins, dans une danse qui semblait ne même pas pouvoir se conclure par la mort, car la chair se relevait toujours, mutilée et sanglante, pour frapper et frapper encore.

Lances et arcs étaient devenus inutiles. On se battait au glaive, au poignard, aux mains. Les autres guerriers océanides n'osaient pas se joindre au combat, tant la mêlée était confuse. Les filles de Cêto observaient leur sœur Méduse affronter cette arme qui pouvait être fatale à n'importe laquelle d'entre elles.

Aucune ne fit le moindre geste. Que Méduse affrontât seule le courroux du peuple infernal qu'elle avait défié doublement, par l'enlèvement de la Pythie et par son entente avec la descendance d'Echidna. Elle était Reine, qu'elle fit face en tant que telle.

Finalement Nathrae réussit à transpercer la poitrine de la Gorgone, juste en dessous du sein gauche, à l'endroit du cœur. Puis elle bondit en arrière, ayant lâché son arme, comme si elle s'en était enfin libérée.

-Tu es morte, ô Méduse ! cria Nathrae, d'une voix différente, plus claire et moins enragée, une voix que n'inspirait pas Mégère. Tu es morte, et cette arme boit le sang de ton cœur !

Elle arracha le rubis de son front et le jeta au loin vers les Océanides. Mégère sentit le lien se rompre aussitôt. La Démoniolepte s'était échappée.

Méduse regardait son sang noir s'épandre de sa plaie. Elle arracha l'épée et eut un ricanement odieux en la rejetant au loin :

-Crois-tu vraiment... Crois-tu vraiment que j'aie un cœur, magicienne ? Moi qui ne respire pas ? Tu n'as fait que me blesser, et ton arme est perdue à présent.

Elle leva son propre glaive, et fendit trois fois coup sur coup la poitrine de la jeune femme, qui tomba à terre, sans un cri, sans un souffle.

†

-Quel est cet étrange tempête, Mère ? demanda l'enfant.

-Les guerres sont ainsi, Zeus, répondit Rhéa. La violence semble tout emporter, et pourtant tu vois : cette femme qui se tient sous la Porte Étroite est hors d'atteinte. Une mêlée ressemble à un animal à l'agonie, qui se replie de plus en plus sur soi-même. Un pas peut suffire pour y échapper, à l'inverse il arrive qu'elle te rattrape au plus profond d'un désert. Ces hommes semblent enragés, on aurait pu croire qu'ils la tueraient dans l'emportement de leur furie, mais ils ne la regardent même pas. Le sang se répandra jusqu'au cuir de ses sandales sans que la guerre ne la touche, du moins pour l'instant. Car tout peut

encore changer sans que rien ne l'annonce. Une fois entamée, la guerre n'a plus ni logique ni justice.

-Est-ce Pégase qui la protège ?

-Il le ferait s'il le pouvait, mais cela n'a rien à voir.

†

La rumeur des armes s'était enfin tue. Tanaquil regardait le charnier qui s'étendait devant elle. Les Océanides avaient voulu reprendre leurs blessés mais un vol de flèches venu de la forêt les avait achevés. Les Khthôniaï s'étaient repliés plus profondément. Ils ne pleuraient pas leur reine ni les Démonioleptes, mais s'étonnaient que Méduse eût survécu.

-Tu vois, belle Écorcheuse, dit Tisiphone à Harmonie, Nathrae a trouvé la force de s'enfuir malgré nous. Elle a failli à la tâche pour laquelle elle a été sacrée reine par nos soins. Nous avons invoqué toute la rage guerrière de notre mère et elle s'est brisée sur les boucliers grimaçants des Océanides.

-Brisée ? osa Harmonie. Mais près de cent des leurs sont tombés, et nous n'avons perdu personne... ou du moins pas d'être à part entière.

-Là n'est pas la question, Écorcheuse. Là n'est pas la question. Khthôn guerrière s'est dérobée à nous, il y a une autre Khthôn qui prédomine, et ce n'est pas celle que nous avons de notre côté. Elle aide ses filles, mais c'est une autre âme qu'elle soutient réellement. Dans la dialectique intérieure des volontés contradictoires du Titan, nous avons la partie la plus faible, et tous les Démonioleptes des Enfers n'y pourront rien. Nathrae est morte, la proportion du Nombre d'Or est rompue et Khthôn suit d'autres pas que les nôtres.

Harmonie ne répondit rien. Elle regarda le visage juvénile de Mégère, ce visage de jeune homme encadré par ses longs cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules comme une pluie dense.

Mégère était seule à présent. Elle avait cru que sa créature tuerait Méduse mais il fallait plus qu'une lame enchantée pour venir à bout de l'ignoble reine des Océanides. L'agonie viendrait peut-être plus tard, mais de toutes manières trop tard. Si Méduse pouvait encore tenir debout quelques heures, cela suffisait à tout faire échouer. Nathrae l'avait laissée seule, et elle croyait voir en cela l'effet d'une ultime impertinence de la part de la Démonie.

Le silence revint. Plus lourd qu'auparavant.

Les Océanides s'étaient repliés sur le haut de leur colline après quelques échanges de traits avec les Nyktéra qui ne s'étaient toujours pas montrés.

Tanaquil était seule avec les morts. Elle contemplait un vol de corbeaux venus de loin qui s'était posé sur les cadavres pour se régaler de leurs yeux, qui étaient pour eux la plus délicieuse des friandises. L'aigle de Colchide quitta le bras de la pêcheuse de perles et se mêla aux oiseaux de Nyx pour dévorer la chair morte, comme une sinistre parodie de l'ancienne alliance entre Nyktéra et Amazones.

Elle se souvint alors que ce n'était pas la première fois qu'elle respirait l'odeur de la Mort. Elle se souvint d'un jeune homme tombant devant elle, une flèche au beau milieu du front. Elle se rappela ses longs cheveux rouges tenus par un étrange bijou en forme d'insecte sur sa nuque.

Une abeille. Une abeille aux ailes d'or, dont la couleur se mariait si bien avec le pourpre de sa chevelure. C'était un Nyktéron. Elle était restée un instant fascinée par ce mort, puis on l'avait saisie et relevée... Ensuite il avait fallu fuir.

Qui l'avait ainsi secourue ? Des mains chaudes et douces, qu'elle avait reconnues à cet instant. Des mains dont le contact lui était plus que familier. Des mains qui avaient pris

les siennes pour l'entraîner dans une course folle à travers cette forêt, avec sur leurs talons cette horreur qui ne renoncerait jamais, qui pouvait les traquer sans relâche.

-Tantale, murmura-t-elle. Tantale...

Elle prit son front entre ses mains, ferma les yeux et se mit à prononcer ce nom par intervalles réguliers, comme si elle cherchait à l'appeler. Pégase la regardait appeler cet homme que l'eau du Léthé avait noyé. Il y avait un Tantale qui l'avait sauvée à cet instant, un Tantale qu'elle avait aimé, un Tantale qu'elle cherchait dans les remous des eaux impénétrables du troisième fleuve des Enfers, là où les Hespérides emplissaient leur maudit canope.

Pégase vint se placer devant elle et elle ouvrit les yeux. Ceux du monstre étaient comme deux miroirs lui renvoyant une image d'elle-même cernée par l'obscurité. Elle se plongea dans cette eau-là pour y chercher tout ce qui surnagerait, car les corps des noyés finissaient inévitablement par remonter à la surface. Elle répétait toujours de façon lancinante, comme une prière :

-Tantale, Tantale...

Sa voix plaintive résonnait sous l'arche et en caressait les pierres. Le nom qu'elle répétait sans cesse faisait trembler le seuil qui la séparait du Labyrinthe. Il agit comme une corde qui attira lentement Tantale de ce côté-ci de la Porte Étroite, et avec lui les autres voyageurs.

La voix de la pêcheuse de perles fut plus habile que ses doigts ne l'avaient jamais été lorsqu'il avait fallu arracher au sol marin ses plus beaux trésors. Elle fut pareille à sa main lorsqu'elle s'enfonçait dans les replis des coraux et des rochers.

Ainsi la Pythie et ceux qui l'avaient enlevée à Létopolis furent invoqués sur le sol de la Terre, afin que la créature de Thémis et Phoïbé sente à nouveau sous ses pieds nus la chair de Gaïa.

Ce fut alors qu'ils revinrent.

La Porte Étroite s'ouvrit à nouveau pour laisser passer l'Oracle, non plus guidée cette fois par Python, mais par cinq Mortels. Tous ceux qui observaient Gortyne la virent sous la forme d'une grande femme pâle net chauve, dont le visage était d'une absolue régularité. Ses traits composaient une harmonie que l'œil ne pouvait cesser de suivre et de contempler, car ils avaient été empruntés à la radieuse Phoïbé.

Ses yeux semblaient palpiter comme des braises, mais d'un rouge sombre, presque noir. Des teintes écarlates apparaissent par intermittences, comme si un feu brûlait au fond de ces yeux qui devaient voir par-delà le voile des apparences.

Elle était vêtue du long manteau noir de ses anciennes gardiennes. Malgré la grave solennité de ses traits elle regardait autour d'elle comme une enfant, à la fois fascinée, effrayée, et avide de comprendre.

Elle n'est ni femme ni enfant pourtant. Elle est seulement la vérité faite chair.

Elle se tenait sous l'arche de pierre et avançait au hasard, d'un pas lent et trébuchant. Elle tendait ses mains autour d'elle comme pour mieux saisir cette réalité nouvelle. Létopolis avait laissé en elle trop de tristesse et trop de mort pour qu'elle pût se réhabituer aussi vite à la Terre des hommes.

Elle qui savait ce que même Cronos ne sait pas, ressentait plus fortement que quiconque joie et douleur, ne put prononcer le moindre mot. La Pythie ne sait s'exprimer autrement que par énigmes, car elle ne parle pas véritablement la langue des hommes. Elle en connaît les mots, et sait les utiliser, mais il est presque impossible d'exprimer ce qu'on est seul à voir.

C'était pour tuer cette infinie solitude qu'elle tendait les mains vers les hommes, pour qu'ils partagent le fardeau de ses visions que lui avaient légué Thémis et Phoïbé avant de

disparaître à tout jamais pour échapper à Cronos.

Tous la regardaient sans pouvoir la quitter des yeux. Qu'ils la vissent de près ou de loin, ils la voyaient tous avec la même précision, comme si l'œil la connaissait déjà, comme si se substituait à cette silhouette une image enfouie aux tréfonds de chaque mémoire.

Oui, ils la connaissaient déjà, et cette vision n'était qu'un rappel, car même ceux qui ne rêvaient pas avaient déjà vu marcher l'Oracle. C'était inscrit en eux par le sang de Gaïa et l'argile de Prométhée dont ils étaient faits.

Les arcs se détendirent peu à peu, les mains sur les poignées des épées se déserrèrent. Tous épiaient les mouvements de ses lèvres pour ne rien perdre de ce qu'elle allait peut-être dire. Même les Immortelles partageaient cette irrésistible fascination.

Les Nyktéra et les Khthôniaï sortirent alors de la forêt peu à peu. Les Océanides s'approchèrent lentement et les trois peuples formèrent comme un large cercle autour de la Pythie et des cinq voyageurs qui l'accompagnaient.

Ils distinguèrent peu à peu Persyex, qui tenait toujours à la main sa cithare. Les trois Khthôniaï qui l'avaient accompagnée regardaient autour d'eux en clignant des yeux, ravis de revoir enfin la Terre, même si la lumière du jour leur était douloureuse.

Seul Tantale ne prêtait aucune attention à l'Oracle ni à la foule. Il était devant Tanaquil et la regardait fixement, sans pouvoir prononcer le moindre mot. Pégase s'était placé près d'elle et le regardait lui aussi. Tantale avait la sensation que le monstre essayait de lui signifier quelque chose, dans sa manière de le fixer avec insistance. Il n'avait jamais vu de Pégase auparavant mais c'était surtout la présence de son épouse qu'il ne s'expliquait pas ; et en regard de ce mystère un cheval ailé n'avait que peu d'importance.

Les yeux de Tanaquil n'avaient plus ce vide qui lui avait roidi le cœur. Les blessures de la jeune femme ne s'étaient pas infectées et sa beauté n'était guère entamée. Elle le regardait avec un sourire un peu triste et craintif, comme si elle implorait son indulgence.

Il n'y avait pas non plus d'amour dans ce regard, mais il sentit qu'il existait encore pour elle. La pêcheuse de perles était émue, et peut-être bouleversée par cette rencontre. Elle avait mille fois espéré le retrouver et le voyait enfin devant elle.

-J'avais craint... commença-t-elle d'une voix étranglée. J'avais craint que tu fusses mort.

-Je le suis, Tanaquil, répondit Tantale. Le Tantale que tu as connu, celui qui t'a tant aimée est mort. J'ai dû le tuer pour ne pas mourir avec lui.

Il sentit des larmes couler sur ses joues tandis qu'il prononçait ces mots, et vit que Tanaquil pleurait doucement elle aussi. Elle demanda :

-Alors... Me parleras-tu de ce Tantale ? Me raconteras-tu l'histoire de ce Tantale et d'une autre Tanaquil, irrémédiablement enfouie en moi ? J'ai perdu mon amour pour toi, mais il n'y a rien que je souhaiterais plus fortement retrouver, car il y a un tel vide en moi que je crois parfois m'y noyer toute entière. J'ai besoin de toi, Tantale. J'ai besoin de toi comme je n'aurai jamais besoin de quiconque, car tu détiens une partie de moi.

Elle tendit ses deux mains vers lui, ses deux mains douces aux doigts longs qu'il avait parfois couvertes de baisers.

Il s'approcha et lui prit ses mains puis l'attira contre lui, pour respirer le parfum de ses cheveux. Ils n'avaient plus cette odeur de sel qu'il aimait tant, mais c'étaient bien ceux de la femme qu'il avait aimée. Que cet amour fût ou non définitivement mort en lui, cet instant était empreint d'une tendresse complice, sans passion et sans douleur. Elle le serra contre elle et ils restèrent un long moment ainsi, joue contre joue, laissant le temps à leurs peaux de se retrouver et à leurs corps de se reconnaître.

Lorsqu'ils rouvrirent les yeux et regardèrent à nouveau autour d'eux, ils virent que le cercle s'était réduit jusqu'à ce que Méduse ne fût plus qu'à quelques dizaines de pas de la

Porte Étroite où se tenaient toujours la Pythie et ceux qui avaient franchi avec elle le seuil maudit.

Les Nyktéra s'étaient autant rapprochés du côté opposé, et Persyex reconnu au premier rang Euryassa, armée de son arc long et les deux Kères du Val-aux-Loups avec elle. Les Khthôniaï étaient restés un peu plus en retrait, mais les trois Érinyes continuaient à marcher vers l'arche de pierre, Alekto en tête, et s'éloignaient peu à peu de leurs guerriers.

La Pythie se tourna vers elles et regarda venir les trois filles préférées de Khthôn. Elle sentit que leurs doigts étaient des fers et leurs yeux des prisons. Dans leur simple manière de la regarder les trois Érinyes exprimaient tout leur désir.

Maledrin saisit alors la Pythie par la main et s'élança vers Alekto en courant.

-Ô noble fille du Titan ! s'exclama la guerrière. Vois : je te rends enfin l'Oracle !

L'hérétique s'attendait à recevoir de l'Euménide un sourire, un simple sourire de reconnaissance, mais aucun muscle du visage d'Alekto ne bougea. Au moment où elle allait s'incliner devant elle, Maledrin sentit cinq pointes de flèches transpercer dans son dos presque simultanément.

Les archers nyktéra et océanides avaient encoché leurs flèches au moment où elle avait pris la main de la Pythie pour l'emmener avec elle jusqu'aux trois Immortelles. Maledrin tomba à genoux devant Alekto, qui la regardait mourir avec indifférence. Elle tendit une main tremblante vers l'Érinie en articulant difficilement :

-Alekto... Pourquoi... m'abandonnes-tu ? Pourquoi m'as-tu... guidée jusqu'à l'Oracle... pour... pour me laisser mourir maintenant...

Puis l'hérétique s'effondra aux pieds de l'Immortelle dont elle s'était crue l'élue.

Dynaïe courut jusqu'à elle et prit le corps dans ses bras en prononçant le nom de la jeune fille. Ses yeux étaient remplis de larmes et elle sentait en elle un chagrin qu'elle ne s'expliquait pas. C'était un chagrin sans haine ni colère.

Dynaïe savait que sa compagne de voyage finirait de cette manière, comme si la téméraire adolescente avait toujours été en quelque sorte en sursis. Maledrin avait trop souvent joué avec la mort pour la duper plus longtemps, et les archers responsables de sa mort ne lui semblaient qu'être les instruments d'un destin écrit d'avance. Dynaïe ne croyait pourtant guère au destin, mais Maledrin y croyait trop pour ne pas s'en être façonné un d'elle-même.

Dynaïe savait tout cela. Et pourtant cette mort cruelle la bouleversait au-delà de tout ce qu'elle aurait imaginé. S'était-elle attachée à son insu à cette folle enfant ? Peut-être, mais surtout il y avait eu ce geste de Maledrin vers Alekto, cet accent dans sa voix lorsqu'elle avait voulu lui offrir la Pythie. Elle avait reconnu en la jeune fille le même besoin de reconnaissance qui l'avait animée elle aussi, lorsqu'elle faisait tout pour plaire à sa mère Harmonie.

Tandis que Dynaïe pleurait sur le corps de l'enfant égarée qui l'avait accompagnée au cœur de l'abîme, sous les regards des hommes des trois peuples, Harmonie quitta alors le groupe des Khthôniaï pour s'approcher de sa fille et posa ses mains sur ses épaules.

-Mère ? s'écria la magicienne en relevant la tête vers elle. C'est bien toi ?

Elle l'avait reconnue malgré le bandeau noir qui couvrait le haut de son visage. Elle connaissait trop bien ces mains tatouées et ces deux poignards d'Écorcheuse, ces deux armes qu'elle était censée recevoir un jour en héritage.

-Viens, ma fille, dit Harmonie. Elle ne vaut pas la peine que tu la pleures.

-Qui es-tu, femme, pour oser me dire la valeur de mes larmes, toi qui m'en as tant fait verser ? Connaissais-tu seulement cette jeune fille ?

-Toutes les Écorcheuses la connaissaient. Elle était l'une de nos novices.

-Je sais cela ! Mais de quel droit parles-tu d'elle avec cette désinvolture ?

-Dynaïe...

Harmonie lui parlait avec une douceur dans la voix qu'elle n'avait jamais eu lorsqu'elle lui adressait la parole autrefois. Dynaïe enrageait d'autant plus de sentir que cette gentillesse nouvelle n'était motivée que par le désir de l'éloigner du corps de la jeune fille.

-Elle était condamnée. Tu ne pouvais rien pour elle. C'était une folle, une hérétique. Elle a servi les Enfers à sa manière, mais elle n'a jamais été qu'une âme corrompue par la démence, depuis sa plus lointaine enfance.

-Que faisait-elle alors parmi vos novices ? N'est-ce pas plutôt votre odieux enseignement qui l'a rendue folle ?

-Ceux qui veillent Alekto perdent parfois la raison, mais Maledrin était déjà folle bien avant d'entrer dans nos rangs. C'est bien pour cela qu'elle était parfaite pour ce rôle, car elle n'était qu'une perte de temps pour le culte et n'eût jamais pu devenir une véritable Écorcheuse. Nous l'avons éloignée lorsqu'elle s'est avérée trop dangereuse.

Harmonie voulut tirer le bras de sa fille, mais celle-ci se dégagea violemment :

-Laisse-moi ! Tu me dégoûtes !

Dynaïe se releva et toisa l'Écorcheuse des pieds à la tête :

-Tu es toujours aussi belle, Mère, et toujours aussi froide. Même cette fausse tendresse que tu essaies de me prodiguer empesté des relents infects de tes arrières-pensées. Mais tu ne me tromperas jamais moi, ta fille, bien qu'il fût un temps où je souhaitais plus que tout être trompée, pour pouvoir croire en ton amour.

Harmonie plissa légèrement les yeux avec une expression de colère rentrée.

-Si je suis restée froide, comme tu le dis, répondit-elle, tu es restée arrogante et stupide. Ô ma fille, sais-tu seulement que ton alliance absurde avec cette prêtresse nyktéron a engendré une guerre ? Serais-tu possédée comme un Démoniolepte ?

Il ne pouvait y avoir d'insulte plus cinglante dans la bouche d'un Khthônia, mais Dynaïe ne parut pas s'en émouvoir et répondit lentement, en baissant la tête, sans cesser de fixer sa mère de ses yeux étincelants et en lui montrant ses mains bleues :

-J'ai suivi le don dont m'a honorée Khthôn.

Harmonie vit le diamant sur le front de sa fille luire très faiblement comme s'il reflétait la lumière d'une torche. Dynaïe continua :

-C'est quelque chose que tu ne sais pas, Mère, mais le don de Khthôn que j'ai reçu n'a jamais rien eu à voir avec le rôle d'une Écorcheuse. Si vous êtes les seules élues de Khthôn, alors je n'en suis pas une, car mon don est celui de la création. Je suis capable de sculpter la pierre et le métal à mains nues, et j'ai même appris à façonner la chair, comme le faisait jadis le subtil Prométhée. J'ai suivi ce désir de créer, de reconstituer le visage de la Pythie, perdu dans l'abîme, sous la forme du masque de chair que tu vois.

Elle approcha ses mains du visage de sa mère et en effleura les joues.

-Tu vois, ô ma Mère tant aimée... Lorsque j'ai senti que mes doigts pouvaient donner la vie à cette étrange argile dont est faite la chair, je me suis sentie libre pour la première fois de ma vie. Les chagrins et les rancœurs sont devenus comme des serpents à qui on a arraché les crocs. Ils étaient là, toujours en moi, mais leur présence ne pouvait plus m'affaiblir, et leur souvenir au contraire me renforçait. J'étais enfin seule, enfin libre, et je n'avais plus besoin de ta chaleur ni de celle de quiconque. Si je n'ai ressenti qu'une pâle copie de la jubilation de Prométhée lorsqu'il a créé tous les êtres vivants, c'était bien assez pour l'enfant blessée que je suis. Et contre cela tu ne peux rien.

Elle s'écarta d'Harmonie et lui sourit sans affection, savourant la joie de ne plus avoir peur d'elle et de ne plus croire en elle. Elle se tut un instant pour contempler avec un

étrange ravissement intérieur le regard désespéré de sa mère, qu'elle croyait ne jamais voir.

-En rendant à l'Oracle le visage de Phoïbé et les yeux de Thémis je me suis aussi moi-même guérie. Et c'est en partie grâce à cette hérétique que tu méprisais assez pour vouloir la sacrifier à une besogne trop dangereuse.

Harmonie voyait le visage de sa fille derrière ses mains à moitié refermées. Ces mains ressemblaient à une grille entre elle et Dynaïe, comme si elles la plaçaient définitivement hors de portée.

Elle se tourna vers Alekto puis vers la Pythie, qui se regardaient l'une l'autre intensément, comme si elles étaient engagées dans un dialogue muet. Elle songea qu'elle n'avait que quatre pas à faire pour s'emparer de l'Oracle, mais était-ce véritablement ce qu'elle et les autres Khthôniaï étaient venus chercher ici ?

Si la liturgie déplorait le rapt de l'Oracle et affirmait la nécessité impérative de venger l'affront, il y avait toujours eu, au sein du cercle des Écorcheuses, une sorte de complicité tacite autour de la peur qu'inspirait l'idée d'un retour de la Pythie. Son absence justifiait le pouvoir des Écorcheuses et apportait un simulacre de paix. Mais nul ne savait ce que sa présence apporterait.

Pour la première fois de son existence, Harmonie se trouvait confronté aux contradictions de son culte, et d'une manière qu'elle n'eût jamais imaginé par avance. Elle se demanda à qui elle avait finalement voué son existence : à Alekto, ou à la religion des Écorcheuses et surtout à ses danses sacrées qui l'avaient toujours transportée ? N'avait-elle pas en fin de compte cherché l'épanouissement de ses dons comme sa fille plutôt que l'accomplissement de la volonté de l'Érinie ?

'C'est ainsi que raisonnent les hérétiques,' pensa-t-elle. Quatre pas la séparaient de la Pythie impavide, qui semblait regarder à la fois les yeux de l'Érinie et le cadavre de Maledrin.

Alekto voulait l'Oracle.

C'était évident à la façon dont elle la regardait et dont tout son corps semblait se tendre comme un arc vers la fille de Phoïbé et Thémis. Elle n'était pas la seule, ses deux sœurs et tous les Khthôniaï désiraient la Pythie tout autant. Les Nyktéra, les Océanides et leurs Immortelles ne faisaient pas exception. Cette figure immobile devant elle était l'objet de toutes les convoitises et Harmonie ressentait elle aussi cette fascination avec autant de force que celle d'un amour naissant.

Harmonie se retourna vers la Maîtresse des Fétiches qui observait la scène attentivement, avec le regard d'une femme de guerre guettant l'opportunité favorable pour attaquer. Aucune question ne pouvait plus être posée, plus rien ne pouvait être remis en cause. C'était le lourd silence de la guerre, celui qui s'impose à toutes les voix discordantes.

Elle fit un pas vers l'Oracle, et entendit aussitôt les arcs se tendre et le mouvement des guerriers vers elle pour refermer un peu plus le cercle autour de la Pythie. Si elle échappait aux flèches, les glaives des Nyktéra ou les lances des Océanides auraient tôt fait de la mettre en pièces.

'C'est le seul moyen de savoir qui j'ai réellement servi,' se dit-elle 'Fille de la vérité, c'est à moi que tu parleras.'

La peur des armes ennemies ne la retint pas, mais au moment de s'avancer vers l'Oracle, une voix la figea sur place :

-Attendez ! cria Persyex.

Tous les regards convergèrent involontairement vers elle. Ce fut la dernière fois de son existence où elle prit la voix d'une Kère, la voix du Conteur, de celui qui s'empare des

yeux et des oreilles de ceux qui l'écoutent et dont les mots savent évoquer un monde à part entière.

Elle ne tenait plus l'épée-de-Lune et avait laissé sa cithare à terre. Elle était en revanche toujours coiffée du casque de Penthésilée qui voilait à moitié son regard clair. Elle tendait ses mains nues comme l'avait fait la Pythie, paumes ouvertes pour demander une trêve, en une supplique pour le sommeil des armes.

-Attendez, mes frères et mes sœurs humains ! Écoutez-moi. Par pitié écoutez-moi...

Elle déploya ses longues ailes brisées, ses majestueuses ailes d'un noir d'ébène ruisse-lantes d'une sang rouge, car elle était à la fois morte et vivante. Elle était Gortyne et elle était la Porte Étroite dont elle avait rouvert le seuil.

-Qui es-tu pourt oser parler ainsi ? demanda une guerrière nyktéron. Tu as profané Thanatos en volant les attributs des Eskhataï ! Tu as tué les huit gardiennes de Létopolis ! Tu as attiré à nous la folie de Méduse et porté l'incendie dans nos forêts !

Persyex se retourna vers celle qui avait parlé : c'était sa propre sœur Euryassa. Elle la regardait avec une tristesse désespérée, comme si elle s'était résignée à la haïr. Tous les Nyktéra, et surtout les Kères, avaient sursauté en l'entendant porter cette accusation, prononcée avec tant d'assurance.

-Moi-même, ta sœur, je n'ai appris ta forfaiture que par les visions que mes rêves m'ont apportées, continua la Chasseresse, vibrante d'une colère triste et désespérée. Moi qui ne rêvais presque jamais, j'en suis venue à redouter le sommeil et les cauchemars funestes qu'il me donne. Tu es une hérétique, Prsyex, tu as trahi ta foi et ton peuple, et ta folie nous a conduits à la guerre !

Une larme coula sur sa joue. Elle prit une dague dans sa main et s'entailla le poignet pour verser un peu de son sang à terre.

-Je maudits le sang qui nous unit, dit-elle. Si tu savais à quel point je déteste ces rêves ! Je t'ai vue livrer la gorge des Eskhataï aux lames de magiciens khthôniaï !

Un murmure de colère et d'indignation parcourut les Nyktéra. Persyex regarda Euryassa avec douceur et répondit seulement :

-Je sais ce que tu as vu. Je ne demande pas ton pardon, ma sœur bien-aimée, car je n'en ai plus que faire. Je demande seulement que l'on cesse de répandre le sang de Gaïa.

-N'es-tu pas toi-même un être sanguinaire, Louve ? demanda Deïno. Nous t'avons vue mi-femme mi-louve, plus laide encore que les Centaures que tu as tués !

La Grèce s'était approchée d'elle, sa pierre noire sur sa poitrine, et Persyex comprit que rien de son errance en pays océanide n'avait échappé à cet œil.

-Oui j'ai tué, j'ai trahi, j'ai menti, reconnut-elle. Je n'ai suivi aucune des lois qui main-tiennent debout les murs d'ignorance séparant les hommes. Je n'ai écouté que ma propre passion ! Γνωθι σεαυτον, a dit la Pythie : *Connais-toi toi-même*. Je n'ai véritablement compris qui j'étais, qui j'avais toujours été qu'à la mort de l'homme que j'aimais. J'avais payé trop cher cette connaissance pour renoncer au seul et dernier accomplissement de mon être qui m'était encore accessible.

Elle tourna lentement sur elle-même, pour croiser tous les regards fixés sur elle, les yeux noirs des Océanides, les saphirs étincelants des Khthôniaï et ceux de ses frères, les enfants de la Nuit.

Les siens ne la reconnaissaient plus comme l'une d'entre eux. Même Euryassa l'avait rejetée, elle était irrémédiablement devenue étrangère. Pourtant elle sentait la même terre qu'eux sous le cuir de ses sandales, et le même sang coulait dans ses veines. Elle ressentait au plus profond d'elle-même les racines qui l'unissaient à Gaïa et au peuple de Prométhée dans son ensemble. Comment pouvaient-ils la regarder avec une telle défiance ?

Elle eut alors une vision des hommes tels qu'ils étaient avant que les Titans se fussent partagé le monde. Tous différents, issus de l'imagination fertile de Prométhée. Il les avait conçus de mille couleurs et de mille beautés différentes, et plus tard seulement les Titans les avaient séparés en clans pour peupler leurs domaines trop silencieux. Plus tard encore ils avaient décidé que les hommes d'un même peuple partageraient les mêmes couleurs.

Elle continua à parler aux visages fermés qui l'observaient :

-Et quel fut mon accomplissement ? demanda-t-elle au ciel au-dessus d'elle. J'ai enlevé l'Oracle aux Eskhataï qui le gardaient auprès d'elles pour donner à Létopolis l'apparence de la vie, pour donner plus de sens à leur tradition de reconstruction des âmes et à leur désir de fonder un monde idéal loin du nôtre. Le fait est que nul ne peut se résoudre à détruire la Pythie, car elle est l'incarnation même de la vérité. Tôt ou tard tous ont besoin de la vérité, tous ont besoin de savoir ce qui est vraiment, par-delà les apparences, car nul n'est infailible, pas même le Roi Cronos. Le Roi des Mondes lui-même sait qu'il vieillit et s'éteindra, que sa vision se rétrécit d'année en année.

Les Immortelles eurent un frémissement de colère en l'entendant invoquer ainsi le nom de Cronos. C'était au-delà même de l'hérésie, c'était l'impiété la plus sordide et la plus obscène qui fût. Deïno s'approcha d'elle jusqu'à ne plus être qu'à quelques pas et demanda de sa voix rauque, le doigt pointé sur la jeune femme :

-Tu as repris l'Oracle à Thanatos, et maintenant tu souilles le nom du Roi Cronos par tes propos abjects ! Il est temps que tu disparaisses, femme solitaire, car tu n'es qu'une paria ! Tu n'as jamais su te plier à aucune loi, ni celle de ton peuple ni celle d'aucun peuple !

Elle saisit l'œil des Grées dans sa main et le brandit au visage de Persyex comme une arme :

-J'ai vu ta vie, femme errante. Γνωθι σεαυτον as-tu dit, mais je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Tu as en toi une mélancolie lugubre que tu veux imposer au monde !

Persyex ne montra aucun signe de tristesse ou de colère. La réaction de l'Immortelle ne la surprenait guère. Elle répondit seulement :

-Je ne souhaite rien imposer au monde. Je veux révéler l'Oracle une seconde fois, sans que la Pythie devienne un objet de haine et de guerre entre les enfants de Prométhée. Je veux que la vérité de ses paroles nous éclaire sans nous diviser.

Puis elle ajouta, s'adressant cette fois aux hommes, comme si elle choisissait d'ignorer l'Immortelle :

-Prenez garde, mes frères, mes sœurs ! L'Oracle est porteuse de vérité, mais elle est également créature de Phoïbé la radieuse, la fascination qu'elle inspire ressemble à la passion amoureuse, elle peut s'exprimer par un irrépressible désir de possession, par une volonté envieuse de la soustraire à tous pour en profiter soi seul. Cette envie dévorante peut naître de la peur d'être privé d'elle, de sa chaleur, de son savoir, de sa miraculeuse présence. Car elle est aussi semblable au feu : elle éclaire et réchauffe indistinctement tous ceux qui s'en approchent, sans jugement ni rancune. Et comme le feu elle peut aussi être utilisée pour brûler, pour torturer ou tuer.

La voix de Persyex résonnait dans toute la vallée, sans qu'elle eût même à parler fort. La terre et l'air transmettaient ses mots à chacun, car Gaïa la portait dans le creux de ses mains rouges. Persyex était en cet instant fille de la Terre, fille de l'unique Mère. Elle continua à parler en ces termes :

-Ainsi est-elle tout à la fois une bénédiction et une malédiction. Elle peut unir ou désunir les peuples, engendrer la guerre autant que la paix, le savoir ou sa déperdition. Mais à l'origine elle devait être le lien entre le passé et le présent des hommes, une compensation

de notre désespérante mortalité. Elle devait être le fil rouge qui traverserait le temps et nous unirait aux âmes des morts comme le fil invisible reliant les Kères à l'industrielle Klôthô. Car l'Oracle n'oublie rien, et contre cela même les Hespérides sont impuissantes.

Alekto s'avança alors, et parla d'une voix forte, claire et posée, contrastant avec l'apparente fragilité de son enveloppe corporelle :

-Nous savons cela, fille de la Nuit, dit-elle. Nous le savons d'autant plus que nous sommes les gardiens légitimes de l'Oracle, nous les Khthôniaï. La Pythie appartient aux Enfers depuis toujours. Elle y est née, puis elle y est revenue avant de nous être encore une fois dérobée. À présent il faut nous la rendre.

Elle alla à la Pythie et lui prit la main.

-Allons, viens Pythie. Tu es restée trop longtemps au royaume des morts. Nos interminables galeries t'attendent, et nos cités taillées dans la pierre. Styx et Achéron t'attendent aussi, et Khthôn aux mains profondes, la sœur de Thémis et Phoïbé, te souviens-tu ?

La Pythie ne répondit rien, et regarda seulement l'Érinye avec une expression attentive, comme une enfant.

-Bien entendu tu te souviens, poursuivit l'Euménide. Tu es créature infernale, comme nous tous. Reviens-nous Pythie, nous seuls sauront t'honorer.

Méduse s'avança alors à son tour, soutenue par les deux autres Gorgones, pour s'interposer entre Alekto et la Pythie. Au lieu de se refermer, sa blessure semblait s'être encore aggravée, comme une vengeance posthume de Nathrae. Sa bouche était pleine de sang et à chaque mot elle en laissait échapper.

-Alekto... dit-elle péniblement. Ne t'avise pas de t'emparer de l'Oracle, ou je te ferai brûler vive... jusqu'à ce que tu renonces de toi-même à ton immortalité.

Alekto fit un signe et toutes les Écorcheuses dégainèrent leurs poignards d'un seul geste, à l'exception d'Harmonie, qui fut effrayée de voir qu'elles avaient eu le même geste mécanique que les Démonioleptes.

Tisiphone décrit un arc de cercle avec son doigt comme si elle repliait sur elle un pan de son manteau et les dix-huit Masques vinrent se placer autour d'elle en un ordre parfait.

Ils tenaient leurs arrache-cœurs au clair, et les griffes de métal brillaient dans la lumière du jour, prêtes à fendre chair et bronze. Les couleurs vives des Masques s'étaient teintes d'une ombre écarlate, et les étranges aigrettes que certains portaient s'étaient hérissées comme des appendices animaux.

Ils ressemblaient à un essaim de frelons prêts à fondre sur celui que désignerait le doigt de Tisiphone la mystérieuse. Les anneaux d'or blanc que portait l'Euménide à chaque doigt étaient couverts de signes qui n'avaient de sens que pour elle. Ces signes s'animèrent pour prendre la forme de créatures ailées lumineuses, plus petites encore que les papillons-lumières. Leurs ailes étaient tranchantes comme des rasoirs et elles aimaient plus que tout rendre les hommes aveugles en détruisant leurs yeux, du moins ceux qui n'étaient pas bleus, car l'Érinye les avait dressés en ce sens.

Tisiphone dit alors de ses lèvres blanches :

-Nous avons tué beaucoup de tes guerriers, ô fille de Céto l'abominable, en ne perdant que de pitoyables pantins. Veux-tu te mesurer à l'élite de nos guerriers ? À ceux qui ne craignent ni Chimère ni Echidna ?

-Tais-toi, ô lamentable reine du magma ! répondit Méduse. Seuls les imbéciles ne craignent pas Echidna, et leur arrogance les perd, comme la tienne va entraîner ta perte et celle de ton peuple si tu persistes à nous affronter à un contre cinq !

Les archers océanides armèrent leurs arcs tous ensemble, pour un second et dernier face à face avec le peuple souterrain. Les trois Harpyes s'élevèrent dans le ciel et se maintinrent

à quelques pas au-dessus des têtes, aveuglant des Khthôniaï par les reflets de leurs ailes de métal, comme des faucons hobereaux prêts à fondre sur leur proie. Deïno dégaina la longue épée qui lui ceignait les reins et marcha vers Alekto.

Les révélations d'Euryassa avaient d'abord incité les Nyktéra à s'attaquer à l'Eskhatê parjure, mais Diane les avait arrêtés d'un geste impérieux. Mieux valait rester encore en arrière, pour laisser les deux autres nations s'entredéchirer.

Les Nyktéra n'avaient pas d'Immortels dans leurs rangs, pas de conscience unique pour les diriger et trop de volontés contradictoires s'affrontaient en eux. Les deux Kères représentant les deux peuples lésés devaient donner le signal de l'attaque ensemble. Mais si Évadné ne pensait qu'à venger la destruction des terres de son clan, Diane voulait attendre. Elle savait qu'Évadné voulait engager le combat aux côtés des Khthôniaï, comme autrefois. Elle entendait même sa voix résonner dans son crâne.

'Maintenant', lui disait la Kère des Ichtéens. 'Une première volée de flèches sur leurs orgueilleuses Immortelles, puis chargeons tous ensemble. Je veux la tête de Méduse au bout de mon glaive. Enfermons-les dans un brouillard plus sombre que le manteau de Nyx, au cœur d'une nuit sans étoiles.'

Tout était si confus que Diane ne savait même plus quoi penser. Entamer le combat était encore la plus simple manière d'en finir avec ces énigmes qui semblaient se succéder comme les fils entre les doigts des Moires. Elle les invoqua à voix basse pour implorer leur aide :

-Klôthô, Lakhésis et Atropos... Vous qui fûtes jadis humaines, et les premières prêtresses de Nyx, les premières à entendre et interpréter sa volonté, vous qui avez été les premières à rêver... Je vous implore de m'aider.

Le visage de la Pythie était bien celui qu'elle avait vu en rêve, ce visage arraché par la langue acide de Ladon. C'était donc bien elle qu'Orséïs avait guidé jusqu'à eux. Elle ressemblait plus à un objet qu'à une femme ; à un objet ou à une arme.

Que faire ? Les Nyktéra avaient toujours été fiers de vivre loin de leurs Immortels, hormis dans leurs rêves où ils étaient entre les mains chaudes d'Hypnos. Mais cette liberté lui pesait pour la première fois. Il ne suffisait plus d'attendre la venue d'un rêve.

C'était le jour, et le jour le Titan ne leur parlait jamais qu'à travers leurs rêves. Il était pourtant inconcevable de se dérober à cette guerre pour aller s'endormir. Il fallait décider, en cet instant précis, ce que feraient les Nyktéra, sans conseil qu'elle pût choisir de suivre ou d'ignorer.

Car elle savait que les Moires resteraient silencieuses. Moros, le fils cadet de Nyx, celui dont le nom signifie *destin*, était parmi eux en revanche, dans l'ombre d'Éris et Némésis qui enivraient les hommes du bruit des sabots de leurs cheveux furieux, engagés dans une course effrénée dans les crânes des Mortels. Et l'ombrageuse Thanatos se tenait sur le pas de sa porte, regardant faire Persyex l'Eskhatê, Persyex la Kère, Persyex la démente, Persyex l'errante.

Diane sourit en pensant que, bien que silencieux, les Immortels de son peuple étaient bien présents. Même la discrète Oïzys, la plus jeune fille de Nyx, était certainement déjà cachée dans le coin de leurs yeux.

Oïzys, qui était la détresse et le désespoir, aimait tisser peu à peu comme une araignée un voile sur les yeux des hommes pour accroître leur peine jusqu'à l'insupportable. Ils finissaient par ne plus voir en tout que des sujets de colère ou de chagrin, ou parfois restaient à jamais indifférents à la vie. Elle aussi attendait patiemment.

Les enfants de Nyx étaient là, mais l'issue de cette guerre leur importait peu. Seule Nyx pleurerait sur son peuple. Les Moires sauveraient peut-être les derniers d'entre eux en les

enfermant dans un rêve sans fin, car elles préféraient la Lune à la Terre.

Nyx n'est ni Téthys ni Khthôn. Elle a donné à son peuple la faculté de rêver, et offert sa magie en partage. Une Kère n'est pas une Immortelle comme Méduse ou Alekto, mais elle n'est pas non plus une prêtresse au sens où les Écorcheuses ou les Masques sont prêtres.

La Kère est véritablement fille de Nyx, sans avoir reçu le don de l'immortalité. Son manteau est un lambeau de la nuit que le Soleil a tuée.

Diane sentit en elle pour la première fois toute l'étendue de son alliance avec le Titan. C'était comme un second éveil que la guerre avait suscité en elle. Il suffisait de se laisser aller à devenir avatar de la volonté du Titan. Les Nyktéra n'avaient nul besoin d'Immortels, car le rêve situait leur âme au-delà d'un tel clivage.

Deïno venait de saisir l'épaule de la Pythie. C'était le geste que les Khthôniaï attendaient.

Diane se tourna vers Évadné et croisa son regard pour lui signifier son accord. Alors ce fut comme si tous étaient liés à un seul fil. Dans les rangs des Océanides et des Nyktéra on entendit le chant des cordes d'arcs qui se tendaient, et tous s'élancèrent vers la Pythie en un seul mouvement comme si la guerre avait fait d'eux un seul organisme, un seul serpent se dévorant lui-même indéfiniment.

Persyex voulut crier, voulut utiliser encore une fois le pouvoir de sa voix pour rompre les fils de ce filet que resserraient de plus en plus des doigts ensanglantés d'Éris et Némésis, dans lequel ils semblaient tous enfermés.

Ce fut alors qu'elle vit que la Pythie regardait le Soleil en souriant. Elle le désignait du doigt et son sourire était celui d'un enfant ravi. L'aigle de Colchide s'était posé sur son épaule et le regardait avec elle. Elle ne put s'empêcher de lever les yeux dans cette direction elle aussi et vit alors le phénomène le plus étrange qui fût.

Une ombre noire avait dévoré une partie du Soleil.

Les nuages s'étaient écartés. Elle pouvait voir l'Hypérion à travers un très léger brouillard qui était comme un voile blanc juste assez épais pour lui permettre de contempler le Titan dans toute sa beauté sans blesser ses yeux.

Et elle voyait aussi cette ombre noire, et devina aussi qu'elle progressait lentement, imperceptiblement. L'Hypérion fermait-il son œil unique ?

-Ô Héliades, enfants du Soleil, murmura Persyex l'errante. Est-ce vous qui nous parlez ?

Elle vit alors que tout s'était arrêté. Tous les visages étaient tournés vers le Soleil qui se voilait peu à peu d'un manteau de ténèbres. La foule guerrière était pétrifiée de stupeur. La panique aurait pu s'emparer d'eux mais le sourire de la Pythie transforma en fascination la terreur qu'une telle vision pouvait inspirer.

Ο Ηλιος εκλειπει, dit l'Oracle.

Sa voix n'était pas humaine. Hormis les Immortels, tous l'entendaient pour la première fois. C'était une voix chaude et puissante comme le crépitement du feu ou le ressac de la mer. Chaque mot dans sa bouche prenait une sonorité et un sens nouveaux. Elle réinventait la langue des hommes lorsque ses lèvres blanches en prononçaient les mots. Un murmure parcourut alors la foule bigarrée des enfants de Prométhée :

Ἑκλειψι

Une éclipse.

C'était un mot très ancien, que nombre de gens avaient oublié. Pour les Khthôniaï il ne signifiait plus rien, mais en entendant l'Oracle parler il avait resurgi de leur mémoire. L'éclipse, l'instant où toutes les frontières disparaissent.

Les Nymphes quittèrent les arbres et les cours d'eau. Les Vents se posèrent à terre. Les Sirènes s'élevèrent hors des profondeurs de la Mer et les chevaux sortirent de l'écume. Les

Moires purent voir pour la première fois le Soleil et les Héliades les pics de cristal de la Lune. Les Heures cessèrent elles aussi de marcher pour regarder le ciel.

L'ombre progressait peu à peu, et envahissait tout le corps de l'Hypérion. La Lune s'unissait au Soleil en de lentes noces d'ombre. Puis les deux disques se superposèrent parfaitement et on ne vit bientôt plus que le cercle ardent de la couronne solaire.

Zeus et sa mère contemplaient eux aussi cet anneau de feu et l'enfant demanda :

-Qu'est-ce, Mère ?

-C'est le signe que la puissance de Cronos vacille. L'éclipse annonce toujours la fin d'un règne, la fin d'un ordre établi, la fin d'un monde.

-Est-ce qu'il partira ? Est-ce qu'il me rendra mes frères et mes sœurs qu'il a dévorés ? Serai-je enfin moins seul ?

-Il ne renoncera jamais, mon cher fils. Cette éclipse ne fera qu'accroître sa peur et il n'en deviendra que plus féroce, que plus impitoyable. Une ère de carnage commencera. Mais il ne pourra lutter longtemps contre l'inéluctable décadence de son trône. Les hommes se multiplieront à nouveau et réapprendront à écouter l'Oracle. Même l'Érèbe et ses filles l'abandonneront un jour.

-Qu'arrivera-t-il, lorsque l'éclipse s'achèvera ?

-Je ne le sais. Regarde les hommes, regarde cette prêtresse qu'ils appellent Persyex, et regarde l'Oracle. Tous ont comme toi les yeux fixés sur cet anneau incandescent qui embrasse tous ceux qui le contemple. En cet instant il est aisé de lire en leur cœur. Que vois-tu ?

Zeus regarda danser les flammes du cercle ardent. Il fallait être Titanide pour les voir, mais même les humains pouvaient le percevoir à leur échelle. C'était ce scintillement qui rendait ce spectacle aussi fascinant. Il écouta les flammes chanter et les suivit jusque dans les yeux des hommes où elles se reflétaient.

-Je vois leur stupeur, leur désir que la beauté de cet instant perdure. Ils contemplent la magnificence du ciel et jouissent du silence de la Terre, qui pour la première fois se tait. Ils sont heureux.

Il n'y avait plus ni jour, ni nuit, mais seulement un ciel d'un bleu à la fois sombre et brillant, constellé d'étoiles qui étincelaient comme si l'éclipse les avait surprises. C'était un ciel unique, éclairé seulement par cet anneau ardent qui ressemblait à une danse des étoiles entre elles.

-Je vois aussi ce couple qui s'est retrouvé, dit Zeus. Je vois cet homme qui se nomme Tantale serrer son épouse étroitement contre lui, sans cesser de regarder le ciel. Quelle est cette ironie, Mère ?

-Que veux-tu dire ? demanda Rhéa.

-Les trois peuples se sont réunis pour se déchirer, pour laisser libre cours à leur haine et à leur rancœur, mais un couple se réunit au même endroit pour se rappeler au contraire l'amour qui les unissait. Alors que tant d'hommes et de femmes se retrouvent pour s'entretuer, eux se retrouvent pour ranimer un amour tué par l'oubli, et au même endroit, sur cette vallée sacrée que les Nyktéra appellent Gortyne. Quelle est cette étrange ironie du monde, Mère ?

-Cela n'a rien d'ironique, mon fils. À Gortyne tous se sont réunis pour deux uniques choses : comprendre et reprendre.

-Comprendre et reprendre ? Je ne comprends pas.

-Lorsque tu connaîtras mieux les humains, tu verras qu'ils recherchent toujours à reprendre ce qu'on leur a volé, et à comprendre ce qui les étonne. Mais ce n'est qu'un désir, qu'une impulsion. En réalité bien peu d'entre eux y parviennent. Ils se contentent de substi-

tuts, qui ne peuvent réellement assouvir leur désir. Ce sont comme des drogues, qui ne leur procurent qu'un apaisement fugitif. Représente-toi un homme assoiffé buvant sans cesse de l'eau salée. Il boit pour étancher sa soif, mais le sel ne fait que le rendre plus assoiffé encore.

-Si ce que tu dis est vrai, Mère. Dis-moi quel est leur désir.

-Il y en a autant que de consciences. Tanaquil est venue comprendre son passé et reprendre ce que les Hespérides lui ont volé. Tantale est venu comprendre pourquoi les Hespérides l'avaient si odieusement puni. Son désir de vengeance est comme le désir d'en découdre de Méduse, de Deïno, de Nathrae, d'Alekto ou d'Évadné. Tous ici se vengent. Les Océanides de leur exil, les Khthôniaï de leurs espoirs déçus, les Nyktéra de leurs forêts incendiées. Les anciens griefs ressurgissent vaguement, déformés par le temps et la haine, comme les spectres errants, que le temps ne peut rendre que plus hideux. C'est un désir de reprendre, de panser une blessure qui ne guérira sans doute jamais. Mais eux-mêmes ignorent souvent d'où vient vraiment leur hargne. Ainsi il n'y a aucune contradiction entre ce couple aimant et ces guerriers haineux. Gortyne est un lieu sacré, ce qui signifie aussi que tout y est accentué, et que les voiles de l'habitude peuvent s'y rompre. Il est normal que cette vallée accueille une guerre.

Zeus se tut et vit qu'un mince filet de lumière s'était dessiné à l'endroit où l'ombre était apparue. Puis un croissant de Soleil se forma, et l'ombre libéra peu à peu l'Hypérion, rendant au ciel sa couleur habituelle.

Même les Khthôniaï suivirent la résurrection du Soleil avec soulagement. Le monde redevenait monde. Cette beauté n'était qu'éphémère et la lumière de l'Hypérion retrouva la Terre telle qu'il l'avait laissée. La rumeur du monde se fit entendre à nouveau, d'abord faiblement, puis comme une vague de plus en plus proche.

La voix de Persyex se fit alors entendre, en un chuchotement rauque, car elle n'osa parler à voix haute :

-Si l'Hypérion peut rencontrer la demeure des enfants de Nyx, si le jour et la nuit peuvent se fondre en un ciel d'une couleur inconnue, pourquoi nous, les mortels, ne pourrions apprendre à vivre sans haine ?

Mais ses paroles se perdirent au gré du vent. Avec le Soleil était revenue la colère et la haine. Chacun avait cru voir en l'éclipse la confirmation de sa pensée. Les regards convergèrent à nouveau vers Deïno et la Pythie. La Grèce étendait à nouveau la main pour saisir l'Oracle. C'était le même geste qu'avant l'éclipse.

Persyex se crut enfermée dans un cauchemar, elle s'élança vers Deïno et tendit ses mains vers elle en une attitude suppliante :

-Retiens ton bras, je t'en prie !

Il y eut à nouveau un instant de flottement, d'incertitude. Persyex s'y engouffra pour parler le plus vite qu'elle pouvait :

-Ne sommes nous pas nés de l'improbable union de l'eau tombée du Ciel et de la chair de la Terre ? Car c'est du Ciel qu'est venue la première eau sous la forme d'une pluie qui a duré plus longtemps que nos esprits ne peuvent l'imaginer. Ne sommes-nous pas nous-mêmes enfants du mélange, nés de l'argile pétrie par les doigts habiles de Prométhée, de la terre et de l'eau mêlées puis réchauffées par le Soleil ? Et que serait l'Hypérion sans sa sœur Nyx, sans l'alternance bénie du Jour et de la Nuit ?

Tout était suspendu, mais tout pouvait reprendre. Ils l'écoutaient, mais elle n'avait pas gagné, et elle le savait.

Ils ne lui offraient que des visages fermés, tendus par l'imminence du combat. Ils étaient trop proches de la guerre à présent. Ils avaient préparé leur corps et leur esprit au massacre, ils le poursuivraient jusqu'à sa conclusion quoi qu'il arrive, car ils avaient accepté l'idée de

la Mort.

Persyex le lisait dans leurs yeux, quelle que fût leur couleur. Mais elle ne renonça pas malgré tout :

-Songez à Thémis la généreuse. Elle eut de son époux Japet le Titanide Prométhée, qui nous donna le feu. Si Prométhée avait voulu favoriser un peuple, il n'aurait donné le feu qu'à ce peuple et en aurait privé les autres. Mais comme sa mère Prométhée ne reconnaît que le sang de Gaïa, qui coule en nous tous, ce sang qu'il nous a donné aussi en nous modelant dans l'argile. C'est à l'humanité dans son ensemble qu'il incombe de faire un judicieux usage de l'Oracle ! Si un peuple l'accapare, il ne saura rien en tirer que le malheur !

L'humanité. Ce mot n'avait guère de sens. Il signifiait surtout la mortalité.

Chaque peuple avait reçu un peu du sang d'un Titan, et traditionnellement cet héritage était plus vénéré que celui de Prométhée. Les humains d'alors n'aimaient guère ce qui faisaient d'eux des humains, mais ils aimaient ce qui les reliait aux Immortels, ce qui les distinguait des autres peuples.

-Ce sang de Gaïa dont tu parles, dit un guerrier océanide, qu'est-il auprès de celui de Téthys et d'Océan ? Nous avons vu les terres où s'est réfugiée la Mère de Toutes Choses. Elles sont semblable à ce que nous sommes sans les Titans : il n'y règne que la sécheresse et l'abandon ! Que nous a donc laissé Gaïa ?

Les Océanides acclamèrent ces paroles par une longue clameur. Méduse ajouta alors :

-Gaïa est maudite, et son sang également. Sais-tu qu'on l'appelle Tiamat dans ces terres hostiles dont nous venons ? Te rends-tu compte ? Même son nom est maudit !

-Non ! s'écria Persyex.

Elle tournait sans cesse sur elle-même, pour rencontrer d'autres visages que ces masques de guerre. Affolée, elle allait d'un endroit à l'autre, comme si elle voulait intercepter les flèches qu'elle craignait de voir fuser de toutes parts à tout instant.

Il y avait quelque chose de pathétique et de grotesque dans cette vaine agitation, dans cette dérisoire obstination à arrêter l'inéluctable. Deïno ne put retenir un sourire méprisant en la regardant.

-C'est inutile, Persyex, dit-elle. Tu n'es qu'une hérétique, c'est ta propre sœur, qui t'accuse. Quelle valeur ta parole peut-elle avoir ?

La Grèce avait raison. C'était inutile. Persyex le comprit, elle se retourna alors vers l'Oracle :

-Ô Pythie, parle-leur ! Toi ils te croiront, ils t'écouteront !

Mais la fille de Phoïbé ne dit rien. Elle regarda seulement Persyex en silence. Elle n'avait rien à dire. Persyex se sentit atrocement trahie.

-Pythie ! Je t'ai libérée, je t'ai amenée aux mortels pour que tous puissent jouir de ton enseignement, pour que cesse le règne des guerres et des ignorances, pour renverser l'ordre du Roi Cronos...

Elle tomba à genoux devant l'Oracle qui la regardait toujours sans haine ni sympathie. La Kère posa ses mains sur la taille de celle qu'elle suppliait, les yeux pleins de larmes :

-Je t'en prie... Je t'en supplie ! Ne les abandonne pas à Éris et Némésis, ne les livre pas au massacre. Ils doivent apprendre à s'unir, à changer...

Mais la Pythie restait muette.

-L'Oracle est porteuse de vérité, prêtresse, mais pas forcément de *ta* vérité, ironisa Deïno. Te substituerais-tu à elle ? Veux-tu le masque d'or du Sphinx ?

Sans répondre, Persyex se releva et prit la tête de la Pythie dans ses mains. Elle plongea ses yeux dans ceux de la fille de Thémis et l'implora par un murmure lancinant :

-Dis-leur, par pitié, dis-leur pendant qu'ils sont encore vivants.

Mais la Pythie resta muette. Persyex se sentit alors submergée par une rage incontrôlable, elle secoua les épaules de la Pythie en hurlant :

-Tu restes muette!? Tu oses rester muette en un moment pareil!?

Elle la relâcha, puis leva la main pour la frapper, quand elle entendit le bruit d'une corde qui se détendait et sentit presque simultanément une violente douleur dans le dos, à hauteur de ses reins.

La flèche avait profondément pénétré sa chair. Le casque de Penthésilée roula à terre. Elle se retourna pour voir qui avait tiré, mais sa vue se brouilla.

Elle avait un bras tordu dans son dos et sa main tentait en vain d'en atteindre le bois pour l'ôter de sa chair. Les tremblements convulsifs dont elle était prise rendait ce geste impossible, mais elle ne cessa pas d'essayer, malgré la douleur. Comme elle s'était cambrée pour cela, un second trait vint déchirer sa poitrine offerte. La pointe de fer rompit une côte dans un craquement sec.

Elle vomit alors du sang et serra de toutes ses forces la seconde flèche pour l'arracher elle aussi. Elle avançait en titubant, vacillant sans cesse d'un côté ou de l'autre comme un navire en pleine tempête. Cette mort qu'elle avait tant de fois défiée la rattrapait soudainement.

Une Eskhatê ne peut pas mourir, mais Thanatos l'avait rendue à la Terre, elle n'était plus Eskhatê depuis qu'elle avait rendu l'Oracle au monde, car la fille aînée de Nyx ne l'avait admise parmi les siens que pour savoir si la Pythie devait ou non quitter sa geôle du Sekht-Ialu.

Ainsi mourut Persyex.

En cet instant elle n'était plus prêtresse de la Nuit ni de la Mort. Elle mourut en scrutant le ciel diurne au-dessus d'elle, comme si elle allait y retrouver cette étoile où elle devait rejoindre Antinoüs.

Elle déploya une dernière fois ses ailes et la lumière de l'Hypérion les illumina pour la première fois en un chatoiement pourpre. Ces ailes n'étaient plus celles de la Kère ou de l'Eskhatê, car elles symbolisaient la liberté de son âme solitaire, contre laquelle aucun Titan ne pouvait rien. Elles étaient semblables aux feux de Prométhée qui illuminaient la nuit et réchauffaient les hommes en hiver.

Ceux qui étaient près d'elle virent remuer ses lèvres pour dire :

-Antinoüs... Je te reviens...

Puis elle s'effondra à terre, ses ailes encore déployées. Son sang continua de se répandre par ses blessures et par sa bouche, et ses grands yeux d'émeraude restèrent ouverts. Deux larmes avaient coulés sur ses joues pâles, deux larmes diaphanes qui vinrent se mêler sur ses lèvres au sang qui s'était écoulé de sa bouche.

Il y eut un instant de silence. Tous contemplèrent les magnifiques ailes de la morte. Même brisées et mêlées à la poussière du sol, elles semblaient avoir gardé les couleurs chatoyantes de l'éclipse. Euryassa ne put s'empêcher de murmurer le nom de sa petite sœur, les yeux pleins de larmes.

La voyageuse était morte et sa cithare s'était tue à jamais.

Et puis tout bascula.

Éris et Némésis ramenèrent à elles entièrement le filet de leurs doigts d'argent, pour que les hommes s'entremêlent et se déchirent.

Les Masques s'élancèrent en premier vers Deïno, et trois d'entre eux abattirent sur elles leurs arrache-cœurs. Les doigts de métal se refermèrent sur la poitrine et le visage de la Grée, déchirant du même coup le voile dont elle était protégée. Deïno éventa le premier d'entre eux de son épée en hurlant, tandis que les griffes de l'arrache-cœur s'enfonçaient

de plus en plus profondément dans les orbites vides de ses yeux, comme si elles voulaient l'aveugler une seconde fois.

Alceste et les Périodes se précipitèrent au secours de la Grèce, suivis par tous les Océanides qui s'élancèrent en avant avec toute la puissance de leurs chevaux, leurs lances pointées vers le sol pour transpercer ceux qui étaient à pied. Enfin les Nyktéra se joignirent au carnage.

Il y eut de part et d'autre une volée de flèches. Les archers océanides ne visèrent que les Kères et Évadné fut la première à tomber, les bras en croix, face contre terre. Les Nyktéra eux firent pleuvoir des traits empoisonnés qui vinrent se glisser comme des vipères entre les défauts des armures océanides. Les morts roulèrent à bas de leur monture jusqu'aux pieds de la Porte Étroite.

Aucun archer ne songea même à remarquer Pégase qui s'envolait au-dessus de la mêlée, ni les deux personnes qu'il emportait avec lui. Tanaquil avait eu la présence d'esprit de faire monter Tantale et elle sur le dos du monstre à l'instant où Persyex était tombée, ayant deviné ce qui allait s'ensuivre. Ganyèmède avait voulu s'accrocher à eux mais Tanaquil l'avait blessé au visage d'un coup de son glaive.

Le fils d'Ezraer était retombé à terre, juste à l'endroit et au moment où les trois foules se rencontrèrent. Il ramena ses bras autour de lui et voulut rentrer sous terre, comme sa magie le lui avait parfois permis. Dynaïe, elle, avait fermé les yeux et attendu le choc, sans lâcher le corps de Maledrin. Le premier coup qu'elle reçut fut si violent qu'elle perdit aussitôt connaissance.

Alekto avait ses mains levées et deux pierres en fusion s'y trouvaient. Les lames des Khthônaiï étaient portées au rouge par la vertu de sa magie et déchiraient aisément le visage de Méduse sur les boucliers océanides. Mégère s'était jointe aux Masques et aux Écorcheuses qui s'enfouaient dans la foule des Océanides et des Nyktéra comme deux pointes acérées à travers la peau.

L'Euménide incarnée sous forme masculine tuait avec cette euphorie de ceux qui puisent leur joie dans la destruction. Puissante et sans peur, elle frappait là où les coups étaient mortels, avec une précision mécanique, comme si elle ne faisait que répéter les pas d'une danse.

Les trois Harpyes fondirent sur elle et la projetèrent à terre. Podarge et Okypété lacérèrent tout son corps de leurs ailes tranchantes, tandis que Célanéo brisait son glaive entre ses mains. Ce fut alors qu'intervint Tisiphone.

Elle sortit des pans de sa robe une longue chaîne incandescente qui se mit à tourner en l'air comme une spirale. Ce serpent de métal alla chercher le cou de Célanéo qui hurla si fort que tous les guerriers qui se trouvaient à proximité d'elle eurent le réflexe de lâcher leurs armes pour se couvrir les oreilles.

Les Gorgones, quant à elles, s'étaient retournées contre les Nyktéra. Bien qu'elle fût grièvement blessée, le regard de Méduse n'avait rien perdu de son pouvoir pétrificateur. Euryalé la soutenait d'une main et de l'autre la défendait en frappant ceux qui l'approchaient d'un lourd labrys qui semblait bien trop massif pour ses mains d'enfant. Pourtant le premier qui voulut frapper la reine des Océanides le paya de sa tête qui roula à terre entre les jambes des autres Nyktéra. D'autres furent saisis par les yeux de serpent de Méduse et moururent d'avoir seulement croisé son regard.

Le peuple de la Nuit n'eut cette fois pas recours à la brume, car la mêlée était bien trop dense. Les Kères utilisèrent tout leur pouvoir pour donner à chaque clan toute la force et la détermination d'animaux enragés, acculés à vaincre ou mourir. Les Lycéens laissèrent la Métamorphose s'emparer d'eux tout entiers, et ce furent des hommes et des femmes à tête

de loups qui se ruèrent sur Sthéno pour briser les bras puissants de la Gorgone.

Les enfants-guerriers des Mellifères se glissaient sous les chevaux pour les éventrer de leurs crochets ou bondissaient en croupe pour les enfoncer dans les yeux du guerrier, à moins que celui-ci n'ait eu le temps d'abattre son bouclier ou son glaive sur le visage de l'enfant.

Les adultes Mellifères abattaient les chevaux à terre d'un coup de crochet, soigneusement enfoncé derrière l'oreille de l'animal, tandis que les sabres courbes des Thyéllesoï et des Persikonides achevaient le guerrier tombé à terre. Les armes des Montagnards se brisaient trop souvent sur le bronze épais des boucliers portant la tête de Méduse.

Scamandre utilisa toute sa magie pour traverser la mêlée indemne, comme si elle était immatérielle, et vint se placer derrière Euryalé. La jeune Gorgone sentit la cordelette de cuir enserrer son cou avec tant de force qu'elle n'eut même pas le temps de crier. Seuls ses yeux exorbités exprimèrent toute sa rage. Elle lâcha son labrys et se mit à tourner sur elle-même pour se libérer de la Kère qui ne lâcha pourtant pas prise, accrochée comme une sangsue.

Deux lances vinrent transpercer le dos de Scamandre mais trop tard. Euryalé s'écroula à terre, avec un collier de cuir incrusté dans la chair de son cou, noir de son propre sang. Elle qui ne respirait pas venait pourtant d'être étranglée.

Méduse se retrouva alors seule au beau milieu de la mêlée. Un jeune Glaukéen voulut la frapper de son poignard mais la Gorgone empoigna ses deux bras et le fixa de son regard paralysant, puis les serpents de sa chevelure le mordirent en plusieurs endroits du visage. Le jeune homme tomba à terre, raide comme une statue, pétrifié dans une expression de souffrance atroce.

Les deux cavaliers océanides qui avaient tué Scamandre se frayèrent un chemin à coup de lances, en clouant à terre ceux qui approchaient leur reine. Mais des Chasseurs de plusieurs clans mêlés se lancèrent sur la Gorgone ensemble, en criant d'une seule voix des mots de chasse réservés à l'hallali. La Bête était aux abois. Les lances des deux cavaliers tuèrent les deux premiers d'entre eux, mais les suivant brisèrent les lances et les abattirent à terre pour en finir à coup de glaives.

Sthéno voulut courir au secours de sa sœur malgré ses membres rompus, mais Mathem la saisit à bras-le-corps pour lui percer le crâne avec le bec de fer qu'elle portait sur le front. Sthéno lui mordit alors si profondément le coup qu'elle rompit la colonne vertébrale et les deux adversaires moururent en même temps.

Voyant qu'elle n'échapperait pas à la curée, Méduse lança un long cri de rage et de haine. Son regard ne pouvait affecter les Chasseurs qui se jetèrent sur elle comme un seul corps. Euryassa était la première d'entre eux, elle affronta résolument le regard doré de Méduse, et d'un large mouvement de son épée trancha la tête de la Gorgone.

Le corps resta un instant encore debout, immobile comme tous ceux qu'elle avait pétrifiés au cours du combat, puis tomba à terre. Euryassa saisit ensuite la tête par ce qui lui tenait lieu de chevelure, puis lui creva les yeux de ses doigts nus.

Les serpents sifflaient encore, et enfoncèrent leurs crocs profondément dans son poignet, mais la gravité de ses blessures la condamnait déjà. Tenant la tête de la Gorgone à bout de bras, la Chasseresse la fit tourner puis la lança en l'air de toutes les forces qui lui restaient en criant :

-Voyez, enfants de Téthys ! Votre reine est morte ! Méduse est morte !

La tête tranchée tournoya un instant au vu de tous. Sa bouche était restée ouverte et ses longs crocs apparaissaient nettement entre ses lèvres. Il y eut un instant où tous s'immobilisèrent pour voir le dernier trophée d'Euryassa la Chasseresse tomber à terre et

rouler jusqu'aux pieds de la Pythie. Celle-ci eut un sourire furtif en croisant le regard mort de la Gorgone. Les serpents se tordirent encore pour l'atteindre, puis tombèrent inanimés, enfin morts eux aussi.

L'effarement des Océanides ne dura qu'un instant. Ils reprirent le combat avec d'autant plus de hargne et de colère, criant d'abominables malédictions à l'encontre de celle qui avait tué leur reine. Suivies par de nombreux guerriers, Podarge et Okypété, les deux dernières Harpyes, se retournèrent contre Euryassa et les Nyktéra qui l'entouraient.

Les derniers des Masques continuèrent à s'enfoncer comme une lame dans le ventre de la nation océanide, tandis que les Écorcheuses attaquèrent les Nyktéra pour tirer parti du moment de flottement que la mort de Méduse avait créé dans leurs rangs. Harmonie était encore vivante, blessée à la cuisse et au visage, elle s'élança contre Voleïa et affronta le crochet de la Kère avec ses deux poignards d'Écorcheuse.

Dès lors la confusion devint totale. Les trois peuples s'entremêlèrent, chacun contre les deux autres, le long de trois lignes sanglantes qui se refermaient comme les trois branches d'un triscèle dont l'Oracle aurait été le centre.

Les derniers cavaliers océanides lâchaient leur lance sitôt qu'elle transperçait un corps pour en saisir une autre, plantée quelque part dans le sol ou la chair. Ceux qui tenaient encore un arc tiraient leurs derniers traits à bout portant.

Un archer nyktéron envoya une flèche dans la gorge de la Maîtresse des Fétiches de si près qu'elle s'enfonça jusqu'à l'empennage. Derrière elle apparut une autre Écorcheuse, qui rompit l'arc d'un coup de l'un de ses poignards avant d'éventrer l'archer de l'autre, en tournant sur elle même, comme une étoile de fer qui fend l'air successivement de ses multiples branches.

Ce furent Hédéïa Persikonides et Élaphra Thyëllesoï, les deux Kères issues des clans montagnards, qui tuèrent Alekto, mettant ainsi fin au sortilège qui rendait les armes des Khthôniaï chaudes comme du métal en fusion. Lorsqu'elles arrivèrent à son contact elles tranchèrent chacune l'un des deux poignets de l'Érinie de leurs cimeterres courbes.

Alekto se replia alors sur elle-même avec un hurlement strident de monstre blessé, puis s'enflamma brusquement toute entière. Des mains de feu apparurent pour remplacer celles qui étaient tombées à terre, saisirent les deux Kères et les transformèrent en deux torches vivantes qui se consumèrent comme si elles avaient été faites d'herbe sèche.

Les cris de souffrance des deux filles de Nyx furent si forts qu'ils ranimèrent la rage des Nyktéra. Ce fut comme si elles usaient une dernière fois de leurs voix envoûtantes de Kères. Les derniers Nyktéra, eux qui n'avaient pas d'Immortels dans leurs rangs, se précipitèrent sur les trois Immortelles qui étaient encore debout : Podarge, Okypété et Tisiphone.

Il y avait parmi eux une Kère des Persikonides qui était fille d'une Hamadryade. Les siens l'appelaient Smilax, *If*. Elle était grande et élancée comme l'arbre dont elle tirait son nom et comme les arbres elle marchait pieds nus.

Smilax se glissa à la manière des Kères entre les combattants et vint se placer juste en-dessous des deux Harpyes qui volaient au-dessus de la mêlée pour fondre sur de nouvelles victimes. Elle étendit alors ses bras vers le ciel, campa fermement ses pieds nus sur la terre, puis renversant sa tête en arrière, elle se grandit jusqu'à enfermer les deux Immortelles dans le réseau de ses branches.

Smilax se changea en l'arbre dont elle portait le nom, utilisant à la fois la magie de Nyx et celle de sa mère, la Nympe. Ses branches étaient dénudées comme en hiver et les deux filles de Céto s'y trouvèrent prisonnières comme des poissons dans un filet.

Khthôniaï et Océanides reculèrent en face d'un tel prodige. Un arbre venait de naître sous leurs yeux, et une femme s'était enfermée dans une prison d'écorce pour voir le ciel de

plus près.

Les Harpyes eurent beau s'agiter en tous sens, les lames de leurs ailes s'enfoncèrent dans le bois comme des clous, les immobilisant plus encore. Peu à peu les branches se refermèrent sur la belle Podarge et la légère Okypété, jusqu'à les faire devenir bois elles aussi. Ainsi moururent les deux dernières Harpyes.

Tisiphone prononça alors un sortilège contre cet étrange arbre qui l'enflamma aussi soudainement et aussi vite qu'Alekto avait immolé les deux Kères. Smilax Persikonides ne fut bientôt plus qu'un haut brasier qui s'embrasa jusqu'à la souche, au cœur duquel brûlèrent les deux dernières filles de Céto.

Lorsque le brasier ne fut plus qu'un tas de cendres et après que la fumée se fut dissipée, les survivants se regardèrent. Tisiphone se rendit alors compte qu'elle était la dernière des Khthôniaï.

Le dernier des Masques venait de tomber sous les coups de glaive de deux guerriers océanides, et Harmonie, qui avait pendant un temps survécu à toutes ses consœurs, avait à présent le crâne fendu par le labrys de Syrinx, qui était la seule Kère qui fût encore vivante.

Tout aurait pu s'arrêter à cet instant, car pour chaque camp la bataille ne pouvait être que perdue. Mais personne, parmi ceux qui étaient encore debout, n'eût le courage de cesser le combat, car survivre, c'était affronter une solitude pire que la mort, c'était affronter les enfants de tous ceux qui étaient tombés.

Tisiphone elle-même ne songea pas à fuir. Retrouver sa cité sans ses Masques et retrouver les Enfers sans ses sœurs ferait d'elle une Immortelle errante, comme l'était Echidna la damnée. Si elle devait retourner aux Enfers, ce serait par le corps d'un enfant, comme elle l'avait toujours fait. Elle fit tournoyer sa chaîne au-dessus de sa tête et la lança de toutes ses forces contre Syrinx.

†

Dynaïe essaya de bouger, mais le poids d'un corps mort sur elle ainsi que la douleur de ses propres blessures l'en empêchaient.

C'était ce corps effondré sur le sien qui l'avait sauvée des coups perdus, mais il allait bientôt l'étouffer. Rassemblant toutes ses forces malgré ses os brisés et ses plaies béantes, elle fit glisser le corps sur le côté et vit le gris du ciel, mêlé du rouge du sang accumulé dans ses yeux.

Elle se mit difficilement sur le flanc pour rouler sur elle-même et s'extraire de ce corps mort qui semblait ne pas vouloir la quitter. Dans ce mouvement elle se trouva nez à nez avec une autre tête tout près de la sienne. C'était Ganymède.

Le fils du Démonarque avait les yeux clos, mais ses lèvres étaient parcourues d'un léger tremblement. Il vivait encore.

Ses longs cheveux noirs et blancs étaient tombés sur son visage et s'étaient entremêlés à ceux de la magicienne, car leurs têtes étaient trop longtemps restées l'une près de l'autre. Elle essaya de l'appeler, mais sa gorge était asséchée. Elle articula faiblement le nom du jeune homme, et il dut l'entendre, car il bougea un peu la tête, puis ouvrit lentement ses yeux.

-Dynaïe...

Ils étaient si près l'un de l'autre que leurs fronts se touchaient presque. Ils sentaient l'un et l'autre leurs corps revenir peu à peu à la vie, tandis que la souffrance se faisait en même temps plus présente et plus aiguë. Dynaïe sentit que la main de Ganymède cherchait la

sienne, et elle la lui tendit de bonne grâce. La chaleur de ce contact les apaisa l'un comme l'autre.

Malgré l'inimitié et la rancune qui les séparaient, la présence de l'autre était un réconfort. Lorsque les morts sont trop nombreux, on accueille avec joie les derniers vivants, quels qu'ils soient.

La rumeur de la guerre s'était enfin éteinte. Éris et Némésis s'étaient saoulées de sang à satiété. La douceur d'un contact amical après un tel déchaînement de fureur était trop précieuse pour penser aux rancœurs anciennes. Dynaïe serra les doigts de Ganymède qui répondit à sa pression.

Cette chaleur leur donna la force de rouler sur le côté pour se libérer des corps qui les écrasaient. Dynaïe sentit un labrys coincé sous elle et essaya de bouger le plus lentement possible pour ne pas se blesser. Puis elle fit glisser le corps avec l'aide de Ganymède qu'elle aida ensuite à se redresser.

Leurs jambes étaient faibles et tremblantes, mais ils parvinrent à se mettre debout, en se soutenant l'un l'autre. Ils regardèrent alors autour d'eux, et pour la première fois depuis qu'ils étaient à la surface, ils ressentirent la même sensation d'enfermement que certaines galeries souterraines leur donnaient.

Le spectacle de la chair et du fer entremêlés en de lugubres noces semblait avoir fermé le ciel, qui s'était embrasé à l'occident. Dynaïe se demanda si les Héliades les observaient en cet instant.

Ils essayèrent de marcher en enjambant les corps, cherchant des survivants. Dynaïe sentit alors une main agripper sa cheville d'une poigne de fer. Elle entendit ses os craquer et hurla de douleur. C'était un Lycéen. Il avait encore sa forme d'homme-loup et serrait de toutes les forces qui lui restaient la jambe de la magicienne pour la rompre.

Ganymède saisit alors une lance fichée dans un corps à proximité pour la plonger dans la gueule écumante du guerrier enragé. Le Nyktéron cessa de bouger aussitôt, gardant ses yeux brillants grand ouverts. Les deux Khthôniaï durent ensuite briser un à un les doigts crispés qui maintenaient la magicienne prisonnière.

Lorsque Dynaïe se releva, elle comprit qu'ils ne trouveraient sans doute aucun survivant. Les humains avaient choisi de partir, de quitter Gaïa. Même les Immortels avaient laissé leurs corps parmi ceux des gens de leur peuple.

Mais la Pythie était toujours là.

Elle avait été l'œil du cyclone. Debout au milieu du charnier, sous l'arche dont les pierres étaient teintées de sang, elle était immobile et regardait à terre. Le vent faisait flotter autour d'elle son long manteau noir. Elle avait été l'objet de cette guerre, mais la guerre semblait l'avoir oubliée, et de tous ceux qui avaient combattu pour la conquérir, il n'en restait pas un seul qui fût encore debout.

L'aigle de Colchide était toujours posé sur son épaule, ses ailes repliées. Il avait vu la mort des Amazones puis celle des Océanides. Mais les charniers avaient tous la même odeur. Même le vent frais de la nuit ne chasserait pas cette chaude et lourde pestilence.

Toujours soutenue par Ganymède Dynaïe s'approcha de la Pythie et tendit vers elle ses mains couvertes du sang des morts et murmura :

-Ma création... Elle est intacte... Le visage que j'ai repris à l'abîme...

Elle sentit qu'elle pleurait et s'étonna d'avoir encore de l'eau à donner alors que sa gorge était asséchée par la soif.

L'Oracle se tourna vers elle et Dynaïe contempla un long moment ces traits qu'elle avait façonnés. Elle vit alors les lèvres de la Pythie remuer et lui parler, non plus de cette voix chaude et puissante qu'elle avait eu pour désigner l'éclipse, mais d'une voix douce qui se

faisait presque humaine :

-Pourquoi pleures-tu, magicienne ?

Dynaïe voulut carresser la joue de l'Oracle mais se contenta de l'effleurer.

-Les larmes que je verse sont de sang, car j'ai été soulée du sang des morts, répondit Dynaïe. N'y a-t-il pas de quoi pleurer ?

-Tu n'as pas inscrit de larmes en moi lorsque tu m'as donné des yeux, magicienne. Je ne sais pas pleurer.

-Pas de larmes pour l'Oracle... murmura Dynaïe.

Elle se mit à ricaner et fut bientôt prise d'un fou rire nerveux, un rire de folle. Elle dénoua ses longs cheveux et les laissa tomber sur son visage, comme si elle voulait se voiler elle aussi, comme le faisaient certaines des Immortelles qui reposaient autour d'eux.

-Pas de larmes pour la Pythie ! répéta-t-elle. Toi qui sait tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera peut-être, tu ne connaîtras pas le goût amer des larmes que les hommes versent chaque jour !

Elle tourna la tête vers Ganymède et lui dit entre les mèches poisseuses qui recouvraient son visage :

-Quel sens peut avoir cette connaissance, si elle vient d'un être aussi éloigné de nous ? De quelle utilité peut être un Oracle qui ne pleure pas ? Mes mains... Mes mains aux doigts brisés... Elles ont donné naissance à un simple monstre, un spectre qui ressemble à l'Oracle.

En disant cela, elle s'appuyait si lourdement sur son compagnon que celui-ci la redressa d'un geste brusque avant de lui répondre :

-L'Oracle existe, Dynaïe, et il est en cette femme. Mais tu as recréé cette femme, et avant toi elle est restée trop longtemps prisonnière des Eskhataï. L'avènement de l'Oracle, n'est qu'entamé, nous n'en voyons que la chrysalide. Elle est la Pythie, mais pas encore tout-à-fait l'Oracle. C'était l'erreur de Persyex.

Puis il demanda à celle qui ne pouvait pleurer :

-Viens avec nous, Pythie. Nous te rendrons aux Enfers, là où tu fus créée, là où tu es née une seconde fois. Viens, nous te cacherons au plus profond des royaumes souterrains, là où même Chimère n'ose pas se rendre. Viens.

Il lui tendit sa main, mais la Pythie ne bougea pas. Dynaïe tendit alors aussi la sienne et murmura sourdement :

-Viens, nous t'appelleront Chrysalide.

Le diamant sur son front s'illumina à nouveau d'une très faible lueur. La Pythie reconnut Khthôn, sœur et protectrice de Thémis et Phoïbé. Le Titan l'appelait, non pas par la force de ses guerriers, mais par cette lueur enchantée. Elle tendit sa main à Ganymède et commença à les suivre lentement.

L'aigle s'envola et disparut bientôt à l'Occident, laissant la place aux charognards. Outre les corbeaux quelques vautours étaient venus des pays du Sud, comme si l'odeur du sang était assez forte pour les attirer par-delà la mer des Songes. Ils se posèrent doucement au sol, étendant leurs ailes d'une envergure plus large encore que celle de l'aigle, et plongèrent leur têtes chauves dans les chairs pour les écorcher et les éviscérer de leurs becs tranchants.

Au milieu de ces oiseaux au vol lent et majestueux Dynaïe et Ganymède virent Thanatos elle-même. L'Ombrageuse Enfant portait le même masque borgne que lorsque Persyex l'avait vue. Elle marchait parmi les cadavres, laissant sa longue robe noire traîner dans leur sang. Trois peuples s'étaient consummés dans cette vallée, comme s'ils avaient tous voulu franchir la Porte Étroite de la plus simple manière qui fût.

Ils virent aussi Éris et Némésis saluer leur sœur d'un sourire, montées sur leurs chevaux de fer. Elles regardèrent la vallée comme un paysan océanide regarde ses champs. La moisson

avait été faite, et d'autres graines venaient d'être aussitôt plantées, car la haine ne connaît pas d'hiver.

Elles remarquèrent aussi la Pythie et lui adressèrent un sourire. Némésis lui dit de ses lèvres écarlates :

Tu peux guider les mortels vers la vérité, mais tu deviens aveugle lorsqu'ils se battent pour toi. Je te plains, ô fille de celle qu'on appelait Radieuse, car cette compagnie de parias t'a tirée d'un sommeil que le Roi Cronos eût désiré éternel. Tu attires sa colère, et de ce fait tu resteras toujours une malédiction pour ceux que tu es censée guider, car il ne te laissera jamais être autre chose.

Puis elles partirent et disparurent à travers la Porte Étroite. La Pythie les suivit du regard. Une question se formait en elle, une question à laquelle elle n'aurait jamais aucune réponse, elle qui savait pourtant le poids des océans.

Que deviendrai-je ?

Elle continua à regarder Thanatos tandis que les deux Khthôniaï la guidaient jusqu'à l'entrée vers le monde souterrain que Nathrae avait utilisée pour arriver en surface. Bien qu'ils ne l'eussent ni l'un ni l'autre jamais empruntée, ce chemin leur parut naturel, car le diamant de Khthôn les guidait jusqu'à elle. Le Titan les attendait.

Ainsi l'Oracle retourna au Tartare. Elle disparut dans les entrailles de la Terre pour rejoindre Khthôn aux mains profondes et les cités endeuillées du peuple souterrain.

†

Zeus descendit le chemin escarpé qui menait à Ida, puis il remonta le long des escaliers taillés dans la roche jusqu'à l'entrée de la demeure d'Amalthée. Il la trouva déjà éveillée, assise en tailleur sur le seuil de sa maison de pierre. Elle mélangeait des poudres de couleurs différentes, qui servaient à la fabrication de céramiques.

Elle brassait les poussières colorées de ses longues mains nues, sur une pierre concave que l'usage avait creusée. À certains endroits la couleur s'était incrusté dans les failles de la pierre et formait des veinules aux couleurs indistinctes, formées de mélanges successifs qui les plaçaient en dehors de celles que les mots pouvaient définir.

Mais en la voyant Zeus comprit qu'elle ne travaillait pas. Ses mains jouaient lentement avec les sables sans les pétrir. Amalthée jouait avec les couleurs, avec la nonchalance d'une enfant triste.

Quand elle le vit elle lui adressa un sourire de mère aimante, ce sourire de mortelle que Zeus n'avait jamais vu sur les lèvres de celle que les Curètes appelaient l'Absente. Lorsque sa mère adoptive lui souriait ainsi, il se sentait devenir humain et tout ce qu'il y avait de divin en lui semblait s'éteindre.

Il s'assit devant elle et lui demanda pourquoi elle travaillait les couleurs si tôt.

-Je t'attendais, Zeus ; et puis... J'ai fait un rêve.

-Tu as rêvé ? Comme une enfant de Nyx ?

-Cela m'est déjà arrivé. Peut-être est-ce dû au fait que je suis métisse.

-Tu n'as pourtant pas de sang nyktéron en toi.

-Je sais. Mais du fait que je ne suis ni d'un peuple ni d'un autre tout-à-fait, je reste indéfinissable, étrange, et parfois l'un des fils d'Hypnos me visite-t-il, attiré par mon improbable nature.

-Et qu'as-tu rêvé ?

-J'ai vu une guerre. J'ai vu un affrontement impitoyable qui laissera à jamais une plaie brûlante dans chacun des trois grands peuples. Les enfants oublieront bien des choses de leurs aînés, mais ils n'oublieront pas cette guerre, et ne pardonneront jamais.

-Es-tu devineresse à présent ?

-Non, Zeus. Je ne fais que te raconter mon rêve.

Le fils de Rhéa se tut et regarda la Lune qui venait de se lever. Il se demanda si les Eskhataï viendraient emporter le corps de Persyex et quel sort l'attendait par-delà la Porte Étroite.

Les Curètes s'éveillaient peu à peu, comme toujours à chaque lever de Lune. Pour eux rien n'avait changé. Ils apprendraient que la guerre a eu lieu par les récits des Nyktéra survivants, par la voix des Kères qui naîtraient plus tard. Ida était hors d'atteinte, et c'était pour cela que sa mère l'avait confié aux Curètes. Une guerre devenait ici un simple cauchemar.

Zeus imagina son père, celui que les humains appelaient le Roi Cronos. Il l'imagina dévorant un à un ses deux frères et ses trois sœurs. Il l'imagina jubilant au spectacle de cette guerre fratricide qui perpétuerait la malédiction de l'Oracle. Il l'imagina rassuré et confiant, assuré que l'humanité resterait à jamais ignorante et désunie.

Restait l'éclipse.

Nyx et l'Hypérion avaient choisi de s'unir. Le vieux Chaos avait secoué la gangue de plomb que Cronos avait construit autour du monde. Le Roi Cronos aussi connaîtrait bientôt la mort, non point la mort des hommes, mais celle des Titans, qui n'est qu'une éternelle agonie que rien ne peut achever.

Zeus s'assit devant sa mère adoptive et commença à jouer lui aussi avec les couleurs.

-Amalthée...

-Oui ?

-Crois-tu que si les hommes vivaient plus longtemps, ils en apprendraient plus et commettraient moins d'erreurs ?

Amalthée hocha la tête négativement.

-Non, je ne crois pas. Ce n'est pas d'années en plus dont nous avons besoin, Zeus, mais de temps.

L'enfant la regarda, les sourcils froncés :

-Que veux-tu dire ?

Amalthée sourit et lui dit :

-J'arrive encore à te surprendre.

Elle leva son poing fermé et laissa couler un peu de sable coloré.

-Ce qui nous éloigne de la connaissance ce sont les mille corvées que la nécessité de survivre nous impose. Si nous n'avions nul besoin de manger ou de boire, si le froid n'avait sur nous aucune prise, alors peut-être pourrions-nous nous consacrer seulement à la pensée. Si nous ne ressentions jamais la fatigue, tout deviendrait peut-être plus clair. Mais le paradoxe est que cette lutte quotidienne que nous devons mener pour survivre est aussi parfois ce qui nous donne envie de comprendre. Des années supplémentaires ne changeraient rien, mais je crois que nous avons besoin d'instantanés vides, volés à la marche du temps. Parfois le temps marche ou court, mais il ne s'arrête jamais, et c'est bien ce qui nous manque. Tu vois, lorsque je joue ainsi avec les couleurs, j'essaie de l'arrêter, du moins en mon esprit, pour me donner le temps de penser, seulement de penser. Mais...

Elle ouvrit son poing. Il ne restait plus que quelques grains dans sa paume.

-Si fort que je ferme mon poing il file, il s'échappe comme ce sable, et ne me laisse que des miettes.

Les vautours entendirent le bruit d'un vol puissant au-dessus d'eux. Ils virent Pégase approcher lentement de l'arche de pierre. En temps normal l'arrivée d'une telle créature les eût dispersés, mais ce charnier était comme leur empire, et toute cette chère abondante leur donnait toutes les audaces. Ils se contentèrent de relever leurs têtes rougies par le sang et de surveiller le monstre de leur yeux brillants.

Pégase se posa, et un homme et une femme mirent pied à terre, mais ils n'en voulaient pas à leur festin ni à leur vie. Les charognards se replongèrent dans les entrailles de leurs proies.

L'homme et la femme marchèrent lentement parmi les cadavres. Ils regardaient autour d'eux les visages ensanglantés des morts. Abandonnés à cette vallée devenue un gigantesque sépulcre, ils jonchaient le sol et mêlaient leur chair désormais inerte à celle de Gaïa.

Tantale et Tanaquil pleuraient. Pour ceux qu'ils reconnaissaient et pour les autres. Indifférents même aux relents pestentiels qui saturaient l'air de la vallée et que le vent ne semblait pas vouloir disperser, ils versaient toutes les larmes qu'ils pouvaient sans aucun sanglot, comme le flot continu d'une eau amère. Ils laissèrent leurs armes à terre, comme si elles étaient devenues trop lourdes au spectacle de cette violence.

Tanaquil se retourna vers son époux et lui prit la main qu'elle serra avec force, comme pour sentir sa chaleur et se persuader qu'eux du moins vivaient encore.

-Parle-moi, Tantale, lui demanda-t-elle. Raconte-moi notre histoire, afin que ma mémoire me revienne. Je veux que cette guerre que Pégase mène en mon esprit s'achève aussi.

Tantale avait la gorge et les lèvres sèches, mais il raconta tout de même, avec un timbre rauque et sourde tout d'abord, puis peu à peu sa voix se délia. Aussi incongru que cela pût sembler en une telle ciconstance, il raconta leur vie passée sur les terres salées, leur traversée de la Mer des Songes et leur fuite de Mallia quelques jours après leur arrivée.

Il parla des navires qu'ils avaient mis une année entière à bâtir dans le bois des forêts de cèdres. Il parla des tempêtes qui avaient failli plusieurs fois les faire chavirer. Il parla des nuits passées à compter les étoiles, bercées par le roulis. Il parla des hauts rochers blancs des terres salées, du haut desquels elle plongeait dans la Mer pour aller arracher aux cavernes englouties les oursins qui s'y réfugiaient.

-Tu me disais souvent que ces grottes sous-marines étaient le lieu le plus agréable de ces terres arides.

Tanaquil n'avait rien oublié de tout cela, mais Tantale était toujours absent de ces souvenirs. Il y avait pourtant bien un jeune homme auprès d'elle, depuis son adolescence. Se tournant vers lui, elle prit le visage de son époux entre ses mains et chercha à retrouver le Tantale enfant qu'elle avait connu.

-Tes yeux n'ont pas pu vieillir, Tantale, rends-moi mon compagnon de jeux, mon ami d'enfance.

Pégase la regardait faire. Il savait que les Hespérides avaient déjà renoncé. Lui et Tanaquil avaient gagné cette guerre, mais que pouvait signifier cette victoire à présent ? Cronos et l'Érèbe avaient finalement vaincu l'Oracle, non pas en s'attaquant à la Pythie elle-même, comme ils l'avaient fait auparavant, mais en dispersant ceux qu'elle aurait pu unir.

Le vide s'était fait autour de celle dont les paroles auraient pu renverser le trône du Roi Cronos. À défaut de la rendre muette, ils avaient rendu les hommes sourds.

Mais il y avait cette éclipse.

Pégase leva ses yeux noirs vers le ciel et salua l'Hypérion et les Héliades. Contre cela ni Cronos ni l'Érèbe ne pouvaient rien. L'éclipse était la preuve que rien n'est immuable.

Chaos l'Ancien n'était pas mort.

Il regarda à nouveau les deux jeunes gens désespérés. Ils avaient retrouvé Persyex, non loin de la Porte Étroite. Elle avait toujours ses ailes déployées, que les hommes avaient piétinés au cours du combat. La pêcheuse de perles se pencha et ferma les yeux de la prêtresse errante.

-Qui était cette belle femme ailée qui a tant parlé ? demanda Tanaquil. Ne l'ai-je pas déjà vue ? Je crois la reconnaître.

-Elle se trouvait sur la grève de Mallia lorsque nous y sommes arrivés, répondit Tantale. C'est elle que Deïno a fait enfermer à la grotte aux oiseaux. C'est Persyex, celle qui a libéré l'Oracle de son gardien.

-Quelqu'un d'autre m'a parlé d'elle : Nausicaa la fille de Penthésilée.

Tanaquil s'agenouilla au chevet du corps et caressa la visage de la morte. Elle prit dans sa ceinture le sélénis que lui avait donné Mathem et le regarda briller à la lumière du Soleil.

-À quoi un tel sauf-conduit pourrait me servir, à présent ?

Elle comprit que Mathem ne le lui avait donné que parce qu'elle savait qu'elle allait mourir, et tout les siens avec elle.

Que restait-il à présent des trois peuples ? Des orphelins abandonnés, sans mémoire pour les guider. Tout était à recommencer. Il n'y aurait sans doute pas d'autre Kère avant longtemps, et peut-être même n'y aurait-il plus jamais de Kère. L'art des Rêves allait-il disparaître pour laisser place à d'autres façons de parler aux Titans ?

La pêcheuse de perles eut soudain le désir de repartir, de quitter ce lieu qui serait à jamais maudit à ses yeux, puisqu'on avait répondu à ses questions par des lettres de sang. Il lui fallait ressentir à nouveau l'étreinte de l'Océan. Elle dit à Persyex :

-Adieu, prêtresse sans dieu. Adieu voyageuse. Nausicaa ne pourra jamais te demander ce qu'il est advenu de son frère, mais cela n'a sans doute plus guère d'importance, à présent. Adieu, rêveuse solitaire.

Elle plaça doucement le sélénis sur la paume de Persyex, sans savoir véritablement pourquoi, sans savoir que c'était précisément le geste que Persyex avait eu pour la dépouille de son amant. Elle vit alors la main de la morte se serrer lentement autour de l'objet et une ombre de sourire poindre aux commissures de ses lèvres.

Table des matières

1	La Dame voilée	2
2	Les nuits sans Lune	29
3	Jeux cruels	62
4	Les cantiques de la pénombre	88
5	Sans souffle ni ombre	115
6	Ida	141
7	L'étrangère	172
8	Au seuil de la porte étroite de Gortyne	203
9	Le masque de chair	238
10	Éclipse	271